

Description topographique,
physique, civile, politique et
historique de la partie
française de l'isle Saint-
Domingue... [...]

Moreau de Saint-Méry, Louis-Élie (1750-1819). Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle Saint-Domingue... (2e éd.) par M. L.-É. Moreau de Saint-Méry. 1875.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

DESCRIPTION
TOPOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, CIVILE, POLITIQUE ET HISTORIQUE
DE
LA PARTIE FRANÇAISE
DE
L'ILE SAINT-DOMINGUE

AVEC DES OBSERVATIONS GÉNÉRALES
SUR SA POPULATION
SUR LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DE SES DIVERS HABITANTS, SUR SON CLIMAT
SA CULTURE, SES PRODUCTIONS, SON ADMINISTRATION, ETC.

Renfermant
LES DÉTAILS LES PLUS PROPRES A FAIRE CONNAÎTRE L'ÉTAT DE CETTE COLONIE
A l'époque du 18 Octobre 1789

PAR
M. L.-E. MOREAU DE SAINT-MÉRY

DEUXIÈME ÉDITION
FAITE D'APRÈS L'INITIATIVE DE MM. S. ROUZIER ET LÉON LAFORESTRIE
Précédée d'une Notice sur Moreau de Saint-Méry
et accompagnée de l'Atlas in-folio spécial à l'île Saint-Domingue
publié par l'Auteur

TOME PREMIER

PARIS
ÉDITÉ PAR L. GUÉRIN ET C^{ie}
THÉODORE MORGAND, LIBRAIRE-DÉPOSITAIRE
5, RUE BONAPARTE, 5

1875

DESCRIPTION

TOPOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, CIVILE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

DE

LA PARTIE FRANÇAISE

DE

L'ILE SAINT-DOMINGUE

5386

TOME PREMIER

h°/k⁷²

131

A



DESCRIPTION

TOPOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, CIVILE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

DE

LA PARTIE FRANÇAISE

DE

L'ILE SAINT-DOMINGUE

AVEC DES OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR SA POPULATION

SUR LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DE SES DIVERS HABITANTS, SUR SON CLIMAT

SA CULTURE, SES PRODUCTIONS, SON ADMINISTRATION, ETC.

Renfermant

LES DÉTAILS LES PLUS PROPRES À FAIRE CONNAÎTRE L'ÉTAT DE CETTE COLONIE

A l'époque du 18 Octobre 1789

PAR



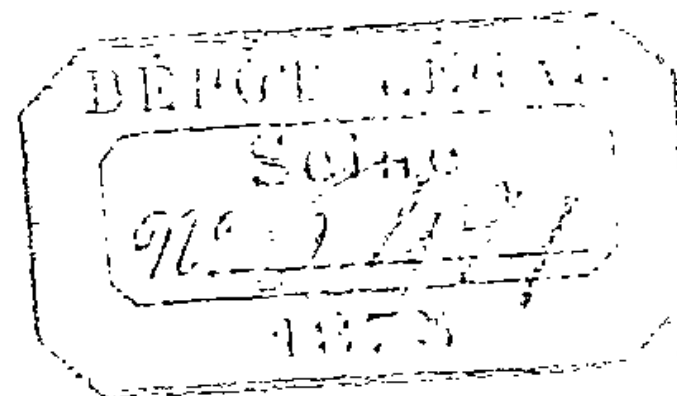
M. L.-E. MOREAU DE SAINT-MÉRY

DEUXIÈME ÉDITION

FAITE D'APRÈS L'INITIATIVE DE MM. S. ROUZIER ET LÉON LAFORESTERIE

Précédée d'une Notice sur Moreau de Saint-Méry
et accompagnée de l'Atlas in-folio spécial à l'île Saint-Domingue
publié par l'Auteur

TOME PREMIER



PARIS

ÉDITÉ PAR L. GUÉRIN ET C^{ie}

THÉODORE MORGAND, LIBRAIRE-DÉPOSITAIRE

5, RUE BONAPARTE, 5

1875

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

- | | |
|---------------------------|-------------------------|
| 1. Président d'Haïti. | 29. Boileau Laforest. |
| 2. S. Rameau. | 30. D. Adam. |
| 3. J.-J. Audain. | 31. F. Buteau père. |
| 4. B. Gauvin. | 32. C.-A. Preston fils. |
| 5. Léop. Lechaud. | 33. A. Destouches. |
| 6. C. Fouchard. | 34. Vertus Daniel. |
| 7. A. Fatton. | 35. Ed. Boisson. |
| 8. Ch. Fatton. | 36. J.-H. Regnier. |
| 9. C. Roney. | 37. V. Richiez. |
| 10. A. Guyot. | 38. F. Carrié. |
| 11. Docteur Louis Audain. | 39. Aug. Lafargue. |
| 12. Jh. Lamothe. | 40. A. Monfleury. |
| 13. Prosper Faure. | 41. Destin. |
| 14. Rigaud fils. | 42. J. Gaetjens. |
| 15. J. Ferreyra. | 43. Ch. Ewald. |
| 16. B. Rivière. | 44. S. Rouzier. |
| 17. Barbancourt. | 45. Rabouïn. |
| 18. L. Ethéart. | 46. N. Arsonneau. |
| 19. C. Déjean. | 47. Boisrond Canal. |
| 20. Donat fils. | 48. H. Cassard. |
| 21. Rodolphe Castera. | 49. L. Chassaing. |
| 22. V. Lizaire. | 50. L'Instant Pradines. |
| 23. A. Rossignol. | 51. F. Armand. |
| 24. A. Madiou. | 52. L. Dominique. |
| 25. Seguy Villevalaix. | 53. E. Lespinasse. |
| 26. Brutus Saint-Victor. | 54. J.-W. Ude. |
| 27. Louis Jaeger. | 55. Th. Poulle. |
| 28. Ebenezer D. Bassett. | 56. Aug. Roumain. |

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- | | |
|---------------------------|----------------------------|
| 57. P. Imbert. | 98. F. Duplessis. |
| 58. J.-V. Lubin. | 99. C. Archin. |
| 59. Saul Liotaud. | 100. Aug. Rowe. |
| 60. G. Margran. | 101. C. Raoul. |
| 61. J. Granville. | 102. Lyncée Oriol. |
| 62. J.-B. Gentil. | 103. Eug. Borno. |
| 63. M. Carré. | 104. Philémon Lovelace. |
| 64. F. Marcelin. | 105. A. Sénécal. |
| 65. Ed. Cherest. | 106. Rosier Bernard. |
| 66. Docteur Guignard. | 107. Docteur Aubry. |
| 67. Eugène Poulle. | 108. Alerte. |
| 68. M.-R. Fernandez. | 109. J.-C. Ulysse. |
| 69. Eugène Pouilh. | 110. Blaize C. Lavache. |
| 70. L. Crepsac. | 111. M. Dufort. |
| 71. M. Adam. | 112. R. de Corvisart. |
| 72. Papillon. | 113. Capré Staco. |
| 73. Aug. Bazelais. | 114. Oscar Rivière. |
| 74. Boyer Bazelais. | 115. G. Angamarre. |
| 75. P. Lorquet. | 116. A. Bouchereau. |
| 76. Nord Alexis. | 117. L. Baron. |
| 77. O. Rameau. | 118. Prophète père. |
| 78. C.-A. Guérin. | 119. C.-A. Van Bokkelen. |
| 79. F.-B. Coles. | 120. P.-M. Pierre. |
| 80. J. Delmonte. | 121. A. Duval. |
| 81. Cassagnol. | 122. L. Chevalier. |
| 82. F.-L. Duthiers. | 123. L. Duval. |
| 83. M.-J. Simon. | 124. O. Cameau. |
| 84. M. Derenoncourt. | 125. J. Moreau. |
| 85. G. Beaupin. | 126. L. Barau. |
| 86. G. Duplessis. | 127. Aug. Montas. |
| 87. Cyrille Jean. | 128. Félix Montas. |
| 88. Henry Brice. | 129. P. Solages. |
| 89. David fils aîné. | 130. Gaston Serre. |
| 90. C. Chauvet. | 131. C. Biamby. |
| 91. A. Thoby. | 132. Docteur J.-B. Dehoux. |
| 92. Pierre Abraham. | 133. Ulysse Décatrel. |
| 93. A.-F. Bathier. | 134. Alcide Toussaint. |
| 94. S. Burke. | 135. J.-J. Lilavois. |
| 95. S. Tuite. | 136. Cel. Nau. |
| 96. L.-A. Dupont. | 137. Émile Pierre. |
| 97. A. Linstant Pradines. | 138. A.-P. Liotaud. |

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- | | |
|--------------------------|-----------------------|
| 139. Ch. Grant. | 180. A. Ducoste. |
| 140. G. Jean-Gilles. | 181. J.-A. Gerdès. |
| 141. Ch. Lamour. | 182. Vital Herne. |
| 142. Lamarre Arnoux. | 183. Depas Medina. |
| 143. O. Merceron. | 184. Franklin. |
| 144. E. Vigoureux. | 185. Ed. Hall. |
| 145. Eug. Margron. | 186. G.-P. Hamphuis. |
| 146. Arthur Laforestrie. | 187. Fabvre jeune. |
| 147. Léon Laforestrie. | 188. Duperval. |
| 148. Carrié Solages. | 189. P. Thomas. |
| 149. D. Dorval. | 190. J. Thomas. |
| 150. J.-R. Blain. | 191. Philippe Apple. |
| 151. A. Windsor. | 192. P.-Ch. Thébaud. |
| 152. Charlemagne. | 193. L.-G. Lafontant. |
| 153. Henry Meyer. | 194. E. Bellande. |
| 154. C. Runge. | 195. P. Claude. |
| 155. A. Hilchenback. | 196. P.-G. Thébaud. |
| 156. J.-B. Mac-Guffie. | 197. Allain Pasquet. |
| 157. P.-Rob. Ewald. | 198. M. Thébaud. |
| 158. J.-C. Antoine. | 199. M. Lafontant. |
| 159. J. Archin. | 200. G.-D. Moravia. |
| 160. Dufort père. | 201. Henry Okill. |
| 161. Léonce Madiou. | 202. M. Lauture. |
| 162. Transil Salvant. | 203. E. Bordes. |
| 163. D. Lamour. | 204. Carl Meyer. |
| 164. E. Beauillère. | 205. L.-A. Brun. |
| 165. L. Bourget. | 206. C. Darrigrand. |
| 166. P. Bourget. | 207. J. Dougé. |
| 167. M. Boulin. | 208. Labidou. |
| 168. E. Gauthier. | 209. S. Delsoin. |
| 169. Lissade. | 210. M. Colon. |
| 170. G. Labastille. | 211. J. Barjon. |
| 171. Hall aîné. | 212. D. Maximilien. |
| 172. Ch. Arnaiz. | 213. Monroe Wilson. |
| 173. Martin. | 214. F. Fabry. |
| 174. William Phipps. | 215. M.-J. Roche. |
| 175. Thomas Dutton. | 216. M. Poux. |
| 176. Veuve E. Bergeaud. | 217. A. Flambert. |
| 177. G. Gasselin. | 218. K. Hippolyte. |
| 178. D. Condé fils. | 219. D. Lamour. |
| 179. Normil fils. | 220. J.-V. Massé. |

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

221. J.-C. Brun.	234. Jasmin.
222. D.-J. Louis.	235. P.-H. Lhérisson.
223. D. Bernier.	236. A.-E. Dougé.
224. D. Chaney.	237. Hodgès.
225. Dabady.	238. J. Thébaud.
226. Mégie aîné.	239. T. Ambroise.
227. O. Barthélemy.	240. A. Bétanges.
228. M. Lofficial.	241. Louis Tanis aîné.
229. L. Gousse.	242. V. Levêque.
230. J.-M. Henriquez.	243. J. Barjon.
231. V. Lévy.	244. L. Vigué.
232. D. Rampal.	245. J. Jacobsen.
233. T. Lafontant.	246. Louis Sanné.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

L'ouvrage de Moreau de Saint-Méry, dont MM. S. Rouzier et Léon Laforesterie, ingénieur en chef du gouvernement d'Haïti, ont eu les premiers la pensée de donner cette nouvelle édition, manquait totalement dans le commerce de la librairie, quoiqu'il ait été de tout temps fort recherché pour l'intérêt qu'il inspire non-seulement aux habitants de l'île d'Haïti, mais encore à toutes les personnes qui veulent avoir une idée exacte de ce qu'était la reine des Antilles au temps de la domination française. Ces jeunes Haïtiens, qui ont fait leur éducation en France de la manière la plus brillante, ont rendu un véritable service à leur pays en prenant l'initiative de la réimpression de la *Description de la partie française de Saint-Domingue* et en recueillant des souscripteurs à cet effet.

Les éditeurs n'ont fait que se conformer à la pensée de MM. Laforesterie et Rouzier en dirigeant à Paris la réimpression de l'ouvrage de Moreau de Saint-Méry. Ils n'ont rien changé au texte ; ils ont simplement modifié le

format et les caractères, qui n'étaient plus de notre temps.

S'ils ont eu quelque mérite, c'est en surveillant avec soin l'impression due à la maison J. Claye, si connue pour la beauté de ses produits typographiques, et en rétablissant exactement des textes qui manquaient quelquefois sur l'exemplaire fruste que leur avait remis M. Laforesterie pour leur servir de copie. A ce sujet, ils ne sauraient trop remercier le dépôt de la marine qui les a secondés dans cette délicate opération.

Mais où de plus grandes difficultés se sont présentées, c'est dans la reproduction de l'atlas qui accompagne la description de l'île de Saint-Domingue, reproduction à laquelle on aurait été obligé de renoncer sans le secours de MM. Dujardin, cet éminent artiste, et Lemerrier, cet habile directeur d'une des maisons de lithographie et de gravure les plus célèbres de l'Europe. Grâce à eux, on peut dire que la reproduction a surpassé l'original et servira à consacrer l'une des plus belles découvertes des temps modernes.

NOTICE

SUR

MOREAU DE SAINT-MÉRY

Médéric-Louis-Élie Moreau de Saint-Méry, dont nous réimprimons le principal ouvrage, sur l'initiative de MM. Léon Laforesterie, ancien élève de l'École centrale de Paris, ingénieur en chef du gouvernement d'Haïti, et S. Rouzier, négociant des plus lettrés du Port-au-Prince, prit naissance, le 13 janvier 1750, au Fort-Royal de la Martinique. Sa famille était originaire du Poitou et comptait parmi les plus anciennes et les plus nobles des Antilles françaises. Toutefois, après avoir possédé une fortune considérable, elle était tombée, par suite de pertes et de défaut de bonne gestion, dans un état voisin de la pauvreté; de sorte que Moreau de Saint-Méry, étant encore en bas âge quand il perdit son père, ne put recevoir, dans le principe, que la plus insuffisante instruction. Pour racheter autant que possible ce malheur, sa mère, femme énergique et distinguée, lui donna du moins l'éducation qui fait les gens du monde et les hommes de cœur; elle lui inspira surtout l'amour de ses

semblables et des sentiments de haute pitié pour l'infortune. On raconte que, dans sa jeunesse, il s'intéressait déjà au misérable sort des nègres; il allait leur porter des consolations et des secours jusque dans leurs prisons, et il en arracha plusieurs au fouet ainsi qu'aux chaînes de maîtres impitoyables. La position de son grand-père, qui était sénéchal de la Martinique, lui fournissait des occasions naturelles d'interposer ses bons offices et ses prières vis-à-vis de lui en faveur des esclaves.

Quand le vieux magistrat se sentit sur sa fin, il fit approcher de sa couche son petit-fils, alors dans sa seizième année, et lui confia qu'il avait caché dans un endroit qu'il lui désigna une somme de 66,000 francs pour qu'il pût passer en France et y acquérir l'instruction qui lui manquait; mais le jeune homme ne profita point de la confiance, et, dans la prodigue générosité de son cœur, la divulgua lui-même à de nombreux et rapaces héritiers qui mirent incontinent la main sur le trésor.

Heureusement Moreau de Saint-Méry avait dans la mère patrie des parents riches et haut placés, qui, ayant appris sa situation, décidèrent sa mère à le laisser partir pour Paris afin de s'y faire une carrière. Il avait dix-neuf ans quand il arriva en France. On le fit entrer dans la gendarmerie de la garde du roi, mais le jeune homme avait d'autres vues. Esprit actif, investigateur, possédé d'une soif incessante de connaître, il ne fut pas plutôt dans un centre d'études et de savoir, que son intelligence s'ouvrit aux sciences, aux lettres et aux arts. Il se mit à apprendre les langues mortes et vivantes, à suivre les cours de droit, en même temps que ceux de physique, de chimie et de mathématiques, à tâcher de se faire admettre dans toutes les sociétés littéraires ou savantes. En moins de quinze mois, il fut en état de soutenir en latin sa thèse de bache-

lier en droit, et au bout de trois ans de séjour à Paris, il se fit recevoir avocat au parlement. Peu après, désireux de revoir sa mère et de rétablir sa fortune, il retourna à la Martinique, d'où bientôt il passa à Saint-Domingue et s'établit dans la ville du Cap-Français; il y exerça la profession d'avocat, et y fut un des fondateurs de la Société des philadelphes. Huit années lui suffirent pour acquérir une fortune indépendante et pour lui permettre d'entrer dans la magistrature. Vers 1780, il fut nommé conseiller au conseil supérieur de Saint-Domingue.

Il mit à profit les loisirs que lui laissait cette fonction pour parcourir les Antilles françaises, en étudier les mœurs, les usages et les lois, et pour y rassembler d'innombrables matériaux en vue d'en écrire l'histoire. Il compulsa particulièrement les papiers des greffes et les dépôts de livres et de documents de la Martinique et de la Guadeloupe, de Sainte-Lucie et des deux parties française et espagnole de Saint-Domingue¹.

Le gouvernement de Louis XVI appela à Paris Moreau

1. On a prétendu qu'à cette époque, Moreau de Saint-Méry aurait découvert à Santo Domingo, dans une ancienne église, le tombeau de Christophe Colomb dont les habitants de la colonie espagnole auraient ignoré l'existence, mais cela paraît contredit par les faits : on sait que Christophe Colomb mourut à Valladolid le 20 mai 1506, et qu'il fut d'abord inhumé au couvent de Saint-François de cette ville. En 1543 il fut transféré à la Chartreuse de Las Cuevas à Séville, et de là, en 1536, dans la cathédrale de Santo Domingo, en l'île d'Haïti, avec le corps de son fils don Diego Colomb. Lorsqu'à la paix de Bâle, en 1793, la partie espagnole de cette île fut cédée à la France, le duc de Veraqua, l'héritier des biens de l'immortel découvreur, qui n'avait jamais ignoré où étaient les cendres de l'amiral, les fit transporter à la Havane, où elles arrivèrent en janvier 1793. On peut voir les preuves de ce que nous écrivons dans *l'Histoire de la Géographie du nouveau continent*, par Alexandre de Humboldt, qui ne dit pas un mot de la prétendue découverte de Moreau de Saint-Méry.

de Saint-Méry pour qu'il y achevât et y fît imprimer son travail sur la législation coloniale. Cet ouvrage parut en effet à Paris, de 1783 à 1790, en six volumes in-4°, sous le titre de *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent, de 1550 à 1785*. Le gouvernement ordonna le dépôt d'un exemplaire dans chaque bureau d'administration et dans chaque greffe des colonies françaises d'Amérique.

Moreau de Saint-Méry ne fut pas plutôt de retour dans la capitale qu'il y renoua ses relations avec le monde des sciences et des lettres, et y suivit, avec l'ardeur qu'il apportait en toutes choses, le mouvement politique qui préoccupait alors tous les esprits.

Il contribua à la fondation du *Musée de Paris*, connu d'abord sous le nom de *Musée de Monsieur*, en l'honneur du comte de Provence, devenu plus célèbre depuis sous les noms de *Lycée* et d'*Athénée*. On sait que ce fut le rendez-vous des plus illustres savants et des plus éminents génies de la France, et que les Monge, les Chaptal, les Fourcroy, les Vauquelin, les Cuvier, les La Harpe, les Marmontel, les Lemercier, les Genguiné et bien d'autres y professèrent au milieu d'un concours d'admirateurs. Moreau de Saint-Méry en fut élu secrétaire et prononça le discours d'inauguration.

Quand la révolution de 1789 éclata, il se trouva naturellement entraîné par les principes généreux qu'elle proclamait et dont il ne prévoyait pas les sanglantes conséquences. Pendant que les riches planteurs de Saint-Domingue se réunissaient à l'hôtel Massillac, les colons de la Martinique et de la Guadeloupe avaient leur centre de discussion chez Moreau de Saint-Méry, qui prit à cette époque une importance politique des plus marquées. Il fut élu président des électeurs de Paris réunis à l'Hôtel de

Ville, et, en cette qualité, harangua deux fois Louis XVI. Il contribua puissamment à faire nommer le marquis de La Fayette général en chef de la garde nationale. Il se fit admettre à l'Assemblée nationale en qualité de représentant des colonies. A la Constituante, il s'occupa surtout des affaires coloniales. En 1791, il publia, de concert avec Nicolas Ponce, graveur et homme de lettres, membre comme lui du Musée de Paris, et de Phelipeau, ingénieur-géographe, un *Recueil de vues des lieux principaux de la colonie française de Saint-Domingue*. Ce recueil de trente-sept planches in-folio, d'abord destiné aux acquéreurs de l'ouvrage de Moreau de Saint-Méry sur les lois et constitutions françaises de l'Amérique, fut ensuite, et à plus juste titre, rattaché à la description de la partie française de Saint-Domingue.

Moreau de Saint-Méry, dans cette même année 1791, fut nommé membre du conseil établi près le ministère de la justice et eût bien désiré dès lors n'avoir plus à s'occuper que de législation; mais il était pris dans un engrenage dont il lui fut impossible de se dégager. Après avoir été considéré comme un des apôtres de la révolution, il en fut regardé comme un ennemi, et l'Assemblée constituante ne fut pas plutôt dissoute qu'il vit son nom placé sur les listes de proscription. Des assassins lui coururent sus dans les rues, le sabre à la main, et le poursuivirent jusque dans un café, où ils le laissèrent pour mort. Quoique ses blessures fussent graves, il revint à la vie, et, dans l'espérance d'échapper à de nouveaux dangers, il se retira à Forges-les-Eaux, dans la basse Normandie; mais sa retraite fut découverte, et il fut arrêté en compagnie du duc de La Rochefoucauld. Un heureux hasard voulut qu'un de ses gardiens reconnut en lui un ancien bienfaiteur et lui fournit le moyen de s'évader. Il se réfu-

gia au Havre, où il allait encore être arrêté par ordre de Robespierre, quand, averti en temps opportun, il courut s'embarquer et fit voile pour les États-Unis avec sa femme, ses enfants et ses manuscrits. Du coup, il était ruiné de fond en comble, et, arrivé à New-York, il fut réduit, pour faire vivre sa famille, à servir d'employé à un marchand mal élevé qui se conduisit avec lui avec dureté. Moreau de Saint-Méry le quitta pour aller chercher à Philadelphie des ressources moins pénibles. Actif et ingénieux, il ouvrit dans cette ville un magasin de librairie, et peu après une imprimerie. Ce lui fut une occasion de publier ses propres ouvrages. Ce fut à Philadelphie que parurent, dans l'ordre suivant : *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue*, 2 volumes in-octavo, 1793 ; *Idée générale ou abrégé des sciences et arts à l'usage de la jeunesse*, in-12, 1797, ouvrage traduit en anglais et qui devint classique dans les collèges des États-Unis ; *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes hollandaises vers l'empereur de la Chine*, traduit du hollandais de Van Braam, deux volumes in-4°, 1796-1797 ; *Description de la partie française de Saint-Domingue*, 2 volumes in-4°, 1797-1798. Moreau de Saint-Méry s'occupait des choses les plus diverses ; il publia également à Philadelphie, en 1797, un *Traité de la Danse*, qui avait pour but de comparer la danse des colonies, celle des Maures, des Africains et des Grecs.

Après cinq ans de séjour en Amérique, Moreau de Saint-Méry revint en France, en 1799, sur les instances de ses amis. L'un d'eux, l'illustre amiral Bruix, natif de Saint-Domingue, étant devenu ministre de la marine, le nomma historiographe de ce département et lui confia le soin de préparer un code pénal maritime. Il trouva moyen, vers cette époque, de publier une traduction

annotée du manuscrit espagnol d'Azara, intitulé : *Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, 2 volumes in-8°. Paris, 1801. A l'organisation du Consulat, l'historiographe de la marine fut nommé conseiller d'État et revêtu de la dignité de commandeur de la Légion d'honneur. On le chargea ensuite de missions diplomatiques importantes ; il en eut une des plus délicates auprès du duc de Parme, qui légua à la France ses États, desquels Moreau de Saint-Méry fut chargé de prendre possession à la mort de celui-ci, en 1802. Le premier consul lui donna alors le titre d'administrateur général des États de Parme, Plaisance et Guastalla, avec une autorité presque royale, dont il se garda bien d'abuser. Son administration fut marquée au coin de la justice et de la modération, et de la probité la plus entière. Son indulgence et son désir de remplacer la rigueur par la conciliation le firent accuser de faiblesse ; Napoléon lui reprocha de ne pas avoir montré assez de fermeté pour faire marcher quelques compagnies de la milice des États de Parme qui avaient refusé, à la fin de 1805, de se rendre à un camp de réserve créé près de Bologne. Il était pourtant vrai que Moreau de Saint-Méry était parvenu à les ramener à l'obéissance par la persuasion. Mais le maître n'admettait pas les transactions, et il envoya le général Junot à Parme avec des pouvoirs extraordinaires et la mission de sévir sans avoir égard aux observations de Moreau de Saint-Méry, qui bientôt après fut destitué de ses fonctions d'administrateur général et de conseiller d'État. Non-seulement on le priva de ses appointements, mais on alla jusqu'à lui refuser le remboursement de 40,000 francs d'arrérages.

Dans une entrevue qu'il eut peu après avec Napoléon, celui-ci s'étant laissé entraîner à un langage plein

de violence, Moreau de Saint-Méry lui répondit avec calme : « Sire, je ne vous demande pas de récompenser ma probité ; je demande seulement qu'elle soit tolérée. Ne craignez rien : cette maladie n'est pas contagieuse. » L'empereur parut recevoir cette saillie avec bonne grâce, mais au fond il en garda une rancune implacable, malgré les liens de parenté qui unissaient Moreau de Saint-Méry avec l'impératrice Joséphine, des générosités secrètes de laquelle il fut réduit à vivre jusqu'en 1812. A cette époque on lui alloua une modique pension qu'il conserva jusqu'à sa mort. Moreau de Saint-Méry trouva un allègement à sa disgrâce et à son infortune dans la culture des sciences et des arts. Il travaillait dix heures par jour à la rédaction de nombreux ouvrages qu'il a laissés en manuscrit et dont les principaux sont : *Répertoire de notions coloniales*, ouvrage à la fois historique et anecdotique ; *Description de la Jamaïque* ; *Histoire de Porto-Rico* ; *Observations sur le climat, l'histoire naturelle, les mœurs et le commerce des États-Unis d'Amérique* ; *Histoire des États de Parme, Plaisance et Guastalla* ; *Histoire générale des Antilles françaises* ; *Vie de l'auteur*, écrite par lui-même, autobiographie fort intéressante. Moreau de Saint-Méry ne sortait de son cabinet de travail que pour prendre part aux séances des sociétés savantes ou littéraires dont il était membre.

A la Restauration, le comte de Provence, devenu Louis XVIII, se souvint de Moreau de Saint-Méry, et après lui avoir fait l'accueil le plus cordial, il lui fit remettre, sur sa cassette privée, une somme de 45,000 francs qui lui permit de payer ses dettes les plus pressantes.

Moreau de Saint-Méry était atteint d'une affection fort commune aux gens de plume et de bureau ; le 28 janvier 1819, il mourut d'une rétention d'urine à l'âge de

soixante-neuf ans. Fournier Pescay prononça son éloge sur sa tombe, et Sylvestre, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, donna lecture, la même année, de son éloge historique.

LÉON GUÉRIN,

Historiographe honoraire de la Marine.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

A cette vérité, depuis si longtemps répétée, que rien n'est aussi peu connu que les colonies des Antilles, se réunirait peut-être bientôt l'impossibilité de connaître celle qui a été la plus brillante d'entre elles, si je ne me hâtais d'offrir le tableau fidèle de sa splendeur passée.

Occupé depuis quatorze années à recueillir tout ce qui appartenait à la description, à la législation et à l'histoire des colonies, j'avais déjà publié six volumes in-4° du Recueil des lois des Iles françaises de l'Amérique sous le vent¹, dont Saint-Domingue était le chef-lieu, et d'immenses matériaux étaient déjà préparés pour que les autres parties de mon plan, sur ces îles, parussent successivement, lorsque la Révolution française, disposant de moi presque tout entier, m'a mis dans l'impuissance d'accomplir mon projet.

Jeté ensuite loin de la France par la tempête politique qui a poussé des Français sur presque tout le reste du

1. Sous le titre de *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent*.

globe, j'ai eu le bonheur de sauver, avec ma vie, les preuves de ma constance à rechercher tout ce qui a trait aux colonies, et lorsque mes infortunes me l'ont permis, j'ai repris la tâche que mon dévouement à la chose publique m'avait fait entreprendre. Plein de cette pensée, que les vérités utiles ne sauraient être longtemps méconnues, j'ai toujours ajouté à celles que j'avais à présenter à ma patrie, et j'ai plus d'une fois consolé ma douleur d'habiter loin d'elle, en dirigeant mes idées vers son bonheur, tandis que mon cœur s'enorgueillissait de ses succès.

Une première occasion s'est offerte de lui donner une marque de mon zèle, et c'est à la cession faite par l'Espagne à la France de la partie espagnole de Saint-Domingue qu'est due ma description de ce territoire¹.

Combien j'ai regretté alors que les coups de la fortune me fissent la loi de mettre de côté la description de la partie française! Mais l'amitié n'a pas été inactive, et c'est sous ses auspices que mon zèle s'est ranimé.

Je puis donc enfin publier la description de cette colonie, qui a été si justement enviée par toutes les puissances, qui fut l'orgueil de la France dans le nouveau monde et dont la prospérité, faite pour étonner, était l'ouvrage de moins d'un siècle et demi.

A cette rapide énonciation de la gloire de Saint-Domingue, comme colonie française, il me semble entendre une foule de personnes, me prêtant des vues peut-être contradictoires, m'accuser ou de me livrer à un travail inutile ou de chercher à exciter des regrets désormais sans remède.

Je dois donc faire ici une profession de foi claire et franche de mes motifs.

1. Publié à Philadelphie en 1796, en 2 vol. in-8°.

Quelle que soit la situation dans laquelle la paix générale de la France avec tous ceux qui s'étaient coalisés pour lui ravir sa liberté, trouvera Saint-Domingue; quel que puisse être le système que ma patrie adoptera, à cette époque, sur les colonies à sucre, il serait absurde de supposer que cette situation, que ce système, n'aient aucun rapport avec ce que ces colonies étaient au moment où leur métropole a fait une révolution dont les secousses sont senties jusqu'aux extrémités de la terre. N'existât-il plus que les objets purement physiques dont leur ensemble est composé, il faut que la connaissance de ces objets éclaire sur la détermination quelconque qu'on adoptera.

Or, si cette proposition a toute la solidité que je lui trouve, par rapport à laquelle des colonies cette connaissance sera-t-elle plus nécessaire que pour celle qui, l'emportant à elle seule sur toutes les autres réunies, doit par cela même attirer les regards la première et exciter une sollicitude plus vive?

La colonie française de Saint-Domingue est, je le sais, celle qui a éprouvé de la manière la plus cruelle les convulsions révolutionnaires. C'est dans son vaste sein qu'elles ont fait le plus de ravages : divisions intestines, guerre étrangère, tout s'est réuni pour l'accabler de maux, pour la déchirer, et il semblerait que ce corps vigoureux et robuste, que cet Hercule colonial eût été destiné à n'être plus un jour qu'un squelette décharné.

Cette opinion fût-elle fondée, et je ne l'adopte pas (comme le prouve assez mon épigraphe), pourquoi la peinture fidèle de ce qu'était naguère encore une colonie qui donnait cent cinquante millions tournois de produits annuels, qui se glorifiait justement d'influer sur la prospérité de sa mère patrie, ne serait-elle pas présentée, du

moins, comme un monument en quelque sorte historique, et comme un chapitre à méditer par tous ceux qui ont part au gouvernement des États?

Il ne peut donc jamais être indifférent, et il est encore bien moins inutile de montrer ce que le génie français avait créé à 2,000 lieues de la métropole; d'exposer avec détails ce que ce génie, très-souvent contrarié par le gouvernement, était parvenu à produire presque en un instant et avec une supériorité qui laissait loin derrière elle tout ce que les autres nations ont entrepris de semblable.

Mais, et cette espérance, je ne saurais l'abandonner, la France, pour laquelle l'importance des colonies finira par être une vérité mathématique, voudra réparer leurs malheurs parce qu'elle ne peut s'empêcher de les compter parmi les siens propres; parce qu'elle doit les considérer comme des maux qu'il faut guérir, s'il est vrai qu'un corps politique ne saurait recouvrer toute son énergie tant qu'une plaie profonde altère et mine les sources qui concourent à conserver son existence. Lorsque cet instant aura été amené par la paix générale, la France aura besoin, surtout pour Saint-Domingue, d'avoir des renseignements capables de la diriger dans le choix des moyens qu'elle devra adopter pour en faire encore une utile colonie.

Prétendrait-on que ma description s'arrêtant précisément au jour où les premiers mouvements de la révolution ont été sentis à Saint-Domingue, elle ne saurait éclairer suffisamment les esprits, ni procurer les avantages que je viens d'indiquer?

Je réponds que la description, telle que je la publie, est précisément ce qu'il faut désirer; car, ou ce qu'elle est destinée à faire connaître subsiste encore, ou il a été

détruit en tout ou en partie. Dans le premier cas, rien ne peut la suppléer; dans le second, en ajoutant ces deux seuls mots *n'existe plus*, ou à la fin du livre ou aux divers articles descriptifs, on aura la connaissance détaillée de la nature, de l'emploi des objets dont il faut déplorer l'anéantissement. C'est même l'unique manière d'apprécier la valeur de la perte qu'on aura faite, et s'il existe des moyens de la réparer, rien n'est propre à les suggérer comme ces détails mêmes.

Et sans cela, comment faire la comparaison de ce que fut Saint-Domingue avec ce qu'il sera au moment où ce rapprochement deviendra le premier devoir de quiconque devra travailler à sa restauration? Sans cela, comment mettre fin à l'interminable dispute qui subsiste déjà depuis trop longtemps entre ceux qui exagèrent et ceux qui dissimulent tout ce qui contrarie leurs vues dans ce parallèle?

Il ne s'agit plus, comme en 1630, d'attendre que l'audace des aventuriers enfante des prodiges; il ne s'agit point de venir, comme autrefois, s'emparer du fruit de leurs conquêtes, et de ne les en récompenser, eux ou leurs descendants, qu'en les rendant durant plus d'un demi-siècle le jouet continuel d'essais, de tâtonnements, de principes incohérents, et de les vexer sous le prétexte qu'ils ne pouvaient se passer d'une protection qui fut quelquefois leur fléau. Il faut maintenant, et c'est à coup sûr le but qu'on se proposera, faire sortir de ce qui sera resté à Saint-Domingue de son ancien état, les moyens de le rendre encore un jour une source de richesses et de puissance pour la France. Dans ces champs tout fumants de sang et de carnage, il faut faire renaître l'abondance, et que l'aspect du bonheur soit le partage d'une terre où il faut ensevelir, s'il est possible,

jusqu'aux souvenirs des calamités dont elle a été le théâtre.

Et l'évidence de cette vérité une fois bien établie, quel flambeau plus précieux peut-on prendre pour marcher avec assurance sur cette immense surface, que celui qui fera distinguer les choses qui y subsistent encore et reconnaître, par leurs ruines mêmes, celles qui ne sont plus !

Qu'on suppose, en effet, une portion quelconque de la colonie qui aura souffert le plus de ravages ; par exemple, une paroisse entière. La description à la main, la plus simple inspection dira ce qu'elle a perdu de manufactures, d'habitants, de cultivateurs, d'établissements publics, de ressources de tous les genres, et de cette espèce de revue, douloureuse il est vrai, sortira la connaissance des pertes qu'on devra réparer, et celle des moyens qui restent. On connaîtra encore de cette paroisse son étendue, son sol, les avantages ou les inconvénients de la situation ; sa température, ses productions, sa minéralogie, ses rivières, leur direction, ses côtes, leurs ports, leurs mouillages, etc., etc. On peut même juger par la marche progressive qui l'avait conduite au degré d'utilité où elle était parvenue au moment de la révolution, ce qu'on a raisonnablement droit d'espérer pour l'avenir. Quelquefois même des fautes ou des erreurs que des obstacles particuliers avaient fait commettre seront tout indiquées afin qu'on les évite.

Il n'est donc point d'hypothèse où l'on puisse prétendre, avec raison, que la description que je donne aujourd'hui n'est plus utile ; et il est si affreux, j'ai presque dit si absurde, de supposer la seule qui puisse donner du poids à cette assertion, c'est-à-dire, celle de la perte absolue de Saint-Domingue, par l'impossibilité de le

ramener à être une colonie agricole et manufacturière, que je la repousse avec un sentiment d'indignation qui a mon patriotisme même pour principe.

Et, enfin, si ce sort réellement déplorable était celui qui menace Saint-Domingue, il serait nécessaire encore à l'histoire des nations de réunir un chapitre au grand livre de l'expérience, pour montrer ce qu'a été, dans sa courte existence, une colonie que sa nature, sa splendeur et sa destruction rendraient le premier exemple de ce genre dans les annales du monde. Nous recherchons avec curiosité les ruines des anciens établissements qui ont fait la gloire et l'admiration des peuples et nous recourons à de pénibles recherches, à de savantes dissertations pour arriver, par elles, à la connaissance imparfaite des mœurs et du gouvernement de ces peuples. La Grèce, l'Italie appellent, chaque jour, les observateurs. Eh bien, avec cet ouvrage, on méditerait sur Saint-Domingue; et sans doute on peut, à quelques égards, retirer autant de fruit de cette contemplation que de celle des débris d'Herculanum, qu'on va tirer du milieu des cendres qui les recouvrent depuis tant de siècles.

Mais mon cœur et mon esprit rejettent également cette supposition, et c'est plein de confiance dans ma patrie que je publie cette description.

Je dois répondre d'avance à une observation que je me suis déjà entendu faire dans des entretiens privés; c'est de n'avoir pas établi, dans cet ouvrage, quel est l'état actuel des lieux que j'y décris.

Premièrement, il faudrait que j'adoptasse pour cela une époque quelconque, et comme je ne regarderai jamais comme vrai ce qui n'est pas marqué pour moi au coin de la certitude, je laisserais sûrement encore un intervalle entre cette époque et le moment où je fais paraître ce

livre, ce qui ne me garantirait qu'à demi du reproche ; mais à coup sûr cet état ne ferait pas celui où la paix trouvera Saint-Domingue. Je me serais donc livré à des travaux pénibles et incomplets.

D'ailleurs, comment aurais-je pu appliquer à cette portion ma méthode d'entrer dans des détails historiques pour rendre la description plus curieuse et plus intéressante ? Il aurait donc fallu parler de la révolution, et je me suis imposé la loi de montrer Saint-Domingue tel qu'il était le premier jour que la révolution s'y est manifestée. Suis-je en ce moment assez instruit pour parler de cette révolution avec la véracité que rien ne me fera jamais abandonner ? Le moment est-il venu d'écrire sur la révolution coloniale ? Je déclare hautement que je ne le crois pas.

D'un autre côté, je n'ai ni le désir, ni la prétention de m'ériger en juge de ce qui s'est passé relativement aux colonies et particulièrement à Saint-Domingue ; ni en conseiller pour les mesures qu'on doit adopter à leur égard. J'ai publié depuis plus de quinze ans la résolution d'écrire l'histoire des colonies, et là je ne négligerai, ne trahirai, ni n'excéderai les droits qui appartiennent au titre sacré d'historien ; mais dans cette histoire, je distingue aussi tout ce qui a précédé la révolution, et 1789 est encore là un terme qui me condamne au repos. C'est au temps et aux circonstances à rendre publique cette portion de mes veilles : au temps, parce que j'en ai besoin pour exprimer mes idées et les rendre dignes du grand jour ; aux circonstances, parce que les malheurs personnels que j'ai éprouvés depuis la révolution m'empêchent de calculer, avec certitude, le moment où mon zèle ne sera point enchaîné par des motifs que je n'ai déjà trouvés que trop impérieux.

Je ne veux, à présent, exprimer sur les colonies

qu'une seule pensée. C'est que, quelle que soit la destinée qui les attend, quiconque osera se mêler de les administrer sans savoir ce qu'elles ont été et sans se convaincre qu'en gouvernement c'est toujours par la comparaison du point d'où l'on est parti avec celui où l'on se trouve, qu'on doit juger celui où l'on peut arriver, ne sera jamais propre à y faire cesser le désordre et à les rendre encore précieuses pour leur métropole.

Et quel est l'homme raisonnable qui croit qu'après tous les changements que la France a éprouvés depuis huit ans, il serait possible qu'elle fût gouvernée par ceux qui ignoreraient ce qu'elle a été auparavant? C'est parce qu'elle est encore remplie de Français et d'hommes qui la connaissent, qu'elle est capable des grandes résolutions et des étonnants succès qu'on admire.

Mais où sont ceux qui connaissent les colonies? J'entends par là, non pas ceux qui les ont vues, qui même les ont habitées, mais ceux qui les ont étudiées sous un rapport quelconque et qui sont en état d'éclairer sur ce qui les concerne. Peut-être même s'en trouverait-il encore assez d'existants si on les réunissait et si on pouvait les interroger tous sur les parties qui leur sont le plus familières; mais le malheur les a dispersés partout, et ce malheur n'est pas le moindre qu'ait éprouvé Saint-Domingue.

D'une autre part, les opinions de quelques-uns et la prévention cruelle qui s'est élevée contre eux et qui les confond tous, permettent-ils qu'on songe à les consulter ou qu'on veuille croire à ce qu'ils diraient de plus vrai? Et c'est à 2,000 lieues des colonies qu'on doit statuer sur ce qui les concerne! N'y eût-il que cet inconvénient insurmontable, quelle raison pour chercher des lumières et pour les accueillir!

J'ose croire que je ne me livre pas à un mouvement

présomptueux en disant qu'on en puisera d'importantes et de multipliées dans cet ouvrage. Par un hasard qu'il faut trouver heureux, il a été fait à une époque où Saint-Domingue était parvenu au sommet de la prospérité, et on y trouve assez clairement la marche progressive qui l'avait fait arriver à ce terme. J'ai décrit l'état de cette colonie jusqu'en 1789, sous les yeux de ses habitants et aidé par les connaissances de beaucoup d'entre eux et par la bienveillance qu'alors je pouvais appeler générale. Si même je me cite quelquefois, si le terrible *moi*, toujours défavorable pour l'écrivain, est sorti fréquemment de ma plume, c'est pour donner la preuve que je parle avec certitude; c'est pour augmenter, relativement à quelque fait, la confiance que j'ose croire que le lecteur m'accordera, et pour mieux rappeler à mes contemporains que nous avons vu ensemble ce que je retrace. Il n'est pas un rapport sous lequel la plus belle des colonies n'y soit présentée : administrateur, commerçant, agriculteur, physicien, philosophe, marin, homme de lettres, tous peuvent y trouver des choses dignes d'attention.

Jamais, et ce fait ne me sera pas contesté, jamais aucun pays n'aura été décrit avec autant de particularités. Cette entreprise, nul ne l'avait formée avant moi, et désormais l'avantage même d'une longue priorité suffit pour que je puisse dire qu'elle ne serait tentée par personne. D'ailleurs, comment retrouver ce que je possède seul depuis les événements arrivés à Saint-Domingue? Comment faire renaître toutes les circonstances qui ont nourri et quelquefois secondé un zèle que tout s'était plu à encourager et que tous les suffrages semblaient avoir voulu récompenser d'avance? Il est donc vrai que c'est de moi seul qu'on peut attendre l'ouvrage que j'offre en ce moment au public.

Il est tel qu'il est sorti de ma plume, si l'on excepte quelques réflexions qui pouvaient, huit ans plus tôt, porter un caractère de courage, et auxquelles j'ai craint qu'on n'en prêtât un autre qui m'aurait blessé.

C'est donc en conservant toujours cette idée, que j'ai écrit jusqu'en 1789, qu'il faut lire cette description, où plusieurs choses auraient besoin d'excuse si elles avaient une date plus récente. Il faut même remarquer que je dis dans plus d'un endroit *cette année* : expression qui se rapporte toujours à 1789 ; et qu'en désignant ou des époques passées ou des époques futures, sans les marquer autrement qu'en disant *il y a tant d'années* ou *dans tant d'années*, c'est encore de 1789 qu'il faut partir pour les compter.

Quelque amour-propre que l'on puisse soupçonner dans cette observation, je dirai néanmoins qu'il n'est pas de colon de Saint-Domingue pour lequel la description des objets qu'il connaît le mieux n'aura pas quelque chose de nouveau, parce que personne n'a employé comme moi quatorze années à chercher, soit dans la colonie, soit au dépôt si précieux de Versailles, les détails historiques de manière à retracer plusieurs origines. C'est encore un caractère particulier à cet ouvrage que de dire le premier une multitude de faits déjà vieux pour Saint-Domingue, où la nature détruit vite parce qu'elle est occupée, sans relâche, de reproduction.

J'ai adopté dans mon plan les divisions civiles de la partie française de Saint-Domingue comme les plus simples et les plus généralement connues. Je me suis arrêté avec une sorte de complaisance sur les divers établissements publics, parce qu'ils prouvent quels progrès la civilisation avait faits dans cette colonie, et qu'ils font mieux ressortir l'importance qu'elle avait acquise. J'ai blâmé, et quelquefois même avec force, mais je n'hésite point à

dire que l'emploi que je me suis permis de ce moyen que l'écrivain a droit d'employer, est justifié par l'usage même que j'en ai fait. Pourquoi ne m'a-t-il pas été toujours permis de suivre le penchant de mon cœur et de louer sans cesse ! Je n'en ai pas perdu une seule occasion, et le lecteur trouvera sûrement plus d'une preuve du plaisir que j'ai goûté en citant les hommes que leurs vertus ou leurs talents, et quelquefois la réunion des unes et des autres, ont rendus dignes d'éloge.

Je ne me suis cependant pas dissimulé, depuis que le soin de l'impression de mon livre en a remis toutes les parties sous mes yeux, qu'il est des hommes que la haine ou l'affection présente, depuis la révolution, sous des couleurs bien différentes de celles que j'ai employées pour les peindre. Mais je répète que je finissais d'écrire avec 1789, et je crois de ma probité d'écarter ce que j'ai entendu et ce que j'ai vu depuis lors ; ou bien il me faudrait renoncer à la confiance que j'ai voulu inspirer, en déclarant que j'avais éloigné de moi, avec un scrupule religieux, tout ce qui n'avait pas précédé la révolution.

Il me restera encore à publier l'histoire de Saint-Domingue ; j'ai aussi en réserve des traités complets sur les différentes cultures coloniales. Le public en recevra pareillement l'hommage, si mes vœux, qui n'ont jamais pour objet que l'utilité de tous, ne sont pas contrariés.

Je ne puis ni ne dois me flatter que ce livre n'aura point de détracteurs. Comme je ne sacrifierai jamais mon opinion à aucune considération, je n'attends ni ne veux ce sacrifice de personne. Je place au-dessus de tout la France et son bonheur, et je compterai pour rien tout ce qui tendra à nuire au livre par des motifs fausement

prêtés à son auteur. Rien ne me fera sacrifier la vérité : lorsque je la montrerai, elle sera toute nue.

Je ne prétends cependant pas rejeter des observations et même des critiques fondées : je les provoque, au contraire. L'erreur est l'apanage de l'homme, et j'adresse d'avance des actions de grâce aux personnes qui m'auront assez bien jugé pour croire que je n'ai commis que des fautes involontaires.

Ce témoignage et celui que nul autre intérêt que l'utilité de mon pays ne m'a fait prendre la plume, sont écrits au fond de ma conscience. Si la France retire le moindre fruit des vérités que je publie en cet instant, mes longues et pénibles recherches ne seront que trop récompensées. Puisse-t-elle y voir une preuve nouvelle des sentiments que je lui ai jurés et auxquels je mourrai fidèle !

EXPLICATION

DE

QUELQUES TERMES EMPLOYÉS A SAINT-DOMINGUE

ET DANS CET OUVRAGE

A. L'usage du signe du datif remplace souvent, à Saint-Domingue, celui du génitif. Ainsi au lieu de dire l'habitation Galiffet ou de Galiffet, on dit l'habitation à Galiffet, la case à un tel, la rivière à Mancel, la ravine à Prévost, etc.

ACUL. Signifie, à Saint-Domingue, un enfoncement.

AJOUPA. Petite hutte basse, en forme de toit, faite de quelques petits pieux et couverte de feuillages.

ARGENT. L'expression *Argent des Colonies*, ou simplement *des Colonies*, après une somme, doit être entendue du taux de la monnaie coloniale de Saint-Domingue, où la piastre-gourde vaut *huit livres cinq sous*.

Argent de France ou seulement *de France*, veut dire, sur le pied de la monnaie courante de France, qui vaut 50 pour 400 de plus que la monnaie courante de Saint-Domingue; de sorte que les huit livres cinq sous de la piastre-gourde ne font que cinq livres dix sous, argent de France ou *tournois*; et que cent livres de France valent cent cinquante livres de Saint-Domingue.

Quand on trouve une somme sans aucune désignation particulière, c'est toujours argent des Colonies qu'il faut entendre.

BAC A VESOU. Vase de bois ou de maçonnerie destiné à recevoir le jus des cannes à sucre, en attendant que les chaudières en aient besoin pour le cuire.

XXVIII EXPLICATION DE QUELQUES TERMES

BOIS DEBOUT. Bois composé d'arbres sur pied.

BOIS DEBOUT (Faire un). Abattre les arbres qui couvrent un terrain.

BOIS DE FARDAGE. C'est le bois d'arrimage pour remplir les vides entre les objets de la cargaison d'un vaisseau.

BOUCAN. Lieu où l'on fait rôtir ou griller des viandes, en les perçant de morceaux de bois en guise de broches; ou bien où l'on expose des viandes ou d'autres substances à l'action de la fumée.

BOUCANER. Faire rôtir, griller ou fumer des viandes, du poisson, etc.

BOUCANIER. Nom donné aux premiers habitants chasseurs de Saint-Domingue, à cause de leur usage de faire rôtir ou griller des viandes dans un boucan.

BOUCHERIE MARONNE. Boucherie accidentelle et qui se soustrait aux règles de la police.

BRISE. Est synonyme de vent.

BRISE de terre, est le vent qui vient de l'intérieur de l'île.

BRISE du large, est le vent qui vient de la mer.

BRISE carabinée, est une brise violente.

CALLE. Mot venu de l'espagnol. Calle, petite rue, petit passage. En français, c'est une avancée sur la mer pour embarquer et débarquer.

CARABINÉ, CARABINÉE. Adjectif qui exprime la force quand il se rapporte au vent et l'obstacle quand il se rapporte à un chemin.

CARREAU. Étendue de terrain qui, à Saint-Domingue, comprend cent pas de trois pieds et demi en carré. Dans d'autres colonies, comme la Guadeloupe et Cayenne, le carreau n'a que cent pas de trois pieds seulement en carré. Le carreau de Saint-Domingue a environ trois arpents vingt-cinq trente-deuxièmes de Paris, et plus d'un acre un quart anglais.

CASE. Mot souvent synonyme, aux colonies, avec celui de *maison*. Cependant, en général, il désigne une construction de médiocre importance.

CHEMIN *carabiné*. Chemin qu'on a obstrué exprès pour en interdire l'accès.

CAYE. Banc ou roche qui est dans l'eau. Écueil.

CORAIL. Lieu spécialement destiné à élever des cochons.

COUPE. Point par lequel un chemin fait franchir une chaîne de montagnes.

DÉFRICHE. Synonyme de défrichement.

EMBARCADÈRE. Lieu où l'on embarque. On dit aussi quelquefois DÉBARCADÈRE pour désigner un lieu de débarquement. Mais le seul mot embarcadère emporte maintenant la double idée d'embarquer et de débarquer. Il vient de l'espagnol.

ESTER. Autrefois ex-terre. Nom donné à des parties marécageuses et noyées, formées le long des côtes par des alluvions ou par la retraite de la mer, et qui sont, pour ainsi dire, *extra terra*, au delà de la terre, du terrain solide dont ces esters sont même quelquefois détachés.

ÉTAGE. Comme les défrichements ont commencé le long du rivage et que ce n'est que par succession de temps qu'on a défriché supérieurement, en gagnant vers l'intérieur, on a appelé la seconde, la troisième ligne des défrichements, etc., le second, le troisième étage. Par une analogie tirée de cette expression, on dit qu'une habitation est aux étages de telle autre, lorsqu'une ligne tirée de la mer vers l'intérieur et passant par la première habitation va, dans une distance quelconque, rencontrer celle qui est à ses étages.

FLIBUSTIER. Nom venu de *Fly-boot* ou *Fly-boat*, barque légère, marchant vite. Comme les premiers habitants de Saint-Domingue étaient presque tous occupés de la course sur mer, ils reçurent le nom de flibustiers sous lequel ils firent les exploits les plus étonnants.

FOURQ. BIFURCATION. Ainsi le fourq d'un chemin est l'endroit où ce chemin se divise en deux ou même en un plus grand nombre de branches.

GÉNÉRAL. C'est l'expression dont on se sert le plus communément pour désigner le gouverneur général de la colonie, qu'on appelle même *général*, ou *mon général*, en lui parlant.

GÉNÉRAL et INTENDANT (MM. les). Expression qu'on emploie pour parler collectivement du général ou de l'intendant, au lieu de dire M. le général et M. l'intendant.

GOURDE. Voy. *Piastre-gourde*.

HABITCR un terrain; le défricher.

HATTE. Mot tiré de l'espagnol et qui signifie *Haras*, lieu où on élève des bestiaux.

LAGON. Marécage, lieu noyé.

XXX. EXPLICATION DE QUELQUES TERMES

LIEUE. Exprime, dans cet ouvrage, une étendue de deux mille toises de six pieds français.

LIVRE. Voy. *Argent*.

MANTEGUE. Graisse de cochon fondue; *saindoux*.

MARINGOUIN. Insecte bourdonnant, très-ressemblant au *cousin* de France et dont les piqûres sont cuisantes.

MARON. Sauvage qui habite les bois, les forêts; fugitif

MONNAIE. — Voy. *Argent*.

MORNE. Montagne.

MORNET. Petite montagne; monticule.

MOUSTIQUE. Petite mouche presque imperceptible, dont l'aiguillon pénètre la peau et y cause une vive douleur.

PASSE. Passage, issue vers un mouillage, une côte. — Point où une rivière est guéable.

PIASTRE-GOURDE. Monnaie d'Espagne valant cinq livres dix sous de France.

On l'appelle aussi simplement *gurde*; et on la distingue ainsi de la piastre simple qui était une ancienne monnaie d'Espagne, qu'on ne voit plus dans la circulation et qui valait huit onzièmes de la piastre-gourde.

On appelle *gourdin* la pièce qui est le quart de la piastre-gourde.

RACADEAU. Espèce de petite mouche dont la piqûre cause une forte douleur et laisse une espèce d'auréole cramoisie.

RAQUE. Lieu quelquefois noyé, mais toujours bas, où sont de petits arbres rabougris.

SAVANE. Prairie naturelle.

SUCRE. Voy. *Terrer le sucre*.

TACHE. Feuille du palmier.

TERRER (le sucre). C'est le soumettre à l'action de l'eau mise en état de suspension dans une certaine quantité de terre très-battue; cette eau, en filtrant depuis la partie large de la forme de sucre jusqu'à son sommet qui, dans cette opération, se trouve inférieurement placé, lave les cristaux du sucre et emporte de leur surface toutes les parties sirupeuses qui y étaient encore unies. De là l'expression *sucré terre* pour désigner le sucre qui a subi cette action.

TOURNOIS. Voy. *Argent*.

VIDE d'un moulin. C'est l'eau sortant de son canal après qu'elle l'a fait mouvoir.

VIDE d'une indigoterie. C'est le canal qui charrie l'eau qu'on a fait servir à la macération de l'indigo.

VIVRES DE TERRE. C'est l'appellation générique par laquelle on désigne collectivement les racines telles que le manioc, la patate, le tayo ou chou caraïbe, l'igname, la couche-couche, etc.

VIVRES du pays. C'est, outre les vivres de terre, les bananes, les figues-bananes, les pois, le maïs, etc.

DESCRIPTION

TOPOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

DE LA PARTIE FRANÇAISE

DE

L'ILE SAINT-DOMINGUE

La partie française de l'île Saint-Domingue est, de toutes les possessions de la France dans le nouveau monde, la plus importante par les richesses qu'elle procure à sa métropole et par l'influence qu'elle a sur son agriculture et son commerce.

Sous ce rapport, la partie française de Saint-Domingue est digne de l'observation de tous les hommes qui se livrent à l'étude des gouvernements, qui cherchent dans les détails des différentes parties d'un vaste État les points capitaux qui peuvent en éclairer l'administration, et montrer les bases réelles du meilleur système de prospérité publique.

La connaissance particulière de la partie française de Saint-Domingue peut encore intéresser l'homme qui, sans saisir l'ensemble dont je viens de parler, désire connaître les mœurs, le caractère, les productions, la population et le commerce d'une colonie que son éloignement même de la mère-patrie empêche de lui ressembler, et dont la perte ou la conservation est un des plus grands événements sur lequel elle ait à méditer.

Enfin le philosophe, le naturaliste, l'agriculteur et presque

tous ceux que la contemplation physique ou morale de la nature occupe, ne peuvent voir sans fruit le tableau fidèle d'un établissement placé sous le ciel de la zone torride et dont le sort peut influencer sur les destinées de la France.

Mais tous les motifs que je viens de rappeler, comme propres à faire désirer la description de la partie française, acquièrent encore une nouvelle force quand on remarque que la propriété de l'île est partagée entre deux nations, qui ont dû adopter des vues particulières à chacune d'elles, relativement à leurs colonies, parce qu'elles ont dans les principes de leur gouvernement, et même dans leur caractère, des différences remarquables. Ainsi une peinture exacte de la totalité de l'île Saint-Domingue doit avoir le double avantage de faire connaître le génie français et le génie espagnol, agissant à de grandes distances, et de montrer quel genre de moyens l'un et l'autre ont fait servir à leurs desseins.

C'est dans la persuasion qu'on pouvait retirer un grand fruit de cette description générale, que je me suis déterminé à l'entreprendre¹.

La partie française de Saint-Domingue forme la portion occidentale de cette île immense, dont les Espagnols occupent absolument l'orient. Mais elle n'offre pas, comme la partie espagnole, une surface d'une longueur à peu près égale, et peu variable dans sa largeur. Saint-Domingue français a une figure irrégulière, produite par une double cause : l'une est la direction sinueuse de la ligne des limites qui sépare le territoire des deux nations, et l'autre deux points de terres inégales, ou plutôt deux prolongements, qui partent du bord sud et du bord

1. L'accueil que le public a daigné faire à la publication de la description de la partie espagnole, que j'ai imprimée à Philadelphie l'année dernière 1796, est tout à la fois, et un véhicule de plus pour mon zèle, et un favorable augure pour ce qui a rapport à la partie française.

nord de l'île, pour courir dans l'ouest, et qui laissent entre eux une espèce d'enfoncement ou de petit golfe.

ÉTENDUE DE LA PARTIE FRANÇAISE.

Le prolongement méridional qui est le plus allongé, puisque son extrémité est de trente lieues plus occidentale que l'autre, a environ soixante-quinze lieues de long comptées depuis la limite jusqu'à cette extrémité, sur une largeur qui, variant depuis sept jusqu'à quinze lieues, peut être évaluée à onze lieues de largeur moyenne.

Le prolongement septentrional a environ cinquante lieues de long, mesurées aussi depuis la ligne des limites, qui là se trouve un peu plus reculée dans l'est, jusqu'au point où ce prolongement finit dans l'ouest, sur une largeur variable depuis six jusqu'à quinze lieues, et qu'on peut estimer à douze lieues de largeur moyenne.

L'espace qui reste ensuite entre ces deux pointes, et qui borde le fond du petit golfe, présente à son tour une bande d'environ trente lieues du nord au sud, sur une largeur moyenne de dix lieues de l'est à l'ouest.

D'après ces données, qui offrent un résultat d'environ dix-sept cents lieues carrées, et considérant que la partie française est très-montueuse, on peut évaluer la surface totale de cette colonie à deux mille lieues carrées; lesquelles réunies aux trois mille deux cents lieues carrées, déjà trouvées, à peu près, pour la partie espagnole, offrent pour la surface totale de l'île Saint-Domingue, cinq mille deux cents lieues carrées, dont la colonie française ne forme guère plus du tiers, quoique, par sa configuration, elle ait au moins cinquante lieues de côtes de plus que le territoire espagnol.

DES MONTAGNES ET DES PLAINES.

La partie française est, comme celle qui l'avoisine, composée de parties montueuses et de parties planes, mais ce sont les premières qui sont les plus nombreuses. Elles forment des chaînes que l'on peut appeler principales, et qui sont des prolongements de celles de la partie espagnole, dont on a vu, dans la description de cette partie, que le groupe ou centre était en quelque sorte au *Cibao*. J'ai même dit que la première chaîne de ce groupe se prolonge par une de ses branches jusque vers le Port-de-Paix, en se subdivisant pour arriver au cap du *Môle Saint-Nicolas*; tandis que d'autres chaînes vont gagner le *Don-don*, la *Marmelade*, le *Gros Morne*, les *Gonaïves*, le *Mirebalais*, et s'étendent par des embranchements successifs, jusqu'à l'extrémité de la pointe qui se termine vers le cap Tiburon.

De ces chaînes principales, qui courent à peu près de l'est à l'ouest, se détachent, comme je l'ai fait remarquer en parlant de l'île en général, des chaînes secondaires qui parcourent sa surface en différents sens, et qui se dirigent vers la mer. C'est entre elles que sont placées les plaines françaises, qui ne diffèrent de celles que nous avons admirées dans la colonie espagnole que parce qu'elles sont moins étendues.

Quant aux montagnes que je considère comme les premières chaînes, elles occupent à peu près le milieu de chacune des deux pointes de la partie française, mais leur hauteur est plus considérable dans la pointe méridionale.

Les montagnes de la partie française servent, comme celles de la partie espagnole, à faire varier le climat, qui dépend, dans l'une comme dans l'autre, de leur hauteur, de leur proximité, de la manière dont elles sont placées par rapport au vent dominant, et de plusieurs circonstances que l'on peut appeler accidentelles. Mais, en général, la partie française est plus chaude et plus exposée aux sécheresses qu'on voit devenir et plus fréquentes et plus longues depuis que, par une avidité qui

compte l'avenir pour rien, et qui trompe souvent sur la valeur du présent, on a abattu les bois qui couvraient ces points élevés, qui y appelaient des pluies fécondes, qui y retenaient des rosées abondantes et une humidité dont ces forêts prolongeaient encore l'utile influence.

Je répète ici qu'il serait impossible de donner une description qui convînt à toutes les montagnes, et j'adopterai la même méthode que pour la partie espagnole, c'est-à-dire, que je placerai aux lieux qui leur sont particuliers, les détails propres à faire bien juger de ces portions du territoire français.

Le même motif veut le même ordre de choses à l'égard des plaines, entre lesquelles j'aurai des différences sensibles à faire remarquer. Et si l'on veut se rappeler ce que j'ai dit à cet égard dans la description de la colonie espagnole on sera convaincu de l'avantage de cette méthode.

ROYAUME DONT DÉPENDAIT, SOUS LES CACIQUES,
CE QUI FORME LA PARTIE FRANÇAISE.

On se souvient sans doute aussi que la colonie française se trouve formée d'une grande partie du royaume de *Marien* et de la presque totalité du royaume de *Xaragua*, mais où il ne restait plus un seul Indien, lorsque les Français vinrent disputer l'île aux Espagnols.

C'est à la partie historique à nous dire quels furent les efforts, les combats, les défaites et les succès de ces hommes, dont le courage étonnera la postérité, et qui, désignés sous le titre d'*Aventuriers* par leurs ennemis, qui ne voyaient en eux qu'un ramas d'êtres obscurs et de pirates, devinrent un peuple cultivateur, à l'héroïsme duquel la France doit sa plus belle possession d'outre-mer. Mais en parlant de la pénurie des bétiaux qu'éprouve la partie française, j'ai déjà offert le tableau progressif des établissements que formèrent à Saint-Domingue ces premiers Français, ces *Boucaniers* et ces *Flibustiers*, dont la domination semble toujours réveiller des idées d'audace et

de terreur. J'ai dit comment, n'osant y paraître d'abord qu'en s'y ménageant les moyens de fuir à l'aspect d'un ennemi puissant, ils s'étaient tenus rapprochés les uns des autres, en abordant la côte; de quelle manière prenant ensuite de la confiance dans leur nombre, ils avaient étendu leurs petits domaines, passé du rivage à un *étage* ou bord supérieur, puis de celui-ci à un autre encore; comment enfin, par des progrès dont on ne peut assez s'étonner, les colons français sont parvenus à soumettre à leur courage et à leur persévérante industrie toute la surface qu'ils occupent aujourd'hui.

POPULATION DE LA PARTIE FRANÇAISE
DE SAINT-DOMINGUE.

Cette surface a environ cinq cent vingt mille individus, divisés en quarante mille blancs, vingt-huit mille affranchis ou descendants d'affranchis, et quatre cent cinquante-deux mille esclaves. Ce qui offre la proportion suivante : onze esclaves trois dixièmes pour un blanc, dix blancs pour sept affranchis, et seize esclaves pour un affranchi.

On trouve aussi que la lieue carrée de Saint-Domingue français contient deux cent soixante individus, c'est-à-dire six fois et demie autant que la lieue carrée de Saint-Domingue espagnol; mais à son tour, ce nombre n'est que le quart de la population de la lieue carrée de France. Disons enfin, qu'en supposant que l'île entière eût, lors de sa découverte, un million d'Indiens également répartis, la partie française est plus peuplée en ce moment qu'elle ne l'était alors.

Les trois classes, presque physiquement distinctes, qui composent la population de la colonie française, rendent cette population très-différente de celle des contrées européennes. Ce serait même prendre une idée bien fautive de cette colonie, que de croire à chacune de ces trois classes un caractère propre, qui sert à la faire distinguer tout entière des deux autres. Chaque classe a des traits particuliers, qui semblent former des

subdivisions, que je tâcherai de faire saisir, en offrant successivement à mes lecteurs ce qui concerne les blancs, les esclaves et les affranchis.

LES BLANCS.

Dans les lieux où les hommes se trouvent rassemblés depuis une longue succession de temps, leur réunion présente un amalgame plus ou moins parfait, et tous les membres de la famille générale ont entre eux des traits de ressemblance faciles à apercevoir; mais dans les établissements coloniaux récemment fondés par une émigration successive, on ne peut trouver des marques d'un véritable ensemble : c'est un composé informe qui subit des impressions diverses, et cette incohérence est remarquable surtout lorsqu'une grande colonie est formée par des individus qui sont venus y trouver un climat lointain et absolument différent du leur, parce que chacun conserve alors l'habitude de quelques usages des lieux qu'il abandonne, seulement modifiés et appropriés au pays où il est transporté. Que sera-ce, si dans la nouvelle patrie qu'ils se sont faite, et où ils se trouvent mêlés comme par hasard, les colons sont environnés d'esclaves?

D'après ces raisons, qui donnent un caractère particulier aux mœurs des colonies de l'Amérique, je vais tâcher de saisir celui qui distingue les colons français de Saint-Domingue.

Des flibustiers, accoutumés à chercher leurs besoins à travers les périls d'un élément redoutable, et à les obtenir par la force des armes; des boucaniers, la terreur des forêts, dont ils détruisaient les habitants, ne pouvaient avoir que des mœurs farouches et sanguinaires.

Ce furent cependant de pareils hommes, mélange de plusieurs nations, que des spéculateurs, qui calculaient dans la métropole de la France sur le parti que l'on pouvait tirer de leurs conquêtes, entreprirent d'asservir, et de soumettre à leurs

vues intéressées. Ce projet, insensé en apparence, ne pouvait réussir que par le moyen d'un chef dans lequel se réuniraient les talents les plus extraordinaires; et ce chef, la compagnie des îles de l'Amérique le trouva.

En effet, jamais personne n'influa autant que d'Ogeron sur les mœurs des intrépides conquérants de Saint-Domingue français, dont il parvint à faire des agriculteurs. Pour leur en donner les qualités les plus nécessaires, d'Ogeron invoqua le secours d'un sexe séduisant, qui sait partout adoucir l'homme, et augmenter son penchant pour la sociabilité : il fit venir de France des êtres intéressants, de timides orphelines pour soumettre ces êtres orgueilleux, accoutumés à la révolte, et pour les changer en époux sensibles et en père de famille vertueux. C'est de cette manière que Saint-Domingue eut une population qui lui devint propre, et qu'on commença à le considérer comme une véritable patrie.

Lorsque ces premiers colons furent parvenus à s'affranchir de la tutelle ruineuse des compagnies de commerce, lorsque par les vexations mêmes qu'on leur faisait éprouver pour la vente de leur tabac, on les eut forcés à substituer d'autres cultures à celle de cette plante, ils commencèrent à connaître l'aisance; et tranquilles et contents, ils virent s'augmenter leurs moyens de fortune. Bientôt, riches sans luxe, ils eurent une existence d'autant plus digne d'envie, qu'ils n'avaient pas encore appris l'art de changer les superfluités en besoins. L'empire de ces mœurs coloniales s'étendit même, pendant longtemps, jusque sur les guerriers, qui se sont presque accoutumés à se distinguer partout des autres citoyens. Chaque soldat pouvait devenir colon, et si le changement fréquent des chefs et les événements politiques n'avaient pas influé sur le sort des habitants de cette île, ils n'auraient rien eu à envier à ceux de la métropole.

Mais ce bonheur paisible devint lui-même la cause d'un changement considérable. Des colons qu'une culture dirigée avec intelligence avait enrichis, destinèrent leurs enfants à divers emplois. Il fallut les envoyer en France pour y faire des études

analogues à leur état futur. Ceux qui revinrent dans leur pays, y apportèrent des goûts qu'on ne pouvait pas y satisfaire; ils s'étaient arrachés quelquefois à des penchants déjà trop fortifiés; enfin ils rougirent peut-être des mœurs rustiques de leurs parents. De là ce dégoût du lieu natal, cette espèce d'ennui qui fait qu'on ne se regarde plus que comme passager dans le pays où l'on est forcé quelquefois de résider toute sa vie. De là cette insouciance pour l'avantage et la prospérité d'une patrie de laquelle on n'attend plus que les moyens de vivre éloigné d'elle, et de payer cher des jouissances qu'on ne multiplie que parce qu'elles ne satisfont point.

A ce malheur, qui a rendu la plupart des colons étrangers à la terre qui les a vus naître, s'en joignit encore un autre : leur goût pour la dissipation, leurs dépenses éclatantes les faisant remarquer, on se fit des colonies une idée exagérée. Les contrées dont les productions pouvaient suffire à un luxe aussi effréné devaient être considérées comme des mines inépuisables; et l'amour des Européens pour l'or les fit partir pour aller prendre leur part de ces trésors immenses; en vain, un climat destructeur en moissonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles rapportées par ceux qui revenaient.

La colonie paraissait cependant satisfaire à tant d'ambition, et en 1738, elle fut confiée à deux administrateurs, dont le génie et l'union la rendirent encore plus importante. L'idée la plus heureuse de ces deux chefs fut de déterminer les habitants à employer l'eau, qui coulait sans utilité dans des plaines immenses, à en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toutes parts des canaux qui fécondèrent des plantes précieuses. Des routes plus commodes s'ouvrirent, et les diverses parties de la colonie purent communiquer entre elles. La population s'accrut doublement, parce que les colons, goûtant sous Larnage et Maillart les douceurs d'une administration paternelle, s'arrêtèrent dans leurs foyers, où cet avantage attirait encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civilisation changea aussi les

mœurs du second âge de la colonie, que d'autres événements devaient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos colonies, pendant la guerre de 1756, n'ayant que trop appris ce qu'on pouvait craindre pour les autres, on y fit passer des régiments et d'autres troupes réglées, pour les conserver sous la domination française. Ce fut ainsi que Saint-Domingue reçut en 1762 plusieurs bataillons. Les défenseurs de la patrie ne sont pas les gardiens des mœurs : celles de Saint-Domingue en firent l'épreuve. Le luxe se propagea dans la colonie, et il n'y eut aucune profession préservée de ses atteintes. Ce fut surtout sur le sexe qu'il obtint les plus grands avantages, et ces mariages où l'or et l'orgueil règlent tout se multiplièrent avec une sorte de scandale. Depuis, une autre guerre, dont la cause et le siège principal étaient en Amérique, en multipliant les troupes, les marins et même les aventuriers que les temps de fermentation semblent faire éclore, a augmenté les maux de Saint-Domingue, puisque la dépravation des mœurs est une source réelle de maux.

Dans l'état actuel de la colonie française, la population blanche n'offre guère qu'un quart de créoles, c'est-à-dire, de personnes nées dans l'île, et encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reste est composé d'Européens des divers points de la France, auxquels sont mêlés quelques étrangers, et des créoles des autres colonies.

Parlons d'abord des Européens, puisqu'ils ont été les fondateurs de la colonie qui, dans son origine, comptait parmi les Français un grand nombre de Normands, de ces premiers navigateurs des Iles du Vent, dont l'influence est encore remarquable dans plusieurs usages domestiques, et dans plusieurs mots du patois créole.

DES EUROPÉENS QUI HABITENT SAINT-DOMINGUE.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue ont communément une rude épreuve à supporter, à l'époque de leur

débarquement. Lorsqu'on a quitté son pays avec l'espoir d'une fortune qui semble placée sur le rivage américain, et qu'on s'y trouve isolé et sans ressource, on voudrait porter le pied en arrière; mais il n'est plus temps. Des besoins, difficiles à satisfaire parce que tout est coûteux, se multiplient; l'avenir prend une forme hideuse, le sang s'aigrit, la fièvre ardente de ces climats brûlants arrive, et la mort est souvent le terme de projets aussi courts qu'insensés. Mais la métropole a ses inutiles, ses téméraires, ses enfants crédules, ses hommes dangereux peut-être, et ils ne manqueront pas à la terre qui les dévore, et qui appelle aussi des hommes précieux, privés de ressources en Europe, et qui viennent exercer au loin leur activité et des talents dont le nouveau monde s'enorgueillit.

Lorsque l'Européen qui débarque a un asile, d'où il peut considérer le lendemain sans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légères; des toiles que la finesse de leur tissu ait rendu très-chères, et dont il relèvera la simplicité par des bijoux, dont l'œil puisse être frappé. C'est le premier emploi qu'il doit faire de ses gains ou de son crédit : c'est la livrée coloniale. Ne la point porter, c'est se déprécier soi-même, ou prendre l'air d'un censeur, dans un pays où l'on s'est promis de n'en pas écouter.

Il est un autre soin non moins important, c'est de vanter sa naissance. On supplée même dans ce genre à la réalité, et cette partie de l'invention est assez fructueusement cultivée. Du moins faut-il taire son origine lorsqu'elle n'a rien de noble, et c'est déjà trop d'avoir à redouter que l'envie n'en révèle la vérité. Telle est même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue de se croire anobli par son seul séjour dans l'île, qu'il est des Européens qui rompent tout commerce avec leur famille, qui la fuient en repassant en France et qui détournent avec grand soin leurs regards du lieu où ils apercevraient l'humilité du toit paternel. Ils se choisissent enfin un héritier dans la colonie, pour garantir leur mémoire de la honte

que répandraient sur elle des parents grossiers, qui viendraient recueillir leur succession.

L'un des écueils les plus dangereux pour ceux qui arrivent à Saint-Domingue, c'est la passion du jeu, qui y est presque générale. On y trouve ces lieux où l'on établit son bonheur sur l'infortune d'autrui, où l'on est appelé généreux pour avoir su faire contracter à un être quelquefois au désespoir des dettes qu'on a décorées du nom sacré d'honneur, où l'on va oublier enfin qu'on est époux, père et citoyen.

Mais si l'on se préserve de cette contagion, il est plus difficile de résister aux attraites d'une autre passion, dont la nature se plaît à mettre le germe dans tous les cœurs. On ne trouve pas à Saint-Domingue, comme dans les grandes villes d'Europe, le spectacle dégoûtant d'un sexe attaqué par celui qui doit savoir se défendre pour embellir sa défaite; mais on n'y est pas protégé non plus par cette décence publique qui préserve les mœurs, dans les lieux où l'on rougit de la dépravation des capitales. On s'expatrie, le plus souvent, dans l'âge où les désirs sont effervescents; on vient quelquefois de se soustraire à la surveillance gênante de ses parents, et tout à coup maître de soi, on se trouve exposé à la séduction la plus dangereuse, puisque sa source est en nous-mêmes. Il faudrait un courage éprouvé pour échapper à un pareil danger, et l'on répète tant à Saint-Domingue que le climat défend d'espérer la victoire, qu'on est peu tenté de la disputer. On se livre donc à son penchant, et calculant la vie plutôt par l'emploi agréable qu'on en fait que par sa durée, on arrive rapidement au terme de la destruction.

L'intempérance de la table est encore un défaut assez commun à Saint-Domingue; quoique l'on ait banni des repas la joie tumultueuse des anciens colons, qui annonçait au loin la perte de leur raison, on traite toujours à la créole, c'est-à-dire avec profusion. D'un autre côté, comme la grande chaleur diminue les forces, on croit les réparer par des aliments fortement assaisonnés.

Tout prend à Saint-Domingue un caractère d'opulence, qui étonne les Européens. Cette foule d'esclaves qui attendent les ordres et même les signes d'un seul homme, donnent un air de grandeur à celui qui leur commande. Il est de la dignité d'un homme riche d'avoir quatre fois autant de domestiques qu'il lui en faut. Les femmes ont principalement le talent de s'environner d'une cohorte inutile, prise dans leur sexe même. Et ce qu'il est difficile de concilier avec la jalousie que leur causent quelquefois ces servantes rembrunies, c'est l'attention de les choisir jolies, de rendre leur parure élégante : tant il est vrai que l'orgueil commande à tout ! Le bien suprême pour un Européen étant de se faire servir, il loue des esclaves en attendant qu'il puisse en avoir en propriété.

En arrivant à Saint-Domingue, on est étranger à presque tous ceux qu'on y trouve. On ne les entretient le plus souvent que du projet qu'on a de les quitter ; car la manie générale est de parler de retour ou de passage en France. Chacun répète qu'il part *l'année prochaine*, et l'on ne se considère que comme des voyageurs, dans une terre où l'on trouve si souvent son dernier asile. Cette malheureuse idée est tellement familière, qu'on se refuse ces riens commodes qui donnent du charme à l'existence. Un habitant se regarde comme campé sur un bien de plusieurs millions ; sa demeure est celle d'un usufruitier déjà vieux ; son luxe, car il lui en faut, est en domestiques, en bonne chère, et l'on croirait qu'il n'est logé qu'en hôtel garni.

A ce tableau des mœurs qu'on pourrait appeler générales il est nécessaire d'ajouter ce qui appartient d'une manière plus spéciale aux blancs créoles, parce que plusieurs causes et particulièrement l'action d'un soleil constamment brûlant, produisent dans les habitants de la zone torride des modifications qui les font différer des habitants des zones tempérées.

DES CRÉOLES BLANCS.

Les Américains qui ont reçu le jour à Saint-Domingue et qu'on désigne sous le nom de *créoles* (commun à tous ceux qui naissent aux colonies), sont ordinairement bien faits et d'une taille avantageuse. Ils ont une figure assez régulière; mais elle est privée de ce coloris dont la nature égaye et embellit le teint dans les pays froids. Leur regard est expressif, et annonce même une sorte de fierté, capable d'élever contre eux des préventions défavorables lorsqu'on ne fait que les apercevoir.

Exempts de la torture du maillot, leurs membres offrent rarement la moindre difformité. Et la température du climat, en les favorisant encore, leur donne une agilité qui les rend propres à tous les exercices, pour lesquels ils ont autant de penchant que de disposition.

Ce développement rapide des qualités physiques, le spectacle sans cesse renaissant des productions dont une cause toujours active et toujours féconde enrichit leur pays, peut-être encore la vue continuelle de cet élément qui les sépare du reste de l'univers, tout concourt à donner aux créoles une imagination vive et une conception facile. Ces dons heureux présageraient des succès pour tout ce qu'ils voudraient entreprendre, si cette facilité ne devenait pas elle-même un obstacle en produisant l'amour de la variété, et si les présents dont la nature se montre si libérale dans leur enfance ne se changeaient pas, le plus souvent, en maux pour eux-mêmes et en sujets d'étonnement pour l'observateur.

Différentes circonstances s'accordent encore pour faire perdre aux jeunes créoles l'avantage qu'ils ont d'abord sur les enfants des autres climats. En premier lieu, la tendresse aveugle et excessive des parents qui souscrivent à leurs volontés et qui croient que cette tendresse leur défend la plus légère résistance. Il n'est point de caprice qui ne soit flatté, point de bizarrerie qu'on n'excuse, point de fantaisie qu'on ne satisfasse ou qu'on

n'inspire même; enfin point de défauts que l'on ne laisse au temps le soin de corriger : au temps, qui suffirait quelquefois pour les rendre incorrigibles¹.

Heureux encore l'enfant créole qu'une santé ferme garantit de l'occasion funeste d'éprouver toute la sensibilité des auteurs de ses jours. Car si sa vie est menacée, si son existence est frêle, il ne peut échapper au malheur d'être un sujet d'idolâtrie. Tous les dégoûts de la maladie sont pour ses parents des preuves de prétendus désirs qu'on ne lui croit pas la force d'exprimer. Alors on invente pour lui, on se livre aux idées les plus extravagantes; et si le tempérament de l'enfant créole, plus fort que les obstacles qu'un attachement servile lui oppose, triomphe du mal physique, les germes peut-être indestructibles d'une maladie morale menacent le reste de ses jours.

Qu'on ajoute à ces inconvénients ceux de l'habitude d'être entouré d'esclaves, et de n'avoir besoin que d'un regard pour tout faire céder autour de soi. Jamais despote n'a eu d'hommages plus assidus, ni d'adulateurs plus constants que l'enfant créole. Chaque esclave est soumis aux variations de son humeur, et ses dépits enfantins ne troublent que trop souvent la paix domestique, parce qu'il suffit, pour qu'il commande l'injustice, qu'elle soit l'objet d'une volonté qu'il ne sait pas encore diriger.

Enfin jusque dans ses jeux l'enfant créole est réduit à n'être qu'un tyran. Placé au milieu des petits esclaves qu'on condamne à flatter ses caprices, ou ce qui est plus révoltant encore, à renoncer à tous ceux de leur âge, il ne veut pas souffrir la moindre contrariété. Ce qu'il voit, il le veut, ce qu'on lui montre, il l'exige; et si la fatalité permet qu'un de ses petits compagnons lui résiste, il s'irrite, on accourt de toute part à ses cris et ceux de l'infortuné que sa couleur a désigné pour la soumission apprennent aussitôt qu'on l'a contraint à céder et

1. Tout le monde connaît ce trait attribué à un enfant créole et qui peut en peindre un grand nombre. — « Mon vlé gnon zé. — Gnïa point. — A coze ça mon vlé dé. » — « Je veux un œuf. — Il n'y en a point. — A cause de cela j'en veux deux. »

peut-être même qu'un châtement a puni la désobéissance dans celui qui n'a pas encore l'instinct de la servitude.

C'est pourtant dans les actes mêmes de ce despotisme honteux que le bonheur de quelques esclaves prend assez souvent sa source, parce que si l'enfant créole montre de la prédilection pour certains esclaves, elle leur assure un meilleur sort. Et même si c'est un autre enfant que le créole adopte et s'il grandit avec son maître, il deviendra un jour, suivant son sexe, l'objet ou le ministre de ses plaisirs, et l'ascendant qu'il prendra le garantira, lui et les autres esclaves qu'il voudra protéger, des injustices du maître.

Cependant ces circonstances qui semblent faites pour étouffer dans l'âme du créole toutes les semences du bien, et auxquelles il faut ajouter encore les dangers qui accompagnent les bienfaits de la fortune, ne seraient rien si une éducation surveillée combattait tous ces ennemis de son bonheur. Éloigné du prestige et ne conservant de ses inclinations naissantes, qu'une espèce d'énergie et d'élévation, que des instituteurs intelligents et attentifs pourraient changer en vertus, l'Américain déjà favorisé par la constitution physique, cesserait d'être condamné à la médiocrité.

Mais c'est à cette occasion qu'il faut déplorer le sort des créoles. Confiés en France, le plus souvent, à des êtres pour qui ils sont étrangers ou à des mercenaires qui leur vendent des soins souvent au-dessous du prix qu'ils savent en exiger, ils n'ont pas même l'espoir de profiter de l'éducation imparfaite des collèges où on les relègue. Personne ne les excite, personne ne les encourage. Incapables de désirer les succès pour les succès mêmes, ils comptent avec ennui les jours passés dans l'exil de la maison paternelle et avec impatience ceux qui doivent en borner le terme. On ne leur parle de leurs parents que pour flatter cette espèce d'amour-propre qui, au lieu de porter à mériter des suffrages, fait croire qu'on en est toujours assez digne. On ne leur en parle que pour réveiller le souvenir des faiblesses de ces parents pour eux et la comparaison de ce

premier état avec l'abandon dans lequel ils sont tombés n'est guère propre à les enflammer pour l'étude dont tout le prix est dans l'avenir.

C'est ainsi que la plupart des créoles parviennent, soit dans la colonie soit en France, à l'âge où ils doivent paraître dans le monde. Il ne reste peut-être plus, pour leur ravir l'espoir de devenir des hommes estimables, que de flatter leurs goûts pour la dépense et pour des jouissances dont l'espèce souille quelquefois l'âme encore plus que l'excès, et enfin de ne les contraindre que dans un seul point, précisément parce qu'il semblerait devoir être libre, le choix d'un état; ce choix, c'est l'orgueil des pères qui le fait, même de deux mille lieues.

Tout autorise à croire qu'une éducation, dont le premier soin serait l'étude même des jeunes créoles et de leurs penchants, favoriserait les dispositions qu'ils montrent dans leur enfance, et qui se perdent à mesure qu'on les plie davantage à une méthode dont tout accuse la triste uniformité. En effet, il est des créoles qui ont rempli l'espérance qu'ils avaient fait concevoir, parce qu'ils ont trouvé cet intérêt touchant qui devient un véhicule et une récompense pour celui qui a su l'inspirer. Il en est même qui ont surmonté les obstacles dont on les avait comme entourés. Et pourquoi, dans un pays où les plantes étrangères excitent tant de curiosité et de soins, ne semble-t-on indifférent que pour celles qui n'y sont transplantées qu'afin d'éprouver les influences d'un climat bienfaisant et dont les fruits utiles payeraient si bien les travaux du cultivateur laborieux et estimable qui les aurait entrepris!

C'est faute d'avoir fait ces observations qu'on a adressé aux Américains le reproche d'être incapables de tout. Il fallait auparavant remarquer de quel point ils partaient; considérer que, pour connaître les sciences et les lettres et par conséquent s'enflammer pour elles, ils étaient forcés de s'expatrier. Alors on aurait aperçu que cette nécessité même les plaçait dans une hypothèse dont les désavantages ne pouvaient être balancés par les influences de leur climat, qu'on a mieux aimé accuser

de favoriser leur physique aux dépens de leur moral. De là quelques savantes inepties dont on a enrichi les *Recherches sur les Américains* et que le génie américain de Franklin a foudroyées pour jamais.

Le créole qui n'est pas sorti de Saint-Domingue, où il ne peut recevoir aucune éducation, et celui qui revient dans son pays natal après que son éducation a été négligée en France, sont donc entièrement livrés à cette imagination vive et effervescente dont j'ai dit que la nature les douait sous un ciel brûlant, aux suites de la tendresse dangereuse de leurs parents et de la facilité de donner leurs volontés pour lois à des esclaves. Quels dangers pour l'âge où les passions se disputent entre elles la possession d'un cœur disposé à éprouver vivement et leur choc et leur tumulte !

C'est alors que le créole, perdant de vue tout ce qui n'est pas propre à satisfaire ses penchants, dédaignant tout ce qui ne porte pas l'empreinte du plaisir, se livre au tourbillon qui l'entraîne. Aimant avec transport la danse, la musique, il semble n'exister que pour les jouissances voluptueuses.

Combien il est difficile que de semblables dispositions ne deviennent pas funestes dans un lieu où les mœurs ne sont rien moins que propres à les maîtriser ! Comment enchaîner un tempérament ardent dans un lieu où la classe nombreuse des femmes qui sont le fruit du mélange des blancs et des femmes esclaves, ne sont occupées que de se venger, avec les armes du plaisir, d'être condamnées à l'avilissement. Aussi les passions déploient-elles toute leur puissance dans le cœur de la plupart des créoles, et lorsque enfin les glaces de l'âge arrivent, elles n'éteignent pas toujours le désir, la plus cruelle de toutes les passions.

On peut donc dire, avec vérité, que tout concourt pour former chez les créoles le caractère impérieux, vif et inconstant qu'on leur connaît, et qui les rend peu propres à l'hymen, dont les beaux jours ne peuvent être l'ouvrage que d'une constance mutuelle. Jaloux par amour-propre, ils sont tourmentés par la

crainte de l'infidélité, dont ils donnent l'exemple. Heureuse encore l'épouse trahie si, en éprouvant tout ce que le soupçon a d'injurieux, elle n'est pas condamnée à avoir quelquefois sous ses yeux l'objet qui lui ravit les preuves d'un amour qui lui fut solennellement juré.

Les défauts des créoles, au nombre desquels il faut compter celui de se livrer au jeu, sont cependant rachetés par une foule de qualités estimables. Francs, affables, généreux, peut-être avec ostentation, confiants, braves, amis sûrs et bons pères, ils sont exempts des crimes qui dégradent l'humanité : les fastes d'une colonie aussi étendue que celle de Saint-Domingue offriraient à peine les noms de quelques créoles à inscrire dans la liste des scélérats. Combien il serait facile de rendre les habitants de cette brillante colonie aussi recommandables que ceux qu'on se croit permis de leur citer comme des modèles inimitables pour eux !

Une vertu principale des créoles, c'est l'hospitalité. Ce que j'ai dit de la manie d'aller en France doit suffire pour prouver qu'il y a peu de société à Saint-Domingue, et que cet esprit fugitif est du moins peu fait pour la rendre agréable. C'est donc un motif pour accueillir, dans les campagnes, les voyageurs qui jettent quelque variété sur un plan monotone. Dans un pays vaste où l'on est opulent, où il n'y a point de postes, où des auberges en petit nombre ne servent qu'à des individus qui n'ont pas de relations dans la colonie, l'hospitalité prend un caractère de générosité qui honore ceux qui l'exercent. Il est des habitants qui sacrifient un capital de plus de trente mille livres, en chevaux, en voiture et en cochers, pour la commodité de ceux qui ont besoin d'aller d'un point à un autre de la colonie. Mais de quoi n'abuse-t-on pas ! Il y aurait trop à rougir pour les Européens, de révéler les scènes par lesquels ils se sont efforcés de rendre les colons difficiles sur ce point. Malgré cette désobligeante expérience, un homme avoué par l'ami d'un seul habitant peut encore entreprendre le tour de la colonie, et si ses qualités personnelles en font un homme

aimable, il est sûr d'emporter des regrets de tous les lieux dont une recommandation successive lui aura ouvert l'entrée.

Le caractère créole paraît aussi dans la manière de voyager. De petits chevaux, de médiocre apparence, font parcourir aux chaises ou espèces de cabriolets, trois et même quatre lieues par heure. Cette vitesse annonce l'habitude de vouloir et d'être obéi avec promptitude. Le cocher, qui connaît le génie de son maître, partage son impatience, et met de la gloire à n'être pas devancé. C'est donc encore un article de luxe pour les habitants que celui des chevaux, d'autant que sous le plus léger motif, on expédie un messenger à cheval, qu'à la rapidité de sa course et aux cris dont il anime sa monture couverte de sueur, on prendrait pour un courrier qui porte la nouvelle d'un événement auquel toute la colonie est intéressée.

Les créoles de Saint-Domingue sont moins sujets que les Européens aux maladies de leur climat. Mais une jeunesse prématurée, l'abus des plaisirs, peut-être ce levain dont l'origine est désormais la seule chose sur laquelle l'Europe et l'Amérique puissent avoir à disputer, ne suffisent que trop souvent pour détruire le tempérament le plus robuste. Alors s'accélère le moment où le créole a besoin de faire usage de l'espèce d'insouciance avec laquelle il envisage la cessation de la vie, et que semble lui donner le spectacle fréquent de la mort.

Mais quittons ce tableau lugubre, pour esquisser le caractère de la portion la plus touchante du genre humain.

DES CRÉOLES BLANCHES.

A la délicatesse des traits, les femmes créoles de Saint-Domingue réunissent cette taille et cette démarche élégante qui semblent être l'apanage des femmes des pays chauds. Rarement douées de cet ensemble et de cette exactitude rigoureuse qui constituent essentiellement la beauté, leur figure offre presque toujours cette combinaison, plus séduisante et plus difficile à peindre, qu'on nomme la physionomie; et si l'on

obtient aisément de la Grèce et de la Géorgie un tribut de femmes belles, il serait facile à Saint-Domingue d'en fournir un de femmes jolies.

C'est dans les grands yeux spirituels des créoles qu'on trouve le contraste heureux d'une douce langueur et d'une vivacité piquante. Si l'âpreté du climat ne rendait pas aussi passagère la fraîcheur de leur teint, il serait difficile de se défendre d'un regard où la tendresse et une sorte de gaieté se mêlent sans se confondre. Mais sachant employer, avec un goût exquis, les ressources délicates que la toilette peut offrir, sans rien emprunter au mensonge, les créoles, aidées de ces grâces, savent conserver l'empire que la nature leur a donné.

Vêtues avec une légèreté que le climat exige, elles ne paraissent que plus libres dans tous leurs mouvements, et mieux faites pour réveiller l'idée d'une volupté d'autant plus séduisante que la nonchalance caractérise tous leurs mouvements.

L'état de désœuvrement dans lequel les femmes créoles sont élevées; les chaleurs presque habituelles qu'elles éprouvent; les complaisances dont elles sont perpétuellement l'objet; les effets d'une imagination vive et d'un développement précoce; tout produit une extrême sensibilité dans leur genre nerveux. C'est de cette sensibilité même que naît encore leur indolence, qui sait s'allier à la vivacité, dans un tempérament dont le fond est un peu mélancolique.

Cependant il ne faut qu'un désir pour rendre à leur âme toute son énergie. Accoutumées à vouloir impérieusement, elles s'irritent en raison des obstacles; et dès qu'ils cessent, l'insouciance renaît. Sans émulation pour les talents agréables qu'il leur serait si facile d'acquérir, elles les envient, cependant, avec une sorte de dépit, dès qu'une autre les possède. Mais ce qui les affecte jusqu'à les affliger, c'est la préférence que les charmes de la figure peuvent faire obtenir à quelques-unes d'elles sur les autres. Il est même facile de soupçonner cette antipathie, née d'une rivalité secrète, quand on remarque

combien les femmes créoles cherchent peu à se réunir, quoiqu'elles se prodiguent les caresses dès que le hasard les rassemble.

Les créoles portent à l'excès leur tendresse pour leurs enfants. Ce sont elles surtout qui leur inspirent les plus singulières fantaisies. J'ai assez dit combien leur aveuglement est funeste à ces enfants, qu'elles ne commencent à traiter en mères qu'au moment où elles consentent à les envoyer en France, dans l'espoir qu'ils y recevront une éducation cultivée. Elles aiment aussi leurs parents avec affection, et leur en prodiguent à chaque instant les témoignages les plus doux.

L'amour, ce besoin, ou plutôt ce tyran des âmes sensibles, règne sur celle des créoles. Aimables par leur propre sensibilité et par des moyens qu'elles ne tiennent que de la nature, sans imposture, sans artifice, elles suivent leur penchant, qui, pour rendre parfait le bonheur de ceux qui en sont l'objet, aurait peut-être besoin de dépendre davantage du sentiment.

Il faut cependant ajouter que, si l'amour égare quelquefois les créoles, la durée de leur attachement pour le choix qui les rend coupables rachèterait leurs fautes, si la décence pouvait jamais cesser de s'en offenser.

Heureuse la créole pour qui les serments de l'hymen ont été les vœux de l'amour ! Chérissant son amant dans son époux, sa fidélité, plus communément encore le fruit de sa nonchalante sagesse que de la vertu qui suppose des combats et une victoire, assurera leur tranquillité commune. Mais si le mari n'a d'autres droits que ceux du devoir, qu'il redoute en les exerçant despotiquement de mépriser ceux de sa compagne, son exemple pourrait être suivi.

Toutes ces dispositions aimantes font que la perte de celui auquel elles étaient liées amène presque aussitôt un nouvel engagement. Aussi peut-on leur appliquer ce que M. Thibault de Chanvallon a dit des créoles d'une autre colonie : « qu'il n'est point de veuve qui, malgré sa tendresse pour ses enfants, n'efface bientôt, par un nouveau mariage, le nom et le sou-

venir d'un homme dont elle paraissait éperdûment éprise. » Peut-être même n'existe-t-il pas de pays où les secondes noces soient aussi communes qu'à Saint-Domingue, et l'on y a vu des femmes qui avaient eu sept maris.

L'attachement des créoles est mêlé de jalousie, et malgré leur indifférence pour l'époux que les seules convenances leur auront donné, elles ne peuvent lui pardonner ses infidélités. C'est contre tout ce qu'elles peuvent soupçonner qu'elles s'irritent avec fureur. La jalousie a donné la mort à des femmes créoles qui n'ont pu supporter le changement de celui qu'elles idolâtraient. Elles sont même capables de préférer la perte de l'objet aimé à celle de sa tendresse : tant cette odieuse passion dénature tout, jusqu'au sentiment même où elle prend sa source!

La danse, mais la danse vive, a tant d'attrait pour les créoles qu'elles s'y livrent sans réserve, malgré la chaleur du climat et la faiblesse de leur constitution. Il semble que cet exercice ranime leur existence, et elles savent trop bien quels charmes nouveaux il donne à une figure expressive et à une taille gracieuse, pour qu'elles ne le recherchent pas avec ardeur. Il leur fait oublier l'indolence, qu'elles paraissent chérir. On les entend même presser la mesure qu'elles suivent avec une précision rigoureuse, mais sans contrainte. Enfin telle est l'espèce de délire où la danse les plonge, qu'un spectateur étranger croirait que ce plaisir est celui qui a le plus d'empire sur leur âme. En voyant aussi que dans un bal la retraite de quelques femmes devient un signal pour que les autres quittent la danse, on imaginerait que, ne formant qu'une seule famille, elles ne jouissent consciencieusement qu'autant qu'elles le partagent toutes. Combien il est regrettable que ce mouvement de tendresse apparente ait besoin d'un nouveau bal pour paraître!

Les créoles aiment le chant. Leur gosier facile se prête agréablement aux airs légers et aux airs tendres; mais la romance est ce qui leur plaît davantage. Ses sons plaintifs semblent faits pour flatter leur disposition langoureuse, et elles

en accentuent les expressions avec une vérité qui séduit le cœur après avoir charmé l'oreille.

La solitude plaît beaucoup aux femmes créoles, qui y vivent volontiers, même au sein des villes. Elle leur donne un caractère de timidité qui ne les quitte pas dans la société, où elles répandent peu d'agrément, à moins qu'elles n'aient appris en France à sentir tout le prix d'une amabilité qu'elles savent rendre touchante.

Les créoles sont très-sobres. Le chocolat, les sucreries, le café au lait surtout, voilà leur nourriture. Mais un goût qui semble plus fort qu'elles, les porte encore à refuser les aliments sains et à leur préférer les salaisons apportées d'Europe ou des mets du pays, bizarrement préparés et connus sous des noms plus bizarres encore. L'eau pure est leur boisson ordinaire, mais elles lui préfèrent parfois une limonade composée de sirop et de jus de citron. Les créoles ne mangent guère aux heures du repas, mais indistinctement, lorsqu'elles éprouvent les désirs d'un appétit dont elles suivent toute la dépravation.

Un sommeil trop prolongé, l'inaction dans laquelle elles vivent, des écarts de régime de toute espèce, des aliments mal choisis, des passions vives presque toujours en jeu, telles sont les sources des maux qui menacent les femmes créoles, et les causes qui flétrissent si tôt leurs charmes : brillantes comme les fleurs, elles n'en ont aussi que la durée.

Une autre cause de cette rapidité avec laquelle les créoles perdent et les moyens de plaire et leur santé, c'est l'habitude pernicieuse de les marier avant que la nature ait achevé toute leur croissance. Mères avant d'avoir acquis tout leur développement, elles ne donnent la vie qu'en abrégant la leur. Généralement fécondes, soutenant leur grossesse sans maladie et l'enfantement sans accident, elles s'abusent sur ces avantages qui ne sont dûs qu'à la faiblesse de leurs organes.

Il me semble voir naître l'étonnement en apprenant que, dans un pays où la tendresse maternelle est une vertu exaltée, les enfants pressent un sein étranger. Il n'est que trop vrai que,

s'il est peu de femmes créoles qui ne tentent de nourrir leurs enfants, il en très-peu qui achèvent de remplir ce devoir. Faibles par constitution et parce qu'on a hâté le moment de la maternité, faibles parce qu'elles détruisent leur estomac et que le climat et peut-être des vices héréditaires ont rendu leur genre nerveux très-irritable, les créoles sont réduites à solliciter d'une esclave le sacrifice de son sang pour conserver l'être à qui elles n'ont pu donner que la vie. Mais leurs enfants sont nourris sous leurs yeux, elles disputent leurs caresses à la nourrice, qu'on affranchit presque toujours pour prix de ce bienfait ; enfin les mères rachètent par leurs soins, par leurs sollicitudes, l'impuissance où elles se trouvent de satisfaire à une loi dont l'oubli est quelquefois cruellement puni dans d'autres climats.

Les femmes créoles ne reçoivent aucune éducation à Saint-Domingue ; et quand on les juge d'après cette observation, on est étonné de leur trouver un sens aussi juste. Leur esprit naturel, plus dégagé de préjugés, donne à leur âme une trempe forte qui, si elle contribue à les égarer dans ce qu'elles veulent d'irraisonnable, procure à leurs résolutions bien dirigées un caractère de stabilité dont quelques détracteurs chagrins avaient prétendu que leur sexe était incapable.

On peut même demander avec confiance aux femmes créoles un conseil, dès qu'il intéresse le sentiment ou la délicatesse. Douées d'une espèce de tact qui vaut souvent mieux que nos principes, elles se portent naturellement vers ce qui est préférable. Fièrre, indignée de tout ce qui avilit, méprisant, plus que les hommes mêmes, les hommes dégradés, une femme créole partage vivement l'affront fait à celui qu'elle aime. Il faut qu'il renonce à sa tendresse s'il est capable de dévorer un affront ; elle n'écouterà jamais les soupirs d'un lâche et préférerait pleurer sur sa tombe.

Il n'est malheureusement que trop facile de leur prouver qu'on est dignes d'elles à cet égard. La plus grande preuve du peu de sociabilité de Saint-Domingue, c'est le faux point d'honneur qui y maîtrise encore l'opinion. Dans un pays où la fortune

fait tant de rivaux, il est difficile de prendre ces dehors polis qui sont peut-être les premières sauvegardes de la fierté particulière. L'habitude de commander aux esclaves et de ne trouver que de la soumission rend nécessairement le caractère un peu altier, et des colons défenseurs de leurs propres foyers doivent être dominés par un préjugé aussi ancien que la colonie ; il donne même aux magistrats un extérieur guerrier.

Les créoles sont aussi naturellement affables, généreuses, compatissantes pour tout ce qui porte l'empreinte de l'infortune et de la douleur, mais elles oublient quelquefois ces vertus envers leurs esclaves domestiques.

Qui ne serait révolté de voir une femme délicate, à qui le récit d'un malheur moindre que celui qu'elle va causer ferait répandre des larmes, présider à un châtiment qu'elle a ordonné ! Rien n'égale la colère d'une femme créole qui punit l'esclave que son époux a peut-être forcée de souiller le lit nuptial. Dans sa fureur jalouse, elle ne sait qu'inventer pour assouvir sa vengeance.

Ces scènes affreuses qui sont très-rares le deviennent encore plus de jour en jour. Peut-être même les créoles perdront-elles, avec le temps, ce penchant pour une domination sévère, dont elles contractent l'habitude dès l'âge le plus tendre. Le soin d'en faire élever un très-grand nombre en France, l'influence des ouvrages qui font l'éloge des vertus domestiques et qu'elles lisent avec attendrissement, amèneront sans doute cette heureuse révolution. Déjà les créoles trouvent du plaisir à adoucir le sort des esclaves qui les approchent ; déjà elles prodiguent aux enfants de tous leurs esclaves des soins qu'elles dédaignaient autrefois. Il est plus d'une créole estimable dont le premier soin en s'éveillant est d'aller visiter l'hôpital de son habitation, et de veiller à ce que les maux des nègres soient soulagés et leurs peines adoucies. Quelquefois même leurs mains délicates préparent des médicaments, tandis que la consolation coule de leur bouche persuasive.

Sexe charmant ! Tel est votre apanage, la douceur et la

bonté. C'est pour tempérer la fierté de l'homme, pour le captiver, pour lui rendre agréable le songe de la vie, que la nature vous forma. Ne dédaignez donc pas de régner par les moyens qu'elle vous a donnés. Le fondateur d'une religion, en peignant avec des traits de feu un lieu de délices éternelles, a senti qu'il fallait, pour exciter l'enthousiasme, vous montrer dans ce séjour douces et belles, et il a séduit par ce tableau vraiment enchanteur!

Je ne prétends pas, dans ce tableau du caractère des blancs qui habitent l'île Saint-Domingue, avoir recueilli tout ce qui peut le distinguer, mais seulement offrir les principales généralités, qui en sont comme la base. Il se présentera dans le cours de la *Description de la Partie française* plus d'un détail relatif aux mœurs et aux caractères de ses habitants, plus d'une exception remarquable, plus d'un sujet de louange ou de blâme, et le lecteur attentif n'aura pas toujours besoin qu'on les lui indique, pour en être frappé. Il doit sentir, dès à présent, que dans une colonie où chacun, apportant ses vices et ses vertus, se dirige vers le temple de la fortune, selon ses opinions, ses besoins et les circonstances, il doit y avoir des nuances sensibles, même des dissemblances absolues.

DES ESCLAVES.

Quoique les esclaves ne forment pas la classe qui, dans la population; suit immédiatement celle des blancs, il paraît naturel d'en parler avant que de rien dire des affranchis, puisque ceux-ci offrent le résultat modifié de l'esclavage des uns et de la liberté des autres.

L'observation inspirée par la population blanche, en ce qu'elle n'est pas toute composée de créoles, doit être renouvelée par rapport aux esclaves, puisque les deux tiers de ceux-ci (qui sont presque tous nègres) sont venus d'Afrique, tandis que le surplus est né dans la colonie. Il faut donc parler d'une manière

distincte de ces deux classes, qui ont, à certains égards, des traits qui leur sont plus ou moins particuliers.

Des esclaves venus d'Afrique.

Saint-Domingue est le premier lieu de l'Amérique où il y ait eu des esclaves africains, et personne n'ignore qu'ils y furent introduits comme cultivateurs, d'après l'avis de Barthélemy Las Casas, qui en avait vu quelques-uns amenés par hasard à Saint-Domingue depuis 1505. Il proposa de les substituer aux naturels de l'île, que le travail des mines rendait l'objet des plus cruelles vexations et menaçait de faire disparaître absolument de leur terre natale. L'idée de Las Casas, égaré par l'humanité même, fut adoptée, parce qu'elle offrait des moyens de plus; car la cupidité ne cessa pas de moissonner les malheureux Indiens.

Toutes les colonies françaises des Antilles eurent, dès leur naissance, des esclaves africains. Mais l'île Saint-Domingue en avait déjà, puisque ses premiers conquérants en possédaient alors depuis près d'un siècle et demi. On croira aisément que dans le commencement des tentatives des aventuriers, ils avaient à peine quelques nègres qu'ils enlevaient, soit à terre, soit dans leurs courses maritimes, à leurs ennemis, et ce ne fut qu'en se livrant à la culture que les colons français connurent le besoin réel des Africains. On les vit même, pendant assez longtemps, cultiver de leurs propres mains, associés à des espèces d'esclaves blancs appelés *Engagés* ou *Trente-six mois*, noms qui exprimaient l'état servile où ils étaient et sa durée.

Tourmentés du désir d'aller provoquer la fortune dans les colonies, une foule d'individus se vendaient en France pour trois ans à un capitaine de navire qui, pour prix de leur transport, les cédait à son tour à un colon, pour une somme convenue. Mais cet usage, dont il est assez remarquable que les Anglais aient les premiers donné l'idée dans les colonies de l'Amérique septentrionale, où il existe encore aujourd'hui malgré leur

indépendance, ne put pas se soutenir aux îles françaises. Ce ne fut même que jusqu'à l'époque où le tabac fut l'objet principal et même unique du commerce colonial, que les Engagés furent trouvés propres aux mêmes emplois que les nègres. Mais la culture de l'indigo et surtout celle de la canne à sucre, exigèrent impérieusement des individus plus capables de résister à l'effet continu d'un soleil ardent; et cette culture offrant à son tour, dans ses bénéfices, les moyens de payer les nègres que les commerçants envoyaient prendre en Afrique, le nombre des esclaves s'est continuellement accru jusqu'au nombre que j'ai déjà indiqué, et qui s'élève maintenant à quatre cent cinquante-deux mille.

Les Engagés qu'on avait continué de transporter en très-petit nombre et que plusieurs lois exigeaient impérieusement que les armateurs des navires marchands envoyassent à leurs frais, ne furent plus que des chefs d'ateliers de nègres; mais depuis un grand nombre d'années, il ne reste des Engagés que le souvenir de l'impôt que le gouvernement leur avait substitué et qui a été converti d'abord en une fabrique de fusils que leur mauvaise qualité a fait justement rejeter, et ensuite en une obligation de transporter des soldats, des officiers ou des agents quelconques du gouvernement aux colonies ou de celles-ci en France. On pourrait cependant ajouter que quelquefois le souvenir des Engagés sert à réprimer l'orgueil de ces hommes qui, par des airs dédaigneux, forcent l'amour-propre blessé à rechercher leur origine.

Une grande partie de l'Afrique est, pour ainsi dire, tributaire de l'Amérique, à qui elle donne des cultivateurs. Saint-Domingue possède, à lui seul, au moins les trois cinquièmes des esclaves des îles françaises de l'Amérique. L'étendue de l'Afrique, celle des parties où la traite a lieu, les immenses intervalles qui séparent ces différentes parties, tout doit faire sentir que les mœurs des Africains réunis dans les colonies y forment un ensemble, où l'on ne trouve pas exactement les mœurs particulières de ces divers peuples. Agissant sur le moral les uns des autres, les nuances du caractère qui distingue

l'Africain des autres habitants du globe se fondent en quelque sorte en un tout qui ne conserve que le ton principal et qui sert à montrer l'Africain devenu colonial : c'est cet ensemble que je veux tracer.

Ce qu'il offre de plus remarquable et qui est le moins soumis à l'influence de la transplantation, c'est l'insouciance dont on peut former partout la caractéristique du nègre. Elle est chez lui, sans doute, l'effet d'une température qui, rendant les premiers besoins infiniment bornés, lui ôte tous les soucis et les soins que l'homme trouve dans l'idée de l'avenir. De cette disposition de l'âme doit naître inévitablement l'indolence, et c'est l'état favori du nègre. Privé de toute éducation, livré à tous les préjugés, à toutes les terreurs de l'ignorance, il est faible et craintif quoiqu'il puisse s'élever au mépris des dangers physiques, précisément parce que son imagination perd son empire à leur égard.

Les qualités corporelles varient extrêmement chez les nègres à raison des différents points de l'Afrique où ils ont reçu le jour. Pour mieux remarquer ces qualités, la manière la plus sûre est de les observer dans leurs rapports avec ces lieux eux-mêmes ; d'autant qu'elle fera voir de combien de peuples la population noire de la colonie est tirée.

Lorsqu'à la naissance du xvi^e siècle, les Portugais commencèrent à introduire quelques nègres en Amérique, ce furent les environs du Sénégal qui les fournirent, et c'est encore la partie nord septentrionale de l'Afrique où l'on va chercher des esclaves. On y amène quelquefois aussi, en très-petit nombre il est vrai, des Maures, des descendants ou des victimes de ces Arabes procréés d'Ismaël, qui se répandirent comme un torrent débordé dans l'Afrique vers le milieu du vii^e siècle et dont les connaissances étonnent encore l'Europe qu'ils ont contribué à éclairer. Ces Maures ou Arabes, placés le long du fleuve Sénégal, font une guerre cruelle aux nègres leurs voisins et vont même à de très-grandes distances dans l'intérieur de l'Afrique chercher des esclaves qu'ils vendent, ainsi que leurs prisonniers

nègres, pour payer un tribut à l'empereur de Maroc sous le joug duquel ils sont courbés. Malgré l'infériorité de leur nombre, les Maures usent envers les nègres d'une audace qu'on a de la peine à concevoir, et c'est dans les cas extraordinairement rares où ceux-ci résistent avec succès, qu'ils vendent quelquefois, à leur tour, parmi d'autres nègres, des Maures, qu'ils massacrent le plus souvent tant ils les haïssent. C'est ainsi qu'on a vu des *marabouts*, livrés par les nègres sur lesquels ils exercent cependant un empire d'autant plus absolu qu'il est fondé sur la superstition, aller montrer à une colonie conquise autrefois par les Espagnols des esclaves issus de ceux qui furent aussi autrefois les conquérants de l'Espagne.

Les nègres *sénégalais* furent encore les premiers qu'apportèrent aux colons français les compagnies, qui parvinrent à se faire accorder le privilège exclusif d'un commerce que les étrangers firent seuls dans les premiers temps de la colonie de Saint-Domingue. Ces nègres sont grands et bien faits, élancés, d'un noir d'ébène. Leur nez est allongé, et assez semblable à celui des blancs; leurs cheveux sont moins crépus et plus susceptibles de s'étendre et d'être tressés que l'espèce de laine qui couvre en général la tête de l'Africain. Dans son moral, le sénégalais a aussi des marques d'une espèce de supériorité; lui, que les Maures subjuguent, quoique belliqueux et aguerri. Il est cultivateur, intelligent, bon, fidèle, même en amour, reconnaissant, excellent domestique. Vivant de petit mil, de maïs et de riz, il est très-sobre, très-propre à la garde des animaux, discret et surtout silencieux, qualité si rare chez les Africains, et qu'on ne prise pas assez chez les peuples policés.

Les *Yoloffes*, voisins des sénégalais, n'en diffèrent guères que parce qu'ils sont encore plus grands. On peut comparer aux sénégalais les nègres du cap Vert, qui bordent le pays des Yoloffes, et qu'on nomme fort improprement aux Antilles des *Calvaires*. Leur couleur noire est encore plus foncée que celle du sénégalais; leur taille est avantageuse, leurs traits sont heureux, et les femmes auraient tous les caractères de la beauté, si

leur gorge n'excédait pas quelquefois par sa grosseur les belles proportions. Des dents d'un ivoire éblouissant garnissent une bouche d'où sort un son doux, et sur lequel il semble qu'influe le lait qui est leur nourriture favorite. Qui croirait qu'on peut reprocher aux hommes à qui la nature présente de pareilles compagnes un penchant qui l'outrage?

Les *Foules*, appelés vulgairement *Poules* ou *Poulards*, voisins des sénégalais et des Yolloffes, mais intérieurement placés, sont assez semblables aux sénégalais par la taille seulement, car leur couleur est rougeâtre.

C'est des points qui sont encore plus à l'est du Sénégal que viennent les *Bambaras*, les hommes de la plus haute stature que donne l'Afrique, mais qui ont, sur un visage triste, de longues marques qui descendent des tempes vers le cou, et qui s'élargissent à leur milieu. Le Bambara est lent, sa démarche mal assurée peint l'indolence, et telle est l'opinion qu'il a fait concevoir, ainsi que d'autres nègres amenés de plusieurs centaines de lieues à l'est de l'Afrique et vendus avec lui, sous la dénomination générique de Bambara, que ce mot sert à indiquer un grand corps sans grâces. Le sobriquet qu'il a aux îles est celui de *voleur de dindes* et *voleur de moutons*, dont il est très-friand.

Les *Quiambas*, voisins des Bambaras, sont aussi grands qu'eux, mais ils n'ont pas un extérieur aussi gauche, et ils ont trois longues raies sur chaque côté du visage.

Il faut ranger ensuite les *Mandingues*. Ils habitent au sud des Yolloffes, sur la côte qui porte leur nom, et sur les bords de la rivière de Gambie. Ici la teinte du noir de la peau s'affaiblit, et le caractère a changé encore plus. Le Mandingue est un maître sévère, quelquefois cruel, et il est fripon par habitude; sa principale nourriture est le riz. Mais l'esclave mandingue, par cela même qu'il a été plié violemment au joug, est bon à employer aux îles où son sort est amélioré, et il y perd quelquefois son penchant pour le larcin.

Presque en face des Mandingues, et en tirant au Midi, sont

les îles des *Bissagots*, dont la traite appartient aux Portugais. Il en vient fort rarement, ainsi que des parties voisines, des *Sofos*, et quelques nègres très-guerriers qui ont dans leur pays l'usage de boucliers de peaux d'éléphant de toute leur hauteur, et derrière lesquels ils sont à l'épreuve de la balle. Ces nègres sont pour les habitations de bons chasseurs, et des gardiens des places à vivres.

Tous les Africains dont j'ai parlé jusqu'ici, et qui sont embarqués sur divers points d'une côte qui comprend environ trois cents lieues, depuis le dix-septième degré de latitude septentrionale, où est placée l'embouchure de la rivière du Sénégal, jusqu'à Serre-Lione, sont en général mahométans, du moins ceux qui habitent près de la mer. Mais cette religion est mêlée d'une idolâtrie qui prévaut d'autant plus qu'on pénètre davantage dans l'intérieur, et souvent même les preuves de la circoncision sont les seules auxquelles on peut reconnaître qu'ils sont soumis à des idées de mahométisme.

Après Serre-Lione, allant au sud, se trouve la *côte des Graines* ou *de Malaguettes* ou *du Poivre*, qui finit au cap des Palmes, puis la *côte d'Ivoire* ou *des Dents*, qui se termine au cap Apollonie. C'est de la côte de Malaguettes que viennent les *Bouriquis*, les *Misérables*; non loin d'eux sont les *Mesurades* ou *Cangas*, parmi lesquels ceux qui habitent vers le haut des rivières sont anthropophages. Mais la traite de la côte de Malaguettes et celle de la côte d'Ivoire appartiennent exclusivement aux Anglais; de manière qu'on ne voit qu'infinitement peu de ces nègres à Saint-Domingue, où ils ne sont introduits que par le commerce interlope. Ces nègres sont très-hardis, prompts à la révolte, aimant la désertion, et en général très-peu propres à la culture coloniale. Les nègres du cap des Palmes et des lieux circonvoisins sont très-adroits à la chasse et à la pêche, très-grands nageurs et plongeurs audacieux.

Vient ensuite la *côte d'Or*, qui fournit beaucoup de nègres à Saint-Domingue, où l'on est dans l'usage de comprendre dans cette côte, qui commence au cap Apollonie et qui finit à la rivière

de *Volta*, la *côte des Esclaves*, qui suit cette rivière au sud, et qui est entre elle et le Benin. Les nègres de la côte d'Or sont en général bien faits et intelligents; mais on leur reproche d'être communément trompeurs, artificieux, dissimulés, paresseux, fripons, flatteurs, gourmands, ivrogne et lascifs. Ils ont l'œil étincelant, l'oreille petite, les sourcils épais, le nez aplati et légèrement recourbé, la bouche assez grande, les dents blanches et bien rangées, la peau luisante et les cheveux susceptibles d'être tressés.

Ces nègres sont connus dans la colonie sous diverses dénominations, parce que la côte d'Or renferme plusieurs populations différentes et que le langage y varie à de très-petites distances. La plus générale de ces dénominations, celle qu'on y regarde presque comme générique, est celle d'*Aradas*, qui s'est formée de la prononciation corrompue d'*Ardra*, nom de l'un des royaumes de la côte des Esclaves; mais on sait aussi distinguer les vrais *Aradas* des autres.

L'usage a encore fait considérer comme nègres de la côte d'Or, ceux qui sont tirés du cap Laho ou Lahou, qui est à la côte d'Ivoire, et par cette raison on les nomme *Caplaous*. Ils sont intelligents, petits, mais forts.

La véritable côte d'Or procure d'abord les *Mines*, dont le pays fournit de l'or de mine et non pas seulement de la poudre d'or. Leur peau est d'une nuance qui tient presque le milieu entre le noir et le cuivré; puis les *Agouas* leurs très-proches voisins, avec lesquels ils n'ont de différence que par leurs dialectes; ensuite des *Socos*, des *Fantins*. Ces habitants de la côte d'Or sont très-orgueilleux, livrés à des guerres continuelles, capricieux et prompts à se donner la mort.

De la côte des Esclaves, qui n'a pu recevoir ce nom particulier dans une partie du monde où la servitude est universellement connue que parce que l'esclavage y est plus hideux et que le sang de ceux qui y sont asservis est versé sous le plus léger prétexte, on reçoit les *Cotocolis*, qui habitent le royaume de *Coto*, le plus septentrional de cette côte, puis des *Popos*, plus

entreprenants que les premiers; les *Fidas* ou *Foëdas* placés au sud et qui précèdent les *Ardras* ou *Aradas* et de l'intérieur, viennent des *Fonds*, des *Maïs*, des *Aoussas*, des *Ibos* et des *Nagos*.

L'intelligence est un caractère commun à tous les nègres de la côte d'Or et à ceux de la côte des Esclaves, mais les mœurs des derniers sont vraiment sanguinaires, surtout chez les *Judas* ou *Aradas* proprement dits, dont la férocité est assez connue par tout ce que l'histoire a publié de vrai mais de presque incroyable sur les *Dahomets*, à qui les rois de *Juda* ont fait aimer le sang à force d'en répandre eux-mêmes.

Tous ces nègres, que je confondrai aussi pour être mieux entendu des colons de Saint-Domingue, n'ont pas la peau d'une couleur réellement noire, mais toujours d'une teinte jaunâtre qui fait qu'on pourrait en prendre plusieurs pour des mulâtres, si des marques plus ou moins multipliées, plus ou moins ridicules pour l'œil qui n'y a pas été accoutumé dès l'enfance, ne montraient qu'ils sont Africains et nègres.

Il est même de ces marques, par exemple celle des nègres Mines, qui les défigurent parce qu'elles les déchiquent. L'orgueil s'est emparé de ce trait national et il est des lieux où la prérogative de s'enlaidir est un droit qui n'appartient qu'aux rangs élevés; car en Afrique aussi il y a des rangs. On a même vu des nègres Mines, reconnaissant des princes de leur pays à ces signes bizarres, se prosterner à leurs pieds et leur rendre des hommages dont le contraste avec l'état de servitude auquel ces princes étaient réduits dans la colonie offrait un tableau assez frappant de l'instabilité des grandeurs humaines.

Les nègres de la côte d'Or sont actifs, adonnés au commerce et ce goût ils le manifestent aux îles, où ils en perdent un autre, celui de manger les chiens, dont on a fait le sobriquet particulier des *Aradas*; car on aime assez aux colonies à caractériser ainsi les diverses nations africaines : l'on dit donc *Arada mangeur de chiens* ou *Avare comme un Arada*; car ce vice est très-fort chez eux¹.

1. En créole; « Rada mangé chien, » — « Varichié tan com' Rada. »

On estime les nègres de la côte d'Or pour la culture, mais en général leur caractère altier en rend la conduite difficile et elle exige des maîtres qui sachent les étudier. C'est principalement à l'égard des *Ibos* qu'une grande surveillance est nécessaire, puisque le chagrin ou le mécontentement le plus léger les porte au suicide, dont l'idée loin de les épouvanter semble avoir quelque chose de séduisant pour eux, parce qu'ils adoptent le dogme de la transmigration des âmes. On n'a vu que trop souvent les *Ibos* d'une habitation former le projet de se pendre tous pour retourner dans leur pays. Il y a longtemps qu'on oppose à leur erreur une de leurs propres opinions; lorsqu'on n'a pu prévenir absolument ce voyage pythagoricien, on fait couper la tête du premier qui se tue, ou seulement son nez et ses oreilles que l'on conserve au haut d'une perche; alors les autres, convaincus que celui-là n'osera jamais reparaître dans sa terre natale ainsi déshonoré dans l'opinion de ses compatriotes et redoutant le même traitement, renoncent à cet affreux plan d'émigration.

Cette disposition de l'âme qui fait désigner les *Ibos* par ces mots créoles : *Ibos pend' cor à yo* (les *Ibos* se pendent), fait que beaucoup de colons redoutent d'en acheter; mais d'autres par cela même qu'ils en possèdent déjà les préfèrent, parce qu'ils sont très-attachés les uns aux autres et que les nouveaux venus trouvent des secours, des soins et des exemples dans ceux qui les ont devancés.

Les femmes *aradas*, causeuses éternelles, sont rarement employées comme domestiques, attendu que de tous les Africains les *Aradas* sont ceux qui parviennent le moins à parler le français et que c'est à l'entendre dans leur bouche qu'on peut faire consister la plus grande épreuve de ceux qui se flattent de posséder le langage créole. Ces femmes sont aussi acariâtres et querelleuses; on les reconnaît extérieurement à des hanches et à des fesses dont l'amplitude est devenue le dernier terme de toute comparaison de ce genre. Une étude poussée plus loin ferait rencontrer d'autres traits d'autant plus particuliers qu'ils supposent

des usages évidemment contradictoires ; l'excision des nymphes ou leur dilatation dans une étonnante proportion, dilatation qu'accompagne celle d'une autre partie, au point qu'un sexe pourrait en quelque sorte remplir le rôle de l'autre.

Mais il est temps de passer au Benin, qui ne donne que peu de nègres à Saint-Domingue, parce qu'on est dans l'usage d'y sacrifier les prisonniers et ce n'est que depuis peu de temps qu'on y voit quelques esclaves du royaume d'Ouaire, qui est limitrophe du Benin au Sud. Ces derniers sont cependant fort doux malgré ce voisinage et ils sont les uns et les autres d'une teinte plus foncée que ceux de la côte d'Or. Ce sont les Anglais qui font presque toute la traite de ces deux royaumes, ainsi que celle du Calbar ou Galbar, dont les nègres, quoique de la taille de ceux d'Ouaire et du Benin, sont taciturnes et atteints du scorbut parce que leur pays est marécageux. On ne fait pas cas à Saint-Domingue des nègres du Benin, parmi lesquels viennent les *Mokos*, ni de ceux du Galbar. Aussi a-t-on pris le parti de les annoncer comme Ibos afin de ne pas réveiller la prévention et l'on use de la même précaution pour les nègres de la rivière du Gabon qui sont encore plus au sud que ceux du Galbar, mais qui sont aussi malsains et aussi malades.

Les Africains, depuis le cap Apollonie où commence la côte d'Or jusqu'au Galbar, sont tous plongés dans la plus ténébreuse idolâtrie, à laquelle ils mêlent des pratiques qui appartiennent évidemment au mahométisme. Il n'est pas jusqu'aux reptiles les plus dégoûtants qui ne soient déifiés dans quelque lieu, et Bosman, dans son voyage de Guinée, raconte le fait de l'extermination générale des cochons parce que l'un d'eux avait mangé un serpent, tandis que cet instinct rend les cochons encore plus précieux aux habitants de celles des Antilles où les serpents font éprouver les plus vives et les plus justes craintes.

Nous sommes parvenus aux nègres qui sont les plus communs à Saint-Domingue, et qu'on y prise beaucoup ; c'est-à-dire, à ceux de la côte de Congo et d'Angole, qu'on connaît dans la colonie sous le nom générique de *Congos*. C'est de cette immense

étendue qui, du cap Lopez au cap Nègre, comprend près de trois cents lieues comptées en ligne droite, que l'on reçoit quelques *Mayombés*, placés vers l'est-quart-nord-est, les *Congos* proprement dits, qui sont au milieu, puis les *Mousombés* et les *Mondongues*, qui sont pris à l'est dans l'intérieur, et qu'on conduit au Congo, mais qu'on doit bien distinguer des habitants de la côte d'Angole, comme je vais le faire voir.

Les *Mayombés*, que l'on traite particulièrement à Malimbe et à Loango, ou que donne quelquefois Gabimbe, ou les *Malimbes*, tirés du royaume du même nom, sont comme tous les *Congos*, d'une taille moyenne et d'une nuance qui tient le milieu entre celle du sénégalais, et celle des nègres considérés en général comme nègres de la côte d'Or, quoique ces derniers placés entre Serre-Lione et le cap Lopez soient plus au nord qu'eux. Les nègres du Zaïre, qui sont entre Gabimbe et Ambris, montrent aussi dans leur caractère une teinte de fierté que n'ont pas les autres habitants qui les avoisinent.

Les vrais *Congos* ou *Francs-Congos*, pour me servir de l'expression de Saint-Domingue, sortent des royaumes de Congo et d'Angole, et sont, comme tous ceux de cette côte, d'une douceur et d'une gaieté qui les fait rechercher. Aimant le chant, la danse et la parure, ils sont d'excellents domestiques, et leur intelligence, leur facilité à parler purement le créole, leurs figures enjouées et sans marques, surtout chez les femmes, qui n'ont que deux petites élevures près des tempes, que la coquetterie pourrait ne pas toujours condamner, les fait préférer pour le service des maisons; on en fait aussi d'habiles ouvriers et de bons pêcheurs. On prise beaucoup les femmes *congos* pour la culture, parce qu'elles y sont accoutumées dans leur pays, et qu'en général les *Congos* y vivent de manioc, et encore plus de bananes, qu'ils aiment tellement; qu'on les caractérise en disant : *Congo mangé banane* (Congo mangeur de bananes). D'ailleurs excellents mimes, ayant toujours le rire sur la figure, ils sont précieux dans un atelier, où ils appellent la gaieté, qui ne convertit pas toujours le travail en délassement, mais qui retarde

du moins la fatigue qui marche à sa suite. Peut-être aussi que, dans un pays où les mœurs n'ont pas une pureté exemplaire, le penchant des négresses congos pour le libertinage a augmenté celui qu'on a pour elles.

Il y a beaucoup de Congos qui ont des idées de catholicisme, notamment ceux de la rivière du Zaïre. Elles leur sont venues des Portugais, mais elles n'ont pas banni celles du mahométisme et de l'idolâtrie ; de manière que leur religion forme un assemblage assez monstrueux. On peut leur reprocher d'être un peu enclins à la fuite.

Tous ces traits du caractère des Congos les rendent absolument dissemblables d'avec les *Mouzombés* et les *Mondongues* leurs voisins. Jamais on n'eut un caractère plus hideux que celui de ces derniers, dont la dépravation est parvenue au plus exécrationnable des excès, celui de manger leurs semblables. On amène aussi à Saint-Domingue de ces bouchers de chair humaine (car chez eux il y a des boucheries où l'on débite des esclaves comme des veaux), et ils y font, comme en Afrique, l'horreur des autres nègres, et notamment des Congos, qui, à cause du voisinage, sont le plus exposés à leur cruauté. On les reconnaît à leurs dents incisives, toutes sciées en autant de canines aiguës et déchirantes. On a eu à Saint-Domingue des preuves que des Mondongues y avaient gardé leur odieuse inclination, notamment en 1786, dans une négresse accoucheuse et hospitalière sur une habitation des environs de Jérémie. Le propriétaire ayant remarqué que la plupart des nègrillons périssaient dans les huit premiers jours de leur naissance, fit épier la matrone ; on la surprit mangeant un de ces enfants récemment inhumé, et elle avoua qu'elle les faisait périr dans ce dessein.

Les Mondongues paraissent néanmoins assez sensibles aux reproches des autres nègres pour qu'on croie qu'ils sentent eux-mêmes l'horreur de leur penchant féroce. On sait d'ailleurs que les Congos tâchent de les avoir jeunes, et qu'ils les gardent parmi eux, pour leur ôter les principes qu'ils peuvent avoir sucés dans leur pays. Mais quant à un goût honteux, que les

femmes surtout rappellent avec amertume aux Mondongues, on prétend que ni au Congo ni dans la Colonie, on ne réussit pas toujours à le leur faire perdre.

On ne voit point, à Saint-Domingue, d'Africains venus du reste de la côte occidentale de l'Afrique, qui va se terminer au cap de Bonne-Espérance. La côte d'Angole est dans cette partie la borne de la traite pour les colonies françaises de l'Amérique, car celle du royaume de Benguèle est aux Portugais. On y a cependant vu quelques nègres du Monomotapa et de Madagascar, mais on les devait à des circonstances fortuites, et ce n'est que depuis quelques années que la côte septentrionale de l'Afrique a augmenté les cultivateurs de Saint-Domingue, de quelques nègres Mozambiques.

On distingue parmi eux les *Mozambiques* proprement dits, les *Quiloi*, les *Quiriam*, les *Montfiat*, qui sont les plus propres à la culture, et d'autres nègres appelés aussi *Mozambiques*, mais qui viennent de points plus avancés vers le cap de Bonne-Espérance, et qu'on ne peut pas se flatter de plier à la servitude. Les vrais Mozambiques sont d'une nuance qui n'est pas extrêmement noire, d'une taille plus avantageuse que celle des Congos, mais la disproportion de leurs bras avec leur corps dénote assez les affections de poitrine auxquelles ils sont très-sujets. Fort doux, très-intelligents, ils ont les uns pour les autres un attachement qui les porte à se rechercher, et toutes les démonstrations de l'amitié accompagnent leur rencontre.

Déjà malheureux par une complexion faible, beaucoup d'entr'eux le sont encore par l'effet d'une pratique révoltante (dont d'autres Africains offrent aussi quelquefois des preuves aux îles), et qui leur enlève le titre d'homme en leur laissant la vie, surtout lorsque, victimes involontaires de ce crime, qu'ils cherchent constamment à tenir secret, ils se l'entendent reprocher, eux qu'on ne peut pas en consoler. On sait que l'orient de la péninsule d'Afrique fournit par milliers des esclaves à l'Asie, où ils sont destinés à être eunuques, et l'on assure même qu'elle envoie de ces derniers en Abyssinie et en Arabie.

Tels sont les divers habitants de l'Afrique réunis à Saint-Domingue, qui devient désormais leur patrie, et où ils prennent une manière d'être, qui ne peut ni ressembler à celle qu'ils avaient dans les lieux de leur origine, ni en différer absolument.

Il y a bien des endroits de la colonie où la nomenclature que j'ai donnée est plus nombreuse⁶; mais cette différence ne vient que de ce que des nègres, interrogés sur le lieu de leur naissance, en citent le canton qu'on transforme en royaume, comme si l'on distinguait un Havrais d'un Normand et d'un Français.

Les Africains devenus habitants de Saint-Domingue, y restent en général indolents et paresseux, querelleurs, bavards, menteurs et adonnés au larcin. Toujours livrés à la plus absurde superstition, il n'est rien qui ne les effraye plus ou moins. Incapables de classer dans leur esprit les idées religieuses, ils font consister toute leur croyance dans les démonstrations extérieures. S'ils vont aux églises, ils y marmotent quelques prières qu'ils savent mal, ou bien ils y dorment. Ils ont cependant leurs dévots et surtout leurs dévotes, dont les grimaces feraient même envie à certaines dévotes européennes, qui ne seraient pas toujours capables de leur apprendre quelque chose en hypocrisie.

Comme les nègres créoles prétendent, à cause du baptême qu'ils ont reçu, à une grande supériorité sur tous les nègres arrivant d'Afrique, et qu'on désigne sous le nom de *Bossals*, employé dans toute l'Amérique espagnole, les Africains, qu'on apostrophe en les appelant *Chevaux*, sont très-empressés à se faire baptiser. A certaines époques telles que celles du samedi saint et du samedi de la Pentecôte, où l'on baptise les adultes, les nègres se rendent à l'église, et trop souvent sans aucune préparation, et sans autre soin que de s'assurer d'un parrain et d'une marraine, qu'on leur indique quelquefois à l'instant, ils reçoivent le premier sacrement du chrétien, et se garantissent ainsi de l'injure adressée aux non-baptisés, quoique les nègres créoles les appellent toujours *baptisés debout*.

Le respect des nègres pour leur parrain et leur marraine

est poussé si loin, qu'il l'emporte sur celui qu'ils ont pour leur père et pour leur mère. Jurer la marraine d'un nègre, c'est lui faire l'injure la plus sanglante, et on les entend après de longues querelles, dont le trait capital, qui paraît venir du royaume d'Angole, est d'adresser à la partie qui caractérise le sexe de la mère et de la marraine des injures souvent extraordinaires par leur bizarrerie, s'écrier : *il m'a insulté, mais il n'a pas osé jurer ma marraine*. Cet ascendant est même un objet qui doit fixer l'attention des maîtres ; car sur une habitation, par exemple, il n'est pas rare qu'un nègre, abusant du titre de parrain, se fasse servir par un nouvel arrivé, et augmente ainsi le travail de ce dernier, d'une manière souvent nuisible pour sa santé, parce qu'il n'est pas encore acclimaté. Les nègres s'appellent entre eux *frères* et *sœurs*, lorsqu'ils ont en commun un parrain ou une marraine.

Les nègres croient à l'influence malheureuse de certains jours, par exemple, du vendredi, et s'abstiennent alors de rien entreprendre de ce qu'ils croient important. Si un nègre se choque le pied droit, il est content, c'est le bon pied ; mais si c'est le gauche, cela le trouble. Si même il s'est heurté de ce pied contre quelqu'un, il faut qu'on lui donne un petit coup du pied droit : il appelle cela lui rendre son pied. Mais ce qui l'irrite, c'est de voir passer un balai sur quelque partie de son corps ; il demande aussitôt si on le croit mort et demeure convaincu que cela abrège sa vie.

Les nègres croient à la magie, et l'empire de leurs *fétiches* les suit au-delà des mers. Plus les contes sont absurdes, plus ils les séduisent. De petites figures grossières, de bois ou de pierre, représentant des hommes ou des animaux, sont pour eux autant d'auteurs de choses surnaturelles et qu'ils appellent *garde-corps*. Il est un grand nombre de nègres qui acquièrent un pouvoir absolu sur les autres par ce moyen et qui se servent de leur crédulité pour avoir de l'argent, de la puissance et des jouissances de tous les genres, même celles que la crainte ne devrait pas savoir ravir à l'amour.

On sera moins étonné de cette espèce d'asservissement si l'on considère que, parmi les Africains transportés en Amérique, il y en a peut-être un quart qui ont été vendus d'après un jugement de leurs compatriotes qui les a déclarés sorciers. Heureuse la partie du monde où on les envoie pour expier ce crime, si celui d'empoisonnement qui donne aussi lieu à un grand nombre de jugements de déportation était aussi imaginaire que l'autre ! Ce n'est pas que ces monstres qui mettent leurs soins à faire périr leurs semblables soient aussi communs aux colonies qu'on l'a cru pendant longtemps, ni qu'on doive leur attribuer tous les maux produits par des causes très-physiques et dépendantes du climat. Mais il est malheureusement trop certain que de vieux Africains professent à Saint-Domingue l'art odieux d'empoisonner ; je dis professent, car il en est qui y ont une école, où la haine et la vengeance envoient plus d'un disciple.

Chez les nègres, comme chez tous les peuples non-civilisés, les gestes sont très-multipliés et ils forment une partie intrinsèque du langage. Ils aiment surtout à exprimer les sons imitatifs. Parlent-ils d'un coup de canon ? Ils ajoutent *boume* ; un coup de fusil, *poum* ; un soufflet, *pimme* ; un coup de pied ou de bâton *bimme* ; des coups de fouet, *v'lap v'lap*. Est-on tombé légèrement ? c'est *bap* ; fort, c'est *boum* ; en dégringolant, *blou cou-toum* ; et toutes les fois qu'on veut rendre un son augmentatif on le répète *loin, loin, loin, loin*, qui exprime une grande distance.

Les nègres aiment les proverbes et les sentences. Ils en ont même de très-moraux. Après une faute, on dit communément en se repentant : *Ah ! si j'avais su !* Les nègres en ont tiré ce proverbe : *Si mon tè connè ! pas jamais douvan, li toujours derrière*, pour marquer qu'on ne réfléchit que lorsqu'il n'en est plus temps.

Tous les Africains sont polygames à Saint-Domingue et jaloux. Les mariages y sont extrêmement rares entre eux, et les maîtres les plus religieux sont presque obligés de renoncer à les porter à cette union, qui n'est qu'un sujet de scandale. L'in-

fluence de leurs mœurs primitives et la disproportion même du nombre des femmes, comparé à celui des hommes, dont les premières ne forment guères qu'une moitié, sont des causes très-naturelles de cette pluralité que le climat favorise encore.

Les nègres maltraitent violemment les négresses qui les trompent ou qu'ils soupçonnent de les avoir trompés, et il en est parmi celles-ci que ces mauvais traitements attachent encore, lors même qu'ils ne les dégoûtent pas d'être infidèles. Les négresses ont aussi leurs accès de jalousie, mais ils sont toujours relatifs à leurs forces, parce qu'elles redoutent d'irriter celui qu'elles accablent de reproches. Malheur à lui cependant si son amante est vigoureuse, car il doit craindre alors quelque chose de plus que la menace.

Cependant, en général, les Africaines accoutumées à des maris polygames n'ont pas une jalousie furieuse, et il est même assez commun d'en voir plusieurs qui vivent dans une sorte d'harmonie quoiqu'elles aiment le même objet. Elles se nomment alors entre elles *matelotes*; mot tiré d'un ancien usage des flibustiers qui formaient des sociétés dont les membres s'appelaient réciproquement *matelot*. Parmi ces femmes, comme parmi toutes les autres, il y a une espèce de ligue contre les hommes, et sans s'aimer, sans presque se connaître, elles sont volontiers officieuses l'une pour l'autre dès qu'il s'agit de rendre un amant dupe. On ne saurait même croire jusqu'à quel point les deux sexes aiment à se charger du rôle qui prépare la séduction.

Un caractère très-distinctif des négresses nées en Afrique, c'est leur penchant invincible pour les nègres. Ni leurs habitudes avec les blancs, ni les avantages qu'elles y trouvent, et au nombre desquels l'affranchissement se rencontre souvent, pour elles ou pour leurs enfants, ni la crainte d'un châtiment que l'orgueil et la jalousie peuvent rendre extrêmement sévère, ne sont capables de les retenir. Elles combattent plus ou moins longtemps, ou cachent plus ou moins heureusement cette inclination qui finit toujours par l'emporter; et l'on en a la preuve

dans le choix public qu'elles font toujours d'un nègre lorsqu'un événement quelconque, en les rendant à elles-mêmes, détruit leurs rapports avec des blancs. L'analogie des pensées, celle du langage, l'égalité parfaite, la familiarité qui en résulte et qui n'est pas le moindre charme de l'amour, sont sans doute les principales causes de cette tendance, que fortifie l'éducation primitive. Peut-être aussi (et j'ai entendu plusieurs négresses l'avouer) l'avantage que la nature, ou l'usage du vin de palme, a donné aux nègres sur les autres hommes dans ce qui constitue l'agent physique de l'amour, a-t-elle une grande influence dans ce choix, pour lequel le blanc n'est qu'un chétif concurrent.

Ce qui a cependant de la peine à s'accorder avec les faits que je viens de rapporter, c'est l'amour-propre que les négresses africaines mettent à être réputées créoles. Les nègres de leur côté ne sont pas exempts de ce désir : tous aiment à être au moins considérés comme venus en bas-âge dans la colonie. C'est une suite de cet amour-propre qui les engage à refuser de servir d'interprètes à ceux de leur nation qui arrivent, sous le prétexte qu'ils ont oublié leur langue ; et comme il faut des inconséquences à l'homme de tous les pays, les Africains gardent machinalement l'habitude de s'appeler entre eux *bâtiments* lorsqu'ils ont été transportés dans le même navire, ce qui les décèle.

Un amour-propre d'un autre genre est cause qu'ils refusent assez obstinément de donner des détails sur les mœurs de leur pays, parce qu'on ne leur dissimule pas assez combien on les trouve ridicules. Il n'y a guères que ceux venus déjà vieux qui s'en entretiennent quelquefois ou qui en parlent aux enfants blancs. C'est ainsi qu'on sait qu'ils adorent tout, les montagnes, les arbres, les mouches à miel, les caïmans, etc., etc.

Il y a trop d'analogie, même de ressemblance, entre les productions naturelles de l'Afrique et celles de Saint-Domingue pour que la vue de celles-ci fasse éprouver aux nègres un grand étonnement lorsqu'ils débarquent. Mais presque tous les objets d'art les frappent. Parmi ceux-ci ce qui les surprend le plus

c'est la réflexion produite par une glace. Le nègre s'y contemple, il palpe le verre, il court vite par derrière, pour y saisir un second lui-même. Convaincu de l'inutilité de cette tentative répétée, il fait mille singeries, mille grimaces et prend toutes les attitudes pour jouir d'une imitation que rien ne peut lui expliquer. Une montre produit d'autres sensations, qui l'intéressent encore; il croit au premier instant qu'un animal est la cause du mouvement.

Il est des nègres à qui le vin cause une vive horreur, la première fois qu'on leur en présente. Comme c'est d'ordinaire le vin de Bordeaux ou de Provence, qui est d'un rouge foncé, il le prend pour du sang, et ce liquide réveille les idées de crainte qu'il a eues en se voyant transporté dans un navire, par des blancs. Mais rien n'est moins durable que cette impression de la liqueur bachique, à laquelle ils finissent toujours par reprocher de n'être pas assez piquante pour leur palais, et ils lui préfèrent bientôt le tafia, qu'ils aiment souvent jusqu'à l'excès.

Comme ce qui me reste à dire des nègres d'Afrique se rapporte également aux nègres créoles, il est naturel que j'entretienne d'abord le lecteur de ce qui est particulier à ces derniers.

DES ESCLAVES CRÉOLES.

Les nègres créoles naissent avec des qualités physiques et morales qui leur donnent un droit réel à la supériorité sur ceux qu'on a transportés d'Afrique; et ce fait qu'ici la domesticité a embelli l'espèce, en appuyant une vérité de l'historien sublime de la nature, pourrait peut-être fournir matière à douter par rapport aux excès qu'on a reprochés au despotisme des maîtres.

Il est aisé de sentir cependant que les qualités du nègre créole ont elles-mêmes des degrés de comparaison, parce que le produit de deux nègres créoles, par exemple, a de l'avantage sur celui de deux nègres bambaras, et ainsi des autres combinaisons et du croisement de peuples différents; et cette dernière raison est peut-être même une des plus influentes. A l'intelli-

gence, le nègre créole réunit la grâce dans les formes, la souplesse dans les mouvements, l'agrément dans la figure, et un langage plus doux et privé de tous les accents que les nègres africains y mêlent. Accoutumés, dès leur naissance, aux choses qui annoncent le génie de l'homme, leur esprit est moins obtus que celui de l'Africain qui, quelquefois par exemple, ne sait pas discerner les subdivisions de la monnaie; de manière qu'il veut obstinément la pièce qu'on lui a dit d'exiger, ou il refuse de vendre. Il n'est aucun objet pour lequel on ne préfère les nègres créoles, et leur valeur est toujours, toutes choses égales d'ailleurs, d'un quart, au moins, au-dessus de celle des Africains. Une prédilection assez générale fait préférer les nègres créoles pour les détails domestiques, et pour les différents métiers. Il est assez simple qu'étant élevés avec des blancs, ou sous leurs yeux, ces derniers se les attachent d'une manière plus immédiate, et qu'on leur destine des soins moins pénibles et une vie qui a aussi plus de douceurs, notamment celle d'une nourriture plus agréable et plus facile.

Le développement dans les enfants nègres est communément plus rapide chez les créoles que chez ceux qui sont conduits d'Afrique en très-bas âge, sans doute parce que la nature souffre toujours une révolution pour les acclimater. Les jeunes nègres et créoles sont aussi plus tôt pubères que les jeunes Africaines. Il me semble qu'on peut attribuer cette dernière différence à la précocité des jouissances qui troublent l'ordre physique et pervertissent l'ordre moral, et auxquelles la négrite créole a plus d'occasions de se livrer. C'est surtout dans les villes que la corruption des mœurs offre de fréquents exemples de femmes qui avaient été enfants assez longtemps. J'affligerais encore, sans cesser d'être vrai, si j'ajoutais que cette fatale anticipation est quelquefois le résultat d'un calcul dont le profit est pour les mères, que la seule idée de ce trafic devrait révolter; d'autant qu'elles savent qu'une négresse, dans quelque lieu qu'elle soit née, reste toute sa vie dans une espèce de dépendance de l'homme qui moissonna la plus précieuse de toutes les fleurs,

lors même qu'elle ne l'aime plus, et ce qui est plus étrange encore, lors même qu'elle ne l'a jamais aimé. On n'a pas assez réfléchi que l'une des causes qui doit s'opposer le plus à la reproduction des nègres, ce sont les maternités hâtives, ou les abus qui retardent l'époque de la maternité.

Les négresses accouchent avec une grande facilité, et à peine les douleurs les avertissent-elles assez tôt pour qu'elles puissent s'y disposer. Il est même assez singulier de voir une négresse revenir du travail, chargée d'une pierre, sous le poids de laquelle ses muscles se gonflent, et qui se presse autant qu'elle le peut, avec ce fardeau volontaire, pour gagner le lieu où elle doit accoucher, persuadée que sans cette compression elle n'aurait pas le temps d'arriver.

On ne s'occupe malheureusement pas assez d'avoir des sages-femmes instruites; et je ne puis m'empêcher de dénoncer ici à l'humanité et à la raison l'usage où sont plusieurs d'entre elles, d'épuiser en efforts pénibles et quelquefois dangereux les forces de celle qui va accoucher, sous l'absurde prétexte de l'aider, et comme elles le disent elle-mêmes, de lui faire *servir ses douleurs*. On voit des blanches qui partagent cette erreur, et qui poussent l'ineptie jusqu'à frapper violemment la malheureuse que les souffrances accablent, afin que l'excès même de ces souffrances devienne un secours. Je me suis demandé pourquoi les apologistes de ce remède bizarre ne se le faisaient pas administrer.

On ne peut donner assez de louanges aux sentiments que l'amour maternel a placés dans le cœur des négresses. Jamais les enfants, ces faibles créatures, n'eurent de soins plus assidus; et cette esclave, qui trouve le temps de baigner chaque soir ses enfants et de leur donner du linge blanc, est un être respectable. Elles nourrissent longtemps, et même si l'on ne leur imposait pas l'obligation du sevrage, elles prolongeraient encore ce terme. Il y a d'autant plus de mérite dans la durée de l'allaitement, que les mères nourrices passent pour très-exactes à éviter alors tout commerce suspect, si ce n'est avec le père de l'enfant,

qu'un préjugé universel dit qu'on peut ne pas comprendre dans le scrupule général.

C'est à l'orgueil de la maternité que la plupart des négresses sacrifient l'un des charmes les plus séduisants de la beauté, celui d'une jolie gorge. Elles affectent de l'aplatir pour qu'on les traite en mères; et il est assez singulier de voir des femmes occupées de perdre des appas qu'on cherche tant à conserver ailleurs. Il est donc peu commun de voir des négresses avec un beau sein; quoiqu'il soit ridicule de croire, du moins à l'égard de celles qui sont en Amérique, à ces tetons qu'elles jettent, dit-on par-dessus les épaules, à des enfants qui ne savent comment saisir ces monstrueux vases à lait.

Une autre preuve du prix que les négresses attachent à la maternité, c'est l'usage où sont plusieurs d'entre elles de se faire désigner par le nom de mère de leur fils aîné; ainsi une négresse dont le fils s'appellerait *Louis* serait nommée *Man-Louis*; ce genre de vanité peut bien en valoir d'autres.

Quel dommage que des idées d'incontinence, et quelquefois des idées chagrines, portent des mères à ravir l'existence à leur fruit, avant même qu'il ait vu le jour! Je trahirais la vérité si je taisais que cet outrage fait à la nature est même assez commun parmi les négresses des villes ou de leurs environs, et que réuni au mal de mâchoire ou *tétanos*, que la haine et la jalousie savent multiplier, il détruit un grand nombre d'êtres. Ces avortements, et ce que j'ai dit de l'inexpérience des accoucheuses, expliquent assez pourquoi il est tant de négresses sujettes aux maladies hystériques, que de vieilles matrones savent encore aggraver, en se faisant guérisseuses du *mal de mère*.

C'est d'ailleurs une manie générale de tous les nègres d'aimer à se droguer. Il est même reçu parmi eux, qu'un médecin est sans talents lorsqu'il ne donne pas beaucoup de remèdes. Aussi en reçoivent-ils de plusieurs mains, ainsi que de la nourriture; parce que, selon eux, la médecine des blancs fait périr le plus grand nombre des malades par la diète.

En santé, le nègre peut mériter la qualité de sobre, quoi-

qu'il se montre gourmand et même goulû, dans les occasions où il trouve à manger avec profusion. Content de peu dans sa vie commune, il est peut-être de tous les hommes celui qui consomme le moins d'aliments, surtout comparativement à son travail. Nourris de cassave, de racines peu succulentes ou de grains qui semblent plus pesants que nutritifs, ils recherchent avec avidité les viandes et le poisson salé; d'abord parce qu'ils corrigent l'insipidité de ses autres aliments, que le piment combat encore, et parce qu'en les mangeant souvent crus, du moins le poisson, il économise encore les instants dont il a la disposition.

Le nègre n'a d'autre règle, pour manger, que son appétit. Assez ordinairement il ne fait que deux repas, l'un vers dix ou onze heures du matin, et l'autre vers cinq heures du soir. Il aime à réunir plusieurs mets dans le même plat, et même dans chaque bouchée. Un couïs (demi-calebasse), une assiette s'il est plus opulent, contient tout ce qui doit faire son repas, et il n'a d'autre couteau, d'autre cuillère, d'autre fourchette, que ses doigts et ses dents. Un grand plaisir pour lui, c'est de causer en mangeant, et s'il se trouve plusieurs nègres ensemble, chacun a son assiette, ou bien chacun puise à son tour dans un plat commun. C'est le moment des contes, qu'interrompent de grands éclats de rire. La saillie, l'épigramme, car le nègre est railleur, animent les convives et l'hyperbole est admise pourvu qu'elle amuse. Quand on a fini de manger, chacun boit un énorme coup d'eau, le seul de tout le repas. Ce n'est pas que les nègres, même créoles, n'aiment le vin, mais c'est le plus petit nombre, et les ivrognes sont bien plus rares parmi eux que chez la portion du peuple d'Europe privée d'éducation.

Dès qu'on a fini de manger, on se lave les mains et surtout la bouche, avec un soin extrême; ce sont principalement les négresses qui le prennent exactement. Il est même assez commun de leur voir un petit morceau de bois, un bout d'une liane savonneuse, qu'elles mâchent d'abord pour en former une espèce de brosse, et qui leur sert à frotter, plusieurs fois dans le jour, des dents qui ne sont cependant pas toujours aussi

saines que blanches, surtout celles des négresses créoles.

Cela conduit à dire que la propreté est un des caractères des nègres et singulièrement des femmes. Elles recherchent l'eau sans cesse, et lors même qu'elles sont réduites à n'avoir que des vêtements malpropres, leur corps est fréquemment plongé dans le bain d'une eau vive et courante, à moins qu'elles ne soient forcées de se contenter de l'eau pluviale qu'elles ont recueillie ou que des puits leur donnent. Cette habitude si heureuse dans un climat chaud contribue à augmenter la fraîcheur de leur peau qu'on sait être comparativement plus grande que celle des femmes des climats froids. Aussi les Turcs, qui méritent qu'on les regarde comme de bons juges en ce genre, préfèrent-ils (selon Bruce), dans la saison brûlante, l'Éthiopienne au teint de jais à l'éclatante Circassienne. C'est encore par propreté que les négresses s'imposent certaines abstinences périodiques, et il serait désirable qu'elles voulussent aussi se priver alors de leurs bains froids, qui deviennent un principe d'obstruction et d'autres accidents causés par la répercussion.

Puisque je parle d'abstinence je ne puis en taire une dont le motif est la crainte bizarre d'un châtement qui doit, selon les nègres, assimiler un instant à l'espèce canine ceux qui osent sacrifier à l'amour durant toute la semaine sainte. Il m'a été impossible de remonter à l'origine d'une pareille opinion, et j'ai seulement vu plusieurs fois une foule de nègres prodiguant dans les rues des huées à des individus que l'on prétendait avoir trouvés subissant la punition; mais aussi l'effroi s'évanouit-il à l'instant où l'horloge fait commencer le jour de Pâques.

Les nègres aiment le tabac en poudre avec une sorte de fureur et ceux d'Afrique y réunissent l'habitude de fumer que les femmes partagent. Le jeu est encore une de leurs passions et le jeu de hasard, c'est-à-dire avec des dés, ou avec trois des petites coquilles des maldives appelées *coris* et dont il faut, pour gagner, que deux au moins soient tournées du même côté. Il est peu de nègres qui entendent quelque chose aux jeux de cartes, si ce n'est à ceux d'une extrême simplicité. Ils aiment

aussi les paris et ils en ont une occasion dans les combats des coqs, qu'ils élèvent avec ce dessein.

Mais ce qui ravit les nègres, soit qu'ils aient reçu le jour en Afrique, soit que l'Amérique ait été leur berceau, c'est la danse. Il n'est point de fatigue qui puisse les faire renoncer à aller à de très-grandes distances, et quelquefois même pendant la durée de la nuit, pour satisfaire cette passion.

La danse nègre est venue avec ceux d'Afrique à Saint-Domingue, et pour cette raison même elle est commune à ceux qui sont nés dans la colonie et qui la pratiquent presque en naissant : on l'y appelle *calenda*.

Pour danser le *calenda*, les nègres ont deux tambours faits, quand ils le peuvent, avec des morceaux de bois creux d'une seule pièce. L'un des bouts est ouvert, et l'on étend sur l'autre une peau de mouton ou de chèvre. Le plus court de ces tambours est nommé *bamboula*, attendu qu'il est formé quelquefois d'un très-gros bambou. Sur chaque tambour est un nègre à califourchon qui le frappe du poignet et des doigts, mais avec lenteur sur l'un et rapidement sur l'autre. A ce son monotone et sourd se marie celui d'un nombre, plus ou moins grand, de petites calebasses à demi remplies de cailloux ou de graines de maïs et que l'on secoue en les frappant même sur l'une des mains, au moyen d'un long manche qui les traverse. Quand on veut rendre l'orchestre plus complet on y associe le *banza*, espèce de violon grossier à quatre cordes que l'on pince. Les négresses disposées en rond règlent la mesure avec leurs battements de mains et elles répondent en chœur à une ou deux chanteuses dont la voix perçante répète ou improvise des chansons : car les nègres possèdent le talent d'improviser et c'est lui surtout qui sert à montrer tout leur penchant pour la raillerie.

Des danseurs et des danseuses, toujours en nombre pair, vont au milieu du cercle (qui est formé dans un terrain uni et en plein air) et se mettent à danser. Chacun affecte une danseuse pour figurer devant elle. Cette danse, que l'on voit gravée

dans mon atlas et qui offre peu de variété, consiste dans un pas où chaque pied est tendu et retiré successivement en frappant avec précipitation, tantôt de la pointe et tantôt du talon sur la terre, d'une manière assez analogue au pas de l'*Anglaise*. Le danseur tourne sur lui-même ou autour de sa danseuse qui tourne aussi et change de place en agitant les deux bouts d'un mouchoir qu'elle tient. Le danseur abaisse et lève alternativement ses bras en gardant les coudes près du corps et le poing presque fermé. Cette danse à laquelle le jeu des yeux n'est rien moins qu'étranger est vive et animée, et une mesure exacte lui prête des grâces réelles. Les danseurs se succèdent à l'envi, et il faut souvent qu'on fasse cesser le bal, que les nègres n'abandonnent jamais qu'à regret.

Une autre danse nègre, à Saint-Domingue, qui est aussi d'origine africaine c'est le *chica*, nommé simplement *calenda* aux îles du Vent, *congo* à Cayenne, *fandangue* en Espagne, etc. Cette danse a un air qui lui est spécialement consacré et où la mesure est fortement marquée. Le talent pour la danseuse est dans la perfection avec laquelle elle peut faire mouvoir ses hanches et la partie inférieure de ses reins en conservant tout le reste du corps dans une espèce d'immobilité que ne lui font même pas perdre les faibles agitations de ses bras qui balancent les deux extrémités d'un mouchoir ou de son jupon. Un danseur s'approche d'elle, s'élance tout à coup, et tombe en mesure, presque à la toucher. Il recule, il s'élance encore et la provoque à la lutte la plus séduisante. La danse s'anime et bientôt elle offre un tableau dont tous les traits, d'abord voluptueux, deviennent ensuite lascifs. Il serait impossible de peindre le *chica* avec son véritable caractère, et je me bornerai à dire que l'impression qu'il cause est si puissante que l'Africain ou le créole, de n'importe quelle nuance, qui le verrait danser sans émotion passerait pour avoir perdu jusqu'aux dernières étincelles de la sensibilité.

Le *calenda* et le *chica* ne sont pas les seules danses venues d'Afrique dans la colonie. Il en est une autre que l'on y con-

naît depuis longtemps, principalement dans la partie occidentale, et qui porte le nom de *Vaudoux*.

Mais ce n'est pas seulement comme une danse que le *Vaudoux* mérite d'être considéré, ou du moins il est accompagné de circonstances qui lui assignent un rang parmi les institutions où la superstition et des pratiques bizarres ont une grande part.

Selon les nègres aradas, qui sont les véritables sectateurs du *Vaudoux* dans la colonie, et qui en maintiennent les principes et les règles, *Vaudoux* signifie un être tout-puissant et surnaturel, dont dépendent tous les événements qui se passent sur ce globe. Or, cet être c'est le serpent non venimeux, ou une espèce de couleuvre, et c'est sous ses auspices que se rassemblent tous ceux qui professent la même doctrine. Connaissance du passé, science du présent, prescience de l'avenir, tout appartient à cette couleuvre, qui ne consent néanmoins à communiquer son pouvoir, et à prescrire ses volontés, que par l'organe d'un grand-prêtre que les sectateurs choisissent, et plus encore par celui de la négresse que l'amour de ce dernier a élevée au rang de grande-prêtresse.

Ces deux ministres qui se disent inspirés par le dieu, ou dans lesquels le don de cette inspiration s'est réellement manifesté pour les adeptes, portent les noms pompeux de roi et de reine, ou celui despotique de maître et de maîtresse, ou enfin le titre touchant de papa et de maman. Ils sont, durant toute leur vie, les chefs de la grande famille du *Vaudoux*, et ils ont droit au respect illimité de ceux qui la composent. Ce sont eux qui déterminent si la couleuvre agréé l'admission d'un candidat dans la société; qui lui prescrivent les obligations, les devoirs qu'il doit remplir; ce sont eux qui reçoivent les dons et les présents que le dieu attend comme un juste hommage; leur désobéir, leur résister, c'est résister au dieu lui-même, c'est s'exposer aux plus grands malheurs.

Ce système de domination d'une part, et de soumission aveugle de l'autre, bien établi, on forme à des époques déterminées des assemblées où président le roi et la reine *Vaudoux*,

d'après les usages qu'ils peuvent avoir empruntés de l'Afrique, et auxquels les mœurs créoles ont ajouté plusieurs variantes et des traits qui décèlent des idées européennes; par exemple, l'écharpe ou la riche ceinture que porte la reine dans ces assemblées, et qu'elle y varie quelquefois.

La réunion pour le véritable *Vaudoux*, pour celui qui a le moins perdu de sa pureté primitive, n'a jamais lieu que secrètement, lorsque la nuit répand son ombre, et dans un endroit fermé et à l'abri de tout œil profane. Là, chaque initié met une paire de sandales, et place autour de son corps un nombre plus ou moins considérable de mouchoirs rouges, ou de mouchoirs où cette nuance est très-dominante. Le roi *Vaudoux* a des mouchoirs plus beaux et en plus grande quantité, et celui qui est tout rouge et qui ceint son front, est son diadème. Un cordon communément bleu, achève de marquer son éclatante dignité.

La reine, vêtue avec un luxe simple, montre aussi sa prédilection pour la couleur rouge, qui est le plus souvent celle de son cordon ou de sa ceinture.

Le roi et la reine se placent dans un des bouts de la pièce, et près d'une espèce d'autel, sur lequel est une caisse où le serpent est conservé, et où chaque affilié peut le voir à travers des barreaux.

Lorsqu'on a vérifié que nul curieux n'a pénétré dans l'enceinte, on commence la cérémonie par l'adoration de la couleuvre, par des protestations d'être fidèles à son culte, et soumis à tout ce qu'elle prescrira. L'on renouvelle entre les mains du roi et de la reine le serment du secret, qui est la base de l'association, et il est accompagné de tout ce que le délire a pu imaginer de plus horrible, pour le rendre plus imposant.

Lorsque les sectateurs du *Vaudoux* sont ainsi disposés à recevoir les impressions que le roi et la reine semblent leur faire partager, ces derniers, prenant le ton affectueux d'un père et d'une mère sensibles, leur vantent le bonheur qui est l'apanage de quiconque est dévoué au *Vaudoux*, ils les exhortent à la con-

fiance en lui, et à lui en donner des preuves, en prenant ses conseils sur la conduite qu'ils ont à tenir dans les circonstances intéressantes.

Alors la foule s'écarte, et chacun selon qu'il en a besoin, et selon l'ordre de son ancienneté dans la secte, vient implorer le *Vaudoux*. La plupart lui demande le talent de diriger l'esprit de leurs maîtres; mais ce n'est pas assez, l'un sollicite de plus de l'argent, l'autre le don de plaire à une insensible; celui-ci veut rappeler une maîtresse infidèle; celui-là désire une prompte guérison, ou une existence prolongée. Après eux, une vieille vient conjurer le dieu de faire cesser le mépris de celui dont elle voudrait captiver l'heureuse adolescence. Une jeune sollicite d'éternelles amours, ou elle répète des vœux que la haine lui dicte contre une rivale préférée. Il n'est pas une passion qui ne profère un vœu, et le crime lui-même ne déguise pas toujours ceux qui ont son succès pour objet.

A chacune de ses invocations, le roi *Vaudoux* se recueille; l'Esprit agit en lui. Tout à coup il prend la boîte où est la couleuvre, la place à terre et fait monter sur elle la reine *Vaudoux*.

Dès que l'asile sacré est sous ses pieds, nouvelle pythonisse, elle est pénétrée du dieu, elle s'agite, tout son corps est dans un état convulsif, et l'oracle parle par sa bouche. Tantôt elle flatte et promet la félicité, tantôt elle tonne et éclate en reproches; et au gré de ses désirs, de son propre intérêt ou de ses caprices, elle dicte comme des lois sans appel, tout ce qu'il lui plaît de prescrire, au nom de la couleuvre, à la troupe imbécile, qui n'oppose jamais le plus petit doute à la plus monstrueuse absurdité, et qui ne sait qu'obéir à ce qui lui est despotiquement prescrit.

Après que toutes les questions ont amené une réponse quelconque de l'oracle, qui a aussi son ambiguïté, on se forme en cercle, la couleuvre est remise sur l'autel. C'est le moment où on lui apporte un tribut, que chacun a tâché de rendre plus digne d'elle, et que l'on met dans un chapeau recouvert, pour qu'une curiosité jalouse n'expose personne à rougir. Le roi et la

reine promettent de les lui faire agréer. C'est du profit de ces oblations qu'on paye les dépenses de l'assemblée, qu'on procure des secours aux membres absents ou présents qui en ont besoin, ou de qui la société attend quelque chose pour sa gloire ou son illustration. On propose des plans, on arrête des démarches, on prescrit des actions que la reine *Vaudoux* appuie toujours de la volonté du dieu, et qui n'ont pas aussi constamment le bon ordre et la tranquillité publique pour objet. Un nouveau serment, aussi exécrationnable que le premier, engage chacun à taire ce qui s'est passé, à concourir à ce qui a été conclu, et quelquefois un vase où est le sang encore chaud d'une chèvre va sceller sur les lèvres des assistants la promesse de souffrir la mort plutôt que de rien révéler, et même de la donner à quiconque oublierait qu'il s'est aussi solennellement lié.

Après cela, commence la danse du *Vaudoux*.

S'il y a un récipiendaire, c'est par son admission qu'elle s'ouvre. Le roi *Vaudoux* trace un grand cercle avec une substance qui noircit, et y place celui qui veut être initié, et dans la main duquel il met un paquet composé d'herbes, de crins, de morceaux de corne et d'autres objets aussi dégoûtants. Le frappant ensuite légèrement à la tête avec une petite palette de bois, il entonne une chanson africaine¹, que répètent en chœur ceux qui environnent le cercle; alors le récipiendaire se met à trembler et à danser; ce qui s'appelle *monter Vaudoux*. Si par malheur l'excès de son transport le fait sortir du cercle, le chant cesse aussitôt, le roi et la reine *Vaudoux* tournent le dos, pour écarter le présage. Le danseur revient à lui, rentre dans le rond,

4. Eh! eh! Bomba, hen! hen!
 Canga bafio té
 Canga moune dé lé
 Canga do ki la
 Canga li.

Les deux premiers sons de la première ligne sont prononcés très-ouverts, et les deux derniers de la même ligne, ne sont que des inflexions sourdes.

s'agite de nouveau, boit, et arrive enfin à des convulsions auxquelles le roi *Vaudoux* ordonne de cesser, en le frappant légèrement sur la tête de sa palette ou mouvette, ou même d'un coup de nerf de bœuf s'il le juge à propos. Il est conduit à l'autel pour jurer, et de ce moment il appartient à la secte.

Le cérémonial fini, le roi met la main ou le pied sur la boîte où est la couleuvre, et bientôt il est ému. Cette impression, il la communique à la reine, et par elle la commotion gagne circulairement, et chacun éprouve des mouvements, dans lesquels la partie supérieure du corps, la tête et les épaules semblent se disloquer. La reine surtout est en proie aux plus violentes agitations; elle va de temps en temps chercher un nouveau charme auprès du serpent *Vaudoux*; elle agite sa boîte, et les grelots dont celle-ci est garnie faisant l'effet de ceux de la marotte de la folie, le délire va croissant. Il est encore augmenté par l'usage des liqueurs spiritueuses, que dans l'ivresse de leur imagination les adeptes n'épargnent pas, et qui l'entretient à son tour. Les défaillances, les pamoisons succèdent chez les uns, et une espèce de fureur chez les autres; mais chez tous il y a un tremblement nerveux qu'ils semblent ne pouvoir pas maîtriser. Ils tournent sans cesse sur eux-mêmes. Et tandis qu'il en est qui, dans cette espèce de bacchanale, déchirent leurs vêtements et mordent même leur chair; d'autres, qui ne sont que privés de l'usage de leurs sens et qui sont tombés sur la place, sont transportés, toujours en dansant, dans une pièce voisine, où une dégoûtante prostitution exerce quelquefois, dans l'obscurité, le plus hideux empire. Enfin, la lassitude termine ces scènes affligeantes pour la raison, mais au renouvellement desquelles on a eu grand soin de fixer d'avance une époque.

Il est très-naturel de croire que le *Vaudoux* doit son origine au culte du serpent, auquel sont particulièrement livrés les habitants de Juida, qui le disent originaire du royaume d'Ardra, de la même côte des Esclaves; et quand on a lu jusqu'à quel point ces Africains poussent la superstition pour cet animal, il

est aisé de la reconnaître dans ce que je viens de rapporter¹.

Ce qu'il y a de très-vrai, et en même temps de très-remarquable dans le *Vaudoux*, c'est cette espèce de magnétisme qui porte ceux qui sont réunis à danser jusqu'à la perte du sentiment. La prévention est même si forte à cet égard, que des blancs trouvés épiant les mystères de cette secte, et touchés par l'un de ses membres qui les avait découverts, se sont mis quelquefois à danser, et ont consenti à payer la reine *Vaudoux*, pour mettre fin à ce châtiment. Cependant, je ne puis m'empêcher d'observer que jamais aucun homme de la troupe de police qui a juré la guerre au *Vaudoux* n'a senti la puissance qui force à danser, et qui aurait sans doute préservé les danseurs eux-mêmes de la nécessité de prendre la fuite.

Sans doute pour affaiblir les alarmes que ce culte mystérieux du *Vaudoux* cause dans la colonie, on affecte de le danser en public, au bruit des tambours et avec les battements de mains; on le fait même suivre d'un repas où l'on ne mange que de la volaille. Mais j'assure que ce n'est qu'un calcul de plus, pour échapper à la vigilance des magistrats, et pour mieux assurer le succès de ces conciliabules ténébreux, qui ne sont pas un lieu d'amusement et de plaisir, mais plutôt une école où les âmes faibles vont se livrer à une domination que mille circonstances peuvent rendre funeste.

On ne saurait croire jusqu'à quel point s'étend la dépendance dans laquelle les chefs du *Vaudoux* tiennent les autres membres de la secte. Il n'est aucun de ces derniers qui ne préférât tout, aux malheurs dont il est menacé, s'il ne va pas assidûment aux assemblées, s'il n'obéit pas aveuglement à ce que *Vaudoux* exige de lui. On en a vu que la frayeur avait assez agités pour leur ôter l'usage de la raison, et qui, dans des accès de frénésie, poussaient des hurlements, fuyaient l'aspect des hommes et excitaient la pitié. En un mot, rien n'est plus dan-

1. Les Indiens Malabares adorent aussi la couleuvre, qu'ils appellent *Nalle Pambon*; c'est-à-dire, *Bonne Couleuvre*.

gereux sous tous les rapports que ce culte du *Vaudoux*, fondé sur cette idée extravagante, mais dont on peut faire une arme bien terrible, que les ministres de l'être qu'on a décoré de ce nom savent et peuvent tout.

Qui croirait que le *Vaudoux* le cède encore à quelque chose qu'on a aussi appelé du nom de danse ! En 1768, un nègre du Petit-Goave, Espagnol d'origine, abusant de la crédulité des nègres par des pratiques superstitieuses, leur avait donné l'idée d'une danse analogue à celle du *Vaudoux*, mais où les mouvements sont plus précipités. Pour lui faire produire encore plus d'effet, les nègres mettent dans le tafia qu'ils boivent en dansant de la poudre à canon bien écrasée. On a vu cette danse, appelée *Danse à don Pèdre*, ou simplement *don Pèdre*, donner la mort à des nègres ; et les spectateurs eux-mêmes, électrisés par le spectacle de cet exercice convulsif, partagent l'ivresse des acteurs, et accélèrent par leur chant et une mesure pressée, une crise qui leur est en quelque sorte commune. Il a fallu défendre de danser *don Pèdre* sous des peines graves, et quelquefois inefficaces.

Les nègres domestiques, imitateurs des blancs qu'ils aiment à singer, dansent des menuets, des contredanses, et c'est un spectacle propre à dérider le visage le plus sérieux que celui d'un pareil bal, où la bizarrerie des ajustements européens prend un caractère quelquefois grotesque.

La justesse de l'oreille des nègres leur donne la première qualité du musicien, aussi en voit-on un grand nombre qui sont bons violons. C'est l'instrument qu'ils préfèrent. Beaucoup cependant n'en jouent que par routine, c'est-à-dire qu'ils apprennent d'eux-mêmes, en imitant les sons d'un air, ou bien qu'ils sont enseignés par un nègre formé de la même manière, et qui ne leur désigne que la position des cordes et celle des doigts, sans qu'il soit question de notes. Par une habitude qu'ils acquièrent très-rapidement ils savent, par exemple, que la valeur du *Si* est sur la troisième corde en y mettant le premier doigt, et en écoutant un air, ou en se le rappelant mentalement, ils l'ont bientôt appris. On sent cependant que cette méthode ne peut

faire que des ménétriers, et ils ne cèdent à ceux de France ni par leurs sons bruyants, ni par le talent de boire copieusement, ni par celui de dormir sans cesser de jouer.

Les nègres s'exercent aussi sur le *banza* dont j'ai déjà parlé, et ils ont de plus un instrument composé d'une planchette d'environ huit pouces de long sur quatre ou cinq de large. On y fait entrer, dans le sens de sa longueur, un petit morceau de fil de fer ou de laiton, sous lequel passent en travers plusieurs bouts de roseau ou de bambou extrêmement minces, d'inégales longueurs, avec une largeur presque égale partout, et qui n'excède guère trois lignes. Le nègre, tenant la planchette des deux mains, appuie les ongles de ses pouces sur l'extrémité des bouts de roseau, que le fil de laiton force ainsi à s'élever et à résonner. Ces sons criards et monotones, ceux de la guimbarde, des cymbales triangulaires et des échelettes, voilà ce qui complète la musique instrumentale des nègres.

Ils sifflent à merveille, et c'est même une de leur grande manière de se parler, et de se prévenir lorsqu'ils en ont besoin. C'est principalement en amour que ce langage leur est utile. Dans les lieux très-habités, on entend quelque fois plusieurs personnes qui sifflent durant la nuit ou pendant la soirée, et c'est d'ordinaire un signal, qui est du moins très-bien compris, s'il n'est pas toujours permis d'y répondre. Car à Saint-Domingue, comme ailleurs, les ombres de la nuit favorisent les amours, et par conséquent les amants. Le nègre qui renferme dans ses veines les feux d'un climat brûlant va quelquefois à de grandes distances, porter des vœux à l'objet aimé. Il n'est point d'obstacle que sa passion ne surmonte; ni la fatigue de la veille, ni la crainte de celle du lendemain, ni les chemins, ni les rivières débordées, rien ne l'arrête, et il est des chansons créoles qui peignent à merveille cette audace amoureuse. Enfin elle triomphe d'une crainte bien puissante sur les esprits faibles, c'est celle des *revenants*; et ce nègre, courageux d'ailleurs, qui croit aux spectres et aux loups-garous, court la nuit avec empressement, dès que l'espoir du plaisir le

guide. Une jeune beauté au teint d'ébène, qu'un conte de *zombi*¹ fait trembler de tous ses membres, veille pour l'attendre, lui ouvre une porte qu'elle sait faire mouvoir sans bruit, et n'a qu'une crainte, c'est d'être trompée dans son attente.

Je le répète, la fidélité en amour n'est le caractère du nègre dans aucun des deux sexes; et c'est le moment de dire que Saint-Domingue a offert des exemples de superfétation d'autant plus certains qu'un individu se trouvait nègre et l'autre mulâtre. Aussi la jalousie des nègres multiplie-t-elle les querelles que la rivalité produit. On ne saurait croire combien il y a de victimes des suites de l'infidélité, et souvent les crimes occultes sont appelés par une implacable vengeance. A cette cause des fréquents combats de nègres entre eux, se joint l'effet de l'amour-propre, qui tient à être né dans certaines contrées d'Afrique, ou à habiter certains cantons de la colonie, à ne se pas laisser devancer quand on est cocher, etc., etc. Cet amour-propre produit quelquefois des querelles sanglantes. On voit encore plusieurs ateliers épouser les démêlés de quelques-uns de leurs membres, ou ceux d'un autre atelier qui a un maître de la même famille, parce que l'usage est qu'alors les nègres s'appellent entre eux *nègres-mâîtres*.

C'est à coups de poing ou de tête que ces différents se voient, du moins entre les femmes, qui suppléent à la force par l'acharnement. Mais d'autres fois, c'est avec des bâtons d'un bois extrêmement dur, qui ont de plus de légers nœuds, et dont le bout supérieur est trouvé bien orné par un nègre lorsque de petits clous dorés recouvrent et arrêtent le morceau de cuir qui le garnit jusqu'au tiers de sa longueur; c'est-à-dire pendant environ dix pouces, et qu'un autre morceau de cuir lui sert de cordon. Les nègres manient ce bâton avec une grande dextérité, et comme ils visent à la tête, les coups qu'ils portent sont toujours graves. Aussi les combattants sont-ils bientôt ensanglantés, et il n'est pas facile de les séparer lorsque la colère les trans-

1. Mot créole qui signifie : *esprit, revenant*.

porte ; et lorsque le combat s'est engagé après que chaque nègre mouillant son doigt de sa salive l'a passé sur la terre pour le rapporter sur sa langue, et que, frappant ensuite sa poitrine de sa main, et élevant ses yeux vers le ciel, il a ainsi fait, dans son opinion, le plus affreux des serments. La police leur a bien interdit ces bâtons , dont on les prive assez souvent, mais ils sont si facilement remplacés , que la précaution n'a que peu d'effet.

Ce bâton meurtrier sert aussi à faire briller l'adresse dans une espèce de lutte. On ne peut s'empêcher d'admirer, avec quelle rapidité les coups sont portés et évités, par deux nègres bien exercés. Ils se menacent, ils tournent l'un autour de l'autre pour se surprendre, en tenant le bâton et l'agitant toujours des deux mains ; puis subitement un coup est lancé, l'autre bâton le pare, et les coups sont ainsi portés et ripostés alternativement, jusqu'à ce que l'un des combattants soit touché par l'autre. Cette joute, que j'ai fait graver aussi d'après un dessin anglais, a ses règles comme l'escrime ; un athlète nouveau remplace celui qui a été vaincu, et la palme est donnée au plus adroit.

Il n'est pas naturel de parler de ces exercices des nègres, soit à la danse, soit à ces joutes, sans dire un mot de l'odeur qu'ils exhalent, et qui frappe l'odorat qui devrait y être le plus accoutumé. Beaucoup de personnes l'attribuent à un usage africain, celui de s'oindre d'huile de palme, soit pour se défendre des insectes, soit pour animer la nuance noire, soit enfin pour assouplir la peau et la rendre flexible ; mais à moins qu'on ne dise que l'effet de cette huile a une influence qui non-seulement ne cesse pas avec l'habitude de s'en servir, mais qui passe aux générations futures, il est impossible d'expliquer : 1^o comment l'Africain qui n'emploie jamais l'huile de palme à Saint-Domingue y conserve de l'odeur ; 2^o pourquoi certains nègres créoles qui ne s'en sont jamais servis exhalent une odeur fétide ; 3^o pourquoi il est des nègres absolument inodores ; 4^o et enfin, par quelle singularité il arrive que le mulâtre n'est pas toujours exempt de cette odeur. C'est en vain que certains individus cherchent à combattre, par la propreté la plus recherchée, ces

émanations qui ont deux caractères bien distincts, puisque dans les uns elles sont fortes et pénétrantes, tandis que dans d'autres elles sont fades et douceâtres. Les unes et les autres se distinguent bien de l'odeur qu'exhalent les nègres qui arrivent frottés d'huile de palme, par les soins des marchands négriers, qui veulent qu'une peau luisante annonce la santé.

Je prie le lecteur de me permettre ici une observation.

Le nez est le trait le plus remarquable du visage, et celui qui sert à caractériser la physionomie des nations; l'allongement et l'applatissage du nez sont deux différences, deux écarts de la nature, mais il semble que la longueur du nez doive contribuer à la perfection de l'organe, à la facilité des sécrétions, et que les camards doivent avoir le sens de l'odorat moins parfait, moins étendu et être plus sujet aux maladies du nez.

Les nègres qui habitent un pays sec et brûlant, dont le sang est desséché par une transpiration excessive, doivent avoir moins besoin de cet organe. Il a dû s'oblitérer par le défaut d'usage, et la camusité a dû devenir le trait distinctif de l'espèce.

La beauté n'étant qu'une idée d'ordre, née de l'habitude et de la ressemblance générale, les négresses auront pu chercher à procurer à leurs enfants ce trait national, en leur aplatissant le nez. Il semble encore que la camusité soit presque toujours accompagnée de la grosseur des lèvres, et que la nature reprenne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre.

Les négillons nés dans nos colonies, qui ont la même éducation physique et les mêmes aliments qu'en Afrique, ont en général le nez moins épaté, les lèvres moins grosses et les traits plus réguliers que les nègres africains. Le nez s'allonge, les traits s'adoucissent, la teinte jaune des yeux s'affaiblit à mesure que les générations s'éloignent de leur source primitive, et ces nuances d'altération sont très-sensibles. J'ai vu des nègres avec un nez aquilin et fort long, et ce trait passer à tous les individus de la même famille.

L'archipel de l'Amérique est relativement un climat tem-

péré pour les Africains. Les nègres sont très-sensibles au froid et ne peuvent pas se passer de feu aux Antilles, tandis que les Européens n'en approchent jamais que dans les hautes montagnes, et encore le soir seulement. Cette température doit diminuer leur transpiration, et la nature qui cherche à se débarrasser doit rétablir dans les enfants l'évacuation de la membrane pituitaire, qui, excitant l'organe, lui procure l'extension nécessaire à son usage.

Les nègres créoles tirent vanité de ce trait de ressemblance avec les blancs, et affectent de se prévaloir de ce qu'ils regardent comme une supériorité.

Serait-ce parce que l'humeur du nez aurait repris dans les créoles le cours ordinaire qu'ils ont en général moins d'odeur que ceux de Guinée? Cette humeur infecte-t-elle la transpiration chez ces derniers, corrompt-elle plus la matière de leurs sueurs?

J'abandonne d'autant plus volontiers ces remarques aux physiciens, dont elles méritent peut-être l'attention, qu'ils réfléchiront que les Indiens, qui habitent un pays très-chaud, ont le nez long et point d'odeur, et je reprends ce qui concerne les nègres de la partie française de Saint-Domingue.

Une impression très-vive pour les Européens qui débarquent pour la première fois dans l'une des Antilles, et à plus forte raison à Saint-Domingue, c'est d'y voir autant de figures noires. Un des effets du sombre de cette nuance, sur laquelle les clairs semblent se fondre, est de faire que les Européens soient un peu plus ou moins longtemps avant de pouvoir reconnaître un nègre par les seuls traits de sa physionomie, et par conséquent de le distinguer d'un autre nègre. J'avoue même que toutes les fois que je suis revenu de France aux colonies, j'ai éprouvé un peu cet embarras; mais bientôt on saisit et l'ensemble et les détails d'un visage noir, comme ceux d'un visage blanc. Toutes les affections, toutes les passions s'y peignent avec un caractère qui est propre à chacune d'elles, et rien n'y est perdu, pas même la rougeur qui trahit l'innocence en faveur du plaisir, quoique cette expression puisse paraître étrange.

Les enfants nègres ont, à l'époque de leur naissance, une peau dont la teinte rougeâtre laisserait indécis sur leur couleur, si un léger bord noirâtre ne se faisait pas remarquer autour des points que la pudeur veut qu'on cache, et à la naissance des ongles. La maladie change aussi la peau du nègre; elle prend alors une pâleur relative, et la petite vérole y laisse des mouches d'un noir plus foncé aux points où elle a marqué, lors même qu'elle n'a pas creusé.

Le ton sombre de la peau des nègres est causé que la vieillesse se laisse moins lire sur leur figure, d'autant qu'ils n'ont presque pas de barbe, et que leur chevelure laineuse ne blanchit que lorsqu'ils sont très-avancés en âge. Ce contraste des deux couleurs a même quelque chose de plus frappant, et il ne peut manquer d'être très-remarqué, parce que tous les nègres ont beaucoup de vénération pour leurs vieillards. Ils inculquent ce sentiment à leurs enfants dès l'âge le plus tendre, et par l'empressement que ceux-ci mettent dans leurs soins officieux, dès qu'ils sont en état d'en avoir pour leurs vieux parents, on voit que la leçon a réussi.

J'ajouterai que les nègres aiment assez à s'épiler ou à user des ciseaux et du rasoir pour avoir une peau sur laquelle rien ne s'élève, et ce goût n'est pas toujours exclusivement celui d'un seul sexe.

L'une des singularités les plus dignes d'observation, relativement à la peau noire, s'offre quelquefois à Saint-Domingue; je veux parler des *Albinos* ou *Nègres blancs*, comme on les nomme dans la colonie. Il y en a toujours quelques-uns, et il n'est même pas rare que les mères de ces blafards soient d'une teinte très-foncée. Il existe encore une *Albinos* au Cap, qui a bien voulu se prêter en 1783 à des observations dont le lecteur ne sera pas privé¹.

On voyait à la même époque, au canton de Maribaroux,

1. Cette *Albinos*, créole du Port-de-Paix, nommée *Marguerite Rebecca*, fille légitime et unique de *Guillaume Rebecca*, nègre tenant un bateau passager du

sur l'habitation Théard et veuve Poirier, une négresse, mère de sept ou huit enfants, dont les premiers et les derniers, provenus du même père, étaient *Albinos*, tandis que les intermédiaires qui en avaient un autre étaient noirs.

J'ai vu, au mois de février 1783, Jean, surnommé *Jean Blanc*, dans la prison de Saint-Louis du Sud (où il avait été mis pour avoir manqué à la revue des milices). Ce nègre libre, créole de Cavaillon, était *Albinos*, quoique ses huit frères ou sœurs fussent nègres noirs, et il était marié à une négresse, dont il avait alors cinq enfants, tous nègres.

Qu'il me soit permis, puisque je parle d'*Albinos*, de sortir

Port-de-Paix au Cap, et d'*Ursule Cornave*, négresse, l'un et l'autre créoles de la paroisse du Gros-Morne, est née le 15 septembre 1767.

Elle a, le 26 mai 1783, quatre pieds, onze pouces et six lignes, pieds nus; elle est bien faite, et d'un embonpoint proportionné. Sa tête est un peu longue, et ses oreilles sont disposées de manière que le haut du cartilage surmonte les yeux, tandis que le bas du lobe ne descend qu'à la moitié du nez, ce qui fait paraître les mâchoires très-longues, et principalement la mâchoire inférieure. La peau de Marguerite, qui est très-fine et qui laisse apercevoir les ramifications des plus petits vaisseaux qui s'y distribuent, est d'une blancheur fade, et devient sèche vers les extrémités du corps. Ses cheveux sont une espèce de laine d'un blond roux, assez agréable au toucher. Ses sourcils sont de la même nuance, et rares, ainsi que les cils.

Sa figure a le caractère de celle des nègres, surtout dans un nez épaté et dans deux lèvres épaisses et décolorées. Elle a le sein très-joli et dans la proportion de son âge. Le siège de la pudicité et les aisselles sont garnis d'une manière analogue aux cheveux, et elle est depuis deux ans sujette au signe périodique de la puberté.

On n'aperçoit sur toute l'habitude de son corps aucune tache, si ce n'est quelques petits points lenticulaires roussâtres, qui sont très-apparents sur la poitrine. Ses mains et ses pieds, quoique grands, ne sont ni disproportionnés ni difformes.

Ses cheveux, quoique frisés et lanugineux, prennent cependant sous le peigne une espèce d'étendue, car elle en forme une tresse d'environ huit pouces, à partir du lien.

Ses yeux sont bien fendus et assez ouverts pour apercevoir que le muscle releveur jouit de toute sa force. Le blanc de l'œil est pur; la pupille et la prunelle assez larges; l'iris est composé à l'intérieur, autour de la pupille, d'un cercle jaune indéterminé; ensuite vient un autre cercle mêlé de jaune et de bleu, de manière que les yeux sont chatoyants. Ils ont un mouvement d'oscilla-

un instant de Saint-Domingue, pour observer qu'à la Martinique, au quartier du Vauclain, une négresse de M. Lambert Donc, avait deux jumeaux, dont l'un était nègre et l'autre *Albinos*.

Cette altération de la peau des nègres n'est pas la seule qu'elle donne lieu de remarquer; il en est une autre, qui semble être la graduation entre le nègre et l'*Albinos*. Elle consiste dans des marques ou taches plus ou moins grandes, et avec des nuances qui varient depuis le roussâtre, jusqu'au blanc laiteux. Tout le monde connaît ce que Buffon a publié d'une négresse pie, et à la symétrie près de ces taches, qui est un phénomène très-rare, on voit souvent des nègres ainsi marqués, soit sur le

tion très-vif, pendant lequel les deux yeux s'éloignent ou se rapprochent alternativement du nez d'environ deux lignes, avec une direction un peu inclinée, des tempes vers le nez, direction qui est commune aux orbites. Elle assure cependant que ce mouvement involontaire, et même fatigant à remarquer, n'a paru que depuis peu, après un mal d'yeux considérable.

Marguerite Rebecca est douce et laborieuse. Elle lit, écrit (je conserve de son écriture) et chiffre bien, et a dans ses discours et dans sa contenance, l'assurance d'une personne de son état. Elle coud à merveille (j'ai porté des chemises faites par elle), elle est gaie et paraît ne différer des autres nègres que par les traits physiques. Elle jouit d'une bonne santé et a supporté récemment, sans aucun accident la petite vérole naturelle et la rougeole.

Son extérieur est modeste et décent. Sa peau, que la grande chaleur anime, se colore aussi par l'effet d'une espèce de honte qu'elle éprouve lorsqu'elle est considérée. Elle pratique avec assiduité les exercices de piété.

Comme l'on cherche toujours à tout expliquer, les bonnes gens avec lesquels vivent cette *Albinos* répètent ce qu'on lit dans le numéro 51 des *Affiches américaines* de Saint-Domingue, du 23 décembre 1767, sur la naissance de Marguerite Rebecca, et que je copie.

« Sa mère, dont la sagesse et la conduite sont exemplaires, assistait régulièrement, les fêtes et dimanches, aux offices de la paroisse de ce quartier, et se plaçait ordinairement en face du tableau du maître-autel qui représente un *ex voto* d'une reine, dont la figure belle, expressive et vivement coloriée, faisait sur elle une impression si flatteuse, qu'elle ne pouvait se défendre d'avoir toujours les yeux dessus, ni même de le considérer sans émotion. C'est ce qu'elle a constamment déclaré à toutes les personnes que la curiosité a attirées chez elle, pour voir et admirer ce bizarre et surprenant effet de la nature. »

Le lecteur peut comparer cette description fidèle avec les folies recueillies par M. de Paw sur les *Albinos*.

corps entier, soit sur une partie, et quelquefois sur un membre seulement.

Parmi les nègres, le noir foncé de la peau est une beauté. Ils savent que des yeux vifs et les dents blanches tranchent mieux sur ce fond très-rembruni, et la coquetterie est de toutes les couleurs. Elle se montre aussi dans les vêtements des nègres, tout simples qu'ils sont : donnons-en une idée.

Une chemise et une culotte, voilà pour le nègre ; et même il en est qui n'ont que la culotte. Cette chemise et cette culotte sont quelquefois de la même toile, d'autres fois de toiles différentes, et c'est déjà une espèce de recherche. La culotte longue ou courte est une autre combinaison ; mais chez les nègres cultivateurs elle est toujours courte. Dans la chemise, le collet, les poignets, les épaulettes sont quelquefois différents du reste, et c'est un nouveau conseil de la mode. Un nègre, pour peu qu'il ne soit point paresseux, a plusieurs *rechanges*, et pour les dimanches, les fêtes et les jours de marque, la chemise et la culotte sont blanches. Un chapeau plus ou moins beau, mais presque toujours rabattu, une plus grande finesse dans la toile, l'addition d'une veste, et enfin celle des souliers, car les nègres ont les pieds nus, et s'en servent adroitement pour prendre quelque chose à terre avec les orteils, comme ils le feraient avec les doigts de la main ; tels sont les divers degrés que parcourt le luxe, auxquels il faut cependant ajouter que des mouchoirs, plus ou moins chers, sont sur la tête, au cou et dans les poches ; de manière que tel nègre très-petit maître peut offrir sur lui une dépense qu'on ne payerait pas avec dix louis de France, et souvent sa garde-robe vaut quatre ou cinq fois autant. Il est aussi des nègres, espèce de séducteurs à la mode, comme on en voit parmi les blancs, à l'égard desquels les négresses se disputent le plaisir de les faire paraître plus élégants.

Pour une négresse, une chemise, une jupe et puis un mouchoir qui couvre la tête, voilà le vêtement ordinaire. Mais de combien de nuances il est susceptible, depuis la grosse toile de Vitré en Bretagne, le *brin* et le *ginga*, jusqu'à la toile de

Flandres et la batiste ! Et ce mouchoir qui ceint le chef, la mode a-t-elle jamais rien trouvé qui se prêtât mieux à tous ses caprices, à tout ce qu'elle a de gracieux ou de bizarre ? Tantôt il est simple, et n'a d'autre valeur que dans ses contours ; tantôt la forme de la coiffure exige que dix ou douze mouchoirs soient successivement placés les uns par-dessus les autres, pour former un énorme bonnet, dont le poids demande une sorte d'équilibre, qui rappelle l'adresse étonnante avec laquelle les nègres des deux sexes portent sur leurs têtes des vases remplis de liquide, et parcourent avec rapidité de longs espaces, sans avoir besoin de leurs mains. Quel luxe quand le moindre de ces douze mouchoirs coûte un demi-louis de France, et qu'on songe que celui du dessus ne pouvant être mis plus de huit jours, il faut avoir des suppléments ! Le mouchoir de cou qui doit, pour l'élégance, être assorti à celui de la tête, augmente la dépense, et ceux de poche la portent très-haut.

Il est cependant beaucoup de négresses qui, quoique très-bien mises, suppriment le mouchoir de cou. Je n'ai pas besoin de dire que ce sont les jeunes, et celles chez qui ce mouchoir cacherait et une jolie taille, et des contours heureux. De beaux pendants d'oreille d'or, dont la forme varie, des colliers à grains d'or mêlés de grenats, ou bien de grenats seulement, ajoutent à l'ornement, ainsi que des bagues d'or. Un beau chapeau uni de castor blanc ou noir, ou ayant un ruban de soie ou d'or autour de la forme, ou même enrichi d'un large brodé d'or, indique encore un ton plus élevé, ainsi que le corset ; et enfin le casaquin, à la façon des blanches, puis des souliers de cuir en forme de mules, et parfois même des bas.

On aurait peine à croire jusqu'à quel point la dépense d'une négresse esclave peut aller ; elle met toute sa gloire, et une de ses plus douces jouissances, à avoir beaucoup de lingè. Jamais elle ne se trouve assez de mouchoirs ni de déshabillés, et une manie qu'elles ont presque toutes, c'est de se les emprunter réciproquement. La plus grande marque d'amour qu'on puisse donner à une négresse, c'est de lui faire *couper des*

cotes; c'est-à-dire, de la conduire ou de l'envoyer chez un marchand, pour choisir les superbes mousselines, les indiennes et les perses, dont elle se fait des jupes. Combien d'entre elles savent, par un manège étudié, inspirer l'espoir à de crédules amants, déjà dupes depuis longtemps, lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs présents ne leur acquièrent aucun droit! On a vu des négresses qui avaient jusqu'à cent déshabillés, qu'on ne pouvait évaluer à moins de deux mille écus de France.

Un grand plaisir pour elles, c'est de faire ce qu'elles appellent l'assortiment; c'est-à-dire, qu'à certaines fêtes solennelles, elles s'habillent plusieurs d'une manière absolument uniforme, pour aller se promener ou danser. On fait plus fréquemment l'assortiment avec une bonne amie qui est la confidente, celle dont on ne peut pas se passer. Cet attachement extrêmement vif, est par cela même peu durable; car il faut le dire, les perfidies, les trahisons viennent trop souvent de la bonne amie; et quand le jour de la haine est arrivé, il n'est pas d'injures qu'elles ne se prodiguent, point de turpitudes qu'elles ne révèlent ou qu'elles n'inventent, et des paroles on en vient presque toujours aux mains. On se rappelle bien alors le vieil adage : *Amitié de femmes, de l'eau dans un panier.*

Ce n'est pas seulement dans les villes que le luxe des esclaves est très-apparent. Dans plusieurs ateliers, celui qui a manié la houe ou les outils pendant toute la semaine fait sa toilette pour aller le dimanche à l'église ou au marché, et l'on aurait de la peine à le reconnaître sous des vêtements fins. Cette métamorphose est encore plus grande pour la négresse qui a pris une jupe de mousseline et ses mouchoirs de Paliacate ou de Madras. Je l'assure ici, il est bien peu de nègres exempts de reproches lorsqu'on les voit couverts de haillons, et lorsqu'enfin on ne peut leur en faire, c'est à la mauvaise administration des maîtres qu'ils s'adressent, et peut-être plus justement encore, à l'administration publique.

Les nègres, tels qu'ils sont dans la colonie, montrent en général plutôt le courage de la résignation que celui de la

bravoure; néanmoins dans les circonstances où l'on a eu besoin de cette dernière qualité, on a eu à se louer de l'épreuve, pourvu toutefois que les nègres eussent alors avec eux des blancs, pour les rassurer et pour leur donner de la confiance. Leur résignation est entière dans les douleurs physiques, et j'en ai vu soumis à des opérations très-douloureuses, où ils étouffaient la plainte. Lorsque le crime les mène à la mort, ils y vont avec une fermeté qui ressemble quelquefois à l'insensibilité. Il en est dont l'âme fière, élevée, rougirait de la moindre bassesse. Le chagrin a sur eux beaucoup d'empire, et il agit avec la rapidité qu'on lui connaît dans tous les climats chauds, parce que l'imagination, plus active, y est aussi plus facile à frapper. On a vu des nègres que la contrainte et une vie trop monotone affectaient singulièrement. J'en citerai deux traits.

Sur l'habitation des Glaireaux, au quartier Morin, un nègre nommé *Jean-Baptiste*, détestant le travail de la culture, imagine pour s'en débarrasser de tailler, sur les dimensions de son bras droit, un bras de bois assez dur, et pendant plusieurs mois, il exerce sa main gauche à couper le poignet du bras de bois avec sa serpe. Lorsque enfin il se croit assez sûr de son coup, il place la vraie main droite, qu'il ne put cependant amputer qu'au quatrième coup.

Un autre nègre de l'habitation Dubuisson, dans la paroisse du Trou (sucrerie dont la sage administration mériterait d'être prise pour modèle dans toute la colonie), était sujet à désertier et à des maladies qui étaient la suite de son libertinage et dont le traitement le faisait tenir dans une sorte de gêne. Un premier jour de l'an, il affine son couteau, et d'un seul coup il se rend eunuque.

Je n'ajouterai pas d'autres détails du même genre, on n'est que trop instruit de la facilité qu'ont certains Africains à s'étouffer avec leur langue et de la frivolité des motifs qui les portent à employer ce moyen.

Des personnes, concluant de l'énergie de quelques nègres pour les peindre tous, ont dit qu'il serait facile d'en faire

promptement des hommes très-éclairés, dont les succès seraient glorieux pour l'humanité entière, et à l'appui de cette opinion ils ont rapporté des faits qui prouvent que des nègres se sont distingués par des actions recommandables dans différents genres et même par une espèce de savoir.

D'autres personnes, au contraire, puisant leurs arguments dans des actes aussi réels et qui prouvent la plus honteuse ignorance et un penchant bien fort pour le vice, ont affirmé que les nègres sont une espèce abâtardie et dégénérée, et peu s'en est fallu qu'ils n'imitassent ce concile, aussi injuste que bizarre, où l'on agita la question de savoir si les femmes avaient une âme, elles qui avertissent l'homme de l'existence de la sienne.

La vérité, dit-on sans cesse, n'est pas dans les extrêmes, et les deux opinions que je cite sur le nègre le prouvent encore, car elles sont également erronées. Qui oserait se charger de démontrer que l'influence de l'éducation peut ou ne peut pas s'étendre à tel ou tel objet? Qui peut savoir jusqu'à quel point les causes physiques secondent ou contrarient l'éducation? Qui peut même désigner d'une manière infailible le système d'éducation qui convient le mieux à tel peuple donné? Ce problème tout à la fois métaphysique, moral, physique et d'économie politique n'est pas résolu, ni même entamé par des déclamations où une fausse philosophie adopte tout d'un côté et où la mauvaise foi nie tout de l'autre. Le fait actuel c'est que le nègre est dans un état de dégénération réelle comparativement à l'Européen civilisé. Cet état est tel qu'il autorise à soutenir que cette dégénération qui est, peut-être, l'ouvrage des siècles, voudrait d'autres siècles pour que ses effets généraux disparaissent tout à fait et un concours de causes et de volontés dont il est difficile de supposer la réunion subite, quelque séduisant que cet espoir puisse être.

Les nègres n'ont que fort peu d'idées de calcul et ils comptent avec des grains de maïs ou des pois, en variant les espèces ou les grosseurs, pour indiquer les différentes pièces de

monnaie. Jamais ils n'ont une notion exacte de leur âge, et l'on ne parvient pas même à leur en faire retenir l'époque. Ce qui est passé depuis dix ans leur semble à une distance qu'ils confondent avec une autre distance double et triple. Leur mémoire est très-fautive et les trompe souvent. Il leur faut de très-grands événements pour leur tenir lieu de dates, et ce qui les étonne le plus dans les blancs, c'est l'écriture, c'est la communication des idées, et quand ils disent que les blancs auraient réputé les nègres sorciers s'ils avaient fait cette précieuse découverte, ils conviennent assez qu'ils ne sont pas très-éloignés de nous croire un peu familiarisés avec le démon. Ce mot me rappelle ce que quelques nègres disent de leur origine.

Selon eux, Dieu fit l'homme et le fit blanc; le diable qui l'épiait fit un être tout pareil; mais le diable le trouva noir lorsqu'il fut achevé, par un châtement de Dieu qui ne voulait pas que son ouvrage fût confondu avec celui de l'esprit malin. Celui-ci fut tellement irrité de cette différence, qu'il donna un soufflet à la copie et la fit tomber sur la face, ce qui lui aplatit le nez et lui fit gonfler les lèvres. D'autres nègres moins modestes disent que le premier homme sortit noir des mains du Créateur et que le blanc n'est qu'un nègre dont la couleur est dégénérée.

J'ai déjà dit quelque chose de l'opinion des nègres sur les morts, dont ils racontent toutes les fables que les vieilles de tous les pays font aux enfants. De là le zèle qu'ils mettent aux funérailles, et qui a un caractère différent quand il se rapporte aux blancs ou aux nègres. Ce qui est commun ce sont les hurlements, les cris de désespoir et les démonstrations d'une douleur déchirante. Quel dommage que pour la plupart ce ne soit qu'une coutume, qui au fond n'est pas plus sotte que celle de louer en Europe des hommes pour porter des habits de deuil. C'est à des moments convenus de la cérémonie funèbre que ces cris éclatent, et l'on cite même à ce sujet une anecdote vraie ou fausse qui, au surplus, peint bien un enterrement où assistent des nègres. Des cris s'étant fait entendre, une négresse qui avait

un grand crédit sur les autres, les interrompit en leur disant : *pencore crié, mon va ba zot' la voi.* « Ne criez point encore, je vous donnerai le signal. » Arrivées à la fosse, les négresses font mine de s'y jeter, elles se débattent pour s'arracher à celles qui les retiennent, et dans ces combats, les convulsions et les pamoisons ont leur place.

Si l'on enterre un nègre, les autres accompagnent aussi le corps ; quelquefois même avec un tambour en chantant l'éloge du défunt et en battant des mains. L'on fixe ensuite à un jour qui laisse le temps des préparatifs ce qu'on appelle un service, c'est-à-dire, un grand repas où l'on mange bien et boit encore mieux, et qui se termine quelquefois par la danse. Ce sont les parents, les amis ou les nègres compatriotes qui font les frais de cette cérémonie, qui n'est rien moins que lugubre. J'eus le malheur de perdre un jeune nègre mondongue, nommé Castor, le 29 novembre 1782, et les nègres firent son service le 25 décembre. Je contribuai même pour le repas, ce que font beaucoup de maîtres.

Quand un esclave meurt ayant des enfants, ils se partagent ce qu'il a laissé ; les parents succèdent à défaut d'enfants. Enfin si cet ordre de succession manque, on distribue, avec l'agrément du maître, les effets à d'autres nègres qui ont des enfants, et lorsqu'on peut établir que le défunt a eu l'intention de disposer de son petit pécule, sa volonté est accomplie comme sacrée.

Le deuil des nègres consiste à se vêtir de blanc durant plusieurs jours, et à avoir le mouchoir de tête plié en demi-mouchoir, mis sans aucun soin, et avec les deux bouts pendants par derrière.

Je ne suis pas assez injuste pour prétendre que les larmes des nègres sont toujours étudiées ; il est des nègres qui pleurent parce que leur cœur est déchiré, dont les yeux se mouillent lorsque, longtemps encore après, ils parlent de quelques objets qui leur étaient chers, et parmi lesquels ils comptent des maîtres qu'ils ont aimés et servis avec une estimable fidélité.

J'ai à parler maintenant du langage qui sert à tous les nègres qui habitent la colonie française de Saint-Domingue. C'est un français corrompu, auquel on a mêlé plusieurs mots espagnols francisés, et où les termes malins ont aussi trouvé leur place. On concevra aisément que ce langage, qui n'est qu'un vrai jargon, est souvent inintelligible dans la bouche d'un vieil Africain, et qu'on le parle d'autant mieux qu'on l'a appris plus jeune. Ce jargon est extrêmement mignard, et tel que l'inflexion fait la plus grande partie de l'expression. Il a aussi son génie (qu'on passe ce mot à un créole qui croit ne le pas profaner), et un fait très-sûr, c'est qu'un Européen, quelque habitude qu'il en ait, quelque longue qu'ait été sa résidence aux îles, n'en possède jamais les finesses.

Je n'ignore cependant pas que le langage créole a donné lieu à plusieurs critiques. Il en est une fort amère, consignée dans un ouvrage intitulé : *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique*. Il est vrai qu'on a pris une méthode fort sûre pour le décrier, c'est de faire du *créole-suisse*, et d'en conclure que ce langage est misérable. Je me range à l'avis de l'auteur, mais il faut avouer que son baragouin ne passera pour créole qu'auprès de nos savants, qui en introduisent un du même genre sur les théâtres, et qui persuadent aux Parisiens que c'est le véritable. La prétendue lettre du Suisse n'a jamais été écrite que par lui, ou par quelqu'un qui a voulu s'amuser de sa crédulité. J'en appelle aux séduisantes créoles qui ont adopté ce patois expressif pour peindre leur tendresse !

Il est mille riens que l'on n'oserait dire en français, mille images voluptueuses que l'on ne réussirait pas à peindre avec le français, et que le créole exprime ou rend avec une grâce infinie. Il ne dit jamais plus que quand il emploie les sons inarticulés, dont il a fait des phrases entières. Le *Chia*, le *Bichi* même, qu'on a tant voulu ridiculiser, est-il un terme de dédain qui renferme plus de sens ? Et pour qu'on ne prétende pas que je crée des merveilles imaginaires, je vais rapporter une chanson bien connue, qui fera voir si le langage créole est un jargon insi-

gnifiant et maussade. Elle a été composée il y a environ quarante ans, par M. Duvivier de la Mahautière, mort conseiller au Conseil du Port-au-Prince. J'en présente en même temps la traduction versifiée par un créole, qui, aux dépens de son amour-propre, n'a cherché qu'à conserver, presque ligne pour ligne, le sens littéral qu'une imitation libre aurait empêché de saisir.

Sur l'air : *Que ne suis-je la fougère !*

4

Lisette quitté la plaine,
Mon perdi bonheur à moué;
Gié à moin semblé fontaine,
Dipi mon pas miré toué.
La jour quand mon coupé canne,
Mon songé zamour à moué;
La nuit quand mon dans cabane,
Dans dromi mon quimbé-toué.

2.

Si to allé à la ville,
Ta trouvé geine Candio,
Qui gagné pour tromper fille,
Bouche doux passé sirop.
To va créer yo bin sincère,
Pendant quior yo coquin tro;
C'est Serpent qui contrefaire
Crié Rat, pour tromper yo.

3.

Dipi mon perdi Lisette;
Mon pas souchié Calenda.
Mon quitté *Bram-bram sonnette*.
Mon pas batte *Bamboula*.
Quand mon contré laut' négresse,
Mon pas gagné gié pour li;
Mon pas souchié travail pièce :
Tout, qui chose à moin nourri.

4.

Lisette tu fuis la plaine,
Mon bonheur s'est envolé;
Mes pleurs en double fontaine,
Sur tous tes pas ont coulé.
Le jour, moissonnant la canne,
Je rêve à tes doux appas;
Un songe dans ma cabane,
La nuit, te met dans mes bras.

2.

Tu trouveras à la ville,
Plus d'un jeune freluquet,
Leur bouche avec art distille
Un miel doux mais plein d'appât;
Tu croiras leur cœur sincère :
Leur cœur ne veut que tromper;
Le serpent sait contrefaire
Le rat qu'il veut dévorer.

3.

Mes pas, loin de ma Lisette,
S'éloignent du Calinda,
Et ma ceinture à sonnette
Languit sur mon bamboula.
Mon œil de toute autre belle,
N'aperçoit plus le souris;
Le travail en vain m'appelle,
Mes sens sont anéantis.

4.

Mon maigre tant com' gnon souche,
 Jambe à moin tant comme roseau;
 Mangé na pas doux dans bouche,
 Tafia même c'est comme dyo.
 Quand mon songé toué, Lisette,
 Dyo toujours dans gié moin.
 Magnér moin vini trop bête,
 A force chagrin magné moin.

4.

Je pérís comme la souche,
 Ma jambe n'est qu'un roseau;
 Nul mets ne plaît à ma bouche,
 La liqueur s'y change en eau.
 Quand je songe à toi, Lisette,
 Mes yeux s'inondent de pleurs.
 Ma raison lente et distraite
 Cède en tout à mes douleurs.

5.

Liset' mon tandé nouvelle,
 To compté bintôt tourné :
 Vini donc toujours fidèle.
 Miré bon passé tandé.
 N'a pas tardé davantage,
 To fair moin assez chagrin,
 Mon tant com' zozo dans cage,
 Quand yo fair li mouri faim.

5.

Mais est-il bien vrai, ma belle?
 Dans peu tu dois revenir :
 Ah! reviens toujours fidèle,
 Croire est moins doux que sentir.
 Ne tarde pas davantage,
 C'est pour moi trop de chagrin;
 Viens retirer de sa cage,
 L'oiseau consumé de faim.

C'est dans ce langage qui, comme on le voit, comporte la rime et la mesure, que les créoles aiment à s'entretenir, et les nègres n'en ont pas d'autre entre eux. C'est encore par son moyen que les nègres expriment et leurs mots sentencieux, et leurs traits piquants.

On leur entend dire, par exemple, d'un bavard, que *sa bouche n'a pas de dimanche*. Veulent-ils montrer que l'orgueil est une sottise, ils indiquent deux points opposés du ciel, en disant : *Solé lèvé là, li couché là*. « Le soleil se lève ici, il se couche là, » pour exprimer que si cet astre a un couchant, il n'est pas de sujet de vanité qui puisse être durable.

Je bornerai, pour ce moment, à ce que j'en ai dit ce qui concerne la classe des nègres, qui comprend en quelque sorte tous les esclaves à Saint-Domingue. Parmi ceux-ci, se trouve mêlée la descendance de quelques Caraïbes, de quelques Indiens de la Guyane, de Sauvages Renards du Canada, de Natchez de

la Louisiane, que le gouvernement, ou des hommes violateurs du droit des gens, jugeaient nécessaire ou lucratif de réduire à la servitude.

J'oubliais de dire que ce qui distingue le plus le nègre créole de l'Africain, c'est qu'à l'exemple des colons anglais, les habitants de la colonie française font étamper sur la poitrine, de leur nom ou avec de simples lettres initiales, les Africains; tandis que les autres ne le sont que dans les cas extrêmement rares où l'on veut les humilier, précisément parce que l'usage les excepte. L'étendue de la colonie, le voisinage d'une colonie étrangère, tout aura porté à adopter une précaution qui n'a rien de douloureux. Elle a cependant un inconvénient pour l'Africain qui passe de l'état d'esclave à celui d'affranchi : c'est qu'en prolongeant le souvenir de sa première situation, elle peut, dans plusieurs cas, élever des doutes sur sa liberté.

Mais ces affranchis, quels sont-ils? J'aurai assez d'occasions, dans la description d'une immense colonie, de compléter le caractère et les mœurs des esclaves et j'y trouverai l'avantage de rendre les choses plus frappantes, parce qu'elles se trouveront, pour ainsi dire, dans des cadres qui leur seront assortis.

DES AFFRANCHIS.

Les affranchis sont plus universellement connus sous le nom de *Gens de couleur* ou de *Sang-mêlés*, quoique cette dénomination, prise exactement, désigne aussi les nègres esclaves. Dès que la colonie eut des esclaves, elle ne tarda pas à avoir des affranchis, et plusieurs causes durent concourir à former cette classe intermédiaire entre le maître et l'esclave. A Saint-Domingue les esclaves étaient non-seulement des nègres, mais encore des Indiens et des Sauvages, qu'on ne distinguait des nègres que par leur couleur. La rareté des femmes, les mœurs des flibustiers et des boucaniers, l'appât attaché à la condescendance des négresses, firent paraître les mulâtres, que la

nuance de leur peau classa avec les Indiens et les Sauvages, comme le prouve le recensement de 1681, où on les trouve tous confondus et au nombre de 480; mais alors, il n'y avait de libre que des blancs.

Les hommes qui asservissaient, sans scrupule, les Sauvages et les Indiens, colorés comme les mulâtres, éprouvèrent cependant un sentiment particulier à l'aspect de ceux-ci et par une sorte d'accord, qui ne peut avoir son origine que dans l'affection paternelle et dans l'amour-propre, il passa en usage que les mulâtres, en atteignant leur vingt-unième année, sortaient d'esclavage. Cependant l'intérêt personnel ayant violé plus d'une fois cette convention tacite, et le code Noir ayant réglé les successions coloniales quant aux esclaves, les mulâtres perdirent leurs avantages, et l'on ne reconnut réellement pour affranchis que ceux à l'égard desquels le maître avait formellement abdiqué ses droits par écrit. Il avait existé de semblables affranchis bien avant 1685, puisque l'édit du mois de mars de cette année, préparé par des conseils supérieurs et les administrateurs des colonies, plusieurs années auparavant, fait de la manumission, volontairement souscrite par le maître, une disposition légale; et l'on voit dans les recensements du commencement du siècle actuel, qu'il se trouvait environ 500 gens libres de tout âge et de tout sexe, que quelquefois l'on distinguait encore en nègres libres et en mulâtres libres; sans doute parce que l'on confondait avec ces derniers la descendance des Indiens et des Sauvages, parmi lesquels il a dû se trouver d'autant plus naturellement des affranchis que les Indiennes ou les Sauvageresses ont du mépris pour les nègres, tandis que les blancs aiment le caractère doux et fidèle et les appas secrets de ces femmes.

Si l'on réfléchit au grand nombre des motifs qui se réunissaient pour l'augmentation du nombre des affranchis, on sera sans doute surpris de n'en voir pas davantage en 1703, époque où je n'en trouve que 500 de recensés. En effet, les suites d'un concubinage qui semblait nécessaire; une sorte de générosité qui souvent ne devait s'exercer qu'à la mort du maître, un

calcul, même intéressé, parce que l'on vendait quelquefois l'esclave à lui-même; le mariage d'un affranchi avec son esclave, enfin la propre reproduction des affranchis, tout devait servir à augmenter cette classe. Elle resta cependant quelques années sans accroissement sensible; puis les libérations testamentaires et les ventes d'esclaves consenties à eux-mêmes étant devenues plus fréquentes, il y eut une ordonnance de 1714 qui assujettit l'affranchissement à l'autorisation des chefs de la colonie. En 1715, il y avait environ 1,500 affranchis, et il fallut plus de trente ans pour doubler ce nombre. On en compta ensuite plus de 6,000 en 1770 et le double dix ans après.

Ce dernier accroissement eut sa source dans la force qu'avait acquise l'opinion que le blanc, père d'un enfant de couleur, devait chercher à lui procurer la liberté; dans le premier effet de l'ordonnance de 1775, parce qu'en prescrivant de nouvelles formes pour l'affranchissement, et en lui donnant de nouvelles gênes, elle annonçait de la faveur pour le passé; et dans le désir de recruter la maréchaussée, qui fit promettre la liberté à ceux qui y serviraient.

Mais nulle augmentation n'a jamais été égale à celle qu'offre le moment actuel comparé à 1780, puisque les gens de couleur se trouvent maintenant au nombre de vingt-huit mille, ce qui présente un total presque double de celui d'alors. Il peut cependant être expliqué par les raisons que je viens de rapporter sur ce qui a eu lieu dans l'intervalle de 1770 à 1780; en y ajoutant d'abord que des dépenses d'embellissements faites en 1780 et depuis, ont rendu les affranchissements nombreux, parce qu'on avait besoin du produit de leur taxe; de manière que depuis dix ans l'on peut en compter plus de sept ou huit mille; et en outre que jamais les mariages d'affranchis avec des esclaves, ni ceux des esclaves avec des blancs n'ont été aussi communs. On a reproché, surtout dans la partie du sud, à plusieurs de ces derniers, d'avoir réuni à cette complaisance, chèrement payée, celle de se rendre maris de plus d'une

femme. Or, tel de ces mariages produisant la légitimation de cinq ou six enfants, ce moyen a porté une augmentation considérable et subite dans la classe des affranchis, et a causé aussi une plus grande reproduction. La formation des chasseurs royaux, en 1779, a encore donné lieu à l'accroissement, en faisant mieux rechercher les gens de couleur non recensés, et en devenant la cause de la ratification de libertés peu légales en faveur de ceux d'entre eux qui en offraient le prix dans leur dévouement à s'enrôler dans ce corps.

Telles sont les causes, qui, en se combinant entre elles, ont donné à la colonie française de Saint-Domingue les vingt-huit mille affranchis qu'elle compte en ce moment.

La première observation qu'inspire l'existence de cette classe, c'est que ce fut au sein de la France qu'on fit des lois pour le maintien de la servitude des Africains en Amérique; que ce fut la France qui songea à s'approprier les produits du commerce de la traite des noirs, qu'il est même interdit aux colonies de faire directement; que le gain de ce privilège exclusif a été pour la France, et que les colons ne doivent qu'à eux seuls l'idée de l'affranchissement, de ce pacte heureux qui rétablit un esclave dans les droits de l'humanité; qui donne au maître le moyen de satisfaire sa justice ou un sentiment de générosité qui tourne au profit de l'esclave et qui ajoute à la force politique des colonies; et auquel enfin il n'a manqué, pour être vraiment respectable, que l'obligation de la part du maître d'assurer la subsistance de l'affranchi jusqu'à ce qu'il pût s'en procurer une, et pour le cas où l'âge et les infirmités le livreraient à la misère.

Les affranchis, comme il est aisé de le sentir, sont des individus offrant une grande variété dans les nuances par leur mélange avec les blancs, avec les nègres et entre eux-mêmes; mélange qui, pouvant se faire avec différentes combinaisons de nuances, donne, à son tour, naissance à des combinaisons nouvelles. Les deux extrêmes sont, pour ces affranchis, d'un côté le nègre, et de l'autre des individus dont la couleur ne

montre aucune différence sensible lorsqu'on la compare à celle du blanc.

C'est pour mieux faire connaître cette localité colorée, que je vais parcourir les degrés divers de mélange.

RÉSULTAT

de toutes les nuances produites par les diverses combinaisons du mélange des blancs avec les nègres, et des nègres avec les Caraïbes ou Sauvages, ou Indiens occidentaux et avec les Indiens orientaux.

I.

Combinaisons du Blanc.

D'un Blanc et d'une	Négresse, vient	un Mulâtre.
—	Mulâtresse.	Quarteron.
—	Quarterone.	Métis.
—	Métisse	Mamelouc.
—	Mamelouque	Quarteronnée.
—	Quarteronnée	Sang-mêlé.
—	Sang-mêlée.	Sang-mêlé qui s'approche continuellement du Blanc.
—	Marabou.	Quarteron.
—	Griffonne.	Quarteron.
—	Sacatra	Quarteron.

II.

Combinaisons du Nègre.

D'un Nègre et d'une	Blanche, vient.	un Mulâtre.
—	Sang-mêlée.	Mulâtre.
—	Quarteronnée.	Mulâtre.
—	Mamelouque	Mulâtre.
—	Métisse.	Mulâtre.
—	Quarteronne.	Marabou.
—	Mulâtresse.	Griffe.
—	Marabou.	Griffe.
—	Griffonne	Sacatra.
—	Sacatra	Sacatra.

III.

Combinaisons du Mulâtre.

D'un Mulâtre et d'une Blanche, vient	un Quarteron.
— Sang-mêlée	Quarteron.
— Quarteronnée	Quarteron.
— Mamelouque.	Quarteron.
— Métisse.	Quarteron.
— Quarteronne.	Quarteron.
— Marabou.	Mulâtre.
— Griffonne.	Marabou.
— Sacatra	Marabou.
— Nègresse.	Griffe.

IV.

Combinaisons du Quarteron.

D'un Quarteron et d'une Blanche, vient	un Métis.
— Sang-mêlée	Métis.
— Quarteronnée	Métis.
— Mamelouque.	Métis.
— Métisse.	Métis.
— Mulâtresse	Quarteron.
— Marabou	Quarteron.
— Griffonne.	Mulâtre.
— Sacatra	Mulâtre.
— Nègresse.	Marabou.

V.

Combinaisons du Métis.

D'un Métis et d'une Blanche, vient	un Mamelouc.
— Sang-mêlée.	Mamelouc.
— Quarteronnée	Mamelouc.
— Mamelouque.	Mamelouc.
— Quarteronne	Métis.
— Mulâtresse	Quarteron.
— Marabou.	Quarteron.
— Griffonne	Quarteron.
— Sacatra	Mulâtre.
— Nègresse.	Mulâtre.

VI.

Combinaisons du Mamelouc.

D'un Mamelouc et d'une Blanche, vient.	. . .	un Quarteronné.
— Sang-mêlée.	. . .	Quarteronné.
— Quarteronnée	. . .	Quarteronné.
— Métisse	. . .	Mamelouc.
— Quarteronne	. . .	Métis.
— Mulâtresse	. . .	Quarteron.
— Marabou.	. . .	Quarteron.
— Griffonne	. . .	Quarteron.
— Sacatra	. . .	Mulâtre.
— Nègresse	. . .	Mulâtre.

VII.

Combinaisons du Quarteronné.

D'un Quarteronné et d'une Blanche, vient.	. . .	un Sang-mêlé.
— Sang-mêlée.	. . .	Sang-Mêlé.
— Mamelouque	. . .	Quarteronné.
— Métisse	. . .	Mamelouc.
— Quarteronne	. . .	Métis.
— Mulâtresse	. . .	Quarteron.
— Marabou.	. . .	Quarteron.
— Griffonne	. . .	Quarteron.
— Sacatra	. . .	Mulâtre.
— Nègresse.	. . .	Mulâtre.

VIII.

Combinaisons du Sang-mêlé.

D'un Sang-mêlé et d'une Blanche, vient.	. . .	un Sang-mêlé.
— Quarteronnée	. . .	Sang-mêlé.
— Mamelouque.	. . .	Quarteronné.
— Métisse.	. . .	Mamelouc.
— Quarteronne.	. . .	Métis.
— Mulâtresse	. . .	Quarteron.
— Marabou.	. . .	Quarteron.
— Griffonne.	. . .	Quarteron.
— Sacatra	. . .	Quarteron.
— Nègresse.	. . .	Mulâtre.

IX.

Combinaisons du Sacatra.

D'un Sacatra et d'une Blanche, vient.	un Quarteron.
— Sang-mêlée.	Quarteron.
— Quarteronnée	Mulâtre.
— Mamelouque	Mulâtre.
— Métisse	Mulâtre.
— Quarteronne.	Mulâtre.
— Mulâtresse	Marabou.
— Marabou.	Griffe.
— Griffonne.	Griffe.
— Nègresse.	Sacatra.

X.

Combinaisons du Griffe.

D'un Griffe et d'une Blanche, vient.	un Quarteron.
— Sang-mêlée.	Quarteron.
— Quarteronnée	Quarteron.
— Mamelouque.	Quarteron.
— Métisse.	Quarteron.
— Quarteronne.	Mulâtre.
— Mulâtresse	Marabou.
— Marabou.	Marabou.
— Sacatra	Griffe.
— Nègresse.	Sacatra.

XI.

Combinaisons du Marabou.

D'un Marabou et d'une Blanche, vient.	un Quarteron.
— Sang-mêlée.	Quarteron.
— Quarteronnée	Quarteron.
— Mamelouque.	Quarteron.
— Métisse	Quarteron.
— Quarteronne.	Quarteron.
— Mulâtresse	Mulâtre.
— Griffonne.	Marabou.
— Sacatra	Griffe.
— Nègresse.	Griffe.

XII.

*Combinaisons des Sauvages et Caraïbes de l'Amérique
ou Indiens occidentaux.*

Comme leur nuance est celle du mulâtre, leurs combinaisons ont exactement les mêmes résultats, excepté que les cheveux sont moins crépus dans les combinaisons qui approchent du nègre, à partir du mulâtre, et qu'ils sont plus longs et plus droits dans les combinaisons qui partent du mulâtre pour aller vers le blanc.

XIII.

Combinaisons des Indiens orientaux.

Leur nuance étant celle du griffe, les combinaisons qui résultent de leur mélange peuvent être comparées à celles du sacatra. Mais les cheveux de ces Indiens étant longs et plats, tant que ce caractère des cheveux est remarquable dans les combinaisons, on les appelle indistinctement *Zingrès*, et quand les cheveux deviennent laineux, ils sont confondus avec les autres combinaisons du Griffe, auxquelles ils ressemblent le plus.

Il y a donc treize classes distinctes, quant à la nuance de la peau, dans les individus qui forment la population de la partie de Saint-Domingue.

J'ai déjà parlé des deux qu'on doit considérer comme élémentaires et constitutives de toutes les autres ; je veux dire le blanc et le noir, à l'égard desquels le préjugé colonial a adopté comme maxime que, quelque rapproché que puisse être du blanc la femme non blanche, il ne saurait provenir un blanc de leur procréation ; de même que quelque rapproché du nègre que puisse être une femme colorée, ils ne peuvent jamais produire un nouvel individu qui redescende jusqu'au nègre. C'est-à-dire, en termes plus simples, que les blancs mêlés entre eux peuvent seuls faire des blancs, et que les nègres ne peuvent provenir que de nègres des deux sexes.

La troisième nuance est celle du *Mulâtre*, qu'on pourrait

presque subdiviser en deux, attendu que les mulâtres comparés entre eux offrent deux nuances très-distinctes, qui sont exactement celle du cuivre rouge et celle du cuivre jaune. Ils ont tous les cheveux crépus.

Le mulâtre est produit de douze manières ; car dans ce cas-ci comme dans tous les autres, je ne compte que pour une seule combinaison celle du mulâtre avec une blanche et celle du blanc avec une mulâtresse, puisqu'il n'y a que le sexe de changé :

1. Le Mulâtre provenu du Blanc et d'une Nègresse et qui est vraiment la moyennne proportionnelle entre les deux.
2. Le Mulâtre provenu du Sang-mêlé avec la Nègresse.
3. — Quarteronné avec la Sacatra.
4. — Quarteronné avec la Nègresse.
5. — Mamelouc avec la Sacatra.
6. — Mamelouc avec Nègresse.
7. — Métis avec la Sacatra.
8. — Métis avec la Nègresse.
9. — plus foncé provenu du Quarteron avec la Griffonne.
10. — plus foncé provenu du Quarteron avec la Sacatra.
11. — provenu du Mulâtré et de la Marabou, et qui est d'un cuivré encore plus sombre.
12. Enfin le Mulâtre produit par le Mulâtre avec la Mulâtresse. Celui-ci s'appelle *Franc-Mulâtre*, *Mulâtre-Franc* ou *Casque*.

De toutes les combinaisons du blanc et du nègre, c'est le mulâtre qui réunit le plus d'avantages physiques ; de tous ces croisements de races, c'est lui qui retire la plus forte constitution, la plus analogue au climat de Saint-Domingue. A la sobriété et à la force du nègre, il unit la grâce dans les formes et l'intelligence du blanc. Il vit jusque dans un âge très-avancé, et si sa peau se tache en vieillissant, il n'a que la laideur de la vieillesse et point sa caducité. Imberbe comme le nègre, il a comme lui un caractère laineux dans les cheveux, mais son poil est plus long. Indolent, il a cependant la passion des exercices du corps, surtout celle de l'équitation et celle qui

porte un sexe vers un autre. Encore un coup, c'est l'homme de ce climat qui brûle, de cette zone où l'homme semble être dévoué au plaisir.

La quatrième nuance est celle du *Quarteron*, que ce nom désigne parfaitement, lorsqu'il est le produit d'un blanc et d'une mulâtresse, parce qu'il n'a vraiment alors que le quart de sa nuance en commun avec le nègre.

Le quarteron a la peau blanche, mais ternie par une nuance d'un jaune très-affaibli; ses cheveux sont plus longs que ceux du mulâtre et bouclés. Il les a même assez souvent blonds, à moins qu'il ne soit produit par l'une des combinaisons où l'éloignement du blanc est plus grand; parce qu'alors la teinte jaune est plus prononcée et les cheveux deviennent crépus.

Les quarterons sont produits de vingt manières :

1. Par le Blanc avec la Mulâtresse.
2. — Marabou.
3. — Griffonne.
4. — Sacatra.
5. Par le Sang-Mêlé avec la Mulâtresse.
6. — Marabou.
7. — Griffonne.
8. — Sacatra.
9. Par le Quarteronné avec la Mulâtresse.
10. — Marabou.
11. — Griffonne.
12. Par le Mamelouc avec la Mulâtresse.
13. — Marabou.
14. — Griffonne.
15. Par le Métis avec la Mulâtresse.
16. — Marabou.
17. — Griffonne.
18. Par le Quarteron avec la Quarteronne.
19. — Mulâtresse.
20. — Marabou.

Il est des quarteronnes dont la blancheur est telle, qu'il faut des yeux bien exercés pour les distinguer des blanches.

C'est un avantage hors d'exemple sur toutes les autres, celles qui sont nées de mulâtresses de la teinte du cuivre jaune, et qui étaient elles-mêmes des filles de blancs non basanés, et de négresses d'une teinte un peu rougeâtre.

Au quarteron, la nuance a donc déjà considérablement gagné; mais qu'il est loin de pouvoir être comparé au mulâtre pour la force, et surtout pour celle de résister au climat. En s'approchant du blanc, il est devenu presque aussi susceptible que lui de toutes les impressions de la température chaude. Il a déjà et peut-être moins que le blanc, besoin d'un abri contre le soleil, dont l'effet brunit sa peau et la tache de rousseurs qui prennent un ton jaunâtre, et qui lui donnent quelquefois un teint désagréable et blafard.

A la cinquième nuance se présente le *Métis*, appelé à Saint-Domingue *Métif*, qui, principalement s'il est le fils d'un blanc, a une peau fort blanche et des cheveux longs, mais cette blancheur n'est point animée.

Ce métis ne peut être le produit que de six combinaisons :

1. Du Blanc avec la Quarteronne.
2. Du Sang-mêlé avec la Quarteronne.
3. Du Quarteronné avec la Quarteronne.
4. Du Mamelouc avec la Quarteronne.
5. Du Métis avec la Métisse.
6. Du Quarteron avec la Métisse.

Ici l'observation de l'augmentation du blanc dans la couleur, avec une perte proportionnelle dans la force physique, doit être renouvelée. Le métis, surtout celui qui n'a en réalité que le huitième du nègre, est même plus faible que le blanc, dont il se rapproche par la peau et par l'intelligence. Le métis imberbe, comme le quarteron, est encore plus accablé par le climat. Il se reproduit à peine, et c'est même déjà une chose rare que des métis.

La sixième nuance est celle du *Mamelouc*, qui ne peut pas être confondu avec le blanc, précisément parce qu'il a une blan-

cheur mate, décolorée, et où l'on démêle quelque chose d'une teinte jaunâtre. Cette peau est encore plus ennemie du hâle que celle du métis, et il semble qu'elle manque d'élasticité.

Cinq combinaisons seules, peuvent donner des mameloucs :

1. Le Blanc avec la Métisse.
2. Le Sang-mêlé avec la Métisse.
3. Le Quarteronné avec la Métisse.
4. Le Mamelouc avec la Mamelouque.
5. ————— Métisse.

Il n'y a plus ici qu'un sixième du nègre.

Les mameloucs, qui sont le produit du mamelouc avec la mamelouque, sont peut-être assez rares pour qu'on n'en trouvât pas quatre dans toute la colonie, et l'on ne sera pas surpris de ce fait, si l'on a bien remarqué ce que j'ai dit de la génération des gens de couleur, depuis le quarteron.

Au septième rang vient le *Quarteronné*, auquel on ne peut compter par conséquent qu'un trente-deuxième de noir.

Il est le résultat :

1. Du Blanc avec la Mamelouque.
2. Du Sang-mêlé avec la Mamelouque.
3. Du Quarteronné avec la Quarteronnée.
4. Du Quarteronné avec la Mamelouque.

Ici s'offre un phénomène nouveau : c'est que les quarteronnés produits par les blancs et les mamelouques se rapprochent très-sensiblement du blanc par la force, et le surpassent en longévité, de manière qu'ils semblent être, après les mulâtres, les hommes les plus appropriés à la température coloniale.

On compte pour huitième nuance celle du *Sang-mêlé*, qui comprend tout ce qui est au-dessus du quarteronné, et qui n'a par conséquent qu'un soixante-quatrième du nègre, mais qui se rapproche continuellement du blanc.

Cette classe peut être produite de la manière suivante :

1. Par le Blanc avec la Quarteronnée.
2. ————— Sang-mêlée.

3. Par le Sang-mêlé avec la Sang-mêlée.

4. — — Quarteronnée.

Combinaisons dont les deux dernières surtout offrent l'idée d'une foule de combinaisons secondaires, le sang-mêlé pouvant être au premier, au second degré, et enfin à un degré successivement plus voisin du blanc.

Il faut des yeux bien experts pour reconnaître ces derniers mélanges d'avec les blancs purs, et l'on peut dire qu'en général il n'y a guère que la tradition orale ou écrite qui serve de guide à cet égard.

Il existe à Saint-Domingue des sang-mêlés parvenus au quatrième mélange de sang-mêlés, toujours avec des blancs, de sorte qu'ils n'ont réellement dans leurs veines qu'un *cinq cent douzième* du sang africain. Cette proximité du blanc les rend si semblables à celui-ci, qu'ils ont autant à redouter que lui du climat; mais aussi tous ses avantages moraux et physiques leur sont-ils communs.

Les trois nuances qui restent, appartiennent à une autre combinaison, à laquelle on peut donner le nom de *latérale*, parce qu'elle ne se trouve pas dans la ligne qui va du blanc au noir, ou du noir au blanc.

Le *Sacatra*, qui forme la première de ces nuances, et par conséquent la neuvième dans l'ordre général, est un être moins noir que le nègre, et d'une teinte plus foncée que celle du griffe. Il est des Africains qui leur ressemblent à cet égard; tels sont certains nègres de la côte d'Or.

Le sacatra ne peut être produit que de trois façons :

1. Par le Griffe avec la Nègresse.

2. — Sacatra — Nègresse.

3. — — — Sacatra.

Cette classe existe à peine, et quoiqu'elle soit regardée comme supérieure au nègre, elle n'en diffère que d'une manière

presque insensible, puisqu'elle n'a qu'une partie blanche contre sept noires.

Le Griffé a la dixième nuance. Il est en général plus basané que le mulâtre, quoique l'on voye des griffes aussi clairs que le mulâtre foncé. Mais ce qui est très-remarquable, c'est que le quarteron, provenu d'un blanc et d'une griffonne, soit d'une teinte qu'on ne distinguera pas de celle du blanc, si ses cheveux n'étaient pas frisés.

Le griffe est tellement favorisé par la nature, qu'il est fort rare d'en voir un qui n'ait pas une figure agréable et un ensemble qui plaît. Il a tous les avantages du mulâtre, mais il n'est aucune des combinaisons produites par les mélanges coloniaux qui puisse offrir un résultat aussi livré à la fougue amoureuse que le griffe, et elle est égale dans les deux sexes. C'est un phénomène, peut-être inouï, que la continence dans un individu de cette nuance et sans doute par une suite même de ce tempérament impossible à contenir, les repentirs qui naissent du plaisir sont encore plus cuisants, lorsqu'ils sont procurés par cette classe. On remarque aussi qu'en général les griffes sont assez sujets à blesser l'odorat.

Il est des griffes résultats de cinq combinaisons.

1. Du Nègre avec la Mulâtresse.
2. — Marabou.
3. Du Griffé avec la Griffonne.
4. — Sacatra.
5. Du Marabou avec la Sacatra.

En onzième lieu, il faut compter le *Marabou* qui, quoique assez semblable au griffe, a en général une teinte plus olivâtre. Il est aussi moins enclin au plaisir. Le marabou vient de cinq manières.

1. Du Quarteron avec une Nègresse.
2. Du Mulâtre avec une Griffonne.
3. — Sacatra.
4. Du Marabou avec une Marabou.
5. — Griffonne.

Je range à la douzième nuance les Sauvages, Caraïbes ou Indiens occidentaux, qui sont en très-petit nombre, et qui se réduisent peut-être à quelques femmes amenées de la Louisiane par des bâtimens anglais, et dont on fait des domestiques, car je ne sache pas qu'on les ait employées à d'autres usages. Un seul trait distingue tous ces Indiens occidentaux, hommes ou femmes, des mulâtres et des mulâtresses : ce sont de longs cheveux, extrêmement plats, d'un noir de jais. Quant à la figure, ils l'ont triste et moins agréable que celle du mulâtre; leurs pieds et leurs mains sont plus petits.

Mêlés aux nègres ou aux blancs, ou aux divers résultats du mélange de ces deux couleurs, il n'y a plus de différence entre leur descendance et celles des mulâtres, si ce n'est que les cheveux sont plus longtemps noirs, plus longtemps plats. Mais une preuve qu'enfin cette marque elle-même se perd, c'est que malgré ces faits certains, qu'au commencement du siècle il y avait plus de trois cents sauvages ou Indiens en servitude à Saint-Domingue français; qu'en 1730, M. Salvert, gouverneur de la Louisiane, y envoya vendre cinq cents sauvages Natchez, et qu'on en a amené d'autres depuis, et de la Louisiane et du Canada, il n'y a point de nuances ni de caractères extérieurs qui fassent reconnaître les individus qui doivent les avoir pour tige.

Enfin, au dernier terme, viennent les Indiens orientaux, qu'il faut distinguer en deux espèces. La première est composée d'un très-petit nombre de véritables naturels des Indes orientales. L'autre, d'individus qui y ont également reçu le jour, et qui sont aussi infiniment rares dans la colonie, mais qui résultent du mélange des Indiens avec les esclaves africains amenés dans l'Inde. On distingue facilement ces Indiens entre eux : car les premiers ont une teinte olivâtre, analogue à celle du griffe; leur nez est élevé, et leurs cheveux sont très-longs; tandis que les autres sont plus rapprochés du nègre par la peau et les traits, et par des cheveux moins longs et moins soyeux. Lorsque les uns et les autres se mêlent aux autres

individus quelconques de la colonie, leur caractère se conserve quelquefois, surtout en se rapprochant du blanc; et alors, comme je l'ai déjà dit, on les appelle *Zingres*. Mais je puis répéter pour eux, comme pour les Sauvages, que leur descendance se confond avec celle de l'Africain.

Malgré l'analogie des nuances entre les Indiens orientaux ou occidentaux, et les mélanges du blanc et du noir, il y a néanmoins cette différence, importante en politique, que ces Indiens sont complètement assimilés aux blancs pour les droits et les privilèges, tant qu'ils ne se mêlent qu'entre eux ou qu'avec des blancs, et qu'on ne les prive de leur liberté qu'en violant des lois qui sont positives, claires et multipliées. Mais aussi, dès que le sang africain s'est uni à celui d'un Indien ou d'un blanc quelconque, le préjugé les dégrade, eux et leur descendance, comme mésalliés, sans qu'ils puissent prétendre à nul emploi, à nulle place, parce que de ce moment, ils sont assimilés aux affranchis.

Les détails dans lesquels je suis entré sur les nuances des hommes colorés doivent avoir fait remarquer qu'à leur égard comme par rapport au blanc lui-même mille circonstances font souvent que deux personnes, appartenant à la même classe diffèrent beaucoup entre elles quant à la nuance, parce que l'une est d'un ton de peau plus foncé que l'autre. Il peut même se faire qu'une personne que la couleur de ceux de qui elle tient le jour place dans une classe supérieure, soit d'une nuance plus foncée qu'une personne de la classe inférieure. C'est ce que rendra encore plus sensible ce que je vais ajouter sur les diverses nuances, en commençant par les plus rembrunies, et omettant les deux extrêmes, puisque j'ai déjà assez parlé du nègre, et qu'on a vu qu'il en est d'extrêmement noirs, d'autres d'un noir cuivré, ce qui doit avoir de l'influence, même par rapport à deux mulâtres; car le fils d'un Provençal et d'une Sénégalaise sera plus foncé que celui d'un Flamand et d'une négresse Foëda.

Pour me rendre plus intelligible, je suppose que le blanc

et le nègre forment chacun un tout composé de 128 parties qui sont blanches dans l'un et noire dans l'autre. On sera d'autant plus près ou plus loin de l'un ou de l'autre, qu'on se rapprochera ou que l'on s'éloignera davantage du terme qui leur sert de moyenne proportionnelle et qui doit être ici 64.

I.

Le sacatra, qui est le plus rapproché du nègre, et qui est produit de trois manières, peut avoir depuis 8 jusqu'à 16 parties blanches et depuis 112 parties jusqu'à 120 partie noires.

SACATRA.		Blanches.	Noires.
Venu du Sacatra et de la Nègresse. . . .		8	120
— — — Sacatra. . . .		16	112
— Griffe de la Nègresse. . . .		16	112

II.

Le griffe, résultat de cinq combinaisons, peut avoir depuis 24 jusqu'à 32 parties blanches et 96 ou 104 parties noires.

GRIFFE.		Blanches.	Noires.
Venu du Marabou avec la Sacatra. . . .		32	96
— Griffe avec la Griffonne. . . .		32	96
— Nègre avec la Mulâtresse. . . .		32	96
— — — Marabou. . . .		24	104
— Griffe avec la Sacatra. . . .		24	104

III.

Le marabou a, dans ses cinq combinaisons, depuis 40 jusqu'à 48 parties du blanc, et depuis 80 jusqu'à 88 du noir.

MARABOU.			
Venu du Marabou avec la Marabou. . . .		48	80
— Quarteron avec la Nègresse. . . .		48	80
— Mulâtre avec la Griffonne. . . .		48	80
— — — Sacatra. . . .		40	88
— Marabou avec la Griffonne. . . .		40	88

IV.

Le Mulâtre, dans ces douze combinaisons, va de 56 à 70 parties blanches et en garde depuis 58 jusqu'à 72 noires. Ainsi, il y a tel mulâtre plus rapproché du blanc qu'un autre de 14 parties.

MULATRE.

		Blanches.	Noires.
Provenu du	Quarteronné et de la Sacatra.	70	58
—	Mamelouc et de la Sacatra. .	68	60
—	Blanc et de la Nègresse. . .	64	64
—	Métis et de la Sacatra. . . .	64	64
—	Quarteron avec la Griffonne. .	64	64
—	Mulâtre avec la Mulâtresse. .	64	64
—	Sang-mêlé avec la Nègresse. .	63	65
—	Quarteronné.	62	66
—	Mamelouc.	60	68
—	Métis.	56	72
—	Quarteron avec la Sacatra. .	56	72
—	Mulâtre avec la Marabou. . .	56	72

V.

Les vingt combinaisons du Quarteron offrent depuis 71 jusqu'à 96 parties blanches, et depuis 32 jusqu'à 57 parties.

QUARTERON.

Venu du	Blanc et de la Mulâtresse. . . .	96	32
—	Quarteron avec la Quarteronne. .	96	32
—	Sang-mêlé avec la Mulâtresse. .	95	33
—	Quarteronné.	94	34
—	Mamelouc.	92	36
—	Blanc avec la Marabou.	88	40
—	Métis avec la Mulâtresse. . . .	88	40
—	Sang-mêlé avec la Marabou. . .	87	41
—	Quarteronné.	86	42
—	Mamelouc.	84	44
—	Blanc avec la Griffonne. . . .	80	48



	Blanches.	Noires.
— Métis avec la Marabou.	80	48
— Quarteron avec la Mulâtresse.	80	48
— Sang-mêlé avec la Griffonne.	79	49
— Quarteronné.	78	50
— Mamelouc.	76	52
— Blanc avec la Sacatra.	72	56
— Métis avec la Griffonne.	72	56
— Quarteron avec la Marabou.	72	56
— Sang-mêlé avec la Sacatra.	71	57

VI.

On trouve, dans le six combinaisons du Métis, depuis 104 jusqu'à 112 parties blanches, et par conséquent depuis 16 jusqu'à 24 parties noires.

MÉTIS.

Venu du Blanc avec la Quarteronne.	112	16
— Métis de la Métisse.	112	16
— Sang-mêlé de la Quarteronne.	111	17
— Quarteronné de la Quarteronne.	110	18
— Mamelouc et de la Quarteronne.	110	18
— Quarteron et de la Métisse.	104	24

VII.

Les cinq manières qui produisent le Mamelouc sont dans le rapport de 116 à 120 parties blanches sur 8 ou 12 parties noires.

MAMELOUC.

Venu du Blanc et de la Métisse.	120	8
— Mamelouc et de la Mamelouque.	120	8
— Sang-mêlé et de la Métisse.	119	9
— Quarteronné et de la Métisse.	118	10
— Mamelouc et de la Métisse.	116	12

VIII.

Les quatre combinaisons du Quarteronné vont de 122 à 124 parties blanches, et de 4 à 6 parties noires.

QUARTERONNÉ.

	Blanches.	Noires.
Venu du Blanc et de la Mamelouque. . .	124	4
— Quarteronné et de la Quarteronnée. . .	124	4
— Sang-mêlé et de la Mamelouque. . .	123	5
— Quarteronné avec la Mamelouque. . .	122	6

IX.

Quant au Sang-mêlé, formé de quatre manières, il va de 125 à 127 parties blanches, et d'une à 3 noires.

SANG-MÊLÉ.

Venu du Blanc et de la Sang-mêlée. . .	127	1
— — Quarteronnée. . .	126	2
— Sang-mêlé avec la Sang-mêlée. . .	126	2
— — Quarteronnée. . .	125	3

Les conséquences générales qu'on tire de mes nouvelles explications, établissent qu'on répute toujours nègre celui qui n'a pas au moins huit parties du blanc.

	Parties.	
Qu'un Sacatra est entre.	8 et	23
Un Griffé, entre.	24	39
Un Marabou, entre.	40	48
Un Mulâtre, entre.	49	70
Un Quarteron, entre.	71	100
Un Métis, entre.	101	112
Un Mamelouc, entre.	113	120
Un Quarteronné, entre.	124	124
Un Sang-mêlé, entre.	125 et	128

qui est le terme du Blanc, terme dont la descendance du Sang-mêlé se rapproche sans cesse en se mêlant à des Blancs; car

on peut voir que le Sang-mêlé qui parviendrait ainsi au huitième degré aurait 127 parties $\frac{63}{64}$ ^{me} du Blanc, contre un 64^{me} d'une partie de nègre; ou 8,194 parties blanches contre une partie noire, ce qui ne donne réellement pour différence qu'un infiniment petit.

Il est vrai que pour appuyer l'opinion, qui, n'admettant pas la possibilité de la disparition totale de la trace du mélange, veut par conséquent qu'une ligne prolongée jusqu'à l'infini sépare toujours la descendance blanche de l'autre, on dit que la nuance qui s'était affaiblie pendant deux ou trois générations s'avive et décèle le mélange africain; et que si ce n'est pas dans la couleur que l'indice se rencontre, il est dans l'ensemble des traits, dans un nez épaté, dans des lèvres épaisses, qui ne montrent que trop l'origine. Mais cet indice, auquel il serait peut-être plus dangereux de croire qu'on ne le pense, c'est l'œil du préjugé qui le voit, et s'il se promenait dans l'Europe entière, il trouverait avec ce système de quoi y former aussi une nomenclature colorée; car, qui n'a pas observé, en voyageant dans cette partie du monde, des teints bien obscurs et des traits qui semblent appartenir à l'Afrique? Il y a sûrement tel quarteron deux fois plus blanc qu'un Espagnol ou qu'un Italien.

Et si, lorsqu'on compte à peine un siècle et demi depuis que les deux couleurs se mêlent dans la colonie française, il y a déjà des occasions où l'on est réduit à douter par rapport à certains individus, quelques générations de plus ne peuvent-elles pas amener un rapprochement absolu quant aux teintes, surtout dans un climat où la peau de l'Européen lui-même prend un ton jaunâtre, lorsqu'il en éprouve longtemps l'influence? Cette époque pourrait même être accélérée par des circonstances particulières, telles par exemple que la transplantation dans un pays froid; l'on sait que le nègre qui habite la France y est moins noir qu'aux Antilles, et j'ai constaté sur plusieurs individus nègres ou colorés qu'ils étaient d'une nuance bien moins sombre l'hiver que l'été.

Je dois dire ici que, dans l'évaluation des parties blanches

et des parties noires des divers mélanges, j'ai toujours pris le nègre de

	Blanches.	Noires.
.	0	128
Le Sacatra, de.	16	112
Le Griffé, de.	32	96
Le Marabou, de.	48	80
Le Mulâtre, de.	64	64
Le Quarteron, de.	96	32
Le Métis, de.	112	16
Le Mamelouc, de.	120	8
Le Quarteronné, de.	124	4
Sang-mêlé, de.	126	2

en faisant toujours rapporter les nouveaux mélanges à ceux qui les précèdent, et où le blanc et le nègre sont toujours supposés agir dans les proportions que je viens de désigner, c'est-à-dire, que le mulâtre que je prends vient d'un blanc et d'une vraie négresse, ce qui lui donne parties égales des deux nuances, et ainsi des autres.

D'après cette observation et les tables où j'offre les *minimum* et les *maximum* de chaque nuance, on peut toujours trouver le *minimum* et le *maximum* d'un mélange subséquent. C'est ainsi que, si un blanc est mêlé à une mulâtresse, de 70 parties blanches qui est le *maximum*, le quarteron qui en proviendra aura 99 parties blanches, tandis que le même blanc mêlé à la mulâtresse de 56 parties blanches, qui est le *minimum*, ne produira qu'un quarteron de 92 parties blanches.

On peut encore se convaincre par les recherches des *maximum* et des *minimum* qu'il est rigoureusement possible qu'un quarteron, par exemple, pris dans le *minimum* ne soit qu'égal au mulâtre pris dans le *maximum*. En effet, si un mamelouc de 116 parties blanches a procréé avec une griffonne de 24, le quarteron qui leur devra le jour n'aura que 70 parties, et ne sera conséquemment qu'égal au mulâtre de 70 parties; et cependant dans la colonie, l'un sera réputé quarteron, et l'autre mulâtre seulement.

On peut même trouver que l'individu de la nuance considérée comme supérieure ait moins de parties blanches que l'individu de la nuance réputée inférieure. En voici un exemple. Le mulâtre et la marabou font un mulâtre, qu'on place conséquemment au-dessus du griffe. Cependant si ce mulâtre et cette marabou sont tous les deux au *minimum*, l'un n'aura que 56 parties blanches, et l'autre que $3\frac{1}{4}$ seulement⁴. Ce mulâtre n'aura donc réellement que 45 parties blanches, quoiqu'on le mette au-dessus de ceux d'entre les marabous qui en ont jusqu'à 48.

On doit en conclure que l'arbitraire agit sur toute la classification, et que l'on ne peut offrir que les approximations que j'ai établies. Elles donnent cependant lieu de remarquer qu'en général, l'arbitraire a plutôt augmenté que diminué l'évaluation des nuances; je veux dire que le calcul mathématique ferait descendre plus d'individus d'une nuance dans la nuance au-dessous, qu'il n'en ferait monter de celle-ci dans l'autre; d'autant que lorsque, par exemple, un enfant vient d'un quarteron clair avec une griffonne claire, au lieu de le réputer marabou, on le classe alors parmi les mulâtres, et ainsi des autres combinaisons.

Ces approximations peuvent encore présenter certains rapports inverses, lorsqu'on prend alternativement le blanc et le noir pour termes de comparaison. C'est ainsi que, tandis que le quarteron a trois quarts du blanc et un quart du nègre, le griffe a trois quarts du nègre et un quart du blanc; que tandis que le métis a sept huitièmes du blanc et un huitième du noir, le sacatra a sept huitièmes du noir et un huitième du blanc.

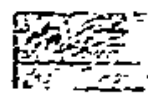
Ce serait peut-être, après tant de recherches sur les dénominations tirées de la couleur, le lieu d'en faire sur la cause de celle-ci dans les nègres; mais cette dissertation où je ne réuni-

4. Car le marabou peut avoir pour aïeul un griffe de 24 parties blanches seulement, ce qui a réduit sa mère sacatra, venue de ce griffe et d'une négresse, à n'avoir plus que 42 parties blanches. Or cette mère et un mulâtre de 56 parties n'ont pu faire qu'un marabou de 34 parties blanches.

rais sûrement pas plus de lumières qu'il n'y en a dans celles qui ont été publiées sur cette matière, m'écarterait sans utilité, j'ose le dire, de mon sujet, et ne servirait qu'à ajouter une opinion de plus à celles qui ont considéré la chaleur comme la cause principale de la couleur foncée du nègre; cause que mille circonstances peuvent accélérer, ralentir, balancer ou détruire, sans qu'il soit permis à l'homme de porter un jugement certain sur ce point. Il est toujours très-évident que la cause quelconque de la couleur du nègre n'agit pas seulement sur les humeurs de sa peau, puisque celle destinée à la procréation conserve de l'influence sur les mélanges dont elle est un élément, quoique cette influence colorée ne soit pas toujours dans la proportion où un calcul purement arithmétique la présente.

Je dirai même à ce sujet un fait que l'on peut vérifier comme moi, c'est que, dans la combinaison d'une nuance avec la même nuance, la teinte se renforce; c'est ce qui est sensible surtout dans le mulâtre venu de père et de mère qui sont mulâtres; sa peau est plus sombre que celle des autres mulâtres qui ont cependant moins de parties blanches que lui.

La difficulté d'arriver aux derniers degrés du mélange vers le blanc, parce qu'ils exigent plus de temps, et ce que j'ai dit de la faible constitution du quarteron, du métis et du mame-louc doit convaincre que les nuances les plus rapprochées du nègre sont les plus communes. Aussi, parmi les affranchis, trouve-t-on deux sixièmes de nègres, trois sixièmes de mulâtres ou de marabous, de griffes et de sacatras que l'on confond avec les mulâtres, et un dernier sixième d'individus des nuances supérieures, à compter du quarteron inclusivement.

 Dans la propre opinion des affranchis, il y a une grande distance entre les affranchis nègres et les autres, qui, relativement aux nègres, semblent se réunir tous en une seule classe. Il faut avouer que quelques motifs réels appuieraient cette prévention, si elle n'était poussée aussi loin. La première, c'est que plusieurs négresses sont affranchies parce qu'elles ont eu pour leurs maîtres une complaisance qui n'est pas au profit des

mœurs, et parmi celles-là, comme parmi celles qui ont obtenu la liberté pour avoir été nourrices ou pour d'autres services réels, il en est un assez grand nombre qui, nées en Afrique, sont très-inférieures, en intelligence et en avantages corporels, aux négresses esclaves nées dans la colonie. Aussi y a-t-il fort peu de nègres libres dont les habitudes diffèrent de celles des nègres esclaves, et ceux qui s'en écartent seront assez bien peints par ce que je dirai des affranchis des autres nuances.

Les plus nombreux, ceux mêmes qui le sont assez pour que leur nom soit donné dans l'usage ordinaire à tout ce qui n'est pas nègre ou blanc, ce sont les mulâtres.

J'ai déjà dit qu'ils étaient bien faits, d'une forme agréable et fort intelligents; mais ils poussent aussi loin que le nègre l'indolence et l'amour du repos. Ces hommes sont capables de réussir dans tous les arts mécaniques et libéraux, et quelques-uns l'ont prouvé d'une manière qui aurait dû les exciter tous, si ne rien faire n'était pas pour eux le bonheur suprême. Le mulâtre ouvrier travaille lorsque le besoin est devenu impérieux, et encore sa sobriété, aussi grande que celle du nègre et la nature du climat, lui laisse-t-elle la possibilité d'une longue lutte avec ce besoin; puis il retourne à l'oisiveté, jusqu'à ce que la même cause ramène le même effet. Sans doute il est des exceptions à ce trait général; on connaît des mulâtres laborieux, occupés de se procurer une existence douce, à l'abri de la misère, et même accompagnée de jouissances plus ou moins agréables; mais la facilité avec laquelle on les compte appuie l'observation générale.

Le mulâtre aime le plaisir, c'est son unique maître, mais ce maître est despotique. Danser, monter à cheval, sacrifier à la volupté, voilà ses trois passions. Il égale le créole blanc dans la première, et le laisse loin derrière lui dans la dernière. Quant à son goût pour les chevaux, il ne faut qu'un fait pour le prouver et le faire juger, c'est que dans toutes les colonies, la première injure qu'on adresse à un mulâtre, c'est de l'appeler *volor-choual*, voleur de chevaux.

On fait du mulâtre un excellent soldat, et une foule de circonstances l'ont prouvé à Saint-Domingue, notamment les levées de maréchaussée, les chasseurs formés par M. de Belzunce en 1762, les chasseurs-royaux de 1779 qui ont marché au siège de Savannah dans la Géorgie. Il semble même qu'alors il perde de sa paresse, mais tout le monde sait que la vie du soldat a, dans les loisirs qu'elle laisse, de l'attrait pour les hommes indolents. Il est bien constant que dans la zone torride, il ne peut pas exister un défenseur plus précieux que celui qui vit de peu; qui se contente des racines et des fruits que le climat produit; qui ne redoute pas le soleil et auquel il ne faut, pour ainsi dire, point de vêtements; qui gravit une montagne avec agilité; qui sait monter au haut d'un arbre et qui réussit assez à la chasse pour ne presque jamais perdre son coup. Il ne faut cependant pas prétendre à une discipline qui s'étende jusqu'à le caserner. Un mulâtre soldat pourra se trouver exactement aux appels du jour, peut-être même à celui du soir; mais c'est en vain qu'on veut gêner sa liberté la nuit : elle appartient au plaisir et il ne l'engage point, quelque traité qu'il ait fait d'ailleurs.

Ce sont les mulâtres qui communément poursuivent les esclaves fugitifs, et l'on juge alors de leur supériorité locale sur tout autre soldat; d'autant qu'en quittant leurs souliers, ils ont les mêmes avantages que l'esclave qui se sert de son pied nu pour monter jusque sur des rochers, ou pour descendre de rapides falaises.

Le mulâtre aime la parure : la veste, le pantalon de toile fine, le chapeau retapé, et les mouchoirs de tête et de cou lui sont chers. Dans des jours de marque, il a souvent des bas et un habit, et toujours de la grâce et de l'élégance, de quelque manière qu'il soit vêtu. Presque imberbe, il paraît longtemps jeune, jusqu'à ce qu'enfin le blanc de ses yeux jaunisse et annonce les progrès de l'âge. Celui-ci amène les cheveux blancs et les taches de la peau, qu'on voit même paraître de bonne heure chez quelques-uns sous le nom de *lotas* et qui présagent

une altération cutanée dont les caractères sont la laideur et la difformité. Cependant, et dans cet état qui excite le dégoût, le mulâtre fournit encore une longue carrière; c'est celui de tous les êtres de Saint-Domingue dont la vie est le plus prolongée.

Tous les avantages donnés par la nature au mulâtre sont prodigués à la mulâtresse. Ce que j'ai écrit en peignant les créoles blanches lui convient parfaitement, si on le fait rapporter à l'élégance des formes, à la facilité des mouvements; mais elle porte plus loin cette nonchalance, qui annoncerait la faiblesse, si cette cause n'était pas démentie par le langage des yeux. A sa démarche lente, accompagnée de mouvements de hanches, de balancements de tête, à ce bras qui se meut le long du corps en tenant un mouchoir, à un petit morceau de racine devenu une espèce de brosse qui frotte fréquemment l'émail des plus belles dents, reconnaissez l'une de ces prêtresses de Vénus auprès desquelles les *Laïs*, les *Phryné* auraient vu s'évanouir toute leur célébrité.

L'être entier d'une mulâtresse est livré à la Volupté, et le feu de cette déesse brûle dans son cœur pour ne s'y éteindre qu'avec la vie. Ce culte, voilà tout son code, tous ses vœux, tout son bonheur. Il n'est rien que l'imagination la plus enflammée puisse concevoir qu'elle n'ait pressenti, deviné, accompli. Charmer tous les sens, les livrer aux plus délicieuses extases, les suspendre par les plus séduisants ravissements, voilà son unique étude; et la nature, en quelque sorte complice du plaisir, lui a donné charmes, appas, sensibilité, et ce qui est bien plus dangereux, la faculté d'éprouver, encore mieux que celui avec qui elle les partage, des jouissances dont le code de *Paphos* ne renfermait pas tous les secrets.

On se rappelle que j'ai cité les mulâtresses comme les créoles les plus précoces. Cette particularité, leurs dispositions naturelles, les séductions de leurs semblables, l'effet d'une réputation qui appartient à toute la classe, sont autant de causes qui les vouent de bonne heure à l'incontinence. On serait affligé de voir jusqu'à quel point ce désordre s'est accru, et quelquefois

le terme qui sépare l'enfance de la puberté et qui appartient, pour ainsi dire, également aux deux, est à peine respecté. De là tous les maux dont le moindre n'est pas d'empêcher la reproduction, ou de n'en rien faire résulter que des êtres faibles et débiles.

Le luxe des mulâtresses est poussé au dernier terme et depuis 1770 il a fait des progrès qui paraissent incroyables à ceux qui ont pu comparer les deux époques. C'est toujours dans les villes qu'on doit l'observer pour en avoir une idée exacte. Ce luxe consiste, presque entièrement, dans un seul objet, l'habillement, puisque rien n'est d'ordinaire plus simple que le logement d'une mulâtresse, qui consiste en une ou deux pièces ou chambres, tout au plus. L'une de ces pièces sert de salon : elle est souvent sans autre tenture qu'un papier ; une glace, une table, un beau cabaret avec des porcelaines, de jolies chaises de paille peintes, ou de rotin, tel en est l'ameublement. Dans la seconde sont les mêmes choses, mais d'un autre goût ; puis un lit couvert d'une belle perse, élevé de quatre ou cinq pieds, suivant l'usage de la colonie ; une ou deux armoires du plus bel acajou, et un lit de repos du même bois, dont l'usage n'est pas un problème insoluble. Si le logement n'a qu'une pièce, tout ce que je viens de détailler s'y réunit, et une cuisine et des logements extérieurs pour les esclaves complètent la demeure d'une affranchie. On en a cependant vu quelques-unes qui poussaient la recherche beaucoup plus loin et qui avaient des maisons somptueuses, mais ce genre n'est pas commun à Saint-Domingue, quoiqu'il ait rendu assez fameux le nom d'une courtisane-mulâtresse que suivirent longtemps le plaisir, la curiosité et la fortune.

Comme toutes les créoles, les mulâtresses mangent sans avoir d'heures fixes pour les repas, et elles vivent avec une frugalité remarquable, et qui sans doute contribue à leur conservation. C'est donc, encore une fois, aux vêtements que tout est réservé. Tout ce que l'Inde produit de plus beau, de plus précieux en mousselines, en mouchoirs, en étoffes et en toiles,

vient prendre les formes de la mode pour embellir ce sexe coloré. De riches dentelles, des bijoux dont la multiplicité, plus que le genre, augmente la valeur, sont employés avec profusion; et le désir de ces choses coûteuses est tellement insatiable, qu'on voit un assez grand nombre de mulâtresses à Saint-Domingue qui pourraient changer en entier de vêtements, tous les jours d'une année.

Depuis le simple déshabillé jusqu'à la robe légère que les blanches portent en négligé, tout entre dans la toilette des différentes mulâtresses, suivant le degré qu'elles ont atteint dans l'opinion, et le prix dont on paye leurs défaites. C'est même aux premiers élans qu'elles font vers le luxe qu'on juge qu'elles ont été initiées à certains mystères, parce que l'amant favorisé orne sa conquête et que ce luxe est le signal d'une nouvelle perte pour la vertu.

A ce goût de multiplier les habits et les bijoux se réunit ce qui doit en augmenter considérablement la dépense, c'est le défaut de soin pour les conserver; c'est cette prodigalité qui fait que les choses les plus dispendieuses sont comme dédaignées, en les employant lors même que leur usage est un véritable abus, ou en les rejetant parce qu'elles ont déjà servi quelquefois. Presque jamais une mulâtresse ne prendra l'aiguille, dont elle se sert comme une fée, pour prolonger la durée d'une parure achetée fort cher; son orgueil lui dit qu'il faut la remplacer par une autre, et elle sait comment elle a acquis la première.

Ce que j'ai peint jusqu'ici des mulâtresses a assez préparé à m'entendre dire que la plus grande publicité accompagne leurs actions. La plupart d'entre elles demeurent chez un blanc, où, sous le titre bien peu mérité de *ménagères*, elles ont toutes les fonctions d'une épouse, sans être fort disposées à accomplir les devoirs de ce titre. Les autres ont des logements qui leur sont propres. Ce sont autant d'écoles où le savoir est promptement acquis, mais aux dépens de l'innocence, de la bourse et très-fréquemment de la santé.

C'est même à ce dernier égard qu'on remarque deux particularités. L'une, que le poison de l'amour est plus actif chez les mulâtresses que chez les autres femmes, les griffonnes exceptées ; et la seconde, que malgré les maux qu'elles éprouvent elles-mêmes de l'excès des plaisirs, on les voit souvent, et toujours avec surprise, prendre, vers l'âge de trente-cinq ans, un embonpoint qui reproduit plusieurs de leurs charmes, et qui leur donne encore des droits à plaire. Il serait cependant très-peu raisonnable de penser que cette espèce de palingénésie soit le partage de toutes celles qui en ont besoin ; mais on peut assurer que l'âge qui, dans les climats tempérés, est celui de la destruction des femmes prodigues de leur existence, n'est pas plus funeste aux mulâtresses qu'aux autres femmes qui n'ont pas adopté le même calcul.

Il ne faudrait pas conclure non plus, de ce que je dis des mœurs des mulâtresses, qu'il n'en est point qui connaissent la vertu. Oui, l'on en voit dont la conduite mériterait d'être prise pour modèle, qui ont même de plus à attendre l'éloge d'avoir résisté à l'exemple de leurs semblables, aux séductions sans nombre dont elles sont environnées ; d'autant que le préjugé leur refuse la considération, qui est le juste prix de tant de sacrifices et d'un combat où il faut plus d'un genre de courage pour triompher. Mais ces exceptions sont malheureusement bien rares. C'est celles qui en sont l'objet que des blancs, ou des hommes de leur classe, prennent quelquefois pour épouses. Quand elles sont unies à ces derniers, elles ont presque toujours une palme de plus à obtenir, pour n'avoir pas imité un époux dont la fidélité n'est pas l'apanage, et pour souffrir avec plus ou moins de résignation les mauvais traitements qu'ils leur prodiguent, et qu'on doit imputer au défaut d'éducation et à un penchant jaloux.

C'est donc réellement à l'état de courtisane que les mulâtresses sont presque généralement condamnées, et elles y sont associées avec les femmes esclaves. Ce commerce illégitime, qui offense les mœurs et la morale religieuse, est cependant regardé

comme un mal nécessaire dans les colonies où les femmes blanches sont en petit nombre, et surtout dans celle de Saint-Domingue, où cette disproportion est encore plus grande. Il semble qu'il prévienne de plus grands vices : les faiblesses des maîtres pour les esclaves sont cause que l'esclavage est adouci. On est même en quelque sorte autorisé à dire que la chaleur du climat qui irrite les désirs, et la facilité de les satisfaire, rendront toujours inutiles les précautions législatives qu'on voudrait prendre contre cet abus, parce que la loi se tait où la nature parle impérieusement.

On conçoit aussi que l'exemple des femmes esclaves influe sur les mœurs de celles qui sont libres. Les négresses venues d'Afrique, où la polygamie est autorisée, savent que, par leur commerce illégitime avec les blancs, elles peuvent améliorer leur sort et celui de leurs enfants, et c'est assez pour les porter à la condescendance. Ainsi l'influence du climat, le goût du luxe, l'éloignement pour les époux de leur classe, qui sont les maris les plus soupçonneux et les plus despotiques, tout porte les femmes de couleur à fuir le mariage et à se livrer à un concubinage lucratif, qui satisfait mieux leurs inclinations voluptueuses, et auquel elles doivent leur liberté.

C'est le concubinage des blancs avec les négresses qui est la cause que les mulâtres affranchis sont aussi nombreux ; car les mulâtresses libres font elles-mêmes très-peu d'enfants, précisément par le genre de vie qu'elles ont adopté.

En second lieu, le climat de Saint-Domingue étant moins favorable aux enfants dont la nuance s'approche du blanc, les quarterons réussissent peu. Enfin la corruption des mœurs, qui mène tous les vices à sa suite, fait craindre la maternité aux mulâtresses. De là les moyens et peut-être les crimes qui en garantissent. Ce ne serait donc pas hasarder une erreur que de soutenir que, si les mulâtres libres n'étaient pas recrutés parmi des enfants de blancs et de négresses, cette classe mettrait bien moins de temps à disparaître qu'il ne lui en a fallu pour arriver au terme où elle est parvenue.

L'éducation physique des enfants de couleur est absolument la même que celle des enfants blancs, et elle produit les mêmes avantages quant à leur taille et à l'exemption des défauts corporels. Les femmes de couleur ont pour leurs enfants une tendresse qui est bizarre aussi dans ses effets, mais je n'oserais pas dire qu'elle soit accompagnée d'autant de soins que celle des blanches et des négresses.

Ces femmes sont des maîtresses fort impérieuses et très-redoutées, quoiqu'il soit très-commun de voir des mulâtresses libres vivant dans la plus grande familiarité avec des femmes esclaves : mais ce ne sont pas les leurs. Et j'observe à cet égard que cette familiarité, quelquefois fondée sur la parenté, a très-souvent pour cause les présents que des affranchis reçoivent des esclaves qui ont des amants dans leurs maîtres ou dans d'autres blancs, qui leur donnent les moyens d'être généreuses. En général, les mulâtres tirent même de grands secours des esclaves, avec lesquels ils ont des rapports de différents genres, sans s'en croire humiliés.

Un trait bien remarquable, c'est la fidélité et le secret avec lequel les femmes de couleur sont servies par leurs négresses ; car une opinion presque impérieuse leur défend d'avoir des esclaves pris dans les nuances mélangées. Une négresse, même la plus maltraitée, ne consent presque jamais à trahir sa maîtresse, ni à écouter un homme à qui celle-ci accorde des faveurs. Si enfin elle succombe, c'est en tremblant, c'est en désirant que la maison, ou au moins l'autel où sa maîtresse sacrifie au plaisir, ne soit pas le lieu où elle se livre elle-même à son vainqueur. Cet effet de la crainte est d'autant plus singulier, qu'il n'a pas lieu dans les servantes d'une épouse blanche.

Ce qu'on se persuadera facilement, c'est qu'il y a entre les mulâtresses et les blanches une antipathie qui prend sa source dans la persuasion que leurs vues s'entre-nuisent. Les unes veulent des époux, les autres cherchent à empêcher qu'on ne le devienne, ou du moins à faire agir comme si on ne l'était pas. De là cette haine qui se montre dans les actions,

dans les discours; de là les unions malheureuses, la ruine de plusieurs familles, et quelquefois encore des écarts de mœurs de la part de blanches, à qui le désir de la vengeance conseille d'imiter, en quelque chose, celles qui ont causé leurs maux. Un fait très-constant c'est que fort peu de femmes de couleur refusent leurs faveurs à un blanc dès qu'il est marié, surtout s'il sacrifie, dans cette infidélité, une épouse que les grâces auraient dû sauver d'une préférence que rien n'excuse. Qui croirait cependant que les mulâtresses sont souvent prises pour modèle par les blanches, dans leurs ajustements négligés, et qu'il en est parmi celles-ci qui ont, avec les premières, des conversations où une curiosité toujours déplacée et qui n'est pas exempte de dangers, n'est satisfaite qu'aux dépens de la décence. On est même assez surpris de voir que, dans leurs attitudes, leur démarche et leurs gestes, beaucoup de jeunes créoles s'étudient à imiter les mulâtresses, qu'elles se dépitent tant d'avoir pour rivales, et dont elles augmentent ainsi l'orgueil.

Cet orgueil consiste surtout à montrer ses triomphes, et dans la colonie il serait bien difficile que quelque chose restât secret; d'ailleurs entre elles-mêmes les mulâtresses se disputent les victoires, et dans leurs querelles, tout serait révélé s'il y avait quelque chose de sacré. La publicité, je le redis, est une de leurs plus douces jouissances, et c'est au plaisir qu'elles y trouvent qu'on doit l'usage qui fait que, chaque soir, à l'heure du coucher, on voit sortir les filles de couleur de chez elles, souvent éclairées par un fanal, porté par une esclave, et allant passer la nuit chez celui qu'elles aiment le plus, ou qui les paye le mieux.

Les mulâtresses affectent une sorte de dédain pour les mulâtres, et même dans leurs bals, qui ressemblent à ceux des blanches, elles ne veulent d'autres hommes que des blancs. J'assure néanmoins que chez un grand nombre d'entre elles, ce dédain n'est que simulé, et que plus d'une a pour favori un mulâtre, qu'elle embellit secrètement de ce qu'elle reçoit d'un

blanc qui jurerait, s'il le fallait, que sa bien-aimée a une aversion insurmontable pour les hommes colorés. Il en doute d'autant moins que cette bien-aimée est une tigresse en jalousie, et comment supposer qu'une femme joue un sentiment qu'elle n'éprouve pas !

— Il est des mulâtresses que leur célébrité ne garantit pas du désagrément de choquer l'odorat, et que l'usage des parfums ne fait que trahir davantage. Mais ce défaut n'est rien moins que général. Elles aiment la plus exquise propreté, et elles font un usage continuel des bains. Elles ont même, à cet égard, une habitude bien plus favorable à la beauté que celle des blanches, parce qu'elles emploient toujours l'eau froide. C'est à ce moyen, qui donne du ton aux chairs et à la fibre, qu'elles doivent sans doute de paraître plus longtemps jeunes, et de n'être pas habituellement vaporeuses, elles qui sont, de toutes les femmes, celles dont le genre nerveux est le plus travaillé par le magnétisme de l'amour ; elles qui aiment les fleurs avec passion, qui s'en parent, qui en jonchent leurs lits et leurs armoires, et qui, sachant bien que leur parfum éveille la volupté, ont un grand plaisir à en former des bouquets pour l'objet qui leur est cher. Il est rare qu'une fille de couleur aille le soir trouver son amant sans s'être plongée auparavant dans l'eau froide, ou sans en avoir fait verser à grands flots par ses esclaves, depuis ses épaules jusqu'à ses pieds (car la coiffure est faite pour durer deux ou trois jours sans quitter la tête) ; et elle arrive ainsi avec la fraîcheur et la dureté du marbre.

Tout ce qu'on vient de lire sur les mulâtres, des deux sexes, est applicable, presque en totalité, aux gens de couleur des nuances plus blanches, pourvu qu'on en excepte ce qui tient à la force du tempérament, à l'aptitude au plaisir et à la prolongation de la vie. Qu'on se rappelle toujours que le quarteron, le métis et le mamelouc sont à tous égards inférieurs aux mulâtres, et qu'à partir du quarteronné, on retrouve le physique du blanc.

Les gens de couleur sont, en général, bons et susceptibles

d'élévation dans l'âme, et les femmes sont compatissantes pour les pauvres et surtout pour les malades à un point qu'on ne peut assés louer. Le manque d'éducation et l'imitation des vices et des ridicules des blancs, qu'ils outrent, sont leurs plus grands défauts. Ils sont fort hospitaliers, et s'ils pouvaient vaincre leur indolence, les colonies posséderaient en eux des êtres précieux. On peut leur reprocher des crimes; mais ce sont des hommes, et des hommes quelquefois encore trop près de la servitude pour qu'on doive en être étonné. Les succès de plusieurs d'entre eux dont l'enfance a été cultivée en France, prouve que les ravalier, comme font certaines personnes, c'est sacrifier aveuglément au préjugé; tandis que les turpitudes de beaucoup d'autres, leurs mœurs et leur inaptitude actuelles font la plus forte critique de l'opinion de ceux qui veulent qu'on les croie supérieurs aux blancs.

Il me reste à dire que parmi les esclaves sont aussi les gens de couleur de toutes les nuances. Il est presque sans exemple qu'il y en ait d'employés à d'autres usages qu'aux soins purement domestiques, et il ne faut guère compter que les mulâtres. Ces esclaves se croient supérieurs aux nègres libres à cause de leur rapprochement du blanc par leur nuance; et par leurs mœurs, ils sont, en quelque sorte, encore une classe mitoyenne entre l'esclavage et l'affranchissement, ou plutôt entre l'esclavage extrêmement adouci et l'affranchissement tacite dont jouissent beaucoup d'esclaves de toutes les nuances qui, soit par la condescendance de leurs maîtres, soit parce qu'ils se sont rachetés eux-mêmes envers lui des devoirs de l'esclavage, soit enfin parce que l'administration publique ferme les yeux sur cet abus, sont réputés affranchis sans l'être. Mais je les ai dessinés, en parlant de ceux pour lesquels ils sont des espèces d'auxiliaires.

Enfin on appelle *mésalliés*, les blancs dont les femmes ne sont pas des blanches. Il faut les regarder comme un nouvel intermédiaire entre les blancs et les gens de couleur. Ils appartiennent cependant à ces derniers, par leur alliance. Mille

occasions différentes me ramèneront encore, dans le cours de cette description, à offrir des traits qui appartiendront aux affranchis, parmi lesquels un affranchissement plus ou moins ancien et un plus grand éloignement de la couleur du nègre sont des prérogatives qu'ils invoquent, au moins en secret. Mais ce que je désire que le lecteur retienne, c'est que je me servirai indistinctement de ces mots, *gens de couleur* et *sang-mêlés*, pour désigner tous ceux qui ne sont ni nègres ni blancs, et que j'entendrai par *affranchis* tout ce qui n'est ni blanc ni esclave.

NOMBRE ET NATURE

DES ÉTABLISSEMENTS DE LA PARTIE FRANÇAISE

DE SAINT-DOMINGUE

La colonie française de Saint-Domingue, dont je viens de peindre les habitants, contient 793 manufactures à sucre ou sucreries; 3,450 indigoteries; 789 cotonneries; 3,447 cafeteries ou caféyères; 182 guildiveries ou distilleries de tafia ou eau-de-vie de sucre; 26 briqueteries et tuileries; 6 tanneries; 370 fours à chaux ou *chaufourneries*; 29 poteries et 50 cacaoyères; indépendamment d'une foule d'autres établissements connus sous le nom de *places-à-vivres*, parce qu'on y cultive des racines nourrissantes, des grains, des fruits, et que l'on y élève des volailles et d'autres animaux, qui sont autant de moyens de subsistance.

On compte en outre à Saint-Domingue français, 40,000 chevaux; 50,000 mulets et 250,000 bœufs, moutons, chèvres ou pourceaux, qui servent à l'exploitation des manufactures ou à la consommation des habitants.

DIVISION DE LA COLONIE FRANÇAISE EN TROIS PARTIES.

Cette colonie a été, dès son origine, distinguée en trois portions qui forment des divisions distinctes, et qu'on appelle *partie du nord*, *partie de l'ouest* et *partie du sud*; dénominations prises du point du ciel auquel répond le chef-lieu de ces trois parties.

Chacune d'elles est soumise à un commandant en second, qui reçoit les ordres immédiats du gouverneur général et de l'intendant.

Pour être plus clair, et pour mettre en même temps le lecteur à portée de me suivre avec plus de facilité, j'adopte, pour première division, celle de ces trois parties; et considérant que nulle autre classification ne peut être aussi commode que celle des paroisses, je la prends encore pour m'aider moi-même dans les détails infinis que présente une colonie telle que celle de Saint-Domingue.

PARTIE DU NORD.

Cette partie a pour limite actuelle à l'orient, la colonie espagnole, dont elle est séparée par la rivière du Massacre, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec celle de Capotille, ensuite par celle-ci jusqu'à son confluent avec la rivière de la Mine, puis par la rivière de la Mine et par une ligne qui va dans le sud chercher le Piton-des-Ramiers et les montagnes de la Mine et de Marie-Gallegue. La partie du nord se trouve donc terminée à l'est par les paroisses du Fort-Dauphin et d'Ouanaminthe, limitrophes de la colonie espagnole; ce qui forme une ligne d'environ dix lieues, dirigée du nord au sud depuis la mer jusqu'aux montagnes.

Les bornes de la partie du nord dans le sud et dans l'ouest sont : 1° une ligne convexe dirigée, à peu près, de l'est-nord-est au sud-sud-ouest qui, prenant du canton de la Mine, dans la paroisse d'Ouanaminthe, vient se terminer à la limite commune de la paroisse de la Marmelade et de celle des Gonaïves; ligne qui, dans sa longueur, sépare les paroisses françaises, de Vallière, du Trou, de Limonade, de Sainte-Rose ou la Grande-Rivière, du Dondon et de la Marmelade, du territoire espagnol; et 2° une ligne sinueuse qui, ayant pour direction la principale, celle du sud-est au nord-ouest, sépare (en allant du point

où la précédente finit jusqu'à la mer) les paroisses de la Marmelade, de Plaisance, du Gros-Morne et de Jean-Rabel, de celles des Gonaïves, de Bombarde et du Môle.

Enfin la partie du nord est terminée dans toute sa longueur septentrionale, qui est d'environ quarante-cinq lieues, par la mer qui baigne les côtes de la paroisse du Môle, de Jean-Rabel, du Port-de-Paix, du petit Saint-Louis ou Saint-Louis du nord, du Borgne, du Port-Margot, du Limbé, de L'Acul, de la Plaine du nord, du Cap, du Quartier-Morin, de Limonade, du Terrier-Rouge, et du Fort-Dauphin.

C'est donc dans la partie du nord que se trouve, presque entier, le prolongement septentrional dont j'ai parlé à la page 3, et la surface de cette partie peut être évaluée à environ quatre cent quatre-vingts lieues carrées.

La partie du nord n'a pas toujours été renfermée dans ses limites actuelles. Par un usage aussi ancien que l'établissement de la colonie française, on a toujours distingué celle-ci en plusieurs portions, sous le titre de *Quartiers*, qu'on désigne, à leur tour, sous le nom du lieu principal de chacun de ces quartiers. C'est ainsi qu'on a dit le quartier du Port-de-Paix, le quartier du Cul-de-Sac, le quartier de Nippes, le quartier du Cap, etc. Les établissements de la partie du nord ayant commencé par le quartier du Port-de-Paix, celui-ci composait d'abord seul toute la partie du nord; puis vint le quartier du Cap; pendant longtemps il y eut même un intervalle presque vide entre l'extrémité orientale du premier et l'extrémité occidentale du second, et le quartier du Cap s'étendait alors jusqu'à la limite espagnole dans l'ouest; mais depuis on vit se former le quartier de Bayaha ou Fort-Dauphin; et la partie du nord a été réellement subdivisée entre ces trois seuls quartiers durant plus d'un demi-siècle.

Une ordonnance du roi, du 4^{er} avril 1768, ayant ensuite fait cinq quartiers de cette étendue, la partie du nord a eu le quartier du Cap, le quartier de Limonade, le quartier du Limbé, le quartier Dauphin et enfin le quartier du Port-de-Paix qui

s'étendait encore alors, comme précédemment, jusqu'au Môle inclusivement. Enfin une autre ordonnance du roi, du 20 décembre 1776, a fixé la partie du nord, telle qu'elle est en ce moment, et l'a composée des cinq quartiers du Fort-Dauphin, de Limonade, du Cap, du Limbé et du Port-de-Paix. Mais quoique par la nomenclature, la partie du nord paraisse n'avoir rien perdu alors, on lui a réellement ôté les paroisses de Jean-Rabel, du Môle et de Bombarde, pour en former un quartier, donné à la partie de l'ouest, sous le nom de quartier du Môle-Saint-Nicolas.

La partie du nord a pour administrateurs ou chefs particuliers, mais communs à ses cinq quartiers, un commandant en second, qui depuis 1763 a remplacé l'ancien gouverneur de Sainte-Croix et du Cap, et un commissaire ordonnateur de la marine, établi depuis 1749; l'un et l'autre résident au Cap. Il y a en outre un commandant particulier au Cap qui commande les trois quartiers du Cap, de Limonade et du Limbé; puis un major résidant au Fort-Dauphin et un autre major en résidence au Port-de-Paix et commandant le quartier du même nom. Dans chacun de ces deux derniers lieux est un officier d'administration. Ces agents militaires ou civils sont sous les ordres du commandant en second et de l'ordonnateur. Voilà la vraie division de la partie du nord, celle qui fixe l'étendue à laquelle seule cette dénomination doit être appliquée.

La partie du nord avait un tribunal supérieur de justice dont le territoire était celui des cinq quartiers tels qu'ils étaient avant que l'ordonnance du 20 décembre 1776 ne les changeât. Mais cette cour qui portait le nom de *Conseil supérieur du Cap* que lui avait donné l'édit de sa création, en date du mois de juin 1704, en l'établissant au Cap, a été supprimée par un autre édit du mois de janvier 1787 et réunie à celle du Port-au-Prince pour ne former qu'une seule cour sous le titre de conseil supérieur de Saint-Domingue.

Chaque chef-lieu des trois quartiers du Cap, du Fort-Dauphin et du Port-de-Paix, a une sénéchaussée qui a tout le territoire

du quartier pour juridiction ; avec cette observation cependant que le quartier du Môle, malgré son commandement particulier qui dépend de la partie de l'ouest, n'a jamais cessé d'être du ressort de la juridiction du Port-de-Paix.

Partout où est une sénéchaussée, il y a aussi une amirauté.

On compte dans la partie du nord, vingt et une paroisses, savoir : le Fort-Dauphin, Ouanaminthe, Vallière, le Terrier-Rouge et le Trou qui forment la sénéchaussée du Fort-Dauphin ; les treize suivantes qui composent la sénéchaussée du Cap, savoir : Limonade, Sainte-Rose ou la Grande-Rivière, le Quartier-Morin, la Petite-Anse, le Dondon, le Cap, la plaine du nord, la Marmelade, l'Acul, le Limbé, Plaisance, le Port-Margot et le Borgne. Et enfin le Gros-Morne, Saint-Louis du nord et le Port-de-Paix, qui appartiennent à la sénéchaussée du Port-de-Paix.

Des vingt et une paroisses qui ferment la partie du nord, il y en a dix-sept qu'on appelle paroisses de plaine, parce que leur surface contient une portion plane plus ou moins étendue, et quatre seulement sont appelées paroisses de mornes, parce qu'on ne peut y arriver qu'à travers des montagnes et que les voitures de trait n'y sauraient parvenir. Ces quatre dernières sont : Vallière, le Dondon, la Marmelade et le Borgne.

La partie du nord, considérée dans son ensemble, renferme une plaine vaste et fertile, qui porte le nom de plaine du Cap. Elle commence à la rivière du Massacre et se termine à l'ouest de la paroisse du Port-Margot ; ce qui forme une longueur d'environ 30 lieues, sur une profondeur qui varie depuis 4 lieues jusqu'à 8 et qu'on peut évaluer à 6 lieues pour terme moyen, à cause des enfoncements des gorges, assez ordinairement nommés *Aculs* dans la colonie. Cette superficie d'environ 180 lieues carrées, est cependant interrompue quelquefois par des *mornets* ou monticules en quelque sorte isolés ; par des portions montagneuses, telles que le groupe considérable et élevé, appelé le Morne du Cap, qui cerne la ville de ce nom et qui se trouve

dans ce point de la plaine, le long même de la côte; et encore par de petites chaînes, de la nature de celle qui forme la coupe du Limbé.

De l'extrémité occidentale de la plaine du Cap, jusqu'à l'extrémité de la partie du nord dans l'ouest, les bords de la mer sont en général montueux. Les cuisses de montagnes, qui viennent jusqu'au rivage, laissent cependant entre elles de petits intervalles planes, mais qui n'ajoutent que très-peu à ce que la partie du nord a de surface plate. On peut donc dire avec vérité que plus de la moitié de la partie du nord est en montagnes, plus ou moins élevées.

La côte de la partie du nord-est, depuis l'embouchure du Massacre, où commence le territoire français, jusqu'à l'îlet du Limbé, est plus ou moins garnie de rochers ou récifs formant des bancs, entre lesquels sont des points de débarquement, ou même de grands mouillages, tels que ceux du Fort-Dauphin, du Cap et du Port-de-Paix.

Dans son contour intérieur, la partie du nord se trouve comme séparée par les montagnes de la partie de l'ouest, qui est entre elle et celle du sud. Les communications de l'une à l'autre sont même pénibles. Autrefois elles n'en avaient que par mer; ensuite on a passé sur le territoire espagnol, pour aller du Dondon au Mirebalais, chemin qui existe encore si toutefois il mérite ce nom, et que M. de Chateaumorant, gouverneur général de la colonie, décrivait en ces termes au ministre, en 1716 : « Je n'aurais pu me rendre par terre à Léogane, quelque envie que j'en eusse, quand même ma santé me l'eût permis, les chemins étant quasi impraticables. Il faut faire dix lieues sur les terres espagnoles, y coucher une nuit et les six autres être à la belle étoile après avoir marché tout le jour à l'ardeur du soleil. Il y a même des montagnes à passer, qu'il faut monter et descendre à pied si l'on n'y veut pas courir risque de la vie, les chevaux ne pouvant pas quasi s'y tenir. »

En 1719, on ouvrit quelques sentiers qui allaient du nord à l'ouest sans quitter le territoire français, mais avec d'in-

croyables difficultés ; et ce n'a été qu'à la fin du mois d'août 1750, que M. de Vaudreuil, commandant général de la colonie, fit ouvrir par cent nègres de corvée le chemin qui a servi jusqu'en 1787. A cette dernière époque, la réunion des deux conseils du Cap et du Port-au-Prince a fait travailler à une route propre aux voitures, au lieu qu'on ne pouvait aller auparavant qu'à cheval dans un intervalle d'environ huit lieues et encore qu'avec de grandes difficultés.

La partie du nord a des avantages réels sur celles de l'ouest et du sud. Il en est qui tiennent à la nature de son sol et de son climat, et d'autres qui sont dus à sa position géographique. Parmi les premiers, on doit compter celui d'avoir beaucoup de rivières, de ruisseaux, de ravins, et de recevoir des pluies réglées, notamment celles qui accompagnent le vent du nord, quoique depuis vingt ans leur périodicité ait été souvent remplacée par de longues et désastreuses sécheresses. Le sol de cette partie est généralement plus productif que celui des deux autres, et l'on en a la preuve dans l'avantage inappréciable de pouvoir s'y passer d'arrosage, ce qui laissant l'eau aux moulins à sucre, permet une grande économie en animaux fort chers, difficiles à remplacer, et dont l'existence devient chaque jour plus incertaine par les épizooties. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans les parties de l'ouest et du sud des terrains aussi fertiles que dans celle du nord, mais ils veulent presque toujours l'arrosage, et tel sol dont les productions étonnent l'œil et enrichissent le propriétaire, serait frappé de stérilité, sans le secours du principe aqueux qui féconde la terre et l'embellit.

L'avantage géographique de la partie du nord, c'est de se trouver placée au vent des deux autres ; ce qui dépend de l'effet presque totalement constant des vents alisés, qui soufflent de l'est. Tous les bâtiments qui viennent d'Europe, atterrissent au haut de la côte nord de la colonie espagnole, à cause des dangers qui existent plus à l'ouest, et que la vue de ce point de la côte aide à éviter. Ils la suivent et viennent passer devant le nord de la colonie française, où les denrées de la vaste plaine

du Cap les invite à s'arrêter. Lorsqu'un bâtiment part du Cap, il a le débouquement le plus proche et le moins dangereux ; tout concourt donc à mériter la préférence à un lieu qui, en temps de guerre surtout, promet une traversée plus courte, une sortie plus facile et plus de probabilités pour trouver un convoi.

De ce que le Cap reçoit et attire plus de bâtiments, que les autres ports de la colonie, il en résulte d'autres avantages pour la partie du nord : c'est que les denrées y sont avantageusement vendues ; c'est que leur débouché est plus certain pendant la guerre ; c'est qu'elle offre les meilleures marchandises, parce que la concurrence qu'on redoute conseille de n'en apporter que de bonnes qualités ; c'est enfin, d'offrir plus de ressources pour la subsistance des esclaves, quelque calamité qu'on puisse éprouver. D'un autre côté, le Cap étant un lieu qui réunit des établissements de tous les genres, la circulation du numéraire y est plus rapide qu'ailleurs ; et l'industrie, quelque forme qu'elle veuille prendre, est presque sûre d'y être encouragée.

La partie du nord est la première que les Français aient établie, et elle est encore la plus importante par sa situation, militairement parlant, par ses richesses et par sa population. Sur sa surface d'environ 480 lieues carrées, comme je l'ai déjà dit, on peut compter à peu près 46,000 blancs de tout âge, dont plus des deux tiers sont du sexe masculin ; 9,000 gens de couleur libres, presque en nombre égal dans chaque sexe, et 470,000 esclaves, parmi lesquels le rapport des nègres est à celui des négresses comme 9 est à 7. La partie du nord renferme à elle seule 288 sucreries, 443 indigoteries, 66 cotonneries, 2,009 cafeteries, 46 guildiveries, 49 briqueteries, 6 tanneries, les seules qui existent dans la colonie, 125 fours à chaux, 11 poteries, 7 cacaoyères ou cacaotières, 15,000 chevaux, 24,000 mulets, et 88,000 autres animaux, tels que bœufs, moutons, chèvres ou cochons.

Les nègres ont, dans la partie du nord, une manière de se nourrir qui n'est pas la même que dans les deux autres parties. Ils y préfèrent la cassave à l'usage des racines, et en général

ils y sont plus industrieux et mieux traités. La culture est aussi poussée plus loin au nord, et l'art de fabriquer le sucre y a fait des progrès qu'on n'égale point encore dans le reste de la colonie. Il faut dire de plus, parce que c'est la vérité, qu'on y trouve une plus grande sociabilité, et des dehors plus polis. Il y a même une sorte de rivalité jalouse, de la part de l'ouest et du sud à cet égard, et elle servirait au besoin de preuve à cette observation. La plus grande fréquentation des bâtiments européens y place les premiers succès de la mode, et partout où il y a des Français, la mode a des adorateurs. Le luxe y a donc un culte très-suivi; et c'est du Cap, comme d'un centre, qu'il répand ses jouissances et ses maux.

Je ne dois pas omettre, en vantant la partie du nord, de dire qu'elle éprouve, plus rarement que les deux autres, ces coups de vent funestes, ces ouragans furieux qui détruisent absolument l'espoir et la récompense du cultivateur, et qui semblent être une guerre des éléments entre eux. Elle n'est pas non plus menacée de subversion comme celle de l'ouest, par ces commotions violentes où l'on croit sentir la terre vaciller sur son axe, et où la demeure de l'homme devient tout à coup son tombeau.

Les églises de la partie du nord ont eu originairement des capucins pour pasteurs, et l'on a vu parmi eux des prêtres et des religieux de divers ordres, qu'on prenait pour assurer le service divin. En 1704, les capucins ne pouvant plus fournir les sujets nécessaires, ils abandonnèrent cette mission; et les fils de Loyola remplacèrent les disciples de Saint-François. Ils la gardèrent jusqu'à leur expulsion de la colonie, à la fin de 1763. Les prêtres séculiers en ont été chargés depuis lors jusqu'en 1768, qu'elle est repassée aux capucins, qui la desservent en ce moment.

Ce serait une entreprise et longue et difficile, que de comparer, sous tous les rapports, la partie du nord avec celles de l'ouest et du sud, et encore les exceptions partielles empêcheraient-elles souvent cette comparaison. Au lieu de ce travail

peu satisfaisant, je crois devoir attendre que l'ordre de la description me fournisse des particularités à citer ou des observations à faire, et qui serviront en même temps à bien caractériser le lieu dont je parlerai, et la partie de la colonie dont ce lieu dépendra. Le lecteur pourra ainsi prendre une opinion, qui sera véritablement la sienne.

QUARTIER DU FORT-DAUPHIN

I

PAROISSE DU FORT-DAUPHIN

Cette paroisse commence avec la côte nord de la partie française de la colonie de Saint-Domingue, et par conséquent à l'embouchure de la rivière du Massacre, qui est la limite commune avec la colonie espagnole. Elle a elle-même pour borne, à l'est, la ligne de la frontière espagnole et la paroisse d'Ouanaminthe.

D'après l'ordonnance des administrateurs du 23 avril 1759¹, cette limite orientale est ainsi disposée : d'abord la rivière du Massacre jusqu'au point de l'habitation Vaublanc, d'où une ligne allant de l'est à l'ouest, rencontrerait la barrière de la même habitation ; puis de cette barrière le grand chemin du Fort-Dauphin à Ouanaminthe, entre les habitations la Taste et Lambert Camax, jusqu'au gué de la rivière la Matrie, appelé *la Passe à la Taste* ou *Passe à Menoir* ; de là c'est le cours de la Matrie qui forme la borne jusqu'à une autre passe ou gué vulgairement nommée *la passe à Dépé* ; puis de cette passe à Dépé c'est une ligne droite qui va au sommet du Morne-Chapelle, et de celui-ci jusqu'au Morne-Organisé que l'érection de la paroisse de Vallière a enlevé à celle du Fort-Dauphin.

1. Voyez *Loix de Saint-Domingue*, vol. 4, in-4°, page 255, recueillies et publiées par l'auteur.

Au nord, la paroisse du Fort-Dauphin a la mer pour terme. A l'ouest elle trouve la paroisse du Terrier-Rouge, c'est-à-dire d'abord vers la côte, une partie des Fonds-Blancs, qu'un chemin, courant nord et sud et passant dans l'est des Mamelles, sépare du reste des Fonds-Blancs qui appartiennent à la paroisse du Fort-Dauphin ; ensuite le canton du Terrier-Rouge proprement dit, puis le canton du Grand-Bassin. Après cela elle est contiguë à une portion de la paroisse du Trou, dont celle du Fort-Dauphin se trouve séparée par la rivière Marion jusqu'à son confluent avec la rivière de l'Acul-de-Samedi, et par cette dernière rivière en gagnant la cime de la montagne de l'Acul-de-Samedi.

Au sud, est encore une portion de la paroisse de Vallière, dont celle du Fort-Dauphin se trouve séparée dans cet endroit, par le sommet des montagnes de l'Acul-de-Samedi ; ensuite la paroisse d'Ouanaminthe vers les montagnes de l'Acul-des-Pins, et le Morne-Organisé.

La rivière du Massacre, qui tire son nom des anciens meurtres que les boucaniers et les Espagnols ont réciproquement commis sur ses bords, en se disputant le territoire, a pour nom espagnol Daxabon et pour nom indien *Guatapana*. Elle est le terme des possessions françaises dans cette partie, et son cours ainsi que sa pêche ont été déclarés communs aux deux nations par le traité des limites du 3 juin 1777.

A environ 2,500 toises de son embouchure, est un premier îlet désigné par l'épithète de *Petit Islet* ou Islet des Caïmans, et qui commençant à la pyramide n° 2, va jusqu'à celle n° 6. Cet îlet est partagé entre la France et l'Espagne, et la portion française a été concédée à l'habitation Dupin, qu'elle touche. En continuant à remonter la rivière au-dessus de ce premier îlet, elle ne forme qu'un seul bras, pendant environ 200 toises. C'est à l'un des points de cet intervalle et au-dessus de la pyramide n° 7 qu'était une prise d'eau pour l'usage des cinq moulins à sucre des habitations riveraines du Massacre, à l'extrémité du bas Maribarou, et dépendantes

de la paroisse du Fort-Dauphin. A cette distance de 200 toises commence le grand îlet du Massacre, connu simplement sous le nom d'*Islet du Massacre*, partagé dans sa longueur, qui est d'environ 4,800 toises, par les pyramides, depuis le n° 8 jusqu'au n° 17; de manière que chacune des deux puissances a, à peu près, la moitié de sa surface.

Une preuve que l'adoption de la rivière du Massacre pour borne a favorisé les seules prétentions espagnoles, c'est que le grand îlet du Massacre était considéré dans sa totalité comme une propriété française lorsque le roi le concédait en 1754 au duc de Noailles, au duc d'Ayen, son fils, et au marquis de Montclar, fils du duc d'Ayen. Les démêlés des limites s'étant opposés à la prise de possession, le duc d'Ayen devenu duc de Noailles, et le marquis de Montclar alors marquis de Noailles, obtinrent au mois de novembre 1768 des lettres-patentes confirmatives des premières. Enfin, le traité des limites de 1777 ayant borné à la moitié le droit de la France sur cet îlet; de nouvelles lettres-patentes du mois de mars 1778 ont confirmé, quant à cette portion, celles de 1754 et de 1768.

Cette concession, considérée alors comme formant une superficie d'environ 420 carreaux, a été vendue le 2 février 1780, par MM. le maréchal et le marquis de Noailles, à MM. Paradès et Pittaubert pour une somme considérable dont il ne restait plus dû que cent mille livres tournois au mois de janvier 1787. Cette concession est un des trop fréquents exemples qu'offre Saint-Domingue de l'abus de la faveur. A combien d'usages utiles ne pouvait-on pas destiner la moitié de l'îlet du Massacre ! Par exemple, à dédommager même en nature plusieurs propriétaires dépouillés par le traité des limites, ou du moins à former avec sa valeur quelques établissements publics.

L'îlet du Massacre a été divisé le 5 mars 1784, entre MM. Paradès et Pittaubert (après en avoir vendu 30 carreaux à l'habitation Gourgues et 50 à l'habitation Tavau). La portion de M. Pittaubert qui est la plus méridionale et où il avait commencé les plantations et les constructions nécessaires à une sucrerie, a

pour propriétaires actuels MM. Testard et Lalanne, négociants du Cap. Il y a sur cette habitation une briqueterie-tuilerie et un four à chaux.

Le bras droit du Massacre, qui borde l'îlet à l'est se nomme la rivière de don Sébastien ou le Bras-Espagnol. Il est très-encombré et se trouve à sec lorsque le bras français ou occidental a encore une tranche d'eau de 8 à 9 pouces d'épaisseur. Le bras français est aussi connu sous le titre de *bras gauche du Massacre*, dénomination très-fautive parce que la ligne qui, suivant le traité des limites, borde le grand îlet dans sa partie ouest, depuis un point qui correspond à peu près au milieu des pyramides n^{os} 11 et 12 jusqu'à la pyramide n^o 7 est réellement formé : 1^o par un fossé creusé de main d'homme, pendant environ 350 toises en ligne droite, et 2^o par la Ravine-à-Cousins, qu'on doit encore bien distinguer du vrai bras gauche de la rivière du Massacre.

En effet un arrêt du conseil du Cap, du mois de juillet 1784, a jugé qu'il se trouve entre la Ravine-à-Cousins qui se jette dans le Massacre un peu au sud de la pyramide n^o 7 et le bras gauche du Massacre une portion de 145 carreaux, qu'il a adjugés à MM. Bedout et Croiseuil malgré les prétentions des cessionnaires de MM. de Noailles.

Ainsi les archives de ce tribunal supérieur renferment le traité des limites de 1777, qui adopte comme bras gauche du Massacre, la Ravine-à-Cousins; et son arrêt de 1784 qui, d'après des plans du local, des procès-verbaux et une discussion très-étendue, a prononcé que le traité des limites a, dans cette partie de l'îlet du Massacre, sacrifié 72 carreaux et demi du territoire français puisqu'il a englobé dans cet îlet, qu'on devait partager en deux, 145 carreaux qui n'en dépendent pas.

Mais ce n'est pas à cette quantité que se borne le préjudice puisque 60 carreaux sont restés encore compris dans le sud de la portion recouverte par MM. Bedout et Croiseuil entre le bras gauche réel du Massacre et une partie de la Ravine-à-Cousins, et le fossé qui donne l'eau au moulin de

l'habitation Lambert Camax, ce qui exigeait un dédommagement de trente carreaux de la part des Espagnols, auxquels on ne peut cependant imputer cette vicieuse démarcation. Ils ne connaissaient ni le fossé Lambert Camax ni la Ravine-à-Cousins, tandis que nous avions, nous, des plans, une tradition, des témoins oculaires et que, comme le disait don Garcia, commissaire des Espagnols pour la délimitation entre les deux nations, M. de Choiseul, qui agissait pour la France, ne peut prétendre qu'on lui ait jamais fait une objection, ce qui d'ailleurs était conforme aux instructions de la cour d'Espagne.

La portion Paradès, dans la concession primitive et qui n'est plus que de 428 carreaux, est noyée, inculte et affermée depuis 1785 à l'habitation Vaublanc qu'elle avoisine. La partie espagnole de l'îlet est aussi sans culture.

L'embouchure du Massacre est accessible à des chaloupes et les Espagnols y ont mis de leur côté un corps de garde. Des idées de sûreté et non de fiscalité ont fait placer depuis quelques années sur la rive ouest trois pièces de canon pour préserver cette embouchure, quoique bien éloignée de toute entreprise utile.

J'ai dit qu'à cette embouchure, qui est dans la baie de Mancenille, commence la côte française au nord. En la suivant, il y a deux lieues et un quart depuis le Massacre jusqu'au fort Saint-Louis ou fort la Bouque. Dans cette étendue, qui offre une côte toute de fer et élevée de vingt pieds au-dessus de la mer, on ne trouve de points accessibles que la Tour, lieu placé à 450 toises de l'embouchure du Massacre et où il y a un corps de garde; l'embarcadère de Baux à 440 toises plus loin; l'embarcadère de la Petite-Melonnière à 840 toises du précédent; puis à 845 toises de ce dernier celui de la Grande-Melonnière, où est une batterie et d'où l'on compte encore 2,330 toises jusqu'au fort la Bouque. Tous ces endroits, fort improprement appelés embarcadères, puisqu'on n'y transporte ni denrées ni approvisionnements, ne sont que des points militaires dont on surveille l'accès pendant la guerre.

Le fort la Bouque est sur la pointe est de la baie du fort

Dauphin, dont la beauté avait donné lieu au premier nom qu'elle reçut des Espagnols et qui devint celui de toute cette partie de l'île. Baya-ha! exprimait en effet la juste admiration que fait éprouver l'aspect de cette magnifique baie où les plus nombreuses flottes pourraient être réunies et trouveraient les commodités navales qui dépendent de la situation, disposées par la nature d'une manière bien supérieure à tout ce que l'art pourrait créer, soit pour caréner, soit pour réparer les vaisseaux. M. de Verdun y caréna sa frégate au mois de mai 1778.

L'entrée de la baie du fort Dauphin est un véritable goulet, dirigé à peu près nord et sud sur une longueur de 4,347 toises, et dont l'ouverture a 390 toises à partir de la pointe du fort la Bouque à l'est jusqu'à la Pointe-Noire à l'ouest. Il va en s'élargissant vers la baie où il finit par avoir 475 toises. Ce goulet, qui a depuis 14 jusqu'à 35 brasses de profondeur, est défendu d'abord par les 35 pièces de canon du fort la Bouque, mot francisé de l'espagnol *Boca*, qui signifie *entrée*, *bouche*, et dont une prononciation vicieuse fait déjà le fort la *Boucle*; en second lieu par la batterie de l'Anse de 32 pièces, qui est à 380 toises du fort la Bouque; puis par le fort Saint-Charles de 12 pièces, placé à 412 toises plus loin et que suit à 525 toises le fort Saint-Frédéric de 9 pièces.

La côte qui borde l'ouest du goulet a 4,740 toises de long ainsi divisées : 140 de la Pointe-Noire, qui est un peu hors du goulet jusqu'à celle de l'Anse-à-Falaise; 375 de celle-là à celle du Bec-à-Marsoin; 300 ensuite jusqu'à la Pointe-Lucas, que précède l'Anse-à-la-Houe, et de la Pointe-Lucas à celle du Baril-de-Bœuf 235; 445 toises pour gagner la Pointe-à-Brisson ou Brifon, avant laquelle est l'Anse-du-Carénage, et enfin 345 autres toises pour arriver à la pointe qui termine le goulet dans le sud.

Le lecteur se convaincra facilement par le plan géographique et la vue perspective du fort Dauphin, qui font partie de l'atlas, que la plus grande dimension de la baie est de l'est à l'ouest. Elle a dans ce sens près de deux lieues sur une largeur moyenne nord et sud d'une forte demi-lieue. En suivant

dans l'est le contour de la baie, on trouve à 400 toises du fort Saint-Frédéric l'anse de Grand-Carénage, que termine à 500 toises la Pointe-des-Écoutes. De celle-ci aux Cazes-Duvivier il y a environ une demi-lieue, et de ces Cazes gagnant vers le sud-est on trouve à environ trois quarts de lieue la Pointe-Péchereau, qui forme une avancée dans l'ouest et qui couvre dans le sud l'ancien embarcadère de la Saline-aux-Boeufs. C'est en allant de la Pointe-Péchereau dans le sud qu'on rencontre successivement à 800 toises les Cazes-de-Nanette; à 1,800 autres celles de Moineau, et à une lieue et demie celles de Dersac qui ne sont qu'à 130 toises de l'embouchure de la Rivière-à-Canon. A un quart de lieue de cette embouchure est la Crochue, qui est le point le plus sud de toute la baie et qui sert d'embarcadère aux paroisses d'Ouanaminthe et de Vallière et à presque toute celle du fort Dauphin.

On compte près d'une lieue de la Crochue, établie en 1733 par M. Baudin de la Craye, au bout sud est de la ville du fort Dauphin.

En partant de l'extrémité de la citadelle, qui a le même nom que la ville et qui est presque nord et sud avec l'entrée de la baie et contournant celle-ci en gagnant l'ouest, on trouve à une lieue l'embarcadère à Caron, qui est lui-même à une demi-lieue de l'embouchure de la rivière Marion placée à un quart de lieue de l'embarcadère Girard. De cet embarcadère on va au cul-de-sac Dujarriay, dont la pointe sud est à 900 toises et qui a 1,800 toises de contour. De la pointe nord de ce cul-de-sac on fait une grande lieue pour atteindre le point qui répond aux bâtiments de l'habitation Meyer, puis 670 toises pour gagner les bâtiments Mathieu et deux lieues un quart pour se trouver à la grande pointe à Briffon, par laquelle est terminé le tour de la baie qui a plus de dix lieues par ses diverses sinuosités.

Cette baie a cinq îlets. Un à 900 toises et presque dans l'est de la pointe où est le fort Saint-Frédéric; un second appelé l'îlet à Séran, à 400 toises au nord de la pointe Péchereau; et le troisième, nommé l'îlet à Garnier, à 600 toises au sud de la même pointe. Le quatrième, l'îlet des Oiseaux ou l'îlet Fouar-

dière, est à une demi-lieue dans l'ouest-sud-ouest de la pointe à Briffon; et le cinquième, l'îlet à Boyau ou des Boucaniers, à 900 toises dans l'ouest-nord-ouest de la citadelle du fort Dauphin. Le premier, le second et le quatrième îlets sont forts petits; le troisième l'est un peu moins, et l'îlet à Boyau, le plus grand de tous, a 460 toises de long sur 80 de large. Il a été célèbre autrefois, parce qu'il servait de retraite, avant 1662, aux Boucaniers qui venaient chasser des bœufs aux environs de cette baie; et encore, en 1733, cet îlet était connu sous le nom d'Îlet des boucaniers. Il a été longtemps question de le fortifier, et l'on peut en faire un utile carénage.

L'élévation des terres qui séparent la baie de la mer, la garantit parfaitement; de manière qu'il y règne toujours un calme aussi précieux que sa bonne tenue. Elle a encore un avantage dans la chaîne de récifs, larges et jusqu'à fleur d'eau, qui sont en dehors. En effet, ils protègent une côte basse qui est, depuis l'ouest du goulet ou la Pointe-Noire jusqu'aux esters des Fonds-Blancs, située à deux lieues un tiers de la Pointe-Noire, et ajoutent une seconde défense naturelle aux mangles, qui eux-mêmes rendent les débarquements très-difficiles. Les récifs ne laissent, outre l'entrée de la Bouque, que deux ou trois passages, mais si étroits et si peu profonds, qu'un canot pourrait à peine y pénétrer.

La ville du Fort-Dauphin est bâtie sur une portion de terrain qui avance au nord, et dont l'extrémité, qui est presque au centre de la baie, porte la citadelle. Cette ville a eu pour origine le double dessein de protéger une magnifique baie où l'ennemi aurait pu se reposer, se réparer et même tenter une descente qui aurait inquiété la partie du nord de la colonie, et de s'opposer aux incursions des Espagnols, dont j'ai fait voir¹ que les réclamations comprenaient toujours le quartier de Bayaha. Dès les premières entreprises des aventuriers et celles des flibustiers et des boucaniers, qui leur succédèrent, ceux-ci

4. Voyez l'Abrégé Historique, à la tête du premier volume de ma Description de la partie espagnole.

avaient, comme je l'ai déjà observé, formé un établissement à l'îlet à Boyau; mais cet établissement, quoique successivement augmenté, était accompagné d'inquiétudes continuelles de la part des Espagnols, contre lesquels on marcha plusieurs fois. Un mémoire du Père Le Pers, jésuite, écrit à Saint-Dominique, en 1714, porte qu'alors un nommé Bénard, surnommé *Marin-gouin*, avait une hatterie dans le quartier de Bayaha où il s'était toujours maintenu, malgré les Espagnols, qui ne rétablirent leurs hatteries en deçà du Rebouc qu'après la paix de Riswick, faite en 1698.

M. de Galiffet, le premier qui connut et qui vanta l'importance de Bayaha, s'occupa efficacement, au commencement du siècle actuel, de donner des habitants à cette partie. Il y plaça, en 1701, plusieurs soldats congédiés. Quelques-uns y formaient, par rapport aux Espagnols, ce qu'on nommait alors une vigie, destinée à avertir de leurs mouvements; et, en 1703, ils avaient formé un bourg français de *Bayaha*, dont le curé se nommait alors l'abbé Rio. En 1714, on comptait plusieurs sucreries et un certain nombre de hatteries dans cette dépendance, et c'était le lieu de la partie du nord où il se fabriquait le plus d'indigo à cette époque. On désirait tellement d'accroître les progrès de Bayaha, qu'une ordonnance des administrateurs du 20 juin 1711 y accordait préférentiellement des concessions, et que le 3 décembre 1715 et le 14 septembre 1717, ils réunirent celles qui n'avaient point été établies.

Ce bourg, dont la situation ne pouvait remplir que le seul dessein d'être plus à portée de surveiller les Espagnols, qui avaient tout ravagé en 1691 et en 1695, et de les repousser, fut abandonné pour la ville actuelle, où les habitants furent transportés, et qui se nomma aussi Bayaha.

Cette translation fut due principalement aux représentations de M. le chevalier de la Rochalard, gouverneur général, sur l'importance de la baie, et elle s'effectua en 1725. Il obtint aussi, par des lettres-patentes du 7 août 1726, celle de la sénéchaussée qu'avaient établie au Trou, en 1725, des lettres

patentes du mois d'août 1724, et Bayaha posséda, en 1727, un tribunal de son nom. On attachait un tel mérite à consolider ce poste, que le roi y nomma, le 15 novembre 1728, un lieutenant de roi, un major et un aide-major.

Tant de soins n'étaient pas séparés du projet de fortifier ce local, projet conçu par M. de Galiffet dès 1700; et le comte de Maurepas, ministre, approuva les plans que M. de la Rochalard en avait fait dresser, après avoir fondé le port lui-même auparavant et encore en 1713. Les moyens de sûreté consistaient alors dans une pièce de canon mise à l'entrée de la baie, au point où est le fort la Bouque, avec une garde qui était chargée d'arraisonner les canots et les bâtiments, et dans les cas de danger, le canon, la bouche tournée vers l'intérieur, tirait un coup que répétait une autre pièce, placée chez M. Caron, commandant des milices et du quartier (qui a donné son nom à l'un des embarcadères de la baie); ensuite, d'habitation en habitation, on tirait un coup de fusil pour répandre l'alarme et pour réunir tous les défenseurs.

Le fort Bayaha fut fixé au point où est la citadelle, et l'on en posa la première pierre, en grande solennité, à l'angle de l'épaule gauche du bastion de Maurepas, avec l'inscription suivante, composée par M. de la Rochalard et gravée sur une plaque de cuivre :

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE A LA POSTÉRITÉ

*L'an de grâce MDCCXXX et le XV^e de l'heureux règne de LOUIS XV,
Roi de France et de Navarre;*

*La première année de l'âge du PRINCE DAUPHIN, son premier fils;
Sous le Ministère, pour la Marine et les Colonies, de M. de PHELIPEAUX
Comte de Maurepas;*

*La septième année du Gouvernement général, en cette île,
de M. Gaspard Charles de GOUSSE, chevalier de la ROCHALARD
et de l'Ordre militaire de Saint-Louis, chef d'escadre des armées du Roi,
auteur du projet de cet établissement.*

Et sous l'Intendance de M. Jean-Baptiste DUCLOS,

A été cejourd'hui, 8 du mois d'août, posée cette première pierre au bastion de Maurepas, par M. ESTIENNE DE CHASTENOYE, chevalier de l'Ordre

militaire de Saint-Louis, gouverneur de l'île Sainte-Croix et commandant en cette partie de Saint-Domingue, en présence de M. LOUIS-MARIN BUTTET, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, lieutenant de Roi de ce fort, ville et pays en dépendants;

Et de LOUIS-JOSEPH DE LA LANCE, Ingénieur ordinaire des camps et armées du Roi, chargé en chef de la conduite des fortifications de Saint-Domingue.

M. de Chastenoye, qui avait fait la dépense de la plaque, fit aussi celle de deux médailles d'or, sur l'une desquelles, on grava ces mots :

*Monseigneur LE COMTE DE MAUREPAS, Ministre et Secrétaire d'État
de la Marine, 1730.*

Et sur l'autre :

*Monsieur LE CHEVALIER DE LA ROCHALARD, Gouverneur et Lieutenant
Général de la Colonie, 1730.*

Au mois de décembre suivant, M. de la Rochalard donna le nom de Fort-Dauphin à la citadelle et à la ville de Bayaha, et cette dénomination, prise de la naissance du dauphin, arrivée l'année précédente, ayant été agréée par le roi, une ordonnance des administrateurs, du 18 octobre 1734, prescrivit à tous les officiers publics de ne plus employer que le nom de *Fort-Dauphin*. Ainsi s'éteignit celui de Bayaha qui, encore en 1710, était celui qu'on donnait à toute l'étendue de terrain qui était depuis Caracol jusqu'à la rivière du Massacre.

Le fort Dauphin est construit sur un roc à peu près triangulaire et escarpé d'environ 15 à 16 pieds, dont il a fallu un peu suivre l'irrégularité. Il forme une presque île dont la gorge est coupée par le fossé et il offre la figure d'une botte. Il s'avance dans la baie de manière à être vu du goulet dès qu'on s'y présente et pour lequel il devient même un point de perspective. Ce fort consiste en une simple enceinte ayant trois bastions sur le bord des escarpements. Il renferme tous les bâtiments nécessaires et a l'avantage de ne pouvoir être battu d'aucun point de la côte, de dominer toute la baie et de découvrir

par le goulet jusqu'en pleine mer. Le cavalier Maurepas, placé dans le bastion du même nom, a d'excellents souterrains sous ses plates-formes; il fait face à l'entrée de la baie et ne craint point le feu des hunes des plus grands vaisseaux. Cette fortification, qui couvre la ville, qui bat l'embouchure de la rivière des roches et ses environs, protège efficacement la baie au moyen de ses feux croisés avec ceux du fort Saint-Frédéric, dont elle n'est qu'à 800 toises.

La pierre de taille employée dans le fort Dauphin a été apportée de France, notamment par la flûte le *Profond*. Ce fut encore cette flûte (premier bâtiment de la marine royale française entrée dans cette baie), qui apporta une partie des canons qui arment et le fort Dauphin et les fortifications du goulet. La citadelle du fort Dauphin était achevée en 1735, à l'exception des merlons et des plates-formes des batteries qui furent commencées à la fin de 1741 et achevées au commencement de 1743. Il est disposé pour avoir 55 pièces de canon.

On a vu que les fortifications du goulet consistent en quatre parties. Le fort la Bouque, qui reçut sa première garnison le 16 juillet 1736 et que le roi prescrivit, en 1742, de nommer la *redoute Saint-Louis* (dénomination qui n'a jamais prévalu), est un petit fortin qui avait un donjon qu'un incendie consuma le 31 mars 1788. Un soldat, endormi sur son lit, en fumant, occasionna cet accident, qu'un vent d'est violent augmenta tellement que, pour sauver le magasin à poudre, il fallut rompre le pont-levis, la porte d'entrée et la partie en bois du petit escalier qui conduisait des souterrains au donjon. Des secours portés très-à-propos empêchèrent ce malheur, et on les dut au zèle de M. Thibault-Duvernay, capitaine des milices, de deux charpentiers de navires, de deux tailleurs de pierre et d'un soldat. M. Bernard, gardien de ce fort, sut aussi communiquer son intrépidité à ceux que la crainte de voir sauter la poudrière faisait déjà fuir, et le gouvernement distribua avec utilité et discernement, et les éloges et les récompenses. Le donjon n'a point été relevé, d'autant que dans l'inspection générale de

M. du Pujet, colonel du corps royal d'artillerie des colonies, faite en 1786, le fort la Bouque, auquel l'action du feu de 1788 a singulièrement nui, était noté comme inutile (reproche qu'on lui avait déjà adressé plusieurs fois), et comme devant être détruit pour faire ailleurs emploi de ses matériaux. Une batterie sur le bord opposé et une estacade de chaines et de mâtures seraient une défense bien supérieure à celle du fort la Bouque et qui laisserait sans nulle inquiétude sur le sort de cette baie.

Lors de la construction du fort la Bouque, on trouva, précisément à la même place, les ruines d'anciens murs, et dans la fouille en 1735, quatre pièces de cuivre, dont trois étaient des monnaies d'Espagne fabriquées sous Ferdinand IV (roi de Castille depuis 1295 jusqu'en 1312) et qui avaient, sans doute, été apportées par les Espagnols. La quatrième de ces pièces était un jeton qui, suivant toutes les apparences, avait été fabriqué par les Hollandais depuis 1566, temps auquel ils commencèrent la conquête de leur liberté : sept figures d'hommes portant le globe terrestre, faisaient vraisemblablement allusion aux sept Provinces-Unies, la ruche à miel à la République de Hollande et les inscriptions au bonheur que produit l'union. On voit même sur le plan gravé dans l'ouvrage de Charlevoix, imprimé en 1732, le point où est le fort la Bouque, désigné sous le nom de pointe du Fort-Espagnol ; dans d'autres plans ce fort est appelé redoute de l'entrée. On y avait mis en 1768 un employé qui visitait les bâtiments entrant et sortant pour empêcher la contrebande.

La batterie de l'Anse, qui vient après le fort la Bouque, n'a été construite que dans la guerre de 1756. On commença entre elle et ce fort, en 1760, une citerne d'environ trois cents barriques d'eau. Cette batterie est considérée comme la vraie défense du goulet, parce que chaque bâtiment est forcé de se présenter à son feu, de manière à en être enfilée.

Le fort Saint-Charles, contemporain du fort la Bouque et qui reçut aussi ce nom en 1742, au lieu de celui de *Redoute à mi-canal*, n'a jamais été achevé ; on donnait autrefois le nom

d'Anse-des-Helleux suivant les uns, mais bien plus vraisemblablement des Halleurs, à un petit enfoncement qui suit ce fortin.

Quant au fort Saint-Frédéric, commencé en 1740 et terminé en 1744, il reçut aussi ce nom en 1742, au lieu de celui de *Redoute de la Grosse-Pointe*. Il n'a jamais été complètement fini non plus. Les fortifications de la paroisse du Fort-Dauphin ont beaucoup coûté, soit à établir, soit à réparer; et un état m'apprend que de 1739 à 1744 inclusivement, on y a dépensé 253,000 livres tournois.

La ville du Fort-Dauphin, qui est la seconde de la partie du nord pour l'importance, reçut ses premiers habitants de la peuplade du bourg de Bayaha. Elle est située au fond de la baie, le long du rivage, et occupe une étendue de 400 toises de longueur du nord-ouest au sud-ouest, et d'environ 300 toises en largeur du nord-est au sud-ouest, et se trouve à 400 toises de l'entrée du fort. On y compte douze rues, qui partent du bord de la mer et se dirigent vers l'intérieur, et sept qui coupent ces premières à angle droit. Ces rues qui ont cinquante pieds de largeur, à l'exception de la Grande-Rue qui en a dix de plus, partagent 75 carrés ou îlets, ou portions d'îlets, parce que quelques-uns ont une forme irrégulière, que leur donne la direction de la mer ou de la rivière; ces 75 îlets sont ensuite divisés en 390 emplacements. Les îlets parfaits ont 243 pieds de chaque côté, et sont séparés en huit emplacements qui, sur une profondeur égale de 123 pieds $\frac{1}{2}$, ont, savoir : les 4 des angles, chacun 64 pieds $\frac{1}{2}$ de façade, et les 4 renfermés entre ceux-là, chacun 62 pieds de façade. Il n'y a cependant que deux cent quatorze maisons bâties au Fort-Dauphin, c'est-à-dire que la ville peut en avoir encore autant dans ses extrémités, car tout ce qui est déjà construit se trouve rassemblé.

Les sept rues qui vont du nord-ouest au sud-est, et que je vais nommer dans leur ordre, sont : la rue Vallière, dénomination qui annonce qu'elle est moderne, puisqu'elle porte le nom d'un gouverneur général nommé en 1772; puis la rue du

Quai, ce qui prouve qu'autrefois elle bornait la ville; la rue Saint-Charles, l'un des patrons de M. de la Rochalard; la Grande-Rue, de 60 pieds, qui a des arbres de chaque côté dans plusieurs de ses points : c'est la plus longue rue de la ville, parce qu'elle conduit d'un bout à la levée qui est entre la ville et la citadelle, et que de l'autre elle se termine au grand chemin de Maribarou et d'Ouanaminthe; la rue Sainte-Anne; la rue de l'Église, où l'église n'est cependant point placée, et la rue de la Rivière.

Les douze rues qui vont de la mer vers la rivière sont la rue Montacher (intendant en 1771), elle vient jusqu'à l'endroit où le chemin du Fort-Dauphin au cap traverse la rivière; la rue Bory (gouverneur général en 1762); la rue de Clugny (intendant en 1761); la rue Saint-Jean, (patron de M. Duclos intendant); la rue Bourbon, au bout de laquelle est une calle de 150 pieds, pour embarquer et pour débarquer; la rue Dauphine; la rue Saint-Étienne (à cause du patron de M. Chastenoie), et la rue du Marais. Les trois autres, qui ne sont que projetées, n'ont pas de nom.

Les rues du Fort-Dauphin ne sont point pavées. Presque toutes les maisons ont un petit perron carrelé ou pavé, quelquefois même entouré de murs, où l'on se met le soir pour prendre le frais. La largeur des rues les livre à toute l'action du soleil, et par conséquent à une chaleur brûlante, dont l'effet est peut-être moins insupportable encore que celui des fortes brises qui y élèvent des tourbillons de poussière. Les maisons sont assez jolies; il y en a beaucoup qui sont en maçonnerie, toutes avec le seul rez-de-chaussée. L'intérieur en est frais, parce que les emplacements sont assez profonds pour qu'on puisse avoir des galeries et des cours où l'air circule librement. L'ameublement est assez bien entendu pour une ville coloniale, et il est plus d'un logement où se montre une sorte d'élégance.

Il n'y a qu'une seule place publique dans cette ville; elle est bordée dans ses quatre faces par la Grande-Rue, la rue Dauphine, la rue Sainte-Anne et celle Saint-Étienne; elle a

plus de cinquante toises en carré, et se nomme la Place-Royale.

C'est sur le côté sud-ouest de cette place, et à son angle avec la rue Saint-Étienne, qu'était une vieille baraque, où l'on a célébré longtemps le service divin, et dont l'état était tout à la fois indigne de la majesté du Très-Haut et menaçant pour ceux qui y portaient leurs vœux. Les paroissiens se déterminèrent donc en 1783, à faire achever l'édifice commencé alors depuis plus de 40 ans. L'enceinte extérieure de ce temple élevé en maçonnerie, était due au père La Cour, jésuite, curé de la paroisse, qui, nouveau Langlet, dévoré du zèle de la maison de Dieu, y avait employé le produit des dons pieux qu'il avait obtenus des fidèles et du gouvernement. Mais sa mort arrêta absolument la continuation de cet édifice, qui, malgré cet abandon, n'a éprouvé aucune dégradation, soit de l'intempérie des saisons, soit de l'effet des tremblements de terre. En s'occupant de le terminer, d'après une délibération des paroissiens, du 28 novembre 1784, homologuée par les administrateurs le 3 avril 1785, on jugea qu'il était trop vaste pour la paroisse et on le réduisit d'un tiers, ce qui a forcé à refaire la façade, hormis dans la partie correspondante aux deux chapelle du devant. On a supprimé aussi la croix latine qui était au haut du portail.

C'est une des plus belles églises de Saint-Domingue. Elle est sous l'invocation de saint Joseph, et a 104 pieds de long et 40 de large, le tout dans œuvre, et 40 pieds d'élévation jusqu'à la naissance de la charpente. L'édifice est terminé en cul de four dans sa partie postérieure. Au devant est un perron de quatre marches. On compte qu'elle a coûté 100,000 livres tournois. C'est là que fut enterré M. le marquis de Vienne, gouverneur général, qui mourut le 4 février 1732 dans cette ville, où la relâche de plusieurs gallions au Cap et le bruit répandu de quelques dessins hostiles de le part des Espagnols, pour s'opposer à l'établissement du Fort-Dauphin, l'avaient conduit.

Une entreprise extrêmement utile aux habitants de la ville

du Fort-Dauphin a placé un second monument au milieu de cette place d'armes ; c'est une fontaine destinée à leur donner l'eau qu'ils étaient obligés d'aller chercher assez loin, pour l'avoir salubre, ou d'aller en prendre dans le canal d'une habitation contiguë, qui n'était pas obligée à cette servitude. Il en coûtait trente livres tournois par jour au trésor public, pour l'eau de la garnison. Ce fut sous l'administration et durant une visite de MM. d'Ennery et de Vaivre au Fort-Dauphin, qu'on en forma le projet, le 9 juin 1776. Le 14 août suivant, les habitants substituèrent à une première contribution celle du quart, une fois payé, du produit d'une année de leurs loyers ; le marché fut passé pour 50,000 livres tournois, dont la moitié devait être tirée de la caisse des libertés et la livraison de l'ouvrage fut promise pour le mois d'octobre suivant.

L'exécution en fut confiée à M. Artau, entrepreneur. On établit la prise d'eau à une grande lieue du Fort-Dauphin sur le terrain de MM. les héritiers le Gris, et l'eau a été conduite par le moyen d'aqueducs intérieurs et extérieurs.

Cette fontaine, achevée en 1787, n'a pas été décorée suivant le projet original et d'après lequel je l'ai fait graver, n° 6 de mon atlas. Elle devait être formée comme l'on voit par une pyramide quadrangulaire, ayant à chaque face du socle un masque de la bouche duquel sort l'eau. L'un des côtés de la pyramide devait porter les armes de France et celui opposé cette inscription :

« L'an de N. S. MDCCLXXVI.

« Sous le règne de Louis XVI et le gouvernement de M. le Comte d'Ennery, Lieutenant-Général des armées du Roi, Grand-Croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Gouverneur-Général des Iles de l'Amérique sous le Vent,

« Et l'administration de M. Vaivre, Conseiller du Roi au Parlement de Franche-Comté, Intendant d'agence, police, finances et de la guerre. »

tandis que les deux autres côtés recevraient les armoiries de ces deux administrateurs. La corniche était surmontée par quatre dauphins groupés, accolés par la queue et répondant

aux quatre faces. L'ouvrage ayant été long et les administrateurs ayant changé, on oublia (c'est l'usage à Saint-Domingue) ceux auxquels on était redevable d'une vue utile, et en 1779 on regardait déjà M. d'Argout, alors gouverneur général, comme l'auteur de ce bienfait. C'est d'après cette opinion qu'on doit lire l'inscription suivante, qui me fut confiée à cette époque par son auteur, M. de Stapleton, créole de Saint-Domingue, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert :

Non erat ante fluens populis sitientibus humor;
 Ecce peregrinam mittit fons publicus undam,
 Miraturque novos fluctus et non sua dona.
 Jam liquor ad vestros decurrit purior haustus,
 O cives! Licet his æstum sedare fluentis.
 Vestra sitis quoties fuerit satiata bibendo,
 Clamate : Hæc nobis d' *Argoutus* munera fecit;
 Hic nostrum voluit *primus* minuisse laborem,
 Atque sui memores populos fecisse merendo.

Une chose bien étonnante pour ceux qui ne connaissent pas Saint-Domingue, c'est que la dépense de la fontaine se soit élevée à 1,700,000 livres de la colonie (1,433,333 livres, 6 sous, 8 deniers de France), somme vraiment exorbitante, surtout si l'on considère la médiocrité de la ville du Fort-Dauphin. On a posé, pour garantir la prise d'eau des débordements, un bâtardeau qui a coûté le tiers de cette somme, tandis que si cette prise d'eau avait été mise quatre cents pas plus haut, on aurait, avec une écluse et une pelle, rempli le même objet et économisé les trois quarts de cette somme. On aurait aussi sauvé la dépense d'un syphon de 100,000 livres tournois.

On a encore dit, contre l'exécution du projet de cette fontaine telle qu'elle a eu lieu, que le bâtardeau élevant les eaux de trois pieds, il a diminué d'autant les levées de l'habitation voisine et détruit leur résistance; qu'en faisant la prise d'eau où elle est, on a nécessité le sacrifice d'une grande portion d'eau pour qu'il pût en arriver six pouces à la fontaine, et qu'on a ravi à dix-neuf sucreries l'eau avec laquelle on aurait pu arro-

ser. On ajoute même que cette fontaine, dont les réparations ont été très-coûteuses, a enfin cessé de donner de l'eau avant la fin de 1788.

On avait placé aussi un tuyau de détournement qui conduisait l'eau à une petite fontaine mise sur le côté nord de la Grande-Rue, entre les rues Bory et Clugny.

La rivière Marion, qui fournit l'eau à la ville, en donne aussi aux trois sucreries le Gras, Collet et le Gris.

Il y a en bâtiments publics, au Fort-Dauphin, une maison appelée le *Gouvernement*, parce que l'officier militaire commandant y loge; elle est à l'angle nord-ouest de la onzième rue en allant de la Grande-Rue à la citadelle; la maison du roi bâtie sur la place d'armes et au coin de la Grande-Rue; là sont l'officier et les bureaux d'administration; à l'angle nord-ouest de la Grande-Rue avec la rue Saint-Étienne est le logement de la maréchaussée; et à celui sud-ouest de la rue de l'Église avec celle Bourbon l'on a bâti les prisons.

La ville du Fort-Dauphin a eu des commencements extrêmement lents, et en 1738 les maisons qui étaient dans la Grande-Rue, formée la première, étaient comme abandonnées et tombaient en ruine. Cette ville en avait eu 104 en 1751, 116 en 1755 et 138 en 1761, époque où l'on a pensé qu'elles pouvaient être évaluées à 100,000 livres de loyer. En 1765, on en voyait cependant 170; mais une ordonnance du 18 janvier 1775, prouve que plusieurs emplacements étaient abandonnés, puisqu'elle menace de réunion et prescrit des peines de police contre la malpropreté et les autres inconvénients de cet abandon.

Le voisinage du Cap, celui d'Ouanaminthe où les habitants du Fort-Dauphin ont voulu empêcher pendant plus de trente ans qu'on ne fît un bourg, devenu l'entrepôt d'un commerce furtif avec les Espagnols, ont toujours contrebalancé le plan de faire quelque chose d'intéressant de cette ville.

Terminée au nord-est par la mer et au nord-ouest par la citadelle et la mer, elle l'est au sud-ouest par la rivière des

Roches (bras droit de la rivière Marion), qui la contourne dans toute sa longueur. Cette rivière, qui ne tarit jamais et dont la source est dans le piton de Bayaha, servait autrefois à désaltérer les habitants qui lui doivent l'eau de leur fontaine. Comme elle a son embouchure à 190 toises du chemin qui va de la ville à la citadelle dans un terrain presque de niveau avec la mer, elle épanche quelquefois ses eaux sur ce sol et le rend d'autant plus marécageux que les grandes marées y entrent aussi.

C'est à cette cause désastreuse que la ville du Fort-Dauphin doit la juste réputation d'insalubrité dont elle jouit. Ceux qui l'habitent prouvent par leur teint livide, par le délabrement de leur santé et par une rapide destruction, combien l'air y est dangereux. Comment expliquer d'après cela la proposition que M. de la Chapelle, intendant de la colonie, faisait au ministre et que celui-ci adoptait dans une lettre à M. de Larnage du 8 juin 1737, de mettre tous les soldats débarquant d'Europe pendant une année dans les postes du Fort-Dauphin et de Saint-Louis du sud, comme les plus sains de la colonie? Exemple frappant et malheureusement trop commun de la rapidité avec laquelle des administrateurs prononcent sur un pays où ils arrivent à peine!

Le premier bataillon du régiment de Quercy perdit dans la garnison du Fort-Dauphin, en 1763 et 1764, un nombre infini d'hommes et en 1782 le régiment espagnol de Léon, composé de 1,440 hommes, vit mourir en trois mois 17 officiers, 3 cadets et 647 soldats.

Jusqu'en 1732 on envoyait au Cap, par mer, les malades de la garnison du Fort-Dauphin, ce qui augmentait encore les pertes. A cette époque, M. Duclos, intendant, y fit établir une chambre pour traiter les malades. En 1739, M. Larnage voulant y avoir un véritable hôpital, y destina 55,000 livres qu'il avait tirées d'une amende pour fait de commerce étranger. On acheta en conséquence une habitation qui avait même appartenu autrefois aux religieux de la Charité du Cap, lorsqu'ils ne prévoyaient pas qu'il y aurait un jour une ville du Fort-Dauphin.

Elle était en 1739 une indigoterie. Comme l'acquisition était conditionnelle et que l'approbation du ministre ne vint pas, le Fort-Dauphin n'a pas eu d'hôpital. La garnison du régiment de Querry y avait fait faire un établissement passager que les religieux de la Charité du Cap cédèrent même à un entrepreneur peu après. L'hôpital était à l'entreprise lors du régiment de Léon et maintenant il n'y qu'une espèce d'ambulance pour la garnison.

Mais ce qui serait encore plus important qu'un hôpital, ce serait de détruire la cause qui rend ce séjour mortifère. Il n'y a pas d'autre moyen que de conduire les eaux mêmes de la rivière à travers le marais que la levée, qui sert à aller de la ville au fort, a partagé en deux. Un pont fort simple faciliterait le passage des eaux de l'un des côtés dans l'autre et de là à la mer; ce moyen, le moins coûteux de tous ceux qu'on pourrait employer serait aussi le plus sûr; car le parti de faire remblayer a été tenté par le moyen des soldats et leur mortalité a fait ce danger. Une levée formée sur la rive gauche de la rivière en rejeterait encore les eaux du côté de la ville et en les retenant, surtout après les débordements, elle les obligerait à déposer leur limon dans le marais dont le sol s'exhausserait, et il perdrait ainsi la faculté d'exhaler des miasmes délétères et infects. L'économie faite sur la fontaine pouvait suffire à ce travail, auquel des milliers d'hommes auraient fui par devoir la vie, et elle aurait sauvé le scandale que l'ignorance ou toute autre cause a donné dans une dépense énorme.

Le côté sud-est de la ville est le plus gai parce qu'il s'ouvre sur la campagne et qu'en entrant dans le chemin de Maribarou, on aperçoit sur la droite des plantations de cannes qui réjouissent la vue; à la gauche est une briqueterie. Parvenu à 4,200 toises de la ville, on est sur un petit tertre qui en forme les limites pour la garnison et à environ 300 toises duquel on rencontre sur la gauche un chemin qui mène à l'embarcadère de la Crochue.

Mais avant de terminer ce qui concerne la ville et de compléter des détails qui doivent la présenter comme le chef-lieu

de l'une des grandes étendues appelées quartiers, il est nécessaire que je donne une idée exacte de la totalité de la paroisse du Fort-Dauphin.

Elle est d'une forme irrégulière, parce que la paroisse d'Ouanaminthe avance et y pénètre dans l'est. La paroisse du Fort-Dauphin, qu'on peut évaluer à vingt lieues carrées de surface, est une de celles qu'on appelle paroisse de plaine à Saint-Domingue et sa portion plane en forme environ les deux tiers.

Une savane, ou prairie naturelle, sépare le canton Dauphin proprement dit, et qui est dans le contour de la ville, du canton de Maribarou qui est à l'est. Cette savane a environ une lieue et demie de largeur à son extrémité nord, contiguë aux Fredoches et se dirige vers les montagnes en s'élargissant. Tout y annonce l'aridité : des monticules sans aucun ordre entr'eux, et ne donnant la vie qu'à quelques arbustes chétifs, incapables de cacher un sol chargé de nombreux cailloux détachés ; des pierres et des roches qui sortent d'une terre ocracée pour montrer leurs têtes rougeâtres ou brunes, et d'autres qui tout à fait à nu présentent des masses sillonnées et chargées d'aspérités ; tel est le spectacle de cette savane dans les temps secs. S'il pleut abondamment, une herbe fine et succulente dérobe bientôt ce triste aspect et lui substitue un riche tapis de verdure. On se demande d'où peut provenir un changement aussi subit, aussi absolu et comment cette savane s'est formée et a conservé son élévation au-dessus des terrains environnants ?

Le physicien est tenté de répondre que sa configuration, son élargissement vers la montagne, la couleur des terres et leur analogie avec les terres des montagnes voisines, analogie que les pierres détachées reproduisent à leur tour, parce qu'elles sont vitrifiables comme celles de ces montagnes, annoncent les désordres d'un volcan, dont la lave aura coulé avec toutes les matières en fusion, et aura toujours occupé un espace moindre en s'éloignant du cratère. Il semble même qu'alors la mer bornait le sol de la savane, puisqu'elle touche aux Fredoches,

où tout est encore calcaire et annonce le séjour plus récent des eaux. Des convulsions plus ou moins vives, produisant des irrutions plus ou moins lointaines et des expulsions de pierres plus ou moins actives, la savane aura eu des inégalités, des monticules, et les principes martiaux expliqueraient, dans ce système, la ténuité et l'esculence de l'herbe.

Quelques-uns des monticules de cette savane ont eu et ont encore des dénominations particulières. Celle de Morne-à-Vigie, que l'un d'eux conserve, vient de l'usage auquel il a été destiné, lorsqu'après les ravages des Espagnols, en 1695, on y plaça deux hommes en vigie pour épier leurs mouvements; vigie dont on supprima les observateurs, lors de la paix à la fin de 1698, quoique l'imposition pour leur payement ait duré jusqu'en 1702. Des raisons plus ignorées ont créé la *Mahotièrre*, les *Marmousets*, les *Platons*, etc.

C'est dans cette savane ou dans ces savanes que sont aussi des ruisseaux où l'eau ne se montre que durant quelques heures et seulement à l'époque des pluies, quoiqu'on en ait fait des *Rivière-Blanche*, des *Rivière-à-Canon*, etc. Le voisinage des sucreries ou quelques vallons ont rassemblé dans ce lieu 47 blancs, 56 affranchis et 268 esclaves.

Mais quelle vue délicieuse que celle offerte au voyageur lorsque de l'extrémité de ces savanes il découvre la riche plaine du canton de Maribarou! Son œil se promène sur des champs de cannes qui semblent s'embellir encore par le contraste des points qu'il vient de parcourir. Il aime l'effet que produisent, sur ce vert ondoyant, des arbres d'un vert plus prononcé et placés çà et là, comme pour varier la scène. Les bâtiments d'un grand nombre de manufactures y ajoutent leur intérêt, et les bois qui bordent les rives du Massacre couronnent et fixent l'horizon.

Tout annonce que cette plaine est un ancien fond vaseux de la mer. Des points bas que les rivières n'ont pas couverts de leur sable brisé ont encore des traces bitumineuses. Les plantes sont imprégnées de leur âcre substance et c'est un des obstacles

qui s'opposent à la fabrication du sucre des cannes que ces endroits produisent et surtout à sa pellucidité.

La rivière la Matrie sépare le canton de Maribarou des grandes savanes et la rivière du Massacre est entre ce canton et les possessions espagnoles. Maribarou est divisé en haut et en bas Maribarou. Le bas Maribarou est la partie qui se trouve au nord du chemin qui mène de la ville du Fort-Dauphin au bourg d'Ouanaminthe. Le haut Maribarou s'étend au contraire dans le sud de ce chemin jusqu'à la rivière de la petite Artibonite, vulgairement nommée rivière à Baujeau, et qui se jette dans le Massacre entre les habitations Baujeau et Vigne. Il résulte de cette division que tout le bas Maribarou appartient à la paroisse du Fort-Dauphin, qui renferme en outre quatre habitations du haut Maribarou, parce qu'elles sont dans l'ouest de la Matrie; tout le reste du haut Maribarou est de la paroisse d'Ouanaminthe.

Dans le bas Maribarou, les deux rivières du Massacre et de la Matrie ne sont jamais à plus d'une lieue l'une de l'autre, même dans les contours où elles s'écartent le plus entr'elles, et dans de grands débordements, notamment dans ceux du mois de septembre 1761 et du 4 au 5 août 1772, l'on a vu leurs eaux se confondre; le même phénomène eut lieu durant plus de 25 jours en 1787.

En 1776, époque d'une longue sécheresse, qui ne s'est que trop renouvelée, la Matrie a tari plusieurs fois; le Massacre conserva à peine un filet d'eau, et l'une et l'autre, très-renommées pour leurs nombreux poissons, ont singulièrement perdu de ce précieux avantage; d'autant que les nègres, trouvant désormais le poisson dans des asiles sans profondeur, en firent une prodigieuse destruction.

La Matrie se jette dans le Massacre, à environ 2,000 toises de l'embouchure de ce dernier, et il y a même de l'analogie dans leurs deux noms, car Matrie vient de *Mata*, espagnol, lieu où l'on tue, où l'on fait boucherie. Le Massacre se dirige ensuite vers la mer par un passage étroit, entre deux monti-

cules, où ses eaux resserrées s'opposent avec force au flux de la mer, que l'on reconnaît au goût de l'eau jusqu'à deux lieues. Vers le point où le Massacre reçoit la Matrie et où ce conflit est le plus sensible, il s'est élevé un banc de sable, qui, soutenu par l'effort opposé des deux causes, présente, même dans de grandes inondations, un môle que l'audace a quelquefois employé. Des levées s'opposent aux irrutions du Massacre, surtout depuis le bourg d'Ouanaminthe jusqu'au point qui répond à l'extrémité inférieure du grand îlet. •

On compte dans la partie de Maribarou qui dépend de la paroisse du Fort-Dauphin, 47 sucreries, savoir : 43 du bas Maribarou et les 4 du haut Maribarou dont j'ai parlé; leur produit total peut être évalué à trois millions et demi de sucre terré et plus d'un demi-million de sucre brut.

Depuis 1750 jusqu'en 1753, trois habitants et ensuite cinq s'occupèrent du soin d'employer l'eau du Massacre à fertiliser leur sol et à faire mouvoir des moulins. Ils firent à ce sujet trois conventions, qui amenèrent dans la même année 1753 une concession d'eau de la part des administrateurs, et elle fut l'origine de la prise d'eau dont j'ai parlé.

Le Massacre ayant éprouvé plusieurs débordements, et les difficultés que les cinq propriétaires des moulins se suscitaient eux-mêmes entr'eux ayant rendu un examen du local nécessaire, cet examen fut ordonné par les administrateurs le 28 juillet 1784. Il a eu lieu au mois de mai 1786, par M. Michel Verret, frère et associé de l'ingénieur hydraulicien. Cette opération qui, comme une foule d'autres, prouve l'utilité d'artistes éclairés en ce genre, a démontré que depuis 1753 jusqu'en 1786, le Massacre avait creusé son lit de 4 pieds 9 pouces 4 lignes, et que la prise d'eau devait en conséquence être portée plus haut qu'elle n'était auparavant, et même au-dessus de la pyramide n° 8. M. Verret a fait trouver de l'eau en quantité suffisante pour l'arrosement et le jeu des cinq moulins associés à l'eau; et il a marqué pour les temps de sécheresse l'ordre dans lequel chacune des cinq habitations (dont trois peuvent en outre prendre

de l'eau dans la Matric pour arroser seulement), doit faire usage de l'eau. Cette opération a amené le 26 décembre 1786, une convention par laquelle les cinq intéressés ont formé un syndicat pour tout ce qui est relatif à cette jouissance d'eau, et le 19 avril 1787, les administrateurs l'ont convertie en ordonnance, ainsi que le procès-verbal de M. Verret.

Il n'y a cependant que trois habitations qui aient déjà des moulins roulants, et si l'on y ajoute le moulin à eau de l'une des quatre habitations du haut Maribarou, on en trouve quatre pour la paroisse du Fort-Dauphin.

Maribarou, dépendant du Fort-Dauphin, a 60 blancs, 17 affranchis et environ 2,500 esclaves. Il s'en faut bien que ce canton dont le sol mérite peut-être le premier rang parmi tous ceux de Saint-Domingue français, soit parvenu au degré d'accroissement dont il est susceptible, puisqu'il n'est encore qu'à sa troisième génération de colons. Or l'on sait que la première défriche; que la seconde commence les grands travaux, comme les levées qui doivent garantir du ravage des eaux et les fossés qui doivent les égoutter; et que la troisième ordonne les plantations et entreprend les édifices, pour que la quatrième puisse réaliser le plan d'une utile et grande manufacture. Heureuse la cinquième, si elle peut mêler l'agréable à l'utile et unir ses jouissances personnelles aux richesses de l'État!

J'ai dit que les grandes savanes étaient contigües aux Fredoches; c'est le nom qu'on donne, dans la colonie, à des terrains dont le fond est une espèce de tuf blanchâtre et argileux, qui ne donne la vie qu'à des ronces et à quelques bois blancs, dont les proportions accusent le sol de stérilité. Tel est celui qui borde la paroisse du Fort-Dauphin au nord, et qui suit, à peu près, les contours de la baie et le terrain qui est entr'elle et le bas du Massacre. Ces Fredoches (qui ceignent aussi la baie de Mancenille) environnent dans cette partie le Lagon-aux-Bœufs, espèce de petit lac dont les eaux, contenues de toute part par des terres élevées, n'ont pas pu se retirer avec la mer lorsqu'elle a abandonné les lieux voisins. Cependant, comme ses bords sont moins

élevés au nord-est, c'est par là que dans les crues d'eau l'excédant se dégorge dans la Matric.

Les Fredoches renferment quelques indigoteries, condamnées par les sécheresses à une triste langueur. Ce sol convient mieux à quatre poteries, qui, ayant par la mer un débouché facile, fournissent les sucreries de quartiers même très-éloignés. On y voit aussi plusieurs fours à chaux, auprès desquels la pierre calcaire et le bois se trouvent placés, et en outre trois briqueteries et tuileries dans le nombre desquels est comprise celle qui est au sortir de la ville du Fort-Dauphin; tous les établissements des Fredoches ont 53 blancs, 404 affranchis et 678 esclaves.

On a trouvé dans les Fredoches, en 1787, cinq têtes d'hommes au fond d'une caverne. L'aplatissement du coronal ou frontal depuis les sourcils jusqu'en haut démontrait qu'elles avaient appartenu à d'infortunés Indiens. Elles étaient bien conservées et garnies de leurs dents. Malgré toutes les recherches, il n'a pas été possible de rencontrer d'autres parties osseuses.

Le reste de la plaine de la paroisse du Fort-Dauphin est au sud des Fredoches. Elle y forme un espace qui a les grandes savanes dans l'est, les montagnes au sud et dans l'ouest un prolongement de ces montagnes qui se dirige au nord et s'arrête à une petite lieue de la côte et de la ville et dans le couchant de cette dernière.

Au pied de cet épatement montueux coule la rivière Marion, formée par les eaux des montagnes de l'acul de Samedi, augmentées de celles de tous les ravins qui bordent son cours. Des deux côtés de la rivière sont des habitations en sucrerie; mais comme la branche de montagnes dont je viens de parler a une pente prolongée vers la rivière, la rive ouest est la plus resserrée. Cependant celle de l'est est assez remplie par les monticules des savanes pour que la rive occidentale ait eu douze habitations, tandis que la rive orientale n'en avait que cinq et encore d'une plus petite petite étendue. Enfin les deux

côtés finissent par se rétrécir au point qu'on n'y trouve plus que quelques vallons et quelques coteaux.

En considérant cet espace, dont la partie supérieure s'appelle le canton de la grande Colline et n'a plus que trois de ces anciennes sucreries, on conçoit qu'à l'époque où les rivières n'avaient pas encore formé leurs lits et promenaient leurs eaux à raison des pentes, les parties supérieures sur lesquelles ces eaux n'auront pu ni séjourner ni déposer un sédiment limoneux n'auront pas acquis une couche végétale aussi épaisse que les parties inférieures. Dans les points voisins de la mer, mais qui sont bas, les eaux douces auront corrigé l'âcreté des dépôts marins et le limon, en se combinant avec eux, aura produit un sol plus ou moins fertile; tandis que dans les endroits tels, par exemple, que la portion des Fonds-Blancs qui dépend de la paroisse du Fort-Dauphin, les eaux n'ayant pu aller combattre l'âcreté primitive, ses effets subsistent encore. Cette explication est appuyée par la nature différente du sol dans les 17 sucreries et même dans les collines et les vallons de la partie rétrécie, qui, enrichi d'abord par les dépouilles des montagnes chariées par les pluies, a vu ensuite sa fertilité se détruire par la cause même qui l'avait créée. On pouvait porter à environ deux millions de sucre le produit de ces 17 sucreries, presque toutes anéanties, surtout celle du canton de la grande Colline. Les recensements ne font monter la population de cette partie qu'à 63 blancs, 2,202 esclaves et seulement à 10 affranchis; car, en général, on voit peu de ces derniers dans les lieux où des établissements multipliés sont ou ont été une preuve d'énergie et d'activité.

Ce qui se trouve des Fonds-Blancs dans la paroisse du Fort-Dauphin et qui, comme je l'ai déjà observé, ne comprend pas les monticules appelés *les Mamelles*, placés à 2,700 toises dans l'ouest de la pointe du baril de Bœuf, et à mille toises de la mer, contient plusieurs indigoteries. Des sécheresses presque continuelles, depuis quelques années, les affligent et les réduisent à la plus grande médiocrité. La coupe de Bahaya, qui n'est

qu'une gorge de l'extrémité de la branche occidentale des montagnes de la paroisse du Fort-Dauphin, contient aussi quelques faibles indigoteries et des cultivateurs de manioc et de maïs. Ces deux endroits, d'autres habitations de la grande Colline, des savanes de l'acul de Samedi ou de la savane à Bouché contiguë à celle-ci, ont 34 blancs, 73 affranchis, et 442 esclaves.

A l'est de la coupe de Bayaha est une portion triangulaire que forment, avec la mer, les deux branches de la rivière Marion. Cette rivière se bifurque dans la plaine même et son bras droit (que les habitants placés à sa gauche, voulurent combler en 1717¹, va vers la ville avec le nom de rivière des Roches. On construisit dans cet espèce d'îlet, au commencement de 1707, une chapelle succursale de Limonade, où le curé de cette paroisse venait célébrer le service divin. L'abbé de Mont-Tours y dit la première messe le 25 mars de la même année. En 1710 le père Boutin, jésuite, en fit une paroisse dédiée à saint Joseph, et en 1722, on transféra l'église à 1,500 toises plus à l'ouest, au vieux bourg de Bayaha et à 800 toises au sud de l'embarcadère de la Crochue, dans une savane où le local de l'ancien cimetière est encore reconnu par la vénération superstitieuse des nègres. Ce n'a été qu'en 1734 que la ville du Fort-Dauphin a eu, dans son enceinte, son pasteur, qui est toujours le seul ecclésiastique du lieu.

Il ne me reste plus maintenant à décrire que les montagnes; elles bornent la paroisse au sud. Au sud-ouest sont celles de l'acul de Samedi et dont la face, ou le revers nord, est de la paroisse du Fort-Dauphin. On parla en 1768 de former une paroisse à l'acul de Samedi; les habitants autorisés par le gouvernement en 1772 à délibérer à ce sujet, nommèrent un syndic pour suivre l'exécution du plan qui comprenait toute la gorge ou bassin de l'acul de Samedi, la circonférence du morne au Diable, la vallée de l'acul des Pins, le Morne-Organisé, et les cinq cantons de la face sud de la montagne ou grande Crête de

1. Voyez *Lois de Saint-Domingue*, tome 2, page 592.

l'acul de Samedi, qui dépendent aujourd'hui de la paroisse de Vallière. Ce plan, qui fut contrarié et qui cependant produit la nouvelle paroisse de Vallière, aurait réuni plus d'avantages que l'établissement de celle-ci. Mais cet objet appartient à la description de cette paroisse, avec laquelle il est, en quelque sorte, lié. L'acul de Samedi renferme plusieurs cafeteries sans qu'aucun mérite d'être citée, et dans presque toutes, on associe la culture des vivres à celle du cafi.

Après l'acul de Samedi (très-arrosé par divers bras de la rivière Marion, par la ravine des Palétuviers, par celle à Boulevard, etc.), et en allant vers l'est, on trouve d'abord la belle Crête, haute montagne, posée presque en face de l'entrée de la baie, et à l'est de laquelle coule la rivière Marion dans un canton appelé les Fonds-Bleus, puis le morne au Diable, qui sépare l'acul de Samedi de l'acul des Pins. Un coteau dont la déclivité est assez douce pour qu'il conserve encore une couche végétale a servi à placer dans ce lieu une sucrerie ayant un moulin à eau; la terre de tout ce canton, ne répond pas aux soins du cultivateur de café, mais le manioc y est fort beau.

L'acul des Pins, ainsi nommé parce que les pins y sont communs, est le canton qui touche à la paroisse d'Ouanaminthe dans l'est et dans le sud. Les commencements de la culture ont été brillants; on y a formé une assez belle sucrerie et de grandes cafeteries. Un grain rond, petit et sec, a acquis de la réputation aux cafés qu'il produit et qui sont recherchés par les capitaines provençaux, parce qu'associés aux cafés du Levant, ils trompent l'œil du connaisseur et le palais du gourmet.

Toute la partie du Fort-Dauphin en mornes est habitée par 100 blancs, 200 affranchis et 1,490 esclaves.

Jetons maintenant des vues générales sur le Fort-Dauphin. Le climat y est extrême. Après une sécheresse annuelle qui dure ordinairement depuis le mois de février jusqu'à celui de mai ou de juin, les pluies deviennent excessives avec les premiers orages, et amènent des fièvres bilieuses ardentes. Il résulte de ces avalasses qu'après avoir consommé les vivres

de terre, de nouvelles plantations faites pour les remplacer sont sans succès. De là des disettes qui durent six mois entiers, et qui sont cause que, dans un lieu où la discipline des esclaves pourrait être plutôt trouvée relâchée que sévère, il y a une grande perte de ces hommes précieux, perte qui était encore proportionnellement plus considérable autrefois, lorsqu'on leur faisait dessécher les parties noyées de cette paroisse; mais maintenant les travaux d'égout et de levées sont faits à l'entreprise par des nègres qui y sont dressés et accoutumés.

Ce serait peut-être le cas d'examiner s'il n'y aurait pas plus d'avantage à employer en arrosement qu'en machines l'eau qu'on tire des différentes rivières. Chaque année la sécheresse réveille des haines qui ont toujours à Saint-Domingue un caractère fort actif. Il serait très-digne d'une administration sage, amie de l'ordre et de la prospérité publique, de statuer enfin par un règlement général sur tous les droits litigieux de ce genre, que des chefs principaux et subalternes favorisent ou blessent d'après des motifs trop étrangers à la justice. Ne pourrait-on pas réunir les eaux de la rivière de Jean de Nantes avec celles de la petite Artibonite (toutes deux de la paroisse d'Ouanaminthe), et une portion de celles du haut du Massacre, pour les distribuer de manière que le premier habitant ne fût tenu de remettre son eau qu'au troisième, le second qu'au quatrième, et ainsi en alternant? Lorsque la pente serait faible, des trop-pleins garantiraient des débordements, et l'on assure que des nivellements ont prouvé que ce travail est possible.

Un autre trop-plein sur la Matrice pourrait porter quelquefois dans le Lagon-aux-Bœufs, qui a 2,500 toises de long sur 500 de largeur moyenne, des eaux qui en dessalleraient le fond et les alentours, et qui y mettraient un limon précieux pour la culture et même pour la salubrité de l'air, que ce lagon ne peut qu'altérer.

Le Fort-Dauphin ne présente aucune idée d'augmentation pour l'avenir, si ce n'est dans la culture de Maribarou et dans celle de quelques portions montueuses, qui pourraient fixer des

hommes réduits à n'employer que de faibles moyens d'établissement. Mais tout cela, en ajoutant à la richesse de la paroisse et en lui procurant surtout des vivres que la montagne produirait en abondance, ne serait rien pour la ville proprement dite. Encore une fois, la proximité du Cap, celle du bourg d'Ouanaminthe s'opposeraient toujours efficacement à ce que la ville du Fort-Dauphin acquière une importance plus grande que celle actuelle, et dont on aura une idée plus exacte par les détails suivants.

Le Fort-Dauphin est le chef-lieu du quartier de son nom, l'un des cinq de la partie du Nord, et qui comprend les cinq paroisses du Fort-Dauphin, d'Ouanaminthe, de Vallière, du Terrier-Rouge et du Trou. On a vu qu'en y créant un commandant militaire en 1728, il avait pour état-major un lieutenant de roi, un major et un aide-major, ce que confirme encore l'ordonnance du roi du 23 juillet 1759. L'aide-major fut supprimé en 1777; et par l'effet de l'ordonnance du 20 décembre 1783, il n'a plus qu'un major. Un officier de l'administration de la marine y a toujours été chargé des fonctions de subdélégué de l'ordonnateur du Cap, et c'est encore un écrivain principal de la marine, comme le disait l'ordonnance de 1759. Un commis aux classes est chargé de détails, sous ses ordres; et un capitaine de port veille à tout ce qui concerne cet emploi, dont M. Mistral fut le premier pourvu en 1732.

La sénéchaussée a 1 sénéchal, 1 lieutenant particulier, 1 procureur du roi, 2 substituts, 1 greffier, 1 audencier, 8 procureurs, 8 notaires distribués dans les différentes paroisses du ressort de la sénéchaussée, qui est égal à celui du commandement, 10 huissiers, un jugeur-étalonneur et un concierge des prisons; et depuis 1788, 1 exempt, 1 brigadier et 3 archers sergents de police. Jamais réputation n'a peut-être été plus odieuse que celle des procureurs de la juridiction du Fort-Dauphin, avant que le zèle sévère de M. d'Ennery et la probité surveillante de MM. Gautier de la Rivière et d'Hudicour, sénéchaux, n'eussent mis un frein à cette rapacité, qui avait fait du

Fort-Dauphin l'épouvantail des plaideurs et la honte de la justice. Il y a eu dans cette sénéchaussée des conseillers, à deux époques. D'abord un seul (M. Barbé), que les administrateurs nommèrent le 5 avril 1739, et ceux choisis en vertu de l'édit de réunion de deux conseils du mois de janvier 1787.

Le sénéchal est aussi lieutenant de l'amirauté, qui a été établie avec la sénéchaussée, et le procureur du roi appartient aux deux sièges, ainsi que les officiers ministériels. Deux interprètes en dépendent.

Une brigade de maréchaussée, composée de 1 prévôt, de 2 exempts, 2 brigadiers et 22 archers, dépend du quartier Dauphin. Le prévôt réside dans la ville; il a 4 exempt et 6 archers à Ouanaminthe, et un exempt et quatre archers au Trou.

Les comptables publics sont : 1 garde-magasin de la marine et de l'artillerie, 1 trésorier, 1 receveur de l'octroi et des droits domaniaux, 1 curateur aux successions vacantes, et 1 receveur des droits de l'amirauté. On y voit 1 médecin et 1 chirurgien-major de l'amirauté, et 2 chirurgiens ordinaires, 1 arpenteur principal, 1 voyer principal, 1 gardien des écluses et fontaines; plusieurs arpenteurs résident dans l'étendue de la juridiction.

Le Fort-Dauphin jouit depuis longtemps, comme le prouve une ordonnance des administrateurs du 12 décembre 1727, d'un établissement de poste aux lettres. Le courrier de toutes les parties de la colonie, passant par le Cap, y arrive et en part deux fois par semaine. Il n'y venait qu'une fois avant le mois de mars 1764.

Divers ouvriers, quelques maîtres d'école pour enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique; des marchands, dont quelques-uns même se titrent de négociants; des revendeurs; un nombre toujours trop grand de cabaretiers, dont le privilège, qui était en ferme autrefois, donnait déjà 3,560 livres au fisc en 1728; quelques plaideurs et quelques oisifs complètent, avec les divers employés ou fonctionnaires publics, la population de la ville du Fort-Dauphin, où l'on ne compte, malgré

tout cela, que 254 blancs, 430 affranchis et 470 esclaves. On peut y ajouter un détachement fourni par le régiment du Cap pour la garnison du fort et celle des fortifications de l'entrée; garnison qui, jusqu'en 1762, était de trois compagnies de troupes détachées de la marine, et 25 suisses, qu'un bataillon du régiment de Quercy remplaça en 1762. Le poste du fort la Bouque avait originairement 30 hommes et un officier, on ne le relevait que tous les 15 jours. La ville pourrait compter en outre 50 caboteurs ou marins qui s'occupent de la pêche qu'ils vont faire dans la baie de Mancenille, ou du transport des denrées, qui a lieu dans des barques et dans des bateaux depuis quatre jusqu'à cent tonneaux.

Le transport dont je viens de parler se fait par de grandes barques nommées *passagers*, lorsqu'il s'agit du Cap, et dont l'usage est même déjà ancien pour le Fort-Dauphin, puisque le produit en a été longtemps affermé au profit du roi. Ils sont affranchis de cet impôt depuis le 24 août 1750, et leurs propriétaires sont seulement soumis à tenir des écritures en règle de ce qu'ils chargent, et à répondre de la perte et des avaries, quand elles sont imputables à leur négligence ou à l'impéritie des patrons, qui doivent être des libres, et connus de l'amirauté, par une déclaration de l'armateur.

La facilité de cette communication réduit la ville à n'être qu'un entrepôt partiel, puisque plusieurs embarcadères sont aussi des entrepôts. L'on a cependant vu quelquefois le pavillon français flotter dans la baie sur des navires d'Europe pendant la paix, quoique le plus souvent les capitaines se contentent d'envoyer du Cap des marchandises, qu'un officier de navire vend dans un magasin qu'il prend à cet effet. On a même compté jusqu'à douze ou quinze de ces magasins, qui faisaient chacun un débit de 400 à 450 mille livres par mois. On n'en est pas surpris, quand on sait que la dépendance du Fort-Dauphin est une de celles dont les propriétés sont le plus dégagées de dettes.

En 1784, il y a eu une importation directe du Fort-Dauphin

et de son voisinage, par deux navires de Bordeaux, quatre goëlettes espagnoles, dont trois de Barcelone et une de Cumana, et cinq bateaux ou brigantins des États-Unis d'Amérique.

En temps de guerre, la ville du Fort-Dauphin est nulle quant au commerce, et même le transport des denrées et des approvisionnements de cette paroisse y est très-difficile. Les rescifs étant absolument à fleur d'eau, il ne peut y avoir de navigation sûre entre eux et la terre ; il faut donc gagner la pleine mer, et par cela même le cabotage est exposé à bien des risques. Les vents contraires, les tempêtes, l'ennemi, tout concourt à suspendre la communication. Il résulte de cet état de choses, que les habitants paient plus cher et vendent meilleur marché. Quelquefois, dans les fortes brises du mois d'avril, on attend un mois les provisions demandées du Cap. Le fret par les passagers devient chaque jour plus cher. Suivant l'adjudication faite le 3 mai 1743, il était alloué au fermier par personne libre, trois livres ; par esclave, trente sous ; pour un barril, cinquante sous ; pour une barrique, cent sous, et six francs quand elle était remplie de sucre. Cette barrique de sucre qui était transportée en 1770 pour 7 liv. 10 sol., payait dans la guerre de 1778 24 liv. 15 sol., et depuis la paix elle est taxée à 20 liv. 12 sol. 6 deniers.

Les obstacles apportés par la guerre font toujours renouveler le projet d'ouvrir un canal qui irait de la partie ouest de la baie, entre la pointe à Dujarriay et les terres arides placées nord et sud des Mamelles, jusqu'à la baie de Caracol, à l'embouchure de la rivière du même nom, d'où les passagers se rendent au Cap en dedans des rescifs. J'ai même un plan dressé en 1754 par M. Charlevoix de Villers, ingénieur, où l'on voit que ce canal d'environ 6,000 toises devait avoir 30 pieds de largeur dans son fond, 30 pieds de talus, et 30 pieds de haut à partir du haut des berges. Mais la paix revient, et dans un pays où les hommes ne font pour ainsi dire que passer, il est difficile qu'un projet soit conçu, mûri et exécuté lorsque son exécution exige des talents, du temps et de la dépense. M. de Moulceau

était, en 1773, d'avis qu'on fît le canal. Le ministre, dans une lettre du mois de février 1774, en a rejeté le projet à cause de son inutilité *en temps de paix*.

La baie du Fort-Dauphin ne sera jamais choisie par les ennemis pour un point de débarquement, parce que les vaisseaux ne peuvent y entrer qu'un à un ; qu'enfilés par les batteries, ils sont exposés à faire côte s'ils sont désemparés ; et que d'ailleurs la côte étant armée de rescifs, il y a le danger des calmes, celui des courants, des brises violentes ou carabinées, celui des Nords, etc. Mais aussi, malgré sa position au vent, cette baie ne peut pas être un établissement de protection ; car d'une part une escadre ne pouvant en sortir qu'un vaisseau après l'autre, et les brises de terre n'étant pas toujours assez durables ni assez fortes pour qu'une escadre nombreuse se flattât de sortir tout entière, et de l'autre part la baie de Mancenille offrant une retraite à l'ennemi, et la Grange et les Sept-Frères des mouillages sûrs, des forces supérieures pourraient y être aisément bloquées par des forces très-inférieures. Le Fort-Dauphin est donc tout ce qu'il peut être, puisqu'on l'a préservé de devenir un refuge pour les ennemis ; qu'il en est un pour les bâtiments poursuivis qui ne peuvent pas gagner le Cap, et un point de rassemblement pour s'opposer au passage de l'ennemi s'il tentait une descente à la baie de Mancenille. C'est même ici l'occasion de dire que l'éloge de la milice du quartier Dauphin a été fait sans discontinuation par tous les administrateurs, et que son zèle et son amour pour le nom français sont des vertus qu'elle n'a pas cessé de montrer.

Elle est composée actuellement de 240 blancs et 175 affranchis.

La population totale de la paroisse est de 700 blancs, 600 affranchis et environ 9,000 esclaves. En 1723, on y comptait 206 hommes portant armes et 1,030 nègres.

La latitude du Fort-Dauphin, marquée sur mon plan, est de 49 degrés 42 minutes 30 secondes, et la longitude occidentale du méridien de Paris de 74 degrés 21 minutes.

La ville du Fort-Dauphin est à environ 12 lieues du Cap, 87 de Santo-Domingo, 5 de Dahabon et 5 d'Ouanaminthe, à 4 lieues du bourg du Terrier-Rouge, 6 de celui du Trou et 13 de Vallière.

Par rapport à l'intérieur de la paroisse, on compte du Fort-Dauphin

	lieues.		lieues.
Au bas Maribarou.	3	A la grande Colline.	3 1/2
A l'embouchure du Massacre.	4	Au Morne à Vigie et la Mahotière	3
A la Melonnière.	5	Aux Marmousets et aux Platons	4
Aux Fredoches.	2	A l'Acul de Samedi	7
Aux Fonds-Blancs.	2	Au Morne au Diable	6
A la coupe de Bayaha.	2	Aux Fonds-Bleus	7
A la passe de la rivière Marion.	2	A l'Acul des Pins	7
Au Vieux-Bourg.	4	Et au Morne Organisé.	11

Il y a des grands chemins de communication entre le Fort-Dauphin et les paroisses de sa juridiction. Il communique avec les bourgs de ces paroisses par des routes de voiture, excepté avec la paroisse de Vallière, qui est montagneuse dans sa totalité. Le chemin royal, qui va du Fort-Dauphin au Cap, est assez pénible depuis cette première ville jusqu'à l'extrémité des Fonds-Blancs parce qu'il faut presque continuellement monter et descendre. Cependant ces cinq lieues sont aisément franchies en deux heures, grâce à la rapidité des chevaux créoles, à moins que le débordement des rivières n'y mette obstacle. M. de Belzunce avait fait poser en 1762 sur les deux passages de la rivière Marion des bacs qui ne subsistent plus.

On avait établi aussi au mois de mai 1785, entre le Fort-Dauphin et le Cap, une diligence à dix places, dont six pour des blancs à deux piastres-gourdes et quatre pour des affranchis à une piastre-gourde. Elle allait d'une ville à l'autre dans la journée. Mais ce genre d'établissement, déjà tenté plusieurs fois à Saint-Domingue, n'a eu aucun succès.

La paroisse de Bayaha renferme des mines, et j'ai même la preuve, dans une ordonnance des administrateurs, datée du 26 décembre 1716, qu'on en avait trouvé une d'or, puisqu'elle

permettait à MM. de Boisdénier, Belfond, Gerland et autres associés, de faire travailler cette mine pendant dix ans, privativement à tous autres, à la charge de payer net au roi le cinquième de l'or qu'on serait tenu de représenter toutes les semaines au commandant et au commissaire du Cap, à peine de confiscation et de déchéance du privilège. Je n'ai pas pu découvrir dans quel point était cette mine, dont je suis certain que l'exploitation n'a jamais eu lieu.

On lit dans le premier volume des mémoires de la Société des sciences et des arts du Cap, page 199, l'analyse d'une mine de pierres argileuses cuivreuses trouvée sur l'habitation de M. Marcadé, placée au bord de la mer dans la baie et à l'ouest de la ville du Fort-Dauphin. La mine est à deux pieds de profondeur; ces pierres, couvertes d'une espèce de rouille brunâtre, montrent une couleur verte très-claire dans leurs fractures; quelquefois des taches blanchâtres et des parties quartzeuses et des traces de pyrites; le toit quartzeux qui les recouvre fait feu avec le briquet. On dit que le lit en est fort étendu. A l'air libre, la pierre a pesé 1,152 grains et 926 dans l'eau distillée. D'après l'analyse, M. Auvray, membre de la Société, a trouvé que la mine avait : 1° 17/144 et demi de cuivre, réduit sous forme métallique; 2° 65/144 et demi d'argile dépouillé de sa partie colorante, de fragment de quartz et d'acide carbonique; et 3° 61/144 de terre calcaire, de terre eponneuse et d'une petite portion d'argile.

Des observations météorologiques faites dans la paroisse du Fort-Dauphin sur la quantité d'eau qui y tombe annuellement ont donné les résultats suivants :

Année pluvieuse. . . .	6 pieds.	4 pouce.	2 lignes.
Année moyenne	4	6	6
Année sèche	3	4	4

On y ressent quelquefois des tremblements de terre qui ne sont cependant jamais capables de renverser des édifices. On en a ressenti un assez fort le 28 août 1784.

En 1788, l'épizootie a fait périr et des mulets et des bœufs dans le bas Maribarou.

La paroisse du Fort-Dauphin a vu naître M. Croiseul, auteur d'une traduction en vers de l'*Art d'aimer* d'Ovide.

II.

PAROISSE D'OUANAMINTHE.

Ouanaminthe porte encore le nom indien qu'avait le canton où son bourg est situé et qui se prononçait autrefois *Guanaminto*. Cette paroisse, dont le bourg est l'établissement français de ce genre le plus voisin de la limite espagnole, faisait autrefois partie de l'immense quartier de Bayaha et a dépendu de la paroisse du Fort-Dauphin jusqu'en 1751. On y avait formé, dès 1731, une succursale à cause des habitants qu'attiraient dans les alentours le commerce avec les Espagnols, qui étaient obligés de tirer tous leurs approvisionnements de la partie française. Cette succursale étant le présage d'un bourg, les habitants de la ville du Fort-Dauphin en marquèrent aussitôt de l'inquiétude. On voit, par une ordonnance des administrateurs du 30 juin 1738, qu'on défendit sur cette frontière des relations qui nuisaient au Fort-Dauphin. Les habitants d'Ouanaminthe, qui voulurent ensuite une paroisse réelle au lieu d'une simple annexe, émirent leur vœu le 15 décembre 1751 sur le point où la nouvelle paroisse devait être assise. Ils croyaient même si bien que l'autorisation de s'expliquer à cet égard était un titre, que le vicaire d'Ouanaminthe commença à administrer les sacrements et à se regarder comme un véritable curé jusqu'à ce qu'un arrêt du conseil du Cap, du 18 novembre 1752, lui prescrivit de n'agir que comme vicaire de celui du Fort-Dauphin. Autour de sa chapelle s'étaient ralliés depuis longtemps des affranchis dont le négoce réveilla les alarmes du Fort-

Dauphin, et celles-ci produisirent une autre ordonnance du 4 avril 1758 qui défendit de faire aucun trafic à Ouanaminthe. Il est très-remarquable qu'environ huit mois après, c'est-à-dire le 29 novembre 1758, les mêmes administrateurs érigèrent Ouanaminthe en paroisse en lui donnant pour limite commune avec celle du Fort-Dauphin la rivière la Matrie depuis sa source jusqu'à la mer. Les plaintes nouvelles du Fort-Dauphin, mais seulement sur la trop grande étendue de la paroisse d'Ouanaminthe, produisirent une ordonnance du 23 avril 1759 qui la restreignit à l'étendue qu'elle a aujourd'hui.

Cette paroisse a pour limites actuelles, à l'est et au sud, la frontière espagnole, savoir : la ligne de démarcation de l'îlet du Massacre, depuis le point où elle serait rencontrée par le prolongement vers l'est du chemin qui passe à la barrière de l'habitation Vaublanc jusqu'à la pyramide n° 17. Ensuite, depuis cette pyramide jusqu'à la 22^e, les eaux du Massacre; celles supérieures du ruisseau de Capotille et puis du ruisseau de la Mine, font la séparation qui va ensuite tournant vers le sud jusqu'à la pyramide n° 32, qui est sur la paroisse de Vallière contiguë dans le sud-ouest à celle d'Ouanaminthe; enfin celle-ci a dans l'ouest la paroisse du Fort-Dauphin.

Ouanaminthe est une paroisse de plaine, suivant ce que j'ai dit qu'on devait entendre par ce mot; c'est une des plus petites de la colonie, car elle n'a guère plus de dix lieues carrées de surface, et plus de la moitié de cette étendue est en montagnes.

La paroisse d'Ouanaminthe a une forme très-irrégulière, à cause du cours des rivières qui la bornent à l'est et qui viennent du sud-est. Le bourg est même plus oriental que l'embouchure du Massacre.

La partie plane se trouve divisée en plusieurs cantons ou portions de cantons, parce qu'il en est dont le nom est commun à la partie de montagnes qui les avoisine. En général, cette partie plane offre beaucoup de portions s'avaneuses qui augmentent à mesure qu'on va vers le sud et dont le terrain n'est pas très-fertile surtout dans le voisinage des savanes du Fort-

Dauphin. Les autres offrent cependant des terrains très-propres à la culture des vivres de terre. Mais dans toute cette plaine rien n'est aussi précieux que le haut de Maribarou, nom indien, et non pas *Marie-Baroux*, comme le veulent ceux qui donnent le nom d'une femme pour étymologie à celui de ce lieu.

Le haut Maribarou contient en totalité 14 sucreries, dont 10 dépendent de la paroisse d'Ouanaminthe. Ces dernières produisent annuellement deux millions et demi de sucre blanc. Ensuite vient le canton d'Ouanaminthe proprement dit, à l'une des extrémités duquel, vers le territoire espagnol, est le bourg. Ce canton est renfermé entre la rivière de la petite Artibonite ou à Beaujeu et l'habitation Escot, qui borne le bourg d'Ouanaminthe au sud. Il compte 11 sucreries donnant environ 2,000,000 de sucre blanc.

Vis-à-vis le bourg d'Ouanaminthe, dans l'ouest de la paroisse, est le canton des savanes de la petite Artibonite; puis au-dessus, allant au sud-quart-sud-est, le canton des savanes naturelles de la petite Artibonite. Au-dessus de cette bande, en est une autre qui a dans l'est le canton de la savane d'Ouanaminthe, puis en gagnant dans l'ouest celui de la savane du Canary, et enfin celui de la savane au Lait, qui touche déjà à l'acul des Pins. Supérieurement encore et dans une espèce d'enfoncement entre les mornes, et qui se dirige au sud-est, sont les cantons de Capotille, de la savane Longue, de l'Hermitage, de la ravine des Roches, puis celui des Brûlages, qui est le point de la partie du nord de la colonie française le plus avancé dans la partie espagnole; en revenant un peu au sud, on trouve le canton de la Mine, celui du Trou de Jean de Nantes et celui de la Nouvelle-Bretagne. On ne peut pas faire un grand éloge de toute cette extrémité supérieure plane, surtout lorsqu'on est obligé de dire que Capotille et la Mine ont vu s'anéantir les quatre sucreries qu'elles avaient autrefois. Cela ramène, presque malgré soi, à parler de Maribarou, considéré cependant dans toute son étendue haute et basse.

Ce qui borde le Massacre, depuis l'embouchure de la petite

Artibonite jusqu'à celle de la Matrie, est d'un sol excellent; ce qui est à l'est du chemin a une qualité supérieure au terrain placé à l'ouest; mais ce qui mérite une préférence décidée, c'est la portion qui, bordant le Massacre, est vers le milieu, entre les deux embouchures dont je viens de parler. Près du Massacre, la terre est grisâtre, légère, profonde, propre à l'arrosement, et l'on y reconnaît une vraie terre d'alluvion, tandis que celle qui est le long de la Matrie est noire, forte et même argileuse.

On a comparé le vin de canne de Maribarou à ceux de Limonade et du Quartier-Morin, et il a toujours paru plus riche.

Les cantons de la partie montagneuse sont une portion des Brûlages et de la Mine; le canton du morne Obé; partie de celui du Trou de Jean de Nantes et de celui de la Nouvelle-Bretagne; celui de l'acul à Parisien et ceux du détroit et du Trou à Jeannot, que je nomme dans l'ordre où ils sont autour de la partie plane qu'ils bordent, et en commençant leur nomenclature par le sud-est de la paroisse.

C'est dans cette partie sud-est des montagnes que se trouve le piton de Bayaha, que l'on appelle aussi piton des Frégates, parce qu'on prétend qu'il sert de reconnaissance aux vaisseaux de ce nom qui vont le long de la côte nord. La pyramide n° 31 de la frontière avec les Espagnols, est sur la pente sud de ce piton, situé à peu près nord et sud du morne au Diable, quoique son sommet soit la véritable borne. Mais comme tous les pitons (qui ne sont autre chose que des pointes de montagnes de forme ronde et inaccessibles dans leur partie supérieure), il est à l'abri de l'audace de l'homme, qui peut bien le désigner pour *terme*, mais qui ne saurait aller lui imposer des marques de sa propriété.

Ouanaminthe est un des points les plus arrosés de la colonie, puisque entre les rivières de la Mine, de Capotille et du Massacre qui le bordent à l'est, et celle de la Matrie qui est à l'ouest, se trouvent : 1° la ravine de la savane Longue, qui vient, avec les eaux de la Raque espagnole, se jeter, peu après, dans la rivière du Canary; 2° cette rivière du Canary, où se

rend la ravine des Sables après avoir reçu la ravine de la savane au Lait; 3° la ravine du Trou de Jean de Nantes et celle du Détroit; et 4° la rivière de la petite Artibonite, née au piton de Bayaha, et qui forme même, en se subdivisant entre les mornes, plusieurs des rivières que je viens de nommer, tandis que son cours principal, qui garde son nom, traversant la plaine de la paroisse du sud-ouest au nord-est, recueille successivement ses diverses branches que d'autres eaux ont augmentées; elle arrive ainsi enrichie dans la rivière du Massacre, au point que j'ai désigné. Cette masse d'eau si précieuse fait mouvoir quatre moulins, et je répète qu'un travail général, intelligemment dirigé, pourrait donner des moulins à eau à presque toutes les sucreries de la paroisse.

Le bourg d'Ouanaminthe, qui est à cinq lieues de la ville du Fort-Dauphin, et par conséquent à dix-sept de celle du Cap, puisqu'il communique avec cette dernière en passant par l'autre, est placé dans une savane élevée. Il est composé de dix-sept îlets, ayant soixante-seize emplacements, où sont bâties soixante-cinq maisons dans une étendue de 240 toises de l'est à l'ouest, et de 435 toises du nord au sud. Vingt et un de ces emplacements ayant vingt-quatre maisons sont arrentés au profit de la paroisse à laquelle ils appartiennent. Quatre rues sont dirigées de l'est à l'ouest et cinq autres les coupent à angles droits; il n'y a guère que cinq ou six maisons qui s'écartent de cette direction, qu'on doit leur faire suivre dans les cas de reconstruction. Ce sont les seules qui étaient restées après un incendie auquel on est redevable, malgré soi, de la régularité actuelle du bourg.

En venant du grand chemin du Fort-Dauphin, qui est à peu près du nord-ouest au sud-est, on tourne à gauche pour entrer dans le bourg par la Grande-Rue, l'une de celles ouvertes d'orient en occident. Elle a soixante pieds de large et va se terminer à l'autre extrémité, dans le chemin qui conduit à Daxabon, et où commence aussi le chemin qui va dans le sud, pour conduire au canton de la Mine. La Grande-Rue a parallèlement, dans le sud, la rue de l'Assomption, et dans le nord la

rue Lilancour (commandant en chef par intérim), et celle de Vallière (gouverneur général); ces trois n'ont que quarante pieds de large. Les quatre rues du nord au sud sont, lorsqu'on vient du côté du Fort-Dauphin: d'abord la rue de l'Église, de quatre-vingts pieds de large, au bout de laquelle, à droite et à 70 toises, est le temple du Seigneur, ayant soixante pieds de long sur quarante de large, et dédié à Notre-Dame de l'Assomption. Ensuite la rue Royale, la rue Du Grès (lieutenant du roi du Fort-Dauphin), la rue Reynaud (commandant général par intérim) et la rue de Vaivre (intendant); ces quatre n'ont que trente pieds de large, et la dernière est en quelque sorte le prolongement du chemin de la Mine. Sur la gauche de la Grande-Rue et devant celle de l'Église, est la place d'Ennery (gouverneur général), qui a trois cent cinquante pieds de long du septentrion au midi, et seulement deux cent cinquante d'orient en occident, à partir des arbres qui l'entourent. Il est assez ridicule que la rue de l'Église, qui s'ouvre dans cette place, ne corresponde pas à son milieu.

Il n'y a que 488 toises, en ligne droite, du bord est du bourg jusqu'à la borne n° 48, posée pour limite sur les deux rives du Massacre qui, dans cet endroit, où est un gué, a quatre-vingt-cinq pieds de large; c'est ce qu'on appelle la passe d'en haut. La passe d'en bas est à environ 70 toises au-dessous de la première. Elle est moins solide que la précédente vers laquelle le chemin sera dirigé; car actuellement il fait un coude et va gagner la passe d'en bas. Ces deux passes conduisent au bourg de Daxabon qui est en face de celui d'Ouanaminthe et à environ 300 toises du Massacre, sur le bord duquel les Espagnols ont un corps de garde. Du côté des Français, les habitants ont placé des levées pour se garantir de ses débordements. De la passe d'en bas à l'extrémité supérieure du grand îlet du Massacre, il n'y a qu'environ 380 toises.

Le bourg d'Ouanaminthe doit toute son existence aux échanges qui peuvent s'y faire avec les Espagnols, et il a eu sa part des profits que Monte-Christ leur procurait pendant la

guerre de 1756. Ce bourg est fort sain et l'on en a fait une satisfaisante épreuve dans l'établissement d'un hôpital militaire qu'on y forma au mois d'octobre 1778 et qui était destiné aux convalescents et aux scorbutiques. Le voisinage de la partie espagnole, celui du Massacre, y rendaient la boucherie, le laitage, les légumes abondants et surtout les tortues de terre qui conviennent si bien à certaines maladies des climats chauds; mais, au lieu de se renfermer dans cette sage destination, on envoya bientôt toutes sortes de malades à Ouanaminthe, même des malheureux qui ne permettaient plus d'espérer, et l'on en vit qui, épuisés encore par la fatigue d'un trajet fait sur des bateaux incommodes, expiraient presque en arrivant à l'hospice, où il mourut beaucoup de monde (notamment des soldats du régiment espagnol de Léon), et qui fut entièrement abandonné au commencement de 1783.

Il avait été question d'acquérir un terrain pour établir à demeure un pareil hôpital, placé jusqu'alors dans des maisons prises à loyer. Mais ce projet, digne des amis de l'humanité, ne s'est pas réalisé. On indiquait même un terrain dépendant de l'habitation des héritiers Sens, à la lisière d'un emplacement appartenant à la fabrique, qui a l'avantage de n'être qu'à environ 140 toises d'un lieu où l'on se procurerait facilement de l'eau. On arriverait à cet hôpital par le chemin de la Mine, et le bourg, qui n'en serait qu'à 150 toises, ajouterait encore aux ressources pour l'approvisionnement.

Tel est le lieu qui n'a cessé de porter ombrage au Fort-Dauphin, et que celui-ci aurait encore voulu anéantir en 1768. On a longtemps tourmenté ceux qui voulaient faire un petit commerce à Ouanaminthe, mais personne n'a peut-être plus travaillé à l'augmentation de ce bourg que M. le vicomte de Choiseul.

Les denrées d'Ouanaminthe ont le même débouché que celles du Fort-Dauphin, sauf le peu que les Espagnols prennent pour leur propre consommation.

La police légale de cette paroisse, qui est du commande-

ment et de la sénéchaussée du Fort-Dauphin, est faite par un substitut de ce tribunal qui y réside; et celle de surveillance et de sûreté par un commandant des milices et un exempt de maréchaussée. On a terminé, en 1787, le logement destiné à la maréchaussée et un arrêt du Conseil de Saint-Domingue, rendu le 4 septembre de la même année, en a fait payer entièrement la dépense sur la caisse publique. Il y a un bureau de poste dans ce lieu et l'on se rappelle que j'ai dit qu'il expédiait les lettres pour la partie espagnole et envoyait aussi à Daxabon celles qu'on veut faire passer en Espagne ou dans les colonies espagnoles¹.

Les montagnes d'Ouanaminthe, comme celles du Fort-Dauphin, renferment des mines de fer, et les plus forts indices annoncent qu'il y en a de sulfureuses. C'est à une mine d'or qui a été exploitée par les Espagnols, que le canton de la Mine doit son nom. Les bois y sont très-beaux, les richesses de la botanique très-multipliées et l'on assure même y avoir vu du quinquina. Il serait peut-être préférable que ces montagnes fussent plus propres à la culture du caféier qui ne peut être comptée que pour trois ou quatre habitations. Les autres y réunissent la culture des vivres, à laquelle beaucoup d'autres établissements sont livrés exclusivement et avec un succès très-lucratif. Ouanaminthe, qui a une poterie-briqueterie près du bourg, n'offre nulle part de l'indigo.

La population de la paroisse d'Ouanaminthe est de 280 blancs, 270 affranchis et environ 7,000 esclaves. Il s'y trouve 308 hommes portant armes, en deux portions égales, dont l'une de blancs et l'autre de gens de couleur.

L'une des plus anciennes habitations de la paroisse d'Ouanaminthe, est celle Robineau, située dans le canton de la petite Artibonite, c'est du moins celle où l'on a commencé à faire du sucre terré, en 1730; elle appartient à présent à M. Robineau de Bougon, créole et petit-fils de M. Robineau, procureur

1. Voyez la partie espagnole, 1^{er} volume, page 493.

général du conseil du Cap. Quoique ce colon estimable et instruit réside habituellement en France, il a cependant constamment assujetti les régisseurs de son habitation à lui donner, de temps en temps, un tableau de l'état et du nombre des arbres fruitiers qu'il a pris plaisir à y planter et à y multiplier, dans un voyage qu'il y fit en 1750. Mais on aime mieux vanter que suivre son exemple.

Vers 1750, M. Walsh fit venir d'Afrique quelques chameaux qui ont vécu plusieurs années sur son habitation de la Mine sans donner de postérité. Ils effrayaient les chevaux au point d'être la cause de plusieurs accidents. Ce fut une des raisons qui en empêcha l'usage pour les transports.

La température de cette paroisse est analogue à celle de la paroisse du Fort-Dauphin, mais avec cette particularité que, surtout dans le canton d'Ouanaminthe proprement dit, les sécheresses s'y font beaucoup plus sentir et que les pluies qui les suivent causent de plus grands débordements. On y éprouve aussi de violents orages; c'est même de la chaîne de Cibao et par les parties montagneuses qui ne sont pas loin de Maribarou, qu'ils se dirigent vers la partie du nord de la colonie française, et il est passé en proverbe d'y dire quand on entend un orage lointain que *Maribarou gronde*. Le tonnerre y tombe assez fréquemment, et l'on cite plusieurs incendies que sa chute a causés dans quelques habitations. Le 17 juin 1785, à deux heures vingt minutes de l'après-midi, à la suite d'un vent furieux suivi de pluie, vint une grêle dont on ramassa des grêlons aussi gros que le poing. Elle dura environ vingt-huit minutes et fut suivie d'une averse. Ce fut surtout vers l'habitation Thilorier, au bord extérieur sud-ouest de l'îlet du Massacre, qu'elle se fit sentir et elle y brisa les tuiles de la maison principale. Heureusement que la pluie dont cette grêle fut précédée avait fait retirer les nègres et les animaux, car ils auraient pu être blessés et même tués par des grêlons aussi prodigieux.

Le 2 octobre 1764, le tonnerre tomba au bourg d'Ouana-

minthe, où il tua M. Belleville, procureur du Fort-Dauphin, M. Chaillou, ci-devant notaire, et un charpentier. Dix autres personnes qui étaient dans la chambre furent renversées du même coup sans recevoir aucun mal; mais deux soldats espagnols, du corps de garde de l'autre côté du Massacre, furent tués.

Les montagnes des environs d'Ouanaminthe sont très-peuplées de différentes espèces de ramiers, qui procurent un mets très-délicat à la dépendance du Fort-Dauphin, d'où l'on en transporte même au Cap. Le voisinage des Espagnols, qui ne sont ni aussi nombreux ni aussi turbulents que les Français, permet à ce bel oiseau de se multiplier, et, comme il n'a pas l'instinct d'éviter de franchir les limites, il vient y trouver la mort que nos nègres chasseurs ne lui laissent pas longtemps attendre.

Le cimetière du bourg d'Ouanaminthe recèle les restes de M. de Paradès, mort à Maribarou sur l'habitation d'Osmond, et dont le nom a été longtemps le sujet d'une active curiosité, parce qu'il était mêlé aux détails relatifs aux projets politiques que l'armée navale de M. Dorvilliers devait favoriser en 1778. Mais laissons à l'histoire à réveiller des cendres qui reposent dans un lieu obscur de Saint-Domingue.

III

PAROISSE DE VALLIÈRE

Cette paroisse, dont toute l'étendue est montagneuse, porte le nom de l'un des deux administrateurs qui l'ont érigée, le 10 août 1773, par une ordonnance où on lit qu'elle est formée des cinq cantons de la rivière à Prévost et des Racadeaux, du Trou-Vilain, de la rivière à Mulâtre, du Boucan-Neuf de la grande Rivière et de la Nouvelle-Gascogne. Ce territoire, qui était, en majeure partie dans la paroisse du

Fort-Dauphin, et quant au reste dans celle du Trou, est placé au revers sud du sommet des montagnes de l'acul de Samedi, qui vont depuis le piton des Nègres jusqu'à celui des Flambeaux.

On peut le considérer comme ayant deux bandes, dont la plus septentrionale commence à l'est, à peu près vers le piton de Bayaha; c'est le canton de la rivière à Mulâtre, nom qui lui fut donné par M. Saffray de Tournemine, prévôt général de maréchaussée, parce qu'en poursuivant des nègres fugitifs il perdit un mulâtre, tué sur l'écore de la rivière qui descend du piton des Ténèbres. Plus à l'ouest est le Trou-Vilain; une gorge profonde, qu'obscurcissaient des arbres dont des milliers de lianes épaississaient encore le feuillage, lui ont attiré cette dénomination. On trouve, allant toujours à l'est, la rivière à Prévost; son nom rappelle le premier habitant dont l'industrie plaça un défriché au bord de la petite rivière qui coule au milieu de ce troisième canton, par lequel la première bande est terminée.

La seconde bande, plus intérieure que la première, commence à l'est, par le Boucan-Neuf de la Grande-Rivière, dénominations que lui donna un M. de la Porte, ancien chasseur, qui avait placé le boucan de la chasse sur les rives de la grande rivière. Enfin plusieurs Gascons ayant été les premiers s'établir au canton des Bas-Ouragans, il finit par prendre le nom de Nouvelle-Gascogne. Les premières concessions furent toutes données avec ces divers noms, qui ont fait place à celui de paroisse de Vallière.

Tous ces cantons étant séparés par des chaînes de montagnes, celles-ci les rendaient, pour ainsi dire, étrangers les uns aux autres, faute de chemin de communication. Le nom de Ravine-à-Mulâtre était même l'appellation générique, parce que ce canton avait été le premier établi par le courage de M. Utriel, qui osa demander une concession de ces lieux connus des seuls chasseurs, et qui l'obtint en 1744 sous la désignation de Hauteurs de l'acul de Samedi. La descendance de cet intrépide colon,

qui frappa du premier coup de hache les antiques possesseurs de ce sol, n'a cependant pas recueilli le juste fruit de ses peines, et des enfants, laissés en bas âge, ont vu passer en d'autres mains, par de nouvelles concessions, une propriété que son origine aurait dû rendre respectable.

Mais personne n'a autant contribué à faire connaître l'intérieur de ces montagnes que M. Gaillardet, créole, le plus grand épouvantail des nègres fugitifs, et un déterminé chasseur dès sa jeunesse. Devenu commandant des milices du quartier Dauphin, et remarquant la faveur qu'obtenait la culture du caféier, et la détérioration qu'éprouvait la face nord de la montagne de l'acul de Samedi, il indiqua au gouvernement la Ravine-à-Mulâtre comme propre à recevoir le précieux arbuste de l'Arabie. Il visita les lieux et détermina plusieurs personnes à demander des concessions en 1748. On éprouva même alors ce qui est arrivé dans presque toute la colonie, c'est qu'il y eut plus de terrain de concédé qu'il n'en existait en réalité, et le gouvernement prit le sage parti de faire lever, par M. Meillat, arpenteur éclairé, un plan général de ce canton. Cette époque fut encore celle où l'on vit (selon l'usage), d'un côté, des concessionnaires effrayés de l'entreprise d'aller défricher dans des montagnes où il fallait gravir à pied, et, de l'autre, des protégés toujours apostés pour s'emparer des concessions, vendre leurs titres à des hommes inaccessibles à toute crainte, et bien plus dignes qu'eux d'obtenir gratuitement le droit d'enrichir l'État. Parmi ces derniers, on doit citer M. Castex, qui, déjà favorisé par la fortune, aida de ses conseils, de son exemple et de sa bourse les hommes qui vinrent comme lui se placer dans ces nouveaux défrichés, et qui a obtenu le titre de commandant de la paroisse de Vallière au moment de sa création, de l'amitié reconnaissante de ses concitoyens autant que du choix du gouvernement.

Les difficultés inséparables d'un défrichement dans un pareil local ne furent pas les seules que les habitants eurent à éprouver. Les Espagnols, qui n'avaient cessé de prétendre que

la Grande-Rivière, depuis sa source, était la limite des deux nations, apercevant des plantations sur la rive sud, vinrent, le 21 février 1755, faire une sommation de les abandonner. Le transport de M. de Lange, major du Fort-Dauphin, avec quelques miliciens, éloigna les verbaliseurs. M. de Vaudreuil, alors commandant général de la colonie, fit poser un corps de garde sur l'habitation la plus avancée vers le midi; mais lorsque le retour de ce chef en France eut fait ramener ce corps de garde au bord de la rive septentrionale, 150 Espagnols avoués par leur gouvernement vinrent, au mois d'août 1757, saccager et brûler les quatre habitations qui se trouvaient ainsi abandonnées et sans protection. Les troubles se renouvelèrent plusieurs fois; en vain les habitants du quartier Dauphin marchèrent à différentes époques pour punir les Espagnols; ceux-ci venant tout à coup par leurs déserts et s'en retournant après le ravage, les habitants qui marchaient pour procurer du secours se trouvaient harcelés sans aucune utilité.

Les colons, lassés de tant d'inquiétudes, reculaient leurs plantations; quelques-uns les avaient entièrement abandonnées, et leur exemple devenait contagieux, lorsqu'à l'occasion d'un trouble sur lequel M. de Chastenoye, gouverneur du Cap, avait des avis certains, M. de Lange, déjà nommé, reçut l'ordre de faire marcher toutes les milices de la dépendance à cette frontière. Des personnes que leur état exemptait de ce service se réunirent par zèle aux milices, et mirent M. le vicomte de Choiseul, alors simple particulier, à leur tête. M. Gaillardet, chargé d'éclairer la marche, ayant été aperçu par les Espagnols, ils jugèrent qu'ils étaient découverts, et employèrent à fuir la journée qui précédait celle destinée à leurs dévastations. On resta cependant campé durant trois jours, dont M. de Choiseul profita pour inspirer aux habitants du quartier la résolution de demeurer sur leurs terrains. Personne n'eut peut-être plus que lui le don de persuader, et celui plus heureux encore de faire croire que son opinion lui venait de ceux à qui il l'insinuait. Sans cet événement, il ne faut pas douter que le cours de la

Grande-Rivière ne fût devenu la limite définitive, ce qui aurait fait perdre à la France tout ce qui est entre sa rive gauche et la limite actuelle, depuis les sources de cette rivière jusqu'à Bahon.

Les Espagnols ne cessèrent cependant pas de se plaindre ou de menacer, et on en vint, au mois d'avril 1760, à une convention provisoire, stipulée par M. Desgrieux, capitaine des troupes, et par don Gaspard, et qui maintint nominativement douze habitants. Elle n'empêcha pas, en 1761, des hostilités que M. Bart arrêta. Les Espagnols ayant encore fait des réclamations à l'arrivée de M. de Nolivos, en 1770, pour que les Français abandonnassent la rive gauche de la Grande-Rivière, ce nouveau gouverneur vint en 1771 à Daxabon, pour convaincre don Gaspard, qui y commandait, que la convention provisoire du mois d'avril 1760 repoussait elle-même la prétention des Espagnols. Au mois d'août de la même année 1771, don Fernandez, commandant de Saint-Raphaël, et M. de Boiforest, ingénieur en chef de la partie du nord, virent ensemble examiner cette partie de la frontière et en lever le plan. Au mois d'avril 1773, on répandit que les Espagnols, ayant à leur tête le président même de Santo-Domingo, devaient venir faire une incursion dans cette partie, ce qui y amena encore les milices de la dépendance, ayant à leur tête MM. de Lilancour et Du Grès, lieutenant du roi et major du Fort-Dauphin. Ce mouvement, qui se trouva inutile, ayant donné lieu à des observations de la part de M. de Lilancour, elles devinrent une des causes de l'érection de la paroisse de Vallière, au mois d'août suivant.

On croyait que l'opération définitive des limites augmenterait la nouvelle paroisse, mais le fait a été contraire à cette attente. Les retranchements ont même été cause que les limites données à la paroisse en 1773 ont été chargées par une nouvelle ordonnance du 15 novembre 1783, qui les a avancées dans l'ouest, sur la paroisse du Trou.

Vallière est maintenant borné à l'est par la ligne des limites espagnoles, depuis un point antérieur à la pyramide n° 32 jusqu'à la pyramide n° 33. Cette limite, qui vient du piton de Bahaya

et qui suit la crête du morne à Ténèbres et le piton des Essentes, borne la rivière à Mulâtres et le Boucan-Neuf, et a laissé aux Espagnols une plaine nommée le Petit-Bassin, où le gouvernement français avait donné des concessions autrefois.

Au sud, c'est encore la frontière espagnole qui termine Vallière depuis la pyramide n° 33 jusqu'à la pyramide n° 43, placée au confluent que forme le ruisseau des Chandeliers qui vient de la partie espagnole, avec la Grande-Rivière qui est sur notre territoire. La limite sud borde ainsi tout le terrain appelé Bas-Ouragans ou Nouvelle-Gascogne. A l'ouest, la crête du piton des Nègres, le piton des Flambeaux et la rivière des Racadeaux séparent Vallière de Limonade et ensuite du canton de Écrevisses appartenant au Trou. Enfin, au nord, la Grande-Rivière et l'acul de Samedi le séparent de la paroisse du Trou et de celle du Fort-Dauphin.

La paroisse de Vallière dans sa longueur de l'est à l'ouest, peut avoir environ trois lieues de surface sur deux de largeur, du nord au sud. Sa configuration intérieure est celle d'une longue colline au milieu de laquelle coule la Grande-Rivière, formée par divers ruisseaux, venus des crêtes ou chaînes de montagnes qui la ceignent de toutes parts.

Les premières sources de la Grande-Rivière sortent du piton de Bayaha et de la crête de la montagne à Ténèbres, vers l'est de la paroisse. Ces sources forment d'abord deux petites rivières dont l'une est appelée rivière à Ténèbres et l'autre rivière du Boucan-Neuf et qui se joignent à environ une lieue de leur origine. A ce point de jonction, la rivière prend le nom de Grande-Rivière, parce qu'elle a un lit vaste, un cours sans cascade ni saut. Après s'être promenée dans les différentes sinuosités que forme le terrain, elle va dans la paroisse qui porte le même nom de Grande-Rivière (qu'on s'est accoutumé à préférer à celui de Sainte-Rose) et ensuite dans la plaine du Cap, pour y répandre la fertilité, quoique des excavations placées dans des rochers entre lesquels elle s'est fait un passage absorbent, sans doute, une grande partie de ses eaux, puisque malgré toutes celles dont elle reçoit le tribut, elle n'en conserve pas plus, dans les

temps ordinaires, à l'endroit où le grand chemin du Cap à Limonade la traverse, qu'elle n'en contient dans les temps secs, au point, si voisin de sa source, où elle reçoit le nom de Grande-Rivière. De ce point et dans la seule paroisse de Vallière, la Grande-Rivière est grossie par la rivière à Mulâtres, la ravine à la Porte, la ravine à Prévost et celle des Racadeaux.

Quand on observe l'inclinaison rapide des diverses montagnes de Vallière, on ne peut refuser un juste éloge aux hommes qui ont le courage d'aller exercer leur industrie dans de semblables lieux, où la plus petite entreprise est difficile. On admire l'intelligence qui y a ouvert plusieurs chemins de communication et ceux nécessaires à l'exportation des denrées; et quand on est conduit par cette contemplation à réfléchir sur l'ordonnance du 24 novembre 1784, relative aux chemins, on ne peut assez s'étonner qu'elle ait demandé, par exemple, dix pieds francs de largeur aux chemins de communication sur le penchant des montagnes; puisqu'à Vallière, l'emploi de tous les nègres à ce seul travail ne l'accomplirait pas en dix ans.

Vallière ne produit que du café et des vivres du pays. Il donne environ 4 million $\frac{1}{2}$ de livres de cette graine si utile au cultivateur. Il serait possible d'y doubler cette quantité, mais ce serait son maximum. Le sol, très-diversifié, comme ailleurs, est au-dessus du médiocre, sans arriver à la supériorité qui rend célèbres quelques lieux de la colonie. On y compte environ cent habitations et une population de 460 blancs, 460 affranchis et à peu près 2,000 esclaves.

On ne remarque rien d'intéressant pour l'histoire naturelle dans la paroisse de Vallière, où le physicien observe cependant qu'il n'y a point de pierres calcaires susceptibles de calcination pour fournir de la chaux. Des vestiges d'ustensiles à l'usage des anciens naturels, qu'on rencontre sur le sommet des montagnes et dans les gorges, annoncent qu'elles ont été très-peuplées autrefois. On y trouva, en 1787, un grand tombeau, auprès duquel en était un autre qui n'avait pu être élevé qu'à un enfant. Comme le plus grand était chargé d'hiéroglyphes et que la pierre qui le recou-

vrait supérieurement, avait 6 pieds et était d'une seule pièce, on le regarda comme un tombeau de cacique, ou au moins d'un personnage très-considérable. Je n'ai pas pu savoir quelle suite avait eu l'examen qu'on se proposait d'en faire.

Quoique l'ordonnance d'érection en paroisse (de 1773) autorise Vallière à avoir un bourg et un marché, il n'y existe cependant encore rien de semblable. Ce n'est même que depuis 1782 que le service divin y a été célébré, chaque mois, par le curé de Limonade, auquel on paye 2,000 livres par an. Antérieurement et depuis 1780, on donnait 800 livres au curé du Fort-Dauphin pour y venir quatre fois par an, les jours de revue de la milice; cependant Vallière n'a cessé d'offrir la jouissance de 8 ou 9 carreaux de terre, d'un domestique, de deux chevaux, les meubles d'un ménage et 4,000 écus par an pour avoir un curé qui lui serait spécialement attaché. Le 29 septembre 1773, les habitants se sont imposés à raison de 30 livres par tête d'esclave, pour les frais d'établissement en paroisse, et sur environ 40,000 livres tournois qui en sont résultés, on a acquis, au nom de la fabrique, un terrain de 28 carreaux dans un point central, où l'on a construit deux bâtiments, l'un servant tout à la fois de chapelle, sous l'invocation de saint Vincent (patron de M. de Montarcher, intendant), et encore de presbytère en attendant une église, et l'autre pour l'utilité du curé.

J'ai dit, dans la description du Fort-Dauphin, qu'il avait été question de former une paroisse à laquelle on désignait pour centre un lieu situé à l'entrée du bassin de l'acul de Samedi près de la rivière Marion, et dans une direction est et ouest, avec l'acul des Pins d'un côté et la coupe des Perches de l'autre. On assure même qu'un chemin (qui est possible), prolongé jusqu'au canton de la Mine dans la paroisse d'Ouanaminthe, conduirait les habitants de ce dernier point au bourg du Trou en moins de temps qu'il ne leur en faut à présent pour être à la hauteur de la ville du Fort-Dauphin, lorsqu'ils se rendent en voiture au Cap; c'est-à-dire qu'il y aurait une économie d'un tiers

de chemin. Aujourd'hui les habitants de l'acul des Pins ont sept ou huit lieues à faire pour aller à leur paroisse, tandis qu'une coupe, placée vers le milieu d'une crête basse qui domine la double colline par laquelle les deux vallées sont séparées, et située à peu près au centre de l'acul des Pins, coupe où je sais que l'on a déjà passé à pied et à cheval sans qu'on y ait employé le moindre travail, aurait fait communiquer ce canton avec celui de l'acul de Samedi.

D'un autre côté, les cabrouets, les animaux de charge et les nègres seraient arrivés à ce bourg par un chemin de plaine pour l'approvisionner, tandis que les montagnes voisines, y trouvant un entrepôt peu éloigné, y auraient apporté aussi leurs provisions. Il y aurait peut-être eu, par le même moyen, des facilités pour charrier des merrains, des essentes et même du bois à bâtir qu'il faut brûler aujourd'hui sur place pour en être débarrassé. Les habitants les plus éloignés auraient pu arriver au bourg en trois heures. Il y aurait donc eu avantage pour tous, et notamment pour la plaine du Fort-Dauphin et de Maribarou, où les sécheresses rendent les secours en vivres du pays si pressants. Tous ces motifs ont fléchi devant l'intérêt particulier, si l'on en croit certaines opinions, parce que l'ouverture du chemin aurait sacrifié ce même intérêt à l'égard de quelques habitants sur le terrain desquels il aurait passé.

Peut-être que le peu d'établissements faits à Vallière, considéré comme paroisse, serait une raison pour revenir au plan de l'acul de Samedi auquel on les réunirait. Dans tous les cas, il serait utile, du moins, de consolider celui d'un marché à Vallière. Le nègre qui trouve à vendre et à acheter a plus de ressources, plus de jouissances et sa condition s'améliore. Le commerce que ces échanges produisent tire d'une oisiveté dangereuse des gens de couleur, des blancs qui croupissent dans des villes ou dans de grands bourgs, où il donnent et reçoivent alternativement l'exemple des vices. Avec des profits ils deviendraient habitants et l'homme qui cultive un champ est un citoyen et un homme qui a une patrie. Je sais que de riches planteurs et des

citadins égoïstes croient que tout le monde est heureux lorsqu'ils ne manquent de rien et qu'ils ne veulent que de grands propriétaires ou des hommes à grandes spéculations, sans se ressouvenir de ce qu'ils furent autrefois et sans compter tous les hasards dont ils sont les enfants gâtés. Mais moi qui songe, à mon tour, que la nature fait des fourmis et des éléphants, moi qui pense aux nègres que la misère et le défaut d'aliments substantiels et de secours de l'art de guérir moissonnent, je suis d'avis qu'on multiplie les individus dans les montagnes où le luxe ne sait pas gravir et où une population libre deviendrait tout à la fois un moyen de richesses nationales et de sûreté intérieure. On en a la preuve dans l'établissement des montagnes de l'acul de Samedi et par conséquent de Vallière. Tous les noms de piton des Nègres, de piton des Flambeaux, de piton des Ténèbres, de crête à Congo, rappellent des époques où des fugitifs se cantonnaient dans des points presque inaccessibles, ne fût-ce que par le défaut de chemins. On se rappelle encore de *Polidor* et de sa bande, de ses meurtres, de ses brigandages et surtout de la peine qu'on eut à l'arrêter.

Il faut compter en outre que, dans le cas où de grands intervalles de montagnes sont sans point de réunion, les secours spirituels sont refusés à des hommes qui, du moins en sortant d'une vie laborieuse, veulent s'entendre dire qu'un être souverainement bon les attend pour les récompenser. Le frein moral de la religion, abstraction faite même des vérités consolantes qu'elle met en réserve dans le cœur de l'homme pour l'époque où le malheur les fait éclore, s'altère et se perd si l'homme est loin de tout ce qui lui parle de l'autre vie. Une seconde raison, c'est que des revues de milices répétées, au moins à chaque trimestre, appellent quelquefois très-loin un habitant, pour qui elles sont trois jours de détournement et une occasion de dépense. C'est bien assez que, durant la guerre, il faille envoyer, comme les habitants de Vallière, toutes les six semaines, une garde de huit jours au poste de la Melonnière, où plusieurs d'entre eux n'arrivent qu'après avoir fait douze ou quinze lieues,

dont quelques-unes sont périlleuses dans certaines saisons.

La paroisse de Vallière n'a d'autre débouché pour ses denrées que le Fort-Dauphin, d'où elle les envoie au Cap, qui lui fournit aussi ses besoins. Il y a 8 ou 10 lieues de transport.

La situation de cette paroisse, environnée de montagnes, la garantit des sécheresses qui désolent les plaines de son voisinage. Elle est plutôt sujette à l'excès des pluies et aux débordements qui en sont la suite. Dans l'ouragan du 4 au 5 août 1772, et qui se fit sentir depuis Ouanaminthe jusqu'à Saint-Marc, le vent qui soufflait du sud-est renversa les constructions et détruisit le manioc, le riz et les pois. L'acul de Samedi, l'acul des Pins, la Nouvelle-Bretagne furent ravagés ; la récolte de café qui était sur les arbres fut presque à moitié perdue, et ce qui restait de la précédente dans les magasins fut considérablement endommagé. Une pluie abondante, qui dura vingt-quatre heures, ajouta les inondations à tant de calamités.

La température de Vallière est assez fraîche, et elle serait même trouvée froide par les habitants des villes. On pourrait y naturaliser des arbres fruitiers de France, et en 1787 on voyait chez un habitant plusieurs pommiers dont un avait 26 pouces de circonférence. On observait avec raison qu'étant sauvageon, venu du pépin, ses fruits ne pouvaient pas être bons.

Dans l'est de Vallière est le mont Organisé qui en dépend. Il ne se dégrade pas comme la face septentrionale des montagnes qui sont au fond de la plaine du Fort-Dauphin, et l'on y trouve des terres qui ont encore leur fertilité première. On a appelé ce mont *Organisé*, parce qu'il semble être l'asile chéri de l'oiseau nommé musicien à cause de son brillant gosier et de sa facilité à moduler plusieurs notes de musique avec une exactitude qui charme l'homme, toujours occupé de se retrouver dans tout. C'est une des jouissances de ces lieux élevés, où le regret produit par plus d'une privation est adouci encore par une vue étendue qu'on peut, de certaines positions, promener jusqu'à des distances très-considérables ; et par la fraîcheur tonique des nuits, dont la température est telle qu'au point du jour et à cause

des eaux limpides dont on est entouré par les bras nombreux de plusieurs rivières, on éprouve à l'air extérieur une sensation très-propre à rappeler celle des gelées blanches de France; et cette sensation est commune aux montagnes avoisinantes, et notamment à celles de l'acul de Samedi.

IV.

PAROISSE DU TERRIER-ROUGE.

La forme de cette paroisse est presque celle d'un triangle ayant sa base à la mer et dont les deux côtés vont toujours en se rapprochant jusqu'au sommet, où ils sont très-peu distants l'un de l'autre. Elle est, pour ainsi dire, toute en plaine, et ne renferme qu'une très-petite portion montagneuse qui n'est même, dans certains points, que le penchant doux de quelques collines ou l'extrémité de quelques petites chaînes.

La paroisse du Terrier-Rouge est contiguë, dans l'est, à celle du Fort-Dauphin, de sorte qu'elles se partagent les Fonds-Blancs; le canton du Terrier-Rouge, proprement dit, est ensuite, et le canton du Grand-Bassin, qui surmonte celui du Terrier-Rouge en allant au sud, correspond à la grande colline du Fort-Dauphin : au nord-est la mer, à l'ouest, en partant du rivage, est une petite portion de la paroisse de Limonade avec laquelle celle du Terrier-Rouge a en commun la ravine à Grimaud, jusqu'à la rencontre du chemin du Cap au Terrier-Rouge; puis ce chemin lui-même devient une limite sud, jusqu'à ce que, parvenu à la lisière des habitations Pardieu et Bretoux, il trouve la cime de la montagne des Épineux, des Balingans et à Bouché, qui, dirigée au sud, devient une partie de la limite occidentale du Terrier-Rouge, contiguë dans cette partie à celle du Trou.

Au sud, la paroisse du Terrier-Rouge a, par sa configuration, le chemin du Cap au Terrier-Rouge, comme je viens de le dire pour sa limite ouest; puis dans le surplus de sa frontière

méridionale, elle a pour limite commune avec la paroisse du Trou la ravine à Bouché jusqu'à son confluent avec la rivière Marion.

La paroisse du Terrier-Rouge a un sol extrêmement varié. J'ai déjà dit un mot de celui des Fonds-Blancs, que traverse le grand chemin du Cap au Fort-Dauphin. Rien n'est plus fait pour attrister que l'aspect qu'il présente dans les temps secs, et qui ferait douter que ce canton soit susceptible de produire un indigo très-estimé, quand des pluies propices viennent le féconder. Un tuf blanchâtre et marneux y étale bientôt les miracles de la plus rapide végétation, si les sels qu'il contient sont tenus dans l'état de dissolution qui peut les convertir en sève. Il est cependant des portions plus voisines du rivage qui sont d'une aridité absolue, parce que la mer est encore trop proche d'une surface qu'une efflorescence salineuse occupe tout entière, ou qu'elle n'abandonne que pour donner passage à des arbustes vrais avortons, ou à ces végétaux spongieux qui semblent vouloir repousser encore par leurs épines l'homme que l'aridité du sol n'aurait pas écarté. C'est dans le canton de Fonds-Blancs qu'on a trouvé, il y a peu d'années, du vrai sulfate de chaux, dont la Société des sciences et des arts du Cap-Français a même fait faire le buste de feu M. Lefebvre Deshayes, habitant de Plymouth, l'un de ses membres les plus zélés. C'est encore au canton des Fonds-Blancs que sont les *mamelles*, petits monticules placés à l'extrémité ouest des Fredoches, remarquables par leur isolement, et dont j'ai parlé à l'article du Fort-Dauphin, mais qui appartiennent à la paroisse du Terrier-Rouge.

Cette bande nord est suivie, en allant dans le sud, d'un canton qui en diffère un peu; c'est celui de la Belle-Hôtesse, au-dessus duquel encore est celui du Grand-Bassin, qui va communiquer par son bout supérieur à la gorge de l'acul de Samedi, et où le terrain est médiocre et les pluies tellement rares que la culture y est quelquefois sans fruit. Le Grand-Bassin a cependant 7 sucreries, mais qui ne donnent entre elles que 500 milliers de sucre. Une rivière, la Matrie, passe au Grand-Bassin; quoique

considérable à sa source, son lit est souvent à sec, parce que ses eaux s'infiltrant parmi les sables qu'elle charrie et dont son cours est bordé.

Du Grand-Bassin qui termine la paroisse au sud-est, gagnant l'ouest, on trouve le canton qui se nomme le Terrier-Rouge *proprement dit*, et qui est bordé au nord par le chemin qui va du Cap au Fort-Dauphin, en passant par le bourg du Terrier-Rouge. Ce canton est désolé aussi par la sécheresse. On y compte cinq sucreries, dans le nombre desquelles est celle qui appartenait aux Jésuites, autrefois missionnaires de la partie du nord de la colonie, et où ils avaient une chapelle claustrale et 270 nègres. Ces cinq sucreries donnent néanmoins environ 4 million de sucre ; quantité dont celle des Jésuites fournit le tiers, mais les capitaux qui produisent ce revenu prouvent bien le peu de fertilité du sol. Il est même très-extraordinaire que des religieux et surtout des Jésuites, qui, dans toutes les colonies, ont montré une grande sagacité dans le choix des concessions qu'ils se sont fait faire, aient franchi le Quartier-Morin et Limonade pour venir s'établir au Terrier-Rouge. Ce canton finit à la face orientale de la chaîne des Épineux, des Balingans et à Bouché, terme de la paroisse à l'ouest.

Le nom de Terrier-Rouge, donné à cause de la nuance du terrain (origine qui blâme l'usage de dire *les Terriers-Rouges*), appartient spécialement aussi à une grande savane naturelle, nommée la grande savane du Terrier-Rouge ou la Savane-Carrée, qui unit diagonalement le canton du Terrier-Rouge, dont je viens de parler, avec l'extrémité supérieure des Fonds-Blancs, la plus rapprochée du Fort-Dauphin. Cette savane, très-étendue, est chargée dans plusieurs endroits de fredoches ou de raques (assemblage de bois rabougris), qui s'étendent dans divers sens, et qui rendent inutiles de grands espaces où l'on ne va pas même chercher quelques bois que leur incorruptibilité devrait faire priser, malgré la petitesse de leurs dimensions.

Le bourg du Terrier-Rouge, placé à environ trois petites lieues de l'embarcadère de Caracol, est composé de 25 maisons

éparses et médiocres, situées auprès de l'église dédiée à Saint-Pierre, et servant à loger quelques petits détaillants, utiles au marché de la paroisse qui se forme au bourg les fêtes et les dimanches. Le Terrier-Rouge faisait, avec le Trou, partie de la paroisse de Limonade. Lorsque le Trou devint en 1705 une paroisse qui s'étendait jusqu'aux limites espagnoles, le Terrier-Rouge qui en dépendait eut une chapelle en 1707 et devint lui-même une paroisse dès 1710, si on en croit une note écrite en 1714 par le père Le Pers, qui devait le bien savoir, lui qui a été le fondateur de la paroisse du Trou. Néanmoins, soit que cet établissement paroissial de 1710 n'ait été que précaire, soit qu'il eût même été abandonné depuis 1714, on voit dans une pièce authentique l'ordonnance des administrateurs du 27 août 1722, qu'en 1721 les habitants du Terrier-Rouge, du Grand-Bassin, du grand acul de la Belle-Hôtesse, de la Savane-Carrée et du Fond-Blanc, demandèrent une paroisse, à cause de leur trop grand éloignement de celle du Trou. Autorisés le 18 mai à délibérer à cet égard, ils arrêterent, le 26 octobre, qu'on construirait l'église sur un terrain entre deux raques situées dans la savane à Goyave, lieu où est le bourg actuel, ce qui fut approuvé par les administrateurs. Le bourg est assez au centre de la paroisse, puisque le bout nord-ouest de celle-ci, qui s'en écarte plus que le reste, n'a point d'habitants; il est près de la rivière la Matrie ou du Terrier-Rouge qu'il a à l'est, et qui vient du morne à Bouché.

Il ne reste plus à décrire que la portion de la partie septentrionale de la paroisse, qui, placée au-dessous du grand chemin du Cap au Fort-Dauphin, s'étend depuis les Fonds-Blancs jusqu'à la paroisse de Limonade, dans l'ouest.

Le canton qui suit les Fonds-Blancs de l'est à l'ouest est celui de Jacquezy. Ce mot indien que l'on écrit *Jaquezy*, *Jacquezy* et *Jaxy*, était le nom de toute l'étendue qui forme la paroisse du Terrier-Rouge et une partie de celle du Trou; aussi ne le connaissait-on autrefois que sous cette dénomination générique, et le Trou était appelé le *Trou de Jacquezy*. Depuis, il a

été restreint au canton dont je parle en ce moment et qui est entre la mer, les deux bras de la rivière de Jacquezy, et le chemin qui va du Cap au Fort-Dauphin.

Jacquezy proprement dit est très-remarquable par sa fertilité. Huit sucreries y donnent 1,800 milliers de sucre blanc d'une belle qualité. Qu'on juge par là de ce qu'on pourrait attendre de ce terroir, si les pluies ne lui étaient pas aussi constamment refusées ou si les habitants, au lieu de se disputer par de longs et coûteux procès le peu d'eau qui coule sans utilité dans les rivières, s'accordaient pour se la partager à raison de leurs possessions arrosables. Ils augmenteraient leurs revenus et ajouteraient à leurs richesses la jouissance délicieuse du jardinage des fruits et du laitage, qu'on regrette de ne pouvoir pas donner à des nègres convalescents. C'est à Jacquezy que viennent les meilleures caïmites, ce fruit à mucilage sucré, dont les créoles sont si friands, quoique son odeur un peu fermentée le rende peu agréable aux Européens. La caïmite est là aussi grosse qu'une belle pomme de calville ou qu'une belle orange, et sa peau offre sur un fond vert la nuance violette qu'a le dessous de sa belle feuille lisse.

Le bourg du Terrier-Rouge, qui a la grande savane du même nom au nord-est, a aussi une grande savane de Jacquezy au nord-ouest et à peu près à la même distance. A la naissance de cette savane, à l'est et avant d'arriver à la rivière la Matric est un monticule qui n'est qu'un point du prolongement de la crête des Épineux, vers le nord. On le nomme le morne Espagnol et autrefois on appelait aussi passe Espagnole le point voisin où le chemin traversait la rivière. Plus au nord sont deux petites réunions d'eau que les Français ont toujours appelées la grande Mare et la mare à l'Oye. C'est entre elles deux que M. de Par-dieu avait une hatte, en 1716, et au-dessus un corail ou lieu pour élever des cochons.

Le canton de Caracol suit Jacquezy dans l'ouest. Ce n'est plus qu'une savane que la sécheresse change quelquefois en un champ couvert de poussière. Il y a cependant des habitations

dans la partie sud de Caracol, mais elles sont de la paroisse du Trou. Enfin, entre Caracol et la limite de Limonade on trouve encore une raque appelée raque à Budan, qui n'a point d'établissements dans ce qui dépend du Terrier-Rouge.

Mais ce qui est susceptible d'offrir un véritable intérêt, c'est la côte qui borde toute cette paroisse au nord. A 4,000 toises du point du rivage qui répond aux Mamelles commencent les Estres des Fonds-Blancs; ces portions qui, mitoyennes entre la terre et l'onde, ont, si j'ose m'exprimer ainsi, une existence amphibie et à qui leur nom est venu de ce qu'elles sont *ex terra*, hors de la terre, avec laquelle elles ne forment pas un tout homogène. Les esters ou extèrres des Fonds-Blancs (et l'usage a rendu ester plus familier), ont environ 3,000 toises de long sur une profondeur qui augmente en gagnant à l'ouest et qu'on peut compter environ 4,000 toises en terme moyen.

La chaîne de récifs dont j'ai déjà parlé à l'article du Fort-Dauphin est parallèle à cette côte, dont elle n'est éloignée que de 500 toises et où elle a plus d'une demi-lieue de large, et seulement 8 ou 9 pouces d'eau à mer basse. Un peu à l'est du point où commencent les esters est une petite passe où les canots peuvent traverser les récifs, et à 4,500 toises de celle-là, est la passe des Fonds-Blancs où de petits bâtiments pourraient pénétrer; aussi y a-t-il en face de cette dernière une batterie et un corps-de-garde pour la défendre et s'opposer au passage des canots qui se seraient introduits par la passe qui leur suffit. Ce corps-de-garde, où l'on arrive en contournant les esters dans l'est et allant ensuite le long du rivage, est à 2,500 toises de la pointe de Jacquezy qui termine ces esters dans l'ouest et qui est presque en ligne droite avec l'entrée du Fort-Dauphin.

On trouve 4,420 toises en contournant la côte depuis la pointe de Jacquezy jusqu'à l'embouchure de la rivière la Matrice ou du Terrier-Rouge qu'elle a au sud. On remonte cette rivière pendant 550 toises pour arriver à l'embarcadère de Jacquezy qui existait avant 1716; et à 4 petite lieue dans l'est duquel

était, dans les Fonds-Blancs, la hatte que M. Robineau, successivement sénéchal et procureur général au Cap, fit à la sollicitation de MM. le chevalier de Saint-Laurent et Bégon, et à l'exemple de M. Fransquenay en 1685, et qu'on voyait encore en 1716.

A 400 toises dans le sud-ouest de l'embouchure de la Matrie ou rivière du Terrier-Rouge, est celle de la rivière de Jacquezy ou du Trou de Jacquezy, qui est couverte, dans l'ouest, par une pointe qui s'avance de plus de 200 toises hors de l'embouchure et qui forme, avec la pointe de Jacquezy, la baie de ce nom où devait aboutir le canal de communication avec le bord ouest de la baie du Fort-Dauphin.

La dernière pointe forme en même temps celle septentrionale de la baie de Caracol. Dans cette dernière baie et à une demi-lieue de la pointe est l'embarcadère de Caracol qui existait avant 1717, et où l'on embarque dans deux points, dont le second est à 360 toises dans l'ouest du premier et près de l'embouchure de la rivière de Caracol qui est dans l'est de la savane du même nom. La côte court au sud-ouest depuis la pointe qui forme la baie de Jacquezy, à l'ouest, jusqu'à la rivière de Caracol, où elle reprend la direction de l'est à l'ouest pendant 600 toises ; mais à ce terme la côte recule d'environ 500 toises dans le sud et formant trois arcs de cercle presque égaux que deux petites pointes séparent, elle fait 1 grande lieue dans l'ouest. Arrivée là, elle reprend le nord et revient presque jusqu'à être parallèle avec la direction de la côte depuis l'entrée du Fort-Dauphin jusqu'à la pointe de Jacquezy.

C'est au-devant de ces arcs ou enfoncements et, par conséquent, du retour de côte qui est à angle droit avec lui, qu'est un nouvel ester découpé par portions inégales, mais plus grandes que celles de l'ester des Fonds-Blancs. Il a 3,700 toises de l'est à l'ouest et environ 1,500 du nord au sud. Entre lui et les arcs est la baie à Békli qui a 470 toises d'ouverture et 1,400 de profondeur de l'est à l'ouest. Au fond de la baie de Békli est un intervalle dans l'ester même, au troisième arc qui est le dernier

au fond, et que quelques personnes appellent la baie à Conégut, du nom de l'habitation qu'elle borde et où est l'embouchure de la rivière à Grimaud, limite de la paroisse de Limonade; ce qui m'avertit de rentrer dans celle du Terrier-Rouge.

Les esters des Fonds-Blancs et de Caracol sont couverts de palétuviers qui fournissent du tan et où l'on vient recueillir des huîtres.

L'ester de Caracol est formé par douze portions appelées *îlets*, qui en composent l'ensemble que l'on nomme la pointe de Caracol. Les trois îlets les plus considérables de ces douze sont le côté est de l'ester. Tout cet ester fut concédé le 22 novembre 1769 à M. Courrejolles, ce qui n'empêcha pas plusieurs personnes de le convoiter en 1772 et en 1775. Mais un arrêt du conseil du Cap, du 20 mars 1781, a maintenu M. Courrejolles dans ses droits. Le possesseur actuel est M. Bernier, qui l'a payé 27 livres au mois de janvier 1783.

La pointe de Caracol se trouve à 3,000 toises de celle de Jacquezy. L'ouverture qui est entre elles deux conduit donc : 1° à la baie de Caracol qui occupe le milieu; 2° à celle de Jacquezy qui est dans le fond sud-est; et 3° à celle de Békly qui est dans le fond sud-ouest.

Dès 1713, ces divers embarcadères furent *carabinés*, mais celui de Caracol fut le premier de tous ceux de la partie du nord qu'on fortifia. Il l'a été par les soins de M. de Chastenove qui y fit placer une batterie et un retranchement. Cet embarcadère est assez difficile, parce que les chaloupes ne peuvent en approcher qu'à la haute mer. L'embarcadère de Jacquezy eut aussi un retranchement peu après, fait comme celui de Caracol, par des nègres de corvée. M. de Belzunce y ajouta encore des dispositions en 1762.

Maintenant l'embarcadère de Jacquezy et celui de Caracol sont protégés par des batteries et des corps de garde capables de s'opposer aux entreprises que pourraient tenter les canots ou les bâtiments auxquels la passe des Fonds-Blancs et celle même de Caracol, qui est dans les récifs et en face de la pointe de

Caracol, auraient donné accès; ce qui supposerait le secours d'excellents pratiques pour se diriger dans la passe et pour éviter les hauts-fonds de la pointe de Caracol, et une audace que pourrait punir l'impossibilité de se retirer, si l'on était désarmé. Au mois de juin 1762, la frégate anglaise le *Hussard*, sondant la passe de Caracol, s'y échoua et fut prise. Les habitants de Limonade, de Sainte-Rose et du Dondon fournissent, comme ceux du Trou, à la garde de Caracol.

Le passage de Jacquezy et celui du Trou (il n'y avait point alors de paroisse du Terrier-Rouge) furent affermés, au mois de janvier 1717, par le capitaine du port du Cap, d'après les ordres du gouverneur général, à un M. Fouquet, avec privilège exclusif. Le passage de Jacquezy fut affermé pour trois ans à M. François Surger, en 1728, à raison de 690 livres par an; il produisait en 1744 6,650 livres. Cependant il ne fut porté qu'à 3,600 livres le 18 juillet 1763, que M. Ruotte, substitut du procureur général du Cap, et subdélégué de l'intendant, l'adjudgea à M. Chardavoine. J'ai déjà dit que ces fermes disparurent en 1765.

J'observerai cependant que quoique le métier de passager soit très-libre, il n'est cependant pas permis à ceux qui le font de refuser de se charger des marchandises qu'on leur présente à transporter sur le pied ordinaire du fret, dont le taux est fixé par l'usage. La question s'étant présentée au conseil du Cap entre M. Troplong, capitaine d'un navire de Bordeaux, et M. Duhalty, propriétaire du passage de Jacquezy, celui-ci fut condamné par arrêt de ce tribunal, du 15 mai 1777, à recevoir et à transporter des feuillards que l'autre lui avait offerts. Il n'y a donc que la cessation du passage qui puisse exempter le maître du passager de servir le public.

Les trois embarcadères de la paroisse du Terrier-Rouge sont d'autant plus précieux pour elle et pour la paroisse du Trou, à laquelle les deux embarcadères de Caracol servent de débouché, que les barques passagères qui y font les transports naviguent en dedans des récifs, et sont ainsi moralement à l'abri de tout danger. Des chemins commodes conduisent jusqu'aux

magasins d'entrepôt construits aux embarcadères, les denrées qu'on doit vendre ou livrer au Cap, et servent à transporter les approvisionnements et les autres objets qu'on tire de cette ville. Quelquefois aussi les chaloupes des navires d'Europe mouillés au Cap viennent à jour nommé chercher des denrées que les capitaines ont achetées ou qu'ils doivent recevoir à fret, et ils évitent ainsi les frais du magasinage et les inconvénients d'un déchargement au Cap. D'autres fois encore, les acons sont expédiés de la rade du Cap pour effectuer ces transports, qui, dans les années heureuses pour le cultivateur et pour le commerçant, rendent très-fréquentes différentes routes qui coupent en divers sens la surface de la paroisse du Terrier-Rouge. On y éprouve cependant, mais trop rarement pour l'utilité des habitants, l'obstacle du passage des rivières que des orages changent en torrents, et qui sont assez encaissées, surtout celle de Jacquezy ou du Trou de Jacquezy, pour être dangereuses à traverser lorsque leurs eaux excèdent une certaine hauteur.

Il est temps de dire que le canton de Caracol, qui porte le nom espagnol du limaçon, peut-être à cause de l'enfoncement de la baie de Békly ou des tournolements des parties de l'est, était le site de la ville de Port-Royal (Puerto-Réal), que Rodrigue Mexia fonda en 1503, et qui dépendait du gouvernement de Saint-Yague. Mais ce qui est encore plus glorieux pour Caracol, c'est que son port est celui de la Nativité, ainsi nommé par Christophe Colomb, qui y entra le jour de Noël 1492. En rapprochant tout ce qu'il y a de descriptif dans les premiers historiens du nouveau monde, il n'est guère possible de douter de ce fait; surtout quand on remarque que le chef-lieu du royaume de *Guacanaric* était sur une pointe, à l'extrémité de la Véga-Réal, et conséquemment vers le point où est maintenant l'embarcadère de la Petite-Anse, au Quartier-Morin, et qu'il est dit que Colomb partant de la Nativité, fit de l'eau au nord-ouest, puis sortit en remarquant bien l'entrée pour la reconnaître, que son lit était noyé et qu'on n'y trouvait point de pierres pour bâtir, circonstances qui semblent bien désigner la rivière

de Caracol ou de Jacquezy, une entrée aussi difficile que celle de Caracol dans un passage que laissent des récifs et la nature des environs de l'est. Ce fut près du port de la Nativité que fut construite la tour que l'on appela la forteresse de la Nativité, et où Colomb laissa quelques Espagnols qu'il trouva massacrés à son second voyage, ce qui le porta à abandonner le port de la Nativité au mois de décembre 1493. Je montrerai dans la description de la paroisse de Limonade, sur le territoire de laquelle il paraît qu'était la forteresse, combien ces preuves se fortifient encore. Tout se réunit donc pour offrir dans Caracol le premier établissement européen du nouveau monde et en même temps le premier de l'île Saint-Domingue. Quel état pour une aussi illustre origine ! On y chercherait en vain le souvenir de sa gloire primitive, les traces de la ville qui embellissait un lieu que son aridité et celle des environs a presque livré à l'abandon, du moins dans une grande partie ; on n'y peut recueillir que cette utile leçon, que tout ce qui est l'ouvrage de l'homme est périssable comme lui.

La ville du Port-Royal était du nombre des villes espagnoles de la colonie qui obtinrent des armoiries en 1508. Elle avait un écu d'azur ondé, chargé d'un navire d'or. Dès 1606, elle était déjà abandonnée.

Le Terrier-Rouge a des droits à la reconnaissance publique parce que c'est sur l'habitation des jésuites, appartenant à présent à M. de Rouvray, qu'ont été naturalisés les premiers cafiers que les jésuites de la Martinique envoyèrent à leurs confrères. On en prit les graines pour les planter au Dondon, où l'on a commencé, à Saint-Domingue, la culture de cet arbuste qui doit être mis au second rang parmi les productions qui font la richesse de la colonie.

Il y a au Terrier-Rouge, sur l'habitation Auvray, de la luzerne provenue de graines que cet industriel habitant a fait venir de France et y a plantées en 1776. Il peut en faire une coupe tous les mois, et les mulets et les chevaux la mangent avec grand plaisir.

La température du Terrier-Rouge est généralement sèche. Cette paroisse souffrit extrêmement de la sécheresse qui y régna depuis la fin du mois d'août 1785 jusqu'à celui d'avril 1786; et qui fut telle qu'on croit que le feu a pris spontanément, au mois de mars 1786, à plusieurs pièces de cannes de l'habitation Verron, située dans le canton du Terrier-Rouge proprement dit.

C'est sur cette habitation qu'est né, le 24 octobre 1771, un petit muleton produit par une mule, et qui a vécu jusqu'au 17 juin 1776.

Les recherches publiées par la Société des sciences et des arts du Cap sur les épizooties, prouvent que la maladie charbonneuse a paru au Terrier-Rouge en 1787, et l'on y lit, *pages 149 et suivantes*, les détails des accidents qu'éprouva M. Auvray, pour s'être blessé en ouvrant une mule qui en était morte.

Suivant le rapport d'Herréra, il y avait dans tous les environs de Port-Royal une mine de cuivre. Tout porte à croire qu'elle était sur l'habitation le Roux des Iles, ci-devant Champaing, dépendante à présent de la paroisse de Limonade, où l'on a vu des débris de quartz, que la tradition désignait comme ceux d'une exploitation. Il est réellement singulier que dès cette époque, qui remonte jusqu'à la découverte de l'île, on fût déjà réduit à travailler des mines de cuivre. L'or n'était donc pas aussi commun qu'on l'a dit! Le travail de cette mine ne devait pas être dans la savane de Caracol, où le bois pouvait lui manquer, puisqu'il n'en a jamais existé que peu dans cette partie, et encore y avait-il dans ce bois même de grands intervalles salinoux, incapables d'en produire. Ce local n'aurait pas pu entretenir des usines, ou du moins elles ont dû n'avoir qu'une courte existence si elles étaient réduites à cette faible ressource, et tout autre moyen aurait augmenté les frais d'exploitation.

On compte dans la paroisse du Terrier-Rouge 240 blancs, 170 affranchis, et 5,500 esclaves; elle a une compagnie de dragons et une de fusiliers, composées de 90 blancs, et une troisième formée de 70 dragons mulâtres et nègres libres.

Il y a du bourg du Terrier-Rouge,

Au Cap.	9 lieues.
Au Fort-Dauphin	4
Au Trou	2

V.

PAROISSE DU TROU.

Cette paroisse, qui est fort étendue, diffère de la précédente en ce qu'elle a une très-grande partie de son territoire en montagnes. Sa forme est très-irrégulière et tient à celle des gorges et des points de communication de ses différents cantons. Quatre paroisses l'enserrent, de manière qu'elle ne touche par son territoire ni à la mer, ni à la ligne des frontières espagnoles. Dans l'est, c'est la paroisse du Terrier-Rouge par la cime de la montagne des Épineux, des Balingans et à Bouché, et la ravine à Bouché, jusqu'au confluent de cette dernière avec la rivière Marion; là, c'est la paroisse du Fort-Dauphin par la même rivière Marion jusqu'à son confluent avec la rivière de l'acul de Samedi, puis par celle-ci jusqu'à la rencontre de la crête à Battre du Feu. De ce point la ligne qui borde la paroisse du Trou devient extrêmement sinueuse, de manière qu'elle a des directions qu'on ne peut pas désigner toutes du même mot. C'est ainsi qu'elle suit la crête à Battre du Feu jusqu'à la cime de la montagne de l'acul de Samedi, où elle cesse d'être contiguë à la paroisse du Fort-Dauphin; puis de cette cime, elle va jusqu'au piton des Flambeaux, ayant pour limite la paroisse de Vallière, qu'elle continue à suivre, en allant au piton des Nègres jusqu'à la source de la rivière des Racadeaux; ensuite cherchant la grande rivière, et suivant son cours pendant quelque temps, elle va à la montagne des Palmistes rencontrer le piton des Roches, terminer ainsi le bord sud de la paroisse et commencer son côté ouest.

Celui-ci est formé par la montagne des Écrevisses, qui sépare le Trou du canton du Moka, appartenant à la paroisse de Limonade; ensuite c'est la montagne des Côtelettes et celle de Sainte-Suzanne, dépendant aussi de la paroisse de Limonade; enfin c'est le canton de Roucou, que la ravine à Grimaud divise entre la paroisse du Trou à l'est et celle de Limonade à l'ouest.

Au nord se trouve toujours la paroisse du Terrier-Rouge, entre laquelle et celle du Trou est le chemin du Cap au bourg du Terrier-Rouge, jusqu'à l'habitation Pardieu, qui termine le Trou dans cette partie.

En parlant de la paroisse du Terrier-Rouge, j'ai eu occasion de dire qu'une grande portion du territoire plane de celle-ci et de la paroisse du Trou était originairement désignée sous les noms communs de Caracol et de Jacquezy, et que le Trou lui-même s'appelait le Trou de Jacquezy, apparemment à cause que plusieurs gorges des montagnes ont leur ouverture dans ce point. Dès qu'il parut des flibustiers et des boucaniers dans la plaine du Cap, Jacquezy et Caracol eurent quelques établissements français épars, et j'ai déjà répété qu'en 1685 il y avait des hattes à Limonade, vers la lisière de Caracol et de Jacquezy; et qu'au commencement du siècle, d'anciens défenseurs de la patrie congédiés et des colons du voisinage du Cap gagnèrent vers l'est pour s'opposer aux attaques des Espagnols qui avaient tout dévasté, en 1691 et en 1695 : époques où ils avaient cru anéantir, pour jamais, ceux qu'ils avaient vus établis, plus de vingt ans auparavant, jusqu'au bord de la rivière du Rebouc.

Mais encore, en 1705, Limonade était le dernier lieu formé en paroisse, et il est aisé de concevoir que le pasteur veillait mal au bonheur des ouailles qui habitent la rive occidentale du Massacre. La première paroisse qui se forma au delà de Limonade fut celle du Trou, où l'on conçut, en 1705, le projet d'avoir une église, dont la dédicace fut faite à saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1707, et qui eut l'abbé de Mont-Tours pour premier curé; le même qui célébra, trois mois auparavant, la première

messe à la succursale de Bayaha. Elle comptait déjà un assez bon nombre de paroissiens dont le premier, établi en 1700, était M. Blanchet, alors propriétaire de l'habitation que possède aujourd'hui M. le Maître, commandant les milices de cette paroisse, et plusieurs autres¹ habitants presque tous venus de Limonade. Ce fut au père Le Pers, jésuite très-zélé et curé de Limonade, que ces colons furent redevables de l'acquisition du terrain que lui vendit M. Mercier, à qui M. Auger, gouverneur, l'avait concédé, en 1703. Ce fut même un sentiment de reconnaissance qui fit choisir le patron du père Le Pers pour celui de la paroisse.

Un arpentage de Mondion de Beaupré, fait en 1708, dit que ce terrain avait 48 carreaux, et en 1712 le curé en vendit $\frac{3}{4}$ à M. Prot, que représente maintenant la famille de Brucourt, pour un négrillon estimé *cent écus*; on peut juger, par ce trait, de ce qu'on estimait alors le terrain d'un canton de plaine, couvert de bois et entrecoupé de lagon. En 1716, les habitants demandèrent, au nom de la fabrique, la permission d'habiter les 14 carreaux restant et d'y construire une nouvelle église plus considérable, la première n'ayant que 32 pieds de long sur 30 de large. En 1727, l'abbé Boyer consentit à l'abandon, pour un cimetière, d'une portion de ce terrain, délégué par le père Le Pers à ses successeurs; mais le 12 novembre 1764, une partie du terrain compris dans cet abandon fut convertie en emplacements du bourg, par une délibération de paroisse. On prit, sans doute, ce parti en se ressouvenant qu'en 1739 la fabrique avait obtenu la concession d'un terrain de l'église où était alors un bourg et même de celle d'une partie de ce qui avait été vendu aux auteurs de M^{me} de Brucourt.

Ce qui ferait croire que la population de la paroisse du Trou

1. MM. le Fée, le Coyteux, Cramoisy, Chicoteau, Charpentier, de la Haye, Michel, le Verrier, la Porte, le Mercier, Boulardièrre, Frémont, Hervée, Laguier, Loppe, Forton, Brunet, Bivet, Ridel, Flochet, Roquin, Godet, Guiard, le Picard, Bourié, Lescauadiens, Roberd, Limousin, François, la Fichon, Lallemand, Pineault, le Bas, le Meunier, Jolicœur, Guibert, Auger, Richard et de Bonne.

s'est accrue rapidement, c'est que le père Laval qui en a été le curé, depuis 1714 jusqu'en 1748, y avait fait bâtir un hôpital pour les malades et où les passants trouvaient aussi un hospice et les soins qui honorent la mémoire de ce pasteur; c'est qu'en 1724, au moment même où l'on démembrait de la paroisse du Trou de quoi former celle du Terrier-Rouge, on trouva à arrenter plusieurs terrains dans le bourg, au profit de la paroisse; usage qui s'est renouvelé plusieurs fois depuis, notamment en 1764, comme je viens de le dire, et qui donne un certain revenu à la fabrique. Les anciens actes stipulent 20 sous de redevance annuelle par pied, compté sur la plus grande dimension du terrain, et d'autres 400 francs par emplacement.

Le bourg du Trou n'a qu'une seule rue, dirigée à peu près nord-ouest et sud-est lorsque l'on vient du Cap; à l'extrémité de cette rue, on tourne vers le sud et l'on trouve encore des maisons, mais sur la gauche seulement. Le bourg dans sa totalité en contient quarante, où logent environ 400 familles. Il est ouvert à la brise du large, et se trouve dans son bout sud-est au bord de la rivière du Trou de Jacquezy, qui y coule sur un sable fin, à la chute des mornes des Perches, des Écrevisses, du Moka, des Côtelettes et de Sainte-Suzanne, ce qui lui donne une situation très-avantageuse pour son marché. L'église actuelle est sur une place de 400 pieds de l'est à l'ouest, et elle a 75 pieds de long sur 40 de large. La charpente, qui est fort belle, fait regretter que les murs sur lesquels elle repose ne soient pas plus élevés. La façade a 40 pieds de hauteur. Le clocher est derrière l'église, et sa partie basse sert de sacristie. Les fondements de cette église ont été bénis le 28 octobre 1781, et l'on a placé des jetons d'argent dans la pierre principale de la façade répondante au côté de l'épître. On y lit :

Posuerunt honoratissimus D. Ludovicus le Maître, parochiæ præfectus; honoratissimus D. Quintinus Charpentier, ordinis regii ac militaris Sancti Ludovici Eques.

Et sur une plaque d'argent :

Benedicente reverendissimo patre Sulpicio Parocho; præsentibus, præno-

bili D. G. Buor, ordini regii ac militaris Sancti Ludovici Equite; prænobili D. J. G. Equite de la Groule; prænobili D. W. Pardieu de Bertéville; honoratissimo D. J. Monjal; Regnante Ludovico XVI, anno Domini 1781.

L'église elle-même a été bénie, le 23 décembre 1783, par le préfet apostolique, et l'on voit dans la salle du presbytère un tableau qui rappelle que la cérémonie de cette consécration du lieu où l'homme va se prosterner devant son créateur a été troublée par la mort d'un citoyen, tué par la cuiller d'un canon qu'on tirait en signe d'allégresse.

Il y a aussi un presbytère nouvellement construit, ainsi que ses appartenances.

Un colon estimable du Port-au-Prince proposa, au mois d'août 1787, une souscription pour ériger une statue à De Clieux; souscription qui, j'ai honte de le dire, n'eut que 17 approbateurs, votant pour 4,032 livres. Un autre colon de la paroisse du Trou, M. Larrat, proposa, au mois de mars 1783, de convertir le projet de la statue en une maison d'éducation, où, en l'honneur de De Clieux, on recevrait 50 orphelins de la colonie, et préféablement les enfants des habitants cafiers dans l'indigence, depuis l'âge de sept jusqu'à treize ans; mais pour cette fois il n'y eut pas un seul souscripteur. Enfin le frère Sulpice, capucin, curé du Trou, avait pensé qu'une maison d'éducation devrait être un nouvel ornement pour la place du bourg, et il alliait à l'idée de cette espèce de dette de la paroisse (à laquelle il a été légué des fonds pour cet objet, notamment par M. Jacques Tirion, une somme de 8,235 livres en 1722, placée à 40 pour 100 sur M. Desportes, et une somme de 1,500 livres placée par le père Ramet, jésuite, curé en 1738, entre les mains de M. Montmignon), l'idée de l'autre dette que doivent plusieurs colonies au généreux militaire qui leur a donné l'utile cafier, par une privation courageuse, en 1721. Il désirait donc qu'un monument placé au devant de cette maison enseignât, avant même d'y pénétrer, la reconnaissance, cette vertu si rare et qui ne naît que dans les lieux où l'on a l'habitude d'en cultiver d'autres. Le curé a fait des vœux et des démarches pour réa-

liser ce plan. Il a demandé qu'on vendît 9 carreaux de terre placés sur l'autre rive de la rivière du Trou et faisant partie des 43 attachés au presbytère et qui lui rapportaient 4,650 livres, pour acheter près de l'église une maison où serait l'école; qu'on y fît réunir les cens et les rentes annuelles perçues par la fabrique, montant à 2,000 livres; ceux payés au curé faisant 700 livres, et ceux contestés entre eux s'élevant à 4,000 livres; il demandait qu'on rendît compte des perceptions depuis leur origine. Il assurait, en outre, que des aumônes lui avaient été offertes pour cette œuvre pie. Ce projet, adopté par quelques paroissiens, fut combattu par d'autres qui l'emportèrent, et comme tout ce qui n'est qu'utile doit être longtemps à se réaliser, la maison d'éducation n'existe pas plus que l'hommage à rendre à Gabriel De Clieux, mort en 1786, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Il est assez remarquable qu'au nombre des donateurs de cette paroisse on compte un homme dont la mort, causée par un crime, a mis fin à une vie souillée de toutes les horreurs que l'abus de l'autorité peut inspirer à un tyran. Le sang de ses assassins a coulé avec un éclat malheureusement nécessaire; mais qu'on se hâte de réaliser le don qu'il a fait, et que sur les chandeliers dont il a voulu embellir l'autel du Dieu de paix, coule assez de cire expiatoire pour désarmer le dieu des vengeances éternelles.

Le terrain du bourg est exposé depuis longtemps aux débordements de la rivière qui fait à l'ouest un angle pour se jeter de son côté, et qui menace le cimetière qui a été autour de l'église jusqu'en 1727, et qu'on aurait dû transférer ailleurs qu'au vent du bourg. Il serait temps qu'on réalisât enfin le redressement de la rivière, ordonné depuis le 22 mai 1764, et qu'on mît le cimetière à l'ouest. Peut-être aussi la décence voudrait-elle qu'on éloignât le marché de l'église qu'il entoure, parce que le bruit qu'on y fait trouble la piété des fidèles dans le temple.

Le bourg du Trou n'est pas ancien, puisque l'édit du mois

d'août 1724 y ayant créé une sénéchaussée installée le 11 octobre 1725, par M. Beauval-Barbé, conseiller et doyen du conseil du Cap, accompagné du procureur général, du greffier et de l'audiencier de cette cour, l'audience s'est tenue longtemps ou dans le presbytère, ou dans l'habitation du sénéchal, M. Croiseuil. Le Trou-perdit son tribunal le 9 janvier 1727, en vertu de lettres patentes du 7 août 1726, qui le transféra à Bayaha, d'où il a passé au Fort-Dauphin, ayant toujours la paroisse du Trou dans son ressort. C'est le bourg du Trou qui fut donné pour résidence aux premiers officiers de la marine anglaise, pris dans la guerre de 1778. M. Stott, capitaine de vaisseau, commandant la frégate *la Minerve*, prise par M. le Gardeur de Tilly, quitta ce bourg et mourut sur une habitation du Terrier-Rouge où l'hospitalité lui avait été offerte.

Il y a dans la paroisse du Trou un substitut du procureur du roi de la sénéchaussée du Fort-Dauphin, chargé de la police judiciaire, et au bourg 1 exempt et 4 archers de la maréchaussée dépendants de la prévôté du Fort-Dauphin.

Ce bourg a aussi un bureau des postes. Le courrier du Cap au Fort-Dauphin y porte, deux fois par semaine, les lettres de toute la colonie.

Une observation qu'inspirent Jacquezy et Caracol, qui sont devenus les deux paroisses du Terrier-Rouge et du Trou, c'est que le gouvernement qui avait trouvé très-important de les faire établir et qui avait réuni, le 20 juin 1711, tous les terrains qui avaient pu y être accordés originairement, afin de concéder de nouveau la totalité de ces deux cantons par petites portions et d'y faire former des hattes, ait imaginé de taxer les nouvelles concessions par deux ordonnances du 23 mars et du 26 avril 1712, sur le pied de 50 livres par 100 pas de terre sur 600 pas. J'ai un état du montant de cette taxe pour les concessions faites depuis janvier 1710 jusqu'en 1713; il s'élève à 6,395 livres, et j'y lis que cette somme est destinée à l'établissement d'un couvent de religieuses, ce qui a dû s'effectuer lorsque cet établissement a eu lieu au Cap. Ainsi les concessions des parties planes

des deux paroisses du Terrier-Rouge et du Trou, qu'on ne connaissait alors que sous le nom de raques de Jacquezy et de Caracol, n'ont point été concédées gratuitement, mais à titre onéreux. Aussi voit-on que, dans les deux ordonnances de réunion du 3 décembre 1715 et du 14 septembre 1717, les administrateurs parlent de faire rembourser ou de dédommager les mineurs de ce que leurs auteurs ont pu payer, remboursement qui n'a pu être refusé à tous les autres concessionnaires sans une véritable injustice. Les ordonnances de 1712 excitèrent même de la fermentation, et comme l'on crut qu'elle était l'ouvrage de M. d'Arquian, gouverneur du Cap, celui-ci fut interdit par le gouverneur général.

La paroisse du Trou est appelée paroisse de plaine. Son territoire plane est composé de partie des cantons de Caracol et de Roucou, et des cantons de la plaine du Trou et de Roche-Plate. Dans les montagnes sont ceux des Perches, de la Mahotièrre, de l'acul Saint-Denis, de l'acul à Conit et des Écrevisses.

La portion de Caracol dépendante du Trou est le côté sud de la savane du même nom et du chemin du Cap au Terrier-Rouge. Elle consiste dans le seul rang d'habitation qui est sur ce chemin et dont le sol se ressent de la qualité de la savane. Au-dessus de ce canton la paroisse s'élargit et l'on a, à l'est, la plaine du Trou, et à l'ouest, celle de Roucou dont on a vu qu'une partie dépend de Limonade. Roucou a plusieurs sucreries qui, comme celles de la plaine du Trou, n'auraient besoin que de pluies fréquentes pour étonner par leur fertilité. Des sucreries de la plaine du Trou sont contiguës à celles de Jacquezy et partagent les avantages de son sol comme sa dénomination dont les propriétaires sont assez jaloux. En allant de la mer vers le bourg et à l'ouest de la rivière du Trou, on trouve une très-vaste savane qui n'est pas la partie fertile de la plaine du Trou et avec laquelle les parties avoisinantes ont quelquefois de l'analogie.

C'est dans cette savane, considérée par M. de Belzunce comme un des points de la défense intérieure de la colonie, que cet officier, alors commandant général des troupes et milices, fit

former un camp baraqué, en 1762, destiné à assurer par les montagnes la communication entre le Fort-Dauphin et le Cap. Ce camp, situé à environ 3 lieues $1/2$ de la mer, à 7 lieues du Cap et à 6 du Fort-Dauphin, au devant de l'habitation Narp et dans la partie de la savane appelée *savane à Polidor*, était composé d'un front de 11 cases ayant chacune 60 pieds de long sur 18 de large, flanqué de deux ailes d'autres cases perpendiculaires à front de bandière, le débordant des deux côtés et destinées au logement des officiers. Sa gauche était appuyée à un petit ruisseau qui le séparait de l'habitation Poirier, sa droite à un bois, et le ruisseau formait sur ses derrières une espèce de cul-de-lampe où était l'hôpital situé sur une petite éminence et à une distance convenable du camp. Au ruisseau commence la naissance des montagnes. Ce fut là que, d'après une ordonnance des administrateurs du 5 mai 1762, les habitants de Limonade, du Trou, du Terrier-Rouge et du Fort-Dauphin, furent obligés de construire ce camp par corvées et de faire tous les travaux nécessaires pour couper les bois dans la montagne, les transporter, disposer le terrain destiné aux magasins, aux fours, etc. On y plaça 5 compagnies du second bataillon du régiment de Quercy et le corps de gens de couleur, appelé les Chasseurs volontaires de l'Amérique, au nombre de 550, le tout sous les ordres de M. Blondeau, lieutenant-colonel du régiment de Quercy.

Aux premiers frais et aux premiers détournements que ce camp causa aux habitants, se joignirent ceux relatifs à son entretien, et les abus allèrent si loin que les clameurs s'élevèrent. Elles furent nulles tant que M. de Belzunce vécut et surtout depuis que, reçu gouverneur général, au mois de mars 1763, on ne pouvait plus se plaindre de lui qu'à lui-même. A sa mort, arrivée dans cette paroisse le 4 août de la même année 1763, M. le chevalier de Montreuil, son successeur par intérim, n'osa pas écouter les plaintes, tant était grande la réputation militaire de M. de Belzunce et le crédit qui l'avait conduit à Saint-Domingue; quoique le procès-verbal de l'assemblée coloniale du mois de mars 1764 prouve qu'on en faisait d'amères contre le

camp du Trou, auquel on reprochait d'avoir occasionné la ruine de huit sucreries et de menacer plusieurs autres manufactures du même sort.

Enfin arriva M. le comte d'Estaing qui, reçu gouverneur le 23 avril 1764, alla, dès le 1^{er} mai, visiter ce camp qu'on lui présentait comme une calamité et comme une calamité devenue encore sans objet, depuis la paix dont on jouissait depuis un an. M. d'Estaing, qui a dit quelque part « *qu'une chose établie par M. le vicomte de Belzunce lui paraît respectable, et doit l'être aux yeux de tous les militaires, parce que la réputation, les talents et le zèle ont caractérisé la vie et les actions de cet officier général* », ne pouvant néanmoins s'empêcher de trouver des défauts au camp, forma, le 3 mai, un comité où il était avec l'intendant, M. de Montreuil, M. Duportal, M. de Thoran, commandant au Cap, et M. de Reynaud, major général des troupes, et l'on y arrêta la levée du camp. Elle fut effectuée le 5 mai 1763, même jour que celui où il avait été prescrit deux ans auparavant; M. d'Estaing marcha à pied à la tête des troupes jusqu'à l'embarcadère de Limonade où elles s'embarquèrent pour le Cap.

On songea bien à quelques soins pour conserver les bâtiments qui avaient été construits; mais ayant été faits à la hâte, sans choix pour le bois, et dans un pays où l'on entend peu de chose à ce qui s'appelle conservation, surtout quand il s'agit de propriété publique, ils sont devenus la proie de ceux qui ont osé les détruire pour leur utilité particulière.

En terminant sur l'article du camp, je dirai que des relevés prouvèrent qu'il y avait eu au Trou proportionnellement un cinquième de malades de plus qu'au Cap, tandis qu'au contraire la mortalité était plus grande d'un cinquième au Cap; bien entendu que c'est par comparaison de soldats blancs à soldats blancs, car, dans les 550 hommes de couleur, on ne vit jamais au Trou plus d'un malade par 20, et il n'en mourut que 3 dans deux ans, perte qui ne fut que le douzième de celle proportionnelle des soldats de Quercy.

Dans la partie supérieure, la plaine du Trou se rétrécit et s'insinue à travers des gorges et entre différents petits épate-ments des extrémités des diverses chaînes de montagnes, de manière que plusieurs sucreries ont leurs bâtiments en plaine et des portions de plantations sur des pentes douces.

C'est dans une pareille situation qu'est l'habitation Dubuisson que j'ai déjà citée avec éloge, parce qu'elle offre le modèle d'une administration sage et d'une exploitation facile, attendu que dans tous les genres les moyens excèdent un peu le nécessaire. C'est là qu'on trouve résolu le problème de la conciliabilité du bonheur avec la servitude. Les nègres y sont gais, actifs; la reproduction y couvre les mortalités, et des enfants nombreux y sont la preuve parlante de la bonté du système qui dirige cette manufacture. Elle a encore un caractère remarquable, c'est qu'elle est proportionnellement celle de toute la colonie qui donne le plus de sucre, parce qu'elle se trouve placée au bout d'une petite chaîne de montagnes que suivent les nuées, qui s'y arrêtent et qui vont répandre leurs eaux sur un terrain où leur bénigne influence est conservée par la fraîcheur des hauteurs environnantes. L'habitation Dubuisson est, par ce dernier avantage, un objet d'envie, parce qu'elle a de la pluie, tandis que le reste de la plaine en manque quelquefois depuis longtemps, et qu'elle jouit d'une température à peu près égale; son revenu, calculé sur dix années, est presque toujours égal aussi.

Roche-Plate est dans un enfoncement qui se dirige vers le sud-est, et qui précède la coupe des Perches. Roche-Plate a plusieurs sucreries qui ont des moulins à eau établis sur la rivière du Trou, dont la source est au piton des Flambeaux, et qui a assez de chute dans cette partie pour que certaines habitations puissent en prendre l'eau et la remettre à la rivière sur leur propre terrain. Telle est l'habitation Foache, colloquée à la rivière par jugement du tribunal terrier du 11 décembre 1777.

Nous voici parvenus aux montagnes. Le canton des Perches, qui termine la petite chaîne des Épineux et des Balingans, est au fond de Roche-Plate. Il a une gorge dont j'ai déjà parlé plusieurs

fois, et qui, par celles de l'acul de Samedi et de l'acul des Pins, pourrait donner une communication est et ouest, en voiture, avec le haut d'Ouanaminthe. Le canton de la Mahotière est au sud de la gorge des Perches, et à peu près nord et sud avec le piton des Flambeaux; l'acul Saint-Denis, qui paraît avoir reçu son nom de l'habitation Juchereau de Saint-Denis, est au sud du point où commence la gorge des Perches; l'acul à Conit, où la rivière de Caracol a sa source, est nord et sud avec l'embarcadère de Jacquézy, et a derrière lui, dans le sud, l'acul de Marie-Rose, et dans son voisinage, l'acul de Thomas Hervé, auquel un fameux chasseur de cochons marrons, grand propriétaire, a donné son nom. Enfin, les Écrevisses sont dans le sud-ouest et se prolongent vers le nord, pour terminer la partie montagneuse de la paroisse.

La première culture de la dépendance du Trou fut celle de l'indigo; il y a 30 ans qu'on y voyait encore quelques faibles indigoteries, mais il n'en existe plus aujourd'hui. La plaine n'a que des sucreries, au nombre de 33, qui font annuellement plus de 5 millions de sucre blanc. Si la sécheresse n'affligeait pas le Trou, il serait d'une étonnante fécondité. Il y a de plus à la plaine 4 briqueterie et 4 guildiveries. En voyant combien une température sèche est désavantageuse à cette plaine, on regrette que l'on ne se soit pas occupé de tirer plus de parti de l'eau de la rivière du Trou et de plusieurs ravines, qui répareraient du moins par l'arrosement une partie des maux qu'on y souffre. Il faudrait aller saigner assez haut la rivière du Trou, parce qu'elle a 8 pieds d'écore; elle est guéable partout.

La culture du caïer et celle des vivres occupent les montagnes dont le sol est très-varié, parce que le site l'est singulièrement aussi. On y compte 150 cafeteries et plusieurs places à vivres. La conformation de ces montagnes et de celles des autres paroisses contiguës, leurs pitons ardu, des rivières et des ravines subdivisées en plusieurs branches, et se multipliant en quelque sorte par leurs sinuosités, des falaises, des parties excavées et le voisinage de la partie espagnole, qui devient une

retraite de plus au besoin ; tout dispose ces lieux pour être l'asile préféré des nègres fugitifs, qui peuvent choisir ou d'une vie fainéante, difficile à troubler, ou d'un plan de désolation pour les différentes parties exposées à leurs irruptions, sauf à payer de leur vie les crimes qu'ils entassent.

C'est à une résolution du dernier genre que la dépendance du Trou a dû les longues vexations que lui fit souffrir le nègre Polydor à la tête d'une bande de nègres armés, qui fut enfin détruite par la réunion des habitants du lieu et des environs. L'effroi qu'avait répandu Polydor par ses atrocités était si grand, que sa destruction fut considérée comme un service rendu à toute la colonie ; et le nègre Laurent, dit César, qui concourut, avec M. Nautel, son maître, à arrêter ce scélérat dans la savane qui a gardé son nom, où il fut tué, obtint des administrateurs, le 28 juin 1734, la liberté qu'ils avaient promise à l'esclave qui prendrait Polydor, mort ou vif. Des fonds de la colonie, on donna à M. Nautel lui-même une faible indemnité sans doute de quelques dépenses, car 1,500 livres ne pouvaient ni payer le service qu'il avait rendu, ni le consoler d'avoir été estropié en le rendant¹.

Depuis, et en 1777, le nègre Canga, autre chef de bande et désolateur du canton des Écrevisses, a expié, sous le glaive de la loi, de nouveaux ravages ; et au mois de septembre 1787, Gillot, surnommé *Yaya*, a été condamné au dernier supplice, pour avoir renouvelé, dans les paroisses du Trou et du Terrier-Rouge, les scènes qui caractérisent un brigand sanguinaire.

La température de la plaine du Trou peut être connue d'après les observations faites par M. Warleck en 1783, 1784, 1785 et 1786, sur l'habitation Craon, située vers le milieu de l'étendue est et ouest de la plaine, et à la naissance des montagnes ; en observant cependant que, comme celle de Dubuisson dont elle est voisine, elle reçoit des grains de pluie auxquels le reste de la plaine ne participe pas ; mais on pourrait en faire un

1. Voyez *Lois de Saint-Domingue*, tome IV, pages 399, 402 et 448.

terme général d'observation, en retranchant quelques pouces d'eau à l'égard des autres parties de cette plaine.

Il résulte de ces observations qu'il y a eu :

En 1783	76 jours pluvieux.	49 pouces.	3 lignes d'eau.
1784	109	73	2
1785	81	40	4
1786	85	55	7

Que les mois pluvieux sont juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre, et qu'ils ont donné en jours pluvieux et en pluie :

En 1783	38 jours.	23 pouces.
1784	71	46
1785	51	49
1786	61	38

L'observateur remarque que dans ces quatre années, la plus favorable à la culture a été 1785, parce qu'elle avait été précédée d'une année très-pluvieuse et où les pluies avaient surtout été également distribuées; circonstance qui en augmente infiniment l'effet. Par la raison contraire, l'année 1786 fut une année de sécheresse, où l'on vit tarir les puits, les mares, les ravines et même des rivières, quoiqu'elle ait eu plus de pluie que 1783 et 1785. Mais la sécheresse avait régné depuis le mois de novembre 1785 jusqu'à celui de juillet 1786, de sorte que l'évaporation fut extrême aux premières pluies qui succédèrent à cette longue attente.

La plus grande élévation du baromètre a été, pendant ces quatre années, de 28 pouces 4 lignes, et sa moindre élévation de 27 pouces 6 lignes.

Le thermomètre de Réaumur a marqué pour la plus grande chaleur 32°, et pour la moindre 15°.

Les vents dominants sont ceux d'est-nord-est le jour et ceux opposés de l'ouest-sud-ouest la nuit. Les plus rares sont ceux du nord-ouest et du sud-est.

On a ressenti 15 tremblements de terre dans ces quatre ans, dont deux seulement ont été très-sensibles, le 18 juin 1784 et

et le 11 juillet 1785. Ils ondulaient de l'ouest à l'est, et sans mouvement de trépidation.

Le 5 mai 1786, il fit au Trou une chaleur insupportable. Le thermomètre de Réaumur exposé au nord et à l'ombre qui, avant le soleil levé, était à 19°, alla à deux heures, jusqu'à 31°,5. Il faisait un vent de sud variable de l'est à l'ouest. Plus de deux cents armoires et tables de bois d'acajou éclatèrent et furent fendues de bas en haut.

La température des montagnes est bien plus fraîche que celle de la plaine et elles se ressentent moins de la sécheresse, surtout dans l'est. Le canton des Écrevisses, par exemple, d'environ trois lieues de circonférence, a un sol un peu moins médiocre que celui du Moka dont il est borné. Il recevait autrefois de 90 à 100 pouces d'eau par an, et l'ouragan et les pluies du 4 au 5 août 1772, qui le désolèrent, augmentèrent même cette proportion ; mais depuis 1773, il est sujet aux sécheresses comme le reste. Il faut cependant excepter l'année 1777, où il a reçu à peu près cette quantité. La sécheresse de 1776 avait décidé M. Chevalier, habitant de la montagne des Écrevisses, à y planter des cotonniers qui avaient parfaitement réussi ; encouragé par cet essai, il en planta une immense quantité que les pluies de 1777 firent tous périr. Dans l'été de 1781, le canton des Écrevisses a été favorablement traité. Les nords fournissent communément le tiers des pluies de l'année.

Du piton des Flambeaux, sort la rivière de Nœud-Court qui se réunit à celle des Goyaves pour aller grossir la rivière des Écrevisses, dont le tribut va ensuite augmenter la grande rivière.

La température des Écrevisses est très-analogue à celle de la Marmelade. Le pommier est le seul des arbres à fruits de France qui y produit, mais d'une manière qui annonce bien la dégénération. On ne peut pas faire le même reproche à des fraises dont le parfum flatte et le goût et l'odorat ; tandis que la douce et timide violette charme encore ce dernier par les émanations

qui échappent de ses corolles simples ou doubles. Tous les vivres du pays réussissent bien aux Écrevisses.

La paroisse du Trou compte environ 360 blancs, 240 affranchis et 10,000 esclaves. Ses milices sont en trois compagnies, dont deux de blancs et une de gens de couleur. Les premières ont 136 individus et la dernière 70.

Le débouché des denrées du Trou a lieu par le Cap au moyen des embarcadères de Caracol où des passagers les reçoivent et rapportent ce que le Cap fournit, à son tour, en subsistances d'Europe, en ustensiles, etc., etc.

L'éloignement où certains cantons se trouvent de l'église avait déterminé les habitants des Écrevisses, réunis à l'occasion d'une revue le 19 juillet 1778, à proposer la construction d'une chapelle. Il y eut une souscription de 3,300 livres et M. Demonet fut nommé syndic; ce projet n'a pas eu plus de suite que celui du même genre fait par les habitants des Perches. Mais par un abus qui est répréhensible à plus d'un égard, on a établi un cimetière dans ce dernier canton et là, sans qu'il en soit fait aucun acte public, on inhume et blanc et homme de couleur, et libre et esclave. Cet abus remonte jusque vers 1777.

La paroisse du Trou a donné le jour à M. Desmé-Dubuisson, procureur général du Conseil du Cap, mort conseiller au Parlement de Paris, charge dans laquelle il fut reçu, lorsque renvoyé en France par M. le comte d'Estaing, en 1764, pour avoir eu une grande part aux arrêtés de l'assemblée coloniale du mois de mai de la même année, on trouva que le créole qui avait jeté le premier des lumières réelles sur l'impôt colonial, ne déparerait pas la cour considérée comme la première du royaume. Il suffit de lire le procès-verbal de cette assemblée et les remontrances du Conseil du Cap au roi, sur l'état de la colonie, datées du 15 mars 1764, pour être convaincu que les hommes tels que M. Dubuisson sont rares partout; et pour que les circonstances de son renvoi, dont les détails appartiennent à l'histoire, prouvent elles-mêmes qu'il avait été aperçu sous le rapport d'un homme plus facile à embarquer qu'à réduire à la nullité.

Le bourg du Trou est à

7 lieues du Cap,	5 lieues des Écrevisses,
6 du Fort-Dauphin,	9 de Vallière,
2 du Terrier-Rouge,	3 de l'acul à Conit,
3 de l'embarcadère de Caracol,	4 des Perches.
2 de Roche-Plate.	

Le 8 janvier 1774, mourut sur son habitation, au Trou, M. Benjamin Faneuil, commandant des milices de cette paroisse, né à la Rochelle et âgé de quatre-vingts ans. Il habitait la colonie depuis 1715.

C'est encore au Trou qu'on a vu mourir, en 1784, Étienne Auba, né au Quartier-Morin en 1683. Esclave de M. le Long qui le mena au siège de Carthagène, il fut affranchi au retour de cette campagne, comme tous les nègres qui y avaient marché. La conduite exemplaire d'Auba le fit nommer en 1723, capitaine des nègres libres de la dépendance du quartier du Fort-Dauphin, où M. de Sorel, gouverneur général, le fit recevoir en cette qualité. Presque au même instant Auba s'embarqua avec sa compagnie sur la frégate *l'Expédition*, commandée par M. de Sirac, pour aller dégager une flotte française que des forbans avaient forcée à s'échouer à Samana. Auba eut de son mariage avec une négresse un grand nombre d'enfants et de petits-enfants. Peu fortuné et accablé par l'âge, il sollicita et obtint des administrateurs, le 11 août 1779, époque où il ne lui restait plus que neuf enfants et deux petits-enfants, une pension viagère de 600 livres sur la caisse des libertés, plutôt encore comme une récompense de ses services que comme un secours pécuniaire.

Auba était d'une petite stature, d'une figure qui annonçait la bonté. Il paraissait toujours en public en habit et en épée. Il parlait avec bon sens et avec intérêt de ce qu'il avait vu. J'eus avec lui une longue conversation au mois de juin 1779, et je le trouvai encore plein d'énergie. Auba mourut presque centenaire, sur un petit terrain qu'il avait acheté au canton de Roucou, entre les habitations Gervaise et Coulomb, sur la rive est de la

ravine à Grimaud, et par conséquent dans la paroisse du Trou. On lui prodiguait à l'envi des marques d'estime et de bienveillance, que ses cheveux blancs avaient converties en marques de vénération.

QUARTIER DE LIMONADE.

VI.

PAROISSE DE LIMONADE.

Cette paroisse, située à trois lieues à l'orient de la ville du Cap, est l'une des plus célèbres de la colonie par ses riches produits.

Elle est bordée au nord par la mer, depuis l'embouchure de la ravine à Grimaud, jusqu'à celle de la Grande-Rivière.

A l'est : 1° par la paroisse du Terrier-Rouge, depuis l'embouchure de la ravine à Grimaud jusqu'au point où cette ravine est traversée par le grand chemin qui va du Cap au Trou ; 2° par la paroisse du Trou, à partir de ce point du grand chemin et allant dans le sud (toujours en suivant la ravine à Grimaud) gagner la montagne de Sainte-Suzanne et suivre celle des Côtelettes et celle du Moka ; 3° par la paroisse de Vallière dans le canton appelé les Fonds-Bleus, jusqu'à la rencontre de la pyramide des limites espagnoles n° 43, posée au confluent de la Grande-Rivière et de la ravine des Chandeliers, et 4° par la paroisse Sainte-Rose, au moyen du cours de la Grande-Rivière jusqu'à la ravine des Mulets bâtards.

Au sud, en totalité par la paroisse Sainte-Rose, au moyen de la suite des Fonds-Bleus, depuis la ravine des Mulets bâtards jusqu'à la rivière du Moka ou à Picaut, et encore par la continuité des Fonds-Blancs.

A l'ouest, Limonade est terminée d'abord par la paroisse Sainte-Rose, au moyen d'une limite formée : 1° par la rivière du Moka ou à Picaut jusqu'à celle des Giraumons ; 2° par la suite des Fonds-Bleus, en allant à la rencontre de la ravine des

Giraumons jusqu'à la crête; 3° par une rentrée dans le Moka jusqu'à la crête du morne des Giraumons; 4° par la suite du Moka; 5° par une rentrée dans les Côtelettes; 6° par le canton du Bois-Blanc, en suivant sa crête, et 7° par le Bois-de-Lance jusqu'en face du bourg de la Tannerie, point où Limonade trouve la paroisse du Quartier-Morin et a pour limite occidentale commune avec celle-ci le cours de la Grande-Rivière jusqu'à la mer.

Limonade est une paroisse de plaine. Son territoire plané, renommé par sa fertilité, a, dans sa plus grande profondeur nord et sud trois lieues et demie, et, dans sa plus grande largeur est et ouest, environ deux lieues. Il se compose des cantons de l'Embarcadère, de l'Ilet de Limonade, de la savane de Limonade, de partie de Roucou et de partie du Bois-de-Lance; tandis que la partie montagneuse comprend Sainte-Suzanne, partie des Côtelettes, le Moka neuf, les Fonds-Bleus, les Bois-Blancs et partie du Bois-de-Lance.

Limonade a été l'un des premiers établissements de la plaine du Cap. Ce fut vers l'an 1676 qu'il reçut ses premiers habitants; il dépendait alors du Quartier-Morin, et ses défrichements commencèrent, comme tous ceux de la colonie, dans le voisinage du bord de la mer. Le terrain en était encore vierge, ou du moins il fallait qu'il eût joui d'un bien long repos, puisqu'on voit encore en ce moment sur l'habitation Fournier de Bellevue un cotonnier-mapou dont le branchage a également soixante-treize pieds de chaque côté du tronc, ce qui prouve qu'il a acquis cette dimension remarquable étant au milieu d'autres arbres qui l'abritaient du vent; puisque partout où les arbres reçoivent immédiatement la brise d'est, ils ont dans leur feuillage et surtout dans leurs racines plus d'étendue à l'ouest qu'à l'est, comme pour contrebalancer l'action du vent.

Il se forma dès lors un embarcadère à un quart de lieue duquel on construisit en 1679 une petite chapelle que desservait le père Rodolphe, bénédictin. Elle était sur le terrain appartenant aujourd'hui à M. Fournier de la Chapelle, à la

gauche du chemin en allant à l'embarcadère, et plus de trente ans encore après une croix indiquait cette première chapelle. Le tabac et un peu de coton étaient tout ce qu'on récoltait alors, et le nombre des habitants s'étant accru et la commodité commune indiquant un autre choix, la chapelle fut mise en 1680 sur un terrain où a été depuis la sucrerie de M. de la Chenaye, environ trois cents pas plus haut que la première, et les capucins étant devenus les missionnaires de la partie du nord, le père Hyacinthe de cet ordre fut attaché en 1681 à cette chapelle.

L'établissement de Limonade eut des progrès sensibles. En 1685, on commença à y cultiver l'indigo et à défricher les mornets qui terminent Sainte-Suzanne au nord. On trouve même encore des vestiges d'indigoteries dans cette paroisse. On comptait alors près de 500 engagés sous les armes aux revues, ce qui ne doit pas étonner quand on sait qu'un seul navire transportait quelquefois dans la colonie 400 de ces hommes, que la flibuste, la débauche et les travaux de la culture ont presque tous détruits. Eux seuls faisaient produire à la terre et les vivres et les denrées, car à cette époque de 1685, il n'y avait point encore de nègres à Limonade.

La population même de ce lieu inspira à plusieurs colons l'idée d'aller, en 1690, s'établir au canton du Bois-de-Lance, dont le nom est visiblement venu de ce qu'il produisait beaucoup de ces arbres, espèces de cornouilliers, dont les tiges droites et flexibles servent à monter le fer des lances, arme commune alors, et presque la seule qu'eussent les Espagnols, qui la manient avec une grande supériorité. Le premier de ces colons fut M. Ducatel, auteur des héritiers Gravé, et dont la famille existe à Saint-Malo, d'où il était originaire. Le Bois-de-Lance n'avait cependant aucune connexité paroissiale avec Limonade, et il continua à dépendre du Quartier-Morin.

Plusieurs événements vinrent non-seulement ralentir, mais presque anéantir toutes les entreprises des colons de Limonade. M. de Cussy, gouverneur, y aurait indiqué le rassemblement des Français qu'il voulait mener à l'attaque de la ville de Saint-

Yague, de la colonie espagnole; les habitants de Limonade formant une compagnie de milices, y marchèrent avec le reste de la petite armée, composée d'environ 900 hommes, le 27 juin 1690. L'arrière-garde, où était la compagnie de Limonade, ayant donné dans une embuscade, fut très-maltraitée par les lanciers espagnols. Privée de M. Gelin, son capitaine, qui fut tué, elle chancelait et commençait même à se débander, lorsque M. Garnier, son lieutenant, animant les Français par son exemple, fit faire volte-face à sa compagnie, et par cette manœuvre qu'imita le reste de l'arrière-garde il sauva l'armée et causa la défaite des Espagnols; le même jour Saint-Yague fut pris et brûlé.

Ce succès coûta des cultivateurs à Limonade, mais ce ne fut rien en comparaison de l'année suivante. C'est dans la savane de Limonade que fut donnée la bataille de ce nom, le 21 janvier 1691, entre les Français et les Espagnols. Ces derniers étaient plus de 3,000, tandis que les forces françaises n'arrivaient pas au tiers de ce nombre. L'avis de M. de Cussy était de marcher vers Jacquezy et de disputer le terrain à l'ennemi débarqué à Bayaha et à Caracol et venant aussi par terre de la partie espagnole, et de le harceler à travers les bois. Mais M. de Franquesnay, lieutenant du roi au Cap, ouvrit, au contraire, celui de l'attaquer dans la savane de Limonade. Ce dernier parti, évidemment le moins sage, prévalut et l'on se rendit à la savane le 20. La droite de l'armée française était appuyée au petit mornet de Limonade et la gauche sur les bois qui avoisinaient la mer. La ravine peu profonde du capitaine François, séparait les deux armées. L'attaque fut faite le 21, au matin, et malgré des prodiges de valeur, les Français furent victimes de leur intrépidité : Cussy tomba mort auprès de Franquesnay, et soit sur le champ de bataille, soit sur les habitations voisines, 300 Français perdirent la vie. Les Espagnols employèrent onze jours à ravager et à détruire toute la dépendance du Cap; après ce terme, ils quittèrent le territoire français. M. de la Boulaye, major du Port-de-Paix, vint de ce lieu au Cap, le 3 février 1691 et il alla, le 4, sur le terrain à Limonade. Parmi les cadavres à

demi putréfiés, on reconnut ceux de MM. de Cussy et de Franquesnay; de M. Marchand, conseiller et capitaine de milice; de M. Coquière, habitant; de M. Rémoussin, capitaine de cavalerie au Port-de-Paix; de MM. Beuzeval, Camuzet et Lestorel, sénéchal, procureur du roi et greffier du Cap; de M. Piotard, procureur des biens vacants; de M. de Butterval, neveu de M. Franquesnay et enfin des plus braves habitants. Le lendemain 5, M. de la Boulaye fit inhumer dans la chapelle de Limonade les corps de MM. de Cussy et de Franquesnay. Une partie de la compagnie de Limonade périt dans cette fatale journée, il lui resta cependant encore 480 hommes portant armes.

Les habitants du Quartier-Morin ayant été détruits aussi, à 60 hommes portant armes près, les habitants du Bois-de-Lance qui en faisaient partie disparurent presque tous.

Les colons qui avaient survécu revinrent des bois, où ils avaient erré avec leur famille, recommencer leurs établissements. Ceux de Limonade construisirent, en 1694, pour la troisième fois, une église, qui fut mise dans un autre point que la seconde. Mais en 1695, les Espagnols unis aux Anglais, étant encore venus dévaster toute la partie du Cap jusqu'au Port-de-Paix, Limonade se trouva de nouveau entièrement ruiné. Tant de malheurs n'abattirent point le courage des colons et dans la même année 1695 on se mit à faire la quatrième église de Limonade, au point où avait été la troisième, et le père Aubert, capucin, acheta de ses propres deniers, pour le presbytère, un terrain de M. Lelong, grand propriétaire terrien de cette paroisse et de celles circonvoisines, qui avait fait le voyage de la mer du Sud, et qui fut le chef des habitants qui vinrent de la Tortue s'établir dans la plaine du Cap, où il laissa une grande fortune.

Ce fut à la même époque de 1695 que les habitants du Bois-de-Lance qui se trouvaient entre la Grande-Rivière et le Fossé demandèrent à être unis à la paroisse de Limonade et séparés de celle du Quartier-Morin, ce qui leur fut accordé.

Quatre ans après, on vit commencer à Limonade les pré-

paratifs des établissements en sucrerie. La première manufacture de ce genre, mise en action, fut celle de M. Dureau, commandant des milices de ce quartier; c'est celle qu'on trouve la première à droite du chemin, après avoir traversé la Grande-Rivière, lorsqu'on vient du Cap.

Les habitants du Bois-de-Lance qui se multipliaient aussi, désirèrent une petite chapelle pour la commodité de leur canton, et la permission qu'ils en obtinrent, en 1700, devint pendant plusieurs années, une source de divisions continuelles entre eux et les habitants de Limonade. En 1704, on commença à y former des sucreries dont la première fut celle de M. le Febvre, et qui est aujourd'hui à M. le Roux des Isles.

Cependant, à cause d'un débordement de la Grande-Rivière, arrivé à la fin de 1705, et qui rendit la communication très-difficile et presque impossible entre Limonade et le Bois-de-Lance, les administrateurs ordonnèrent que le curé de Limonade irait, quelques dimanches et quelques fêtes de l'année, dire la messe au Bois-de-Lance.

Ce canton, qui s'était considérablement augmenté en nègres durant l'année 1706, reprit, au commencement de 1707, son projet de devenir une paroisse particulière, d'autant que les habitants de Sainte-Rose demandaient à être séparés de la paroisse du Quartier-Morin et de faire partie de celle du Bois-de-Lance. On parvint même à faire décider que le curé de Limonade dirait régulièrement la messe au Bois-de-Lance le premier et le troisième dimanche de chaque mois, et à certaines fêtes désignées, jusqu'à ce qu'il vînt assez de missionnaires de France pour que la paroisse du Bois-de-Lance pût avoir un curé.

Fiers de ce nouveau succès, les habitants du Bois-de-Lance, pour empêcher qu'il ne fût ravi, résolurent à l'unanimité l'édification d'une église de maçonnerie, suivant un dessin fait par *il signor Joanni Baptista Amato*, Sicilien de nation. A l'envi, chacun fit des promesses, et M. Ducatel donna le terrain.

Les habitants de Limonade ne voulurent pas paraître moins religieux que ceux du Bois-de-Lance. Le 26 juillet 1706, ils

firent célébrer solennellement par les jésuites de la mission, pour la première fois, la fête de sainte Anne, devenue leur patronne, et le 26 novembre suivant, ils adoptèrent aussi le plan d'une nouvelle église, proposé par le même *signor Amato*; mais ils réalisèrent leur plan, à la différence des habitants du Bois-de-Lance, qui laissèrent écouler 1707 et 1708, se contentant de la chapelle; et ne bâtissant point l'église paroissiale pour laquelle M. Champaing avait fait venir un tableau de la Nativité de la Vierge qui montrait sous quelle invocation la paroisse devait être. Les administrateurs leur donnèrent cependant un curé au mois d'octobre 1708, dans la personne de M. l'abbé de Mont-Tours, qui n'eut que trois mois d'exercice, parce qu'au mois de janvier 1709, les habitants sollicitèrent eux-mêmes leur réunion à la paroisse de Limonade.

Cette réunion qui, pour cette fois, fut consommée sans retour, eut pour motifs principaux : un pont fait en 1708 sur le fossé de Limonade à la passe actuelle d'Adhenet, et un chemin ouvert en droite ligne depuis ce pont jusqu'à la chapelle du Bois-de-Lance, ce qui avait abrégé de plus d'une demi-lieue l'espace qu'on avait à parcourir pour aller d'une église à l'autre.

J'ai dit qu'au mois de novembre 1706, Limonade avait décidé la construction d'une cinquième église, l'autre menaçant ruine. *Il signor Amato*, que la délibération de la paroisse appelle un habile architecte, la fit construire en bois. Les ouvriers étaient si rares, qu'il n'y avait pas un maçon en état de faire une voûte de briques. Ce nouveau temple fut consacré à sainte Anne, le jour même de la fête de cette sainte, en 1707. On consacra en même temps les deux chapelles latérales, l'une à la Vierge et l'autre à saint Jean-Baptiste, patron du père Le Pers, curé. La célébration de Sainte-Anne eut même en 1708 un éclat rare, parce que M. de Charrite, gouverneur du Cap, conduisit à Limonade don Guillermo Morfil, président de la colonie espagnole, ce qui attira un grand concours de personnes au panégyrique de la sainte, fait par le père René, jésuite.

Cette église fut mise à l'endroit où est celle qu'a la paroisse

de Limonade en ce moment. Cette dernière, la sixième depuis 1679, a été édifiée en 1777 par les soins de M. Caulet, l'un des paroissiens, qui, ayant une habitation attenante au terrain de l'église, a fait en 1776 l'offre de construire une église de maçonnerie de 96 pieds de long sur 48 de large (qui a coûté environ 450,000 livres), si on lui donnait 10 des 17 carreaux appartenant à la fabrique. Cette église est une des plus jolies de la colonie, étant bâtie en petit sur le modèle de celle du Cap. Elle est située à environ deux lieues de l'embarcadère. Feue M^{me} Fournier de Bellevue, morte en 1782, a donné à cette église le maître-autel, ceux des deux bas-côtés, le chœur et la balustrade de marbre. Cette bienfaitrice a été enterrée dans ce temple.

La Grande-Rivière qui borne la plaine dans toute sa longueur, a, comme on l'a vu dans la description de la paroisse de la Vallière, ses sources au piton de Bayaha et à la crête de la montagne à Ténèbres. Il n'y a donc guère plus de 1/4 lieues de ses sources à son embouchure, tandis que son cours en a environ 40. Elle n'a pas toujours eu dans la plaine le lit qu'elle y occupe à présent. Elle se promenait originairement dans cette plaine qui lui doit évidemment sa formation, et lorsque les premiers Français vinrent s'établir dans cette partie, elle avait son cours principal dans la petite rivière de ce quartier qu'on nommait alors rivière Salée, qui se rend à la mer par l'habitation Duplaa et qui est aujourd'hui la petite rivière du Quartier-Morin.

Ce fut en 1684 que la rivière de Limonade (car on l'appelait ainsi) se forma plusieurs lits entre la rivière Salée et le Fossé. On lui en a compté quatre; le plus à l'est se nommait la ravine à la Chenaye, le second, la mare à Cayman, le troisième, la petite rivière de Limonade, et le quatrième, le plus occidental, d'abord la Ville à Canot et ensuite la rivière de Limonade. Elle a même pendant longtemps coulé tout à la fois et par la petite rivière de Limonade et par la Ville à Canot qui avoisinait cette première, dans l'ouest. Toutes ces irrptions furent cause que dans les premières années du siècle actuel, il

y avait à chaque rive de la Ville à Canot, devenue la rivière de Limonade et qui est son lit actuel, un quart de lieue de terrain impraticable et plus ou moins noyé dans une longueur de près de deux lieues, à partir de l'embouchure. C'est encore par l'effet de ces irrutions, qu'en 1726 et 1727, de nouveaux concessionnaires obtinrent le terrain situé entre ce qui avait été le lit de la petite rivière de Limonade devenu sec et le lit actuel ; parce que les anciens concessionnaires de Limonade parurent n'avoir aucun droit au terrain à l'ouest de la petite rivière, ni ceux du Quartier-Morin à celui qui était trouvé au delà de la Ville à Canot.

Des personnes qui firent, en 1697, des travaux pour forcer la rivière à revenir dans la rivière Salée, occasionnèrent une telle inondation, que M. Danzé, major commandant au Cap et M. Robineau, alors sénéchal de la même ville, sur la plainte d'un grand nombre de familles dont ces travaux avaient amené la ruine, vinrent les faire détruire. Plusieurs habitants abandonnèrent leurs possessions et ceux qui étaient restés, donnèrent même une requête à M. de Galliffet, en 1700, pour que les premières contribuassent à débarrasser le lit de la rivière des arbres qui l'obstruaient, sans quoi leurs terrains appartiendraient à ceux qui feraient ce travail.

Un débordement du 13 décembre 1705 jeta entièrement la rivière de Limonade dans le Fossé, jusqu'au 30 novembre 1707, qu'un autre débordement qui, comme le précédent, porta ses eaux jusque dans la chapelle du Bois-de-Lance, la ramena à son premier lit, où elle est restée ; sauf ses épanchements partiels qui ont lieu dans le Fossé, lors de crues extraordinaires.

Cette rivière, qui éprouve quelquefois un dessèchement presque total, est connue par la violence de ses débordements. Indépendamment de ceux que je viens de citer, on compte celui du mois d'octobre 1722, qui fit d'horribles ravages, noya beaucoup de personnes et répandit les eaux dans la paroisse du Quartier-Morin et dans celle de la Petite-Anse ; celui du 6 janvier 1754, qui causa de grandes inondations ; celui de 1754, où l'eau s'éleva à $3\frac{1}{4}$ pieds au-dessus de son niveau ordinaire ;

celui du mois d'août 1772 et celui du 17 octobre 1780, dont l'élévation fut encore plus grande qu'en 1754, de 4 pouces.

L'espace que parcourt la Grande-Rivière, depuis le bourg de la Tannerie jusqu'à la mer, où elle compte 15 habitations à l'est, et 10 à l'ouest, est de 7,583 toises en ligne directe et de 9,216 toises, en y comprenant les sinuosités. Il y a dans cette longueur une pente de 112 pieds, ce qui donne précisément 3 lignes $\frac{1}{2}$ pour 2 toises. La Grande-Rivière peut contenir à sa moindre élévation, pendant dix mois de l'année, environ 36 pieds carrés d'eau, mesure de fontainier; c'est-à-dire une tranche d'eau de 36 pieds de base sur 1 pied de hauteur, courant librement et sans pression, ce qui se réduit hydrauliquement à 12,960 livres d'eau par seconde. Les deux autres mois de l'année, qui sont ordinairement de la mi-février à la mi-avril, le volume peut se réduire à environ 12 pieds carrés ou 4,320 livres par seconde; à moins que cette quantité ne soit encore diminuée par une sécheresse extraordinaire, comme celle de 1776.

La plaine est traversée, vers son milieu, par la Petite-Rivière, mieux connue sous le nom du Fossé, et qu'il faut se garder de confondre avec ce qu'on appelait autrefois la petite rivière de Limonade, qui n'était qu'un bras de la Grande-Rivière desséché depuis longtemps, parce qu'elle a cessé d'y passer. Le Fossé prend sa source dans la montagne de Sainte-Suzanne et tombe en cascade de cette montagne, ce qui forme, au Bois-de-Lance, d'où l'on peut la voir, un coup d'œil pittoresque. Le Fossé, qui ne charrie point d'arbres, mais seulement des sables dans ses débordements, a un cours sinueux. Il contient, dans le temps moyen, environ 1 pied carré d'eau. Il a reçu quelquefois, comme je l'ai dit, les eaux de la Grande-Rivière, quoique son lit soit devenu plus élevé que celui de cette dernière. C'est même par le moyen de cet excédant d'eau étrangère qu'il forme de grands débordements, puisque son cours de 4 ou 5 lieues, compté en ligne droite, ne peut être considérablement grossi. Cependant en 1782, agissant seul, il surmonta ses écores. Depuis la passe Walsh et Adhenet, le cours du Fossé prend

une tendance sensible vers l'est, et, décrivant presque un quart de cercle, il va, dans sa partie inférieure, parcourir des terrains bas, marécageux et salineux, avant d'arriver à la baie de Caracol, où est son embouchure.

Je répète que la Grande-Rivière paraît avoir formé, par ses alluvions, la plaine qu'elle sépare entre les deux paroisses de Limonade et du Quartier-Morin. Tout fait présumer qu'elle a conduit ses eaux, sur cette surface, en différents sens depuis les *Mornets*, placés sur l'habitation Destouches, à l'entrée de la savane de Limonade, jusqu'à la ravine du Mapou, près de l'embarcadère de la Petite-Anse dans la paroisse du Quartier-Morin, sur une largeur d'environ 3 lieues. Le sol est composé, dans cet espace, de graviers et de couches terreuses horizontales qui annoncent l'ouvrage des eaux. On trouve des cailloux roulés ou des galets, dans toute la partie supérieure de la plaine, et ils diminuent de volume en s'approchant de la mer, parce que l'eau perdant de sa vitesse, à proportion que la pente du terrain diminue, le courant n'a pas eu assez de force pour chasser les gros cailloux au loin. A l'embouchure, on ne trouve que du gravier et du sable. Cette embouchure était assez profonde autrefois pour permettre aux canots de la remonter environ l'espace d'une demi-lieue. La marée y était sensible et c'est, sans doute, cette circonstance qui avait fait appeler rivière Salée, la petite rivière du Quartier-Morin, lorsque la Grande-Rivière y avait son cours principal : car ce nom est aux Iles celui de presque toutes les rivières à l'embouchure desquelles la marée remonte. La savane de l'habitation Fournier la Chapelle est sillonnée par les traces d'un lit de rivière, traces qu'on peut suivre fort loin en remontant au sud.

D'ailleurs tout favorise ces conjectures. On a trouvé sur l'habitation de M^{me} Fournier de Bellevue, à 900 toises de la mer et à 4 pieds de profondeur dans une terre de rapport, une ancre dont la tige ou verge, que j'ai mesurée, a 9 pieds 2 pouces de long.

Je me sens très-enclin à penser que cette ancre pourrait être l'une de celles de la caravelle la *Marie*, que commandait

Christophe Colomb lorsqu'il découvrit l'Amérique, et qui périt dans la nuit du 24 au 25 décembre 1492, temps des nords. Ce naufrage arriva dans un mouillage qui semble bien être celui de Limonade. Selon Herrera, la caravelle fut entraînée par les courants, et Colomb fit dire à Guacanarie qu'elle avait péri à une lieue et demie de la résidence de ce cacique. Les dimensions de cette ancre (reconnue pour être de fabrique espagnole), qui est longue proportionnellement à sa grosseur que la rouille a sans doute encore diminuée, comme on en peut juger par son action sur l'organeau qu'elle avait soudé à sa tige, son enfouissement et le fait historique, tout me semble concourir à appuyer mon opinion.

En supposant qu'on l'adopte, ce qui recule l'époque de la perte de l'ancre aussi loin qu'il est possible, on doit encore être surpris de l'immense quantité de limon que cette rivière a transporté, pour convertir en terre cultivable la rade où le bâtiment a été mouillé, ou du moins le rivage où cette ancre aura pu être transportée, car l'histoire dit encore que Colomb fit sauver tout ce qu'il put. L'étonnement serait moindre cependant, si l'on faisait attention à la fréquence des débordements de cette rivière et à l'immense quantité de terre et de sable qu'elle entraîne des montagnes à la mer.

Il y a cinquante ans que le Fossé était navigable jusqu'à la passe ou gué des habitations Walsh et Adhenet, distantes de plus d'une lieue de la mer. On attribue ses remblais aux défrichements que l'on a faits depuis ce temps dans les montagnes.

Vers 1715, les canots venaient dans la Grande-Rivière jusqu'à environ 1,500 toises de l'embouchure actuelle, charger les sucres de M. Fournier, vis-à-vis sa maison, placée alors où est aujourd'hui l'habitation Miniac-Tressin.

MM. Duplaa et Fournier, dont les habitations bordent l'embouchure de la Grande-Rivière sur les deux rives parallèles, ont mis à profit, depuis environ quinze ans, sa propriété de remblayer. Des levées placées sur le bord de la mer ont garanti le terrain des invasions de l'Océan, et ont retenu les rapports que

les eaux de la rivière déposent, après avoir été introduites avec beaucoup d'intelligence sur les terrains des salines, pendant la durée des crues. L'habitation Fournier a ainsi acquis 20 ou 25 carreaux (environ 80,000 toises superficielles). On voit un sol où les canots et les chaloupes naviguaient huit ou dix ans auparavant donner des récoltes abondantes, et l'homme devenu par son industrie le dominateur de la nature et une sorte de créateur. Cet exemple d'industrie et de courage peut être proposé à tous les habitants qui sont placés sur les embouchures des rivières.

La Grande-Rivière (ainsi que toutes les rivières ou ruisseaux un peu considérables de l'Amérique) est accompagnée de droite et de gauche de petites ravines ou de ruisseaux parallèles, qui prennent naissance à une lieue et demie à peu près du bord de la mer. Ces petites rivières doivent leur origine aux infiltrations de la Grande-Rivière et aux égouts des terrains. Elles se forment dès que le niveau du fond de la rivière ne permet plus aux ruisseaux et aux fossés latéraux de se jeter dans son lit. Cet état de choses prouve l'élévation du sol de la rivière. Ses bords et les terrains adjacents sont élevés, parce que dans les crues d'eau, les rapports s'y sont successivement déposés, mais à 150 ou 200 toises de distance des rives, le terrain se trouve de niveau avec le fond de la rivière.

C'est faute d'avoir connu cette situation relative que le tribunal terrier a rendu quelques jugements inexécutables. Il est de règle générale que l'habitant doit jeter les eaux pluviales qui l'incommodent dans la rivière voisine, mais lorsque celle-ci a un lit aussi élevé que le terrain qu'on veut égoutter, la règle ne saurait avoir d'application.

Cette élévation du sol des rivières est avantageuse aux terres adjacentes. Une rivière encaissée profondément attire toutes les eaux souterraines et dessèche les alentours. Une rivière qui coule sur un sol plus élevé que le terrain voisin, n'a pas cet inconvénient si nuisible dans un pays brûlant et où malheureusement les pluies sont rares. Mais, dira-t-on, les débordements

seront plus fréquents : or il est aisé de se garantir de ceux-ci par des levées, et c'est le parti qu'ont pris les habitants du bas de Limonade et du Quartier-Morin.

Les débordements de la Grande-Rivière et du Fossé étant une cause fréquente de ravages et un sujet continuel d'alarmes, il est naturel que quelques habitants aient cherché à s'en préserver. Vers 1715, on en vit même travailler à changer le cours de la Grande-Rivière, mais les cris des autres firent proscrire cette entreprise. On se contentait donc de gémir ou de se plaindre les uns des autres, et il fallut toute l'incitation de M. Chastenoye, gouverneur au Cap, pour donner naissance en 1740 aux premières levées qu'on vit commencer sur les bords de la Grande-Rivière, afin de préserver divers terrains d'inondation. Ces travaux partiels, comme ceux entrepris depuis sur le Fossé, étaient impuissants contre la force qui les avait rendus nécessaires, et les ravages des débordements ne changèrent que de direction.

On passa plus de vingt ans dans cet état, mais les dégâts furent tels que ceux du Fossé, notamment dans une crue d'eau du 20 novembre 1763, firent craindre l'interruption de la communication de la paroisse de Limonade avec son embarcadère et celle du Cap avec le Fort-Dauphin. Ces objets portèrent la chambre d'agriculture à faire, le 26 du même mois, un mémoire rédigé par M. Fournier de la Chapelle, l'un de ses membres, et habitant de Limonade, où l'on exposait aux administrateurs l'urgence d'opposer des levées à l'exhaussement des eaux de la Grande-Rivière et du Fossé, et à leurs dangereux effets.

D'après une visite faite par l'arpenteur Deville, le 28 janvier 1764, une ordonnance du 3 avril prescrivit une levée de 500 pas de long, sur l'habitation Walsh, pour empêcher l'épanchement des eaux du canal de son moulin dans le Fossé, lors des crues, avec une pelle à bascule sur ce canal; un travail pour donner au Fossé, à la passe Walsh, un lit droit de 20 pieds de large sur autant de profondeur avec des levées; un autre travail pour ouvrir une portion de lit redressé au Fossé avec des levées; on enjoignit de nettoyer le lit du Fossé de tout ce qui

pouvait gêner le cours des eaux et de le débarrasser aussitôt après chaque crue. L'ordonnance voulut encore que, sur les levées de la Grande-Rivière et du Fossé, l'on plantât du gros chiendent afin de lier les terres et d'entretenir ainsi ces levées, sur lesquelles on défendit tout pacage d'animaux, de même que la pêche dans ces rivières, à moins que ce ne fût avec des sennes ou des filets et non pas à l'aide de barrages et autres moyens permanents. Outre ces mesures, on dirigea mieux le grand chemin du Cap au Fort-Dauphin, au delà de la rive orientale du Fossé, on le rendit plus solide, et on donna un nouveau cours à la ravine à l'Anguille qui se jette dans le Fossé un peu au-dessus de la passe d'Adhenet.

M^{me} Destouches et d'autres habitants se plaignirent. De là une autre visite faite par un second arpenteur, en présence de M. de Thoren, commandant au Cap, et de tous les habitants intéressés, le 2 novembre 1764; puis une inondation produite par le Fossé, dans la nuit du 27 au 28 février 1765, donna lieu le 1^{er} mars, à une autre visite par M. Polchet, ingénieur et à un avis de M. Duportal, directeur des fortifications, aux lumières desquels on ne pouvait refuser une grande confiance. Les motifs d'intérêt public, que ces précautions multipliées ne firent que fortifier, déterminèrent les administrateurs à repousser l'opposition de M^{me} Destouches et des autres.

Il est affligeant mais nécessaire de répéter sans cesse, qu'à Saint-Domingue les choses utiles n'obtiennent aucun soin. Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que la levée faite sur l'habitation Destouches ne fut jamais ni entretenue, ni réparée; aussi en 1772, les riverains de la Grande-Rivière revinrent-ils à parler de son redressement, parce que cette année fut une des plus célèbres par les débordements. En conséquence, M. Desforges, ingénieur, termina le 4 novembre des opérations qui offraient le plan de ce redressement, depuis un point parallèle au bourg de la Tannerie jusqu'à son embouchure, et qui réduisait son cours aux 7,583 toises, que j'ai dit qu'il a, compté en ligne droite. Le mois suivant, les riverains l'adoptèrent et au

mois de janvier 1773, il reçut des administrateurs la sanction qui lui était nécessaire. Suivant la pratique ordinaire, on crut encore que tout était consommé par ces seuls préparatifs, et la Grande-Rivière fit éprouver, le 17 et le 18 octobre 1780, des désastres irréparables. Elle fit craindre dans le bas de la paroisse la jonction de ses eaux avec le Fossé, et par conséquent la destruction de l'embarcadère; la communication du Cap avec le Fort-Dauphin fut interrompue. Tant de maux réunirent encore les habitants qui dressèrent une requête où l'on trouve l'expression fidèle de leurs douleurs, et qui demandait aux administrateurs que les riverains fussent tenus de faire couper les roseaux, les bambous et les arbres plantés entre le lit de la rivière et les levées, avec défenses d'y mettre autre chose que du petit mil, de l'herbe de guinée ou d'autres plantes analogues, incapables de gêner le cours des eaux; que les brèches des levées fussent réparées, et que ces levées fussent assujetties à un système général de préservation contre les dégâts de la rivière et que des préposés publics les visitassent au moins une fois par an. Une ordonnance du 2 novembre 1780 convertit ces propositions en devoirs. Une autre du 17, d'après la délibération des intéressés, rendit la précédente commune aux riverains de la Grande-Rivière, depuis la Tannerie jusqu'à la passe à Viard.

La ferveur du moment fut même telle qu'une troisième ordonnance du 24 adopta le vœu des douze riverains, dont les habitations se trouvent au-dessous de la passe à Viard jusqu'à la lisière supérieure de celle le Febvre, pour le redressement de la Grande-Rivière, dans la longueur d'environ 2,400 toises qui était entre eux, conformément au plan de M. Desforges, du 4 novembre 1772.

Qui n'aurait cru qu'enfin les grandes et utiles opérations du redressement et des levées allaient être terminées? Cependant plus de trois ans s'étaient écoulés, lorsque de nouveaux ravages firent assembler des riverains pour demander que M. Verret, ingénieur-hydraulicien, et M. Naudet, arpenteur général de la partie du nord, fussent chargés de faire des nivellements et

d'indiquer les moyens propres à garantir l'îlet de Limonade, et la paroisse du Quartier-Morin, des effets dont les débordements de la Grande-Rivière les menaçaient. Les administrateurs autorisèrent cette mesure le 22 décembre 1783. Tandis qu'on la remplissait, un débordement en portant les eaux de la Grande-Rivière dans le Fossé, par l'habitation Destouches, ravagea cette habitation, et successivement celles Duménil, Fontenille, Walsh et Montholon; de manière même que dans cette dernière, les terrains donnés aux nègres pour leurs cultures personnelles furent sous l'eau durant plusieurs jours.

Alors M. Walsh implora le secours du gouvernement qui ordonna, le 3 avril 1784, à M. Verret d'examiner incessamment ce qu'il fallait faire au Fossé. Ce précieux artiste indiqua, le 8, les moyens de s'y préserver à l'avenir. Ils consistaient à nettoyer le lit du Fossé, à recharger les levées des deux rivières, sur les habitations exposées, à les rendre exactement contiguës les unes aux autres et même à les prolonger jusqu'à la lisière de l'habitation Freze. Les intéressés approuvèrent ce qu'avait conseillé M. Verret, et les administrateurs ratifièrent leur consentement le 15 mai 1784.

Mais le redressement partiel de la Grande-Rivière, depuis la passe à Viard jusques sur l'habitation Fontenille, soumis à MM. Verret et Naudet, et sur lequel ils avaient fini leurs opérations le 9 mars, restait toujours à faire. Divers habitants de Limonade et du Quartier-Morin se réunirent, le 15 juin, chez le notaire général, mais cette assemblée ne produisit aucune détermination. Les commissaires recoururent donc, de nouveau, aux administrateurs, et leur dirent cette grande vérité, que l'autorité seule pouvait amener les habitants à faire ce que leur seul intérêt aurait dû leur commander. Le gouvernement montra de la faiblesse, et cette faiblesse coûta encore trois ans. Enfin, le 1^{er} juin 1787, les riverains nommèrent deux commissaires qui, le 19 octobre, passèrent un marché avec MM. Fage dit le Brun, la Fosse et Duvielh de Lartigue, entrepreneurs, pour ce redressement partiel, moyennant une somme de 65,000

et quelques cents livres. Au moyen d'une nouvelle assemblée du 21 décembre 1787, l'on convint que l'habitation Ménoire n'entrerait pas pour $\frac{13}{80}$, comme on l'avait d'abord réglé, dans le paiement des entrepreneurs, mais seulement dans les autres frais et dans ceux de la totalité de l'entretien. On déchargea aussi l'habitation Castellane de $\frac{6}{80}$, et celle Tauzin de $\frac{8}{80}$, parce que les entrepreneurs consentirent à prendre les travaux déjà faits par ces deux habitations. Il n'y eut donc à payer que 43,663 livres, montant des $\frac{53}{80}$ dont, d'après la répartition du 1^{er} juin, l'habitation Fontenille devait $\frac{11}{80}$; celle Destouches, $\frac{2}{80}$; celle Dumesnil $\frac{8}{80}$; celle l'Escarmotier $\frac{4}{80}$; et celle la Molère $\frac{18}{80}$. Il est résulté de ce dernier arrangement, confirmé par une ordonnance du 9 mai 1788, qu'enfin la Grande-Rivière a été redressée et qu'elle n'a plus que 1,300 toises entre deux points où elle en avait environ 2,000 auparavant; de sorte qu'elle ne parcourt plus, de la Tanerie à la mer, que 8,500 toises.

Ces détails seraient peut-être longs s'ils n'offraient pas encore un trait du caractère des colons de Saint-Domingue. En ne comptant que depuis 1764 les premières idées sur le redressement de la Grande-Rivière et sur les précautions à prendre contre les inondations du Fossé; en comparant avec la dépense que ces objets auraient exigée les pertes éprouvées dans cet intervalle et les frais même de plusieurs travaux insuffisants, faits ou renouvelés à chaque débordement, que de millions perdus! Quelle leçon pour le gouvernement qui partage une aussi funeste indifférence!

Ce n'est pas précisément pour n'avoir point redressé la Grande-Rivière dans toute sa longueur en plaine qu'on mériterait le reproche d'une insouciance ou d'une légèreté nuisible; car c'est une véritable question de savoir si ce plan n'a pas aussi ses inconvénients. Cette rivière ne creusera-t-elle pas son lit devenu droit et dans lequel les sables ne seraient plus retenus par les sinuosités que forment encore ses rives actuelles? En 1759, M. Fournier de la Chapelle et M. Fournier de Bellevue donnèrent une direction droite à la Grande-Rivière, le long de

leurs habitations, situées à son embouchure ; il en est résulté que la rivière a creusé son lit, et l'on s'en est aperçu par le dessèchement des habitations supérieures. Des terres sableuses et légères qui donnaient d'abondantes récoltes parce qu'elles étaient toujours humides, sont devenues tout à fait stériles par ce dessèchement.

On croit pouvoir annoncer cependant qu'à moins que le travail des hommes ne contrarie le cours naturel des choses, le fond du lit des rivières de Saint-Domingue doit s'élever. Presque toutes sont barrées par des bâtardeaux souvent répétés ; presque toutes ont des prises d'eau pour le service des moulins ou pour l'arrosement des terres. Dans les temps ordinaires, les lits des rivières restent à sec. Les herbes y croissent et ajoutent à la consistance du sable qui s'y affermit, et le fond s'élève parce que les eaux, diminuées par les différentes dérivations, n'ont même plus la force de chasser les sables jusqu'à la mer.

Et l'on en a une preuve à Limonade, dans la rivière du Fossé, dont le lit est plus élevé que celui de la Grande-Rivière. Cette différence, qu'on évalue à huit pieds, n'a cependant pas toujours existé ; d'anciennes observations disent même que le Fossé était plus bas. Ce changement s'expliquerait par la nature du fond du lit du Fossé, placé entre les *mornets* de Limonade, et à leur pied. Il a moins d'eau, moins de vitesse et par conséquent moins de pente que la Grande-Rivière. Son lit est coupé par trois bâtardeaux élevés, savoir : celui commun aux trois habitations Butler, de Berghes et l'Escarmotier, celui de l'habitation Walsh et celui de l'habitation Montholon, que l'habitation Walsh entretient pour empêcher que le fond du lit ne se creuse. Dans des débordements de la Grande-Rivière, le Fossé a reçu d'elle des graviers et des sables qu'il n'aura pu chasser et même des arbres qui auront arrêté des sédiments ; enfin, et la chambre d'agriculture le disait en 1763, il avait une embouchure assez poissonneuse pour attirer des nègres formant des estacades, afin d'obliger les poissons à donner dans leurs paniers. Tant d'obstacles formés dans diverses parties de son cours seront

devenus des points d'appui pour les terres et les sables qu'il recevait. Les plantes marécageuses ont amoindri son embouchure et élevé son sol de proche en proche, au point qu'en 1763, on le regardait déjà comme presque au niveau des terres à la passe à Viard.

La paroisse de Limonade réunit toutes les cultures. Elle contient trente-sept sucreries qu'on peut diviser en trois classes, savoir : quatorze dans la première, qui donnent quatre millions de sucre blanc ; quatorze dans la seconde, qui en produisent trois millions, et neuf dans la troisième, qui en rendent un million ; trois indigoteries, quatre tuileries, poteries et briqueteries, sept guildiveries ou manufactures à tafia, et cent soixante caféteries et cinquante-quatre places à vivres.

On est étonné de voir les deux extrêmes réunis dans un lieu aussi recommandable pour ses productions. A l'extrémité sud-est de la plaine, se trouve une savane qui porte le nom de savane de Limonade. Elle a une lieue carrée de surface ; formée en dos d'âne, elle ne reçoit aucune des dégradations des mornes. Tout annonce que ce terrain a été couvert par les eaux de la mer, et formait la plate-forme d'un récif ou plutôt d'une caye. La couche de terre crétacée qui couvre ce terrain, peut avoir dans sa plus grande épaisseur vingt ou vingt-cinq pieds. Audessous, se trouve un lit de sable ou de gravier. Lorsqu'on y est parvenu par la fouille, l'eau comprimée s'élève par les ouvertures qu'on y avait creusées sans rencontrer d'humidité, et vient jusqu'à la hauteur du sol. Dans les temps de pluie, ces ouvertures versent l'eau par-dessus leurs bords et fournissent des ruisseaux qui coulent tant que durent les pluies. Ces espèces de mollières ont mis quelquefois en grand danger le voyageur et le cheval qui le portait, parce que la couche supérieure en s'affaissant et donnant passage à l'eau, s'y délaie et fait croître quelques herbes qui dérobent la vue du précipice.

Cette savane a été une propriété de M. Franquesnay, qui y trouva la mort en 1691, et qui y avait établi une hatte en 1685. Ce fut en considération de cette possession primitive que M. de

Butterval, l'un de ses neveux, y obtint une concession, lorsqu'au mois de juin 1744 on réunit la savane de Limonade ainsi que les raques de Caracol et de Jacquezy, réunion par laquelle M. de Charrite se trouva privé, avec justice, de la concession qu'il s'était fait faire de toute la savane. Les administrateurs y réservèrent une commune aux habitants du Cap pour y faire paître des animaux. Il y a dans les extrémités supérieures de la savane plusieurs petits établissements de gens de couleur, où l'on peut dire qu'ils végètent.

A l'est de la savane est la raque qui, selon le cours de la ravine à Grimaud, a des parties dans la paroisse de Limonade ou dans celle du Terrier-Rouge. Cette raque d'une demi-lieue carrée, n'offre qu'un coup d'œil triste, auquel la savane a préparé, et qui, à son tour, annonce la savane de Caracol, que le voyageur qui parcourt le grand chemin du Cap au Terrier-Rouge trouve un peu moins aride que la première.

Au nord-est de la raque, qu'on connaît aussi sous le nom de raque à Budan, parce qu'elle a, au nord, une petite sucrerie de ce nom, est une autre sucrerie qui, sans être dans un terrain fertile, offre dans sa végétation un contraste heureux avec tout ce qui l'environne; c'est l'habitation Conégut, la dernière dans le nord-est de Limonade.

Entre la savane et la rivière du Fossé, en venant conséquemment à l'ouest, est une portion de terrain cultivé où sont notamment les deux sucreries Montholon et la Chevalerie. Cette portion s'élargit en gagnant dans le sud. Elle s'appelle la *plaine vaseuse* dans son point le plus nord, ce qui indique assez bien la nature de son sol que la mer avoisine. La savane, la raque, et cette portion cultivée, forment ensemble une espèce de carré long, borné à l'est par la ravine à Grimaud, au nord par la mer, à l'ouest par le Fossé depuis son embouchure jusqu'à la passe à Viard, et au sud par le chemin qui va du Cap au Terrier-Rouge.

Supérieurement à ce carré, en est un autre plus étroit qui a ce chemin au nord, la ravine Grimaud à l'est, le chemin du

Cap au bourg du Trou au sud, et la rivière du Fossé à l'ouest. Toute son étendue est cultivée, excepté à l'est où est un peu de bois.

Encore au-dessus de ce second carré, est une troisième portion de plaine, terminée au nord par le chemin du Cap au Trou, à l'est par la ravine à Grimaud jusqu'aux montagnes, au sud par ces montagnes, et à l'ouest par une petite chaîne élevée qui gagne du sud vers le nord et dont les petits mamelons qui vont, avec des intervalles, se prolonger jusque sur l'habitation Walsh, sont ce qu'on appelle les Mornets ou les Platons.

Cette portion plane est d'une forme irrégulière dans sa partie méridionale, parce que les montagnes y forment des avancées et des culs-de-lampe, et qu'on y trouve aussi des plans plus ou moins inclinés et qui participent plus ou moins de la plaine et de la montagne. La partie est de cette surface, qui est aussi la plus étendue à cause d'un enfoncement au sud, est le canton de Roucou, dont partie dépend de Limonade. On ne peut douter que cette dénomination n'ait été tirée de ce qu'il contenait des roucouyers, soit du temps des Indiens qui se peignaient avec le fruit de cet arbre, soit dans l'origine de la découverte de l'île par les Espagnols; car les Français n'ont guère accordé de prix à cette denrée dans la colonie, où l'on n'a quelques roucouyers que par pure curiosité.

La portion de Roucou appelée la Grande-Raque, parce qu'elle était comprise autrefois dans l'étendue qu'on nommait les Raques de Caracol, offre des terres d'une couleur fort noire. Elles sont le produit de la putréfaction des végétaux et de la précipitation du fer qu'elles contiennent, par les matières végétales astringentes; ce qui forme une espèce d'encre, d'où résulte la nuance de cette terre. Si l'on y ouvre une tranchée, la fouille met alternativement à l'air des terres rougeâtres et noirâtres. Il y a apparence que les parties de ce terrain où la terre noire se trouve à une plus grande profondeur sont celles où des arbres ont végété et pourri sur le sol qu'ils ont coloré et enrichi. Avec des pluies bien réglées, ces terres noires sont très-

productives, surtout en grains, et la végétation y est prodigieuse; mais elles sont très-susceptibles de l'action de la sécheresse et les plantes y souffrent dès qu'elle s'y fait sentir. Ces terres noires, qui sont les meilleures en Europe et dans les pays froids, s'échauffent beaucoup trop sous la zone torride, parce qu'elles sont intimement pénétrées par les rayons solaires. Les souliers ne suffisent pas quelquefois pour préserver les pieds de la chaleur que le soleil communique à cette terre et l'eau qu'elle reçoit d'abord y devient tiède. Étant cuite, en briques, cette terre est rouge, ce qui décèle et sa nature argileuse et la présence du fer. Elle est cependant assez légère, assez perméable pour servir au terrage du sucre.

Roucou a pour l'arroser la ravine à Grimaud, limite orientale de toute la partie plane de la paroisse de Limonade, et la ravine à François qui est dans l'ouest de cette première.

La ravine à Grimaud qui naît sur l'habitation Coulomb, traverse celles Fildié et Budan, et va se jeter à la mer à l'est de l'habitation Conégut. Elle a donné dans plusieurs mesurages 43 livres d'eau par seconde. Elle tarit très-souvent. C'est sur ses bords que sont nés MM. de Chabanon et Chabanon de Maugris, frères, dont je parle plus loin.

La ravine du capitaine *Françouois*, ainsi nommée d'un colon qui commandait l'artillerie et qui fut tué sur ses rives à la bataille de Limonade en 1694, naît sur l'habitation Pusterle, à Roucou, et parcourt celles Fournier de Varenne et le Mentonnois pour aller gagner la mer à travers la savane de Limonade. Dans les temps moyens, cette ravine donne 38 livres 4 onces d'eau par seconde; elle coule les deux tiers de l'année.

Un habitant de Roucou a consacré à la nymphe de cette eau un petit bosquet avec un bain et cette inscription :

Naïade de Roucou, que ton onde docile
Coule pour l'agrément et pour l'utilité :
En embellissant mon asile,
A mes champs altérés rends la fertilité.

En allant de la grande raque de Roucou vers l'occident,

on trouve presque au milieu de la surface plane que je décris en ce moment une avancée de montagne dirigée du sud au nord, et dont la dernière sommité est appelée le morne de Bellevue; son extrémité n'est qu'à environ 400 toises du chemin du Trou. Ce morne forme une espèce de point de partage entre les mornes de pierres calcaires et ceux de pierres vitrifiables. A l'est et au sud, les mornes n'offrent point des premières, tandis que ceux du nord et de l'ouest en sont remplis. Les pierres du morne de Bellevue et celles de Roucou sont schisteuses et unies dans leurs scissures par un ciment calcaire.

Après avoir gagné la chaîne qui finit par les mornets et traversé la ravine à l'Anguille, on trouve un enfoncement plane qui s'appuie au nord sur le chemin du Cap au Trou, à l'ouest sur la Grande-Rivière, au sud sur une petite pointe de la surface de la paroisse Sainte-Rose et sur les montagnes du Bois-de-Lance, et à l'est sur la chaîne qui va former les mornets. Cette superficie, qui est moins large à sa base nord, a sur son bord sud-est l'église et le presbytère de Limonade, environnés d'un terrain appartenant à la paroisse, et qui a fait partie autrefois de l'habitation Dumesnil, provenue du Sicilien Amat, architecte-directeur de l'église faite à Limonade en 1707. L'église et le presbytère sont isolés dans une savane, où l'on entre par une barrière pratiquée sur le chemin de Limonade au Bois-de-Lance, ouvert en 1708, et qui a été, ainsi que le pont fait alors sur le fossé, et dont l'église de Limonade n'était qu'à 200 toises, la cause de la renonciation des habitants du Bois-de-Lance à former une paroisse séparée.

Les fêtes et les dimanches il y a un marché dans la savane du presbytère, dont la situation est propice pour les transports que les nègres des montagnes y font des vivres qu'ils ont à vendre. On a depuis plusieurs années le projet de mettre ce marché au milieu d'une rue de 470 toises de long sur 90 pieds de large, dont les emplacements de chaque côté auraient 60 pieds de face et 66 de profondeur sur son côté nord, et 75 sur son côté sud. Ces emplacements seraient donnés à la charge

d'une redevance au profit de la paroisse. Ce plan, qu'on pourrait blâmer en ce qu'il ne laisse point dans cette rue une ouverture pour aller gagner l'église, qui lui est parallèle au sud, sera d'une très-difficile exécution, parce que le bourg de l'embarcadère de Limonade déjà agrandi est un rival qui a trop d'avantage pour que beaucoup de personnes veuillent résider habituellement dans ce second entrepôt, et le marché de Sainte-Su anne est devenu encore un nouvel obstacle.

Après avoir dépassé l'église, on va, au sud, chercher le canton du Bois-de-Lance qui se subdivise en d'autres petits cantons dont l'un placé sur son côté est, vers l'habitation l'Escamotier, s'appelle la *plaine d'Esprit*; le Bois-de-Lance a douze sucreries qui fabriquent trois millions de sucre blanc. C'est vers le haut de ce canton qu'était la paroisse du Bois-de-Lance, dont j'ai assez parlé. On va du Bois-de-Lance au Quartier-Morin en traversant la Grande-Rivière à la passe à Viard, première communication des habitants lorsqu'ils dépendaient de la paroisse du Quartier-Morin.

Dans le Bois-de-Lance, près de la Grande-Rivière et à une demi-lieue au-dessous du bourg de la Tannerie, est le morne à Mantègre, gros monticule détaché de la chaîne des montagnes du Bois-de-Lance. Il est présumable que la Grande-Rivière a eu autrefois son cours dans cet intervalle, parce que dans ses débordements elle s'y est jetée et qu'on a été obligé d'y placer des levées pour en être garanti. Le morne à Mantègre, qui est assez roide dans ses pentes, a servi quelquefois d'asile aux nègres marrons. Colas, surnommé *jambes coupées*, nègre esclave de M. Doze, qui fut exécuté au Bois-de-Lance, au mois de juin 1724, ne l'a rendu que trop fameux pendant quatre ou cinq ans, par les ravages de sa bande. Le surnom de Mantègre lui a été donné, dans l'origine, par l'abondance des cochons marrons qu'on y trouvait et dont on tirait le saindoux appelé *mantègre* par les Espagnols.

Enfin il n'y a plus à connaître dans la plaine que ce qu'on y nomme l'îlet de Limonade. C'est tout l'espace compris entre le

Fossé et la Grande-Rivière, que le canal du moulin de l'habitation Carbon ou Bullet borne au sud, en faisant passer une portion d'eau de la Grande-Rivière dans le Fossé, et que la mer achève d'entourer au nord. L'îlet de Limonade, dans lequel se trouve conséquemment une partie du terrain de quelques habitations du canton du Bois-de-Lance que le Fossé partage, a peut-être le terrain le plus fertile de la colonie; c'est cependant celui qu'on a laissé si longtemps en proie aux débordements et du Fossé et de la Grande-Rivière.

A ce sujet d'étonnement s'en joint un second, c'est que tandis que la Grande-Rivière pourrait procurer des moulins à presque toutes les sucreries de la paroisse, et que les eaux du Fossé grossies de la vide de l'habitation Bullet en font mouvoir sept, il n'y en ait qu'un à la rive occidentale de la Grande-Rivière, sur l'habitation de Fournier de Bellevue.

Le premier moulin à eau de la paroisse a été celui de l'habitation Bullet. M. Carbon, alors son propriétaire, étant sur les deux rives de la Grande-Rivière et du Fossé, fit une prise d'eau sur la première et jeta sa vide dans le second. L'habitation Butler en fit une sur le Fossé, au-dessus de cette vide. En vain l'habitation Brémond, riveraine de la Grande-Rivière, voulut-elle lui disputer cette possession, elle conserva la préférence due à l'antériorité de son moulin. L'habitation Castellane ou de Berghes traita avec celle Bullet pour l'eau de sa vide, et l'habitation l'Escarmotier, à son tour, avec celle Castellane, et toutes les trois concoururent à l'entretien d'une prise d'eau et d'un bâtardeau. L'habitation d'Offemont, devenue l'habitation Walsh, fit aussi un bâtardeau sur le Fossé et un moulin, et l'habitation la Chapelle, aujourd'hui Montholon, en fit un au-dessous. Comme cette dernière avait peu de chute, l'habitation Walsh a, par arrangement, consenti à en perdre deux pieds, qu'elle lui a transmis, et la première a renoncé à une servitude qu'elle avait achetée sur l'habitation Walsh pour ses canaux. M. Fournier de la Chapelle, propriétaire alors de l'habitation Montholon, avait obtenu la concession de l'eau de sa vide pour la porter sur

son autre habitation de Limonade, près de la Grande-Rivière, mais l'habitation la Chevalerie, placée au-dessous de celle Montholon, a contesté cette concession et l'a fait anéantir, et par des conventions assez récentes, l'eau de la vide Montholon est destinée au moulin de la Chevalerie ; voilà les sept moulins du Fossé.

Les paroisses de la rive ouest de la Grande-Rivière n'ont pas négligé le précieux avantage de son eau, comme le fera voir la description de la paroisse du Quartier-Morin et de la paroisse de la Petite-Anse. Les premiers moulins à eau de Limonade ont été faits par M. Fauconier.

Je suis encore obligé de dire qu'il y a plus de dix ans que divers habitants de l'îlet de Limonade songèrent à un établissement de moulins à eau, au moyen d'une écluse commune sur la Grande-Rivière, mais que cette utile entreprise a rencontré des oppositions et de la part de ceux qui ont craint qu'on ne les obligeât à un partage plus rigoureux de l'eau de cette rivière, et de celle d'autres habitants qui se sont cru autant de droits que ceux qui voulaient avoir des machines hydrauliques. De ces contrariétés est résultée la perte de l'eau, d'autant plus précieuse, que les sécheresses deviennent plus fréquentes. Ce fut en réfléchissant sur ces circonstances, qui appelaient l'industrie, que M. Verret engageait le gouvernement, au mois de mai 1783, à faire vérifier si l'eau de quelque rivière, par exemple de celle du Dondon, ne pouvait pas servir à augmenter les eaux de la Grande-Rivière, et si par une répartition éclairée de l'eau et surtout de la chute, trop peu calculée jusqu'ici, on ne pourrait pas donner ou des moulins à eau ou des moyens d'arrosement aux trois paroisses de Limonade, du Quartier-Morin et de la Petite-Anse. Ce savant hydraulicien n'a pas été écouté, et les choses sont encore ce qu'elles étaient alors.

En commençant par l'est la description des montagnes dépendantes de la paroisse de Limonade, on trouve d'abord le canton de Sainte-Suzanne, qui a pour principaux habitants des gens de couleur. On y fait un peu de café, mais beaucoup de vivres.

Plusieurs habitations sucreries viennent se terminer à la pente de ces montagnes. La difficulté de participer aux services spirituels de l'église paroissiale a porté les habitants de la partie montagneuse à solliciter l'établissement d'une succursale à Sainte-Suzanne. Elle a eu lieu sous l'invocation de cette sainte, et la première messe y a été solennellement célébrée le 23 juillet 1780. Elle est dans une savane où l'on dressait un autel ambulant, sur lequel le curé de Limonade venait offrir le sacrifice tous les six mois et baptiser les enfants. M. Fournier de Varenne, commandant de la paroisse, envoyé en 1779 pour exciter les hommes de couleur à s'enrôler pour l'expédition de Savannah, projetée par M. d'Estaing, qui était encore aux Iles du Vent, après avoir prêché pour la guerre sur le sol où se plaçait l'autel du Dieu des armées, proposa une souscription pour la succursale, et elle se monta sur-le-champ à 7,500 livres. L'un offrit les bois, l'autre la main-d'œuvre, l'autre le tableau de la patronne, à condition qu'on la ferait ressemblante à M^{me} Viviez, l'une des jolies femmes de la ville du Cap; tous se chargèrent de contribuer aux charrois; M. Bouchaud donna d'anciens ornements d'une loge de francs-maçons. L'église a été faite, un vicaire à demeure placé, un marché très-considérable, utile aux montagnes et à la plaine, établi. Par son moyen, les nègres des mornes ont connu l'aisance et il a multiplié leurs cultures.

En 1769, M. Doré, alors doyen des notaires du Cap, fit lâcher dans les cañiers de son habitation de Sainte-Suzanne, entourée de bois, 30 cailles huppées des îles espagnoles, qui y peuplèrent considérablement. Il avait pris la précaution de faire semer du millet, du sarrasin ou blé noir, de l'avoine et des grains de la colonie pour retenir ces oiseaux, qu'on trouve aussi dans la partie sud de l'île. Mais il y a plus de cinq ans que les chats marrons et plus encore les nègres les avaient presque entièrement détruits, et cet essai utile ne servira peut-être qu'à prouver encore la difficulté de faire le bien à Saint-Domingue.

Le canton des Côtelettes est aride et comme épuisé. C'est un des premiers qu'on a établis dans cette partie, et il serait

désirable qu'on le consacrat à l'éducation des animaux que chaque jour rend et plus rares et plus chers.

Le Moka-Neuf, canton auquel ce nom pompeux fut donné, parce que sa culture première était celle du cafier, est loin de le mériter à présent. Le sol, à en juger par la superficie, serait une vraie terre promise, mais à un pied de profondeur un tuf d'une argile solide arrête le pivot du cafier, de manière que cet arbuste, qui excite les espérances pendant la première et la seconde année, décline ensuite et les trompe. Au centre de ce canton est une rivière qui prend sa source au bas de la montagne connue sous le nom de la *Friandise*, et qui le sépare d'avec celui des Côtelettes. Son cours est dirigé au sud-ouest; après avoir reçu la ravine à Commissaire qui coule dans le Moka et le Fond-Bleu, elle s'appelle simplement la ravine à Picaut; elle sert de ligne de démarcation, depuis son point de jonction avec la ravine à Commissaire jusqu'à son embouchure dans la Grande-Rivière, entre la paroisse de Limonade et celle de Sainte-Rose. Sous ce titre humble de ravine, elle transporte un grand volume d'eau, et acquiert une étonnante rapidité dans les débordements. C'est au Moka que les habitants de la partie montagneuse de la paroisse de Limonade passent la revue, pour éviter leur déplacement.

Le canton du Fond-Bleu, moins favorisé que le précédent par les pluies des nords, sans doute à cause de la disposition de ses montagnes, en est bien dédommagé par la nature de son sol qui, en général, est une terre franche et un roc pourri, où le cafier réussit parfaitement et dure vingt-cinq et trente ans dans l'exposition nord. Celle au sud, plus frappée du soleil et où la terre est légère, convient mieux aux vivres du pays.

Les cantons des Bois-Blancs et du Bois-de-Lance en montagnes ne sont qu'une petite bande qui n'offre aucun détail particulier, si ce n'est qu'en 1711, on voyait au Bois-de-Lance, Pierre d'Imba, nègre libre, âgé de cent trois ans, qui avait commandé à Carthagène, en 1697, la compagnie des nègres libres de la dépendance du Cap, et Jean-Eustache Lamondière,

autre nègre libre, qui avait été enseigne de cette compagnie.

Ce que j'ai dit du Fond-Bleu donne lieu d'observer, en parlant des mornes, qu'en général la face qu'ils présentent vers la mer est peu propre à la culture du cafier. Au surplus, dans les montagnes de Limonade, cet arbuste commence à rapporter plus tôt qu'à la Marmelade et au Dondon, mais sa durée moyenne n'excède guère dix ans, parce que le sol dépouillé de sa terre végétale se refuse à en produire.

On peut évaluer à 300 milliers le café de Sainte-Suzanne; à 500 milliers celui des Côtelettes; à 700 milliers celui du Moka, et à 700 milliers celui du Fond-Bleu. Total, 2,200,000 livres pesant.

Mais, je le redis, c'est un résultat que chaque année verra décroître. Dans quelques endroits, le cafier est envahi par l'herbe à panache¹, plante dont on fait, lorsqu'elle a pris tout son accroissement, des couvertures qui durent trois fois autant que celles de têtes ou tiges de cannes à sucre. Les habitants mettent le feu tous les ans dans ces herbes à panache dont les bestiaux brouettent les jeunes pousses; mais cette méthode elle-même amène la stérilité; car les plantes dont les vents et les pluies dispersent et entraînent les cendres ne rendent rien au sol. Dans d'autres endroits, ce sol, absolument abandonné, se couvre de halliers et enfin de bois. Au bout de vingt-cinq et trente ans, il devient susceptible de rapporter du manioc pour retomber dans un état de stérilité beaucoup plus long.

On trouve plusieurs mines dans l'étendue de Limonade. La plus connue est celle d'aimant du petit mornet, dit de Limonade, ou morne à Békly, ou morne d'aimant. Le nom de Békly lui est venu d'un Anglais fort riche, auquel il a appartenu ainsi que tout le terrain placé au-dessous jusqu'à la baie de Békly, et au-dessus jusque vers le morne à Bellevue; et le nom de morne d'aimant, de sa nature. Ce morne a environ 5 carreaux de superficie; ce n'est que dans ses faces nord et sud qu'on trouve la mine qui a,

1. C'est un Andropogon. Bomare appelle cette plante *barbon*. On s'en sert aussi en Guinée pour couvrir les cases.

dans sa cassure, tout le brillant métallique ; il n'y en a point dans celles de l'est ou de l'ouest. Il est situé sur le bord nord du chemin du Cap au bourg du Trou, à un point qui irait dans le nord trouver, à environ 3,000 toises sur l'habitation Conégut, l'intervalle qui est entre le côté nord-ouest de la baie de Békly et le côté sud-est de la baie de Limonade. Cet aimant est une mine de fer noirâtre très-riche qui se montre en masses assez considérables et isolées sous sa forme métallique et qui a probablement subi l'action du feu, parce que ses parties pulvérisées sont attirables à l'aimant. Le minerai produit, à l'essai, jusqu'à deux tiers de son poids en fer. On a remarqué que le sommet de ce morne qui offre des pointes est souvent frappé de la foudre. La maison qu'on y a bâtie, à plusieurs reprises, a toujours été incendiée par le feu du ciel, tandis que le voisinage est épargné. Il est vraisemblable que la mine de fer sert de conducteur à la matière électrique de l'atmosphère et aux émanations de celle du globe terrestre.

C'est même un bruit populaire qu'une grande quantité de pierre de cette mine embarquée par M. Texier, arpenteur de la paroisse, il y a quarante ans, a causé la perte du vaisseau dont on n'a jamais eu de nouvelles. Les arpenteurs assurent que le morne à Békly agit sur leurs boussoles, et ce motif a empêché plusieurs contestations de terrain. Les environs de ce morne, au pied duquel coule, dans l'est, la ravine du capitaine François, sont cultivables ; ce qui est susceptible de servir à la culture de la canne ne s'étend pas loin. La superficie est un terreau noir et l'intérieur une marne argileuse où l'on trouve des parties calcaires séparées ; cette marne se dissout très-vite dans l'eau. Plus l'on creuse, plus la partie calcaire domine.

MM. Fournier de Varenne et Dubourg, qui ont acheté en société le morne à Békly et une portion de ses alentours, en ont tiré de la pierre. M. de Varenne en a fait prendre 80 ou 100 toises cubes. Son sommet, qui était stérile, offrait autrefois un jasmin d'une étonnante grosseur. Sa partie orientale est composée d'une pierre feuilletée, point minérale, point pesante

et qu'on nomme à Saint-Domingue pierre pourrie ou roc pourri ou roche pourrie.

On trouve dans le canton du Bois-de-Lance des traces des travaux entrepris du temps des Espagnols, pour l'exploitation d'une mine d'or. J'ai dit que sur l'habitation le Roux-des-Isles, située dans ce canton, on voyait des débris de quartz qu'on prétend avoir été tirés dans une ancienne exploitation d'une mine de cuivre. Ce canton annonce par son aridité son état de mine.

Les sables du Fossé ont montré du cuivre natif, et l'on en a trouvé un morceau aussi dans la Grande-Rivière, vis-à-vis la Tannerie, uni à un morceau de gangue quartzeuse qui constatait l'origine de ce cuivre natif. Enfin les cantons de Sainte-Suzanne et des Côtelettes contiennent des mines de cuivre qu'on avait commencé à travailler. C'est vraisemblablement de toutes ces mines que parle Herréra et qui dépendaient de Porto-Réal.

Limonade paraît avoir été très-peuplé avant la découverte de l'île. On trouve à chaque pas des débris des ustensiles des indigènes qui l'habitaient.

La côte qui borde la paroisse de Limonade au nord est digne aussi de nos observations. Dans la description de la paroisse du Terrier-Rouge, l'on a vu qu'un ester appelé de Caracol forme le côté occidental de la baie du même nom. Comme cet ester semble composer un tout solide, à cause des mangliers dont il est garni, on l'a considéré comme tel. L'intervalle qui le sépare du rivage de l'extrémité est de la paroisse de Limonade est ce qu'on a décoré du nom de baie de Limonade dont le fond va se tourner vers le fond de la baie de Békly. Sa pointe est, qui est le bout nord-ouest de l'ester de Caracol, se trouve à une lieue de la pointe de Caracol, autre bout de cet ester. La longueur du goulet de cette baie est de 280 toises sur environ 60 de large; la longueur de la baie, dirigée nord et sud, est de 600 toises sur une longueur moyenne de 400 toises; sa profondeur est de 5 à 6 pieds. C'est dans l'angle sud-ouest de cette baie, qui borde la plaine vaseuse où est la sucrerie la Chevalerie, que se jette la rivière

du Fossé de Limonade, allant presque du sud-ouest au nord-est dans la partie inférieure de son cours.

Sur la rive orientale du Fossé, à environ une lieue de son embouchure actuelle et dans la partie la plus élevée de la savane de Limonade, on a trouvé sur un terrain dépendant à présent de l'habitation Montholon, à 2 ou 300 toises des bâtiments de cette habitation, les fondements d'un fort, considéré comme celui de *la Nativité*, construit, au mois de janvier 1493, par Colomb. Ces fondements étaient de la pierre aimantaire du morne à Békly. Ils ont été démolis pour construire les bâtiments de l'habitation Destouches, à qui ce local appartenait alors.

En suivant Herréra, on voit que Colomb, venant avec ses deux caravelles pour voir Guacanaric, mouille à quatre ou cinq lieues (marines) du port Saint-Thomas (qui est celui de l'Acul à l'ouest du Cap), dans un endroit où est un passage qu'il remarqua et qui est Caracol, comme je l'ai établi ailleurs. Retourné à son bord le soir pour prendre du repos, après avoir traité avec le Cacique, sa caravelle est entraînée par les courants durant la nuit, à une demi-lieue (marine) sous le vent (dans l'ouest) de l'autre caravelle, c'est-à-dire de Caracol vers Limonade. Il fait avertir le Cacique de son naufrage, en lui faisant dire que ce malheur est arrivé à une lieue et demie (marine) de sa demeure, ce qui conduit bien vers l'embarcadère de la Petite-Anse, et marque encore Limonade pour le lieu de ce naufrage. Les Espagnols regardent cette perte comme un ordre d'en haut pour se fixer dans ce lieu, et Colomb, voulant laisser quelques Castillans dans l'île, se détermine à faire un fort des débris de la caravelle. Ayant nommé Caracol port de la Nativité, du jour où il y est entré, il veut que le fort soit le fort de la Nativité, et il est confié à trente-neuf Castillans, dont le chef est le capitaine Diego de Arena.

Maintenant il s'agit de voir comment le *Château de Colomb* (c'est le nom des ruines trouvées sur l'habitation Montholon), peut-être le fort de la Nativité.

Je lis encore dans Herréra qu'au second voyage de Colomb

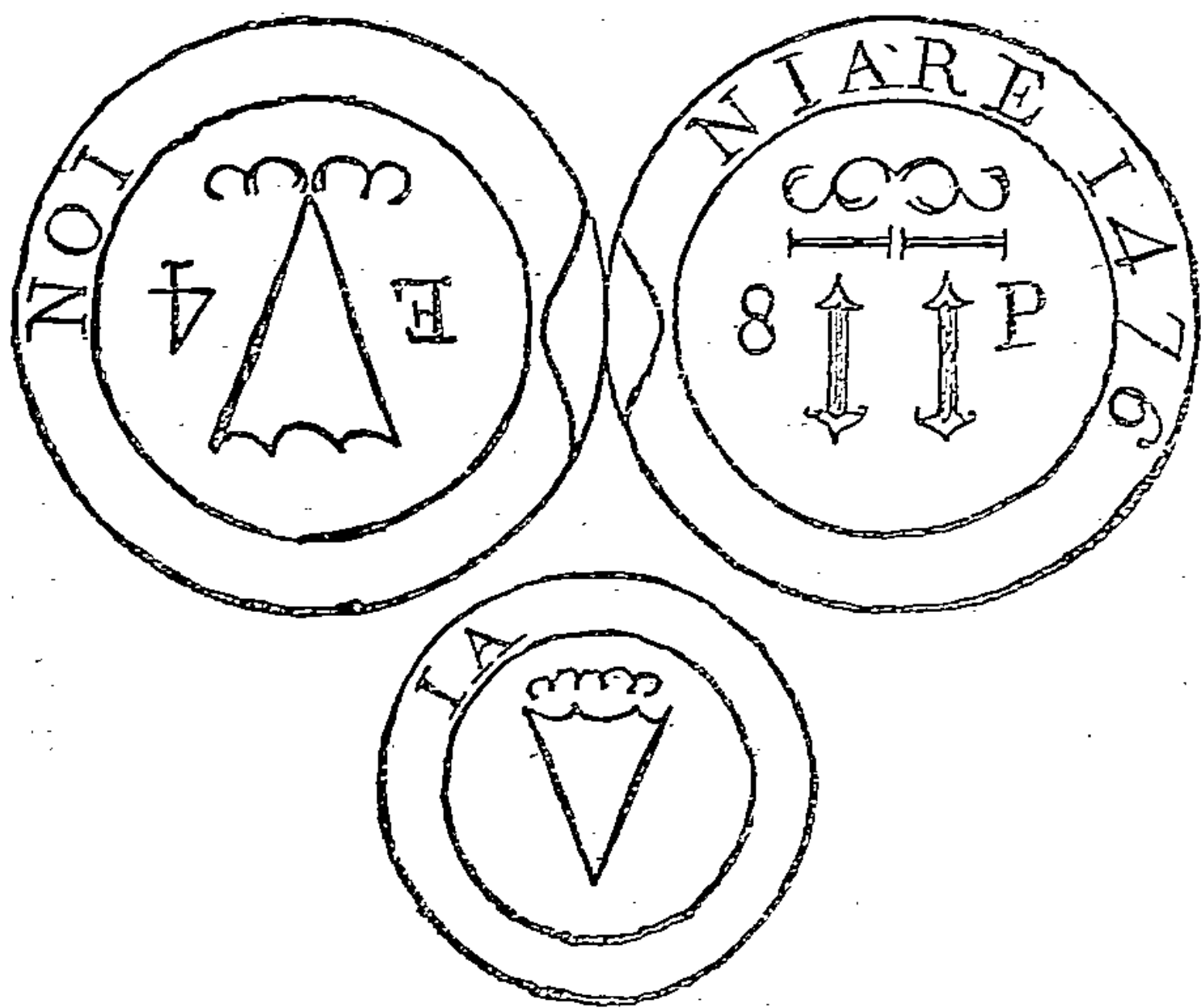
et le 27 novembre 1493, la flotte aborda à l'entrée du port de la Nativité (Caracol), où l'amiral apprend par des Indiens venus à son bord en canots, de fâcheuses nouvelles de ce fort. Que le jeudi 28 toute la flotte entra dans le port et qu'on vit aussitôt que la forteresse était brûlée ; ce qui pouvait bien être découvert de ce point, puisque de l'embarcadère de Limonade on aperçoit un pavillon bâti sur l'habitation Fournier de Varenne, à Roucou. Que Colomb descend à terre et ne trouvant personne qui pût lui rendre compte de ce qui s'était passé, il entra avec des barques dans une rivière et commanda qu'on nettoiyât un puits qu'il avait fait faire à la forteresse ; l'on n'y trouve rien, mais seulement aux environs, des habits de chrétiens, et proche de la forteresse sept ou huit personnes enterrées, que leurs vêtements firent reconnaître pour des Espagnols.

Ainsi, le fort de la Nativité n'était pas sur le rivage de Caracol : on remontait une rivière pour y aller ; et quand on rapproche ces localités des ruines trouvées sur les rives du Fossé, dont l'embouchure a dû s'avancer vers la mer, comme le reste de cette côte, et éloigner par conséquent le fort du rivage ; il est impossible de ne pas reconnaître l'identité de ces ruines avec le fort de la Nativité. Une seule chose peut embarrasser, c'est que l'historien dit un fort bâti de bois et qu'ici les fondements sont de pierres d'aimant et de briques, même d'une grande dimension (car j'en possède une que j'ai prise sur le lieu et qui a quelques marques) ; mais le fort de bois pouvait être sur une assise de briques dans un lieu qu'Herréra dit que Colomb abandonna, le 7 décembre 1493, et à cause du massacre et parce que c'était une terre fort basse où il n'y avait ni pierres ni matériaux pour bâtir.

Un fait constant, c'est que les Indiens avaient des vases et des fétiches de terre cuite, et, en supposant qu'ils ne fissent pas de briques, les Espagnols ont bien pu avec de l'argile et la manière dont les Indiens cuisaient leurs vases, faire des briques pour en composer la base de leur forteresse. Il ne leur aura pas été difficile non plus d'aller prendre des pierres au

morne à Békly. Une tradition constante appuie le fait, et l'on a encore trouvé en 1784, lors d'une fouille pour le canal du moulin de l'habitation Montholon, non loin du château, une espèce de tombeau où il y avait vingt-cinq cadavres qui n'appartenaient point à des Indiens, puisque leurs têtes n'étaient point aplaties. Ces corps dont on distinguait la charpente osseuse étaient dans la même direction et parallèlement disposés, usage que l'on sait qu'avaient les Indiens pour leurs morts : c'étaient donc des Espagnols enterrés par des Indiens. Enfin l'on a trouvé dans le même lieu des fourchettes de fer bien rouillées et des pièces de cuivre.

J'ai pris deux de ces pièces le 26 mai 1787. Les voici :



L'une est de la grandeur d'une pièce de 6 liards, mais plus épaisse ; c'est celle dont on voit les deux faces. L'autre est un peu plus petite et un peu plus épaisse ; c'est la moins conservée. Si ces pièces ont réellement appartenu aux Castellans massacrés dans cet endroit en 1493, il n'est pas étonnant qu'on ne puisse en saisir que quelques traits et encore avec la loupe, après un séjour de près de trois cents ans dans un sol encore salin et presque aquatique ; car d'environ 80 carreaux vendus par

M^{me} Destouches à M. Fournier de la Chapelle et dans l'étendue desquels étaient le fort et le tombeau, à peine un quart est-il cultivable en cannes. 6 ou 8 carreaux fournissent quelques vivres du pays pendant la saison des pluies; mais le tuf argileux de la savane de Limonade se rencontre à quelques pouces. Au delà, ce terrain ne peut produire que des acacias et des grategalles.

Colomb aura été obligé de chercher, pour placer son fort, un lieu un peu élevé, découvert, voisin de l'eau douce et il n'aurait pas pu le bâtir plus près de la mer, car dans la plaine vaseuse vers le rivage, le sol est une tourbe salineuse qui se réduit en terreau à l'air et qui s'affaisse. Le feu y a pris plus d'une fois spontanément. Ces tourbes existent ailleurs sur les bords de la mer, et notamment sur l'habitation Chantenoye, du Quartier-Morin.

On compte trois quarts de lieue depuis la pointe occidentale de la baie de Limonade jusqu'au bourg de l'embarcadère du même nom, qui se trouve placé presque nord et sud avec l'église; il en est à deux lieues et à 1,400 toises de la Grande-Rivière. Le terrain consacré à cet embarcadère court à peu près de l'est à l'ouest, en décrivant une portion d'arc. Il a environ 500 toises de longueur et contient les magasins servant de dépôt aux denrées de la paroisse, et les maisons de plusieurs ouvriers et pêcheurs, ce qui compose 32 emplacements dont 3 sont de maçonnerie, avec un premier étage, et 22 ont des maisons à rez-de-chaussée. Ce lieu, distant du Cap d'environ deux lieues et demie par mer, est susceptible de toute l'attention du gouvernement, par sa position militaire au vent du Cap et par son mouillage.

Lorsque M. de Belzunce passa à Saint-Domingue en 1762 avec huit bataillons de troupes, toutes les idées avaient pris la teinte militaire, et l'on ne s'occupa que des moyens de conserver la colonie. Ce fut à ce zèle qu'on dut la protection donnée aux embarcadères de Jacquezy et de Caracol, et M. de Villemontes, ingénieur, qui fut chargé de cette partie de fortifications, en

montra aussi un grand pour celles de la côte de Limonade.

Dès le 30 mai 1762, une ordonnance des administrateurs prescrivit une corvée publique des nègres des deux paroisses de Limonade et du Quartier-Morin, pour faire des retranchements sur la côte de la première. Cette mesure fut la suite d'une visite faite par M. le Chevalier d'Oisy, capitaine de vaisseau, et M. Amelot, ingénieur de la colonie, le 28 mai. Ayant sondé la passe de Limonade, ils dirent que les vaisseaux de guerre pouvaient y pénétrer. Le doute ayant attaqué ce résultat, les mêmes personnes sondèrent de nouveau et assurèrent qu'elles avaient même trouvé une seconde passe, encore plus spacieuse et plus commode que la précédente. Cette assurance, celle de la bonté du mouillage, firent créer trois redoutes, destinées à protéger des batteries dont la construction eut lieu en même temps, de manière que Limonade devint un poste respectable.

Au mois d'avril 1778, la corvée publique a rétabli les batteries qui sont aux deux extrémités du bourg, ainsi que les redoutes, ce qui a coûté 32,050 journées de nègres, sans compter les frais de la construction des bâtiments servant de corps de garde.

Quoique depuis 1764 le travail des ingénieurs-géographes, qui avaient été spécialement destinés à lever le plan topographique et hydrographique de la colonie, ait démontré, ainsi que celui de M. de Moulceau, directeur général des fortifications, fait en 1773, que les deux passages du récif de Limonade sont bien loin de pouvoir admettre un vaisseau de guerre, indépendamment de la difficulté d'y manœuvrer, l'on a toujours rendu l'embarcadère de Limonade assez sûr pour qu'il soit très-imprudent à l'ennemi de s'y hasarder. Les bâtiments qui peuvent y passer ne pouvant pas avoir assez d'eau pour aller jusqu'au Cap entre les récifs, ils auraient le double danger de l'entrée et de la sortie, s'ils manquaient une descente très-périlleuse, unique objet qu'ils pourraient se proposer et auquel on peut encore opposer, en quelques heures, l'inondation des terrains voisins, de manière que l'ennemi ne pourrait pas pénétrer à travers les

marais couverts de mangles qui environnent l'embarcadère ; au surplus, une prame traversée dans la passe fera toujours cesser, quand on voudra, tous les doutes et toutes les craintes sur cette partie.

Il y a en temps de guerre deux postes à l'embarcadère de Limonade, où ils sont fournis par cette paroisse et par celles de Sainte-Rose et du Dondon ; d'ailleurs la population du lieu même ajoute à sa sûreté.

Cet établissement est susceptible d'agrandissements. Ils n'ont été arrêtés que par la disette d'eau potable que les habitants de ce bourg sont obligés d'aller chercher avec des canots à la Grande-Rivière. MM. Reynaud de Villeverd, lieutenant au gouvernement général, et le Brasseur, commissaire général, ordonnateur faisant fonction d'intendant, s'étaient occupés, en 1781, des moyens de leur procurer de l'eau en y conduisant celle de la vide d'un moulin. Une modique somme de 30,000 livres eût assuré cet avantage ; le gouvernement en fournissait la moitié et les habitants du bourg faisaient le surplus par des taxes volontaires et par une imposition d'un dixième sur le loyer des maisons. Mais la fin de leur administration, injustement calomniée et réellement trop courte pour le bien de la colonie, a fait évanouir ce projet dont l'utilité a surtout été sentie lorsqu'une partie de l'armée espagnole, aux ordres de don Bernard de Galvez, a été cantonnée pendant un an dans ce bourg, où étaient établis les hôpitaux. On a été obligé de tirer du Cap, à grands frais, par des embarcations, l'eau destinée aux malades qui en auraient cependant manqué, si l'humanité des habitants n'avait pas suppléé à l'inexactitude des transports. En donnant de l'eau à ce local, on verrait un grand nombre d'ouvriers répandus dans la plaine, s'y réunir et dans quelques années la colonie compterait une ville de plus.

Il part tous les matins du Cap, pour cet embarcadère, à quatre heures, pendant les six mois des grands jours, et à cinq pendant les six autres, trois grandes barques ou *passagers* qui servent au transport des personnes, des denrées et des approvi-

sionnements et qui retournent au Cap dans la matinée. On profite, en allant de la brise de terre et l'on est ramené par celle du large; si le vent manque, les avirons sont employés. L'arrière de ces passagers, mâtés en chaloupes, est couvert par une teugue, ou petit pont de madriers qui est couvert lui-même d'une toile goudronnée qu'on rabat des quatre côtés, quand on veut être garanti de la pluie, du soleil ou du vent. Le prix du passage est de 30 sous pour les libres et de la moitié pour les esclaves. On peut apprécier, par le prix de la barrique de sucre de 1,500 livres et au delà, qui est de six francs, le tarif des autres objets. On trouve aussi au Cap de petits canots particuliers qui font ce passage pour deux gourdes.

Le fisc s'était étendu autrefois sur cette partie. Dès le commencement de 1717, ce passage fut affermé avec ceux de Caracol et de Jacquezy. Celui de Limonade donna lieu à un tarif des administrateurs, le 10 juin 1738, et au mois de décembre 1746, un premier commis des bureaux des colonies qui ne dédaignait pas les choses lointaines, fit signer à son profit un brevet de don, pour vingt ans, du produit de ce passage, comme une annexe de celui du bac du Cap, objet principal du brevet. Cet abus de pouvoir excita vainement des mécontentements et des plaintes, puisque celles-ci arrivaient précisément au premier commis qui les excitait. Les vingt années étant près d'expirer, on crut qu'un nom plus relevé que celui du premier commis ne serait qu'embelli par la même concession. En conséquence, le 8 mai 1765, M^{me} la duchesse de Brancas obtint, mais pour trente ans, le brevet de don du péage du Cap, dont on déclara, cependant, que les autres passages ne dépendaient point. Une seule barque était destinée au service du beau quartier de Limonade, durant le privilège exclusif que l'on fit cesser en 1765, et le public était mal servi.

Lorsque la Grande-Rivière est débordée, ce qui est son état habituel dans la saison des pluies, les passagers acquièrent encore plus d'utilité, parce qu'ils servent alors à entretenir la communication avec le Cap.

Dans la guerre de 1756, lorsque les croiseurs infestaient nos côtes, les denrées des paroisses situées à l'est de Limonade n'avaient point d'autre débouché, et c'était par cette voie que leurs habitants tiraient leur subsistance du Cap. Cette préférence était due à la position de cet embarcadère, dont la navigation, se faisant en dedans des récifs, est à l'abri d'être insultée par les corsaires.

L'établissement de l'embarcadère de Limonade serait encore plus fréquenté, si l'on réalisait le projet du canal du Fort-Dauphin à la baie de Jacquezy. Il sert d'asile à trente-quatre pêcheurs qui fournissent à l'approvisionnement du Cap. On y voit deux grandes manufactures de tafia. Le gouvernement l'a jugé assez important pour l'assujettir à la police des villes qui défend d'y couvrir les maisons en paille. Ce bourg est plus sain qu'on pourrait le penser. Il doit cette salubrité à l'avantage d'être placé au vent des marais. Les hôpitaux militaires qui y ont été établis ont infiniment moins perdu d'hommes que les autres, quoique leur établissement n'offrît pas les mêmes commodités.

L'embarcadère de Limonade est presque aussi ancien que l'établissement de cette paroisse. Avant 1713, il avait un corps de garde chargé de tirer l'alarme que répétait un canon, placé chez M. Fournier, lieutenant-colonel de milices.

La différence entre la hauteur de la plus grande marée, qui arrive au mois de juillet, lors de la pleine lune qui suit le solstice d'été, et la plus basse marée est d'environ deux pieds.

Le thermomètre de Réaumur, observé pendant vingt-cinq ans, dans la plaine de Limonade, dans le voisinage de la mer, ne s'est point élevé au-dessus de 28° et n'a pas baissé au dessous de 18°. La température des montagnes varie suivant l'élévation et la position des lieux. Elle va communément l'hiver de 9° à l'aurore, jusqu'à 16° dans la plus grande chaleur du jour et l'été de 18° à 22°, à moins que des jours absolument privés de brise ne le portent jusqu'à 27°, ce qui est très-rare.

On croit pouvoir évaluer à 80 ou 90 pouces la quantité

d'eau qui tombe annuellement dans la plaine. Quelquefois, dans la saison appelée hivernage aux îles du Vent, c'est-à-dire depuis le mois de juillet jusqu'à celui d'octobre, il survient de petits coups de vent qui découvrent et renversent des cases à nègres, et même des cases à bagasses, endommagent les autres couvertures de tuiles ou d'ardoises et détruisent les bananiers.

Dans le coup de vent de 1772, un cachalot fut jeté en dedans du récif de Limonade où il périt. Il infecta même jusqu'au Cap, et l'effet ne cessa que quand les requins l'eurent dépecé.

Ces coups de vent sont accompagnés de pluies excessives. C'est ce qui arriva le 17 octobre 1730, époque d'un débordement que j'ai déjà indiqué parmi ceux qui ont désolé cette paroisse. La Grande-Rivière surmonta les levées de l'habitation Bullet et vint se jeter dans le Fossé. Elle fit la même chose sur les habitations Dumesnil, Destouches et Fontenille. Malgré cette dérivation, la Grande-Rivière rompit les digues de l'habitation la Molère au Quartier-Morin; au-dessous, du côté de Limonade, les levées de celle le Fevre eurent une brèche de 150 pieds et une de 50; il s'en fit une autre sur l'habitation Miniac-Tressin et trois sur l'habitation Fournier de Bellevue qui, placée au bas de la plaine, n'était encore qu'un étang à cinq heures du soir, quoique l'inondation eût commencé à cinq heures du matin. Le vent arracha les bananiers et le manioc dans les montagnes.

Mais ces ravages instantanés, quoique grands, ne sont pas comparables à ceux de la sécheresse qui, depuis vingt ans, deviennent toujours plus fréquents.

La paroisse de Limonade a beaucoup de chemins de communication et de traverse. Les deux principaux sont ceux qui vont du Cap au Fort-Dauphin en passant l'un par le bourg du Terrier-Rouge et l'autre par le bourg du Trou. En 1720, on allait encore du Cap à Bayaha par des sentiers dont les circuits mettaient une grande distance entre ces deux points et d'où l'on venait gagner un chemin qui aboutissait au Haut du Cap. Plusieurs fois on avait prescrit l'ouverture d'une nouvelle route;

mais enfin, le 10 décembre 1720, les administrateurs ordonnèrent qu'on en pratiquerait une de 40 pieds de large, à partir du pont du Fossé et qui, allant au Quartier-Morin, passerait au sud de l'église de cette paroisse et de l'habitation Beaunay, jusqu'à rencontrer le grand chemin du Quartier-Morin, allant de l'embarcadère de la Petite-Anse au Morne-Pelé, et qui remontant ce chemin irait chercher celui de la paroisse de la Petite-Anse, au Haut du Cap. Mais comme on prévoyait que cette route ne serait pas praticable dans toutes les saisons, la même ordonnance décida qu'un chemin, déjà ouvert entre l'habitation Char-rite (aujourd'hui Duplaa) et le Fevre, serait prolongé, d'abord à l'est jusqu'à rencontrer dans Limonade le chemin qui allait du pont du Fossé à l'embarcadère, et qu'à l'ouest il irait traverser le chemin du Quartier-Morin pour aller, coupant encore celui de la Petite-Anse, gagner la passe à Any et le grand chemin du Cap.

Ces travaux furent ordonnés aux trois paroisses de Limonade, du Quartier-Morin et de la Petite-Anse, comme leur étant d'une utilité commune et l'on y joignit ceux du chemin du pont de Limonade à l'embarcadère qui devenait grand chemin, puisque le second de ceux ordonnés allait y aboutir.

Il résulte de ces détails que la communication primitive de Limonade avec le Cap, quant à la Grande-Rivière, avait lieu par le point où le chemin du Cap au Trou, coupe maintenant cette rivière; que le chemin de l'embarcadère au Fossé fut le premier pratiqué; que ce Fossé, ayant 32 pieds d'écore en écore, avait un pont que les débordements forcèrent de reconstruire en 1713, parce qu'ils détruisirent le premier, fait en 1708; que le chemin du Bois-de-Lance, qui communiquait avec le Quartier-Morin par la passe à Viard, a été le second, et qu'enfin le dernier de tous les chemins de Limonade est précisément le plus utile aujourd'hui; c'est celui qui, venant du Cap, traverse la Grande-Rivière à 1,800 toises de son embouchure et dans un point où son lit a 104 pieds de large.

On est étonné qu'une route aussi fréquentée et aussi impor-

tante soit aussi incertaine à cause du passage de cette rivière, où durant les Nords et les orages il y a quelquefois, plusieurs jours de suite, depuis 6 jusqu'à 12 pieds d'eau et même davantage ; et qu'on ne l'ait pas garantie de cet inconvénient et des malheurs qui en sont trop fréquemment la suite.

M. Barrère, lieutenant du roi au Cap, proposa au ministre, le 10 juillet 1708, la construction d'un pont sur ce passage ; et cette proposition, agréée le 8 octobre suivant, n'eut aucun effet. Le 28 septembre 1739, MM. Larnage et Maillart écrivirent au ministre pour demander ce pont, et on ne l'exécuta point. On parut s'occuper sérieusement de ce plan lors de l'arrivée de M. de Belzunce. L'escadre anglaise destinée au siège de la Havane, contrariée par les vents d'ouest et forcée de se tenir par le travers du môle, donnait de vives craintes à Saint-Domingue, précisément au moment où les orages avaient assez augmenté les eaux de la Grande-Rivière pour qu'il n'y eût pas de communication avec les parties qu'elle a dans l'est. M. de Belzunce prit alors le parti d'y faire un bac. Mais comme il était souvent à sec, l'ardeur du soleil faisait fondre le brai, et chaque jour il fallait le réparer. Quand la rivière était forte, les arbres qu'elle charriait en traînaient le bac qui disparut à son tour.

MM. de Vallière et de Montarcher arrêterent le marché du pont avec M. Renaud, entrepreneur du Cap, en 1773, sauf l'autorisation du ministre, et, quand l'autorisation vint, on ne parla plus du pont. En 1780, MM. de Reynaud et le Brasseur voulurent en réaliser le projet ; on en fit le plan. Il devait être de bois sur des piles de maçonnerie, avec une seule arche de 17 pieds d'élévation au-dessus du fond de l'eau et 20 pieds de large. D'après le devis, M. Artau, entrepreneur, se chargeait de sa construction pour 574,140 livres, et demandait 677,320 livres pour le faire avec la voûte de maçonnerie en briques. M. Barré de Saint-Venant, habitant du Quartier-Morin, en proposa un avec des chaînes de fer, et l'on ne sait déjà plus depuis longtemps qu'on aurait dû ce nouveau bienfait aux

deux chefs que j'ai nommés, si leur active administration avait duré.

On passe la Grande-Rivière presque à sec lorsqu'il n'a pas plu depuis longtemps et avec danger lorsqu'il pleut, et l'on voit des nègres de l'habitation Lefebvre arriver à la passe aux moindres crues, environner la voiture et les chevaux pour rompre le fil de l'eau et escorter ainsi d'un bord à l'autre le voyageur plus ou moins craintif, plus ou moins audacieux ; si le courant fait craindre pour des voitures pleines, on les fait passer à vide, et des nègres portent les hommes sur leur cou ou entre leurs bras entrelacés ; tandis que d'autres les entourent pour les soutenir et s'opposer au courant. Il n'est personne qui, dans ces instants, et plus encore dans ceux où le passage est absolument interdit et où quelque téméraire paye de sa vie son impatience, qui ne demande un pont ; mais la rivière rentre dans ses bornes et l'on reprend l'ordre machinal qui dirige tout à Saint-Domingue.

J'aurais dû exposer plus tôt mon impuissance de trouver l'origine du nom de Limonade, qui me paraît aussi ancien que l'établissement de ce lieu. Peut-être est-il venu de ce que ce fut un des premiers de la colonie française où l'on fit du sucre. J'aimerais cependant mieux croire, comme plus vraisemblable, que Limonade sera venu de Limon, non espagnol de l'oranger, parce que dans la plaine de Limonade et du Quartier-Morin, portion la plus riche de la partie du nord, cet arbre précieux devait être commun. Mais, on le croira à peine, on donne si peu de soin, surtout dans les cantons riches de la colonie, à ce qui est d'agrément, c'est-à-dire à ce qui ne se convertit pas en argent, qu'on trouve difficilement quelques orangers dans la plaine de Limonade et que plusieurs habitants font acheter au Cap les citrons nécessaires à l'usage domestique de leurs maisons. Il est vrai que depuis environ trente ans on a remplacé dans la plaine du Cap les haies, qui étaient toutes de citronniers, par des haies de campêche.

La population de Limonade est une des plus considérables

de la colonie. On compte dans la plaine environ 200 blancs, 200 affranchis (dont la plupart sont réunis dans un point de la savane de Limonade, près le chemin du Cap au Terrier-Rouge, où ils forment une bourgade) et 8,000 nègres. Les mornes peuvent avoir 260 blancs, 300 affranchis et 5,000 nègres; ce qui offre un total d'environ 14,000 individus, dont 290 portant armes. Les affranchis étaient bien plus nombreux qu'à présent, avant l'expédition de Savannah, puisque la paroisse de Limonade avait alors une compagnie de quarterons de 60 hommes, une de mulâtres de plus de 100 et 35 nègres libres; et il y avait sûrement beaucoup d'individus qui échappaient aux revues.

La première compagnie de cavalerie-milice de Limonade était commune aux deux autres paroisses du Quartier-Morin et de la Petite-Anse, on la forma au mois de novembre 1700, et M. Garnier en fut nommé capitaine le 15 du même mois. Sa commission porte que c'est en considération des services qu'il a rendus et à l'expédition de Carthagène et au combat de Limonade où il a été également blessé.

Limonade, si peuplé de blancs lors de son établissement, n'en avait que 80 portant armes en 1713.

Cette paroisse donne son nom à l'un des cinq quartiers de la partie du nord, qui comprend en outre les paroisses du Quartier-Morin, de Sainte-Rose, du Dondon et de la Marmelade; elle dépend du commandement et de la sénéchaussée du Cap.

On compte de l'église de Limonade

	lieues.		lieues.
Au Cap.	6	Au bourg du Trou.	3
A Roucou.	4	— de l'embarcadère	
Au Bois-de-Lance.	2	de la Petite-	
A Sainte-Suzanne.	4	Anse.	3 1/2
Aux Côtesfrites.	5	— de Sainte-Rose.	3
Au Moka-Neuf.	7	A l'église du Quartier-	
Au Fond-Bleu.	9	Morin.	2

Limonade a fourni des littérateurs et des hommes dignes

d'éloge, ou a été habité par eux. On peut citer parmi les premiers M. de Chabanon, de l'Académie française et de celle des belles-lettres.

M. Chabanon de Maugris, son frère, connu par un essai de traduction en vers d'un livre des Odes d'Horace; par la *Pastorale de Philémon et Baucis*, opéra, et qui donna à vingt et un ans des mémoires admis parmi ceux des savants étrangers, publiés par l'Académie des sciences; il a été enlevé trop tôt aux lettres.

Parmi les seconds, on doit nommer M. le Gentil de la Barbinais, habitant de ce quartier, né à Saint-Malo. Il s'embarqua le 30 août 1714 sur le vaisseau *le Vengeur*, du même port. Arrivé au Pérou, il se mit sur un autre vaisseau qui allait à la Chine. Après y avoir séjourné près d'un an, il vint débarquer au port de Gênes en 1718. M. le Gentil est le premier Français qui ait fait le tour du monde, ou du moins qui ait écrit ses voyages; et on lui doit des notions exactes sur la Chine. Ses ouvrages, imprimés à Paris en 1727, en trois volumes in-12, sont cités avec éloge par Buffon et Voltaire, et ont obtenu les suffrages de Fontenelle, qui dit dans son approbation pour la censure en 1724 : « Je crois que cet ouvrage sera instructif pour le fond des choses, et agréable par la manière dont il est écrit. »

Au retour de son voyage, M. le Gentil s'attacha au cardinal de Rohan et le suivit à Rome en qualité de secrétaire d'ambassade. Il a aussi publié une *Histoire du conclave*.

M. le Gentil, devenu commissaire-ordonnateur au Cap, y épousa une demoiselle Fournier. Ce littérateur estimable est mort à Nantes, vers 1740.

On doit à M. Dureau de la Malle, autre habitant de ce quartier, une traduction estimée du *Traité des Bienfaits* de Sénèque.

M. Mosnereau, aussi habitant de Limonade, a donné une *Description de l'Indigo et de sa culture*, en un volume in-12.

Limonade a eu pour curé le Pers, jésuite, auteur des

mémoires sur lesquels le père Charlevoix, son confrère, a écrit l'*Histoire de Saint-Domingue*.

Le père Archange, mort curé à Limonade, a publié un grand ouvrage sur l'astronomie.

Au nombre des autres hommes qui ont honoré ce lieu, on doit compter :

1^o M. Garnier, auteur de la famille Tabary-Garnier, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. Il marcha au siège de Carthagène à la tête d'une compagnie de Limonade, où il avait M. Louvet pour lieutenant et M. Maurice pour enseigne. Ses heureuses qualités et son rare courage le firent choisir pour doyen du conseil supérieur du Cap à la création de cette cour, lorsque la colonie avait encore besoin de guerriers jusque dans ses magistrats, et que les traits de valeur étaient un titre à toutes les récompenses.

2^o M. Fournier, qui marcha aussi au siège de Carthagène et qui fut choisi pour conseiller du conseil du Cap, en 1781. Cet habitant, le même que j'ai nommé pages 189 et 212, est peut-être de tous les colons de Saint-Domingue celui dont la fortune a été la plus remarquable, puisqu'il laissa, à Limonade, une sucrerie à chacun de ses trois fils et à chacune de ses trois filles.

3^o M. Fournier de la Chapelle, fils du précédent, créole, mort ancien procureur général du conseil du Cap, avait fait réussir parfaitement le mûrier blanc, venu d'Europe, sur son habitation de Limonade (où une allée de palmiers de près de 1,000 toises de long offre un spectacle majestueux). Il y sema aussi beaucoup de lilas des Indes ou Azedarack dont on fait des chevrons et des cercles passables. M. de la Chapelle avait fait, en outre, pour améliorer différents fruits des pays, des tentatives très-heureuses que l'on n'a pas été jaloux de suivre ni d'imiter.

M. de la Chapelle est le premier qui ait mis en pratique l'inoculation à Saint-Domingue, d'une manière étendue; il inocula ses nègres en 1767 et eut le plus heureux succès.

4° L'estime générale nomme encore M. Fournier de Varenne, petit-fils de M. Fournier, auteur de plusieurs mémoires utiles, de la Chambre d'agriculture du Cap, dont il a été membre. Citoyen précieux pour un pays devenu sa patrie à l'âge de dix-neuf ans, il avait conçu l'idée d'une encyclopédie coloniale; mais des devoirs de famille l'ont empêché de suivre ce projet. L'armée espagnole, cantonné à Limonade en 1782, a assez éprouvé en lui, et a assez répété combien un commandant de quartier éclairé et chéri peut être utile. L'amour filial l'a ramené après vingt-six ans dans Saint-Malo, sa ville natale; mais Saint-Domingue n'oubliera jamais ses vertus privées et publiques, et le service qu'il lui a rendu en l'enrichissant avec M. Duvernet, habitant du Limbé, du bambou, dont mille usages sont l'éloge.

Le bambou apporté à Saint-Domingue avait été pris sur l'habitation Rochechouart, à la Martinique, où il était connu depuis quelques années. On l'embarqua sur le vaisseau du roi *l'Hector*, en 1759, et il fut planté sur l'habitation Portelance, près l'embarcadère de la Petite-Anse. La première bouture fut remise à M. de Varenne, qui la mit sur l'habitation Fournier de Bellevue à Limonade. Les premiers bambous qu'elle produisit fournirent les chevrons d'un bac à vésou qui a duré dix-sept ans; on les avait employés avant leur parfaite maturité. Combien il est regrettable que l'insecte qui détruit le bambou à Saint-Domingue devienne chaque jour plus commun!

M. de Varenne a aussi tenté de naturaliser le peuplier d'Italie que lui avait envoyé M. le Fer de Beauvais, de Saint-Malo. Cet arbre poussait des branches avec force, les feuilles étaient plus larges et d'un vert plus foncé qu'en Europe, mais dès que les tiges avaient atteint 10 ou 12 pieds, elles périssaient. On en planta sans succès au bas de Limonade, à Roucou et sur l'habitation Duplaa, au bas du Quartier-Morin.

Le saule a aussi assez bien réussi à Limonade, mais les branches étaient cassantes. Il est vrai qu'il n'était pas près de l'eau, voisinage qui le rendrait peut-être plus souple; au reste, on peut s'en consoler, lorsqu'on sait que l'osier ne vaut pas les

lianes, dont la nature est si prodigue à Saint-Domingue.

M. Fournier de Varenne a eu aussi l'avantage de pratiquer l'inoculation sur son habitation à Roucou, en 1772, sur 98 sujets de tout âge. Il fit même un petit catéchisme d'inoculation que la contagion de la petite vérole rendit très-utile, dans la même année, et qui, quoique resté manuscrit, devint le guide de beaucoup d'habitants.

VII

PAROISSE SAINTE-ROSE.

IMPROPREMENT APPELÉE PAROISSE DE LA GRANDE-RIVIÈRE.

Rien n'est aussi commun à Saint-Domingue que de trouver des rivières désignées sous la dénomination de *Grande-Rivière*, qui serait déjà vicieuse, n'exprimât-elle qu'une idée de comparaison, parce qu'on ne sait quel en est le terme positif, mais qui l'est doublement par sa simplicité. A combien plus forte raison doit-on blâmer l'usage qui a fait adopter le nom de Grande-Rivière pour celui d'une paroisse, surtout en abandonnant le nom de Sainte-Rose qu'elle a reçu dès son origine. Je crois donc faire une chose conforme à la raison et m'élever contre un abus réel des mots, que de rétablir l'appellation primitive de cette paroisse, et je ne dirai jamais que la paroisse Sainte-Rose.

Cette paroisse est, pour ainsi dire, formée par une gorge de montagnes qui a environ 6 lieues de profondeur sur à peu près 3 lieues dans sa plus grande largeur. Il faut compter Sainte-Rose pour une paroisse de plaine.

Cette paroisse a au nord, d'abord un petit point de la paroisse du Quartier-Morin, c'est celui qui est au nord de la Tannerie; puis la paroisse de Limonade, en suivant la Grande-Rivière et allant aux mornes du Bois-de-Lance, des Bois-Blancs, des Côtelettes et à la crête des Giraumons jusqu'au n° 43 des limites

espagnoles. Là, Sainte-Rose trouve pour limite, à l'est, le territoire espagnol, en suivant encore le cours de la Grande-Rivière jusqu'au corps de garde espagnol de Bahon, à l'embouchure du ruisseau de ce nom, où est la pyramide n° 44 ; les montagnes de Bahon jusqu'au corps de garde de la Vallée ou du Bail (qui, comme celui de Bahon, a 4 sergent et 4 hommes), ce qui comprend les pyramides n°s 45, 46, 47, 48, 49 et 50 des limites.

La paroisse Sainte-Rose est terminée, au sud, par la chaîne de la Montagne-Noire qui la sépare aussi de la compagnie espagnole ; et par la prolongation de la ligne des frontières jusqu'à la pyramide n° 97, qui est aux sources de la ravine Mathurin. Enfin la paroisse Sainte-Rose a pour terme à l'ouest, d'abord la paroisse du Dondon dont elle est séparée par le prolongement de la première chaîne de montagnes partant du Cibao, et dont un embranchement latéral, qui vient former la crête du grand Gilles, sépare la paroisse Sainte-Rose de la paroisse la Petite-Anse jusqu'au point où cette crête, prête à se terminer proche le bourg de la Tannerie, a Sainte-Rose de côté, et de l'autre une petite portion de la paroisse du Quartier-Morin.

C'est au milieu du fond de la gorge Sainte-Rose que coule la Grande-Rivière, déjà connue du lecteur par la description de la paroisse de Vallière et de celle de Limonade, et que les naturels appelaient *Guaraouai*. Elle traverse Sainte-Rose qui est fort exposée à ses débordements dans toute sa partie plane.

C'est dans cette partie, à environ 2,000 toises du bourg de la Tannerie, qu'est l'église de Sainte-Rose. Elle est de bois et mal bâtie. Le presbytère est de maçonnerie et commode. Quelques cases réunies autour de cette église forment une espèce de bourg, habité par une quarantaine d'individus. C'est le lieu du marché et du rassemblement des milices de la paroisse pour passer les revues. Sainte-Rose a fait partie de la paroisse du Quartier-Morin jusqu'en 1712, qu'elle-même fut érigée en paroisse, et jusqu'au mois de décembre 1749 leurs milices ne formaient qu'une seule compagnie.

Ce lieu était originairement célèbre par l'indigo et surtout par le tabac qu'il produisait, et le succès de la culture de ces deux plantes avait beaucoup accru le nombre des habitants, lorsqu'un affreux débordement vint presque l'anéantir, le 18 octobre 1722. Les eaux parvinrent à une si prodigieuse hauteur, que tout l'intervalle de l'un des côtés de la gorge jusqu'à l'autre devint le lit de la rivière : demeures, hommes, animaux, ustensiles, meubles, tout fut emporté; ce désastre ayant duré pendant vingt-quatre heures, il y eut près de 200 personnes noyées. Arrivée dans la plaine, la rivière y continua ses ravages, et Limonade, le Quartier-Morin et la paroisse de la Petite-Anse eurent leur part du malheur. Ceux des habitants de Sainte-Rose qui échappèrent aux eaux restèrent sans vêtements, sans subsistance, sans abri. Des aumônes considérables, des quêtes multipliées, montrèrent bien l'intérêt des habitants de la dépendance du Cap pour ces infortunés, mais elles n'égalèrent pas les pertes. Plusieurs colons furent obligés d'abandonner leurs terres où la rivière avait laissé du galet au lieu d'un sol cultivable; d'autres parce qu'ils avaient perdu, avec leurs nègres, tous leurs moyens de culture.

Ce changement subit dans la fortune d'une foule de citoyens offrait un contraste d'autant plus frappant que les colons de Sainte-Rose étaient renommés par leur amour pour une vie pleine de jouissances. Des consciences d'autant plus émues que la désolation était encore récente se rappelèrent que le père Méric, jésuite, curé de cette paroisse, le même qui, saintement indigné de la conduite de ses paroissiens, s'était écrié lors d'un panegyrique de la patronne, « *sainte Rose de Lima, morte vierge, quoique créole!* » avait encore tonné contre les plaisirs mondains, huit jours avant le débordement, et avait fini par dire que dans peu le Seigneur ferait sentir qu'on ne l'outrageait pas impunément.

Beaucoup de ravines se déchargent dans la Grande-Rivière, sur le territoire de Sainte-Rose. Les principales sont celles à Picaut, qui descend du Fond-Bleu; celle à Marion, qui vient de

l'espagnol; celle de Gambade, qui sort de la Montagne-Noire, et celles du Joli-Trou et du Fond-Chevalier, qui prennent leur source l'une à la Montagne-Noire, et l'autre aux Bois-Rouges.

Une autre ravine apporte un tribut considérable : elle s'appelle Caracol, descend du canton des Écrevisses qui est de la paroisse du Trou, et forme un saut assez curieux. Quatre cascades d'environ 25 pieds de largeur, et dont la hauteur varie depuis 8 jusqu'à 15 pieds, tombent successivement dans des bassins de 20 pieds de large, très-profonds et très-poissonneux, dont le dernier est terminé par une vaste plate-forme de pierres. Quatre autres cascades surmontent les autres; mais tombant verticalement et étant bordées de rochers inaccessibles, elles ne peuvent être mesurées que de l'œil, qui juge qu'elles sont moins larges que les autres, et qui fait passer dans l'âme l'impression majestueuse produite par ce site environné d'arbres épais.

On ne doit donc pas s'étonner que les inondations soient fréquentes à Sainte-Rose, où l'on parle surtout de celles de 1722 et de 1724, de celle de 1772 qui emporta des maisons placées à 200 toises de ses rives, et enfin de celle du 18 octobre 1780, qu'on croit avoir surpassé toutes celles qui l'ont précédée.

La paroisse Sainte-Rose compte 3 sucreries, dont une ne fait que du sucre brut, 329 cafeteries, 2 hattes, 1 entrepôt, 3 indigoteries, une cotonnerie, une cacaotière et 67 places à vivres. Le terrain ne jouit pas en général d'une haute réputation : dans quelques lieux c'est une terre fort légère; dans d'autres, la surface touche presque à une espèce de tuf argileux, surtout lorsqu'on approche du sommet des montagnes. Il faut cependant excepter les hauteurs de la Montagne-Noire et du Joli-Trou, où il se trouve des parties très-fertiles.

Cependant la culture des vivres donne dans cette paroisse des produits si abondants, que plusieurs sucreries de la plaine y ont ce qu'on nomme de *petites places*, d'où elles tirent tous ceux qui leur sont nécessaires, et que, dans des temps de disette, le

Fort-Dauphin lui-même y trouve de quoi faire subsister ses ateliers par le secours des bananes et de la cassave.

Comme tous les autres lieux de la colonie, Sainte-Rose est subdivisée en cantons, qui ont chacun leur dénomination particulière. En suivant le cour de la Grande-Rivière, lorsqu'on entre dans cette paroisse par le bourg de la Tannerie, on les trouve dans l'ordre où je vais les nommer

Rive droite.

L'Acul-de-Deux.
Le Gros-Nez.
Partie de la ravine à Fourmy ou à Goyard.
Les Épineux.
Caracol.
Le Fourq-de-Caracol.
Les Perroquets.
La Ravine-des-Roches.
Les Giraumons.
Le Bois-de-Pins.
Les Genypayers.
Les Petites-Mares.
Les Crêtes-à-Marcant.
Les Crêtes-Plates.
Le Picaut.

Rive gauche.

La Tannerie.
La Petite-Guinée.
Le Grand-Gilles.
Les Crêtes-du-Dondon.
Le Camp (de Biros).
Le Grand-Cormier.
Le Petit-Cormier.
Le Bourg.
La Grande-Guinée.
Le vieux Canton-des-Allemands.
Le Fond-Chevalier.
Le Bois-Rouge.
Le Piton-de-Roche.
Le Joli-Trou.
La Belle-Crête.
La Ravine-à-Gambade.
La Crête-à-Gauthier.
La Montagne-Noire.
Bellevue.
La Ravine-à-Trianon ou à Parisien.
La Ravine-des-Bananiers.
La Ravine-de-la-Banque.
Bahon.
Le Canton-des-Allemands.
Le Bay.

Il n'est presque aucun de ces noms dont on ne trouve l'étymologie dans celui d'un habitant, dans la nature du sol ou des productions, ou dans la forme du lieu.

Les chemins de Sainte-Rose sont assez beaux pour toutes sortes de voitures, et l'on peut s'enfoncer en chaises jusqu'à

quatre lieues dans la gorge, mais c'est avec l'inconvénient d'y passer sept fois la Grande-Rivière. On peut cependant aller d'un bout à l'autre de la paroisse sans traverser cette rivière, mais ce chemin n'est praticable qu'à cheval et pour des animaux de charge.

La température est douce à Sainte-Rose, et même sur le haut de la Montagne-Noire on a vu le thermomètre à 9° au-dessus de glace pendant la nuit. Les plus beaux légumes, de superbes fleurs et de larges artichauts croissent sur cette montagne, où plus d'un habitant de la ville du Cap et même de la plaine a recouvré la santé qu'il était allé chercher dans ce climat dont le froid semble piquant par son contraste avec les chaleurs des tropiques.

On évaluait à 90 pouces l'eau que les pluies donnaient annuellement à Sainte-Rose. Mais Saint-Domingue devient chaque jour plus sec, et même depuis quelques années on ne peut guère compter que les deux tiers de cette quantité. Les Nords et les orages font pleuvoir, mais ces derniers y exercent une plus grande libéralité, puisque les six mois pluvieux sont comptés d'ordinaire de juin à novembre, et qu'ils donnent les $\frac{7}{10}$ des jours de pluie et les $\frac{5}{8}$ de la quantité d'eau de l'année. Le climat de Sainte-Rose est assez favorable à ses habitants pour qu'on y voie beaucoup de sexagénaires. C'est de tous les endroits de la colonie celui qui a montré le plus de centenaires.

Parmi eux, l'on doit citer le capitaine Vincent Ollivier, nègre libre, qui a été inhumé dans cette paroisse, le 14 mars 1780, âgé d'environ *cent vingt* ans. Vincent, qui était esclave, suivit M. Ollivier son maître, en 1697, au siège de Carthagène. Comme il en revenait sur un bâtiment de transport, il fut fait prisonnier et mené en Europe où les Hollandais le rachetèrent avec seize autres, qui furent tous envoyés en France. Vincent, qui frappait par sa haute stature, fut présenté à Louis XIV. Ayant pris de la passion pour la vie militaire, Vincent alla faire les guerres d'Allemagne sous Villars, et à son retour à Saint-

Domingue, M. le marquis de Château-Morand, alors gouverneur général, le nomma, en 1746, capitaine général de toutes les milices de couleur de la dépendance du Cap, d'où lui était venu le nom de *Capitaine Vincent* sous lequel seul il était connu, et qu'on lui donnait lors même qu'on lui adressait la parole. La conduite de Vincent et ses vertus, qui étaient parvenues à rendre le préjugé muet, lui obtinrent l'épée du roi avec laquelle il se montrait toujours, ainsi qu'avec un plumet. Vincent était admis partout; on le vit à la table de M. le comte d'Argout, gouverneur général, assis à ses côtés et moins enorgueilli de cette marque d'une insigne prédilection que celui qui la lui avait accordée. Il donnait à tous les hommes de sa classe un exemple précieux, et son âge et une mémoire extrêmement fidèle le rendaient toujours intéressant.

Je l'ai vu dans l'année qui précéda sa mort, rappelant ses antiques prouesses aux hommes de couleur qu'on enrôlait pour l'expédition de Savannah, et montrant, dans ses descendants qui s'étaient offerts des premiers, qu'il avait transmis sa vaillance. Vincent, le bon capitaine Vincent, avait une figure heureuse, et dans le contraste de sa peau noire et de ses cheveux blancs se trouvait un effet qui commandait le respect. Aimé de tous tant qu'il vécut, content de son humble fortune dans la possession d'une habitation au canton des Bois-Blancs, et dans la jouissance d'une pension de 600 livres que MM. d'Ennery et de Vaivre lui avaient accordée, le 8 juillet 1776, sur le trésor public, ce vénérable vieillard a emporté à sa mort des regrets universels.

Le 26 janvier 1780, on a vu mourir à Sainte-Rose, Nanette, négresse libre, âgée de *quatre-vingt-dix* ans;

Le 14 mai, Hélène Desle, veuve en premières nocces de Richard Boutinot, en secondes de Mathurin Lamare, et en troisièmes de Pierre le Grand, demeurant au canton du Joli-Trou, âgée de *cent* ans;

Le 29 décembre, Catherine, négresse libre, de nation Timbou, à *quatre-vingt-dix* ans;

Le 28 mars, Marie-Jeanne, négresse libre, du canton du Joli-Trou, âgée de *quatre-vingt-dix* ans ;

Le 31 mai, Jeanne, négresse libre, à *cent* ans ;

Le 5 septembre, Pierre Télémaque, affranchi par M. Legendre, à *quatre-vingt-dix* ans ;

Le 18 novembre, Marie Magdelaine, négresse libre, Arada, à *cent* ans ;

Le 14 février 1782, Catherine Rousseau, négresse libre, veuve de Julien Vital, à *quatre-vingt-quinze* ans.

Sainte-Rose a encore perdu depuis une blanche de *cent* trois ans, et il y a peu de temps qu'une autre, plus que *centenaire*, existait encore.

Enfin le 1^{er} septembre 1786 est mort René Aglon, nègre libre, à *cent dix* ans.

On remarque aussi dans cette paroisse, que les terrains de la partie occidentale sont presque les seuls qui aient des pierres calcaires, et que presque tous ceux de l'orient sont garnis de pierres vitrifiables. On avait prétendu qu'il existait une ardoisière dans la paroisse, mais ce fait ne s'est point vérifié.

La population de Sainte-Rose est de 650 blancs, 950 affranchis et 9,500 esclaves. Des 1,600 libres, 500 sont portant armes. Les milices de cette paroisse fournissent, durant la guerre, leur contingent au service des corps de garde de Caracol, de Limonade et du grand carénage du Quartier-Morin.

En général, les habitants de Sainte-Rose, sans être tous riches, sont très-occupés de se procurer toutes les jouissances d'une vie que des moralistes sévères pourraient trouver un peu épicurienne, et la fête de la paroisse est célèbre par les amusements dont elle est l'occasion. On y aime la bonne chère et le jeu. Il est fâcheux que ce goût de dissipation n'ait pas banni un esprit de susceptibilité, qui rend les combats singuliers fort communs, dans un lieu où tout le monde devrait sentir que la concorde est le premier assaisonnement du plaisir. Cette humeur irritable et le soin de contenir un grand nombre de gens de couleur ont rendu difficiles les fonctions du commandant des milices

de cette paroisse, auquel l'heureux talent du conciliateur est nécessaire, talent qui n'exclut pas le besoin de fermeté.

La réputation de salubrité dont jouit la paroisse Sainte-Rose avait déterminé à y faire cantonner, en 1719, deux compagnies des troupes détachées de la marine, et ce territoire a eu d'autres cantonnements, mais par d'autres motifs.

Toutes les personnes qui ont examiné Saint-Domingue militairement se sont accordées à regarder Sainte-Rose comme le premier point d'une retraite intérieure dans la partie du nord, et comme importante à cause de la nature de ses communications avec le Dondon, par des gorges qui s'ouvrent dans le territoire de Sainte-Rose. M. de Belzunce, arrivé à Saint-Domingue dans des circonstances où l'on devait regarder cette colonie comme très-menacée, et avec la mission difficile de la conserver au pouvoir de la France, ne laissa pas Sainte-Rose et le Dondon sans songer à leur utilité. Sachant que sous le ministère de M. de Maurepas, M. le maréchal de Noailles avait été fort occupé de l'idée d'établir une place forte au Dondon, et croyant que la conservation des troupes venues avec lui exigeait une mesure à laquelle s'alliait son système défensif de la colonie, il fit former des camps à Sainte-Rose et au Dondon. Des baraques furent placées, notamment au bas de la gorge du Grand-Gilles, à une demi-lieue du bourg de la Tannerie, près de l'habitation Fontenelle; ce camp, qui avait devant lui un ancien lit de la Grande-Rivière, se nommait le *camp Biros*.

De ce camp, la communication avec le Dondon se divise en deux branches. Celle de la droite passe par la gorge du Grand-Gilles, qui a 1 lieue de long sur 500 toises dans sa plus grande largeur, mais qui se rétrécit dans plusieurs points et tellement dans un, que les deux côtés des montagnes ne laissent entre eux que l'intervalle du chemin. Il n'y a que 2 lieues du camp Biros au bourg du Dondon.

La communication de la gauche est par la gorge de Sainte-Rose même. On y traverse un ancien lit de la Grande-Rivière dans quatre points. D'abord deux fois sur le terrain Fontenelle,

puis à 150 toises de l'église de Sainte-Rose et plus loin encore. Le chemin continue ensuite près de l'habitation Grand-Jean et va se joindre à la gorge du Joli-Trou, qui est à une demi-lieue au-dessus de l'église.

Cette gorge du Joli-Trou a une lieue de long sur un quart de lieue de large, dans sa plus grande largeur, comptée du pied d'une montagne à l'autre. A environ un tiers de son étendue, elle se divise en deux branches. La première traverse plusieurs fois la ravine du Joli-Trou et la seconde est ce qu'on appelle le *Fond-Chevalier*. Ces deux branches se réunissent dans leur plus grande profondeur où est la jonction des chemins des deux petites gorges. Mais de là ce chemin se partage encore en deux. L'un monte la Belle-Crête et la traverse pour arriver au bois de la Porte jusqu'à la limite espagnole, qui est à environ 4 lieues de l'église Sainte-Rose; l'autre, après avoir passé les Bois-Rouges, parvient au Dondon, proche l'église de ce lieu, qui, soit par la communication de la droite, soit par celle de la gauche, se trouve à environ 3 lieues de celle de Sainte-Rose.

Entre l'église de Sainte-Rose et l'habitation Grand-Jean, il y a encore une communication avec le Dondon. A une passe de la ravine des Cormiers, le chemin se divise en deux, la fourche de la gauche va joindre le chemin du Dondon à l'habitation la Bretonnière, située à une petite lieue du bourg du Dondon, et celle de la droite va trouver le même chemin à l'habitation Dupuy, au sommet de la gorge du Grand-Gilles et à environ 1,000 toises au-dessous de l'habitation la Bretonnière.

Ce fut encore à la même époque du mois de mai 1762 que le chemin de la gorge du Grand-Gilles fut rendu praticable aux voitures pour le transport des approvisionnements, des munitions, etc., depuis la Tannerie jusqu'au haut de cette gorge. On sentit bien dès lors que dans des montagnes où il fallait couper et remuer des terres pour combler des points bas, on obtiendrait difficilement un chemin solide et durable, on était même très-enclin à lui en préférer un par le Bonnet qui, quoique plus long, à la vérité, était plus utile à la plaine du Cap et

à la partie montagneuse même ; mais il fallait pour cette route 90,000 journées d'ouvriers lorsque l'autre n'en exigeait que 27,000, et cette dernière considération l'emporta. La paix arrivée en 1763 et le défaut d'entretien ont ramené le chemin du Grand-Gilles à ce qu'il était auparavant, et ils n'ont laissé du camp Biros, construit pour recevoir trois bataillons, avec magasins, hôpitaux et autres établissements, que le souvenir de ce que des corvées énormes ont coûté aux habitants.

Cependant ces constructions servirent, au mois de novembre et de décembre 1764, à recevoir environ huit cents Allemands et Acadiens. Le trésor public acheta du terrain pour leur procurer les moyens de subsister. Chaque famille avait, au mois de janvier 1765, sa cabane, et quatre carreaux de terre avec un petit jardin ensemencé. Le 24 décembre suivant, on fit partir pour le Môle les cent soixante et onze individus qui restaient, tout le reste était mort. Ces malheureux Allemands faisaient partie de ceux immolés par milliers dans l'entreprise mal combinée de Cayenne. Et on a déjà besoin, vingt-quatre ans après, d'expliquer comment des cantons de Sainte-Rose ont reçu leur nom de la transplantation de colons très-exotiques pour le climat de Saint-Domingue.

A la guerre de 1778, Sainte-Rose avait repris un peu de l'existence qui tient à sa position militaire. On y fit construire une batterie et un retranchement dans le plus étroit du chemin au sud du bourg de la Tannerie et plus loin des magasins, des fours et une poudrière pour recevoir les munitions de tout genre, d'abord entreposées dans les bâtiments de la sucrerie Fontenelle.

La position géographique de la paroisse Sainte-Rose, les difficultés que la Grande-Rivière opposent quelquefois à la communication de certaines parties avec d'autres, et, par exemple, celle du canton de Bahon avec l'église dont elle est éloignée de 4 lieues, ont été cause qu'on a formé à Bahon un cimetière pour faire les inhumations, lorsqu'on ne pourrait pas aller à la paroisse. Ce parti en quelque sorte forcé, dans un pays où la putréfaction des corps est très-rapide, aurait dû être accompa-

gné de la précaution de faire attester ces inhumations sur les registres paroissiaux, mais elle a été négligée, et ce n'a été qu'après en avoir été averti par des circonstances particulières que le conseil du Cap, par arrêt du 20 octobre 1785, a prescrit la recherche de toutes les sépultures antérieures et a commis un habitant notable pour exercer, à l'avenir, une espèce de vicaariat dont la principale fonction est de constater, dans une forme probante, quels sont les individus qu'on enterre à Bahon, afin de conserver des preuves utiles à l'état civil des citoyens.

La paroisse Sainte-Rose a été la première de la partie du nord où l'on a vu se naturaliser des abeilles tirées de la partie espagnole qui les tenait de la Hayane. M. Brulé, habitant au Joli-Trou, s'étant occupé de l'éducation de ce laborieux insecte, il y a trouvé une utilité réelle, puisque avant 1783 il vendait la pinte de miel une gourde. Cette valeur avait déjà déchu de la moitié en 1788.

Le bourg Sainte-Rose est à

6 lieues du Cap.	4 lieues de l'église du Quartier-Morin.
3 1/2 de l'église de la Petite-Anse.	3 — — de Limonade.
	3 — — du Dondon.

Une ligne tirée nord et sud de l'église de Sainte-Rose irait aboutir à la mer, dans l'est de l'embouchure de la petite rivière du Quartier-Morin et à environ 5 lieues de cette église.

Sainte-Rose est du quartier de Limonade et du commandement et de la sénéchaussée du Cap.

Il y avait, en 1717, un chemin du Cap à Léogane qui passait par la gorge de Sainte-Rose, le Joli-Trou et le territoire espagnol qu'on parcourait jusqu'au Mirebalais.

On trouve dans le premier volume des *Mémoires de la Société des sciences et arts du Cap*, une analyse qui annonce que la paroisse Sainte-Rose renferme au canton de la Montagne-Noire, sur l'habitation Cameron, une eau minérale ferrugineuse.

C'est encore dans cette paroisse, sur l'habitation Gouvion,

qu'une mule a donné, le 30 mars 1788, un fœtus qui a été envoyé à la Société des sciences et arts du Cap, ainsi que le procès-verbal qui constatait ce fait.

La paroisse Sainte-Rose a pour sa police un substitut du procureur du roi de la sénéchaussée du Cap, et en outre un exempt et quatre archers de maréchaussée.

VIII.

PAROISSE SAINT-LOUIS-DU-MORIN,

Du Quartier-Morin ou du Trou-de-Charles-Morin.

Cette paroisse est une de celles qui donnent encore lieu de critiquer la nomenclature coloniale, non pas cette fois pour avoir multiplié certaines dénominations, mais pour en avoir donné plusieurs au même lieu, ce qui est également propre à égarer. Il est très-facile, en effet, que celui qui entend parler du Quartier-Morin, ou qui lit ce mot dans un acte, n'en soupçonne pas l'identité avec ceux de Saint-Louis et de Trou-de-Charles-Morin, et qu'il croie aussi qu'il exprime ce qu'on entend ordinairement à Saint-Domingue par *Quartier*, et non pas une seule paroisse.

La paroisse du Quartier-Morin, pour me servir du premier nom français qu'elle ait eu et qui a tellement prévalu qu'il n'est pas permis d'espérer qu'on veuille l'abandonner, faisait originellement partie de celle de la Petite-Anse, et en fut séparée peu d'années après, quoiqu'elle ne soit devenue que le 2 février 1700 la paroisse Saint-Louis, du nom de son patron actuel. Elle renfermait encore à cette dernière époque tout ce qui était entre elle et la limite espagnole à l'est, en y comprenant même la gorge où est la paroisse Sainte-Rose. Tout le monde sait que la formation d'une paroisse est toujours postérieure à celle des établissements qui lui donnent naissance; parmi ceux-ci s'en

trouvait un plus considérable ou plus ancien que les autres, qui, appelé du nom de son propriétaire, servait à désigner un canton dépendant alors de la paroisse de la Petite-Anse. On disait donc le *Morin*, le *Quartier-de-Morin*, le *Trou-de-Charles-Morin*, parce que ce colon était dans un endroit où la Grande-Rivière, qui vaguait encore dans la plaine, avait laissé des flaques d'eau. L'église placée dans son voisinage était bien l'église Saint-Louis, mais cette dénomination nouvelle ayant à combattre l'habitude de l'ancienne, on continuait à dire le Morin en parlant, quoique dans les actes on écrivît Saint-Louis, et enfin aujourd'hui et depuis longtemps, on ne dit et on n'écrit plus que *Quartier-Morin*¹.

C'est à cette paroisse que le nom de paroisse de plaine convient parfaitement; car on peut dire que tout son territoire est plan. Elle a pour limites au nord la mer; à l'est la paroisse de Limonade, dont elle est séparée par la Grande-Rivière, depuis son embouchure jusqu'à environ 400 toises au-dessous du bourg de la Tannerie; au sud, par une bande extrêmement étroite de la paroisse Sainte-Rose, en suivant la sommité du Grand-Gilles; et à l'ouest par la paroisse de la Petite-Anse, savoir : depuis un point du sommet de la montagne du Grand-Gilles, qui correspond à peu près au bout du Morne-Pelé, jusqu'au point où le chemin de l'embarcadère de la Petite-Anse commence sur l'habitation Millot; puis ce chemin lui-même, jusqu'au point où il se trouve entre deux mamelons qui sont dans le sud-ouest du Morne-Pelé; de là, la limite faisant le nord-est va passer sur le sommet du Morne-Pelé, du milieu duquel elle va, par une direction nord-ouest, gagner la ravine des Sables, qui sert ensuite de borne jusqu'à ce que, devenue elle-même rivière Any, elle se décharge dans la rivière du Haut-du-Cap. A ce point, c'est le cours de cette dernière jusqu'à son embouchure dans la mer qui sépare la paroisse du Quartier-Morin de celle du Cap.

On peut évaluer la paroisse du Quartier-Morin à environ

1. Pour tout dire, je crois devoir observer qu'une bourgade de la province et du Corrégiment de Truxillo au Pérou, à l'ouest du cerre ou monticule de Pélagatos, s'appelle *Morin*.

4 lieues de longueur nord et sud, et à une lieue et demie de largeur moyenne, ce qui équivaut à une surface d'environ 6 lieues carrées.

Si, pour juger de l'importance des paroisses de Saint-Domingue, on les comparait entre elles, à raison de leur étendue, on commettrait une immense erreur relativement à celle du Quartier-Morin, puisqu'elle est une de celles qui possèdent le meilleur sol, et dont les produits sont proportionnellement les plus considérables et les productions les plus belles¹. Elle serait vraiment une terre promise, s'il n'y avait pas des inégalités dans ce sol si fécond et si de petites portions ne semblaient pas disposées par la nature comme pour faire mieux éclater sa prodigalité sur les autres.

La paroisse du Quartier-Morin ne connaît d'autre culture que celle du sucre, qui occupe 32 sucreries, donnant par année, 9 millions pesant de cette substance si utile, si agréable. Le sucre du Quartier-Morin est réputé le plus beau de celui qu'on fabrique dans la partie du nord, et c'est le *maximum* d'une échelle à laquelle on fait rapporter l'estimation de celui produit dans les autres paroisses. Les terrains des habitations Charrite, Portelance et Saint-Michel, sont les plus réputés pour le beau sucre, mais la meilleure terre avec des productions aussi belles, c'est celle de l'habitation Chastenoye, qui pourrait encore être arrosée en totalité, en prenant de l'eau dans la Grande-Rivière, au-dessous de la prise d'eau de l'habitation Fournier de Bellevue.

A peu près vers les $\frac{3}{5}$ de la longueur de la paroisse du Quartier-Morin, à compter du rivage, on trouve l'extrémité d'une petite chaîne de montagnes divisée en mamelons et qui est le prolongement de la chaîne du Bonnet dépendant de la paroisse

1. L'habitation le Febvre, qui a 435 carreaux de cannes, donne 800 milliers de sucre, encore en ne roulant pas tout; celle Charrite, 550 milliers avec 97 carreaux de cannes qui sont presque la totalité de l'habitation, puisqu'elle n'a que 402 carreaux. La sucrerie Saint-Michel donne 400 milliers de sucre que fabriquent 256 nègres, en 90 journées, non successives; l'habitation Macnemara produit, déduction faite de la part attribuée au mobilier, sur le pied de neuf à dix pour cent par an, pour le fond.

de la Petite-Anse. Sa direction est à peu près du sud-ouest au nord-est, et le mamelon qui le termine est d'environ 800 toises de long sur 400 de large; c'est ce qu'on appelle le *Morne-Pelé*, dénomination qui, en le peignant avec une grande vérité, annonce assez que l'aridité est son partage. Ce monticule, où est une mine de fer très-riche, mais point magnétique, avance de manière à rétrécir de moitié la largeur de la plaine dans cette partie, mais au-dessus de la plaine s'étend encore, quoique bien moins que dans la partie nord de la paroisse. Supérieurement au Morne-Pelé, c'est-à-dire entre lui et les montagnes, espace où se trouvent 8 sucreries, le terrain du Quartier-Morin est moins fertile, si ce n'est dans la partie qui borde la Grande-Rivière, dont les dépôts sont d'autant plus féconds qu'ils sont plus voisins de son lit, et en même temps plus éloignés des mornes, parce qu'avec une moindre vitesse, l'eau transporte moins de galets et abandonne davantage de limon.

Mais aussi tout ce que j'ai dit à l'article de Limonade des changements de lit et des irrutions de la Grande-Rivière et de la nature du sol qu'elle a formé dans la plaine, est commun au Quartier-Morin. On a même vu qu'autrefois cette rivière coulait absolument dans la rivière Salée, qui est maintenant la petite rivière du Quartier-Morin, que son extrême rapprochement de l'autre et un cours qui a à peine 3,000 toises ne permet pas de considérer autrement que comme une infiltration de la Grande-Rivière, surtout lorsqu'on voit, comme moi, d'anciens plans où cette dépendance est sensiblement marquée.

Les débordements de la Grande-Rivière ont causé des pertes considérables au Quartier-Morin, et dans celui du mois d'octobre 1780 les dégâts soufferts par les habitations Cadush et Rocheblave étaient bien propres à donner une idée de son impétuosité.

Lassés de tant de pertes, effrayés de l'avenir, excités par l'exemple tardif mais heureux des riverains des deux bords qui ont effectué le redressement partiel de la Grande-Rivière dont j'ai parlé à l'article de Limonade, les riverains du Quartier-

Morin, depuis la Tannerie jusqu'à l'habitation Gradis inclusive-ment, s'occupèrent aussi de son redressement dans cette partie. Ils avaient même été jusqu'à s'assembler le 30 juin 1787, et les administrateurs avaient ordonné qu'on ferait préalablement un plan des lieux, mais c'est encore un projet de Saint-Domingue.

Il n'est pas une seule des dix habitations de la paroisse du Quartier-Morin riveraines de la Grande-Rivière, depuis la Tannerie, qui ne pût avoir un moulin à eau, et peut-être même une distribution faite avec intelligence aurait-elle pu en procurer un à chacune des trente-deux sucreries de la paroisse, par la facilité de faire servir successivement la même eau à plusieurs moulins. Mais les habitants du Quartier-Morin se sont laissé enlever cet avantage, dont de longues sécheresses et le renchérissement progressif des mulets leur font sentir chaque jour la perte, de plus en plus. D'autres habitants qui le méritaient mieux qu'eux, puisqu'ils étaient plus industriels, l'ont employé à l'utilité de leurs habitations depuis 1744, et quatre seules habitations du Quartier-Morin, dont deux non riveraines, ont su s'associer à ce détournement d'eau. Les deux premières sont les habitations l'Héritier et Duplaa, et les deux autres sont celles Lacombe et Staplon, aujourd'hui Fournier de Bellevue et Macnemara.

On a cependant calculé alors qu'il était juste de laisser dans le lit de la Grande-Rivière l'eau nécessaire aux riverains placés inférieurement à la prise d'eau des heureux usurpateurs; mais soit que l'évaluation faite alors du volume d'eau de la rivière fût fautive, soit que ce volume ait singulièrement décru par l'effet du temps qui a réellement amené de fréquentes sécheresses, soit que la quantité qu'on est autorisé à en détourner ait été excédée, soit enfin que ces trois causes aient agi simultanément, il est arrivé, par exemple, au mois de mars 1786, que le lit de la rivière a été absolument à sec. Ainsi l'on peut regarder les riverains du Quartier-Morin comme dépouillés, par le fait, d'un avantage dont le droit a été solennellement reconnu par ceux mêmes qui les en ont privés, et avec lesquels ils plaident, depuis 1777, pour le recouvrer. Au surplus, j'entre dans la description de la pa-

roisse de la Petite-Anse, dans de plus grands détails sur cet objet, parce que les usagers de l'eau détournée de la Grande-Rivière sont connus sous le nom d'Intéressés au canal de la Petite-Anse.

Les riverains du Quartier-Morin ont pratiqué des levées pour se garantir des débordements, eux qui, pour ainsi dire, n'ont plus que les dangers de leur position. Il y en a une sur l'habitation Duplaa, la dernière de la rive gauche, dont les dimensions sont, dans certains points, 60 pieds de base sur 45 pieds de hauteur, au-dessus des écores de la rivière et de plate-forme. Je m'y suis promené plusieurs fois en voiture.

L'église du Quartier-Morin est située à environ 2,500 toises dans le sud du rivage, et à 1,000 toises dans l'ouest de la Grande-Rivière, de manière qu'elle est presque à l'une des extrémités de la paroisse. Cette situation étonnera moins si l'on réfléchit que, dans l'origine des établissements français, le voisinage de la mer était seul fréquenté. Cette église fut mise sous l'invocation de saint François d'Assise lors de son établissement, comme le prouve la pièce suivante, qui montre en même temps ce qu'était alors le Quartier-Morin :

L'an 1688, le cinquième jour du mois de mai, par l'ordre de M. de Cussy, gouverneur pour le roi en l'île de la Tortue et Côte Saint-Domingue, nous frère Jean Jacques, capucin missionnaire et pasteur de l'église du Quartier-Morin, Jean Dumolard et Jean Mandeville marguilliers, en conséquence dudit ordre, nous nous sommes transportés dans l'église de Saint-François d'Assise du Quartier-Morin, où étant, nous avons vu et examiné ladite église tant dedans que dehors; nous avons trouvé une église soutenue par des fourches, couverte de cannes à sucre et entourée d'une palissade, le tout demi-pourri; ensuite, nous avons vu un seul autel, sur lequel nous avons trouvé un vieux et petit tabernacle, sans dorure, huit petites images de papier, deux vieilles statues qui représentent deux anges et quatre chandeliers de bois, demi-rompus. De là, nous avons passé dans la sacristie, tendant à la même ruine que la susdite église; nous y avons trouvé deux coffres, un grand et un médiocre; dans l'un, il y a douze vases de terre de faïence; dans l'autre, il y a deux chasubles, une verte et l'autre noire, qui ne vaut pas grand'chose, deux aubes, une fine et l'autre un peu grossière, un calice d'argent demi-rompu par le pied, deux corporaux percés, six purificatoires, trois nappes d'autel, deux nappes pour la communion et trois serviettes, une petite clochette pour l'élévation de l'hostie, deux missels vieux; dans le susdit tabernacle, il y a une petite custode pour

conserver le très-saint Sacrement. Hors de l'église, il y a une cloche de 700 livres pesant ou environ, ne sonnant point, à cause qu'elle est appuyée sur terre, n'y ayant point de clocher; de toutes les susdites choses, nous avons fait et dressé le présent procès-verbal, pour présenter à Sa Majesté, afin que par sa charité ordinaire, il lui plaise donner secours. *Signé* : F. Jean Jacques Davilla, capucin; Bernardin Brunelot, associé du sieur Dumolard, comme absent; Jean Mandeville; de Beuzeval, sénéchal; Camuset, procureur du Roi; et Lestorel, greffier de la Sénéchaussée du Cap.

Mes recherches n'ont pu m'apprendre pourquoi cette paroisse a été mise, en 1700, sous l'invocation de saint Louis. Elle avait été bâtie en bois à cette époque, mais elle a été construite en maçonnerie en 1717. C'est une des jolies et des mieux entretenues de la colonie. Elle a un autel à la romaine, et doit une grande partie de ses ornements à la libéralité de M. de Charrite, gouverneur du Cap, et qui avait accepté volontairement la charge de marguillier de cette église en 1709 et 1710. Il y avait fait construire, à ses frais, une chapelle latérale du côté du nord, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, son patron. Les paroissiens, pour reconnaître tant de bienfaits, ont donné à perpétuité cette chapelle à M. de Charrite, par une délibération du 23 janvier 1718, approuvée par les administrateurs de la partie du nord le 12 août 1746, et ensuite par les administrateurs en chef le 10 mai 1751, en faveur de la famille de M. de Charrite. Elle en jouit encore, sans autre obligation que celle souscrite par son auteur, d'entretenir cette chapelle et de faire les frais de l'office divin, qui y est célébré le jour de la fête patronale de Saint-Jean. Les registres paroissiaux du Quartier-Morin, qui sont conservés, remontent jusqu'en l'année 1705.

Le terrain de l'église est une ancienne dépendance de l'habitation Guillaudeu, autrefois connue sous le nom de Beauval, qui était celui de l'un de ses copropriétaires. C'est sur cette habitation que M. Guillaudeu a fait construire une colonne de 70 pieds de hauteur, qui porte une barre électrique. L'on n'a pas observé qu'elle ait influé sur les nuages chargés de la matière de la foudre, si ce n'est que depuis l'établissement de cette barre, le tonnerre est tombé souvent sur le moulin de

l'habitation Carré, qu'elle a immédiatement dans l'ouest, et qu'il y a tué et des nègres et des mulets. Le conducteur de chez M. Guillaudeau s'étant rompu à la hauteur d'environ 20 pieds, on l'a laissé dans cet état, sans penser qu'il peut occasionner des accidents, cette tour étant placée au milieu de cases à nègres bâties en casernes.

Ce fut sur l'habitation Carré que la désastreuse épizootie de 1772 commença à se manifester. Il y eut dans deux jours plus de 60 animaux attaqués et enlevés. Depuis, elle a continué ses ravages d'une manière plus ou moins funeste, et en 1788 la morve et le charbon faisaient encore périr beaucoup d'animaux au Quartier-Morin.

On croit que les premières cannes à sucre de la plaine du Cap ont été plantées dans un terrain faisant, à présent, partie de l'habitation Duplaa, qui est un démembrement des possessions de M. de Charrite, et sur laquelle est même restée la maison de cet ancien gouverneur. Ces cannes, plantées en 1699 et roulées en 1700, se trouvent dans l'est des bâtiments de la manufacture, et il faut avouer que jamais lieu ne fut plus propice pour recevoir ce précieux dépôt, puisque encore en ce moment cet utile roseau y croît avec un succès qui semble tenir à l'orgueil de cette possession primitive.

Avant la canne à sucre, on a cultivé l'indigo pendant quelque temps au Quartier-Morin; mais qu'on juge de ce que c'était alors, puisque, le 11 octobre 1688, M. Garnier et sa femme vendaient à M. de Franquesnay 48 carreaux de terre avec une indigoterie, situés vers l'habitation Carré, pour un négroillon de huit ou dix ans. A la fin du dernier siècle, un terrain de 600 pas en carré de l'habitation aujourd'hui Charrite, placé près des bâtiments, fut acheté des capucins *cent pièces de huit*, environ 400 livres tournois, et la jolie et si fertile habitation Destreilles ne coûta depuis à M. Stapleton que 3,000 livres. En 1737, il y avait encore du bois debout sur l'habitation la Molère, au bord de la Grande-Rivière.

J'omettais de dire que l'église du Quartier-Morin a eu

longtemps pour pasteur le père Olivier, jésuite, né dans la province de Guyenne. Jamais on n'eut plus de qualités propres à l'apostolat. Devenu supérieur de la mission en 1716, il désira, en 1720, d'aller surveiller l'administration de l'habitation de son ordre au Terrier-Rouge, parce que sa santé ne lui permettait plus de remplir les devoirs de son état. Il y mourut, le 28 mars 1731, dans la cinquante-huitième année de son âge et la vingt-sixième de sa mission, déjà très-vieux par les austérités qu'il pratiquait, et laissant un souvenir digne de ses vertus.

La paroisse du Quartier-Morin est une de celles où il y a le plus de chemins de communication. Tous ces chemins sont beaux et presque toujours droits. Ils bordent des habitations dont l'aspect annonce de riches manufactures, mais non pas d'agréables habitations; car on en voit où il n'y a point d'arbres, où la demeure principale est comme jetée au hasard, au milieu d'une savane, dans laquelle les animaux cherchent le long des bâtiments un abri dont on les éloigne, ou que leurs excréments rendent désagréables. C'est donc avec une sensation mêlée de douceur et de surprise qu'on aperçoit sur l'habitation Duplaa une allée de 400 toises de long, garnie d'un double rang de chênes très-élevés, et dans lesquels on remarque le long et constant effet de la brise d'est, qui a donné aux arbres une inclinaison vers le couchant.

Une autre surprise naît de ce que le bâtiment le plus frappant ne se trouve pas en face, mais sur le côté gauche de cette avenue, et elle augmente, mais pour faire place à un sentiment bien doux, lorsqu'on apprend que cette construction est l'hôpital de l'habitation, et que là, l'humanité et des soins multipliés accueillent les cultivateurs de cette immense sucrerie, pour ainsi dire créée en dix ans par le zèle et les talents multipliés de M. Barré de Saint-Venant; il a aussi embelli les lisières de cette habitation, en y plantant de jeunes acajous-meubles, qui seront un jour d'une grande utilité aux constructions de la manufacture, sans avoir rien coûté.

La côte qui termine, au nord, la paroisse du Quartier-

Morin est propre à fournir plusieurs observations. Elle commence au bord ouest de l'embouchure de la Grande-Rivière. A 430 toises plus ouest encore, est l'embouchure de la Petite-Rivière du Quartier-Morin. Celle-ci, dans le point du grand chemin du Cap à Limonade qu'elle traverse, a quelquefois beaucoup d'eau dans les temps pluvieux, sans cependant qu'elle interrompe jamais la communication.

C'est à quelque distance, au couchant de cette embouchure de la Petite-Rivière, qu'on peut observer combien la mer remblaye dans cette partie, puisque chaque jour des espèces de dunes sablonneuses, où l'on reconnaît aussi le limon de la Grande-Rivière, s'élèvent du fond des eaux et étendent le domaine terrestre en s'unissant aux rivages par de nouveaux atterrissements. M. Barré et moi, nous nous sommes hasardés à aller les premiers, en 1779, dans une voiture, à travers un étroit passage de quelques toises de mer, sur une de ces dunes qui avait plus de 20 toises du nord au sud, et qui ne tarda pas à être ajoutée au sol de l'habitation. Avec une pareille rapidité, il ne faudrait pas des siècles pour que la chaîne des récifs qui est au-devant de cette plage en fît partie, d'autant plus qu'entre elle et la terre sont déjà des hauts-fonds plus ou moins larges et plus ou moins élevés, que les débordements doivent étendre chaque jour.

Il y a 640 toises depuis l'embouchure de la rivière du Quartier-Morin ou Petite-Rivière-Morin (que je persiste d'autant plus à regarder comme une infiltration de la Grande-Rivière, qu'elle naît, très-près de celle-ci, sur l'habitation la Molère, au Quartier-Morin même), jusqu'à l'embarcadère de l'habitation Chastenoye. Dès le commencement du siècle, il y a eu un corps de garde à cet embarcadère, tout environné de terrains marécageux et noyés à la haute mer, où l'on pourrait cependant trouver quelques issues à mer basse. Ce poste avait, en 1713, une pièce de canon pour tirer l'alarme, que répétait l'habitation Chastenoye et ensuite des fusils, de manière à avertir d'abord les deux paroisses du Quartier-Morin et de la Petite-Anse, et

ensuite les plus éloignées. Aujourd'hui, ce poste, nommé le Grand-Carénage, a une batterie très-capable de le faire respecter et d'interdire tout passage entre les récifs et lui, aux embarcations qui oseraient y pénétrer. Les habitants du Quartier-Morin et ceux des paroisses Sainte-Rose et du Dondon y font concurremment le service en temps de guerre.

On compte une demi-lieue de l'embarcadère Chastenoye à l'embouchure de la ravine du Mapou, qu'on a appelé aussi autrefois *ravine du Quartier-Morin*, *ravine du Mapou* et *rivière du bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse*. Cette rivière n'est encore autre chose qu'une infiltration de la Grande-Rivière, d'où on la voit presque partir à environ 3 lieues de son embouchure sur l'habitation Gradis, où elle s'appelle la ravine des Sept-Frères. Elle est grossie, près du Morne-Pelé, par la ravine de la Belle-Hôtesse, qui a la même cause qu'elle. On voit dans la description de la paroisse de la Petite-Anse quel a été le sort d'une portion d'eau de la Grande-Rivière qui devait être jetée dans la ravine du Mapou pour l'utilité des riverains de cette espèce de ruisseau qu'on traverse sur un pont de maçonnerie dans la route du Cap à Limonade, quand on a tourné au nord après avoir passé l'habitation Portelance.

A 190 toises après l'embouchure de la rivière Mapou, est un ester, qui n'est lui-même qu'à 200 toises du bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse.

Comme dans l'usage on s'est accoutumé à appeler ce lieu *bourg de la Petite-Anse* ou même simplement la Petite-Anse, il y a confusion pour beaucoup de personnes entre lui et la paroisse de la Petite-Anse, et comme la paroisse du Quartier-Morin est contiguë à celle de la Petite-Anse, et que même cette dernière n'a point de bourg, il arrive au moins qu'on croit que celui de l'embarcadère dépend de la paroisse du même nom. Pour savoir ce qui a pu donner lieu à cette communauté de nom, il faut se ressouvenir de ce que j'ai dit, que la paroisse du Quartier-Morin avait fait partie de celle de la Petite-Anse originellement. Or, à cette époque, l'embarcadère subsistait; il était

réellement celui de la paroisse de la Petite-Anse, et comme beaucoup d'habitations de la paroisse dont il a pris sa dénomination n'ont pas cessé de s'en servir, il est resté avec le titre d'embarcadère de la Petite-Anse, le seul qu'il porte dans les actes publics.

Le bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse, bâti à 4,546 toises du bac du Cap, est l'entrepôt des denrées des paroisses du Quartier-Morin, de la Petite-Anse, de partie de celle de la Plaine du Nord, de Sainte-Rose et du Dondon. Situé au fond de la baie du Cap, il est avantageusement placé pour recevoir les denrées et les approvisionnements. Il économise des frais de magasinage au Cap, ceux du passage des effets, des personnes et des voitures par le bac de la ville, et presque une lieue de chemin, indépendamment de l'espace qu'il faudrait parcourir dans la ville même.

Soixante et dix emplacements composent ce bourg, où se trouvent plusieurs ouvriers, tous utiles aux manufactures. Il n'est formé que d'une seule rue, qui est la continuité du chemin du Cap, et qui forme un tour d'équerre, allant d'abord parallèlement au rivage et tournant ensuite à peu près du nord au sud. Cette dernière partie de rue a environ 90 pieds de large, convertis en un borbier de la même largeur dans les temps pluvieux, parce que ce point est un des plus fréquentés de la colonie de Saint-Domingue, et qu'on ne lui donne pas des soins proportionnés à son importance. Il y a dans ce bourg deux guildiveries très-lucratives, attendu qu'il sert de point de réunion à un nombre considérable de nègres, et que les dimanches et les fêtes leur affluence est même un objet qui intéresse la police. On y trouve aussi trois poteries et briqueteries.

Le bourg avait toujours été sous la garde particulière des bâtiments mouillés dans la rade du Cap qu'il termine au sud, lorsque après avoir fortifié l'entrée de cette rade on craignit, si elle était forcée, que la Petite-Anse n'offrît un point de descente. En conséquence, M. Frezier, tant pour parer à cet inconvénient que pour donner une protection de plus au mouillage,

proposait, au mois d'avril 1720, de construire un fort à une petite pointe dans l'ouest de l'embouchure du Mapou, de manière que le carénage et le bourg fussent défendus. Il désirait aussi une calle au bourg, parce que les canots et les chaloupes ne pouvaient pas aborder le rivage faute d'eau. Plusieurs motifs et le peu d'utilité d'une dépense dont le devis s'élevait à 296,000 livres détournèrent de ce projet, auquel M. de Vaudreuil, gouverneur, substitua, en 1747, une batterie circulaire presque en face de la rue, et qui suffit pour tout ce qu'on peut espérer ou craindre de ce poste.

Le bourg de la Petite-Anse n'est rien moins que sain, à cause des marais dont il est environné, car depuis l'embouchure de la Grande-Rivière jusqu'à la rive droite de la rivière du Haut-du-Cap, excepté dans l'espace même du bourg, il y a une largeur de 300 toises au moins, en palétuviers, qu'abreuvent les eaux de la mer, et où se fait tout le jeu des marées.

Qui reconnaîtrait dans un pareil terrain le siège principal du royaume de Marien, le séjour de Guacanaric, ce cacique bienveillant et hospitalier qui engagea Colomb à se fixer dans ses États! Le grand village qu'il habitait, car les premiers auteurs espagnols n'ont appelé que *village* cette résidence d'un souverain, était en face du lieu où est située à présent la ville du Cap, à l'ouest de Port-Royal ou Caracol et de Limonade, à l'extrémité d'une grande campagne qui prit depuis, disent ces auteurs, le nom de Vega-Real; et à tant d'indices, il est impossible de méconnaître le site du bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse. Dans le long marais qui borde la côte depuis Limonade jusqu'au Cap, ce point était le seul où l'on pût avoir construit une habitation quelconque. Ainsi la demeure d'un chef qui commandait à 200,000 hommes, qui se faisait obéir dans toute l'étendue qui se trouve depuis Monte-Christ jusqu'au Môle, est remplacée par une bourgade qui compte elle-même à peine un fidèle et où habitent quelques magasiniers et quelques ouvriers dont la plupart ne se doutent pas qu'il ait jamais existé ni royaume de Marien, ni cacique Guacanaric.

Au surplus, tout prouve que ce lieu, ses environs et les différentes parties du Quartier-Morin, ont été habités par les Indiens; partout on retrouve leurs ossements, leurs grossiers mais ingénieux ustensiles, leurs fétiches hideux, mais quelquefois très-artistement travaillés, quoiqu'on ne leur ait pas trouvé d'outils. Sur l'habitation Duplaa particulièrement, on rencontre à chaque pas, en fouillant les trous de cannes, de quelques nouveaux vestiges de l'existence, de cette race désormais effacée de la liste des humains.

Le bourg de la Petite-Anse n'a d'autre eau que celle qu'on va chercher à la rivière Mapou, qu'il a même fallu qu'une ordonnance du 17 septembre 1757 lui conservât le droit d'aller prendre. Les emplacements y sont forts chers, à cause de l'utilité des magasins d'entrepôt qu'on y construit et qui ont toujours été très-enviés; car dès le 14 mai 1718, une ordonnance prononçait la réunion des emplacements du Cap et du bourg de la Petite-Anse qui ne seraient pas établis dans six mois, et cette assimilation du bourg à la ville principale annonce assez l'importance qu'il avait déjà.

En 1765, l'État y avait acheté une maison où a été logée la légion créée par M. d'Estaing, le 15 janvier de la même année.

On a mis aussi des hôpitaux au bourg de la Petite-Anse, durant la guerre de 1778, et depuis la paix de 1783, on y en a vu pour le traitement des Africains arrivants. On a prétendu que l'air de ce lieu ne leur avait pas été favorable et l'on a compté que du mois d'août 1782 à celui de janvier 1783, il y avait eu 140 morts sur 333 nègres malades.

Presque aussi anciennement que son origine, le bourg de la Petite-Anse a eu un bateau-passager de son nom, pour sa communication avec le Cap. En considérant que le chemin qui existe entre eux aujourd'hui n'a été fait qu'en 1742, l'on sentira que ce passager devait être fort utile à ceux qui ne voulaient pas aller gagner le Haut-dû-Cap pour arriver à la ville. Ce passage, que l'on payait 4 sous 6 deniers en 1713, fut affermé au

profit du fisc, le 24 juin 1727, à raison de 2,095 livres par an, à M^{me} veuve la Boissière, réuni le 10 juin 1738 à celui de Limonade, puis compris ensuite dans le don fait à M. de la Porte. Mais le privilège exclusif de ce passage fut supprimé en 1765. Ce bateau partait trois fois par jour du Cap, à l'aurore, à dix heures du matin et à quatre heures du soir. Cette dernière traversée était quelquefois dangereuse. Il n'existe plus de passager de la Petite-Anse, mais de petits canots du Cap peuvent être loués à ceux qui désirent faire ce court trajet par mer, et les transports ont lieu de la Petite-Anse au Cap ou à bord des vaisseaux ou de ceux-ci à la Petite-Anse, au moyen des chaloupes et des acôs.

Il y eut, en 1766, un très-grand projet dans lequel la Petite-Anse jouait un rôle considérable. M. le comte d'Estaing sentant l'importance d'un arsenal et de magasins pour la marine, et de les environner d'une fortification qui les protégerait en ajoutant à la défense du Cap, chargea M. Duportal, directeur général des fortifications, de ce projet. On arriva à cinq propositions.

La première mettait l'arsenal au Cap même, à peu près où est le hangar à la mâture; mais on trouva que ce local était peu exposé à l'effet de la brise nécessaire à la conservation des bois, que la proximité du morne y augmenterait l'humidité et que ce point était trop éloigné du grand carénage.

La seconde proposition indiquait un point en avant de la rivière Mapou, mais 800,000 livres de dépense la firent rejeter.

La troisième proposition offrait l'intervalle entre l'habitation de la Fossette et la rivière du Haut-du-Cap, ce qui masquait le front du polygone, placé au bout ouest du front de fortification du sud de la ville, et la fit croire nuisible.

La quatrième voulait qu'on prît le grand carénage lui-même, d'autant qu'on aurait pu y abattre les plus gros vaisseaux, bord à quai, et y établir une machine à mâter, mais on fut rebuté par l'éloignement où l'on serait du Cap, par l'insalubrité de l'air et par une dépense de 400,000 livres.

On se décida donc à préférer le cinquième parti, qui était

de mettre sur le chemin du Cap au bourg de la Petite-Anse, l'établissement désiré, à environ 600 toises du bac. Tel était du moins le sentiment qu'adoptait M. d'Estaing, et qu'il appuyait auprès du ministre. La fortification dans ce point devait être en état de recevoir 300 hommes, coûter 300,000 livres, les magasins 190,000; mais ce plan n'a jamais eu d'exécution.

Avant de cesser de parler du bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse, je crois devoir dire que c'est le lieu que l'estimable Verret habita avec sa famille lorsqu'il quitta la Louisiane pour venir éclairer Saint-Domingue de ses lumières et l'enrichir par l'application heureuse de ses principes hydrauliques; mais comme il semblait avoir appartenu encore plus particulièrement à la plaine des Cayes, je me réserve de lui rendre là les derniers honneurs dus à ses talents.

Il y a, je l'ai dit, environ 1,500 toises du bourg de la Petite-Anse au côté est de l'embouchure de la rivière du Haut-du-Cap, qu'on traverse à ce point, dans un bac pour entrer dans la ville qui commence à l'autre rive. Cet espace est celui du chemin qu'on doit à Larnage et Maillart, qui le prescrivirent le 4^{er} octobre 1742, pour la communication du Cap avec la plaine, par le bourg de la Petite-Anse. C'est à proprement parler un terrain sablonneux, garni de mangliers dans une partie de sa longueur, et où l'on se trouve entre la mer d'un côté et les marais qu'elle noie de l'autre. Dans les hautes marées et dans les temps des nords où la mer bat fortement cette plage, elle est attaquée dans plusieurs points, et quelquefois la vague brise assez près des chevaux pour que son bruit et son développement les effrayent. Quand cette cause cesse, les marais se dégorgent à leur tour, et le chemin est coupé par les ruisseaux auxquels cet écoulement donne naissance. La réflexion de la mer, la chaleur et la mobilité du sable et les exhalaisons de ces marais rendent ce trajet pénible et long, et le voyageur y serait accablé si dans des intervalles et à travers les patéluviers qui aiment ce séjour aquatique il n'était pas frappé de l'aspect d'une rade chargée de vaisseaux, si celui d'une grande ville ne lui inspirait pas des idées

philosophiques qu'entretient encore la maison principale de l'hôpital des Religieux de la Charité, qui fait perspective sur l'autre côté de la rivière. Qui voudrait croire que les désagréments de ce chemin utile aux plus riches paroisses, sont quelquefois augmentés par la négligence, qui met son empreinte sur tout à Saint-Domingue?

A environ 500 toises de la sortie du bourg de la Petite-Anse, en venant au Cap, ce chemin a un pont connu sous le nom de *Pont-Rouge*, parce qu'il est de bois et peint de cette couleur. M. Jacques Grandin, chirurgien du bourg, s'occupant de la construction d'un four à briques, à carreaux et à tuiles, fit à travers le chemin, pour égoutter son terrain qui était noyé, un fossé qu'il demanda à couvrir d'un pont de 20 pieds de long sur 3 pieds de large de l'est à l'ouest, ce qui lui fut permis par l'ordonnateur du Cap, le 18 avril 1750. Les dégradations successives, l'action alternative du flux et du reflux, ont miné plusieurs fois les bases de ce pont, qui est maintenant à la charge de la paroisse du Quartier-Morin, et qu'on a vu assez délabré en 1778 pour qu'il fût dangereux d'y passer. Des plaintes aiguës le firent enfin raccommoder, et l'on sait que des plaintes sont déjà anciennes lorsqu'elles sont entendues.

Du pont jusqu'au Cap, c'est à l'habitation Saint-Michel, qui a la jouissance des 50 pas du roi, à entretenir le chemin, comme le prouve une ordonnance du 6 octobre 1780. Cet entretien est coûteux; le gouvernement a contribué aussi, sous l'administration de MM. de Reynaud et le Brasseur, à faire une chaussée bordée de pierres sèches le long de la mer, dans la langue de terre qui termine la rive est de la rivière du Haut-du-Cap.

C'est dans la distance du Pont-Rouge au Cap, et à environ une demi-lieue avant le bac, qu'on voit sur la gauche, et à 200 toises du chemin, un mornet appelé le Morne-à-Jarlan, et qui est présentement le Morne-Saint-Michel, quoiqu'on ait pensé par erreur qu'il dépendait de l'habitation Baudin, et qu'on l'ait aussi appelé de cette dernière manière. Ce petit monticule isolé, posé à l'extrémité de la plaine dans le point où le terrain lagoon-

neux commence à devenir consistant, est en forme de pain de sucre et domine ses environs par le moyen d'un plateau d'environ 10 toises de circonférence. Des ordonnances des administrateurs, de 1739 et de 1766, prescrivirent de prendre dans ce petit mornet de la pierre pour raccommoder la passe de la rivière du Haut-du-Cap et le chemin de l'embarcadère de la Petite-Anse au Cap, en rendant ce mornet plus à pic. On évaluait alors ses dimensions à 33 toises de diamètre, 80 pieds de haut et 8 toises de surface au sommet.

L'habitation Baudin était autrefois celle de M. de Boismorant, commissaire de la marine, ordonnateur du Cap, dont le vrai nom était *Bianconelli*, et qui était frère d'un Scapin de la comédie italienne, très-célèbre sous ce nom. Lors de la révolte de la colonie contre la Compagnie des Indes, les habitants vinrent brûler son habitation le 18 décembre 1722, comme une preuve de la haine que leur avait inspirée la protection qu'on reprochait à ce conseiller du conseil du Cap (car il l'était aussi), d'accorder à la Compagnie. On brûla également un magasin que la Compagnie avait à la Petite-Anse, vers la passe du Haut-du-Cap.

Les premiers habitants qui quittèrent l'île de la Tortue pour venir former des établissements permanents dans la plaine du Cap étaient au nombre de 12 et avaient pour chef Pierre le Long, premier mari de M^{me} de Graffe, et que j'ai déjà nommé. Il commença sa première culture dans la paroisse de la Petite-Anse, que j'ai assez dit avoir précédé celles qui l'avoisinent aujourd'hui, et qui la composaient en partie. La descendance de M. le Long qui existe à présent dans la personne de M^{me} Faubeau de Mallet, habite la paroisse de la Plaine-du-Nord, à la limite de celle de la Petite-Anse.

Depuis le bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse jusqu'à la rivière du Haut-du-Cap, le sud du chemin forme un marais qui a environ 300 toises de profondeur. Ce marais s'étend aussi sur la majeure partie de la langue de terre qui termine le chemin vers l'embouchure de la rivière. Cependant

depuis 1787, les baraques construites sur cette langue pour loger du bois, et ensuite quelques petites maisons bâties sur l'extrémité de la rive droite, ont élevé et desséché cette portion. Au-dessus, toute cette rive est bordée du même marais dans une largeur de 500 toises jusqu'à l'embouchure de la rivière Any, qui se jette dans celle du Haut-du-Cap, à environ 1,500 toises du point où est le bac, mesuré en ligne droite. A l'est et au sud de ces portions lagoneuses, sont des habitations dont le sol plus élevé donne du sucre de la plus grande beauté. L'une de ces habitations (celle Baudin) présente dans certains points, à ceux qui remontent la rivière en canot, la perspective d'une belle avenue de chênes, dont le double rang se présente du nord au sud, dans une longueur de 200 toises. L'œil s'attache avec plaisir à ces arbres, qui lui annoncent que tout ce qui l'environne n'est pas le domaine des palétuviers.

La paroisse du Quartier-Morin est une de celles qui ont une température chaude, et elle tient le milieu entre celles qu'on peut regarder comme sèches et celles qui sont pluvieuses. Le bas de la plaine peut recevoir annuellement 50 pouces d'eau, quantité qui augmente un peu dans le voisinage des mornes, où d'ailleurs l'humidité est plus longtemps conservée. Les mois pluvieux sont depuis mai jusqu'en décembre, et le plus sec celui d'avril. Quant à la chaleur, elle y est extrême dans les jours longs et où la brise n'est pas très-forte. Le thermomètre de Réaumur à l'esprit de vin étant au bourg de la Petite-Anse à 24 degrés, le 7 septembre 1775, à midi, on l'exposa à l'action du soleil, et en 20 minutes il s'éleva jusqu'à 49 degrés. En octobre 1779, un thermomètre semblable, tenu dans une chambre très-aérée, du même lieu, s'éleva à 34 degrés à quatre heures de l'après-midi.

La population de la paroisse du Quartier-Morin est extrê-

.. Tous les propriétaires de ses riches
France et l'on a vu un moment où il ne
saint-Domingue. On y compte 204 blancs
299 individus, il y a près de 400 blancs

dans le bourg de l'embarcadère et 25 hommes de couleur. La paroisse ne fournit que 448 hommes portant armes, mais l'on y trouve plus de 7,000 nègres dont environ 400 sont au bourg de la Petite-Anse.

De l'Église du Quartier-Morin à celle du Cap.	3 lieues.
— — — au bourg de la Tannerie.	3
— — — — de l'embarcadère.	2
— — — à l'église de Limonade.	2
— — — — de la Petite-Anse.	4 1/2

Il est impossible de ne pas parler de M. de Charrite, lorsqu'on décrit la paroisse du Quartier-Morin, où il a laissé une immense fortune. Entré, en 1683, au service en qualité de garde de la marine, étant alors âgé de vingt-cinq ans, il fut fait enseigne en 1689 et lieutenant en 1693. Il escortait un convoi de 150 voiles pour la rivière de Bordeaux, lorsqu'il y fut attaqué par une flessinguoise de 22 canons, et deux corvettes espagnoles de 10 ou 12 canons chacune. A la troisième tentative qu'on fit pour l'aborder, il eut le cou percé d'une balle de fauconneau, l'épaule et la mâchoire fracassées. Malgré cela il ne fut pas pris et il sauva son convoi. Depuis cet instant, M. de Charrite ne vécut plus que d'aliments liquides. Il obtint une pension de 500 livres en 1697, la croix de Saint-Louis l'année suivante, ainsi que la place de lieutenant de roi du Cap, dont il devint gouverneur en 1706. Nommé gouverneur général des îles du Vent, en 1711, il refusa cette place. On lui donna, en 1716, celle de lieutenant au gouvernement général de Saint-Domingue, dans l'exercice de laquelle il est mort le 17 octobre 1723.

M. de Charrite était doux, populaire, ennemi du despotisme, mais on lui a reproché avec justice d'avoir terni ces belles qualités par un insatiable cupidité. Il possédait encore en 1716 le tiers du Quartier-Morin, 1,000 toises en carré dans la paroisse de la Petite-Anse, la savane de Limonade, et il n'était pas satisfait. Mais on ne lui a pas moins des obligations très-réelles.

M. de Charrite fit venir de France un raffineur instruit, et ce fut sur son habitation, au Quartier-Morin, que fut établie la première purgerie de la colonie française. Il envoya les premiers essais de son sucre *raffiné*, comme on disait alors au ministre, par le vaisseau *le Profond*, en 1711. Pour engager les autres habitants à l'imiter, il établit une poterie où l'on faisait des formes pour le sucre, et ce fut encore à lui qu'on dut une manufacture de tuiles et une autre de briques. Ces exemples furent heureux et la reconnaissance doit les publier.

M. de Charrite avait aussi fait venir de la Havane des ouvriers pour établir une manufacture de tabac en poudre, mais les colons, à qui cette fabrique n'offrait point de débouché et pour qui les gains d'une sucrerie avaient plus d'attrait, ne goûtèrent pas cette nouvelle tentative qui n'eut aucun succès.

M. de Portelance, né à Paris, propriétaire d'une des belles habitations de cette paroisse, est auteur du *Temple de Mémoire*, de la tragédie d'*Antipater* et des *Adieux du Goût*, comédie.

M. Dazille, chirurgien-médecin, pensionnaire du roi, élève du célèbre Antoine Petit, a résidé, depuis 1777 jusqu'en 1783, sur les deux habitations Duplaa et Chastenoye au Quartier-Morin et y a produit, ainsi que dans les paroisses voisines, une révolution favorable dans l'administration des nègres, tant en santé qu'en maladie. C'est d'après ses indications que l'établissement des hôpitaux espagnols de l'embarcadère de Limonade fut fait. Ce cantonnement, qui a duré dix-huit mois, quoique composé de régiments venant du camp de Saint-Roch, a été le moins destructeur.

On doit à M. Dazille, qui a été employé successivement dans les ports de France, sur les vaisseaux du roi, en Canada, à Cayenne, à l'Ile de France, les *Observations sur les maladies des Nègres*, ouvrage très-estimé, imprimé chez Didot jeune, en 1776, et dont il prépare une nouvelle édition, et des *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, publiées chez le même, en 1785.

C'est aussi le Quartier-Morin qui a été le lieu de la pre-

mière résidence de M. Siméon Worlock, créole de l'île anglaise d'Antigue, beau-frère de M. Daniel Sutton, auteur d'une méthode d'inoculer qui porte son nom. M. Worlock, instruit de cette méthode par son beau-frère, avec la condition de ne s'en servir qu'en Amérique, arriva au Cap en 1774, venant de Nantes, recommandé au gouverneur général par le ministre de la marine. Il a inoculé par milliers des nègres de la colonie, pour un prix extrêmement modique, et s'est attaché par son caractère tous ceux qui le connaissent. M. Worlock a obtenu, en 1779, des lettres de naturalisation.

Ayant cultivé toutes les branches de l'art de guérir, M. Worlock a fait un mémoire sur la maladie épizootique pestilentielle de Saint-Domingue, qui lui a obtenu un prix d'encouragement à la Société royale de médecine de Paris et le titre de correspondant. On en trouve l'extrait dans les recherches sur les épizooties publiées par la Société des sciences et arts du Cap, qui s'est attaché M. Worlock.

IX.

PAROISSE DU DONDON.

Le voisinage immédiat des Espagnols, réunis dans des établissements considérables, a rendu très-lent celui du Dondon. Son origine ne remonte qu'au 11 septembre 1698, époque où André Minguet, flibustier chirurgien, qui avait marché au siège de Carthagène, obtint de M. Ducasse, alors gouverneur, la concession « du lieu appelé vulgairement le *Trou du Dondon*, borné des montagnes qui forment le Cap, et de l'autre côté des montagnes de savanes du Grand-Fond et du Limbé, et de la rivière du Pimentier, pour y élever des bestiaux. » Cette donation d'une immense étendue de terrain était, comme le dit la concession elle-même¹, un témoignage des sentiments qu'inspi-

1. Voyez *Lois de Saint-Domingue*, tome I^{er}, page 608.

rait la conduite de Minguet, qui, prisonnier à Carthagène, avait su s'attirer les égards du chef espagnol et la confiance de ses compatriotes.

On sent néanmoins qu'alors on était loin d'attacher aux terres la valeur qu'elles ont successivement acquise depuis. Minguet forma sur sa concession une hatterie et un corail. Agé de près de soixante ans, placé sur un sol très-élevé et où des arbres peut-être aussi anciens que l'île attiraient des pluies fréquentes, il n'était d'abord connu que des Espagnols de Gohave, qui supportaient impatiemment le voisinage d'un Français et qui mirent inutilement tout en usage pour l'expulser. Deux autres Français obtinrent en 1704 une concession en deçà de celle de Minguet, qui acheta d'eux leur terrain, comme s'il avait gagné de ses voisins la maladie des grands domaines.

En effet, elle agita Minguet, puisque sans aucune utilité réelle, il fit ratifier sa concession par M. Auger, le 25 mars 1704, par M. de Choiseul le 22 février 1709, par M. Mithon, intendant, le 20 juillet 1711, le même qui, conjointement avec M. du Paty, ajouta, cinq jours après, une nouvelle concession de 400 carreaux à celle de 1698; et enfin par M. de Blénac, le 25 mars 1715. Il est même très-remarquable que Minguet, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme très-jaloux de sa concession, ait agréé l'approbation donnée par M. de Blénac, qui est conçue en ces termes : « Vu la concession de l'autre part accordée par M. Ducasse et les approbations et ratifications suivantes, nous donnons la nôtre au suppliant et *ce pour sa vie.* »

Vouloir réduire à une jouissance usufruitière un don fait en propriété, et essayer ce changement par rapport à un vieillard presque octogénaire, c'était cacher un dépouillement réel sous une forme bienveillante, et il n'est pas facile de justifier le gouverneur général à cet égard, même en disant qu'une ordonnance du roi de 1713, réunissait toutes les hatteries et corails où il ne se trouvait pas des animaux en nombre suffisant. Elle ne pouvait pas concerner Minguet qui, au sein des bois, exerçait l'une

des plus touchantes vertus, l'hospitalité, et l'hospitalité la plus digne de ce nom. Aux secours de la chirurgie, il avait réuni ceux d'une foule de plantes, et la nature secondait souvent une heureuse application des moyens qu'elle prodiguait autour de Minguet. Le pauvre allait trouver un père; le riche (s'il en était alors à Saint-Domingue) recourait à un être qui se croyait déjà payé par le succès. Son faible hospice était devenu successivement un immense hôpital et ces Espagnols, auparavant si irrités contre Minguet, venaient s'y mêler aux Français, et partager des soins que ce vénérable colon donnait à l'homme, quelle que fût sa patrie.

Je me hâte cependant de dire qu'en accueillant, à la même époque de 1715, des demandes de concessions pour établir des indigoteries au Dondon, M. de Blénac, et son successeur M. de Chateaumorant, ainsi que leur collègue M. Mithon, mirent pour condition, que les concessionnaires *s'accommoderaient avec André Minguet, en cas que les nouvelles concessions se trouvassent dans la sienne.*

Plusieurs d'entre eux remplirent la condition, et Minguet se contenta de 40 livres par carreau; les autres prétendirent qu'ils étaient hors des limites de la concession de 1698; Minguet était vieux, sa mort devait le dépouiller : et il est des êtres dont l'esprit et le cœur ne répugnent à aucun calcul.

On ne se borna pas à de simples prétextes, à des empiétements colorés, il se trouva des hommes plus hardis qui demandèrent des terrains évidemment situés dans la concession de Minguet; celui-ci s'en plaignit, et les chefs décidèrent, le 4 juillet 1721, que les concessions de 1698 et de 1711 seraient respectées, et qu'un arpenteur en ferait connaître les véritables dimensions.

Comme cet utile citoyen devait être l'objet de choses, au moins singulières, l'arpenteur Datour imagina de décider, en son absence, par un procès-verbal du 26 mars 1822, à quoi on devait les réduire, et les administrateurs en second du Cap, usurpant un droit qui n'a jamais appartenu qu'aux administra-

teurs en chef, se firent juges de la contestation et prononcèrent le 18 juin 1722, que la veuve de Minguet (car le premier colon français du Dondon venait de payer le tribut à la nature) aurait seulement 425 carreaux, qui seraient répartis sur trois établissements de son mari, auquel on avait la hardiesse de reprocher de n'en avoir formé aucun. Le même jugement régla les contestations de plusieurs concessionnaires et le Dondon devint ainsi un établissement réel, qui ne date dans le fait que de 1721.

Cet établissement était utile à cause des incursions fréquentes des Espagnols. C'est un des motifs du règlement de 1722, qui enjoint à tout habitant d'avoir au Dondon le nombre de blancs prescrit par les lois.

On est parvenu à ravir au fils de Minguet de nouvelles portions de terrain, de manière que tous les droits de cet ancien colon se sont réduits à 448 carreaux, qui se trouvent aujourd'hui dans le territoire de la paroisse de la Marmelade; encore a-t-on essayé de les enlever à celui auquel ce fils les a vendus en 1770. Ainsi l'on ne trouve plus dans la paroisse du Dondon la descendance de ce Minguet, dont tous les colons de Saint-Domingue prononcent le nom avec reconnaissance, ne fût-ce que pour désigner quelques plantes que ce nom fait connaître, notamment une liane dont le suc est un puissant vulnéraire. Je trouve trop de jouissance à retracer le souvenir de tous les êtres bienfaisants qui ont existé à Saint-Domingue, pour n'avoir pas saisi une occasion de rappeler le sien; d'autant que je remplis en même temps mon désir d'éclairer sur l'origine de la paroisse du Dondon.

Cette paroisse était si peu avancée en 1724, que MM. de Chastenoye et Duclos, gouverneur et ordonnateur du Cap, qui venaient d'y faire un voyage à cause de quelques démêlés avec les Espagnols, crurent pouvoir imiter leurs devanciers et faire, le 20 novembre 1724, un règlement pour y augmenter la population, consistant alors en une douzaine de blancs seulement. Posant d'abord comme chose certaine que l'on ne pourra pas établir de sucreries dans ce lieu, mais bien y faire de l'indigo,

du tabac et du cacao, ils ne voulaient pas qu'un habitant pût y posséder plus de 36 carreaux, excepté trois personnes que leur règlement nomme, et parmi lesquelles on trouve avec satisfaction la veuve de Minguet, à cause des services de son mari et de l'obligation qu'on lui a d'avoir conservé et maintenu ce quartier aux Français. Ils exigent la résidence du propriétaire ou celle de blancs qui le représentent, et que chaque habitant soit armé et équipé avec un cheval.

En 1725, le Dondon se trouvait séparé du reste de la colonie française. Il communiquait seulement avec la paroisse de Sainte-Rose, par la gorge du Joli-Trou, où l'on était alors obligé de faire près d'une lieue à pied. C'est même ce sentier qui était depuis 1717 une des routes du Cap à Léogane.

Enfin, le Dondon sortit de cet état d'enfance, et en 1727, on en forma une paroisse qui fut retranchée de celle de la Petite-Anse. On y bâtit une chapelle que desservaient des prêtres, chargés par les jésuites du soin de plusieurs âmes, par le défaut de sujets de la compagnie de Jésus. En 1742, les habitants achetèrent de M. Garreau une portion de terrain, où l'on construisit une église et un presbytère en 1743. On avait eu aussi le projet d'y former un bourg, qui fut même commencé dès lors, mais le terrain étant insuffisant, les habitants se firent autoriser par les administrateurs, le 9 avril 1749, à acquérir un supplément de M. Baconais, ce qui a effectivement eu lieu. L'arpenteur Rault le divisa par emplacements et en fit un plan directeur, où les alignements étaient réglés sur la position de l'église, et une ordonnance des chefs approuva ce plan le 3 décembre 1751.

Ce n'a été qu'à l'époque des arrangements paroissiaux de 1742 que les limites du Dondon furent désignées d'une manière certaine; jusque-là, le zèle du desservant en était la vraie mesure, et le curé de Sainte-Rose et lui étaient souvent les vicaires l'un de l'autre. Les colons eux-mêmes n'étaient pas encore aussi nombreux qu'on le désirait, puisqu'une ordonnance du 21 mai 1751 menaça de la réunion de leurs terres

ceux qui n'auraient pas formé d'établissements dans six mois. Le 25 novembre 1773, la paroisse de la Marmelade a été distraite de celle du Dondon, dont voici les bornes actuelles :

Au nord : 1° la paroisse de la Petite-Anse, dont elle est séparée par la montagne du Bonnet; et 2° la paroisse de la Plaine-du-Nord, dont elle est séparée par les montagnes du Grand-Boucan et des Mornets.

A l'est, la paroisse Sainte-Rose, au moyen de la première chaîne de montagnes qui vient du Cibao, et qui cesse de dépendre du Dondon à la crête du Grand-Gilles.

Au sud, le territoire espagnol, depuis la pyramide n° 79, qui forme, à la ravine Mathurin, le point de séparation entre la paroisse Sainte-Rose et celle du Dondon, jusqu'à la pyramide n° 97 qui est sur la rive droite de la rivière du Canot, et à la pointe de l'embranchement opposé descendant de Marigallegue, et qui est commune à la paroisse de la Marmelade.

C'est dans un point de cette étendue, que MM. de Chastenoie et Duclos virent, en 1724, deux arbres, sur l'un desquels était écrit CAPITAN BERTOL, et sur l'autre ANDRÉ MINGUET : limites convenues entre ces deux voisins français et espagnol, pour mettre fin à des plaintes réciproques d'empiétement.

Dans toutes les montagnes qui séparent le Dondon d'avec la colonie espagnole, et dont la plus considérable est la chaîne nommée morne à Chapelets, à cause du nombre prodigieux de palmistes à chapelets qu'elle nourrit, il n'y a que deux ouvertures qui puissent faire communiquer les deux colonies. Celle de la Porte, qui est dans le bout sud-est de la paroisse, et dont j'ai entretenu le lecteur en parlant de Saint-Raphaël, paroisse de la partie espagnole, et où les Français avaient un poste qu'ils appelaient vigie, et qu'on y voyait encore en 1702; et le Saut-du-Canot, qui est vers le sud-ouest.

Au couchant, la paroisse du Dondon est bornée par celle de la Marmelade : 1° au moyen des montagnes de la Soufrière de la Marmelade, entre lesquelles est un intervalle qui sert à la

communication des deux paroisses; et 2^o par la montagne de la ravine à Fourmi.

Le Dondon est absolument enclavé dans les montagnes, et le sol du lieu où est l'église et le bourg est élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer ¹. Il n'y a peut-être dans nul lieu de la colonie un site plus pittoresque que celui de cette paroisse. D'énormes montagnes, dont les sommets sont quelquefois escarpés, présentent des rochers inclinés, souvent même renversés les uns sur les autres, et le désordre de ces masses offre presque partout des témoignages de grandes agitations terrestres. Les montagnes sont entrecoupées ou séparées par des vallées riantes, par des côteaux frais, dont la verdure nuance agréablement celle des bois touffus dont les élévations sont couvertes, et console de quelques aspects où le roc décharné attriste l'homme et lui parle de destruction. L'industrie de cet être inexplicable se remarque dans tous les points, et la nature, tantôt défigurée, tantôt embellie par ses travaux, semble avoir consenti à partager son empire avec lui.

L'inégale surface du Dondon, autant qu'elle peut être évaluée, a 3 lieues du septentrion au midi, et 5 lieues du levant au couchant, et comme ces dimensions sont plus ou moins rétrécies dans certains points, on ne peut en évaluer le circuit qu'à environ 15 lieues. Cette étendue est divisée en neuf cantons.

Le premier est celui nommé *le Brochetage*. Des montagnes escarpées ceignent cette agréable vallée qui, contiguë à la paroisse de la Petite-Anse au nord et à celle Sainte-Rose dans l'est, a pour bornes : au sud, la rivière du Dondon et à l'ouest le canton des Vaseux. Dix-huit habitations sont placées au Brochetage qui, dirigé à son commencement de l'est à l'ouest, tourne ensuite du nord au sud. Il a environ une lieue et demie de longueur sur 1,000 de largeur moyenne.

Le second canton est celui du *Bosi-Rouge*. C'est l'enfon-

4. C'est par erreur que j'ai mis *cinq cents toises* dans la *Description de la Partie Espagnole*, tome I^{er}, pages 256 et 272, et que j'y ai dit que la plaine de Gohave est aussi élevée que le bourg du Dondon.

cement qu'on a devant soi dès qu'on est parvenu au haut de la crête du Grand-Gilles; il va vers le sud en formant un amphithéâtre; puis il s'étend le long des montagnes de Sainte-Rose d'avec le Dondon. Sept habitations peu considérables ne font pas l'éloge de sa fertilité.

C'est vers le milieu du canton du Brochetage que la montagne qui le divise à l'occident du canton des *Vaseux* qui est le troisième, laisse un passage à la petite rivière qui donne son nom à ce dernier canton. La vallée des *Vaseux* est étroite et profonde; et les montagnes de la Guille au sud, celles des Galeries à l'ouest, du Grand-Boucan et du Bonnet au nord, et celles du Brochetage à l'est, qui la réduisent à une lieue de longueur, la rendent en même temps triste et malsaine. On y compte cependant vingt-huit habitations dans un espace d'environ 4,000 carreaux, au moins, un quart est encore en bois.

Le quatrième canton, c'est la *Guille*, placé au sud des *Vaseux*. Il a celui du Matador à l'est, les Galeries et les mornes du Haut-du-Trou à l'ouest et au nord le Callebassier. Deux lieues de l'est à l'ouest et une largeur d'une lieue, en composent l'étendue qui, sans être plus agréable pour l'œil que celle des *Vaseux*, a cependant des avantages sur celle-ci, puisque partout où les montagnes environnantes vont en amphithéâtre, on voit des cultures, tandis que les autres sont arides et imposantes par leurs affreux escarpements. Trente habitations garnissent ce séjour, dont la température est fraîche et le sol bien arrosé.

Les *Galeries*, cinquième canton, sont composées d'une suite de montagnes rapprochées, escarpées et disposées sans ordre. Des vallons rétrécis y forment cependant de petits intervalles où cinq habitations ont trouvé à se placer dans une lieue d'étendue de l'est à l'ouest. Ce canton, qui ne répond point à l'idée agréable que son nom fait concevoir, est appuyé au septentrion sur la paroisse de la Plaine-du-Nord, dont il est séparé par la montagne des Mornets, le Haut-du-Trou le touche au sud, le chemin des Mornets à l'ouest, et la ravine de Monsieur ou de la Guille à l'est.

De tous les cantons de Dondon, le sixième appelé le *Haut-du-Trou* est le plus beau, le plus étendu, le plus fertile et conséquemment le plus riche. L'ordonnance d'érection de la Marmelade en paroisse, lui avait donné le canton du Haut-du-Trou, mais d'après une opposition judiciaire des habitants du Dondon, une autre ordonnance du 11 juillet 1776, rectifiant la première, a remis le Haut-du-Trou dans la dépendance du Dondon. On peut considérer ce canton comme une petite plaine de deux lieues et demie de longueur sur une largeur égale, à quelques irrégularités près. Elle renferme quarante habitations et la rivière espagnole l'arrose en la traversant. Circonscrite au nord par les Mornets et les Galeries, elle a au sud le morne à Chapelet, à l'est la montagne Colorade et le Callebassier et à l'ouest la Soufrière et les montagnes de la paroisse de Marmelade.

La *Mare à la Roche*, septième canton, est une autre vallée dont le sol fertile est le plus élevé du Dondon, quoique la vallée soit profonde, à cause des hauteurs qui l'entourent et qui sont aussi très-propres à la culture. Elle a deux lieues d'étendue du levant au couchant, sur une largeur petite et inégale et renferme vingt-cinq habitations. Ce local a les montagnes du Haut-du-Trou au septentrion, au midi le morne à Chapelet qui vers le milieu de la Mare à la Roche, offre le passage du Saut-du-Canot, à l'orient le Callebassier, et à l'ouest les montagnes de la ravine à Fourmi, qui sont dans ce point, la limite du Dondon et de la Marmelade.

Le huitième canton, le *Matador*, est également une vallée agréable et fertile, que coupe et arrose la rivière du Pimentier. S'étendant d'abord du nord au sud, cette vallée se trouve ensuite dirigée de l'est à l'ouest et a ainsi une longueur d'une lieue et demie sur une demi-lieue dans sa plus grande largeur, étendue garnie d'une trentaine d'habitations. Le morne à Chapelet est encore son terme dans le sud; une petite montagne isolée, nommée morne à Jacques et plusieurs monticules qui semblent partir du morne à Chapelet, séparent le Matador du Bassin-Cayman qu'il a dans l'est. Au nord est le morne du Dondon qui est la

suite de la première chaîne, et au pied duquel coule la rivière la Porte, et à l'ouest un embranchement du morne à Chapelet qui porte le nom de Callebassier.

Enfin le *Bassin-Cayman* complète la nomenclature de la division intérieure de la paroisse du Dondon. Ce canton, analogue à sa dénomination, est un vrai bassin d'environ une lieue et demie de l'est à l'ouest sur une demi-lieue de large. Il a au nord les montagnes stériles qui sont communes à une partie de la paroisse Sainte-Rose, puis celles du Brochetage à l'est les montagnes et le bois de la Porte, au sud le morne à Chapelet et à l'ouest le Matador. Dans le nombre des quinze habitations qu'il renferme, quelques-unes sont sur la face septentrionale du morne à Chapelet et vont jusqu'à son sommet toucher la ligne de démarcation des deux colonies. Ce local frais serait encore utile par sa fécondité, si la rivière du Dondon ne faisait pas, de la partie basse, le théâtre de ses débordements et si elle n'augmentait pas ses ravages par le nombre même de ses sinuosités.

On voit, d'après ces détails, que les quatre cantons du Brochetage, des Vaseux, des Galeries et du Haut-du-Trou sont dans la limite septentrionale du Dondon, et par conséquent qu'ils touchent aux paroisses de la Petite-Anse, de la Plaine-du-Nord et de l'Acul. Que les trois cantons du Brochetage, du Bois-Rouge et du Bassin-Cayman en sont la limite occidentale, et conséquemment qu'ils sont contigus, d'abord à la paroisse Sainte-Rose, et de plus, au moyen d'une inclinaison de cette limite orientale vers le sud, à une petite partie du territoire espagnol; que la limite méridionale commune à l'autre colonie, est bordée par les cantons du Bassin-Cayman, du Matador et de la Mare à la Roche; que la limite occidentale qui est entre le Dondon et la Marmelade, suit les deux cantons de la Mare à la Roche et du Haut-du-Trou; et qu'enfin le canton de la Guille est vers le centre de la paroisse.

Le canton le premier établi au Dondon par les Français, a été le Matador. C'est celui où Minguet fit son premier défriché. La maison qu'il habitait était à environ 200 toises dans le

nord de la chaîne des Chapelets et à 15 ou 20 toises dans le sud d'un coude que fait la rivière du Pimentier, qu'on n'appelait alors que ravine. La Guille a été le second établi. Minguet y avait au sud de la rivière du nom de ce canton, une habitation qui ne se trouvait, à compter d'extrémité en extrémité et en ligne droite, qu'à environ 700 toises de celle qu'il avait au Matador. Le troisième quartier établi a été celui du Brochetage. C'est là que Minguet commença à éprouver des usurpations, et par conséquent ce fut là aussi que les plus anciens habitants du Dondon, après Minguet, s'établirent. Ce furent : MM. Berger, Stapleton, Linch, Martin, Silvecane, la Caze, Boredon, le Sieux, Fleury, Parent et Marie-Marthe Parent.

Le Bassin-Cayman suivit les trois cantons que j'ai nommés. Ses premiers habitants furent : MM. Fortier, Martin Fortier, Fleury, P. Garreau, L. Garreau, Pirly, la Salle et Paquet, Péré, Spigeot et Plex, dont les possessions allaient joindre celles de Minguet au Matador. Il n'y avait pas, en 1723, d'autres habitants au Dondon que ceux que je viens de nommer. Ses autres cantons ont reçu des cultivateurs presque tous en même temps.

Le bourg du Dondon est à l'extrémité sud du Brochetage, et sur la rive droite de la rivière de son nom, où l'on a vu longtemps les pilastres d'un pont de pierre, élevés en 1763 par les ordres de M. de Belzunce, et qui n'ont pas été achevés. Le chemin qui mène à l'Espagnol par le passage de la Porte, les traverse, ainsi que la rivière. Il n'est composé que de quatre-vingts maisons, mais il s'accroît tous les jours. Il est défendu d'y couvrir les maisons en paille. Des marchands, des artisans et des cabaretiers en forment la population, qu'augmentent encore des oisifs, espèce d'hommes dangereuse partout, mais surtout dans une colonie. Le voisinage de la partie espagnole a rendu encore plus nécessaire le détachement de maréchaussée qui y réside. Il est composé de six cavaliers et un brigadier de couleur, sous les ordres d'un exempt blanc.

C'est dans la partie orientale du bourg qu'est l'église. Lors de l'érection de la paroisse, en 1727, on en construisit une

de bois en vingt jours dans un autre point. Sa consécration à l'éternel sous l'invocation de Saint-Martin, archevêque de Tours, fut faite le 11 novembre de la même année, jour de la fête du patron. Celle actuelle est de charpente sur un solage de maçonnerie, de plus de 4 pieds en dehors; sa longueur est de 100 pieds, sa largeur de 35, sa hauteur de 18; trois cloches d'accord entre elles forment ce que les amateurs appellent une belle sonnerie. La fête du patron a été transférée au 4 juillet, jour de la translation du saint, par mandement du préfet apostolique de la partie du nord, en date du 12 mai 1784, à cause des pluies trop ordinaires au mois de novembre, et encore parce que la récolte du café exige alors un travail assidu de la part des cultivateurs et de leurs nègres.

Les rivières du Dondon, qui ne sont que des ruisseaux dans les temps ordinaires et des torrents durant les pluies, ont en général des eaux vives, saines et légères, surtout celles dont les eaux coulent sur des lits pierreux, graveleux ou sablonneux. Ces rivières nourrissent le mulot bâtard; le haut-dos, espèce de carpe; le dormeur; le délicat têtard ou cabot; les petits mulots appelés gros-ventres et de grasses anguilles. Mais ces habitants des eaux, si propres à ajouter à la sensualité des tables, ainsi que des écrevisses semblables aux chevrettes ou salicoques, et des crabes d'un goût qui flatte les créoles, ont trop de persécuteurs dans les nègres, qui ne croient pas qu'attendre c'est quelquefois gagner.

Les montagnes de la Marmelade recèlent la source de la rivière la plus considérable du Dondon. Quoique successivement grossie par les eaux de plusieurs ravines, les terrains poreux sur lesquels elle coule en absorbent une partie et en rendent le volume variable et incertain. Sa direction principale est du couchant au levant, mais elle est extrêmement sinueuse. D'abord nommée la rivière Dorée, parce qu'elle passe sur un fond de marcassites sophistiquées de soufre et d'arsenic qui ont la couleur et l'éclat de l'or, elle devient la rivière espagnole en traversant le canton de la Guille, et prend le nom de rivière du

Dondon lorsqu'elle passe au sud du bourg. Non loin de là, on la connaît sous celui de rivière la Porte, avec lequel elle fait environ quinze lieues, et va se mêler sur le territoire espagnol à d'autres, pour arriver dans l'Artibonite et servir ainsi à l'utilité d'une autre portion de la colonie française.

Des montagnes qui séparent la Guille et les galeries du canton des Vaseux, sort la rivière ou plutôt la ravine de ce dernier nom. Elle serpente sur un fond de sable et de gravier, allant de l'ouest vers l'est. Arrivée au pied d'un morne appelé le Grand-Gouffre, et qui a environ cent pieds d'une hauteur escarpée, elle se précipite dans un trou et disparaît absolument aux yeux du spectateur surpris. Un roc bruni, chargé de lianes, de mousses et de quelques points de verdure, forme une masse qui s'élève au milieu du vallon et où est placé le trou dévorateur; mais à 200 toises de là, l'eau reparaît. Si dans des pluies abondantes le ruisseau gonflé roule à l'entrée du gouffre les arbres qu'il a arrachés, les eaux refluent dans le vallon, leur fureur s'accroît, jusqu'à ce que devenues plus puissantes que l'obstacle, elles le détruisent et vont avec un épouvantable fracas inonder les parties inférieures au point de leur sortie. Au delà du gouffre, la rivière garde sa direction première, mais parvenue vers le milieu du Brochetage, elle semble regretter le séjour dont elle s'éloigne, et qu'elle abandonne enfin pour aller vers le sud, en suivant le même canton, à l'extrémité duquel elle porte à la rivière du Dondon son tribut, augmenté de celui de la ravine du Bonnet et de la ravine du Bois-Rouge.

Il y a dans plusieurs endroits du Dondon, et principalement au Brochetage, des eaux minérales qu'on dit ferrugineuses, vitrioliques et alumineuses, car aucune analyse ne les a encore fait connaître d'une manière certaine.

Le sol du Dondon est varié, comme celui de tout le reste de l'île. En général, le fond des vallées est argileux, les coteaux sablonneux ou tufeux, mais avec des proportions différentes d'argile et de tuf. On y voit aussi des coquilles et des concrétions pierreuses ou cristallines. D'énormes bancs de granit com-

posent la base des montagnes; ces bancs en portent d'autres de pierres calcaires ou vitrifiables, de nature différente, ou de roches à ravets qui, dans plusieurs endroits, sont absolument à la surface.

Une couche végétale couvre ou a couvert, avec plus ou moins d'épaisseur, le sol du Dondon. Exposée par l'avidité de l'homme, ou seulement par son industrie, à l'action des pluies étonnantes de la Torride, cette couche est plus ou moins promptement entraînée, et sur les parties élevées ou dans celles dont la pente est rapide, l'eau a déjà détruit ce que le temps avait lentement formé en accumulant les dépouilles des végétaux. Les crevasses des sommités des montagnes ont une terre rougeâtre et ocreuse, une terre appelée adamique ou primitive par les naturalistes. On trouve aussi au Dondon quelques terres rocailleuses, celles sablonneuses y sont très-rares.

En considérant les bords des rivières, il est facile de se convaincre de la richesse de la minéralogie du Dondon. L'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'antimoine, le marbre, le porphyre, l'albâtre, le jaspe, l'agate, le silex, le grès, les granits, le talc, le spath, la terre glaise, des pétrifications et des cristallisations de tous les genres et une multitude de fossiles dont on aperçoit des fragments, appellent et attendent le curieux de la nature.

Il est un phénomène dont le sol du Dondon fournit des exemples particuliers, c'est celui des affalages ou avalanches. Une portion de terrain, plus ou moins étendue, se détache du point où elle était, glisse sur la surface environnante et va se placer plus loin, tandis que ses différentes parties conservent entre elles les distances qu'elles avaient auparavant. La face septentrionale du morne qui porte le nom de morne du Dondon et qui est au bout sud du Brochetage, en offre des exemples vers sa base, et l'on peut en remarquer encore au canton de la Guille où de pareils terrains, qui ont commencé à glisser en 1780, ne se sont pas encore entièrement arrêtés.

M. l'abbé de la Haye, curé du Dondon, que j'avais prié

de suivre ce phénomène, et à qui je suis redevable de beaucoup de détails de la description de la paroisse, pense que durant les grandes pluies l'eau forme des courants et pénètre dans l'intérieur de la terre; que là elle détrempe, divise, entraîne les terres qui servaient de base aux couches supérieures, produit des cavités, des écroulements, des affaissements, des affalages et creuse même des abîmes. De là, la chute des rochers, le renversement de ces masses énormes dont le choc semble ébranler le globe.

Dans les affalages de la Guille qui ont lieu sur le penchant d'un coteau dont la face est vers le midi, le terrain a glissé et est descendu. D'anciennes sources se sont taries, de nouvelles les ont remplacées; les haies vives d'un chemin ont été portées à 15 ou 20 pieds de leur première situation, mais sur la superficie de ce sol mobile, rien ne s'est dérangé : plantations, maisons, arbres, tout a été transporté dans son entier et sans aucune trace de dommage.

Le terrain de la montagne est aquatique, coupé de sources et de ravines et sa base laisse encore voir des traces d'affalages plus anciens; c'est un banc de rochers inclinés et brisés, recouvert d'une légère couche végétale et dont les sommités décharnées forment des crêtes ardues et hideuses. Il est donc naturel que les eaux, surtout celles d'orage, qui sont tout à la fois et plus chaudes et plus abondantes, pénétrant facilement un sol déjà mouillé, et ne pouvant pas trouver d'issue à travers les rochers, nappent à la surface et acquérant de la force par leur poids, finissent par entraîner des portions de la couche superficielle. Il l'est autant que celles-ci suivent la pente des rochers que le séjour même des eaux a couvert d'une espèce de limon glissant, et que ces portions entraînées ne s'arrêtent qu'au moment où elles se trouvent portées sur un autre sol capable de les retenir. Si les eaux tombent dans une cavité, leur chute produit l'affaissement de la surface, et un écroulement; si elles minent plus la base dans un point que dans un autre, la perte de l'aplomb amène un renversement, une véritable culbute.

Mais il est des affalages du Dondon où l'on observe une autre particularité, parce qu'au mouvement progressif, qui est plus lent que dans les autres et qui n'est même sensible que dans les temps pluvieux, se trouve uni celui de rotation; de sorte qu'un bâton enfoncé dans une direction contraire à celle du mouvement de progression, finit par prendre celle de la pente du terrain, après avoir décrit un arc de cercle.

Lorsque les eaux souterraines agissent, la marche progressive a lieu; et elle cesse au contraire lorsque les eaux sont taries, voilà pour l'intermittence. Quant au tournoiement, sur lequel je n'adopte pas une explication que M. l'abbé de la Haye m'a communiquée et qu'il a fait passer depuis à la Société royale des sciences et arts du Cap, il me semble que si, par l'inégalité du plan sur lequel l'affalage se fait, le terrain qui glisse rencontre un obstacle qui l'arrête dans un point, l'impulsion reçue par la masse fait qu'alors toutes les parties de celle-ci tendent à tourner vers l'un des côtés de ce point sur lequel la masse ne repose pas en totalité; et le tournoiement est plus ou moins marqué à raison du volume et de la vitesse du terrain qui glisse et de la position et de l'étendue du point qu'il a rencontré comme obstacle. Avec de nouvelles pluies les deux phénomènes recommencent; peut-être même qu'une observation constante ferait voir, et je le crois, que l'impulsion directe et la circulaire prennent l'une et l'autre des directions différentes de celles qu'elles ont eu originairement et qu'il se trouve des tournoiements excentriques, d'abord les uns par rapport aux autres et encore relativement à la masse elle-même.

En général, l'air du Dondon est sain, tempéré, frais et même humide, à en juger par la déliquescence du sel ordinaire. On y trouve des vallées très-chaudes, des collines tempérées où le printemps semble avoir son séjour habituel; le froid est le partage des montagnes que des brouillards couvrent lorsque le soleil a franchi le méridien. Quelquefois, le soir, on invoque le secours du feu.

Durant les nords qui règnent dans les six mois d'octobre

à avril, on est, en quelque sorte transi; l'aspect du soleil est un bien ardemment désiré, et une sorte de renaissance en est le produit. Dans la saison des orages, qui prend les six autres mois, à de brillantes matinées succèdent des déluges d'eau et des tonnerres dont la configuration du lieu accroît l'horreur et le fracas. Au coucher du soleil le calme renaît et la nature repose tout entière.

Au lever de l'astre qui féconde la terre, une brise délicieuse vient du sud et parcourant les différentes gorges, elle produit une douce sensation, jusque vers dix ou onze heures du matin que la brise du large, toujours tardive dans les montagnes, commence à régner. Avec elle la chaleur qu'elle tempère s'est cependant augmentée. Depuis le soir jusqu'avant l'aube du jour, l'air se rafraîchit, et ensuite les vapeurs qui s'exhalent de la terre se condensent et forment un brouillard épais et froid, si le temps est calme, où un froid dont l'impression est presque douloureuse si le vent qui souffle de l'intérieur augmente son action pénétrante. C'est principalement dans les trois premiers mois de l'année que cet effet est sensible et après les pluies des nords. On a vu, rarement à la vérité, le thermomètre de Réaumur, à l'esprit de vin, descendre alors jusqu'à quatre degrés au-dessus de la congélation, terme prodigieux pour la zone torride et dont le contraste avec la température ordinaire est vivement senti. Le sommet des montagnes offre dans de semblables instants une espèce de rosée gélatineuse.

Le Dondon a donc, par rapport à lui-même, les quatre saisons annuelles et quelquefois dans un seul intervalle de vingt-quatre heures. La plus grande différence observée au thermomètre dans les années communes est de 20 degrés; car il parcourt l'intervalle du cinquième degré au-dessus de glace jusqu'au vingt-cinquième dans les vallées découvertes. Le thermomètre va en été de 12 à 24 degrés; l'hiver de 7 à 15. Dans la moyenne région des montagnes et dans les lieux arrosés, en été, de 10 à 22; l'hiver, de 4 ou 5 à 12. Enfin sur le sommet des montagnes, la température encore plus douce varie

cependant presque à chaque point, par les différents aspects et les causes accidentelles.

Le Dondon est exposé aux coups de vent de sud, espèce de précurseurs de violents orages et qui dans leur courte durée, déploient une fureur qui cause la destruction des plantations. Quelquefois aussi ce vent dure pendant un certain intervalle, et on l'a douloureusement éprouvé dans l'ouragan du 4 au 5 août 1772.

La première culture du Dondon a été celle de l'indigo, auquel on a préféré le café, parce que le premier ne produisait que peu et seulement dans les années sèches qui ne sont pas les plus communes au Dondon. Le cotonnier, dont on a fait l'essai, a assez mal réussi pour qu'on l'ait abandonné. C'est au Dondon que les premiers cafiers portés des îles du Vent à Saint-Domingue ont été plantés et il y a eu de grandes fortunes créées dans cette paroisse par le succès de ces premières manufactures, dont on fixe l'époque à 1738. On compte dans la paroisse une indigoterie, 6 places à vivres et 219 caféteries. On pourrait diviser ces dernières en trois classes. La première de vingt habitations qui donnent depuis trente jusqu'à cent milliers de café et dont le produit total peut être évalué à un million de livres; la seconde de cent cinquante habitations, qui donnent depuis dix jusqu'à trente milliers et un résultat de deux millions deux cent mille livres, et la troisième de trente-neuf habitations produisant de deux à dix milliers, et en tout, cent cinquante milliers : ce qui fait environ trois millions et demi de livres de café par année.

Quand on contemple le Dondon, les montagnes qui le coupent dans tous les sens; quand on voit les rochers, les parties incultivables qui s'y trouvent, on est étonné que l'industrie ait y pu créer autant de richesses, mais l'on ne peut s'empêcher de songer que chaque jour le sol s'appauvrit par les dégradations causées par les pluies. Tant qu'il existera des bois, leur coupe procurera de nouveaux défrichés, mais qu'on juge par les dégâts de la hache en soixante ans, de ce qui reste à espérer!

Presque tout ce qu'on confie au sol du Dondon en grains, en légumes, en fruits et en fleurs y réussit on ne peut pas plus heureusement. On y a fait venir d'excellent tabac. Le maïs, le riz y sont abondants. Les pois de toutes les espèces, les navets, les choux, la betterave, le céleri y sont fort beaux; l'igname, la patate, le tayo, le bananier très-productifs; tous les fruits du pays y sont d'une bonne qualité. La délicate rose, l'aimable giroflée, l'œillet suave, l'humble violette et la douce passeroise y récompensent le soin du cultivateur. La botanique y trouverait des trésors; les forêts fournissent avec abondance à tous les besoins pour les constructions et l'ameublement, et l'on y rencontre des plantes aromatiques que le préjugé seul, peut-être, place au-dessous de celles qui sont si chèrement obtenues de l'Asie.

Ces forêts ont aussi des cochons marrons, et les rochers procurent quelquefois des piloris, le seul des quadrupèdes naturels au pays, qu'on trouve encore dans la partie française et qui a presque disparu, tandis que le rat venu d'Europe y multiplie avec une désolante rapidité. Les animaux domestiques semblables à ceux d'Europe, ont du succès, ainsi que les bestiaux; cependant le climat trop froid et trop humide en écarte les moutons et les chèvres. Il est fâcheux que le pian, cette maladie contagieuse de la volaille, détruise une grande partie de celle qu'on y élève avec facilité jusqu'à un certain terme.

La pintade sauvage, le ramier, les tourterelles, car les espèces en sont variées, fournissent, ainsi que les sarcelles, les bécassines, etc., dans certaines saisons, un gibier délicat. L'œil se satisfait aussi en contemplant le crabier, les diverses poules d'eau, l'aigrette, le collier, et en suivant dans l'air le perroquet, la perruche, ou en apercevant près des montagnes le petit perroquet de terre. Le voyageur, au fond d'une gorge solitaire et profonde, est tiré de sa rêverie par l'organiste méthodique, ou égayé par les modulations enchanteresses du rossignol. Le colibri, l'oiseau-mouche viennent tout à coup lui montrer sur leur robe le plus brillant écriin. Quelquefois un son lugubre et

lamentable le frappe tout à coup, c'est le mal-fini, le grigri, la chouette, la fresaye qui a fondu à l'improviste sur ce petit miracle de la nature, ou qui, d'une serre aiguë, presse les entrailles d'une proie plus utile parce qu'elle est plus volumineuse.

Le Dondon nourrit beaucoup d'insectes et de reptiles. Les lézards et les couleuvres y formeraient une collection très-curieuse. Des scorpions, des bêtes à mille pieds ou millepedes et des araignées crabes ou à cul rouge, y causent quelquefois des morsures douloureuses et capables d'allumer la fièvre, mais elles ne causent point la mort. Dans la saison pluvieuse, on entend jusque dans les lieux qu'on habite, croasser la grenouille et le crapaud. On est également assailli alors par des nuées de moustiques et de mouches. On rencontre aussi des essaims de guêpes qu'on serait bientôt puni d'attaquer. Enfin l'on trouverait une jouissance réelle à admirer une grande variété de papillons, si l'idée que leur nombreuse et dévorante prospérité est un fléau pour l'agriculture ne rendait pas moins agréables les nuances et les dessins qui les embellissent.

Les abeilles élevées dans la paroisse Sainte-Rose ont fourni des essaims à celle du Dondon, où l'on recueille de la cire et du miel.

Tout prouve que le Dondon était fort peuplé par les Indiens. On y trouve continuellement des débris de leurs vases et des figures qui rappellent leurs idées superstitieuses. Des cavernes dont ils avaient fait des sépulcres renferment encore des restes de la dépouille périssable de ces êtres faibles et bons; et l'on trouve des antres où leurs bizarres divinités recevaient un culte plus bizarre encore.

C'est dans le territoire du Dondon qu'est la voûte célèbre connue sous le nom de *Voûte à Minguet*, parce qu'on dit qu'elle a été sa première habitation. Elle est située à environ une demi-lieue dans l'ouest-sud-ouest du bourg, sur la rive méridionale de la rivière, dans une vallée étroite, profonde et solitaire. Son entrée est un vaste portique où deux masses informes sont pla-

cées comme deux gardiens ou deux génies tutélaires. On distingue encore quelques vestiges des *Zemes* et des sculptures grossières dont l'intérieur était orné, et que des concrétions pierreuses ont recouverts. Le vestibule, d'abord spacieux, se rétrécit à 4 ou 5 toises de l'entrée et forme un passage qui conduit à une espèce de sanctuaire éclairé par un trou de la voûte, dont les débris ont couvert le sol. Sur les bords du passage sont deux ouvertures étroites et quelques tombeaux creusés dans le roc. Les côtés du temple ont aussi dans leur épaisseur des retraits spacieux, peut-être destinés aux ministres du temple, qui a 150 pieds de long sur une hauteur presque égale.

Chaque année les caciques des divers lieux de l'île venaient dans cet endroit, à la tête de leur sujets, renouveler leurs hommages aux dieux de la patrie. L'opinion des insulaires était que le soleil et la lune avaient percé la voûte pour aller éclairer le monde et que les premiers hommes ayant osé imiter leur exemple, ils avaient été métamorphosés par le soleil en grenouilles, en lézards, en oiseaux, etc., et les gardiens de la caverne en pierres. Ainsi, à travers leur simplicité, ces hommes nus et ignorants affectaient les idées les plus orgueilleuses. Saint-Domingue avait été, selon eux, le berceau de la nature, les deux astres qui nous éclairent avaient répandu leurs premiers rayons sur les Haïtiens ; ils étaient donc, eux, des descendants des premiers hommes ; en un mot, tout ce qui pouvait tenir à l'opinion de leur supériorité sur le reste des humains était entré dans ces têtes privées d'instruction, comme si la vanité était le patrimoine naturel de l'homme. Et ce million de fils aînés de la nature, de descendants d'une foule de Prométhées, une poignée d'Espagnols l'a anéanti pour jamais et à peine quelques-unes de ses erreurs et le souvenir de sa cruelle destinée surnagent-ils sur l'océan des siècles !

La population actuelle du Dondon est d'environ 600 blancs, 200 affranchis et 9,000 esclaves. Le bourg est compté, dans ce calcul, pour 120 blancs, 50 affranchis et 250 esclaves. Les

hommes libres portant armes sont au nombre de 300. En temps de guerre, cette paroisse fournit son contingent pour la garde de l'embarcadère de Caracol et de celui de Limonade et pour le poste du Grand-Carénage du Quartier-Morin.

On a déjà vu, à l'article de Sainte-Rose, que le Dondon avait toujours été regardé comme un lieu important pour la défense intérieure de Saint-Domingue. Son bourg est peut-être l'un des points de l'île qui ont fait enfanter le plus de projets. La difficulté des accès, la salubrité de l'air, tout avait fait penser à M. de Belzunce qu'on y réunirait le double avantage de la conservation de la colonie et de celle des hommes qui devaient assurer la première. Il fut donc question dès l'arrivée de cet officier général d'y avoir un camp composé de baraques comme ceux du Trou et de Sainte-Rose. Pour faciliter ce plan, on sentit la nécessité d'un chemin propre aux transports, et j'ai dit aussi qu'on fit ouvrir celui de la crête du Grand-Gilles, de manière à lui faire remplir cette destination. On posa des jalons sur les deux habitations Fleury et le Febvre, l'une et l'autre sur le chemin qui va du Grand-Gilles au passage de la Porte. Le premier était à environ 1,000 toises dans le nord du bourg, et celui le Febvre à 500 toises dans sa partie méridionale. On construisit des magasins et l'on projeta encore deux camps, l'un à l'entrée du Brochetage, et le quatrième près du chemin du bois de la Poats. Le Dondon était désigné pour recevoir cinq bataillons des troupes qui étaient arrivées en partie, et dont le reste était annoncé par le ministre. Et comme ces préparatifs intéressaient alors également la colonie espagnole, parce que les deux nations craignaient un ennemi commun, on s'occupa, de part et d'autre, de faire du passage de la Porte ou Saint-Raphaël une communication de voitures avec la partie espagnole, afin d'évacuer par ce territoire, dans le cas d'une retraite forcée, les magasins d'artillerie et de vivres, et de les conduire jusques au montagnes du Mirebalais, d'où l'on ouvrait aussi une communication avec le Port-au-Prince.

Ces différentes entreprises coûtèrent beaucoup, indépen-

damment des corvées, qui furent un véritable impôt pour l'habitant; et lorsque la paix de 1763 arriva, tout fut abandonné. Les Espagnols en donnèrent l'exemple les premiers, par rapport au chemin de la Porte, qu'ils ne regardèrent plus que comme un moyen de fraude et de rapprochement, choses qu'ils ont toujours beaucoup plus craintes que désirées.

Cependant les baraques du Dondon servirent à loger 242 Allemands ou Acadiens, qui y furent envoyés aux mois de novembre et de décembre 1764, et de janvier 1765, et dont il ne restait plus de vivants que 89 lorsqu'on les fit partir pour le Môle, le 21 décembre 1765. Ce serait un argument contre la salubrité du lieu, si cette perte de près de deux tiers dans un an avait frappé sur d'autres que sur des Allemands, déjà accablés par des maux soufferts dans une autre colonie, ou sur des Acadiens qui avaient été exposés longtemps à des privations et à des regrets, que leurs sentiments pour leur patrie semblaient prescrire qu'on leur épargnât.

Le Dondon a plusieurs issues vers la plaine. J'ai cité celles qui le font communiquer avec Sainte-Rose, dans la description de cette dernière paroisse, par le Joli-Trou, le Fond-Chevalier, les Cormiers et le Grand-Gilles, et en décrivant la paroisse de la Petite-Anse, je parlerai de celle par le Bonnet-à-l'Évêque. En voilà déjà cinq.

La sixième est dans le revers ouest de la montagne du Bonnet, dans la gorge du Grand-Boucan, paroisse de la plaine du nord. Cette gorge qui commence aux habitations Longuemalle et Besson, a 400 toises d'ouverture sur 1,800 de longueur. A ce point est la crête qui sépare le Grand-Boucan des Vaseux, et par conséquent la paroisse du Dondon de celle de la Plaine-du-Nord, mais qui lie les mornes du Bonnet avec ceux du Dondon. En avançant de 200 toises dans les Vaseux, le chemin se partage et la branche de la droite va au canton de la Guille. Dans ces 200 toises et dans 800 autres placées supérieurement, la route est sinueuse et aboutit à un point où une espèce de rideau transversal, d'environ 40 toises d'élévation,

unit la chaîne des montagnes du Bonnet avec celle qui se dirige vers l'Acul en formant une sorte de fer à cheval. Là est le gouffre de la rivière des Vaseux, et 4,200 toises plus loin, le chemin joint le grand chemin du Dondon au-dessus du Camp-Fleury et à 900 toises au-dessous du bourg. Cette sixième communication est appelée la Porte Saint-Jacques.

Plus à l'ouest du Grand-Boucan et à peu près nord et sud du centre du Gros-Morne du Cap, on trouve à l'extrémité de la plaine une autre communication qui appartient à la paroisse de l'Acul, c'est celle de la gorge des Mornets; elle aboutit au canton du Trou ou du Haut-du-Trou du Dondon.

Les sept communications du Dondon avec la plaine sont autant de moyens de transport pour ses denrées au Cap et pour faire venir de cette ville les approvisionnements qui lui sont nécessaires. Chaque habitant choisit le chemin le plus à sa portée; c'est par cette raison que plusieurs d'entre eux envoient leurs cafés à l'entrepôt de l'embarcadère de la Petite-Anse, tandis que d'autres les font aller au Cap directement. Il se trouve des personnes dont l'état consiste à faire faire ces charrois. Les mulets portent la denrée jusqu'à l'entrée de la plaine, où les cabrouets les reçoivent ensuite pour un prix convenu, à tant le millier ou la livre.

Le chemin le plus ordinaire du Cap au Dondon, est celui qui mène aussi à Sainte-Rose. Après avoir passé le bac, on contourne, en gagnant vers le nord-est, le fond de l'anse qui va du bac à l'embarcadère de la Petite-Anse, ce qui comprend trois quarts de lieue. De là, se dirigeant sur le morne Pelé, au sud-sud-ouest, on fait deux lieues. Après avoir un peu tourné à l'est, pour éviter le morne Pelé, on reprend au sud-sud-ouest et au sud, jusqu'au bourg de la Tannérie, ce qui fait environ une lieue et demie. Un peu plus loin, on entre, sur la droite, dans une gorge profonde, où l'on parcourt une lieue dans un chemin dont la direction principale est le sud-ouest, mais qui va tantôt à l'ouest, tantôt au sud. Arrivé au pied de la gorge du Grand-Gilles, on suit plusieurs rampes pour la monter et

en atteindre le sommet, qu'on trouve à une lieue et demie vers le sud-sud-ouest. Là commence le Dondon, et l'on va gagner le bourg, en faisant encore environ une lieue et demie, d'abord à l'ouest, puis au sud.

Le bourg du Dondon se trouve donc, par le chemin, à 8 lieues du Cap. L'église du Dondon, celle de la Petite-Anse et la batterie circulaire du quai du Cap, sont presque sur la même ligne.

Le projet d'un chemin de communication avec la plaine, en voiture, par la gorge du Bonnet, aurait fait gagner une lieue sur la distance actuelle. D'un autre côté, étant meilleur et parcouru en chaises, il aurait exigé moins de temps et procuré une grande commodité. Ce serait d'ailleurs la route la plus droite. Ce projet a été renouvelé en 1783; M. Courejolle, ingénieur, avait même commencé le tracé qui porte son nom.

Il y a, à présent, du bourg du Dondon :

	lieues		lieues
A l'église du Cap.	8	A l'église de Saint-Raphaël,	
— Sainte-Rose.	3	— dans la partie	
— de la Petite-		espagnole.	3
— Anse.. . . .	4 1/2	— de Saint-Michel	
— de la Plaine du		de l'Atalaye.	5
— Nord.. . . .	5	— de Hinche.	14
— de l'Acul.	6	A San-Domingo.	78
— de la Marmelade	6		

On a établi, en 1782, un bureau de poste aux lettres au bourg du Dondon. Le courrier y arrive et en part une fois par semaine. Il y avait eu un pareil établissement au commencement de 1763, mais qui avait cessé presque aussitôt après sa création.

Le Dondon a offert le fait d'une superfétation bien certaine. En 1755, une négresse créole, nommée Dédé, esclave de M^{me} V^e Hyver, accoucha de deux enfants jumeaux; l'un garçon et mulâtre, l'autre fille et négresse, procréés le même jour et dans l'intervalle d'une heure, par un blanc et un nègre,

de l'aveu de la mère. Le mulâtre a vécu environ deux ans; la mère et la petite négresse vivaient encore, en 1767, lorsque d'après des doutes manifestés dans la feuille périodique du Cap sur la superfétation, ce fait fut constaté.

C'est au Dondon que mourut, en 1743, le père Le Pers, jésuite wallon, le premier des missionnaires qui eût été chargé du soin de cette paroisse, où il alla en 1735. Le père Le Pers avait pour goût dominant de coopérer à l'établissement de nouvelles paroisses. Arrivé au Cap le 24 août 1704, il fut d'abord chargé de la cure de Limonade qui lui fut redevable de son accroissement. Il provoqua ensuite son démembrement pour former celle du Trou, qu'il desservit, et il influa successivement sur l'érection de celles du Fort-Dauphin et du Terrier-Rouge. Simple dans son extérieur, retiré, d'une extrême sobriété, animé d'un zèle apostolique dont les nègres étaient le principal objet, le père Le Pers n'avait de mondain que l'amour de la botanique et celui de connaître l'histoire du pays qu'il était venu habiter. Trouvant encore d'anciens colons qui avaient été eux-mêmes ou qui avaient, du moins, connu les fondateurs de la colonie française, il dressa des mémoires qu'il envoya à son confrère le père Charlevoix, avec lequel il avait étudié en théologie. C'est à l'aide de ces matériaux, auxquels l'éditeur ajouta le fruit de ses recherches dans le dépôt encore bien précieux des archives coloniales formé à Versailles, que le père Charlevoix publia en 1730 les deux volumes in-4° de l'*Histoire de Saint-Domingue*, si justement estimée.

Ce fut même en voyant cet ouvrage que le père Le Pers, qui n'y trouvait pas la partie de l'histoire naturelle assez étendue, prit la résolution de se livrer à l'étude de la botanique. Un exemplaire de l'ouvrage de Tournefort tombé entre ses mains, acheva de l'y déterminer, et dès lors tout le temps qu'il ne consacrait pas aux devoirs de son état, il l'employait à l'herborisation. On le voyait même oublier, pour cette passion, le besoin de nourriture, que son nègre domestique était obligé de lui rappeler plusieurs fois pendant les incursions.

La nature du sol du Dondon, la configuration de ce lieu, sa température, tout persuada au père Le Pers que ses recherches seraient fructueuses; il demanda donc et obtint la cure du Dondon. Mais les avantages même du local pour cet objet, devinrent funestes au père Le Pers : accoutumé depuis trente ans aux chaleurs qu'il ne trouvait plus au Dondon, il mourut en 1743 dans sa cinquante-neuvième année, laissant une foule de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue que le médecin du roi, Poupée Desportes, qui se trouva auprès de lui à sa mort, recueillit avec l'agrément du supérieur de la mission et sous la promesse d'en faire usage dans ce qu'il publierait sur la botanique coloniale. Il ne faut donc pas douter que ces mémoires n'aient beaucoup servi à l'ouvrage de ce médecin, imprimé en 1770 sous le titre de *Maladies de Saint-Domingue*, dans les parties où il traite de l'histoire naturelle.

Il semble que ce soit un apanage des curés du Dondon que l'étude de la botanique, puisque celui actuel y est entièrement livré. M. l'abbé de la Haye a publié, en 1788, le prospectus d'un ouvrage sous le titre de *Florindie (Flore indienne), ou l'Histoire physico-économique des végétaux de la Torride*, fruit de ses longs et utiles travaux.

Ce laborieux ecclésiastique a aussi donné au public, en 1781, un traité sur la panification de plusieurs racines, sous le titre de *l'Art de convertir les vivres en pain sans mélange de farine*, de l'imprimerie du Cap Français. Ainsi nous serons redevable à des pasteurs du Dondon de nous avoir fait connaître, l'un l'histoire de la plus importante colonie, et l'autre celle des richesses dont la nature y a rempli le règne végétal; et s'associant tous les deux à la plus juste reconnaissance, leur réputation attachera une idée d'intérêt au lieu qui a été leur séjour.

M. l'abbé de la Haye est en outre, ainsi que M. Prieur, l'un des plus estimables habitants du Dondon, au nombre des cultivateurs de la partie du nord auxquels on a remis des plantes et des graines des Indes orientales envoyées par ordre

du ministre, de l'Ile-de-France à Cayenne, à la Martinique et à Saint-Domingue, sur le navire l'*Alexandre*, commandé par M. Mothais de la Chataigneraie, arrivé au Cap le 14 juillet 1788. Puissent leurs soins, et ceux des autres colons qui ont eu part à ce dépôt, naturaliser ces végétaux précieux et associer la plus belle des Antilles aux bienfaits que le Créateur avait répandus aussi loin d'elle!

X

PAROISSE DE LA MARMELADE.

Le nom de Marmelade, que porte cette paroisse, est celui de l'un de ses cantons qui dépendait autrefois de la paroisse du Dondon. Il lui avait été donné par les habitants des autres parties du Dondon en signe de dédain, à cause des pluies excessives qui faisaient de son sol une espèce de bouillie ou de marmelade.

C'est seulement à l'époque du 25 novembre 1773 que remonte l'érection de la Marmelade en paroisse; elle a été faite par une ordonnance des administrateurs qui, comme on l'a vu à l'article du Dondon, avait donné le canton du Haut-du-Trou de cette dernière, à la nouvelle paroisse; mais les réclamations des habitants du Dondon et plus encore le traité des limites entre la France et l'Espagne, amenèrent deux autres ordonnances du 11 et du 14 juillet 1776; par l'une le Haut-du-Trou a été restitué au Dondon et par l'autre la Marmelade a acquis le nouveau canton d'Ennery, qui était considéré auparavant comme une partie des possessions espagnoles.

Telle qu'est aujourd'hui la paroisse de la Marmelade, elle est bornée au nord par les paroisses de l'Acul et du Limbé; à l'est par le Dondon; au sud par la frontière espagnole, depuis la pyramide n° 97 qui lui est commune avec la paroisse du Dondon jusqu'à la pyramide n° 425, qui lui appartient ainsi

qu'à la paroisse des Gonaïves, et à l'ouest par les paroisses des Gonaïves, de Plaisance et du Limbé.

La Marmelade est composée de trois cantons principaux, dont l'un, qui est la Marmelade proprement dite, a celui de la Soufrière au septentrion et celui d'Ennery au midi. Ensuite le canton de la Marmelade se subdivise lui-même en canton de la Marmelade, en Plateau-la-Vallée, en Corail et Tête-à-Bœuf. Celui de la Soufrière a aussi une portion qu'on appelle la Rivière-Dorée.

En général le sol de cette paroisse est très-élevé et montagneux, particulièrement dans le canton de la Soufrière. La nature de ce sol n'est pas la même partout; néanmoins les terres calcaires y sont les plus communes, à l'exception toutefois du canton de la Soufrière où les terres argileuses dominent considérablement.

Il règne dans les différentes parties de la paroisse une variété de climat qui n'est pas aussi sensible dans d'autres paroisses. La température de l'air, dans la partie appelée Marmelade, répond à celle dont on jouit dans les provinces intérieures de la France vers la fin d'un beau mois de mai. Dans les six mois qui comprennent l'intervalle d'octobre à avril, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'au 9^e degré au-dessus de la glace au lever du soleil et ne monte que jusqu'au 16^e degré vers midi. Dans les six autres mois il s'élève jusqu'au 24^e degré le jour et descend la nuit à 20. Il est rare que dans les jours caniculaires des années les plus chaudes il atteigne 27 degrés. Aussi n'y connaît-on pas ces chaleurs excessives qui rendent les nuits d'été si fatigantes, même dans des provinces septentrionales de la France, et l'on ne peut guère s'y passer d'une couverture de coton. Les pluies sont abondantes dans ce canton, où l'on peut même en évaluer la quantité moyenne à 400 pouces. Il y tonne beaucoup durant l'été et la foudre y cause de fréquents et de fâcheux accidents qui devraient porter à imiter l'exemple qu'y avait adopté M. Kerdisien de Tremais, commissaire général de la marine et ancien ordonnateur du Cap,

d'établir des paratonnerres sur les bâtiments de son habitation.

Mais ces orages ne règnent que durant l'été; comme ils ne se déclarent souvent que le soir et qu'ils ne durent que peu d'heures, ils ne nuisent pas à la jouissance d'un fort beau ciel, avantage dont on n'est pas même privé pendant les *Nords*. En effet, ceux-ci laissent des intervalles de plusieurs jours, où l'on ne voit que peu de nuages et presque jamais de brouillards, et qui procurent un air extrêmement salubre.

Les terres du canton de la Marmelade sont en général assez fertiles.

Dans le canton de la Soufrière, elles le sont moins. Les pluies et les brouillards y sont si fréquents, et l'inclinaison des montagnes à l'horizon si grande, que son sol argileux presque partout, et qui ne peut pas être suffisamment réchauffé par les rayons du soleil, est stérile dans plusieurs endroits, et généralement peu productif.

La température de la Soufrière est quelquefois assez froide, même au mois d'août, pour que dans la belle et agréable maison de M. Estève, ancien sénéchal du Cap, sur son habitation de la Rivière-Dorée, on voit avec plaisir briller le feu dans les cheminées qu'il y a fait construire.

Au canton d'Ennery, ainsi nommé en honneur du gouverneur général qui a conclu le traité des limites de 1776 par lequel ce canton est devenu français, il pleut beaucoup moins qu'à la Marmelade, et l'on y éprouve des chaleurs brûlantes qu'on attribue au voisinage des savanes espagnoles. Ces chaleurs, nuisibles à la végétation, semblent s'accroître encore à raison des défrichements.

En général, les terres de la paroisse de la Marmelade sont propres à la culture du café, la seule qui y soit suivie; car l'essai de celle de l'indigo dans quelques indigoteries, au canton d'Ennery, n'aura servi qu'à apprendre qu'il faut y renoncer, et l'on y a pris le parti d'y planter aussi des cafiers. Peut-être la nature sèche de sa température aurait-elle dû inviter à y tenter celle du cotonnier.

Les légumes de toute espèce réussissent assez bien dans tous les terrains de la paroisse, pourvu qu'on en renouvelle souvent les graines. Les fruits propres au pays et en général ceux des climats chauds y sont très-bons, et particulièrement l'orange. Il n'en est pas de même de ceux des climats tempérés ; ils y dégénèrent promptement, ainsi que les fleurs, quelque soin qu'on puisse leur donner, si ce n'est sur l'habitation de M. Chevalier Puilboreau, dont je parle à l'article de Plaisance.

L'on y est privé des ressources de la chasse et de la pêche, sans en être dédommagé par les volailles, qui ne peuvent s'accoutumer à un climat pluvieux, non plus que les moutons.

Une infinité de ravines, dont les eaux sont très-bonnes, coupent l'étendue de la paroisse dans divers sens. Trois principales qui ne sont que des torrents, mais qui sont appelées rivières, sont connues sous les noms de Rivière-du-Dondon, de Rivière-de-la-Marmelade et de Rivière-Dorée. La première naît sur l'habitation le Maître, dans le canton de la Marmelade, la seconde sur l'habitation Paparel et la troisième sur l'habitation des héritiers Dupuy, à la Soufrière. Ces deux dernières vont l'une et l'autre se jeter dans la grande ravine du Limbé, au point où est un petit îlet que cette direction des deux rivières a fait nommer l'Islet-à-corne.

Aucune observation n'a fait connaître avec précision la minéralogie de la paroisse de la Marmelade, qui est cependant riche en cuivre et en substances sulfureuses. La nomenclature même de certains lieux de la paroisse le prouve ; car la Soufrière est ainsi appelée, parce que l'on voit quelquefois des vapeurs sulfureuses s'élever du sol même ; et le nom de Rivière-Dorée a été inspiré par la vue des pierres de son lit, qui contiennent des pyrites brillantes d'un jaune doré. Il est d'ailleurs notoire que M. Paparel a porté une paire de boucles de souliers faite du cuivre recueilli sur ses possessions à la Soufrière.

La population totale de la Marmelade est de 500 blancs,

150 affranchis et environ 7,000 nègres distribués sur 165 cafeteries, 30 places à vivres, un four à chaux et une hatterie.

La milice y compte 220 hommes portant armes.

L'église de la Marmelade, qui est de bois et jolie, a environ 80 pieds de long. Sainte Marthe est sa patronne : c'était celle de M^{me} Paparel, bienfaitrice de ce temple. On l'a élevée dans un point du canton de la Marmelade, sur un terrain dépendant autrefois de l'habitation Favereau, et assez central. La poste du Cap y arrive une fois par semaine.

Il y a un substitut du procureur du roi de la sénéchaussée du Cap à la Marmelade, où il est chargé de la police, qu'y font un exempt, un brigadier et quatre archers de maréchaussée.

La paroisse de la Marmelade a plusieurs communications. La principale est celle du chemin qui la traverse en venant du Dondon, et qui va joindre, dans le bassin de Plaisance, les routes de voitures que la réunion des deux conseils du Cap et du Port-au-Prince a enfin obligé d'effectuer. Ce chemin de la Marmelade avait été commencé en 1762, à la demande de M. le vicomte de Belzunce, sous l'administration de MM. de Bory et de Clugny. L'objet principal qu'on se proposait, était d'établir entre la partie du nord et celle de l'ouest une communication exempte de l'inconvénient de devenir impraticable par les débordements des rivières. Ce travail était resté abandonné depuis 1763, époque de la mort de M. Belzunce, jusqu'en 1787. Il est inutile d'observer que, dans la Marmelade comme au Dondon, ce chemin n'est praticable qu'à cheval.

Ce chemin a une issue vers le Cap, en parcourant depuis la Soufrière près de 6 lieues de long à cause de ses sinuosités, pour gagner le Haut-du-Trou du Dondon, d'où il s'étend dans la plaine par la gorge des Mornets.

La gorge des Périgourdins, qui se termine à l'habitation Paparel, formant la séparation du canton de la Marmelade proprement dite, de celui de la Soufrière du Dondon, et qui communique par une crête de mornes peu interrompue jusqu'à la

coupe du Limbé, fournit encore une route vers l'Acule et vers le Cap. Cette route a 5 lieues de long à cause de ses contours, et va rencontrer le grand chemin Belzunce à une lieue de l'habitation Paparel. Il y a de plus une communication entre le canton d'Ennery et les Gonaïves, vers lesquelles plusieurs habitations de ce premier lieu, très-éloignées de tout embarcadère, trouvent préférable de faire transporter leurs denrées. Enfin M. Ollier, habitant du canton de la Rivière-Dorée, ayant obtenu la permission de se faire un chemin qui va aboutir à l'Islet-à-corne du Limbé, ce chemin est devenu public par l'adoption que plusieurs personnes en ont fait.

Il y a de l'église de la Marmelade

A celle de Plaisance.	8 lieues.	A celle du Dondon.	3 lieues.
— du Cap.	12.		

C'est au canton d'Ennery, et conséquemment dans la paroisse de la Marmelade, que M. Brulley, auparavant substitut du procureur général au conseil supérieur du Cap, travaille, depuis 1785, à établir une nopalerie et à créer une manufacture où serait recueillie la matière propre à fournir la nuance éclatante que produit l'insecte mexicain. On ne peut proférer le mot de cochenille, relativement à Saint-Domingue, sans qu'il réveille le souvenir de M. Thiery de Menonville, qui n'avait été ravir au Mexique la cochenille mestèque, avec tant de périls, que pour qu'elle mourût, après lui, au Port-au-Prince. Ce n'est donc que sur la cochenille sylvestre que M. Brulley et quelques autres personnes ont tenté des essais, et elle est l'objet de son établissement de nopalerie.

M. Brulley ayant envoyé en 1787, au ministre de la marine, des essais de cochenille recueillis par lui sur son habitation, ils ont été soumis à l'examen de l'Académie des sciences de Paris. Il est résulté du rapport fait par elle que les préparations de M. Brulley avaient altéré la qualité de la cochenille; que la teinture de celle non préparée avait beaucoup approché de celle de la cochenille du Mexique. Cependant ce résultat d'un

premier essai a été trouvé si intéressant, que le roi a accordé à M. Brulley 3,000 livres à titre de gratification sur la caisse municipale, avec recommandation aux administrateurs de faire publier cette faveur par la voie de la gazette, afin qu'elle pût exciter le zèle des habitants. C'est donc un puissant motif pour M. Brulley lui-même de continuer des travaux dont le succès procurerait à Saint-Domingue un nouveau genre d'utilité, en méritant à celui qui l'aurait obtenu une place distinguée parmi les hommes que la reconnaissance publique nomme dans cette brillante colonie.

On ne s'attend sûrement pas à apprendre que la Marmelade a été le lieu qu'on a choisi pour y faire fructifier les idées du magnétisme, assorties comme en Europe, aux vues de ceux qui les propageaient. Elles ont paru à la Marmelade accompagnées des farces des illuminés, des scènes dégoûtantes des convulsionnaires et des abus de la profanation, parce qu'on voulait arriver aux profits de l'escroquerie. Le conseil supérieur du Cap avait vainement menacé les sectateurs de cette doctrine dangereuse, par un arrêt du 46 mai 1786, un nommé Jérôme ou Poteau, mulâtre, aidé de Télémaque, nègre, ne continua pas moins à rançonner les esclaves, en les initiant à des mystères chimériques dans des assemblées nocturnes, tenues dans des lieux écartés et qui attiraient un immense concours de ces hommes faibles et superstitieux.

Supérieur à eux, de toute la mesure de leur crédulité, Jérôme leur vendait des *maman-bila* (petites pierres calcaires) contenues dans des sacs appelés *fonda*; des graines rouges et noires d'une espèce d'acacia, qu'il nommait *poto*; mais surtout des bâtons appelés *mayombo*, où l'on introduisait de la poudre des *maman-bila*, au moyen d'une vrille, ce qui leur donnait la vertu de battre, sans danger pour soi, un autre nègre dont le bâton n'avait pas de *mayombo*. Jérôme se contentait d'une gourde pour un *poto*, mais il en fallait quatre pour un *mayombo*. Il avait des seconds qui instruisaient de leur côté, en lui donnant la moitié de leur gain, et tous prêchaient l'indépendance.

Jérôme a été envoyé aux galères à perpétuité, par arrêt du Conseil de Saint-Domingue, du 13 novembre 1787, et l'on a cru que son disciple Télémaque serait assez puni en demeurant auprès de lui, tandis qu'exposé au carcan, dans le marché de Clugny au Cap, il donnerait un exemple éclatant de l'impuissance de ses pratiques, pour échapper aux peines dont la justice devrait toujours payer le charlatanisme effronté.

QUARTIER DU CAP.

PAROISSE DE LA PETITE-ANSE

On sait que cette paroisse, établie en 1670, était déjà considérable avant l'irruption faite par les Anglais réunis aux Espagnols, en 1695, lors de laquelle son église fut détruite comme le reste de ses établissements. En 1697, on en construisit une petite de bois, couverte de paille. C'est dans cette chaumière que le malheur conduisait l'homme qu'il ramène toujours vers la puissance infinie qui régit l'univers. Les plus anciens registres de cette paroisse sont de la même année 1697.

La paroisse de la Petite-Anse a pour bornes : 1° au nord, la paroisse du Quartier-Morin, en suivant le cours de la ravine des Sables qui devient la rivière Any et qui va se jeter dans la rivière à Galifet ou du Haut-du-Cap, à 1,500 toises de l'embouchure de cette dernière, en ligne droite, ce qui fait que cette limite nord est formée par une ligne qui va réellement du sud-est au nord-est; 2° à l'est, encore par la paroisse du Quartier-Morin, au moyen du grand chemin qui sert aux habitations du haut de la paroisse pour faire transporter leurs denrées à l'embarcadère de la Petite-Anse, depuis le point où ce chemin rencontre la ravine des Sables jusqu'à celui où, censé prolongé dans le sud, il irait trouver la sommité de la chaîne du Grand-Gilles, sauf toutefois la portion où cette limite entre la Petite-Anse et le Quartier-Morin quitte le chemin pour passer sur le

Morne-Pelé; 3° au sud-est, par la chaîne du Grand-Gilles jusqu'à la rencontre de celle des montagnes du Bonnet, qui sépare la paroisse de la Petite-Anse de celle du Dondon au sud; 4° à l'ouest, par la paroisse de la Plaine-du-Nord, d'abord au moyen d'un contre-fort de la montagne du Bonnet, dirigé vers le nord et que les deux paroisses se partagent, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, ensuite par la ravine des Matteux jusqu'à son embouchure dans la rivière du Haut-du-Cap, puis sur la rive orientale de cette dernière jusqu'au point où la rivière Any s'y jette et où la paroisse de la Petite-Anse trouve la paroisse du Quartier-Morin; tandis qu'à la rive de l'ouest, c'est la paroisse du Cap qui la suit parallèlement depuis le Haut-du-Cap jusqu'au point qui correspond, sur la rive gauche, à l'embouchure de la rivière Any.

Les limites mêmes de cette paroisse prouvent que son nom ne lui convient pas, puisqu'elle n'a plus, comme autrefois, l'anse qui forme le fond de la rade du Cap et qu'elle ne touche plus à la mer par aucun de ses points.

La plus grande partie du territoire de la Petite-Anse est en plaine, où elle se subdivise en cantons du Haut-du-Cap, des Perches et du Bonnet, tandis que la partie montagneuse n'en compose qu'un seul, appelé le Bonnet-à-l'Évêque.

Ce qui est considéré dans cette paroisse comme canton du Haut-du-Cap n'est réellement que la portion de ce dernier qui est sur la rive droite de la rivière de Galifet. Cette portion consiste en deux ou trois sucreries et en deux tuileries et briqueteries, et une guildiverie, placées entre le chemin qui vient gagner la passe du Haut-du-Cap, la rivière du Haut-du-Cap et l'embouchure de la rivière Any.

Le canton des Perches est celui qui, ayant la rivière de son nom dans le milieu de sa longueur, a la rivière du Haut-du-Cap à l'ouest et au nord où elle fait un coude et une ravine dans l'est. Le surplus de la plaine est désigné sous le nom de Petite-Anse, excepté la partie supérieure qui est connue sous le nom de Bonnet ou Bonnet-à-l'Évêque.

La paroisse de la Petite-Anse jouissait autrefois d'une grande réputation de fertilité qu'elle ne soutient pas aujourd'hui au même degré. La terre y est communément forte et d'une nature presque argileuse; l'eau y nappe sans y pénétrer. On y compte 32 sucreries, dont 7 de la première classe donnent annuellement 2 millions de sucre blanc, 7 de la seconde classe en produisent 4 million $1/2$, 16 en forment 4 million $1/2$, et 1 en fabrique 200 milliers de brut.

C'est dans la première classe que sont les trois sucreries contiguës du marquis de Galifet, appelées des *Plantes*, la *Grande-Place* et la *Gossette*. Il n'est aucune possession de la colonie française aussi connue que celles de la famille Galifet qui les doit à son auteur, gouverneur du Cap, dès la fin du siècle dernier, et à qui cette qualité n'a pas nuï pour l'étendue et l'établissement de ses domaines; non plus que l'influence qu'il eut sur la distribution des fonds revenant aux colons de Saint-Domingue qui avaient marché, comme lui, au siège de Carthagène. M. de Galifet possédait encore en 1716 plus de douze cents carreaux de terre dans la Petite-Anse seulement. Ces habitations, dis-je, sont très-connues parce qu'elles ont donné naissance à deux expressions populaires : l'une, pour marquer qu'une chose est très-douce, dit : *doux comme sucre à Galifet*; et l'autre, pour peindre le bonheur, dit : *heureux comme un nègre à Galifet*; mot où se trouve l'éloge le plus satisfaisant pour le colon qui sait faire sortir de l'esclavage même un état que bien des hommes libres pourraient envier, et pour les représentants de ce propriétaire dont ils secondent si bien les vues bienfaisantes, quoique manifestées de près de 2,000 lieues, puisque ce propriétaire réside en France.

On doit un autre éloge à des habitants de cette paroisse pour avoir conçu et réalisé le projet de tirer de la Grande-Rivière une portion d'eau qui y coulait en pure perte, et de l'employer à faire mouvoir des moulins sur leurs sucreries. Cette entreprise est bien faite pour qu'on en trouve ici les détails les plus intéressants.

Elle eut pour principal moteur M. le marquis de Choiseul-Praslin, propriétaire à la Petite-Anse, qui y résidait alors et qui, réuni à plusieurs autres, adressa aux administrateurs, le 22 février 1742, un mémoire où il exposait que l'eau de la Grande-Rivière excédait les besoins de ses riverains dans les paroisses de Limonade et du Quartier-Morin; qu'une partie de ceux de Limonade, en même temps riverains du Fossé, trouvaient dans ce dernier de quoi se procurer des moulins à eau, puisque l'eau du moulin du premier riverain de Limonade, prise dans la Grande-Rivière et vidée dans le Fossé, l'avait assez considérablement augmenté pour leur en faire craindre les débordements; que les autres riverains de la droite, au nombre de sept, n'avaient besoin que de l'eau nécessaire à deux moulins, parce que la chute permettait à plusieurs de se servir successivement de la même eau en alternant du premier au troisième, du deuxième au quatrième, etc.; que la rive gauche n'offrait que 6 habitations qui ne pussent pas profiter de l'entreprise projetée et qu'ils auraient assez de l'eau de 2 moulins. M. Fauconier, ajoute le mémoire, jaugeant la Grande-Rivière le 24 janvier 1742, après de longues sécheresses, y a trouvé une telle quantité d'eau, qu'en déduisant celle qui serait nécessaire aux riverains, lorsqu'ils voudront avoir tous des moulins, il y a réellement plus des neuf dixièmes de l'eau qui ne sont pas employés, et les auteurs de l'entreprise ne demandent que le septième de ce superflu pour faire aller 21 moulins au Quartier-Morin et à la Petite-Anse, sur des habitations toutes non riveraines.

Voici maintenant quelle devait être la distribution de l'eau. D'abord celle d'un moulin devait être mise dans la ravine du Mapou (que j'ai indiquée, page 282, comme se jetant à la mer dans l'est de l'embarcadère de la Petite-Anse) et suffire à tous ses riverains. Ensuite un canal portant l'eau de 4 moulins devait en donner un quart à l'habitation aujourd'hui Fournier de Bellevue (du Quartier-Morin), un quart à l'habitation Brosard, lesquelles deux habitations devaient jeter l'eau après s'en

être servies, dans la ravine des Sables pour l'utilité des riverains de celle-ci; un troisième quart devait servir successivement à 3 habitations, enfin le quatrième quart devait être employé par 6 habitations, et conduit ensuite dans la rivière du Haut-du-Cap, de manière que cette rivière aurait réellement reçu toute l'eau du canal, puisque la ravine des Sables devient, dans sa partie inférieure, la rivière Any, et que, comme on l'a vu, celle-ci tombe dans la rivière du Haut-du-Cap.

Pour donner plus de crédit à leur demande, pour aller au-devant de toutes les objections et lever tous les obstacles, les provocateurs de la demande se soumettaient, dans les cas de sécheresse, à baisser leurs écluses et à rendre aux riverains l'eau qu'ils auraient obtenue pour leurs moulins.

Larnage et Maillart connaissaient trop bien l'utile emploi des eaux, ils avaient trop cherché à en inspirer l'idée pour n'en pas favoriser l'exécution, aussi l'adoptèrent-ils par une ordonnance du 9 du même mois de février 1742. Cette ordonnance étend même à tout autre habitant qu'à ceux réunis pour le projet, la permission de faire des ouvertures et des saignées dans la Grande-Rivière aux conditions du mémoire, et elle enjoint de souffrir le passage des canaux.

Dans le nombre de ces demandeurs de 24 moulins, les intéressés à 17 firent un règlement¹ pour fixer les travaux communs, les fouilles, les ponts, les aqueducs, la contribution de chacun, et l'on y répéta l'obligation de baisser les écluses lorsqu'il n'y aurait pas assez d'eau dans la Grande-Rivière pour subvenir aux besoins des riverains, qui doivent être privilégiés à cet égard; et même, pour prévenir les inconvénients d'une discussion, les écluses doivent être baissées à la première sommation faite par les riverains au gardien de l'écluse. Ce règlement fut approuvé par les administrateurs le 22 avril 1742.

Les travaux commencèrent bientôt après, et l'on fit une prise d'eau à la rive gauche de la Grande-Rivière, au-dessus

1. Voyez *Lois de Saint-Domingue*, tome III, page 685.

du bourg de la Tannerie et sur un terrain que les intéressés ont acheté récemment.

M. de Grandpré et d'autres habitants s'étant opposés au passage des canaux, un jugement des administrateurs, du 9 juillet 1745, les obligea à cette servitude en quelque sorte publique, à la charge d'une juste indemnité, comme l'offrait le règlement même des intéressés, et encore de ne pas diminuer les eaux d'un lagon placé sur l'habitation de Grandpré.

La prise d'eau de la Tannerie se trouvant supérieure à celle de l'habitation Carbon, maintenant Bullet, la première de toutes celles qui ont été pratiquées sur la Grande-Rivière, M. de Carbon se plaignit que les intéressés de la Petite-Anse ne laissaient pas dans la rivière l'eau nécessaire à son moulin, et fit détruire le bâtardeau construit sur la rivière par les intéressés. Cet acte, considéré comme une voie de fait, amena, le 3 février 1749, deux jugements des administrateurs. Le premier conserva M. de Carbon dans la jouissance nécessaire à son moulin, avec une écluse construite de manière qu'il ne pourra passer sous la roue de son moulin que 342 pouces et demi carrés d'eau par minute, à moins que les intéressés n'aiment mieux faire réformer à leurs dépens le moulin Carbon, de manière qu'une moindre quantité d'eau lui suffise. Le deuxième jugement condamne M. et M^{me} de Carbon à payer la valeur du bâtardeau.

Tels sont les premiers faits relatifs à l'entreprise des moulins de la Petite-Anse, dont MM. de Choiseul et Galifet sollicitèrent vivement la ratification de la part du roi. Mais le ministre ayant consulté MM. de Larnage et Maillart, ceux-ci furent d'avis, suivant leur lettre du 16 mars 1746, d'attendre que l'entreprise fût entièrement réalisée. Ce terme n'est point encore arrivé, et, de plus, les intéressés de la Petite-Anse ont, au moment actuel, des contradicteurs et des procès.

Les riverains du Quartier-Morin, à la Grande-Rivière, sortis enfin de leur léthargie, s'étant réunis et syndiqués pour avoir la jouissance à l'eau, qu'ils considèrent comme un droit naturel de la situation de leurs terres, les intéressés de la

Petite-Anse ont arrêté, le 22 décembre 1777, que leur syndic les défendrait contre la demande de M. Barré de Saint-Venant, syndic pour le Quartier-Morin. Voilà une première contestation qui subsiste.

Les religieux de la Charité du Cap, MM. Lefebvre, Decourt de la Tonnelle et Brossard ont demandé que l'eau du Mapou, achetée par MM. de Gabriac, de M^{me} Desglaireaux, le 13 avril 1751, ne puisse pas être employée à l'arrosage par ceux-ci, mais qu'au contraire elle soit mise dans un canal, où, après avoir servi à un moulin, si MM. de Gabriac jugent à propos d'en faire un, elle puisse parvenir successivement aux habitations des réclamants, qui offrent d'entrer dans les frais occasionnés par l'entreprise. Cette demande a été accueillie par un jugement des administrateurs du 26 mars 1779, qui a donné lieu à un appel subsistant encore au Conseil des dépêches en ce moment, et où les intéressés de la Petite-Anse figurent contre M^{me} de Gabriac et attaquent un jugement du 24 avril 1754, qui a permis à MM. de Gabriac d'employer l'eau en arrosement, parce qu'il leur est réellement utile que le nombre des contribuables aux dépenses s'augmente.

Examinons maintenant la difficulté en soi. Suivant le mémoire du 9 février 1742, le Fossé, grossi de la vide du moulin de M. de Carbon, pouvait donner des moulins aux riverains du Fossé; ce fait est constant, et 7 habitations doivent réellement leurs moulins à cette réunion.

Le mémoire avançait que 24 moulins seraient le résultat de l'association, outre 4 que pourraient se procurer, par le même canal, les riverains de l'ouest depuis la Tannerie jusqu'à l'habitation Nugent, ce qui ferait 25 moulins : que l'eau d'un moulin mise dans le Mapou suffirait à ses riverains (qui étaient au nombre de 15); c'était donc à 40 moulins que l'eau laissée dans la Grande-Rivière suffirait encore, avec un immense excédant, à six riverains de Limonade qui ne l'étaient pas du Fossé, et à cinq autres placés au-dessous de l'habitation Nugent, ce qui portait le nombre des moulins possible à 51.

De ces 51, il y en a 9 seulement qui sont le produit du canal des intéressés. On en voit, en outre, un seul à Limonade et un seul au Quartier-Morin, sur les deux habitations riveraines de l'embouchure de la Grande-Rivière; il y a donc un déficit de 40 moulins. Si l'on compte, pour le remplacement des 15 des rives du Mapou, l'arrosement de l'habitation Gabriac, il manque toujours réellement 25 moulins dont 12 appartiendraient aux riverains de Limonade et du Quartier-Morin.

D'après le mémoire, la portion d'eau revenant à ces riverains attend dans la rivière qu'ils veuillent en faire usage, mais cette assertion est fortement démentie; car, le 22 mars 1786, M. de la Valtière, commandant en second, par intérim, de la partie du nord, s'étant transporté sur les lieux, d'après les vives plaintes des riverains, il trouva qu'il ne passait point dans le lit de la rivière même de quoi abreuver les animaux. Il ordonna, en conséquence, que la sommation faite par les riverains le même jour serait exécutée et que l'écluse ne serait ouverte que d'un pouce.

Les intéressés croyant sans doute que l'assèchement de la rivière était produit par d'autres causes que leur prise d'eau, en demandèrent la visite, ainsi que des prises d'eau des habitations Duplaa et Fournier de Bellevue. Le juge du Cap, comme commissaire du tribunal terrier, s'y transporta; l'hydraulicien Verret opéra, et il est résulté de sa vérification, que la Grande-Rivière contenait, en 1786, en totalité, 4,549 pouces d'eau par minute; que de cette quantité, les intéressés de la Petite-Anse en prenaient 972 et le moulin Carbon 347; d'où il est clair que les riverains n'avaient plus que 240 pouces d'eau.

D'après ce rapport, on voit que les intéressés prennent, dans un temps où les eaux sont faibles, près des deux tiers de celles contenues dans la rivière, au lieu d'environ un tiers, comme le voulait leur mémoire de 1742, et que les riverains n'en ont pas un cinquième, au lieu des sept huitièmes du mémoire. Et il faut avouer que les intéressés n'ont pas l'espoir de faire préférer les résultats du Fauconnier à ceux de Verret.

C'est d'après ces derniers que les riverains ont exposé que cet état de choses ne pouvait pas être toléré, puisque ceux qui n'avaient voulu qu'un excédant dépouillaient les autres, et qu'ils ont obtenu provisoirement de M. de la Valtière, le 22 avril 1786, que désormais le droit de faire baisser les pelles des écluses s'exercerait, non à la prise d'eau de la Tannerie, mais à celle du canal de distribution sur l'habitation Cadush et Barré; parce que de cette manière, l'habitation l'Héritier, riveraine, ne sera pas privée d'eau; que la restitution de l'eau étant faite au-dessous de la prise Carbon, celle-ci ne pourra pas absorber ce que l'écluse de la Tannerie lui renverrait étant fermée, et que l'écluse d'en bas, étant chez un riverain du Quartier-Morin, elle sera surveillée, tandis qu'à la Tannerie, le gardien peut être enclin à la complaisance envers les intéressés de la Petite-Anse, parce qu'il est payé par eux.

Ainsi, sans entrer dans l'examen de la préférence qu'un riverain et un premier établissant peuvent mériter l'un sur l'autre, sans peser pour tout ce qu'elle vaut, la soumission des souscripteurs de 1742, de rendre l'eau de leurs moulins aux riverains si elle leur devient nécessaire, il est toujours constant que leur entreprise n'est pas, à beaucoup près, susceptible de tous les avantages qu'offrait son prospectus.

Il est impossible que tant d'intérêts opposés n'amènent pas une opération générale, pour fixer ce que chacun doit et peut espérer. Mais si l'événement de cette opération détruisait quelques-uns des 8 moulins qui sont dans la paroisse même, et qui sont dus à l'association de 1742, on ne pourrait refuser de justes regrets à ceux qui ne jouiraient plus d'un fruit que leur zèle et leur industrie sembleraient mériter pour toujours.

La paroisse de la Petite-Anse a un moulin de plus que ceux qu'on doit à la Grande-Rivière. Il est sur l'habitation Clairfont, autrefois Asselin. Son eau, venue de la rivière des Matteux, est jetée dans la ravine des Perches, et va conséquemment encore dans la rivière du Haut-du-Cap.

C'est dans la partie plane de la Petite-Anse que se trouvent 4 indigoteries ; il y a une hatte à son extrémité.

L'église de la Petite-Anse est placée au nord de la plus grande sucrerie de Galifet, et comme toutes les autres églises, plus près de ce qui est plan que de la montagne. Une ligne tirée nord et sud de cette église vers le Cap irait rencontrer le bout sud de la batterie circulaire qui est sur le quai de cette ville. Cette paroisse a toujours été sous l'invocation de l'Immaculée-Conception de la Vierge. J'ai aussi le procès-verbal qui fut fait de son église le 3 mai 1688, par les ordres de M. de Cussy. Il prouve qu'elle était aussi pauvre et aussi dépourvue que celle du Quartier-Morin, quoiqu'à cette époque elle fût *bâtie de neuf et entourée de palissades, mais le cimetière rempli d'herbes et non renfermé, et le presbytère tout à fait ruiné* ; c'est ce qu'attestent Michel de Calais, prêtre *capucin indigne*, desservant ladite église ; Macé, *trésorier*, et le procureur du roi et le greffier de la sénéchaussée du Cap.

L'église actuelle de la Petite-Anse a été longtemps l'une des plus belles de la dépendance du Cap. Elle est de maçonnerie ; la première pierre en fut posée le 20 mai 1720 par M. le marquis de Sorel, gouverneur général de la colonie, et elle n'a été achevée qu'après 1730. Elle a eu pour pasteur, pendant près de vingt ans, le père Margat, dont je parle dans la description du Cap.

La partie montagneuse de la paroisse de la Petite-Anse a pris son nom de Bonnet-à-l'Évêque, de la configuration d'une des sommités de la chaîne de montagnes qui la borne au sud, chaîne qui dépend de la première de Cibao. Cette sommité a en effet deux pointes comme celles d'une mitre, et c'est un des points indicateurs pour les marins qui entrent dans la rade du Cap, à laquelle elle fait face au sud. Le haut de la section de cette montagne est calcaire, quoiqu'on y rencontre quelques granits épars, puis le bas est de la roche vive, d'une nature un peu graniteuse. L'on y trouve partout des preuves de l'action de l'air, des eaux et des tremblements de terre dans des excavations et dans des scissures.

Les épatements de cette montagne forment une gorge qui communique avec la plaine, et qui commence à l'extrémité de celle-ci à l'habitation Benac; l'on y fait environ 800 toises sur une pente douce, terminée à la droite par un escarpement très à pic, et à gauche par divers mornets. C'est dans cet espace et vers le nord-est qu'on trouve, au bas d'un monceau de roches, une source limpide, dont l'eau s'échappe en cascades au sortir d'un bassin d'environ 3 pieds cubes, et va se mêler à la ravine des Sables. M. Henry, travaillant en 1786 au tracé d'un chemin dans la montagne du Bonnet, observa qu'à 15 toises à peu près de la source, tout ce qui était plongé dans son eau était chargé d'incrustations. Les végétaux conservent leurs formes et même leurs couleurs, malgré cette espèce d'enduit, qui est assez adhérent au fond du ruisseau pour qu'on ne puisse en retirer les corps que par fragments brisés. Cette observation a été consignée dans le tome I^{er} des *Mémoires de la Société Royale du Cap-Français*, in-8°, page 212.

A la fin de la gorge, on passe sur un terrain cultivé, dont la pente est encore douce et de 300 toises de long. Il confine dans l'ouest à une vallée formée par la montagne du Bonnet et par la ravine des Sables. Elle a à peu près 200 toises d'un plan incliné. De ce point, on monte environ 300 toises de mauvais chemin en longeant la montagne du Bonnet, composée de quatre mornes et ayant une lieue de long, en passant par le travers des pointes de la mitre, qu'on aperçoit de la plaine. A environ 400 toises plus haut et à 200 des établissements Renot, Foucher, Choiseul, situés dans un vallon, on trouve la naissance de la gorge du Dondon, par laquelle on peut aller, sur le territoire de cette dernière paroisse, joindre le chemin du bourg, près l'habitation Junca. Dans les cavités qui se trouvent dans différents points de cette gorge du Bonnet-à-l'Évêque, et qu'on appelle le chemin des Caraïbes, on trouve des fétiches et des haches indiennes.

La montagne dans la paroisse de la Petite-Anse contient 12 cafeteries et 25 places à vivres.

On voit dans la description de la paroisse du Quartier-Morin que celle de la Petite-Anse a, depuis très-longtemps, deux chemins qui la font communiquer d'un côté avec le Cap et de l'autre avec les paroisses de l'est qui, originairement, ne venaient au Cap qu'en traversant ces deux chemins. On va aussi de la Petite-Anse à la paroisse de la Plaine-du-Nord, par la passe de l'habitation Pasquier, où l'on trouvait autrefois un pont du même nom, construit sur la rivière du Haut-du-Cap, à environ une lieue dans le sud du bourg du Haut-du-Cap, et sur la ligne qui sépare les deux paroisses de la Petite-Anse et de la Plaine-du-Nord. Il y a plus de vingt ans que ce pont a été emporté dans un débordement.

Deux autres chemins, dirigés nord et sud et se réunissant au haut de la plaine, conduisent au Bonnet et servent à transporter les denrées à l'embarcadère de la Petite-Anse.

Ce que j'ai dit de la nature du sol gras de la Petite-Anse doit bien faire penser que dans les temps pluvieux ces chemins doivent être difficiles. Les roues y enfoncent, et ce n'est qu'avec une peine extrême que les animaux peuvent y traîner les voitures et à plus forte raison les cabrouets et les charrettes. Depuis que les canaux des intéressés de la Petite-Anse avaient fait passer une portion d'eau dans le lit de la ravine des Sables, celle-ci, lors de ses débordements, s'épanchait dans les terrains qui lui sont inférieurs, au déversement des canaux et de là dans le grand chemin qui les traverse. On y forma des levées que leur insuffisance rendit inutiles et que M. de Vaudreuil ordonna, en 1750, de prolonger depuis la tête de l'habitation Maisoncelle, aujourd'hui Bongars. En 1752, on n'avait réalisé qu'une partie de cette précaution, de sorte qu'une ordonnance du 10 juin enjoignit de la perfectionner et d'employer la corvée publique à l'entretien de cette partie du chemin.

Les débordements de la ravine des Sables, qui a sa source au haut de la montagne du Bonnet, étant aussi un obstacle assez fréquent, on a enfin songé à y construire un pont, au point où cette ravine devient la rivière Any et traverse le chemin qui

conduit du haut de la plaine de la paroisse de la Petite-Anse au bourg de l'embarcadère du même nom. Ce pont de maçonnerie a été fait en 1786, et il a reçu le nom de pont Maillart, destiné à réveiller l'idée de l'intendant qui a le mieux mérité de la colonie. Ce pont assure, par sa situation, la communication entre les deux paroisses du Quartier-Morin et de la Petite-Anse. Il a coûté 70,000 livres, dont les habitants ont payé la moitié par une contribution volontaire, et la caisse municipale l'autre moitié.

Des observations météorologiques faites pendant les quatre derniers mois de 1784 et les années 1785 et 1786, par M. Odeluc, sur l'habitation Galifet, proche de l'église, peuvent servir à faire connaître la température de cette paroisse, d'autant que l'exactitude et les talents de l'observateur leur assurent une grande confiance.

OBSERVATIONS DES QUATRE DERNIERS MOIS DE 1784.

Thermomètre à l'esprit-de-vin, exposé à l'ombre dans une chambre presque toujours ouverte, n'ayant que des jalousies, et tournée au nord.

Plus grande chaleur à l'ombre (ce qui arriva le 11 septembre, à midi).	27°
Moindre chaleur (le 23 décembre, avant le lever du soleil)	14°
Différence	13°
Chaleur moyenne.	24° 1/2

Pluie reçue dans une caisse de fer-blanc, d'un pied cube, graduée et portée par un piédestal, à hauteur d'appui, isolé. . . . 43 pouces, 11 lignes.

Évaporation évaluée dans une caisse de fer-blanc de huit pouces en carré sur cinq de profondeur, graduée et mise dans une caisse de bois, remplie de terre 23 pouces 5 lignes 1/2
Ainsi l'évaporation a excédé la pluie de. . . . 11 pouces 6 lignes 1/2

Température.

	Jours pluvieux.
Septembre 1784. Chaude et humide.	40
Octobre — Plus chaude et moins humide.	6
Novembre — Moins humide.	40
Décembre Agréable et sèche depuis le 10.	6

Le 31 décembre, à six heures du matin, le thermomètre descendit au dehors à 11° 1/2, ce que l'on n'avait jamais vu.

Vents dominants.

Est, nord et sud-ouest.

Tremblements de terre.

Un le 25 juillet, à 6 heures 3/4 du soir.

Un le 25 août, à 4 h. 45 m. du matin,
avec trois secousses, dont les deux
premières faibles.Un le 29 septembre, à 11 heures 1/2 du
soir.Un le 27 novembre, à 4 h. 20 m. après
midi.

Un coup de vent avec forte pluie qui a donné 20 lignes d'eau en deux heures.

OBSERVATIONS DE 1785

Thermomètre.

Plus grande chaleur. 25° 1/2

Moindre. 14°

Différence 11° 1/2.

Le 10 mai, le thermomètre a monté, au soleil, à 2 h. 1/2 du soir, à 30° 1/2.

Baromètre.

Plus grande élévation. 28 pouces 3 lignes

Moindre 27 — 44 — 3/4

Différence. 3 — 1/4

Pluie 75 — 0 — 1/4

Évaporation. 70 — 5 —

Excédant de pluie. 4 — 7 — 1/4

Température.

Mars, avril et octobre, les plus pluvieux. Mai, juin, juillet, décembre, les moins.

Les matinées belles en général, surtout le lendemain des orages.

En mars et avril, l'air enfumé, parce que les Espagnols brûlent leurs
savanes.Mai, juin, juillet, éclairs et tonnerre, presque tous les soirs. En septembre
et en octobre aussi.*Tremblements de terre.*40 janvier, à 9 h. 3 m. du matin, violente secousse de tremblement de
terre, précédée d'un fort bourdonnement.

Thermomètre intérieur, alors à 48°

Celui au soleil 25°

Beau ciel, sans nuages, temps calme, beaucoup d'électricité. Nouvelle lune
à 8 h. 45 m. du soir.

49 février, à 6 h. 5 m., deux petites secousses, temps nébuleux, pluie aux environs.

Thermomètre extérieur.	46° 1/2
— intérieur.	46°
Baromètre.	28 p. 4 lig. 1/2

Météore.

Le 7 mars, un météore lumineux vers le morne du Cap, dirigé de l'est à l'ouest. On pouvait lire à sa clarté.

Débordement considérable des rivières.

Premier quartier, 4 h. 7 m. après midi.

EN 1786.

Seulement 29 pouces 2 lignes d'eau, dont la moitié en octobre et en décembre.

Une extrême sécheresse a caractérisé les quatre premiers mois de cette année. Des vents de sud-ouest si chauds pendant les mois de février, mars et avril, que les bois des meubles se fendirent et qu'on vit éclater des vaisseaux de verre.

Je saisis cette occasion d'annoncer qu'on doit regarder comme une observation générale, celle de M. Odeluc sur le baromètre, que je vais rapporter.

Le baromètre éprouve, à Saint-Domingue, une variation diurne périodique qui tend à le faire monter depuis neuf heures du matin, ou même auparavant si la brise se lève plutôt, jusqu'à onze heures. Dans l'intervalle de onze heures à trois, il descend, puis il remonte un peu, pour descendre vers le soleil couchant. Ensuite il monte à la brise de terre, mais moins que le matin, jusqu'à dix heures du soir. Il est toujours, relativement, plus élevé le jour que la nuit. Le mercure se soutient aussi un peu plus haut en hiver qu'en été.

Suivant M. Lefebvre Deshayes, le baromètre monte le matin, parce que le soleil et la brise du large chassent les vapeurs qui, s'amoncelant sur les montagnes, pressent l'air et forcent le baromètre à descendre après onze heures. La brise acquérant toute sa force ensuite, l'obstacle est détruit et l'instrument remonte. Mais la condensation des vapeurs au soleil vient

de rabaisser, puisque lorsque le serein est tombé et que la brise de terre dégage l'air, il remonte. Dans la nuit les vapeurs s'élèvent, les rosées y mêlent de l'humidité et c'est la cause d'une nouvelle descension. M. Deshayes dit encore que les vents de sud et de sud-est agissent plus sensiblement sur le baromètre que ceux du nord, parce que les premiers transportent plus d'humidité, et des nuages plus pesants.

J'ajoute que la chaleur de la zone torride causant une très-grande dilatation dans les molécules de l'air et y transportant une portion d'humidité, l'air doit perdre de son ressort, et agir moins sur un instrument destiné à mesurer ce ressort.

Les années pluvieuses sont d'ordinaire les moins saines à Saint-Domingue et la paroisse de la Petite-Anse est soumise à cet effet. On l'a vérifié par rapport au premier bataillon du régiment irlandais de Dillon, qui y fut tenu plusieurs mois en garnison, à partir de celui d'avril 1782, sur les habitations Galifet. La moitié des soldats de ce bataillon y furent malades, et de dix-huit officiers il en mourut cinq. Le terrain des habitations Galifet est, à la vérité, bas et aquatique, étant le long de la rivière, et proportionnellement, ce sont celles de la paroisse qui perdent le plus de nègres. Celle surnommée Desplantes éprouve cependant moins cet inconvénient que les deux autres.

Ce fut encore sur l'habitation Galifet que se fit, le 40 avril 1784, une expérience aérostatique (la deuxième qui a eu lieu à Saint-Domingue). Neuf souscripteurs avaient fait la dépense d'un aérostat de 20½ aunes de taffetas; sa hauteur était de 30 pieds, son moyen diamètre de 48 et sa circonférence de près de 57. Sa force d'ascension était de 6½ livres 2 onces : de la paille sèche et de la laine brûlées, mises dans un fourneau à briques, fournirent en quatre minutes et demie le gaz nécessaire. A sept heures quarante minutes du matin, le temps étant calme, la machine, abandonnée à elle-même, s'éleva en décrivant une spirale, et en laissant le temps de considérer les ornements qui l'embellissaient et des allégories représentant l'air, le feu, la chimie et la physique. On y voyait aussi les armoiries des deux

chefs de la colonie, le chiffre de M. de Galifet et celui de M. Beccard, greffier de Fort-Dauphin, qui avait communiqué à l'esprit des colons, l'enthousiasme que venaient de lui inspirer en France, les expériences des *Montgolfier* et des *Pilâtre de Rosier*. L'ascension dura cinq minutes, l'état stationnaire trois, et après cinq minutes de descension, le ballon, qu'on estima s'être élevé à 300 toises, vint tomber à environ 200 toises du point de son départ.

Ce phénomène, nouveau pour la terre américaine, avait réuni un grand concours de personnes, et quoique l'aérostat ne contînt point de navigateurs, l'impression seule de ce majestueux effet de la pesanteur spécifique, qui montre une grande surface portée par l'air, excita la plus vive admiration. La simplicité du moyen ajoutait à la surprise, et les spectateurs nègres ne se lasaient pas de se récrier sur l'insatiable passion de l'homme pour soumettre la nature à sa puissance. Un procès-verbal authentique constata la naturalisation des montgolfières, et les affiches américaines, du 24 avril 1784, la publièrent.

La population de la paroisse de la Petite-Anse est de 447 blancs, 53 affranchis, donnant en tout 75 hommes portant armes, et 4,652 esclaves.

On peut juger combien la population actuelle diffère de celle qui existait il y a un siècle, puisqu'au mois de février 1694, et par conséquent après la bataille de Limonade, M. de la Boulaye, major du Port-de-Paix, vint faire la revue des habitants du quartier du Cap, et trouva dans la paroisse de la Petite-Anse deux compagnies de milices, qui formaient 150 hommes, et dont il fit trois compagnies de 50 hommes chacune.

De l'église de la Petite-Anse :

A-celle du Cap.	3 l.	A l'église de Limonade.	2 l. 1/2
— du Quartier-Morin.	4 l. 1/2.	Ste-Rose .	3 l. 1/2

La Petite-Anse est du quartier, du commandement, et de la sénéchaussée du Cap.

C'est sur l'habitation de Nord, dépendant de cette paroisse,

qu'arriva un fait regardé comme très-rare, et qui a été consigné dans un acte de notoriété fait par les officiers de la sénéchaussée du Cap, le 15 décembre 1769, sur la déposition assermentée de M. de Nord, propriétaire de l'habitation, de MM. Cazavan, Martin et Darrecbieilh, qui en étaient le chirurgien, le gérant et le raffineur, et encore de M. Deshayes de Sainte-Marie, avocat au conseil du Cap, qui s'était trouvé présent.

« Le 14 mai 1769, on amena à M. de Nord une mule nommée *Souffrir*, comme malade, ayant le ventre très-gros et quelque chose qui paraissait lui sortir de la vulve. Il envoya chercher le nommé Francisque, nègre, soi-disant maréchal de l'habitation voisine Walsh; celui-ci fit abattre la mule et lui donna un breuvage, et quelques minutes après, apercevant des pieds sortant de l'utérus, il tira rudement un petit animal noir, vivant, qu'à son poil, à la tête et à ses oreilles, M. Cazavan croit tenir plus de l'âne que du mulet. La violence employée par le nègre ayant occasionné le renversement, et la gangrène de la matrice, et tirailé le muleton, celui-ci a péri presque aussitôt, et a été suivi de sa mère deux heures après. »

Ce fut à l'étonnement que causa ce phénomène et au désir de le faire constater, qu'eut M. Desmé Dubuisson, ancien procureur général du conseil du Cap, conseiller du Parlement de Paris, alors au Cap, qu'on dut l'authenticité qu'il a acquise. Buffon l'a consigné dans son Supplément, tome V, page 25, où l'on voit que la peau du muleton fut envoyée à Londres au docteur Matty, qui la plaça dans le cabinet de la Société Royale, ce qui semble assez singulier, d'un fait arrivé dans une colonie française.

Malheureusement les faits destructeurs des plus utiles animaux n'ont pas été aussi rares dans cette paroisse, où l'épizootie a causé des ravages qui n'ont pas encore cessé.

En 1777, la seule habitation Millot perdit en six mois quarante mulets, dont l'estomac paraissait corrodé et quelquefois même pourri, comme chez les hommes qui meurent d'une maladie inflammatoire putride. MM. Millot frères ayant adopté depuis un régime approuvé par M. Chabert, directeur de l'École vétérinaire

d'Alfort, ils sont parvenus à diminuer la contagion. Ce régime consiste à bien humecter les herbes, qu'on fait hacher dans un bac, avec une quantité de sel mêlée à une limonade de gros sirop, de jus de citron et d'eau. Les animaux sont très-avides de cette nourriture; mais il faut, en outre, séparer les animaux malades de ceux qui ne le sont pas, et veiller exactement à ce qu'aucune partie des harnais des premiers ne servent jamais. On a attribué l'origine de cette maladie des mulets à des cargaisons de chevaux exportés du Connecticut.

La morve, inconnue avant 1770, est devenue un autre fléau. Elle a fait périr, sur la principale habitation Galifet, dix-sept mulets, dans les trois derniers mois de 1785.

Le charbon a fait sur les bœufs un dégât aussi terrible, et les gardiens d'animaux ont souvent partagé la contagion en les soignant, et en les pansant.

Il faut avouer aussi qu'une circonstance particulière a longtemps concouru avec les causes générales, pour rendre les faits d'épizootie plus communs dans la paroisse de la Petite-Anse; c'est que les fermiers des boucheries du Cap y avaient leurs entrepôts jusqu'en 1787. Ces entrepôts mal entourés, où il mourait beaucoup d'animaux, qu'on laissait pourrir sur le sol, dont on enlevait des cuirs infects, et dont les chiens transportaient les chairs, étaient autant de foyers d'une contagion propagée par les animaux eux-mêmes, et par les nègres, qui mangeaient de cette viande charbonneuse fraîche ou salée.

Le mal des eaux ou de lagon, qui est une espèce de farcin, attaque aussi les mulets et les chevaux, et il est même beaucoup d'habitants qui la considèrent comme contagieuse.

Il suffit de lire les Recherches de la Société des Sciences et Arts du Cap sur les épizooties, pour être convaincu de ce qu'une colonie, qui a un besoin aussi absolu d'animaux pour ses manufactures, éprouve de pertes, et combien le colon devrait être attentif et surveillant, même pour faire arracher et détruire l'herbe à blé et la sensitive, qui sont pour les animaux un aliment funeste.

Je ne sais quels succès auront eu huit moutons du cap de Bonne-Espérance, placés sur l'habitation Bongars, de cette paroisse, où l'on voulait les naturaliser. Je crois que le choix du local était fort mauvais, et que la circonstance qui l'avait déterminé, tirée de ce que ces animaux, payés par la colonie, avaient été adressés à cet intendant par le consul français, aura rendu inutile un essai où l'on n'aurait pas dû sacrifier une vue d'utilité réelle à une insipide adulation.

La paroisse de la Petite-Anse m'offre à citer :

1° Joseph de Galifet, auquel la colonie est redevable de vues et d'exemples utiles, qu'il n'a pas toujours dépendu de lui d'y faire réussir. Mais M. de Galifet a été, durant huit années, gouverneur du Cap, et commandant en chef de la colonie, depuis le mois de juillet 1700 jusqu'au mois de novembre 1703; c'est donc à l'histoire que son portrait appartient. Il mourut à Paris le 26 mai 1706.

2° M. le chevalier de Gabriac, de la maison de Saint-Paulet, du Languedoc, fils de M. de Saint-Paulet, colonel du régiment de cavalerie-milices de la partie du nord. Il était capitaine aide-major au régiment du roi-infanterie, lorsqu'il s'éleva une querelle entre les officiers de ce corps et le duc, depuis maréchal de Biron. M. de Gabriac fut chargé de porter la parole, et ce choix, ainsi que le délabrement de sa fortune, le mirent dans la nécessité de se retirer du service. Il était intimement lié avec M. de Choiseul, devenu ministre depuis, et dont il avait souvent présagé les succès. M. de Gabriac arrivant à Saint-Domingue, se présenta au procureur de son habitation, comme un recommandé du propriétaire; il fut assez mal accueilli, mais les lettres étaient si pressantes, que le procureur ne put se dispenser de le recevoir. Le soir, la négresse nourrice de M. de Gabriac le reconnut, et il se passa entre eux une scène touchante. La négresse garda le secret pendant quinze jours. Au bout de ce temps M. de Gabriac va dans le cabinet de son procureur, l'oblige à lui communiquer ses livres et ses comptes, et l'on assure que cette expédition lui fut très-profitable.

Le hasard ayant fait que M. le duc de Choiseul entendit prononcer le nom d'un chevalier de Gabriac, résidant à Saint-Domingue, il s'informe si c'est son ancien camarade, son mentor, et lorsqu'il en est sûr, il lui écrit et lui envoie un brevet de colonel. Il lui marque que les événements l'ont mis dans le cas d'influer sur le sort des colonies, mais qu'il a besoin des lumières et de la sagesse de son ancien ami, et qu'il le somme de venir le joindre, promettant de se charger de sa fortune, s'il est dans le cas d'en avoir besoin.

MM. de Gabriac, de Clugny, Fournier de la Chapelle et Desmé Dubuisson, firent des plans pour procurer à Saint-Domingue la liberté politique et de bonnes lois, et M. Fournier de Varenne, malgré sa jeunesse, fut admis à les seconder.

On y prépara l'établissement des chambres d'agriculture et de commerce, et l'on y avait projeté celui d'un député de la colonie, place importante, ridiculement, ou plutôt despotiquement, remplacée par un député de la chambre d'agriculture, titre qui n'a de réel que les appointements qu'il procure. M. de Gabriac s'embarqua, le 4 mai 1763, sur le navire *le Bourbon* de Bordeaux, espérant qu'il serait le député de la colonie. Il eut un rhume dans la traversée, on le saigna, et le scorbut se manifesta; il mourut à Bordeaux chez M. Simon Jauge, une heure après être débarqué. Sa mort amena des changements, qu'il faut aussi renvoyer à l'histoire.

M. de Gabriac qui, comme on l'a vu, avait acheté de M^{me} Desglairaux l'eau de la Grande-Rivière, destinée à la ravine du Mapou, la fit servir à arroser. Ce fut lui qui donna le premier exemple de cet emploi de l'eau, dans la partie du nord de Saint-Domingue.

M. de Gabriac était sérieux et même sec, mais personne n'eut un caractère plus ferme; son raisonnement était la hache de Phocion. Il avait plus de caractère et de mérite que d'esprit et de connaissances, quoiqu'il eût poussé assez loin l'étude des mathématiques. Il jouissait de l'estime générale, et la trempe forte de son âme lui donnait toujours le premier rôle. M. de Ga-

briac était un homme rare, que la colonie doit se glorifier d'avoir vu naître, un citoyen animé du désir du bien, et un ennemi déclaré de cette autorité qui croit s'affermir par les abus.

XII.

PAROISSE DU CAP-FRANÇAIS.

La paroisse du Cap-Français est, pour ainsi dire, uniquement composée de la ville du même nom, puisque tout le surplus n'en est que l'accessoire et les dépendances. Occupons-nous de cet établissement, le plus considérable de la colonie française, sa capitale de fait, le siège principal de ses richesses, de son luxe, le lieu le plus commerçant, celui enfin que sa situation géographique rendra toujours le plus important pour elle.

Lorsqu'on vient d'Europe au Cap, on atterrit au cap Samana, ou du moins vers le vieux cap Français, et c'est de là qu'on dirige sa route vers le cap La Grange en longeant la côte. Après avoir passé ce cap, on se trouve bientôt par le travers des îlots appelés les Sept-Frères¹ et de la baie de Mancenille², sur le côté septentrional de laquelle on a vu que commence la colonie française.

C'est aussi vers ce point que se trouve la naissance du banc de récifs dont j'ai déjà parlé plusieurs fois en décrivant les côtes de six paroisses et qui, régnant depuis l'entrée du goulet de la baie du Fort-Dauphin jusqu'aux passes ordinaires du Cap, oblige les bâtiments à se tenir à une certaine distance de la terre dans toute cette longueur, d'environ neuf lieues un tiers par mer.

En passant le long de la côte espagnole, on est frappé de l'élévation des terres de cette partie, où est le groupe du Cibao;

1. Voyez Partie espagnole, volume I^{er}, page 202.

2. Voyez Partie espagnole, volume I^{er}, page 203.

mais on n'a sous les yeux qu'un pays inhabité, excepté lorsqu'on est parvenu vers la petite peuplade de Monte-Christ.

En découvrant la partie française, l'aspect change. Les montagnes qui jusque-là avaient semblé border le rivage, paraissent s'en éloigner un peu, et dans la distance qu'on trouve entre elles et soi, on juge qu'un terrain plan s'étend jusqu'à la mer; et dans quelques points où le récif est plus à fleur d'eau ou le sol de la plaine un peu plus élevé, on distingue des constructions et des lieux cultivés. Sur les montagnes, l'œil discerne les habitations, les plantations, les bois, et l'on y reconnaît le séjour de l'homme, et de l'homme industrieux. De ces masses montueuses se détachent successivement, pour l'observateur, des points remarquables; la perspective varie à chaque instant, des chaînes différentes se séparent les unes des autres et se présentent dans différentes directions suivant celle qu'on a soi-même, et la distance où l'on se trouve.

La Grange, qu'on a toujours derrière soi, forme l'une des extrémités du tableau; à la gauche, est la terre et tous les objets qu'elle étale à la vue. On y saisit, à mesure qu'on avance, l'embouchure de la rivière du Massacre et le triste réduit où les Espagnols tiennent une garde de quelques hommes; la batterie qui est sur la rive française, puis le fort la Bouque, qui sert à faire remarquer l'entrée de la baie du Fort-Dauphin; les Mamelles se présentent sur le devant du tableau, plus au fond est la petite coupe de Bayaha, et dans le lointain les montagnes sont dominées par le piton de Bayaha, que suivent le piton des Ténèbres et celui des Flambeaux, le plus élevé de tous. Lorsqu'on les a passés, l'on a franchi les paroisses qui sont à l'est de celle du Trou. Le rideau montagneux de celle-ci présente à son tour le petit piton Sarrasin, la crête de Sainte-Suzanne, limite orientale de Limonade; un peu plus à l'ouest, sont les montagnes de Sainte-Rose, puis les crêtes du Dondon, et enfin un morne qui paraît d'autant plus élevé qu'il termine le rivage, c'est le morne du Cap.

Si cette route, parallèle à la côte, est faite durant le jour,

des bateaux passagers sortant du Fort-Dauphin, de Caracol, de Jacquezy, indiquent le site de ces divers ports ou embarcadères, et tandis que la mer brise sur le banc de récifs, en le blanchissant, de petits mâts qui le surmontent, tracent le canal qui est entre lui et la terre, et indiquent des barques ou des acons qui y font une courte mais utile navigation. Si l'on se trouve le long de cette côte durant la nuit, des feux, qui brillent dans chaque point, annoncent les habitations; tandis qu'une flamme active qui s'échappe avec impétuosité désigne les lieux où l'on prépare ces cristaux sucrés qui font la richesse principale de la colonie, et qui satisfont tant de jouissances agréables. La brise de terre porte une odeur suave jusqu'au vaisseau où l'âme est livrée aux plus douces sensations. La fatigue de la traversée, l'ennui d'un séjour monotone, le souvenir des dangers, tout est effacé; chacun ne considère plus que le terme et le but de son voyage.

L'Européen qui voit pour la première fois la terre américaine ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve. Un mélange confus des idées les plus variées l'agitent. A la joie de l'arrivée s'unissent les regrets des objets qu'il a abandonnés, son imagination lui exagère ou les avantages qu'il se promet, ou les inconvénients qu'il redoute, et, dans ce tumulte, il est encore frappé des mouvements de tous ceux qui l'entourent. Chaque figure exprime la joie, l'impatience de mettre le pied à terre; aux vêtements grossiers et toujours un peu malpropres qu'on a eus pendant le voyage succèdent ceux que l'amour-propre et l'élégance font chercher, et il n'est personne qui n'ait songé à sa toilette de débarquement.

Quand on a fait tous les préparatifs et qu'à chaque instant on attend le pilote pour entrer, on demande cependant : « Où est donc le Cap ? » Pour toute réponse, quelqu'un montre un gros morne qui semble s'avancer du milieu de tous les autres; et en effet, c'est sur ce point qu'est dirigée la route du vaisseau. On continue à avancer, en découvrant les terres qui sont au delà du Cap, et même, si le temps est serein, la petite île de la Tortue, dans l'ouest. Bientôt le fort Picolet est visible à la vue simple;

son pavillon sert à le mieux montrer et à rompre la triste monotonie de la hauteur qui le surmonte. Enfin, lorsqu'on est près d'entrer dans le port et qu'on fixe de près le morne de Picolet, son aspect stérile a quelque chose de hideux qui contriste. On a peine à concevoir qu'on soit à la porte d'une ville considérable où le luxe fait, chaque jour, de rapides progrès. Cette perspective est faite pour produire sur l'esprit de l'Européen qui a cru ne trouver que des lieux rians où la fortune a tout embelli, une impression chagrine. Heureux celui pour qui elle n'est pas un sinistre présage !

Mais déjà le vaisseau que le pilote, venu du port, fait manœuvrer à Picolet à sa droite et court vers le sud ; déjà l'on remarque quelques maisons qui bordent le rivage, on commence à soupçonner que le Cap existe ; puis les maisons se multiplient ; il s'en présente de nouvelles ; enfin une longue bande offre une ville que, du mouillage, on trouve peu étendue ; on a sauté dans un canot, on y vogue, on débarque ; et, d'un pied encore mal assuré, l'on foule la terre d'Amérique. Quel spectacle ! Comme il diffère des lieux qu'on a quittés ! On voit quatre ou cinq figures noires ou obscurcies pour une blanche. Les vêtements, les maisons et presque tous les objets physiques dont on est environné ont un caractère nouveau. Dans l'étonnement, dans la confusion qu'ils jettent dans l'esprit, on avance et la ville semble s'étendre. Décrivons-la, cette ville, à laquelle ce nom ne pourrait être refusé dans aucun lieu du monde.

VILLE DU CAP.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans les détails multipliés dont le Cap est naturellement l'objet, j'ai cru indispensable de le diviser en plusieurs parties, mais après avoir exposé, toutefois, ce qui appartient à son ensemble.

La ville du Cap, située, d'après les observations de M. Chastenet de Puységur, par les 19° 46' 24" de latitude nord

(observée à l'église paroissiale), et par $74^{\circ} 38' 25''$ de longitude occidentale du méridien de Paris, est bâtie au pied d'une montagne qui la couvre au nord et à l'ouest, et dans un enfoncement formé par deux branches ou prolongements de cette montagne, tandis qu'elle a une rade à l'est, et dans le sud une langue de terre qui va se réunir à la plaine qui porte le nom de plaine du Cap.

On lit dans les premiers auteurs qui ont écrit sur l'Amérique, que le cap ou le promontoire auquel la ville est adossée reçut la dénomination de *cap Saint* ou *pointe Sainte*, au premier voyage de Colomb, dans le mois de décembre 1492; tandis que d'autres assurent qu'il le nomma *cap Français*. Ce dernier nom a prévalu, sans qu'on sache davantage ce qui aurait pu l'inspirer à Colomb, que celui de cap Saint. D'autres personnes encore plus curieuses d'étymologie ont prétendu que le nom de cap Français a une origine toute française et conséquemment plus moderne, et elles tirent leur preuve de ce que les Espagnols appellent encore le cap Français *Guarico*, et non cap Français. Puis, pour ajouter de l'intérêt à cette explication, on fait de *Guarico* ou *Guaric* la contraction de *Guacanaric*, cacique et roi du Marien, de manière que le Cap serait bâti où fut la capitale de ce royaume.

En adoptant cette dernière opinion sur le mot *Guarico*, il serait absolument impossible de conserver les faits historiques tels qu'ils sont rapportés par Oviedo, Herrera et par Fernand, fils de Colomb. Si Guacanaric avait habité le site de la ville actuelle du Cap, Colomb, désirant conférer avec lui, ne serait pas venu mouiller à Caracol, mais dans la baie du Cap; il n'aurait pas construit son fort de la Nativité sur les confins de Limonade, à quatre lieues de ce cacique; il n'aurait pas, après son naufrage à une lieue de l'autre caravelle, mouillée, comme la sienne, à Caracol, envoyé à une lieue et demie avertir le cacique de ce malheur, puisqu'en se perdant vers la baie de Limonade, une lieue et demie, même marine, n'atteindrait pas le Cap, situé à plus de 6,000 toises de ce point. Le cacique résidait donc plus à l'est; et il est même impossible de supposer que ce fût

plus près du Cap que le bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse, comme je crois l'avoir démontré précédemment. D'ailleurs, l'argument tiré du mot *Guarico* lui-même, qui est réellement indien et qui pouvait s'appliquer au canton tout entier et non pas au site actuel de la ville ou du promontoire qu'il touche, perd tout son poids lorsqu'on sait qu'une grande rivière de la province de Venezuèle porte le même nom, et que c'est encore celui d'un bourg de la province de *Maracaibo* près de la ville de *Tucuyo*; à coup sûr Guacanaric n'était pas le chef de ces lieux du continent de l'Amérique méridionale.

Mais la ville qui nous occupe en ce moment ne s'est pas toujours appelée le Cap-Français ou simplement le Cap. Lorsque des flibustiers et des boucaniers qui voulaient étendre dans l'est leurs conquêtes sur les Espagnols, jetèrent les fondements d'un premier établissement dans la plaine du Cap, ce ne fut pas au lieu où est la ville; car son local, suivant Charlevoix, et d'après ce qu'on lira ci-après, eut pour premier possesseur un calviniste nommé Gobin, qui y fit une habitation. En effet, les douze premiers Français qui vinrent de la Tortue pour cultiver la partie du Cap en 1670, avaient pour guide *Pierre le Long*, et l'on sait déjà que celui-ci plaça son habitation dans un point qui dépend maintenant de la paroisse du Quartier-Morin, et situé près du lieu où le grand chemin traverse la rivière du haut du Cap.

Ces premiers Français appelèrent la rade du Cap, par laquelle ils avaient remonté la rivière jusqu'à la hauteur où *Pierre le Long* s'était établi, la *Petite-Anse*, et ce qui est très-remarquable, le morne du Cap reçut alors d'eux le nom de *Gros Cap de la Petite-Anse*. Tout ce qu'ils établirent successivement, eux ou leurs nouveaux compagnons, sur la rive droite de la rivière, se nomma toujours la *Petite-Anse*, tandis que les établissements de la rive gauche qui bordaient la chaîne du morne du Cap s'appelèrent le *haut* ou le *bas du Cap*, selon qu'ils étaient plus ou moins rapprochés ou plus ou moins éloignés du rivage. Ce fut où est maintenant le bourg du haut du Cap, que l'on fonda la première paroisse de la dépendance du Cap, et le Cap d'au-

jourd'hui qu'on appelait aussi la *Basseterre*, ne servait alors que d'asile à quelques pêcheurs, et n'était qu'une dépendance du haut du Cap.

Concevoir d'après cela comment le *gros Cap de la Petite-Anse*, le *gros Cap*, le *Cap*, sera devenu le Cap-Français lorsque des Français auront réellement habité son voisinage, me paraît une chose si simple, si conforme aux pièces que j'ai vues, qu'il m'est rigoureusement démontré que je donne la véritable origine du nom de Cap-Français.

Lorsqu'en 1676 la petite colonie de Samana fut obligée d'abandonner ce lieu, ce fut dans le voisinage du Cap qu'elle s'établit; le bas du Cap ou la Basseterre en reçut un accroissement sensible, et l'on y vit une paroisse; mais les Espagnols, dans leur incursion du mois de janvier 1691, brûlèrent les bourgs du haut et du bas du Cap. Dans la nécessité où l'on se trouva de les reconstruire, l'inconvénient des transports par la rivière du haut du Cap pour aller jusqu'au bourg du même nom, le besoin de protéger le port et la difficulté de le faire efficacement si l'on ne résidait pas à sa portée, déterminèrent plusieurs personnes à donner la préférence au bas du Cap. Un nouveau malheur la lui assura, ce fut une nouvelle destruction des deux endroits par les Espagnols et les Anglais réunis, qui y mirent le feu le 30 mai 1695.

De ce moment, il ne fut plus question de rétablir les deux paroisses, mais seulement de faire tous les efforts dont on était capable pour former au bas du Cap un établissement solide et durable; et voilà comment le Cap actuel a été fondé.

Il faut avouer cependant que cette opinion ne fut pas la seule qu'on eût alors, et que le Cap a éprouvé plus d'une contradiction avant que la position fût regardée comme certaine, puisqu'elle n'a été définitivement arrêtée par le roi qu'en 1711. Jusque-là on soutenait, et avec raison, que sa situation serait plus avantageuse où est le bourg de l'embarcadère de la Petite-Anse. M. de Charrits, gouverneur du Cap, qui a singulièrement favorisé la formation de cet embarcadère, tenait pour cet avis,

qui rapprochait la ville de ses immenses possessions du Quartier-Morin, et M. Ducasse pensait comme lui, par le seul motif de l'utilité réelle. M. de Breda, major du Cap, opinait, au contraire, pour que la ville fût rapprochée du haut du Cap, où il avait ses habitations. M. de Mithon, intendant, fut seul du sentiment de laisser le Cap où il est; il invoqua l'existence de quelques baraques qu'on y avait faites depuis l'incendie de 1695; il répandit un soupçon d'intérêt personnel sur ce que conseillaient ses contradicteurs et il l'emporta, lui qui n'était guidé que par le désir de marquer de la prépondérance sur eux. Mais il faut rejeter entièrement l'idée erronée que quelques bâtiments conservés après l'attaque de 1695 déterminèrent ce choix, car il n'y était pas resté de vestiges de ce qu'on nommait alors le bourg du *bas du Cap*.

Le Cap a la figure d'un carré long, auquel il faut ajouter une bande qui, de la partie inférieure du côté nord, va s'étendre vers le fort Picolet. Le côté sud du carré est cependant plus court que celui nord, parce que la branche de montagne qui le borde en partie s'étend dans l'est et parce que le quai se trouve dirigé de manière à se rapprocher de cette branche à mesure qu'il va dans le sud. Dans la réalité, la ville fait face à l'est-quart-sud-est et se trouve adossée aux mornes dans la direction de l'ouest-quart-nord-ouest. Mais comme cette position diffère peu de celle qui la placerait dans le sens des quatre points cardinaux, je supposerai toujours qu'elle s'y trouve.

Mesuré dans sa plus grande longueur, qui est depuis le Gri-Gri, au nord, jusqu'à la boucherie, au sud, le Cap a 4,200 toises de longueur sur 600 toises de largeur, comptées depuis la batterie royale à l'est jusqu'à l'ancien cimetière des nègres dans le haut de la ravine, à l'ouest; mais on peut évaluer sa surface réduite à 600 toises en carré.

Les rues du Cap sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits du septentrion au midi et du levant au couchant. A deux ou trois exceptions près, ces rues ont toutes $2\frac{1}{4}$ pieds de large et séparent 260 îlets ou carrés qui ont 120 pieds sur

chaque face. Presque tous ces îlets sont divisés en quatre emplacements, ce qui fait même qu'en parlant d'un emplacement, sans autre explication, on désigne le quart d'un îlet. Il s'y trouve donc environ 4,000 emplacements, sans parler des îlets entiers ou des emplacements qui ont une destination publique quelconque. Les rues qui vont de l'est à l'ouest sont au nombre de 37 et celles qui les croisent au nombre de 49. Elles sont bordées de maisons, dont 150 seulement sont de bois et les autres de maçonnerie. On n'en peut guère trouver qu'environ 300 qui aient un étage; 3 ou 4 en ont deux; les autres n'ont qu'un rez-de-chaussée. Ces maisons sont bâties avec de la pierre tirée des mornes, ou avec de la roche à ravet, et quelques-unes avec de la pierre de taille apportée de France par des bâtiments de Nantes, venus presque à vide pour chercher du fret. Nantes procure aussi des ardoises d'Anjou, qui sont la plupart des couvertures des maisons du Cap. Les autres sont couvertes de tuiles de Normandie ou du pays, et un très-petit nombre en bardeaux ou essentes, dont les plus estimées, à cause de leur durée, sont de bois du pays; les autres viennent du Mississipi ou de l'Amérique septentrionale. On préfère celles du premier lieu, et parmi les unes ou les autres, celles qui sont de bois de Cypre.

Avant 1776, il n'y avait presque point de rues du Cap qui fussent pavées, et encore aujourd'hui, excepté celles qui semblent plus particulièrement consacrées au commerce, elles ne le sont communément que dans leur milieu, de manière à former un ruisseau, dont chaque bord pavé a environ 6 pieds, pour l'écoulement des eaux; le reste est d'un sable graveleux. Assez souvent le bord des maisons a un petit trottoir de carreaux, de briques ou de pierres un peu plus larges que celles du ruisseau, qui ne sont, à proprement parler, que des cailloux. Comme le niveau des rues a été, assez souvent, mal pris, les pavés sont inégaux, et il s'est trouvé des endroits où des remblais successifs, auxquels l'ignorance a présidé, ont enfoui le rez-de-chaussée de plusieurs pieds.

Une chose qui choque dans les maisons, c'est l'usage de

blanchir l'extérieur avec un lait de chaux. Dans un pays où le soleil est ardent, la réflexion de ces façades blanches est insupportable pour la vue. On y avait maladroitement substitué un enduit noir, formé de charbon pilé et mêlé à de l'eau de chaux; ce qui augmentait la réfraction et pénétrait les murs d'une chaleur que la nuit pouvait à peine dissiper. Mais on a adopté une idée tout à la fois plus raisonnable et plus agréable, en employant pour les façades le lait de chaux, la peinture jaune tendre et la couche charbonnée. Cette dernière fait un linteau dans le bas, la partie supérieure est en jaune, et le cintre des portes et des fenêtres en blanc.

Les maisons ont presque toutes la même distribution. Ce sont des chambres de 15 ou 18 pieds, en carré, dont le plafond est très-élevé, et qui ont sur la rue une porte entre deux fenêtres, ou une porte et une fenêtre; ces ouvertures sont répétées du côté de la cour, où règne d'ordinaire une galerie plus ou moins large. Il y a des appentis le long des murs de cette cour, et leur division en petites pièces fournit des cuisines, des offices et des logements pour les nègres; un puits au milieu de cette cour ou à l'un de ses angles : telle est la distribution commune. Le peu d'étendue des îlets rend les espaces vides très-bornés dans l'intérieur des emplacements. Il en reste à peine lorsque les quatre faces sont bâties, et les constructions se touchent presque de toutes parts.

Depuis 1776, le goût des jalousies aux fenêtres et même aux portes s'est singulièrement étendu. On en voit presque partout de mobiles et d'immobiles, de celles qu'on élève, de celles à châssis. Les galeries en sont garnies, et il faut avouer que c'est une des idées les plus heureuses qu'on ait pu avoir dans ce climat, où les jalousies diminuent l'éclat du jour, le modèrent à volonté, et augmentent l'action du vent, en l'obligeant de se comprimer pour passer entre les palettes. On leur a de plus l'obligation bien douce (mais quelquefois dangereuse) de pouvoir laisser les fenêtres ouvertes la nuit et de jouir d'un sommeil qui n'est qu'une fatigue nouvelle lorsqu'il est pris dans un lieu étouffé.

A peu près depuis 1783, on a vu s'introduire au Cap un goût que j'ai déjà loué ; c'est celui d'avoir de charmantes volières, où des oiseaux fournis par le Sénégal, la Guyane, le Mississipi et même par la partie espagnole de l'île, charment l'œil et l'oreille. On est frappé surtout de la mutation qu'éprouvent les Sénégalais qui changent totalement de nuances, sans changer de plumes, et l'homme sensible aime à penser que la vue et le soin de ces timides créatures doivent inspirer des pensées aussi douces qu'elles.

Je passe maintenant à la description particulière.

Une ordonnance des administrateurs, datée du 31 décembre 1786, a réglé les limites de la ville du Cap et du faubourg du Petit-Carénage. Ces limites sont formées :

Au nord, par une ligne droite de 300 toises de long, dirigée est et ouest depuis le rivage, à partir de l'embouchure d'une petite ravine située au sud de l'habitation Bailli, au Gri-Gri ;

A l'est, par le quai actuel ;

Au sud, par une ligne droite parallèle à celle de la limite du côté nord : elle parcourt 700 toises, depuis le milieu des deux socles du pont projeté près du bac, en suivant l'alignement de la rue du Pont, qui fait face à ces socles ;

A l'ouest, la montagne vers laquelle il est permis d'étendre la ville indéfiniment.

La même ordonnance défend de bâtir dans un espace situé sur la rive droite de la rivière du Haut-du-Cap et que renferment entre elles deux lignes : l'une censée tirée du milieu de l'avenue de l'hôpital de la Charité et allant, en passant à 200 toises dans le sud du morne Saint-Michel ou à Baudin, se terminer à 200 toises au delà de ce morne ; l'autre menée perpendiculairement depuis le point où finit la précédente, jusqu'à la mer. Cette détermination paraît tenir au système de défense militaire.

La ville actuelle est bien loin, comme le montre le plan (V. l'Atlas), d'atteindre les dimensions que lui permet l'ordonnance que je cite. J'ai dit quelle était son étendue réelle ; c'est cette étendue que je subdivise en huit sections.

PREMIÈRE SECTION.

Elle est bornée, à l'est, dans toute sa longueur, par le quai, depuis l'embouchure de la ravine du Cap, qui passe sous la batterie circulaire, jusqu'au point du quai qui répond au bout sud du corps de garde de la place Le Brasseur. Au nord, elle a pour limite la ravine, depuis son embouchure jusqu'au point nord-ouest de la rue du Gouvernement, et à l'ouest, cette même rue jusqu'à la rencontre de la rue de la Vieille-Joaillerie. Au sud, sa borne est la rue de la Vieille-Joaillerie jusqu'au quai.

Le quai, appelé quai Saint-Louis, est garni de cinq calles, dont la plus occidentale, placée en face de la rue du Conseil, est la calle Royale; elle a été établie vers 1740 et refaite en 1763, pour l'utilité de la marine de l'État. Celle de la gauche, en face de la rue Saint-Laurent, est la calle Marchande. Une troisième fait face à la rue Notre-Dame; on la connaît sous le nom de calle Le Febvre, parce qu'elle est au bout de la maison occupée par un négociant de ce nom. Elle a été construite en 1780, avec des matériaux fournis par le roi, et aux dépens de M. Le Febvre, quant à la main-d'œuvre. La quatrième est tout près de la troisième et au bout de la rue Chastenoye; c'est la calle des *Passagers*, parce que ces barques y abordent. La cinquième, la plus orientale de toutes, est vis-à-vis la rue du Canard et à l'extrémité septentrionale de la place Le Brasseur. Ces calles, construites sur pilotis, avec de forts madriers, ont 80 pieds de long sur 45 de large; celle de la Marine excède un peu ces dimensions. Elles sont infiniment commodes par la facilité qu'elles donnent de charger et de décharger à basse comme à haute mer.

La calle de la Marine est entre la batterie royale et la batterie circulaire. C'est sous cette dernière que passe le conduit qui vient de la fontaine du haut de la rue du Conseil, et qu'aug-

mente au besoin l'eau menée du magasin du roi, et qui se rend à la fontaine d'Estaing, pour l'aiguade des vaisseaux.

Cette fontaine, détachée à environ 90 pieds du revêtement de la batterie circulaire, donne, par cette disposition, une plus grande facilité aux embarcations qui y font leur eau sans sortir les pièces des canots ou chaloupes. Elle forme une pyramide carrée de maçonnerie, qui porte un chapiteau quadrangulaire et que surmonte une grenade enflammée; la grenade est de fer. Cette fontaine, destinée à épargner beaucoup de peine aux matelots, dans un pays où il en périt un grand nombre, est un des bienfaits de l'administration commune de MM. de Reynaud et Le Brasseur; elle a été achevée en 1781 et consacrée, suivant le vœu de ces deux administrateurs, par une inscription mise sur la face sud, au-dessous du chapiteau : AU VAINQUEUR DE LA GRENADE : 1781. Elle a coûté 16,000 livres tournois. En sortant de cette calle, où le débarquement des personnes se fait préférentiellement, parce qu'elle est la plus avancée dans le sens du commencement de la rade, on a, comme je l'ai dit, la batterie circulaire à la droite; son bout sud borde le rivage, et, gagnant dans le nord-ouest, à cause de sa forme, elle a extérieurement un petit remblai de sable charrié par la ravine qui, au moyen d'une voûte, passe sous la batterie et arrive à la mer. La batterie sort donc de la première section et va sur le territoire de la huitième, ou du faubourg du Petit-Carénage. Je reviendrai à cette batterie en parlant de la défense du Cap.

Dans l'ouest de la batterie circulaire est le parc d'artillerie, qui s'étend jusqu'à la rue de Picolet et qui la borde, allant du sud au nord jusqu'à la petite rue de l'Arsenal, qui est de la huitième section. Le parc d'artillerie a 90 toises du nord au sud, sur environ 50 de l'est à l'ouest. C'est durant la guerre de 1778 qu'on l'a formé et qu'on l'a clos d'un mur à hauteur d'appui (avec des pilastres de distance en distance), qui porte une claire-voie en fer. Auparavant, ce terrain faisait partie de la place Saint-Louis, formée en 1745, nom que porte encore la portion étroite qui est entre le parc et le côté sud du prolonge-

ment de la rue du Conseil. Un commandant d'artillerie avait fait fermer cette place en 1768, mais une ordonnance des administrateurs, du 12 août de la même année, en rendit la jouissance au public.

On a construit, dans la partie du parc d'artillerie qui est au nord de la ravine, et intérieurement, trois grands magasins et de petites dépendances, sur la rue de l'Arsenal, pour les ateliers des ouvriers de l'artillerie. MM. de Raynaud et Le Brasseur avaient le dessein de mettre une mâture et au-dessus un magasin de garniture, dans le parc, parce que le conseil de guerre de 1780 avait jugé que les établissements d'artillerie seraient mieux à la Fossette; 80,000 livres devaient procurer cet avantage à la marine qui n'en jouit cependant point encore.

Au sud de la batterie circulaire est la batterie royale, qui borde le quai depuis la calle de la Marine jusque vers le milieu de l'îlet qui est entre les rues Saint-Jean et Saint-Laurent. A cette extrémité sud, est la deuxième calle, à quelques toises de laquelle, dans le sud, commence ce qu'on nomme le premier bastion, qui avance dans la mer. Je renvoie aussi à parler de ces fortifications à l'article de la défense.

Tout le quai de la première section, qui va de la batterie circulaire à la place Le Brasseur, est une conquête faite sur la mer. En 1721, le Cap était terminé, à l'est, par le côté ouest de la rue Neuve, et au sud, il ne s'étendait pas au delà de la rue Saint-Simon, si ce n'était dans la rue Espagnole et la rue Saint-Louis. Le bord de la mer était inégal, et tel que les immenses de la ville le couvraient et que l'action de la mer l'entamait.

M. de Galifet avait fait établir, en 1699, une espèce de calle ou d'avancée (la première qui ait eu lieu), au moyen de deux chaloupées de pierres par chaque navire marchand de la rade et d'une contribution des habitants de la ville pour les pieux et la main-d'œuvre; mais elle n'avait eu qu'une courte durée. D'anciens retranchements étaient devenus eux-mêmes des causes d'inégalité. Il fallait que les matelots eussent la moitié du corps

dans l'eau pour porter de la chaloupe au rivage les marchandises tirées des vaisseaux, et les chargements multipliaient et la fatigue et les dangers pour la santé.

On avait cependant le projet d'une chaussée royale, et, pour l'effectuer, l'amirauté du Cap avait défendu aux capitaines, sous peine de punition corporelle, de jeter leur lest ailleurs que dans le lieu que leur indiquerait le capitaine de port; mais ce lest, que rien ne retenait, était entraîné par les vagues; deux petites avancées nouvelles, faites par des propriétaires de la ville, avaient été détruites, et la chaussée ne se formait point.

Ce fut dans cette situation que trente-trois capitaines de navires et négociants du Cap réunis, s'adressèrent aux administrateurs, qui ordonnèrent, le 26 mars 1721, que tous les habitants de la plaine du Cap fourniraient, par dix nègres payant droits, un pieu de 10 à 11 pouces de diamètre, des bois les moins sujets aux vers; que les chaloupes iraient les prendre aux embarcadères pour les conduire au Cap, où les habitants de la ville devaient les faire placer sur deux rangs, à 2 pieds l'un de l'autre. Ce travail, soumis à l'inspection de M. Pinson, aide-major du Cap, et du capitaine de port (en faveur desquels même l'ordonnance intéressait la générosité des habitants de la ville, dans le cas où ils seraient contents des deux inspecteurs), eut lieu, mais avec une extrême lenteur, quoiqu'une deuxième ordonnance, du 10 novembre 1722, eût taxé chaque emplacement ou quart d'îlet à 25 livres, et les négociants à une contribution proportionnée à leur négoce, et d'après un état dressé par les administrateurs eux-mêmes. Malgré tous ces moyens, il existait à peine un commencement de chaussée royale en 1725.

M. Prost, négociant, qui avait obtenu, le lendemain de l'ordonnance de 1721, la permission de faire la chaussée du devant de sa maison placée au bout de la rue Chastenoye, et même un petit môle pour favoriser encore les opérations du commerce, y mit peu d'exactitude. Cette calle était placée précisément dans la même direction, mais un îlet plus haut que celle de M. Le Febvre. Il y en eut une ensuite en face de la rue de

Conflans, puis on fit une avancée d'environ 40 toises qui correspondait à l'îlet placé entre les rues Saint-Jean et Saint-Pierre.

Tel était l'état des choses en 1739, en observant que les deux calles qu'on nommait *embarcadères*, ainsi que l'avancée, étaient formées par une coupure dans la chaussée même, de sorte que les chaloupes y pénétraient comme dans une rue et déchargeaient sur les côtés de la chaussée lorsqu'elles ne trouvaient pas assez d'eau pour arriver jusqu'au rivage par la coupure.

Ce fut alors que M. Béhotte, négociant, fit aux administrateurs, au nom d'une compagnie, à la tête de laquelle était M. Perrier, fermier du passage de la Petite-Anse, la proposition de pousser les remblais dans la mer jusqu'à 50 toises des maisons, à condition que cette compagnie aurait la propriété des sept îlets, dont ce prolongement augmenterait la ville, et qu'elle pourrait prendre, pour remblayer, des terres dans le morne des Capucins. Elle demandait aussi la propriété des terrains que ses travaux rendraient propres à être édifiés dans ce morne. MM. de Larnage et Maillart adoptèrent un plan aussi favorable à l'utilité publique et à l'embellissement du Cap, par leur ordonnance du 22 juillet 1739. Ils y mirent pour condition, à leur tour, que le remblai, qui devait être terminé au 1^{er} janvier 1743, commencerait à partir du sud de la rue du Conseil jusqu'à la rue de Chastenoye; que l'on y laisserait la place des trois enfoncements pour débarquer, de 45 pieds de large et 36 de largeur chacun; que le quai serait bordé de roches sèches dans une épaisseur de 3 pieds et assez élevé pour n'avoir rien à craindre de la mer, et qu'il serait appuyé en avant sur des pieux frappés à refus de mouton. Comme les navires devaient trouver un avantage réel dans cette entreprise, chacun de ceux qui arriveraient durant les trois ans fut obligé de fournir six tonneaux de lest en roches ou cailloutages. On fixa les sept îlets à former à 120 pieds de l'est à l'ouest, et l'on détermina qu'ils auraient, du nord au sud, la même façade que les maisons au devant desquelles ils formeraient une rue de 35 pieds de large. On accorda en outre à la

compagnie quatre îlets dans le morne des Capucins, sur la place d'Armes. Ce fut par la même ordonnance que l'achèvement du remblai, au devant du magasin du roi (à présent le parc d'artillerie), et la construction d'une calle au bout de la rue du Conseil (la calle de la marine) furent prescrites aux dépens du roi, pour servir d'alignement aux travaux de M. Béhotte, qui furent finis en 1746, après avoir obtenu, le 12 juillet 1743, la permission de prolonger les sept îlets de 10 pieds de plus dans l'est.

Voilà comme la ville du Cap fut agrandie de sept îlets, et quelle a été l'origine de la rue Neuve, bien mieux connue sous le nom vulgaire de rue du Marché-des-Blancs, ou seulement de Marché-des-Blancs.

Pour placer en 1748 des retranchements en terre au sud du quai Saint-Louis, on le fit prolonger par la corvée des nègres, et il se trouva alors ce qu'on nomma le *quai du Marais*. On fit la même chose près du bac, et il y eut pareillement un *quai du Bac*, noms qui ont été conservés jusqu'à ce qu'on ait comblé le marécage.

Plusieurs particuliers prolongèrent successivement le quai Saint-Louis, et vers 1760 on comptait sept autres îlets dans le sud de ceux de la compagnie Béhotte.

On avait placé plusieurs grues sur ce quai, et une ordonnance du 4 décembre 1761 autorisa M. Poschet fils à en mettre une nouvelle au-dessous de la rue de la Fontaine. Ce fut vers le même temps qu'on travailla à combler ce qui se nommait le *marécage*, c'est-à-dire l'espace compris entre la mer et la rue Saint-Louis, la rue Saint-Joseph et le bout sud de la ville, ce qui continua le quai. Celui-ci, excepté dans la longueur de la batterie royale, était bien loin d'avoir conservé les 140 pieds de large qu'il avait dans l'origine, tant le défaut d'entretien l'avait livré aux dégradations de la mer, malgré les travaux et les retranchements de 1748.

Le quai du Cap fut le premier objet dont s'occupa le bureau de police municipale créé le 20 juin 1764, et assemblé le 30. MM. de Montreuil et de Clugny ayant accordé, le 9 août 1762,

à M. Courrejolles la concession, en jouissance, d'une étendue de 490 pas de large, à prendre dans la mer, MM. d'Estaing et Magon (car le général et l'indendant s'étaient faits membres de la police municipale) exigèrent de M. Courrejolles le remblai de sa concession, qu'ils convertirent le 1^{er} juillet en un titre à perpétuité; l'on autorisa même M. Courrejolles à employer à son profit ce qui restait de terre des retranchements. La concession de M. Courrejolles devait s'étendre depuis la rue Saint-Laurent jusqu'à celle des Religieuses, c'est-à-dire depuis l'extrémité de la batterie royale au nord en courant 490 pas dans le sud.

Le 8 du même mois de juillet, le bureau municipal, oubliant ce qu'il avait fait relativement à M. Courrejolles, fit souscrire aux propriétaires des emplacements situés depuis la batterie royale jusqu'au delà du bac, l'obligation de former au devant de leurs maisons un quai qui aurait 90 pieds de large dans l'intervalle de la batterie royale à la rue du Cimetière, et 60 pieds seulement depuis cette rue jusqu'au bac. Les propriétaires se soumirent à y travailler de manière que les remblais seraient achevés de la batterie à la rue de la Vieille-Joallerie dans un an. Mais ils se firent promettre que dans le cas où de nouveaux remblais feraient former encore une rue vers la mer, ils auraient la préférence des terrains dont les leurs se trouveraient masqués.

M. Courrejolles fut presque le seul qui s'occupa d'accomplir ce qui lui était prescrit. Les anciens retranchements s'aplanirent pour étendre la ville, et le superflu du remblai fut procuré par le sable de la ravine. Il fit sortir du sein des eaux une nouvelle propriété, et en 1765 la vaste étendue de sa concession dominait la mer. Il y fit construire une maison de planches, un réservoir, une petite fontaine, une grue et une jetée.

Les capitaines de navires qui auraient dû applaudir à ces créations de l'industrie dont ils pouvaient jouir, pour une faible rétribution de 30 livres par navire, durant tout le voyage, rétribution qu'ils étaient toujours maîtres d'éviter en faisant

comme avant que ces moyens existassent, se plaignirent d'être rançonnés. Quelques hommes, envieux de la propriété que l'activité de M. Courrejolles lui avait procurée, se firent l'écho de ces misérables clameurs; et elles parvinrent jusqu'aux administrateurs. Sans se livrer à l'opinion que ceux-ci firent tout ce qu'ils purent pour retirer à ce citoyen la concession qu'il avait si heureusement remplie, il est certain qu'ils parvinrent à se faire céder, à la fin de 1765, par un mandataire de M. Courrejolles, 60 pieds en carré du terrain de la concession pour 44,343 livres, et c'était justement la partie où était la grue, la fontaine et la jetée. On prétendit même que cette somme n'était qu'une indemnité des travaux, car on prononça la réunion de la concession : réunion tellement privée de formes légales qu'on n'a jamais osé la montrer.

Cette acquisition faite, on s'occupa de délivrer le quai de toute gêne. On fit mettre à exécution une ordonnance du juge de l'amirauté du 18 août 1764, qui défendait de l'embarrasser par des marchandises et des immondices. On proscrivit les rétributions de tout genre, et l'on rendit gratuites la calle, la fontaine, la grue de M. Courrejolles; les autres grues, qui ne rapportaient plus rien à leurs maîtres, disparurent. M. d'Estaing s'applaudit du parti qu'on avait pris, et le 22 mars 1766 il reçut les remerciements publics des capitaines de navire de cet affranchissement. Cependant les successeurs de MM. d'Estaing et Magon crurent devoir affermer, pour le compte du roi, ce qui avait été acheté de M. Courrejolles, et j'ai la preuve que cette ferme existait le 28 août 1767. Mais bientôt après il n'y eut plus de vestiges des utiles établissements créés par M. Courrejolles, et que ses envieux ou ses critiques regrettèrent plus d'une fois.

Le quai resta dans cet état, mais comme tout le monde sentait de quel prix étaient les maisons dont il était bordé, il n'y eut point de tentatives qu'on ne fît pour déterminer le gouvernement à former une nouvelle rue vers la mer. On était même parvenu à obtenir quelques concessions qu'une ordonnance des

administrateurs, du 12 novembre 1773, qui défend de bâtir sur le quai, annula.

Lorsqu'en 1780, dans le conseil de guerre formé au Cap, pour l'examen de la défense de la partie du nord, il fut reconnu que le plan de faire du quai un retranchement bastionné devait être abandonné, MM. de Reynaud et Le Brasseur décidèrent alors qu'il y aurait entre les maisons et la mer, depuis la batterie royale jusqu'au bac, une distance de 90 pieds dont 60 seraient considérés comme la rue et le surplus comme le quai. Ce dernier intervalle seul pouvait servir d'entrepôt aux objets débarqués pendant un court délai, et dès le commencement de 1781 tous les propriétaires des maisons du quai avaient presque achevé ce travail.

MM. de Bellecombe et Bongars prirent l'administration en 1782. Comme on a, à Saint-Domingue, plus d'un exemple de la mobilité des principes qui la dirigent, on chercha à insinuer qu'il serait utile d'avoir une rue de plus au bas de la ville, depuis la rue Chastenoye jusqu'au bac. M. de Bellecombe goûta cette idée, qu'on appuyait de l'observation de la cherté des loyers durant la guerre, cherté qui avait causé jusqu'à 800,000 livres de dépense par an, au roi, pour des casernes, des magasins et des hopitaux. Il fit dresser un plan où le nouveau projet se trouvait porté.

Dans ces entrefaites, arriva, en 1784, M. Maugendre, appuyé, dit-on, du crédit accordé aux soins domestiques d'un de ses frères par M^{me} de Brionne. Ce protégé sollicita auprès des administrateurs la permission de faire une baraque sur le quai pour se loger et y avoir un cabaret. D'un autre côté M. Massot, capitaine de port, demandait celle de construire une maison de bois sur tout le terrain acheté du représentant de M. Courrejolles en 1765, et que l'on avait destiné postérieurement à recevoir une maison pour le logement du capitaine de port. L'un et l'autre s'obligeaient à évacuer les lieux au premier ordre, et l'un et l'autre obtinrent ce qu'ils désiraient.

Mais M. Jean Lalande ayant eu une concession (en pro-

priété, il est vrai) le 27 novembre 1784, d'un emplacement qui devait former une nouvelle rue sur le quai et prolonger celle Saint-Joseph à l'est, elle excita des plaintes, et le 3 mars 1785 les administrateurs l'annulèrent; M. de Bellecombe écrivit au commandant du Cap, le même jour, qu'il lui défendait de permettre de bâtir sur le quai, *sous quelque prétexte que ce fût*, jusqu'à ce que le nouveau plan-directeur du Cap, qu'il devait envoyer au ministre, fût approuvé.

Cependant M. Maugendre, autorisé à construire une baraque de 30 à 40 pieds en carré dans le lieu que lui indiquerait le commandant de la partie du nord et le capitaine de port, fut dirigé sur le terrain de la concession de M. Courrejolles. Celui-ci, voyant un arpenteur, s'opposa à ses opérations. M. Clément, propriétaire d'une maison sur le quai, invoqua aussi la promesse du barreau municipal de 1764; de là des contestations, même judiciaires, pendant lesquelles M. Maugendre, qui continuait sa construction, reçut du gouvernement l'ordre de la suspendre. Il prit alors le parti de s'engager par écrit envers M. Courrejolles, à lui remettre le terrain dès qu'il lui signifierait qu'il voulait y bâtir, et à titre d'aveu de sa propriété il promit de lui compter une gourde par an; cet accord, visé par le commandant du Cap, fit lever, le 11 décembre, la suspension ordonnée à M. Maugendre.

Telles sont les circonstances qui ont créé les deux maisons de bois qu'on voit sur le quai, et les seules qui y existent et qui sont alignées, l'une sur la rue Notre-Dame et l'autre sur la rue Chastenoye. Celle qui est plus au sud et à étage, est celle de M. Massot. M. Courrejolles a vainement tout tenté pour faire valoir ses droits ou pour obtenir du moins de partager des marques d'une faveur dont ses travaux primitifs le rendaient plus digne qu'aucun autre; et l'ordonnance du 31 décembre 1786 que j'ai citée, et qui fixe les limites de la ville du Cap, défendant expressément à toutes personnes de construire aucun bâtiment sur le quai, quels que soient leurs titres de propriété, M. Courrejolles se trouve enveloppé dans cette prohibition qui montre à quelles vicissitudes continuelles sont livrés les hommes

soumis à l'administration coloniale, qui alternativement veut et ne veut pas.

M. Maugendre a ajouté un nouveau lucre à sa possession, c'est celui d'une source qu'il a creusée dans la cour de sa maison, et dont une ordonnance du commandant en second et de l'ordonnateur du Cap, du 18 mars 1785, lui permit de vendre l'eau à raison de dix sous de France la barrique. L'analyse de cette eau, faite huit jours auparavant par le médecin, le chirurgien et l'apothicaire du roi, y a fait découvrir du sulfate calcaire et du muriate à base terreuse comme dans l'eau des puits du Cap, toujours moins légère que celle de fontaine.

Dans son état actuel le quai a, vis-à-vis de la batterie royale, environ 20 toises, presque le double vis-à-vis le bastion, et ensuite près de 20 toises dans l'endroit où sont les baraques de bois. Mais depuis là jusqu'à la place Le Brasseur, sa largeur varie depuis 84 pieds jusqu'à 60.

Dès l'année 1746, on avait planté une double allée d'arbres en ayant de la batterie royale; c'était alors l'unique promenade du Cap. Ces arbres, devenus très-hauts, ont fini par décliner, sans doute parce que leurs racines étaient parvenues au point d'être abreuvées par l'eau de mer. On a donc abattu ces allées en 1777. Leur entretien avait été successivement confié à MM. Bouvier la Rivière, Métayer et Sacalay, qu'il exemptait de tout service personnel, de logements de gens de guerre, même de tutelle et curatelle, et de corvées pour cinquante nègres. On a planté peu après deux nouvelles allées, mais qui vont depuis l'alignement du côté sud de la rue du Conseil ou de la place Saint-Louis jusqu'à l'alignement nord de la rue de la Fontaine, avec une interruption assez grande à la rue Saint-Laurent, pour qu'on puisse aller gagner la calle qui lui fait face.

On regrette que ces arbres ne croissent pas plus rapidement; mais l'air salin du voisinage et le défaut d'abri sont deux grands obstacles, indépendamment du peu d'épaisseur du sol au-dessus de l'eau salée. C'est toujours une chose précieuse que l'ombre dans un pays chaud, mais elle l'est davantage quand

elle peut garantir du soleil celui qui épie l'arrivée d'un canot pour retourner à son vaisseau. Ce petit plantage porte le nom de cours Le Brasseur. On a fait récemment une espèce de hangar au bord de la calle royale, pour suppléer au couvert que les arbres ne fournissent point encore aux marins.

C'est à l'extrémité sud du cours Le Brasseur et en face de la rue de la Fontaine qu'on vient d'élever en 1789 une fontaine composée d'un socle et d'un piédestal quadrangulaire, faisant face aux quatre points cardinaux. Du piédestal part une pyramide également quadrangulaire, sur le côté sud de laquelle on a tracé une méridienne, dont le style est une verge de fer traversant un globe ayant à son extrémité, qui désigne le nord, une fleur-de-lis dorée comme la plaque solaire. Les quatre côtés du piédestal ont des inscriptions, et ceux du socle contiennent chacun un masque dont la bouche est un robinet.

Voici l'inscription du côté qui fait face à la ville :

Puram sumis aquam, simul aspicias

Horam : utraque spontè fugit ;

Sed sistere coge, fruendo.

Dans le morne et à un point qui est parfaitement au nord de la méridienne, l'on a élevé une colonne de 42 ou 45 pieds de haut qui servirait à rectifier la méridienne elle-même, et sur laquelle on peut vérifier la variation de l'aiguille aimantée des boussoles.

Le quai Saint-Louis, c'est son nom jusqu'à la place Le Brasseur, est bordé de quatorze îlots, contenant 27 emplacements numérotés depuis 1 jusqu'à 27. Presque tous sont des magasins de négociants, des entrepôts de passagers, des auberges, des cafés, des billards. Les maisons y sont toutes de maçonnerie, quelques-unes sont à étage. Telle est celle qui donne sur ce quai et sur la place Saint-Louis, qu'on a vue servir de caserne à un détachement du corps royal d'artillerie, depuis 1776 jusqu'à 1783. Pour s'y garantir de l'action du soleil, qui frappe les maisons dès son lever, on y a des tentes spacieuses,

sous lesquelles la brise est respirée avec délices, aussitôt que la chaleur est dissipée et que le soleil a dépassé son méridien.

C'est sur ce quai et au bout de la rue Saint-Pierre qu'on trouve des bains publics fort commodes. Ils ont été établis au commencement de 1788. Sur le côté nord de la rue il y en a douze, dont quatre en marbre et huit en baignoires de bois. Sur le côté sud, il y en a aussi qui ont été construits en société par M. Lartigau de Loustouneau et Marie-Rose le Doux, mulâtresse de la Martinique. Ils sont au nombre de quinze, dont quatre sont dans deux cabinets. Le local de ces derniers est encore plus agréable et mieux disposé. Chaque baignoire est en ciment avec un double tuyau pour l'eau chaude et l'eau froide. Un seul bain y coûte une demi-gourde, mais on peut, par abonnement, en avoir six pour deux gourdes. Ceux du côté nord de cette rue ont même été mis à la moitié de cette somme. La proximité de ces bains par rapport à la rade les rend très-fréquentés, et les dimanches et les fêtes il n'est pas toujours facile d'y avoir son tour. On n'y a pas la police sévère de ceux de Paris, où les sexes sont partagés; le mari et la femme, ou ceux qui se considèrent comme tels, peuvent aller au même bain et à la même baignoire.

A l'angle du quai avec la rue Conflans, est un corps de garde. Son objet principal est d'empêcher les rixes, dont la réunion de beaucoup de personnes aux calles est assez souvent l'occasion.

La place Le Brasseur est formée par le quai et par un petit espace que laissent dans cette partie l'extrémité de la rue Neuve et celle de la rue du Gouvernement qui, n'étant point parallèles au quai, viennent y aboutir dans le nord à angle aigu.

Cette petite place a été faite en 1780, lorsque MM. de Raynaud et Le Brasseur obligèrent à réparer le quai. Ce point était précisément une espèce de flaque d'eau qui venait jusqu'au bord des maisons. Le gouvernement le fit remblayer, et M. de Raynaud lui donna le nom de son collègue, nom que les habitants du Cap doivent aimer, s'ils croient que le désir d'assainir et d'embellir leur séjour soit fait pour inspirer la reconnaissance. La

place Le Brasseur a coûté 73,394 livres 18 sols, payés par la caisse des libertés.

On avait aussi élevé un petit bâtiment de maçonnerie, en tour d'équerre, sur le quai et le bout nord de la rue de la Vieille-Joaillerie, pour servir d'asile aux gardes-quais créés le 6 octobre 1780, par une ordonnance des mêmes administrateurs, pour veiller à la conservation et à la propreté des quais. Ce corps de garde, qui a coûté 12,052 livres 4 sous, logeait 5 hommes en uniforme bleu, doublure, veste et culotte blanches, parements bleu de ciel, boutons blancs, timbrés d'une ancre et armés d'un mousqueton. Ils remplissaient un service plus utile qu'il ne le paraît, puisqu'ils empêchaient les embarras, les encombrements du quai, qui nuisent aux mouvements du commerce, et s'opposaient, en même temps, à ce que toute la longueur du quai d'une grande ville ne fût une latrine continue et le point de réunion d'immondices dont la vue et l'odorat blessent cruellement deux sens, indépendamment de l'effet de ces exhalaisons sur la santé. On a cru qu'une dépense de 2,000 écus par an était disproportionnée avec cette utilité, et une autre ordonnance du 16 novembre 1782 a remplacé les gardes-quais par un seul inspecteur de quai, avec les mêmes fonctions et le même uniforme, et on l'a placé sous les ordres du capitaine de port.

Il y a eu une économie des deux tiers, mais on n'a pas vu qu'il était physiquement impossible que l'inspecteur de quai du Cap, occupé à empêcher un amas d'ordures près du bac, pût s'opposer à une tentative du même genre, faite au même instant à un autre point du quai, éloigné de 4 ou 500 toises. Aussi, dès le 13 décembre 1783, les administrateurs étaient-ils déjà réduits à renouveler les défenses si souvent répétées, et par conséquent si souvent inutiles, d'encombrer le quai. Une autre, du 13 décembre 1786, a prononcé la confiscation de ce qu'on y laisserait plus de deux jours, et a désigné la grève qui borde le chemin du Cap à l'embarcadère de la Petite-Anse, au delà du bac, pour servir à placer les bois et les pierres, avec l'offre, effectuée depuis, d'y accorder des concessions en *jouissance* aux commer-

cants qui en désireraient. C'est, sans doute, avoir donné une extension au quai du Cap, mais la garde de ces bois est très-difficile dans un endroit isolé et qui se trouve cependant sur le bord d'un chemin. C'est encore un transport de plus pour les ramener au Cap, et tous les transports sont chers à Saint-Domingue. Peut-être qu'une police très-active sur le quai, qui n'y souffrirait l'entrepôt des objets que pendant de courts délais, serait plus utile à tous.

C'est par le quai qu'on peut juger du mouvement commercial de la ville du Cap, et quand on réfléchit à tout ce qui arrive dans sa rade, ou qui en est tiré par les barques passagères, on est bientôt convaincu que le Cap donne une grande impulsion au commerce de la colonie, et que l'existence de cette ville a une grande action sur le commerce des places maritimes de la métropole.

La rue qui est au-dessus du quai, et qui va du nord au sud, porte le nom de rue d Picolet, depuis le pont qui traverse la ravine jusqu'à la rencontre de la rue du Conseil, qui la coupe de l'est à l'ouest; depuis cette rue jusqu'à la place Le Brasseur, elle s'appelle la rue Neuve.

Ce bout de la rue de Picolet, qui se trouve dans ma première section, a le parc d'artillerie à l'est; à l'ouest, il est bordé en entier par un grand corps de bâtiments qui est le magasin du roi pour les vivres et pour les objets de marine. En 1719, l'îlot dont le magasin fait partie contenait, à son angle avec les rues du Conseil et du Renard, une maison à M. Béhotte, l'un des entrepreneurs du remblai du quai. Au nord de cette maison, était celle de M^{me} veuve Millot, entre laquelle et la ravine était une allée d'arbres donnant aussi sur la rue du Renard. Le reste de l'îlot, c'est-à-dire plus de sa moitié vers la mer, était abandonné, et on voyait vers son bord ouest, à environ 8 toises de la rue du Conseil, les ruines des murs d'une maison. On avait dès lors le dessein d'y construire un magasin, parce que ceux de l'État, au nombre de trois, situés, l'un sur la place d'armes, dans une maison achetée le 27 février 1698, pour cette destina-

tion; le second, rue Sainte-Croix, devenue rue Penthievre, et le troisième vers le point où est la boulangerie du roi (huitième section), étaient vieux et insuffisants. Cependant, on se borna à faire, sur ce terrain vide, dans la même année 1719, une prison et un corps de garde. Jusque-là, le corps de garde avait été dans l'îlot qu'on voit au nord de celui de la boulangerie actuelle du roi (huitième section), et dont on avait employé une portion à servir de prison. Ce nouveau bâtiment prit 12 toises sur la rue Picolet et toute la profondeur, jusqu'au terrain de M^{me} veuve Millot; le reste attendit la bâtisse du magasin.

L'incendie du 21 décembre 1734, en consumant les deux premiers magasins que j'ai cités, décida cette construction, qui fut achevée en 1737, et qui fit disparaître la prison de 1719. On n'avait d'abord projeté qu'un rez-de-chaussée, mais on fit un étage, et c'était du luxe en 1735. Ce magasin, construit en maçonnerie, a 208 pieds de façade, 20 de large dans œuvre et 24 de hauteur jusqu'à la naissance du comble. On y compte 3 portes et 14 fenêtres au rez-de-chaussée. Le premier étage est garni de 18 croisées de près de 7 pieds de haut, ayant un petit balcon de fer à hauteur d'appui, et au milieu est une porte qui ouvre sur un beau balcon de 20 pieds de longueur. Ce bâtiment, dont le centre et les deux extrémités portent trois frontons triangulaires aux armes de France, avec des attributs de marine, se fait remarquer encore par son toit élevé, qui y ajoute de la grâce; son ensemble frappe ceux qui débarquent, et son séjour est agréable par son exposition, relativement à la brise, par la facilité de s'y garantir de la grande chaleur du soleil, au moyen d'une galerie haute et basse de 9 pieds de large, qui règne dans toute la longueur intérieure du bâtiment.

On avait regretté bien souvent qu'en dedans, l'intervalle vide n'eût pas plus de 40 pieds de largeur; mais le terrain manquait. L'occasion s'étant présentée, sous l'administration de MM. de Raynaud et Le Brasseur, d'acquérir le reste de l'îlot jusqu'à la rue du Renard, ils l'ont saisie avec empressement. Cette dépense de 104,000 livres économisa sur-le-champ

40,000 livres de loyers à l'État, qui en avait alors pour près du double de cette somme. En exhaussant les bâtiments achetés et déjà construits, on aurait un carré de bâtiments parallèles, difficiles à trouver dans les colonies ; et en abattant le mur de séparation, on aura une vaste cour, qui donnera une grande facilité pour tous les mouvements du magasin. C'est cette facilité et celle du parc d'artillerie, dont l'entrée est en face du magasin, qu'on a eu en vue lorsqu'on a laissé entre eux une rue d'environ 50 pieds de largeur.

Le premier étage est en grande partie destiné au logement du garde-magasin. On a vu, pendant vingt-quatre ans, le Conseil supérieur du Cap y tenir ses séances, tandis que la Sénéchaussée était en bas. Un système d'économie avait fait adopter cette bizarre réunion, qui faisait délibérer des tribunaux au milieu du fracas des ouvriers du magasin. M. de Clugny, intendant, choqué de ce rapprochement, et trouvant que le local n'était pas assez grand, même pour n'être qu'un magasin, loua une maison pour les assemblées du Conseil.

A l'époque où l'on a bâti le magasin du roi, il se trouvait à peine 10 toises entre lui et la mer, dans certains points. Aux deux tiers de cet intervalle, coupé de fossés et où l'eau séjournait, était un retranchement de terre qui existait depuis le commencement du siècle. Encore en 1719, lorsqu'on voulait traverser la ravine pour aller hors de la ville (car elle la bornait alors au nord), on passait dans son lit, ou bien il fallait aller chercher un petit pont étroit qui était au bout de la rue du Gouvernement. On fit, en 1719, pour les gens de pied, un autre petit pont de bois devant la prison qu'on élevait alors, et les voitures passaient dans la ravine même. Ce ne fut qu'au mois de décembre 1732 qu'on remplaça ce petit pont par un autre pont de bois aussi, mais porté sur deux culées de brique. On lui donna 40 pieds de long, 7 de haut dans son milieu, au-dessus du fond de la ravine, et 10 de voie.

On aurait peine à croire toutes les calomnies et toutes les inepties que l'existence de ce pont, qu'on a voûté depuis et sur

lequel on passe en ce moment, a fait débiter. On trouverait plus d'une personne, à Saint-Domingue, qui dirait qu'on lui a assuré, d'une manière qui ne permet pas le doute, que le plan de ce pont fut envoyé au ministre avec un état de dépense montant à 4,800,000 livres, et que, pour rendre cette dépense vraisemblable, on voyait dans le plan un vaisseau de guerre passant à la voile sous ce pont. Eh bien, en écrivant ceci, je tiens le plan original; il est signé de M. de la Lance, ingénieur; j'y prends les dimensions que je rapporte : cet ingénieur dit que son ouvrage a été exécuté dans le courant du mois de décembre, et c'est le 22 qu'il signe le plan, parce que cet ouvrage est fini, et il ajoute seulement que la construction qu'il a employée pourrait servir à des ponts de 100 pieds de portée. Que devient donc la fable des *dix-huit cent mille livres*, et le vaisseau qui cingle à pleines voiles ?

On sait déjà quelle a été l'origine de la rue Neuve, et qu'elle se nomme aussi la rue du Marché-des-Blancs. Presque aussi anciennement que le Cap, les matelots ont été dans l'usage de venir étaler, les dimanches et les fêtes, leurs petites pacotilles sur le bord de la mer ou de la chaussée. Quelquefois on a voulu les troubler dans cette possession, mais ils ont toujours fini par la reprendre. Comme il y avait aussi un marché de comestibles et d'autres marchandises sur la place d'armes, le marché de la chaussée, distingué sous le nom de marché aux Blancs, s'étendait depuis le bord de la mer jusque vers cette place, et un arrêt du conseil du Cap, du 8 juin 1735, autorise les marins à conserver leur usage. Mais comme il avait fini par devenir abusif, une ordonnance des administrateurs du 11 mars 1773, renferma le marché des Blancs dans la rue de ce nom.

C'est là que chaque dimanche (et non pas les fêtes ordinaires ni les grandes fêtes solennelles) on voit étaler, depuis le commencement de cette rue, à partir de celle du Conseil, jusqu'à la rue Chastenoye, toutes sortes de marchandises sèches et de comestibles apportés de France : ferrailles, poteries, faïencerie, merceries, etc. On y trouve des bijoux, des souliers, des cha-

peaux, des perroquets, des singes, et presque tout ce qu'on peut acheter au Cap. Dans cette étendue d'environ 200 toises, les deux côtés de cette rue de 35 pieds sont garnis de marchandises, même de boutiques à tréteaux portatifs, et dans la partie où la rue de la Pointe ouvre dans la rue Neuve, et où celle-ci est le plus large, il y a un double rang de marchands.

C'est vers sept heures du matin que le marché commence et il dure jusqu'à midi. Il est du bon ton d'aller faire un tour de marché aux Blancs, quoique l'on n'ait rien à y acheter. La chaleur, quelquefois excessive, n'en bannit point, et la mode l'emporte sur cette crainte. Les femmes de couleur, surtout, ne peuvent pas se passer de s'y aller montrer et d'y étaler un luxe qui devient quelquefois un appât qu'elles savent employer avec succès. Dans le fait, le marché des Blancs est réellement utile et à ceux qui veulent se procurer, dans un instant, divers objets qu'il ne serait possible de réunir qu'en allant dans plusieurs boutiques ou magasins, et aux marins qui se trouvent rendus avec leurs marchandises, dès qu'ils sont arrivés à terre. Le concours que la curiosité attire, sert les vendeurs, et les curieux de nouvelles y trouvent, dans certaines maisons, des coteries où l'on peut en apprendre et en entendre faire de toutes les espèces.

La maison qui fait l'angle sud-est de la rue Neuve a un premier étage, dont la vaste pièce du coin, appelée la Bourse, sert aux assemblées de la Chambre de commerce. Cette maison est parfaitement située pour apercevoir, même au delà de l'entrée du port, les bâtiments qui passent devant le Cap, ou qui y viennent. C'est de ce point qu'on reconnaît les signaux particuliers que font ceux qui ont intérêt à s'annoncer à quelques personnes à qui les bâtiments et les signaux sont déjà désignés.

La Chambre de commerce du Cap est le résultat d'une ordonnance de MM. Burt et Clugny, en date du 13 mai 1764, qui a permis aux négociants de cette rue, d'avoir un lieu d'assemblée à l'instar des bourses des villes du royaume. Il est à remarquer que cette demande eut lieu à l'époque où l'on avait établi une Chambre d'agriculture et de commerce dont on par-

lait de ne faire qu'une Chambre d'agriculture. Les commerçants voulaient opposer un contre-poids à son influence, mais, comme il leur fut aisé de voir qu'elle n'en aurait aucune, il renoncèrent presque aussitôt, par le fait, au bénéfice de l'ordonnance qu'ils avaient obtenue. Ils y attachaient si peu de prix, qu'en 1765, M. Birot, l'un d'eux, fit insérer dans les affiches américaines qu'il remettrait au propriétaire le lieu des assemblées, si on ne lui donnait pas de quoi en payer les loyers.

M. Bourgeois, avocat, ayant été secrétaire de la Chambre d'agriculture et de commerce, on le choisit encore pour être secrétaire de la Chambre d'agriculture et secrétaire de la Chambre de commerce. Cette dernière lui donnait si peu d'occupation et l'on attachait si peu de prix à ce qui pouvait en émaner, que M. Bourgeois en tenait de simples notes sur des feuilles volantes, qui ne se sont même pas retrouvées, lorsqu'on a eu la fantaisie de s'en ressouvenir, longtemps après que M. Bourgeois eut repassé en France. Elle n'a rien d'antérieur à 1778.

La Chambre de commerce se rassemblait cependant, une fois par an, pour élire deux des quatre membres qui portaient le nom de ses *commissaires* : c'était alors qu'on faisait une cotisation volontaire pour le loyer de la salle de la bourse qui retombait toujours en grande partie sur ces commissaires.

En 1784, les négociants du Cap, sortis enfin de leur insouciance, crurent devoir solliciter, auprès du ministre, par l'entremise des administrateurs, une autorisation formelle et une organisation de leur établissement. Le ministre répondit, le 24 décembre 1785, aux administrateurs que l'intention du roi était seulement qu'elle continuât à jouir provisoirement de l'effet de la permission obtenue de MM. Burt et Clugny, et que les administrateurs lui fissent éprouver la protection dont ses opérations la rendaient susceptible.

La Chambre de commerce a fait encore plusieurs tentatives pour obtenir des lettres patentes, mais elle n'a jamais trouvé les administrateurs disposés à lui accorder leur attache. Elle a même

essayé de réussir par des démarches directes auprès du ministère, mais toujours sans succès. Elle n'a obtenu que l'agrément du général et de l'intendant, le 30 octobre 1786, de se servir d'un cachet qui lui est propre et dont elle scelle ce qui émane d'elle¹. Je reparlerai de cette chambre, lorsque je rendrai compte de celle d'agriculture.

La rue Neuve se termine à la place Le Brasseur. Vers son milieu, son côté est fait une avancée à laquelle correspond une rentrée dans le côté opposé. Cette inégalité provient de ce que cette partie inférieure de la ville a été acquise sur la mer, par des remblais successifs qui ont eu des directions différentes.

C'est dans la rue Neuve, sur son côté occidental, entre la rue Saint-Laurent et la rue Conflans, qu'est un puits où une source très-abondante fournit de l'eau². Ce puits qui se trouvait alors sur le rivage, fut un de ceux où les chaloupes vinrent prendre de l'eau en 1740, lors de l'incendie du navire la *Ville-de-Rouen*, et il est fait pour offrir du secours dans une pareille occurrence, puisque par le moyen d'une pompe de deux pouces et demi de diamètre, il fournit vingt barriques d'eau par heure et ne diminue, dans ce temps, que de trois lignes.

Cette source, car ce doit en être une, ne tarit jamais et n'a jamais eu plus de deux pieds et demi d'eau, en hauteur.

1. Ce cachet offre un écusson de gueules, aux deux mains de justice d'or, en sautoir, ayant par-dessus une épée d'argent, pour marquer le gouvernement mixte; le tout accosté, à dextre, d'une corne d'abondance, et à senestre, d'une ancre aussi d'argent, pour marquer que le Cap est une ville maritime et la plus florissante du nouveau monde; en chef de France, chargé d'une tête, emblème du cap François; l'écu timbré d'un casque, également d'argent, bordé et damasquiné d'or, taré de front et fermé de onze grilles pour marquer que tout le monde y est soldat. Pour supports, deux nègres, avec cette inscription : *Chambre de commerce du Cap*.

2. L'analyse de cette eau, faite par l'apothicaire du roi, le 8 août 1786, apprend qu'elle contient beaucoup de sulfate calcaire, une portion de terre calcaire et de terre magnésienne, avec très-peu de muriate, à demi décomposé, c'est-à-dire où l'acide est surabondant; inconvenients que la même analyse propose de corriger, avec 8 onces d'alcali fixe, ou une forte lessive de cendres dans chaque barrique d'eau, afin de précipiter toute la terre.

Du même côté de la rue, mais entre celles du Cimetière et Saint-Simon, se trouvent des halles qui appartenaient aux ci-devant jésuites, des créanciers desquelles le gouvernement les a achetées; on les nomme *halles anglaises*, parce qu'elles ont été longtemps occupées par des négociants anglais de l'Amérique septentrionale; à présent elles servent de magasins à l'État.

Au-dessus du grand magasin de la rue Picolet, et dans le sens d'une ligne dirigée vers le nord-ouest, est une petite rue de 30 toises de long et d'environ 20 pieds de large, terminée par la ravine, et appelée la rue du Renard. Elle est fort ancienne et elle conduisait il y a quatre-vingt ans, de la rue du Conseil au devant de l'emplacement de M^{me} Millot et derrière la maison de M. de Chastenoye, dont le bout nord était sur la ravine. J'ignore ce qui a pu lui faire donner ce nom dans un pays où l'on ne connaît point de renard, du moins au physique.

La rue de la Pointe est un peu plus dans l'ouest que celle du Renard. Elle part de la rue du Conseil et va se terminer dans la rue Neuve, à 100 toises. Elle tire son nom de l'angle qu'elle fait avec la rue Neuve. Cette rue est vers la mer la première qui soit parallèle à toutes les rues supérieures, et qui ait comme elles la direction du nord au sud.

Je finirai les détails de la première section, terminée par la rue du Gouvernement dont je parlerai dans la seconde, en observant qu'elle a été augmentée, depuis 1734, des quatorze îlots du quai et des quatre derniers îlots qui forment au sud le côté ouest de la rue du Gouvernement. L'incendie de 1734 avait brûlé tout ce qui existait alors de cette section, jusqu'à la rencontre de la rue Chastenoye, et dès 1736 tout était rebâti à douze emplacements près. C'est cet événement malheureux qui fit substituer les maisons de maçonnerie, qu'on y voit, à celles de palissades ou palmistes, que la flamme avait dévorées.

SECONDE SECTION.

Cette section est bornée au nord par la ravine, à l'est par la rue du Gouvernement, au sud par la rue du Cimetière, et à

l'ouest par la rue d'Anjou, le côté ouest de la place d'Armes et la rue du Morne-des-Capucins. Cette étendue est une des plus anciennement bâties; elle forme un carré long.

La rue du Gouvernement, la plus orientale de cette section, est très-droite et parfaitement alignée dans toute sa longueur. M. de Chastenoye avait sa maison à l'angle nord-est de cette rue, sur la ravine. M. de Chastenoye fut reçu en qualité de gouverneur du Cap en 1724, et la rue devint alors la rue du Gouvernement, dénomination qui lui est restée. C'est à l'extrémité de la rue du Gouvernement que fut mis le premier petit pont de bois sur la ravine, pour la faire traverser aux personnes de pied, et l'on voyait encore des vestiges de ce pont lorsqu'il a été remplacé par celui de pierres, construit cette année.

La maison en face de celle de M. de Chastenoye, et qui est aussi sur la ravine, a servi de prison pendant environ vingt-cinq ans. Cette destination lui avait été donnée en 1746 par M. de Larnage, lorsqu'on retira les prisons du magasin du roi de la rue de Picolet, où elles étaient depuis 1740. Elles n'ont été transférées où elles sont maintenant qu'au mois de juillet 1773. Beaucoup de personnes appellent encore le bout de la rue du Conseil, jusqu'à la ravine, la rue des Vieilles-Prisons. La même maison aussi servit de caserne au corps des grenadiers-volontaires blancs, formé sur la demande de M. d'Estaing, et que ce vice-amiral conduisit au siège de Savannah en 1779.

C'est dans la maison qui fait l'angle sud-ouest des rues du Gouvernement et du Conseil, que la Cour supérieure du Cap s'est assemblée depuis 1764 qu'elle quitta le magasin du roi, jusqu'en 1772, qu'elle est allée dans la maison des ci-devant jésuites, qu'on nomme aujourd'hui le Gouvernement. Ce n'est cependant pas à cette époque seulement que la rue s'est appelée rue du Conseil, comme je le dirai tout à l'heure.

La rue du Gouvernement est toute occupée par des commerçants, et les capitaines de navire y ont des magasins depuis la rue Saint-Jean jusqu'à la place Le Brasseur. La rue supérieure qui avait pris en 1699 le nom de rue Sainte-Croix, parce que

plusieurs habitants de la colonie de ce nom qu'on transporta alors à Saint-Domingue y demeuraient, et qu'à présent l'on nomme rue Penthievre, a la même destination. Placées l'une et l'autre dans le voisinage du quai et des points les plus peuplés de la ville, elles sont propres au commerce. Une grande partie des maisons y sont à étage, ce qui les rend encore plus peuplées. C'est un coup d'œil vraiment intéressant de voir dans ces deux rues cette longue suite de magasins où les vaisseaux de chaque port étalent les marchandises fabriquées dans ces ports, dans leur voisinage ou dans les lieux de l'intérieur du royaume auxquels ils servent de débouché. On y expose aussi ce qui est tiré des pays étrangers, et dans un court espace de terrain, on trouve tout ce que les besoins de la vie et les fantaisies du luxe ont conseillé de transporter à plusieurs mille lieues.

Au devant de chaque magasin est un tableau d'environ 3 pieds de long, qui contient l'état détaillé de la cargaison qu'on y vend, le nom du capitaine et celui du navire dont le dessin est souvent la vignette du tableau. On croit parcourir en peu d'instants la France entière, quand à l'accent gascon on entend succéder le normand et le provençal au dunkerquois. Les cabrouets ne cessent de transporter du rivage au magasin et du magasin au rivage; des nègres vigoureux, armés de morceaux de bois ronds et pesants, frappent en cadence les douves des boucauts où le café s'entasse; le tonnelier du navire les fonce et les rabat. Les négociants de la ville qui sont dans cette étendue ajoutent aussi par leurs charrois, leurs encaissements et l'enfutaillage, au vacarme assourdissant de ce canton, où tout annonce la richesse de Saint-Domingue et celle particulière de la partie du nord.

La rue Penthievre, qui va se terminer sur le quai, près du bac, a plus de 500 toises de long. La hauteur des maisons, les tentes qui sont au devant des magasins des navires et qui en sont une espèce d'enseigne, la rendent une des plus fraîches de la ville. C'est sur son côté est, entre les rues Saint-Laurent et de Conflans, qu'est le bureau des ventes des objets maritimes, que

l'audiencier de l'amirauté a seul le droit de faire. Communément, l'encan se fait dans la rue, et ce concours d'acheteurs et le tambour qui les appelle sans cesse, sont un nouveau tintamarre réuni à celui dont je viens de parler.

Parallèlement et au-dessus de la rue Penthievre, en est une qui s'appelle la rue Saint-Domingue depuis la ravine jusqu'au point où elle rencontre la place d'Armes ; au delà on la nomme rue Dauphine, et plus ordinairement rue du Bac. La rue Saint-Domingue n'a que 450 toises du nord au sud. Elle est fort bien bâtie, contient plusieurs maisons à étage, et lorsqu'y étant on jette les yeux au nord, on voit la croupe du morne dont le Cap est borné dans cette partie, chargé d'une verdure qui égaye. Elle est due à quelques points où l'on cultive l'herbe de Guinée, donnée en fourrage aux chevaux de la ville. Le vert tendre de cette plante flexible, qui varie encore avec les ondulations causées par la brise, semble adoucir la chaleur, parce qu'elle plaît à l'œil et porte à l'âme une sensation de fraîcheur.

C'est dans la rue Saint-Domingue, et presque au coin nord-ouest de la place d'Armes, qu'on a vu le premier cabinet littéraire formé dans la colonie. Cet établissement, qu'imagina l'activité de M. Despassier, Genevois, contribuait déjà à l'amusement et à l'instruction du Cap, lorsque j'y arrivai au mois de mai 1775. Il en coûtait deux gourdes d'abonnement par mois, et cette ressource réunie à la vente des livres a suffi pour procurer une fortune très-honnête à son inventeur.

M. Dufour de Rians, imprimeur-libraire, ne vit pas sans chagrin l'entreprise de M. Despassier, qu'il représenta à l'ordonnateur du Cap comme une violation de son privilège exclusif. M. Caignet rendit donc sur sa requête, le 31 juillet 1777, une ordonnance qui défendait toute vente de livres, tout cabinet littéraire. M. Despassier et le public s'entendirent pour agir comme si l'ordonnance n'existait pas, et cet exemple ne tarda pas à être suivi par M. Herbeau, qui ouvrit un magasin de livres et de papeterie et un cabinet littéraire dans la rue Dauphine ou du Bac, sur son côté ouest, entre la rue Saint-Simon et celle Saint-Joseph.

C'est encore dans cette section, et sur la place d'Armes, que l'on a vu un établissement semblable fait par MM. Batillot frères, de Paris, qui ont même acquis le fonds de M. Herbeau, depuis sa mort; et enfin, au mois de juillet 1788, M. Decombaz, Suisse, a proposé avec M. Bénard, Français, son associé, un abonnement pour la lecture de tous les journaux, qui a été l'origine de la formation de leur librairie et de la formation de leur magasin, où se trouve tout ce que peut offrir le marchand papetier. C'est ainsi que l'heureux essai d'un seul homme a multiplié des ressources utiles et le moyen d'avoir plusieurs jouissances qu'un odieux privilège voulait empêcher d'arriver jusqu'aux colons, ou qu'il voulait leur vendre à un prix toujours exorbitant, dès qu'il est arbitraire.

Au-dessus de la rue Saint-Domingue, dont le nom n'a pas besoin de commentaire, est celle du Palais, qui tire le sien de ce que le Conseil supérieur a été pendant six ans dans l'îlot qui fait l'angle nord-est de cette rue avec celle du Conseil. Ce tribunal, errant depuis son installation, faite au mois de novembre 1704, obligé de tenir ses assemblées tantôt chez le gouverneur, tantôt chez ses membres, eut enfin, en 1712, un local dans une maison achetée du produit des amendes judiciaires et qui était sur la place d'Armes; mais ayant été brûlée en 1734, on loua la maison de la rue du Conseil. Elle avait un rez-de-chaussée composé alors de deux pièces. On en donna une au Conseil, et l'autre à la Sénéchaussée. Thémis n'y était pas somptueusement placée, quoiqu'on payât ce temple 2,400 livres par an (somme considérable pour cette époque), car les parties et les procureurs attendaient dans la rue, exposés au soleil et à la pluie, leur tour pour être jugés. Ce fut à cette époque de 1734 qu'on nomma rue du Conseil celle où cette Cour s'assemblait, et qui était appelée auparavant la rue Verdery, du nom d'un négociant. On appela en même temps rue du Palais celle qui donnait sur l'un des côtés du lieu d'assemblée du Conseil, qu'on transféra, ainsi que la Sénéchaussée, en 1740, au magasin du roi.

La rue du Palais a la même longueur que celle Saint-

Domingue, et va, comme elle, de la ravine à la place d'Armes, où elle ne pénètre cependant qu'en contournant la baraque qui sert de corps de garde et qui s'oppose à ce que de cette rue on découvre le portail de l'église. Tout son côté ouest, et même une petite portion de celui de l'est, est sur un roc qui faisait autrefois partie du morne des Capucins. Aussi la rue, qui est assez inégale, va-t-elle en s'élevant, à mesure qu'elle approche de la place. Il a fallu faire jouer la mine pour y construire les belles maisons qu'on y voit, et surtout pour y creuser des puits qui ont jusqu'à 90 pieds de profondeur.

Au-dessus de la rue du Palais, est celle du Morne-des-Capucins; elle va également de la ravine à la place d'Armes, où elle aboutit à l'angle nord-ouest de celle-ci. Cherchons maintenant l'origine de son nom.

Il se trouvait, à l'extrémité nord-ouest de la place d'Armes, un monticule isolé dirigé d'abord du nord au sud, ensuite du nord-ouest au sud-est, ayant 80 toises de long sur 40 de large. Cette petite hauteur, formée d'un roc vif et quartzeux, qu'on ne pouvait considérer que comme une ramification de la base des montagnes qui entourent la ville à l'ouest et au nord, faisait partie de l'habitation de M. Gobin, le calviniste que j'ai déjà nommé comme le premier propriétaire français du terrain où la ville du Cap est construite. En 1680, M. Marquant, capitaine des milices et commandant du Cap, chargé des pouvoirs de la veuve Gobin, fit vendre judiciairement ce morne et les terrains circonvoisins, et M. de Pouançay, gouverneur de Saint-Domingue, les acheta *huit milliers de tabac*. A la mort de M. de Pouançay, arrivée en 1683, M. Galichon hérita de cette acquisition, et M. de Launays-Pays, frère de la veuve Galichon (depuis M^{me} Hardouineau), donna aux capucins du Cap, dans la personne du père Chrysostôme, curé du lieu, le morne qui faisait alors la borne du bourg, à l'ouest, et un terrain pour jardin, situé plus ouest encore dans la savane, à condition qu'ils diraient des messes pour le repos de l'âme de son beau-frère, jusqu'à la concurrence de *cinquante écus*, évaluation faite des objets

donnés. Ces religieux firent construire sur le morne une maison de planches de palmistes, couverte d'essentes, et où était une chapelle consacrée à saint François; ils l'habitèrent, et voilà le morne devenu le Morne-des-Capucins.

Le 25 septembre 1699, M. Bonnefoi, syndic des capucins, échangea en leur nom, et du consentement du R. P. Tranquille, capucin de Rouen, visiteur général de l'Amérique, cette propriété avec un magasin situé à l'entrée du Cap, et 300 livres de retour. Peu après l'on y forma une batterie et, le 5 janvier 1704, M. de Charrite, qui avait un prête-nom dans l'échange de 1699, se fit concéder deux terrains au nord et au sud du morne par M. Auger, qui défendit le même jour de bâtir, tant sur le morne qu'autour. M. Frézier voulait qu'on y placât les casernes, mais M. de Charrite, qui y était logé, s'y opposa.

Le 25 juin 1728, la veuve de M. de Charrite vendit plusieurs terrains faisant partie du Cap et le Morne-des-Capucins à M. Dujarriay, qui est mort lieutenant du roi au Port-de-Paix, pour 7,500 livres. Ce nouvel acquéreur obtint, le 20 octobre 1731, des administrateurs, la permission de céder dans la savane qui terminait le Cap à l'ouest, et dans les terrains voisins du Morne-des-Capucins, des emplacements, à condition qu'ils seraient alignés sur les rues de la ville et bâtis dans un an, sous peine de réunion; mais, quant au morne lui-même, la batterie continua à y exister, ainsi qu'un pavillon qui servait à répéter les signaux de la vigie, et ils y étaient encore lorsqu'en 1738 M. Gautier, syndic des créanciers Dujarriay, demanda aux chefs à être autorisé à disposer du morne. Ceux-ci consultèrent l'ingénieur en chef et le commandant du Cap, qui furent d'avis que le morne était dans le cas d'être réuni au domaine. Le procureur du roi requit cette réunion, que MM. de Larnage et Maillard prononcèrent le 9 mai 1739.

On n'a sans doute pas oublié que ce fut à cette époque que la Compagnie Béhotte offrit de remblayer sur la chaussée, et c'est le Morne-des-Capucins qui fournit une partie des remblais. Une ordonnance du 8 octobre 1746 permit à tout particulier d'exca-

ver ce qui en restait encore et de faire son profit des matériaux. Il a fini par être aplani dans sa totalité, et il n'est resté que son nom, donné à la rue dont je parle en ce moment. On y a élevé de jolies maisons, dont trois à étage. Les deux maisons qui font les angles nord-est et nord-ouest de cette rue avec celle du Conseil ont été la résidence de plusieurs intendants de la colonie. M. de Clugny a occupé celle nord-est, et MM. de Vaivre et Bongars, ainsi que M. Le Brasseur, qui a rempli un intérim entre eux deux, celle de l'autre côté. Elles sont de bois l'une et l'autre, mais commodes et ayant ce qu'on trouve agréable partout, une grande cour et un jardin, et qui l'est bien davantage dans un pays chaud, et surtout au Cap, où les emplacements sont bornés. C'est à leur situation près de la ravine qu'elles en sont redevables.

La place d'Armes, qui a porté aussi le nom de place Notre-Dame, est un carré de 45 toises auquel se joint extérieurement la largeur des quatre rues qui la bordent. Cette place a existé depuis les premiers fondements de la ville, mais elle n'a pas toujours été aussi considérable, ni avec sa forme carrée. C'était d'abord un espace irrégulier, laissé libre autour de l'église dont la position n'a pas changé; la véritable place, celle qui servait de marché, n'était autre chose que le bord du grand chemin dont l'extrémité est devenue la rue Espagnole, dans laquelle M. de Galiffet fit réserver un grand espace vers la rue de la Boucherie, à la fin de 1699, lorsque cette rue commençait à se bâtir. La place d'Armes d'à présent était, à cette époque, la petite place, la place de l'Église. On ne commença à la disposer d'une manière utile qu'en 1706; encore ce ne fut que dans la partie contiguë à l'église. On laissa toujours de quoi passer autour de celle-ci, mais on bâtit à ses deux angles nord-est et nord-ouest avec les rues d'Anjou et du Bac.

Le 7 février 1707, un arrêt du Conseil du Cap mit, sur la place de l'Église, le marché des comestibles, qu'une ordonnance du juge de police du 30 juin 1736 en fit sortir pour le renvoyer dans la rue Espagnole, ou dans la rue de la Fontaine, alterna-

tive qu'on changea en disposition cumulative, puisque en effet on fit deux marchés au lieu d'un. Une autre ordonnance du même juge, du 26 juin 1741, ramena le marché sur la place d'Armes, fondée sur ce que le marché de la rue Espagnole, n'ayant d'autre place que la rue elle-même, le passage continuel des voitures et des personnes, dans cet unique abord de la ville faisait courir des risques aux voyageurs et à ceux qui vendaient et achetaient. On le plaça alors dans son bout nord-ouest, le long du Morne-des-Capucins, depuis le lieu où est maintenant le corps de garde jusque vers le milieu de la place. Le concours que ce marché attirait engagea les vendeurs de marchandises sèches à y étaler aussi; mais une autre ordonnance de police du 23 avril 1742 les en expulsa.

En 1744, on fit une église de bois près du morne et à toucher le marché, et prévoyant que le voisinage de celui-ci nuirait à la tranquillité de l'office divin, la police fit encore transférer le marché des denrées, le 25 mai 1744, sur la rue qui borde le côté est de la place.

Les pacotilleurs, qui savaient que l'obstination a quelquefois des succès, revinrent sur la place et se la partagèrent. La police, plus complaisante peut-être depuis qu'elle avait un inspecteur, les y souffrit. On y vit le petit marchand à éventaire, le porte-balle, puis les boutiques mobiles, et enfin les boutiques à roulettes qui, dans leurs grandes dimensions, n'avaient d'ambulatoire que la forme. La place avait été embellie par une plantation d'arbres faite vers 1740, qui en marquait le carré, et même un double rang, sur les côtés est et ouest, ajoutait à la décoration et à l'ombrage frais qu'elle produisait. Tout appelait donc les marchands à qui ce local n'était pas destiné, et ceux du marché des Blancs s'avancant successivement vers la place, les deux marchés s'étaient enfin réunis, et les dimanches on avait une foire, depuis la place d'Armes jusqu'à la rue Neuve, en descendant le long de la rue de la Fontaine. Enfin l'excès même de l'abus le corrigea en partie, et une ordonnance de police, du 11 mars 1763, renvoya au marché aux Blancs ceux qui devaient

y être, et ne laissa en marchands ordinaires, sur la place d'Armes, que ceux qui y avaient une possession d'habitude et des places fixes.

En 1764, arriva le bureau de police municipale, auquel l'existence des boutiques de la place d'Armes donna une petite velléité fiscale ; ce fut d'y placer cinq rangs de baraques dont on tirerait une rétribution. Il trouva même que les arbres des bords nord et sud gênaient son plan, et arrêta, le 16 août 1764, de les détruire, sauf à laisser subsister les deux allées de l'est et de l'ouest, jusqu'à ce que toutes les baraques fussent construites. On commença, avec sagacité, par le tarif des places.

Au mois d'août 1765, plusieurs marchands se plaignirent de cette perception, dont ils allèrent même jusqu'à mettre la légitimité en doute, et ils dénoncèrent l'inspecteur de police qui la triplait ; mais le juge de police, appuyé sur les décisions du bureau créateur de l'impôt, la seule chose qui eût eu lieu du plan de baraques, décida que ces marchands n'avaient rien de mieux à faire que de payer et de croire à la probité de l'inspecteur.

Les administrateurs ayant été changés, la rétribution s'abolit d'elle-même et les principes devinrent si différents, que la police enjoignit, le 31 mars 1769, à tous ceux qui avaient des boutiques quelconques sur la place d'Armes de les retirer. Elle permit seulement aux pacotilleurs qui n'avaient aucune boutique en ville d'étaler sur des serpillières, dans des points de la place qu'on leur indiquait, pourvu que ce ne fût ni fête, ni dimanche ; puis tout à coup une ordonnance de police du 4 juillet 1769 rouvrit l'accès de cette place aux marchands de marchandises sèches, pourvu qu'ils n'eussent que des tables portatives et point de baraques. Cette dernière tolérance dura elle-même très-peu, et il y a près de vingt ans que la place est entièrement libre. Cependant le dimanche, quelques nègres viennent encore vendre des denrées le long de la rue, à l'est de la place ; c'est le reste d'une ancienne habitude.

Les arbres échappés au système destructeur du bureau de

police municipale existent encore, du moins les deux allées de l'est et de l'ouest, formées de poiriers (espèces de *bignones*), arbres qui jouissaient autrefois d'une telle réputation qu'en 1684 le roi ordonnait à M. de Gabaret, chef d'escadre, d'envoyer de ces poiriers de la Martinique en France, afin de les employer en bordages pour les vaisseaux, attendu, disait-on alors, qu'ils sont préservés des vers. On a remplacé les arbres qui en avaient besoin, lorsqu'en 1779 on a nivelé la place et fermé son enceinte par des traverses en bois équarri, sur lesquelles on peut s'asseoir et qui sont portées par des poteaux de distance en distance. On a mis des tourniquets neufs aux quatre angles, et au milieu de chaque côté on a laissé l'intervalle pour une voiture, si son passage devenait nécessaire, car des barrières ferment habituellement cette ouverture. Toute cette clôture est peinte en vert, ce qui ajoute à l'agrément du coup d'œil. Il y a aussi quatre arbres au devant du corps de garde pour donner de l'ombre aux soldats. L'entretien des allées est à la charge de MM. Bouillary et Blais, qui l'ont obtenu des administrateurs le 8 février 1784, pour leur exemption de tout service personnel.

La place est décorée par le portail de l'église qui répond au milieu de son côté sud; plusieurs belles maisons à étage l'embellissent de toute part.

C'est au milieu de la place qu'est une fontaine nommée la fontaine de la place d'Armes. Les habitants de la ville étaient obligés d'aller chercher l'eau à une source dans le morne, au nord-ouest de la ville, à moins qu'ils ne voulussent boire celle de quelques petits ruisseaux qui tarissaient dans les grandes chaleurs et dont l'usage causait d'affligeantes maladies. Ces inconvénients déterminèrent les administrateurs à les convoquer le 10 mars 1710, pour délibérer sur la construction d'une fontaine. Ce ne fut cependant que le 18 mars 1712, qu'on décida de faire venir sur la place d'Armes, l'eau de la source Bidau, qu'on mènerait ensuite au bord de la mer pour l'aiguade des vaisseaux. La dépense, d'après une idée de M. de Charrite, devait être payée par un droit de 10 sous sur chaque bannette

ou côté de cuir de bœuf qui serait embarqué au Cap. Le droit se percevait sans qu'il y eût de fontaine, lorsqu'au mois de janvier 1715, l'assemblée coloniale formée pour l'octroi trouva le projet de 1712 trop dispendieux, puisqu'il y avait une source plus près du Cap, et, en conséquence, le droit sur le cuir devint une partie de l'octroi.

Le besoin d'eau subsista encore près de ving ans; enfin on fit une contribution et la fontaine parut en 1735. C'était un bassin de pierre, surmonté d'une énorme cage de bois, aux quatre côtés de laquelle était un robinet; mais l'eau ne fut pas conduite vers le quai, quoique M. de Vienne, M. de Larnage et M. de Vaudreuil en eussent successivement eu le projet et que le ministre eût écrit, en 1736 et en 1741, de le réaliser, comme très-important.

C'est le gouvernement qui a fait élever la belle fontaine de pierre qu'on y voit à présent. Elle est composée (V. l'atlas) d'un socle de 6 pieds en carré, au-dessus duquel est un piédestal coupé sur les angles, dont les quatre faces sont creusées circulairement, de façon que la corniche est taillée en forme d'abaque. Au-dessous est un autre petit socle, sur lequel est posé un vase antique, couronné de deux dauphins. Sur la face nord du piédestal, sont sculptées les armes du roi, avec cette inscription au-dessous :

Regnante Ludovico XV, amatissimo
Impensis Regis
Fons exurgit Civibus.

Les armes du Cap sont au sud. Ce sont celles que cette ville demanda aux administrateurs la permission de prendre au mois de mai 1769, par l'entremise de MM. de la Ferronays et Malouet, commandant en second et commissaire de la marine faisant les fonctions d'ordonnateur, comme une récompense de sa conduite au rétablissement des milices. C'est un écusson où est une ville d'argent adossée à une montagne de même, de l'extrémité de laquelle s'élance un gros jet d'or dans la mer. La

ville et la montagne occupent la moitié dextre de l'étendue d'une mer d'or, surmontée d'un ciel d'azur, au milieu duquel paraît une fleur de lis aussi d'or. Pour support, une gerbe de cannes à sucre d'un côté, de l'autre une branche de chêne; une guirlande de fleurs les lie à deux cornes d'abondance, d'où sortent des branches de différents arbres coloniaux chargés de leurs fruits. L'écusson, appuyé sur la charnière d'une large coquille dont on voit l'intérieur, a une couronne de chêne surmontée de la légende *FIDELITATIS PROÆMIUM*; au-dessous de l'écusson on lit :

*Aurea fons inde fluit :
Et inter Oceanos fluctus,
Ad Patriam usque fugit.*

A l'est ce sont les armes de M. le prince de Rohan, alors gouverneur général, et

Gubernatore Generali
Illustrissimo Principe de Rohan.

Et à l'ouest celles de M. de Bongars, intendant, avec cette inscription :

Provinciali Præfecto
Dignissimo Presidente de Bongars.

Le premier socle est orné de figures qui représentent des tritons et des goules, renfermés dans des cadres formant arrières-corps. Cette fontaine qui a 20 pieds de hauteur, est placée dans le milieu d'un bassin circulaire de 40 pieds de diamètre, où quatre masques de bronze placés sur le bord supérieur du premier socle vomissent continuellement l'eau. Elle a été construite en 1769 sur les plans et sous la conduite de M. Rabié, ingénieur, justement trente ans après que M. de Fayet avait décidé que cette place devait avoir une fontaine de pierres au lieu de la baraque qui la défigurait. C'est de cette fontaine que la rue qui lui répond dans l'est, et par laquelle l'excédant de son eau coule à la mer, a pris le nom de rue de la Fontaine. Ce monument ne serait pas

déplacé dans la plupart des villes de France, et il honore le goût de la ville où il a été construit. Je regrette seulement de ne savoir pas quel est l'artiste qui l'a exécuté.

Je reviens au corps de garde qui dépare la place. On a vu ailleurs que l'ancien corps de garde du Cap était dans la huitième section, et que delà on le transporta, en 1719, au point où est le magasin du roi, près de la mer. Lors de la construction de celui-ci, on le mit en face de l'arsenal, puis sur le Morne-des-Capucins, au point où est la maison qui fait l'angle nord-ouest des rues Saint-Laurent et du Palais, d'où il a passé dans son local actuel lors de l'aplanissement du Morne-des-Capucins. C'est une baraque de bois qui a le lit de camp des soldats au milieu, la chambre de l'officier au bout ouest, et à celui est le lieu de détention, que l'on appelle ironiquement le *violon*. Sur tout le devant règne une galerie en appentis, sans laquelle et sans les arbres qui sont au bord de la place, il ne serait pas habitable; car le soleil y donne depuis son lever jusqu'à ce qu'il se cache derrière le morne du Cap au couchant.

Il y a cependant eu dès l'excavation du Morne-des-Capucins, un emplacement réservé de chaque côté de la rue du Palais, parce que MM. de Larnage et Maillart voulaient y élever, en face de l'église, un palais de justice, qui aurait eu, en prenant la largeur de cette rue, 150 pieds de long. La distribution devait être faite de manière que le corps de garde se serait trouvé placé dans l'un des bouts. A ce plan, l'on avait substitué celui de mettre le corps de garde de manière qu'il formât, sur la place, l'angle sud-ouest de la rue du Palais, tandis que l'angle sud-est serait formé par un autre bâtiment où logerait le commandant de la place.

En 1780, M. Artaud, entrepreneur du roi, offrit aux administrateurs de lui céder les deux emplacements; il s'obligeait à faire sur celui de l'ouest, à ses frais, un corps de garde de pierres de taille, voûté, où seraient une chambre d'officier, un corps de garde proprement dit et deux violons, et que précéderait une galerie ornée de pilastres, entre lesquels seraient des

garde-fous de fer. Sur l'autre, il aurait élevé une maison avec une façade de pierres de taille, dont il aurait fait communiquer l'étage avec celui qu'il aurait construit à son profit, au-dessus du corps de garde, par une voûte, sous laquelle aurait passé la rue du Palais. Ces propositions furent trouvées avantageuses, elles embellissaient la place par un nouveau bâtiment dont le couronnement devait être en balustres, et une ordonnance du 8 juin 1780 les agréa et fixa les plans que M. Artaud devait suivre dans ses constructions. Je ne sais à quoi il faut attribuer la non-exécution de ce projet; elle laisse subsister la baraque qui contraste encore davantage avec le reste de la place depuis qu'une magnifique maison a rempli l'espace qu'on disait réservé à un nouveau corps de garde.

La place d'Armes est celle où l'on passe les milices en revue depuis très-longtemps. Les troupes s'y assemblaient aussi lorsque la garnison du Cap n'était composée que de quelques compagnies détachées de la marine, toujours très-incomplètes. C'est même ce qui lui a donné le nom de place d'Armes. On la voyait encore entourée d'une haie vive en 1724.

La place d'Armes a presque toujours été aussi le lieu des exécutions, quoiqu'on n'y fasse plus que celles des blancs depuis qu'on a formé la place Clugny. On n'a retiré les fourches patibulaires, qui y étaient à demeure, qu'au moment où l'on a construit le corps de garde sur le point qu'elles occupaient. Cette place a été le théâtre de circonstances extraordinaires, relatives à deux exécutions.

La première était celle d'un jeune homme, officier d'un navire de Bordeaux, condamné à la potence pour un vol avec effraction. Elle se faisait le 14 mars 1777. La corde se rompit au moment où il fut jeté par le bourreau; ce malheureux se releva promptement, se mit à genoux et cria grâce; quelques voix répétèrent *grâce*. Néanmoins le bourreau descendit, le ramena à l'échelle où le patient lui dit d'aller raccommoder la corde, ce qu'il fit. Lorsqu'il revint pour le faire monter, ce jeune homme passant ses deux pieds dans ceux de l'échelle, fit résis-

tance et rendit vains les efforts de l'exécuteur pour le faire monter. Ce tableau produisit une impression soudaine sur les spectateurs; l'un d'eux porte au bourreau un coup de bâton qui devient le signal de plusieurs autres. La maréchaussée à cheval fait un mouvement pour envelopper le patient et le bourreau, on l'accable de pierres, elle prend la fuite; le bourreau se bat avec le patient qui le mord et lui lance des coups de pied; il l'avait cependant déjà entraîné jusque vers le corps de garde depuis le bout nord-est de la place, lorsque deux matelots vigoureux saisissent le bourreau, le frappent et lui enlèvent sa proie qu'ils emportent par la rue du Palais. Le bourreau veut alors regagner la prison où est sa demeure habituelle, mais les nègres le poursuivent, le lapident et le font tomber mort sur l'autre côté de la place, en face du point où il avait planté la potence. J'ai vu le corps de ce malheureux sous un amas de pierres; sa tête était absolument aplatie. Un fait singulier, c'est qu'une petite souris qu'il avait eu la patience d'apprivoiser et qui était dans sa poche, y fut trouvée vivante et intacte.

La seconde exécution, qui eut lieu le 8 mai 1778, était celle d'un grenadier et d'un caporal du régiment de Gatinais, condamnés au dernier supplice en expiation d'un assassinat. Le bruit répandu que les grenadiers voulaient sauver leur camarade fit mettre trois cents hommes, formés de piquets des divers corps de la garnison, en bataillon carré autour de l'échafaud. Au premier coup de barre donné au grenadier sur une jambe, il pousse un cri aigu. Des femmes, spectatrices si déplacées à ces exécutions dont elles sont toujours avides, en sont émues, elles s'agitent pour s'éloigner. Ce mouvement est pris pour celui de la révolte qui doit sauver les criminels; la troupe fait feu, se débande, poursuit les spectateurs et les passants. Vingt-huit personnes furent tuées dans ce moment ou moururent de leurs blessures; l'exécution eut lieu, après toutefois que le bourreau, qui, se rappelant le sort de son camarade l'année précédente, avait fui à la prison, en eut été ramené au bout de trois quarts d'heure.

Comme la place d'Armes est une interruption pour les rues qui y aboutissent, elles y changent de nom, excepté celle Notre-Dame, qui passe devant l'église et qui conserve le sien jusqu'à la mer. J'ai dit que la rue Saint-Domingue devenait au sud la rue Dauphine ou du Bac, et celle du Morne-des-Capucins la rue d'Anjou. Dans l'est de la place, la rue le plus au nord est celle de Conflans, du nom d'un gouverneur général; celle après est la rue de la Fontaine, puis la rue Notre-Dame. Ces coupures régulières et parallèles dans la place la rendent encore plus agréable. On regrette cependant qu'on n'ait pas imaginé de couvrir sa surface de chiendent en y laissant des intervalles, dans lesquels les gens de pied la parcourraient. Le voisinage de la rue de la Fontaine entretiendrait la fraîcheur nécessaire dans le terrain, et ce tapis serait plus doux pour l'œil qu'un sol sablonneux qui réfracte encore les rayons du soleil. C'est sur cette place qu'était le premier magasin du roi, que fit acheter en 1698 M. de Galiffet, gouverneur du Cap, pour 400 écus payés par les hardes des soldats et d'autres revenants-bons.

Ce fut dans ce magasin que l'on plaça l'hôpital des religieux de la Charité avant l'acquisition du terrain où ils sont maintenant; et il devint ensuite le logement de M. Auger, gouverneur, de M. Deslandes, intendant, puis de M. de Charrite.

L'église, qui embellit la place d'Armes, et dont celle-ci tire aussi le nom de place Notre-Dame, est un monument moderne, quoique le terrain où elle est ait toujours porté le temple du Seigneur. La première église, et par conséquent la paroisse du Bas-du-Cap, ne fut établie qu'un peu auparavant 1680, et pour qu'on juge bien de ce qu'elle était huit ans après, je crois devoir rapporter la pièce suivante, que je copie sur l'original :

« L'an 1688, le 7 mai, suivant les ordres de M. de Cussy, gouverneur pour le roi en l'île de la Tortue et côte de Saint-Domingue, nous François Camuzet, procureur du roi au siège royal du Cap et dépendances, nous sommes transportés au quartier du Bas-du-Cap pour faire la visite de l'église paroissiale

dédiée à l'Assomption de Notre-Dame-de-Bon-Secours, maison presbytérale et cimetière dudit lieu; au sujet de quoi nous avons fait assembler les marguilliers et principaux habitants où nous avons vu l'église construite de méchant bois de palmiste et toute prête à tomber, couverte de feuilles sans être lambrissée, le tout selon la faculté des habitants, laquelle église nous avons trouvée dépourvue de toutes les choses nécessaires...

Nous avons pareillement fait la visite du cimetière de ladite église, qui n'est nullement clos, mais exposé à toutes sortes d'animaux. De là nous nous sommes transportés au presbytère, que nous avons trouvé en pareil état que l'église, presque tout découvert, y pleuvant partout. Déclarons que la pauvreté des habitants est si grande, qu'il leur est impossible de remédier aux susdites nécessités. C'est pourquoi nous avons fait le présent procès-verbal pour être présenté à Sa Majesté, afin que par sa charité royale qui lui est si ordinaire, il lui plaise y donner du secours. Fait en présence du révérend Père Jean Chrysostôme de Libourne, missionnaire de l'ordre des Capucins, servant ladite église, et des soussignés les jour et an que dessus. *Signé* : F. Jean Chrysostôme, capucin missionnaire *indigne*; de Franquesnay (lieutenant de roi); Rouault, marguillier; Bédué, J. Lambert, Lestorel, greffier. »

Les Espagnols brûlèrent en 1691 cette église, à moitié détruite d'elle-même. On lui en substitua une à laquelle les ennemis forcèrent de mettre le feu en 1695. En 1696, une troisième église de bois, couverte de paille, occupa la place de la seconde et y resta jusqu'en 1710, qu'on en bâtit une aussi de bois, mais plus grande, mieux fermée et couverte d'essentes. Ce fut à celle-là que M. de Galiffet, gouverneur, fit mettre une balustrade autour du chœur, en dedans duquel on plaça un banc pour lui.

En 1708 les habitants voulurent avoir un temple de maçonnerie, dont M. le comte d'Arquian, gouverneur du Cap, ne posa la première pierre que le 28 mars 1715. Le père Boutin, alors curé, déploya tout son zèle, afin d'accélérer cette construction, pour laquelle on fit des emprunts à 6 et même à 12 pour 100, et enfin, le 22 décembre 1718, elle fut bénie et consacrée, sous le titre de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Elle avait deux chapelles en croix, l'une dédiée à saint Pierre, et l'autre à saint Joseph; c'est dans cette église qu'on mit les bancs honorifiques, dans les places que désignait l'ordonnance des administrateurs du 19 mars 1712.

Vers 1725, les jésuites imaginèrent de former un sanctuaire, qu'ils fermèrent d'un beau grillage, avec un portail aussi de fer, et de chaque côté duquel étaient dix stalles. Ils n'y laissèrent que le banc du gouverneur (car, avant 1743, l'ordonnateur n'avait point de banc dans l'église, à Saint-Domingue), et quand les deux administrateurs principaux venaient au Cap, ils se mettaient dans ce sanctuaire. MM. de Larnage et Maillart consentirent à avoir leurs fauteuils dans le chœur, au-dessous du sanctuaire, où le banc seul du gouverneur du Cap fut conservé. Ces innovations des jésuites mirent les bancs du conseil, du major, etc., derrière leurs stalles, et non comme l'ordonnance le prescrivait; il paraît que l'orgueilleuse humilité de ces religieux n'avait pas trouvé ce calcul indigne d'elle.

Ce qu'on aurait peine à croire, c'est que dès 1739 l'église, achevée seulement vingt ans auparavant, faisait craindre qu'elle ne s'écroulât. Le comble ne subsistait plus qu'au moyen de cinq mâts, qui soutenaient les principaux arêtières de la noue des chapelles avec la nef, et que le moindre tremblement de terre pouvait renverser. Enfin les frayeurs que donnait l'état chancelant de l'église, étant justement augmentées par un délai de trois ans, elles décidèrent à demander aux chefs, en 1742, la permission de mettre une halle sur la place d'Armes, où l'on célébrerait l'office divin pendant la réparation de l'église. Cette halle fut construite sur l'alignement de la rue du Morne-des-Capucins, et de celle d'Anjou, dans la partie nord-ouest de cette place, et bénie le 30 mai 1744.

On descendit le comble de l'église, et pendant quatre ans on ne fit rien pour la réparer. On parla alors d'en construire une autre de pierre, et la paroisse le décida ainsi en 1748. Il se fit fort peu de travail, et on le cessa en 1754. On se servait toujours du hangar de la place, lorsque, le 4 octobre 1764, le bureau de police municipale arrêta qu'on s'occuperait de continuer cet édifice, et au mois de mai 1765 on porta solennellement le saint Sacrement dans un de ses bas-côtés, où l'on fit

l'office pendant quatre ans. L'on voyait enfin le bâtiment s'avancer, lorsqu'en 1771 on s'aperçut que les piliers étaient prêts à crouler. On abandonna promptement l'église, et comme la baraque de la place avait été démolie, on choisit la chapelle des religieuses de Notre-Dame pour y faire le service paroissial.

Le pressentiment n'était pas faux, puisque le 4 octobre suivant, à quatre heures trois quarts du matin, les bas-côtés et la petite nef de la partie occidentale furent renversés, ainsi que les piliers de la grande nef. Comme ceux-ci soutenaient en partie le cintre qui avait été élevé pour former la voûte de cette église, la charpente suivit la chute du reste. Il avait fait la veille, à la même heure, un tremblement de terre, court, mais assez vif; on a pensé qu'il avait contribué à l'événement du lendemain, dont la cause première élevait un reproche qui n'épargna pas les talents des constructeurs.

Il fallut, pour bien dire, réédifier l'église entière. La paroisse s'assembla, le 10 novembre 1771, reconnut l'insuffisance des taxes antérieures, les annula, et en fit de nouvelles. Enfin l'église a été achevée, et la première cérémonie qui y a été faite fut le service de Louis XV, le 26 juillet 1774. Le 14 août suivant, on y porta processionnellement le saint Sacrement, tiré de la chapelle des religieuses, et le lendemain, fête de la paroisse, il y eut une messe en musique, de la composition de M. Gervaise, maître de musique du spectacle du Cap, pour célébrer cette dédicace. La construction de cet édifice dura vingt-six ans, car la première pierre en avait été posée le 28 mars 1748 par M. de Vaudreuil, commandant général, et M. Samsom, commissaire ordonnateur.

Le frontispice, ou portail de ce temple (V. l'atlas), est composé de deux ordres, le premier dorique, et le second ionique. La porte principale est décorée de quatre colonnes accouplées, deux de chaque côté, encastrées dans le mur, jusqu'au quart de leur diamètre, couronnées d'un fronton triangulaire, dans lequel sont sculptées les armes de France. Les deux

petites portes de ce frontispice sont décorées de quatre pilastres encastrés dans le mur, des trois quarts de leur épaisseur. Au-dessus de ces deux portes sont deux niches, où sont placées deux statues de pierre, représentant les deux premiers apôtres, de grandeur un peu plus que naturelle.

L'ordre supérieur est composé de quatre colonnes et de deux pilastres qui correspondent à ceux de l'ordre inférieur, et dont les saillies sont dans la même proportion. Le tout est terminé et couronné par un fronton demi-circulaire dans lequel est sculptée une gloire ; ce fronton est surmonté par une croix de pierre, qui a même été refaite depuis dans des dimensions plus petites, parce qu'elle avait été frappée du tonnerre.

Ce portail, élevé sur les plans et la direction de M. Rabié, mort ingénieur en chef de la partie du nord, est un ornement pour la place, et l'on en est frappé lorsqu'on y arrive. On l'a regratté en 1788, ce qui lui rend tout l'éclat de la pierre, sur laquelle on a passé une couche de chaux rendue légèrement bise ; c'est de Nantes que la pierre de taille a été apportée.

Mais l'intérieur ne répond pas à ce frontispice.

L'église a 206 pieds de long sur 84 de large dans œuvre, ce qui fait qu'elle traverse une rue, parce qu'elle parcourt presque la longueur de deux îlots, tandis que l'ancienne avait juste l'îlot pour mesure. On monte deux petites marches pour y arriver. La première chose qui frappe en entrant dans ce vaisseau, c'est qu'il est terminé par une charpente, tandis qu'il avait été construit pour être voûté. Cette fausse proportion écrase tout l'intérieur, qui est d'ordre ionique. Il est composé de trois nefs : la grande, dont chaque côté est décoré de 6 portiques, a 36 pieds de largeur sur 40 de hauteur y compris la corniche. Tout l'ordre est surmonté d'un attique pour recevoir la voûte et servir d'appui aux vitraux. Les bas-côtés vont se terminer à la croix dont les extrémités, formant le chœur et deux chapelles, sont circulaires.

Le chœur est fermé par une belle grille de fer dont les ornements sont dorés. L'autel est à la romaine ; du côté de l'épître,

sont les sièges du prêtre officiant et de ses assistants, et un peu plus haut, ceux destinés au général et à l'intendant; du côté de l'évangile est celui du commandant en second et de l'ordonnateur. Derrière le maître-autel et absolument contre le mur du fond du chœur, est un autre autel de plâtre, au-dessus duquel est un sépulcre ouvert. Au milieu de celui-ci, sur le derrière, et à chacun de ses deux bouts, est un personnage masculin. Deux d'entre eux regardent dans le sépulcre et le troisième contemple une Assomption qui est aussi de plâtre et qui surmonte tout le sujet; la Vierge s'élève dans une nuée chargée de têtes d'anges et deux anges entiers la couronnent. L'autel et ses accessoires occupent un espace de 15 pieds de haut sur 12 de large.

De chaque côté du chœur est une porte qui conduit à une sacristie. Celle de la droite en entrant est destinée à la préparation des prêtres et de ce qui est nécessaire à l'office divin; l'autre à recevoir les personnes pendant la rédaction des actes de baptême, de mariage et de sépulture; toutes les deux sont trop petites.

Au-dessus de la porte de la sacristie de l'ouest, est un tableau d'environ 6 pieds de haut, représentant saint Bonaventure qui écrit; il fait le pendant d'un saint Saintin à genoux, placé sur la porte opposée. Ces deux tableaux ont été offerts par deux capucins du nom des deux saints. Ils peuvent donner une idée favorable des donateurs, mais ils ne produiront pas le même effet, quant au talent de l'artiste.

C'est aussi du côté occidental du chœur, sur le mur et au-dessus du siège du gouverneur général, qu'on voit l'épithaphe de M. de Belzunce, mort dans la paroisse du Trou le 4 août 1763 et enterré dans cette partie de l'église le lendemain. Elle est gravée sur un marbre blanc encastré dans une bordure de marbre noir. Le haut de ce monument, qui forme un carré de 4 pieds de long sur 2 pieds $\frac{1}{2}$ de large, est surmonté par une urne cinéraire et terminé inférieurement par un écusson armorié; le tout est doré d'or moulu. L'épithaphe est en ces termes :

HIC JACET

ARMANDUS Vicecomes de BELSUNCE,
 In quo claritas antiqui generis,
 Minimum ad gloriam monumentum fuit.
 Civis placidus, Amicus certus et suavis;
 Strenuus Bellator et periculorum appetens;
 Animæ prodigus ut militi parceret;
 Sola fortiter factorum et vulnerum commendatione,
 Ad magna evectus,
 Reginarum exercituum Legatus.
 Tandem parta per labores mercede,
 Santi-Dominici Insulæ prefectura donatus
 Novis plena laboribus :
 Dum demendatæ sibi Provinciæ saluti acriter invigilat
 Morbo præreptus obiit,
 Die 4a. Augusti, Ann. D. 1763, Ætatis, 43.
 Sublato ex oculis amico, amicus consecravit DE CASTERA,
 Regis exercituum Brigaderius, MDCCLXIII.

Les autels des deux chapelles sont de marbre blanc. Celle de la gauche est consacrée à la Vierge. On y a placé un grand tableau donné à l'église au mois de mai 1788, représentant l'adoration des Mages ; c'est une croûte qui défigure l'église. La chapelle de la droite était autrefois sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, dont on aperçoit encore la petite statue placée en 1774, en même temps que celle de la Vierge l'avait été dans l'autre chapelle. On y a mis un tableau de saint François, peint debout, une croix à la main. C'est un présent du R. P. Saintin, préfet de la mission : ce tableau, quoique bien supérieur à l'autre, est lui-même très-médiocre et n'est pas une excuse pour avoir préféré le séraphique instituteur des capucins au précurseur de l'Homme-Dieu.

Une chaire de bois d'acajou sculptée est placée sur le côté gauche de la grande nef. Elle a coûté 2,000 écus, mais elle est ridicule par sa petitesse, relativement au vaisseau. L'église est pavée de carreaux de marbre noir et blanc. Depuis quelques années, un jeu d'orgues est placé en jubé, à l'extrémité de l'église et en face du maître-autel. Il est bien faible pour l'éten-

due où il doit se faire entendre, mais il est peut-être encore trop sonore pour les mains novices qu'il trahit.

C'est dans l'enceinte de cette église, parce qu'elle comprend celle de l'église qu'elle a remplacée, qu'a été inhumé, le 5 mars 1739, M. d'Orgeville, maître des requêtes et intendant des îles du Vent, qui venait d'être nommé à l'intendance générale de la marine. Le ministre lui avait écrit, le 20 janvier 1738, pour l'engager à passer à Saint-Domingue, en revenant de la Martinique en France, et à y prendre des renseignements exacts sur tout ce qui concernait cette colonie. M. d'Orgeville avait d'autant plus volontiers accepté cette mission, qu'elle lui donnait l'occasion de revoir M. de Larnage, son ancien ami. Il mourut au Cap le 4 mars 1739, au soir. La paroisse accepta même, le 15, les tentures qui avaient été mises à l'église et au gouvernement, où M. d'Orgeville était mort, pour lui tenir lieu des 500 livres dues à la fabrique pour son inhumation.

Le héros de Belle-Ile, dans la guerre de 1756, a aussi mêlé ses cendres à la poussière de ce temple. M. le chevalier de Sainte-Croix, embarqué sur l'escadre de M. Dubois de la Motte, qui portait des secours trop tardifs à la Martinique, devait avoir le commandement des troupes dans cette île, si elles y avaient débarqué. Obligé de suivre l'escadre à Saint-Domingue, où il arriva le 17 mars 1762, il demanda l'agrément de retourner en France pour y continuer ses services, inutiles dans une colonie dont la partie militaire était confiée à M. de Belzunce. Un ordre du roi, du mois de juillet, l'y autorisait; mais lorsqu'il parvint, M. de Sainte-Croix n'était plus. Sa mort est arrivée le 18 août 1762.

Il n'y a point, dans l'église du Cap, d'autres bancs que ceux accordés par l'ordonnance du roi du 15 novembre 1728. J'ai déjà dit où sont les fauteuils et les prie-Dieu des deux administrateurs, et le banc du commandant en second et de l'ordonnateur dans le chœur. Il y en a un à double rang à droite, pour le Conseil supérieur (car on le conserve encore), en suite duquel est celui de la Sénéchaussée. En face de celui du Conseil

est celui du lieutenant de roi; au-dessous est celui du major, auquel tient celui du commissaire de la marine, qui n'en est séparé que par une cloison. Le commandant des milices de la paroisse en a un aussi, au bas de celui de la Sénéchaussée, et celui des marguilliers fait face à la chaire.

Tous ces bancs sont contre les piliers et se regardent les uns les autres, excepté celui du commandant des milices, qui fait face à l'autel. Le reste de l'église est absolument libre, et les personnes qui veulent s'y asseoir sont obligées d'y faire porter des chaises chaque fois qu'elles y vont. Dans l'origine, c'était absolument la même chose; du moins, je puis assurer que depuis 1718, il n'y a point eu de bancs dans cette église pour les fidèles.

Comme cette église est l'unique paroisse du Cap, elle serait trop petite si la dévotion des paroissiens n'était pas un peu tiède. Il n'y a guère que durant la semaine sainte et aux fêtes solennelles qu'elle est absolument remplie. Le service y est célébré avec pompe; il y a un suisse en habit bleu, qu'a établi une délibération de la paroisse du 17 février 1743. Chaque jour ouvrier, on dit une messe, au point du jour, pour les ouvriers, et une autre à sept heures; celle-ci a été fondée. Le dimanche, immédiatement après la messe paroissiale, les nègres se réunissent dans l'église, y font la prière et chantent des cantiques; quelques vieillards des deux sexes se font les chefs de ces exercices, à la suite desquels se dit une messe basse, appelée *la messe des nègres*.

La fabrique est assez riche pour frayer aux dépenses ordinaires, et lorsqu'il y en a de considérables, elles sont faites d'après des contributions particulières. L'église du Cap a reçu plusieurs bienfaits en dons et en legs. M. Gabriel Barau, marchand, rue Espagnole, natif de Clérac, en Saintonge, qui avait déjà mérité d'elle, par des actes généreux, le titre et les honneurs de marguillier, le 1^{er} janvier 1757, lui légua, le 30 mars 1758 : 1^o 6,000 livres pour être distribuées aux pauvres honteux; 2^o 20,000 livres pour fonder à perpétuité une messe de *Requiem*,

les jours ouvriers à onze heures, et les fêtes et dimanches après la messe des nègres; 3° et le reste de sa succession, valant plus de 400,000 livres, pour être employé en maisons, dont le produit doit être distribué annuellement aux pauvres honteux de la paroisse.

Celle-ci a deux marguilliers, dont un est remplacé chaque année; ils sont, avec le curé, les administrateurs de la paroisse. Les assemblées de paroissiens se tiennent au milieu de la grande nef, en face de la chaire. Elles sont ou désertes ou tumultueuses, suivant leur objet, et l'on y a vu, dans des nominations, plus de scrutins que de votants. Il y a vingt-quatre notables; ce sont des personnes que les paroissiens choisissent à la pluralité des voix, et parmi lesquelles on prend ensuite les marguilliers et les commissaires que la paroisse nomme pour veiller à des objets qui peuvent l'intéresser, comme des marchés, etc. La paroisse du Cap est la seule de l'île qui ait un greffier, gardien de ses archives, chargé du recouvrement des sommes dues à la fabrique; il a été établi par une ordonnance du 22 décembre 1757, qui l'assimile aux marguilliers pour les droits honorifiques, qui font toute sa rétribution.

Les paroissiens du Cap avaient imaginé, depuis un certain nombre d'années, un expédient plus utile que délicat, pour procurer des fonds à l'église. Il consistait à nommer pour marguillier des personnes que l'on savait craindre cette nomination, et surtout celles que l'on connaissait pour n'être pas de la religion catholique romaine, et de qui l'on recevait ordinairement 4,000 écus pour obtenir d'en être dispensé. Cette conduite simoniacque m'avait inspiré trop d'indignation pour ne m'en pas ressouvenir, lorsque le ministre de la marine me chargea, en 1788, d'une rédaction appropriée aux colonies, de la loi sur les non-catholiques, et l'article 40 est spécialement destiné à sauver à l'avenir un pareil scandale.

Il est bien difficile de savoir au juste ce qu'a coûté l'église du Cap. Si j'en crois le plus grand nombre des rapports, la dépense a été de 4,200,000 livres; d'autres l'ont portée jus-

qu'à 4,800,000. Elle offre cependant, dans plus d'une partie, des preuves d'ignorance; sa lente édification n'a pas toujours été accompagnée de la plus austère probité.

Le 2 novembre 1782, à cinq heures du soir, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques, en Espagne, officiers dans les divers corps de troupes espagnoles réunies alors au Cap sous le commandement de don Bernard de Galvez, y ont reçu un chevalier de l'ordre de Calatrava, en vertu d'un pouvoir exprès du roi d'Espagne.

Le tour immédiat de l'église n'est point encore débarrassé depuis vingt ans de quelques portions de constructions voisines qui y existaient lors de la première église, dont elles se trouvaient assez éloignées. Des deux portes latérales qui donnent dans les petites nefs, en face des rues Saint-François et Chastenoye, celle de l'ouest seule peut servir, quoique l'accès en soit mal-propre et embarrassé. On avait aussi le projet de démolir le clocher, petite tour de maçonnerie, de forme carrée et de 60 pieds de hauteur, construite en 1718, lorsqu'on trouvait un passage entre elle et l'église. Maintenant elle y est contiguë, et, se trouvant alignée sur le portail, elle lui ôte une partie de sa grâce. Le clocher renferme une horloge qui mesure fort inégalement le temps, et le bas est le logement du suisse. On a aussi au Cap l'amour-propre des grosses cloches; mais ce goût serait ruineux, s'il était toujours satisfait; car les nègres aiment, eux, à les casser, en les sonnant avec violence et en les faisant servir à des carillons assourdissants. Il y a longtemps qu'il en existe une fêlée, dont le son sépulcral est très-analogue aux enterrements qu'elle annonce. Les nègres prétendent que, dans son sinistre accord avec une autre, pour qui elle fait la basse, elles disent : *Bon blanc mouri : mauvé rété. Un bon blanc est mort : les méchants restent.*

Derrière l'église, passe la rue des Religieuses. Lorsqu'on y est, on trouve une petite ruelle d'environ 50 pieds de long, qui conduit exactement à la porte d'un petit caveau pratiqué dans le derrière de l'église, où l'on dépose les personnes qui ont

cette sépulture à titre d'honneur, ou celles pour qui on l'achète 3,000 livres. La précédente église avait aussi un caveau, mais dans l'enceinte de la sacristie, et les jésuites y avaient même fait enterrer le père Laval, curé du Trou. On a substitué le caveau actuel à l'usage, si funeste dans les pays chauds, d'enterrer dans les églises. L'orgueil est satisfait, et la nuit le corps est transféré au cimetière de la Fossette. C'est dans ce caveau qu'on transporta avec les cérémonies funèbres, le 23 août 1773, les ossements des religieux jésuites enterrés dans la chapelle de leur maison conventuelle, devenue la maison du gouvernement. J'ai vu, dans ce caveau, en 1777, des parties de cadavre parfaitement entières et desséchées. Elles se trouvaient dans un point, à gauche de l'entrée, où le sol est sablonneux. Quelques dévotes crièrent au miracle, et assurèrent que ces dépouilles périssables étaient celles de ces anciens jésuites, ce que contredit leur transport de 1773.

C'est aussi dans ce caveau qu'on mit, le 9 avril 1777, les entrailles de M. le comte d'Ennery, gouverneur général; et que fut enterré, le 8 mars 1780, M. le comte d'Argout, son successeur, mort la veille.

En face de ce caveau et au sud de la rue des Religieuses, commence la rue Fermée. Elle méritait autrefois doublement ce nom, d'abord parce qu'elle n'a jamais été percée jusqu'au bout de la ville, puisqu'elle se termine à la rue du Hasard, où elle va par une ligne dirigée au sud-sud-ouest, qui s'écarte conséquemment du parallélisme des autres rues; ensuite parce qu'elle était terminée, à son bout nord, par un ancien cimetière qui avait 150 pieds de l'est à l'ouest sur 60 du nord au sud, depuis la rue des Religieuses jusqu'à la rue du Cimetière qui lui doit son nom.

Ce cimetière laissait, à l'est, environ 60 pieds entre lui et la rue du Bac ou Dauphine, et autant à l'ouest, entre lui et la rue d'Anjou. Dans une épidémie qu'il y eut au Cap, vers le mois de mars 1736, ce cimetière étant trop petit et sa situation faisant redouter la contagion, les administrateurs en second du Cap firent former, pour les matelots et les nègres, le cimetière

de la Fossète qui, après avoir été négligé très-longtemps, est enfin devenu celui de la paroisse en 1764. Le vieux cimetière est destiné à recevoir un très-beau presbytère, depuis qu'une ordonnance de MM. de Reynaud et le Brasseur, du 23 avril 1784, a fait ouvrir la rue Fermée jusqu'à la rue des Religieuses. On y construit une belle maison de maçonnerie, sur le côté ouest de la rue Fermée. L'ordonnance des administrateurs, du 22 septembre 1787, a homologué le marché de 95,000 livres passé entre la paroisse et M. Renaud, entrepreneur, celui qui a terminé l'église.

La rue Fermée avait été close aussi dans sa partie sud; mais, par un jugement des administrateurs, du 42 mars 1765, sur la demande de M. Yvon, M. Ducasse fut obligé de faire cesser l'interception qui était son ouvrage.

L'incendie qui se manifesta dans la rue de Penthievre, pendant la nuit du 20 au 24 décembre 1734, consuma la majeure partie de la seconde section et presque tout ce qui existait alors de la première. Ses ravages et ceux dont il fut la cause, parce qu'on abattit plusieurs maisons afin de sauver le reste de la ville, s'étendirent depuis la ravine jusqu'à la rue Chastenoye, dans le sens du nord au sud, et depuis la rue du Palais et le côté est de la place d'Armes, jusqu'au bord de la mer, c'est-à-dire jusqu'au côté ouest de la rue Neuve; ce qui comprenait trente-cinq îlots. A cette époque, le Cap n'avait pas vingt maisons qui ne fussent pas de palmistes.

Le 24 janvier 1735, une ordonnance de M. de Chastenoye engagea à rebâtir en maçonnerie, ou au moins en briques entre poteaux. Quant aux maisons qu'on devait rebâtir en bois, il prescrivit d'en faire rentrer la façade de 48 pouces, de manière qu'on pût les réédifier en maçonnerie à une autre époque et trouver l'épaisseur du mur. Il y a encore quelques maisons de bois où l'on remarque cette rentrée de 48 pouces. Le 15 juillet 1735, il y avait déjà vingt-cinq maisons reconstruites, et au mois de septembre 1736, la valeur de vingt-sept îlots rebâtis; l'on ne voyait dans cette nouvelle ville qu'une douzaine de mai-

sons qui ne fussent pas de maçonnerie, et le Cap s'était augmenté du magasin du roi construit vers la mer.

Dans les rues qui coupent la seconde section de l'est à l'ouest, on compte successivement, après celle du Conseil, qui est la plus septentrionale, les rues Saint-Pierre et Saint-Jean (les deux noms de baptême de M. de Charrite), la rue Saint-Laurent, patron de M. de Valernod, gouverneur de la colonie en 1711; celles de Conflans, de la Fontaine et de Notre-Dame. Celle de Chastenoye, qui les suit et que l'église ferme dans l'ouest, allait, autrefois, de la mer au morne du Cap. Je ne sais quel nom elle portait originairement, mais lorsque M. de Chastenoye, gouverneur, vint se loger dans la maison qui faisait le coin sud-ouest de cette rue avec le marché aux Blancs et qui se trouvait alors au bord de la mer, on l'appela rue Saint-Étienne, à cause du patron de M. de Chastenoye. Puis le logement du gouverneur étant appelé le *Gouvernement*, on dit la rue du Gouvernement, au lieu de la rue Saint-Étienne, et la rue actuelle du Gouvernement, dont j'ai parlé au commencement de cette seconde section, fut appelée la rue du Vieux-Gouvernement. Lorsque les jésuites bâtirent leur chapelle, dans leur enclos, le long de la rue Saint-Étienne, on appela la portion qui se trouvait au couchant de l'église la rue Saint-François-Xavier, patron de la chapelle des jésuites, nom qu'elle a conservé, tandis que la partie inférieure de la rue Saint-Étienne ou du Gouvernement a fini par se nommer la rue Chastenoye. Quant à la rue des Religieuses, placée au sud de celle Chastenoye, j'en parle ailleurs, et l'on vient d'apprendre l'origine du nom de la rue du Cimetière, qui est la plus méridionale de la seconde section.

TROISIÈME SECTION.

Placée au-dessus de la seconde section, la troisième va, comme elle, de la ravine à la rue du Cimetière du nord au sud, et des rues du Morne-des-Capucins et d'Anjou dans l'est, jusqu'à la rue des Marmousets et à la rue Espagnole dans l'ouest.

Comme la ravine rentre un peu dans le sud, le long de cette troisième section, sa surface est moindre que celle de la seconde.

Cette rentrée de la ravine est cause que la rue du Conseil trouve son extrémité occidentale sur cette section, dans la rue Royale. Sur le côté ouest de cette dernière, et en face de la rue du Conseil, est une fontaine qui en porte le nom. Elle est composée d'un simple portique dont les deux colonnes carrées et doriques ont un très-petit socle, servant de piédestal et ne débordant que de quelques pouces le mur auquel tout le travail est adossé. Au-dessus de l'entablement qui est continu, est un fronton triangulaire sans ornements. Le portique est creusé en niche demi-circulaire; un robinet fournit l'eau. Cette fontaine est à peine aperçue; on ne connaît guère d'elle que son utilité, et l'on peut dire qu'elle fait le bien modestement.

La première rue parallèle et supérieure à celle des Capucins est la rue Vaudreuil. Le Cap devait ce témoignage de reconnaissance à un commandant général, qui a été fort occupé de son embellissement et qui en aimait le séjour. Cette rue, qui traverse maintenant tout le Cap du nord au sud, à partir de la ravine, avait un autre nom dans sa partie existante avant 1748. Elle commençait encore en 1732 à la rue de Bourbon et finissait à celle du Hasard. A la vérité, il en existait environ 200 pieds, à compter de la ravine jusque vers les deux tiers du premier îlot au sud de la rue du Conseil; mais depuis là jusqu'à la rue de Bourbon, elle était interrompue, d'abord au nord par l'extrémité du morne des Capucins, et ensuite par l'immense jardin potager de M. de Charrite, qui s'étendait, du nord-ouest au sud-est, jusqu'au point où est aujourd'hui l'angle nord-ouest des rues de Bourbon et du Morne-des-Capucins, sur la place d'Armes.

La rue Royale, qui est au-dessus de la rue de Vaudreuil, et qui était alors la rue Saint-Félix, était précisément dans le même cas, et ne parvenait même qu'à la rue Sainte-Marie dans le nord, parce que le jardin de M. Charrite qui suivait la direction du côté ouest du morne des Capucins, entre lequel et lui était un

passage, avait 70 toises de long sur 30 de large. Il allait obliquement depuis la rue Bourbon jusqu'à la rue Traversine, dont une prononciation corrompue a fait la rue *Traversière*, qui était sa borne au nord, et qui doit son défaut de parallélisme avec les autres rues à la nécessité de suivre la direction de ce bout du jardin.

C'est ce terrain, aujourd'hui si précieux, que M^{me} de Verdelin, veuve de M. de Charrite, vendit, avec d'autres qui sont entrés depuis dans l'enceinte de la ville, à M. Dujarriay en 1728, et que celui-ci revendit ensuite par emplacements, à commencer de 1732. Il y avait donc sept îlots de la troisième section qui n'existaient point quand cette vente eut lieu, mais en 1736 elle n'avait de non bâti que ce que le morne des Capucins en occupait encore. On peut donc compter que ce n'a été que vers 1750 que tout cet espace a eu des maisons.

A l'angle nord-est des rues Vaudreuil et Saint-Pierre, est une grande et belle maison à étage, qu'on connaît encore sous le nom d'ancienne comédie. Un peu avant 1740, quelques personnes eurent l'idée de se réunir pour jouer la comédie. On fit disposer en conséquence une maison qui était à l'angle sud-est des rues Notre-Dame et Royale, et là des acteurs, plutôt tolérés qu'avoués par Thalie, trouvaient du moins l'amusement s'ils n'y faisaient pas briller le talent. Quelquefois, dans leur zèle, ils prétendaient aussi charmer Melpomène. On jouait rarement, et quand on avait besoin de fonds pour le loyer, le luminaire, etc., on donnait des représentations extraordinaires, où les billets étaient payés 6 livres aux premières places. En 1743, les dépenses avaient absorbé la recette, et le théâtre chancelait, lorsque soixante personnes firent un accord le 23 février 1744 pour le soutenir pendant deux ans.

Au moyen de cet arrangement, le spectacle devint gratuit et chaque souscripteur avait quatre billets par représentation, le sien compris. On disposa alors le parterre en amphithéâtre avec des bancs, de manière que tous les spectateurs étaient assis. Le spectacle fut mis sous la protection du gouverneur et de l'ordon-

nateur, auxquels on déféra le choix d'un trésorier et d'un directeur parmi les souscripteurs.

Cette première souscription fut renouvelée, et le spectacle vint dans la maison de la rue Vaudreuil¹ que je cite, où il a été jusqu'en 1764 qu'il a été mis dans le local où il se trouve maintenant, et dont je parle dans cette section.

Il semble qu'il soit de la destinée de cette maison de servir à plaire aux habitants du Cap, en les instruisant. Depuis la fin de 1788, on a établi dans son premier étage un cabinet littéraire, au moyen d'une cotisation faite par quatre-vingts personnes, qui ont donné 42 piastres gourdes chacune. Ce local, très-élégamment meublé, renferme, outre une bibliothèque utile et tous les journaux intéressants, trois pièces destinées au jeu de billard, à celui du trictrac et à des jeux de société (car on en a proscrit ceux de hasard), dont la rétribution couvre les dépenses d'entretien.

C'est là qu'on peut trouver, dans plusieurs genres, un préservatif assuré contre l'ennui, et qu'un étranger qui a un souscripteur pour répondant rencontre une compagnie choisie et s'efforce d'ajouter lui-même aux agréments de ce lieu de réunion dont l'idée est heureuse.

On reconnaît aisément dans le terrain de l'ancienne comédie une partie du morne des Capucins. Ce bout de la rue Vaudreuil et celui même de la rue Royale laissent encore voir un roc vif feuilleté.

C'est dans la rue Vaudreuil qu'on trouve la Société royale des Sciences et Arts du Cap-Français, cet établissement qui, encore à son berceau, a déjà répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir.

Le 8 du mois de juin 1784, un officier de la marine, avan-

1. M. de Bory, gouverneur général, trouvant Rousseau au café de la Régence, à Paris, crut lui faire un compliment en lui disant : « J'ai vu jouer votre *Devin du village* au Cap-Français. — Tant pis pour vous », lui répondit le sévère Jean-Jacques, qui n'avait sans doute pas mis au rang des béatitudes théâtrales celle d'être joué par des amateurs.

tageusement connu par ses talents dans ce métier difficile et par des observations nautiques, vint au Cap, l'esprit enflammé par l'une de ces idées brillantes que l'imagination embellit encore. Une épouse séduisante, partageant la même opinion, semblait s'être associée à l'apostolat maritime de son époux, et à leur voix le magnétisme eut des sectateurs. On vit, dès le 26 du même mois, à la Providence des hommes, un baquet qu'assiégèrent des obstrués, des goutteux, des asthmatiques. Mais là aussi, le mesmérisme trouva des incrédules. Le premier qui douta fut un médecin, auquel on semblait déjà reprocher son inutilité et que l'on crut trop encroûté des préjugés d'Hippocrate pour être digne de la nouvelle théorie. Devenu contradicteur, par le fait même des mesmériens, il se réunit à un botaniste qui partagea ses soupçons; une troisième personne s'approcha d'eux, et voilà des expériences antimagnétiques commencées. Soit que le climat se prêtât moins aux illusions, soit que la marche rapide des maladies qu'on y éprouve fût plus propre à montrer l'insuffisance du moyen, les faits vinrent à l'appui de la contradiction, le baquet fut déserté et il fallut remporter le paralytique qu'on y avait amené.

Les trois personnes que le désir d'arrêter les progrès d'une doctrine superstitieuse avait rassemblées, non satisfaites d'avoir combattu la chimère, voulurent une gloire plus réelle. Ils se rappelèrent qu'on avait parlé mille fois de l'utilité dont pourrait être pour la colonie une réunion de colons ayant un véritable amour pour elle, et s'entretenant de ce qui pouvait être capable de hâter ses progrès et de la porter à son plus haut degré de splendeur. Sans trop avoir calculé la possibilité du plan, on en fit un, on appela six autres personnes, on s'électrisa réciproquement, et dans ce petit comité, l'on créa le *Cercle des Philadelphes*, nom qui rappelle à des hommes consacrés au bonheur commun, que l'amour fraternel doit être leur premier sentiment.

Ce fut le 15 août 1784 que les fondateurs du cercle arrêtèrent leur plan qu'ils soumirent aux chefs de la colonie. Ceux-ci sentirent que des observations sur l'histoire naturelle, sur l'agri-

culture et sur les objets qui intéressent l'humanité souffrante au moral ou au physique, devaient être précieuses dans une colonie comme celle de Saint-Domingue; le cercle fut donc avoué le 30 septembre suivant. Aussitôt parut un prospectus où l'on fit surtout sentir l'avantage indicible du travail de personnes qui s'occuperaient de matières coloniales dans les colonies mêmes; on y appelait tous ceux que leurs talents ou leur zèle rendaient propres à seconder un aussi estimable dessein. Quelques-uns de ces hommes qui croient que tout est apathique ou égoïste comme eux, regardèrent l'heureuse inspiration de cette Société comme un rêve; mais d'autres êtres qui n'attendaient que ce signal vinrent unir leurs vœux et leurs résolutions à ceux de ses fondateurs. Les statuts furent imprimés, et le 11 mai 1785, une séance publique, en donnant un spectacle nouveau pour Saint-Domingue, montra aux colons que l'entreprise n'était pas vaine.

M. Arthaud, président du Cercle, y exposa la simplicité de son origine, et prenant une noble confiance dans ce qu'elle avait de pur et d'estimable, il fit concevoir que cette humble source pourrait être un jour un fleuve majestueux. Il répondit à cette misérable maxime inventée par l'intérêt personnel et qui fait croire à tant de colons que le goût de ce qui n'est pas lucratif ne peut être solidement établi sur ce sol brûlant. Parlant ensuite de ce qui lui est le plus familier, M. Arthaud fit voir combien la communication entre les hommes consacrés aux différentes parties de l'art de guérir est importante, et il montra combien leur association au Cercle était commandée par l'humanité. Le public applaudit aux efforts déjà faits et il encouragea, par cela même, tous ceux dont il doit être et l'objet et le juge dans l'avenir; les habitants du Cap, surtout, entendirent avec plaisir, dans la même séance, une description médico-topographique de leur ville, où M. Arthaud la considère sous le point de vue des maladies qu'on y observe. Mais ce qui fut bien senti et qui honora les premiers essais du Cercle, ce fut l'éloge de Larnage et de Maillart, fait par M. Baudry-Deslozières. En effet, il était bien glorieux pour cette Société d'acquitter, dès ses premiers

instants, une dette de toute la colonie et de donner ce bel exemple de la reconnaissance publique.

Le Cercle, voulant encore se donner des coopérateurs, partout où l'amour du bien est capable d'exciter, publia un programme le même jour, 44 mai 1785, offrit des prix pour obtenir des mémoires sur des objets intéressants et annonça celui de 4,650 livres, dont la bienfaisance de M. François de Neufchâteau, alors procureur général du conseil du Cap, l'avait rendu dépositaire, pour être donné au meilleur ouvrage sur la manière de fabriquer un papier à l'abri des ravages des insectes qui, dans les colonies, font disparaître rapidement et les livres et les manuscrits. Le programme proposa, en outre, pour sujet d'un prix l'éloge des fondateurs des deux maisons de Providence du Cap.

Ce qu'on ne pouvait assez louer, c'était le zèle infatigable des premiers membres du Cercle, zèle qui exigeait d'eux des sacrifices pécuniaires. Ils prirent un local pour des essais de culture de cochenille. Bientôt les administrateurs qui, successivement, et à l'envi, avaient montré une affection bienfaisante pour le Cercle, lui accordèrent la concession d'un terrain pour un jardin de botanique; mais ce terrain, établi à grands frais, fut réclamé par un propriétaire ignoré jusque-là, et dont le Cercle fut réduit à n'être que le fermier.

Enfin, le 29 décembre 1786, le ministre écrivit aux administrateurs que le roi accordait au Cercle une autorisation provisoire, et les termes seuls de cette lettre sont un éloge. La Société est redevable de ce premier acte de la puissance publique qui consolida son établissement, à M. de Vaivre, ancien intendant de la colonie et chargé de l'intendance des colonies, à Versailles, qui, partageant l'intérêt qu'un des membres les plus attachés au Cercle mettait à de pressantes sollicitations, les fit accueillir du ministre avec une véritable bienfaisance. Ce présage heureux d'une protection encore plus utile à l'avenir eut son premier accomplissement, lorsqu'au mois d'avril 1788, M. de Marbois, intendant, décida que désormais le Cercle recevrait

annuellement 3,000 livres pour aider à ses dépenses, qui, à la fin de 1787, s'élevaient déjà, en totalité, à 40,000 livres. M. de La Luzerne qui avait passé du généralat de Saint-Domingue au ministère de la marine et des colonies, et qui avait été témoin oculaire du désir permanent du Cercle d'être utile, approuva ce sage emploi d'une petite partie des fonds publics.

Mais l'année actuelle (1789) devait être à jamais mémorable pour le Cercle. Il a obtenu, le 17 mai, les lettres patentes qui le confirment sous le titre de *Société royale des Sciences et Arts du Cap-Français*. Jamais aussi circonstances ne furent plus favorables. M. Barré de Saint-Venant, qui avait présidé le Cercle, se trouvait à Paris, et à ses instances s'unissaient celles de deux autres membres, M. du Pujet, instituteur de M. le Dauphin, et l'auteur; nous avions à solliciter un ministre, convaincu de l'utilité de ce que nous lui recommandions; M. de Vaivre était un nouvel organe qui répétait la prière, les administrateurs de la colonie avaient appuyé le vœu du Cercle, le succès fut donc complet. Au même instant, l'Académie des sciences de Paris a ajouté un fleuron à la couronne du Cercle en arrêtant qu'elle enverrait à la Société un exemplaire de ses mémoires, des volumes des *Savants étrangers et de la connaissance des temps*, et que chacun des quarante membres résidants de la Société, venant à Paris, aura la liberté d'assister aux séances particulières de l'Académie, pendant une année. M. Barré de Saint-Venant est celui à qui la Société est redevable de cette glorieuse marque d'estime. Quant à moi, j'ai été assez heureux pour faire adopter au Musée de Paris et à ceux de Bordeaux et de Toulouse et à la Société d'agriculture de Paris, une correspondance avec la Société.

Elle est composée de douze honoraires et de quarante associés résidants, c'est-à-dire à portée de se rendre aux assemblées; ceux-là seuls dirigent les travaux de la Société. Il y a, en outre, un nombre illimité d'associés, pris dans l'île, ou dans les autres colonies; d'associés nationaux ou autres, choisis dans le royaume et dans les pays étrangers, et enfin de correspondants régnicoles

et non régnicoles. Il suffit de jeter les yeux sur le tableau de la Société, imprimé chaque année dans l'almanach du Cap, pour être convaincu que des savants distingués ont désiré de lui appartenir.

La Société des Sciences et Arts du Cap a un président, un vice-président, un secrétaire perpétuel, un trésorier, un bibliothécaire, un garde du cabinet de physique et d'histoire naturelle et un directeur du jardin des plantes. Le roi lui a accordé, par ses lettres patentes, une somme annuelle de 10,000 livres pour ses dépenses, dont 1,000 livres sont affectées à un prix destiné au meilleur mémoire sur une question d'utilité publique, que la Société aura indiquée. Elle s'assemble une fois par semaine. Elle est exacte à donner sa séance publique obligatoire du 15 août, jour de son anniversaire, et le public voit chaque année de nouveaux progrès. La Société a sur ses jetons et sur son cachet une ruche d'abeilles placée sur un tertre, surmontée d'un soleil rayonnant avec cette légende, *Sub sole labor*, et pour exergue : *Société royale des Sciences et Arts du Cap-Français, 1784*.

Parmi les ouvrages publiés par le cercle jusqu'à présent, on distingue les recherches sur les épizooties de la colonie, un mémoire sur le tétanos, et le premier volume de ses mémoires, où il y a, entre autres choses, des observations précieuses sur les eaux minérales. Une réflexion bien simple se présente à l'esprit, lorsqu'on pense à la formation presque fortuite de cette Société, c'est que sans elle les ouvrages qu'elle a mis au jour, et parmi lesquels j'oubliais celui de M. Thierry de Menonville sur la culture de la cochenille, dont la Société a été l'éditeur, n'auraient vraisemblablement jamais existé; c'est que sans elle des matériaux intéressants et nombreux ne seraient pas réunis dans un dépôt où l'utilité publique saura puiser, et que de coûteuses et pénibles expériences n'auraient point été faites; c'est que sans elle beaucoup de colons auraient à peine soupçonné en eux des talents que l'émulation y excite et que l'espoir de servir le bonheur commun encourage; c'est que sans elle on ne verrait ni les commencements d'une nombreuse bibliothèque, qui est

due surtout aux dons de MM. Arthaud et Baudry Deflozières, aux legs de MM. le Gras et le Febvre Deshayes, et enfin aux acquisitions faites aux dépens des membres, ni les commencements d'un cabinet où l'on remarque entre plusieurs choses curieuses, mais avec attendrissement, la tête d'un ancien habitant de l'île, d'un de ces malheureux dont la race existerait encore, si les premiers conquérants avaient eu le goût paisible de l'étude et l'âme des Philadelphes; c'est que sans elle enfin, des hommes laborieux, découragés par leur isolement, par l'insouciance qui les environnait autrefois, seraient morts presque inutiles pour un pays que leurs recherches éclairent, que leurs travaux font mieux connaître et que leur exemple apprend à aimer, comme une patrie réelle. Heureuse association, puisses-tu durer autant que le nouveau monde, et ma faible plume servir à conserver à tes courageux et généreux fondateurs le tribut de reconnaissance qui leur est dû¹!

A l'angle sud-ouest des rues Royale et Sainte-Marie, est la maison qui, depuis que celle des Jésuites n'est plus la résidence des missionnaires, sert de logement au préfet apostolique de la mission de la partie du nord, en même temps curé de la ville du Cap, et aux autres religieux par lesquels il est aidé dans la déserte de la paroisse. C'est encore la maison où s'arrêtent les religieux envoyés de France, jusqu'à ce que le préfet leur donne des cures; et tous les curés qui viennent au Cap se rendent à la maison de la préfecture, comme la seule qu'il soit décent pour eux d'habiter.

Jusqu'en 1704, si l'on en excepte cependant quelques moments de disette où l'on prenait les religieux qui se présentaient, comme en 1687 que les cures du haut et du bas du Cap étaient confiées au soin de deux carmes, les cures de la partie du nord ont été desservies par les capucins de la province de Normandie, province que les premiers habitants français des

1. Ces fondateurs sont : MM. Arthaud, médecin; Dubourg, botaniste; Baudry Deflozières, avocat; Auvray, habitant; Cosme d'Angerville, chirurgien du roi; Poulet, négociant; Peyré, médecin; Roulin et Couré, chirurgiens.

Antilles devaient naturellement préférer, puisqu'elle était la patrie du plus grand nombre d'entre eux. Sur leur refus de continuer à fournir des sujets, les jésuites ont eu cette mission, dont ils ont été chargés par lettres patentes du mois d'octobre de la même année, jusqu'à l'expulsion de leur ordre de la colonie. En 1764, on vit arriver l'abbé de la Roque, en qualité de préfet apostolique, et les cures furent desservies par quelques ecclésiastiques et par des religieux de différents ordres, jusqu'au 9 octobre 1768, que le père Colomban, capucin préfet, arriva avec plusieurs de ses confrères et prit possession de la mission du nord.

En allant plus au sud dans la rue Royale, après le logement des capucins et à l'angle nord-est de cette rue et de celle Notre-Dame, est l'imprimerie, logée dans cette maison depuis 1779. L'un des premiers besoins qui se fasse sentir lorsqu'une société devient un peu considérable, c'est celui d'un établissement destiné à faciliter la connaissance de ce qui peut intéresser chacun de ses membres et qui assure la conservation de certains actes de l'autorité publique en les multipliant; ce besoin, la colonie française de Saint-Domingue l'avait éprouvé dès le commencement du siècle. Un pays d'une vaste étendue, ayant deux cours souveraines et plusieurs tribunaux inférieurs, devait désirer une imprimerie; le gouvernement en fut convaincu, et le 10 avril 1723, M. Joseph Payen, ci-devant libraire à Metz, obtint des lettres patentes qui le nommèrent imprimeur et libraire du roi dans la colonie, avec un privilège exclusif. Payen débarqua au mois de juin 1724 au Cap; M. de la Rochalard, gouverneur général, instruit de sa nomination, en parut alarmé. On accusa le libraire d'avoir vendu des livres obscènes, et le gouverneur le fit emprisonner au Petit-Goave.

Malgré les frayeurs que lui inspiraient sans doute les mouvements séditieux dont la Colonie était à peine remise, et qu'il craignait de voir reproduire par une imprimerie, il permit à Payen d'établir la sienne. Celui-ci présenta ses lettres patentes au conseil du Petit-Goave au mois de décembre 1725, pour y être reçu, comme elles le prescrivaient. Mais M. de la Rocha-

lard les lui jeta en disant qu'elles ne pouvaient pas y être enregistrées puisqu'elles ne lui avaient pas été adressées. Payen s'établit à Léogane et fit paraître, au commencement de 1725, un cahier contenant l'édit du mois de mars 1685, connu sous le nom de *Code noir*; celui du mois d'août 1685 qui a établi le conseil du Petit-Goave (devenu celui du Port-au-Prince), et les quatre sénéchaussées du Petit-Goave, de Léogane, du Cap et du Port-de-Paix; l'édit du mois d'octobre 1716 sur les nègres amenés en France, et il termina ce cahier par les lettres patentes qui le nommaient imprimeur libraire. Cette pièce, la première qui soit sortie d'une presse française à Saint-Domingue, avait un titre où on lisait, au-dessous de l'indication des édits : *Nouvelle édition, corrigée et augmentée d'addition, par M. Gabet, conseiller du roi*; et au bas de la page, *par ordre de Monseigneur le chevalier de la Rochalard*. Celui-ci, toujours ombrageux, trouva mauvais et l'impression des lettres patentes d'imprimeur et celle d'une approbation qu'il n'avait point donnée; de là un second emprisonnement, au sortir duquel Payen crut qu'il ferait plus sagement de repasser en France que de lutter contre ce despote, qui voulut bien donner pour excuse au ministre que le privilège exclusif de l'imprimeur pouvait causer du trouble, et que plusieurs personnes vivaient du métier de copistes. Cependant un ouvrier de Payen imprima quelques *factums* pendant que celui-ci était en France. L'ouvrier mourut, et lorsque Payen revint, il trouva les matériaux de son imprimerie entre les mains du curateur aux successions vacantes, de qui il les reçut, sans que j'aie trouvé la moindre trace de ce qu'il en a fait depuis.

Larnage et Maillart, qui savaient bien comment on ôte aux hommes jusqu'à l'idée de la révolte, sollicitèrent, le 14 mai 1742, deux imprimeries, l'une pour Léogane, l'autre pour le Cap. « Sans imprimerie, disaient-ils, les lois ne peuvent être connues et les administrateurs ignorent eux-mêmes leur devoir. La perception des impôts exige des états, des quittances, et la multiplicité des écritures est longue, coûteuse et fautive; enfin les plaideurs n'ont pas la faculté d'éclairer leurs juges, et les admi-

nistrateurs, avec un grand nombre de secrétaires, sont toujours surchargés de travail, parce qu'une foule de pièces de pur style ne peuvent être imprimées d'avance pour être remplies à l'occasion. » Le ministre répondit, le 17 septembre 1742, de choisir des imprimeurs, auxquels il enverrait des brevets. On n'avait pas réfléchi à Versailles que les matériaux d'imprimerie ne pouvaient venir que de France; le temps se passa en explications, la guerre survint en 1744, la mort de M. de Larnage en 1746, et la colonie n'eut pas d'imprimerie.

En 1761, la Chambre d'agriculture du Cap, qui ignorait ce qui s'était passé avant son existence, sollicita vivement pour avoir une imprimerie au Cap. Les administrateurs appuyèrent son vœu, et le 31 décembre 1762, M. Antoine Marie, imprimeur à Nantes, obtint du roi le brevet d'imprimeur-libraire, mais exclusif pour toute la colonie, brevet qui le soumettait à la censure et à la surveillance de l'intendant, dans ces deux fonctions.

M. Marie, à qui le ministre avait laissé le choix du lieu de sa résidence, arriva au Cap, au mois de décembre 1763, et s'y fixa. La joie des colons de cette partie fut très-vive, et à l'instant même fut créée la première gazette de Saint-Domingue, dont je renvoie les détails à un autre endroit.

MM. d'Estaing et Magon jugeant à propos d'avoir une imprimerie au Port-au-Prince, ils en donnèrent le privilège, au commencement de 1765, à M. Duchesne. M. Marie s'en plaignit, et, le 17 mai 1765, il fut maintenu dans son privilège exclusif par le ministre, à condition d'avoir une imprimerie au Port-au-Prince, comme au Cap. Voilà donc deux imprimeries dans la colonie.

Après la mort de M. Marie, sa fille eut son intérim; elle dirigea l'établissement du Cap, et MM. Thomin et le Blanc celui du Port-au-Prince, jusqu'à l'arrivée de M. Guillot, pourvu, le 28 septembre 1768, comme son prédécesseur, d'un brevet exclusif, mais pour dix ans seulement. Lors du désastre du Port-au-Prince, arrivé le 3 juin 1770, tous les ustensiles de l'imprimerie ayant été détruits, l'imprimeur eut ordre d'y faire

passer ceux du Cap, ce qui occasionna pendant quelque temps une suspension des travaux typographiques dans cette dernière ville.

M. Bourdon succéda à M. Guillot, par un brevet du 14 avril 1774, mais non exclusif. Il eut aussi une imprimerie dans chacune des deux villes. Le 29 mai 1775, M. Dufour de Rians obtint un brevet avec le privilège exclusif pour le ressort du conseil du Cap, pendant huit ans, et l'on greva la place d'une pension de 3,000 livres, en faveur de M. Donnet, pour la non-jouissance de M. Guillot, son beau-frère.

Une ordonnance provisoire des administrateurs, du 26 juin 1783, prorogea pour quinze ans le privilège de M. Dufour de Rians, d'après une autorisation du ministre, ce que confirma un brevet du roi, du 1^{er} juillet suivant. La pension fut supprimée, mais on lui en substitua une de la même somme, en faveur des D^{lles} Casamajor, dont avait été chargée pendant longtemps la place de sénéchal du Fort-Dauphin, comme si le juste dédommagement des travaux d'un juge, par des honoraires éventuels, était conciliable avec l'idée d'une pension pour les filles d'un médecin, entre lequel et la colonie il n'a jamais existé de rapport.

En 1785, M. François de Neuf-Château, procureur général du conseil du Cap, sollicitait le ministre pour que le Cap eût deux imprimeries, en appliquant les bénéfices de la seconde aux maisons de Providence. Les administrateurs eurent ordre d'examiner ce plan, dont ils ne rendirent aucun compte. On se plaignait, et avec raison, de la lenteur des travaux de celle de M. Dufour qui, au moyen de son privilège exclusif, n'avait point l'émulation que produit la concurrence. On se plaignait, et plus amèrement encore, que les ouvrages d'imprimerie ne fussent pas taxés, quoique le ministre, qui avait senti que le privilège exclusif produirait le monopole, eût prescrit, dès le 19 janvier 1763, à l'intendant de soumettre l'imprimeur à un tarif.

J'avoue que, personnellement frappé de l'abus en ce genre, je déterminai le ministre à adopter ce que les administrateurs

lui écrivaient le 27 août 1786, de prendre de la Chambre syndicale de Paris des renseignements qui pussent servir d'approximation dans la colonie. On a d'ailleurs consulté, sur le lieu même, des personnes instruites, mais étrangères aux imprimeries existantes, et d'autres que ces imprimeries intéressaient; avec ces matériaux et des états donnés par les imprimeurs de la Guadeloupe et de la Martinique, on a inséré dans le tarif du 10 novembre 1787, très-reprochable à plusieurs égards, le chapitre des imprimeurs.

A cet historique des imprimeurs de Saint-Domingue, je n'ai plus à ajouter que l'établissement d'une troisième imprimerie, qui est la seconde du Port-au-Prince, fait par les administrateurs au mois de février 1788. Elle appartient à M. Mozard, à qui je rends cette justice, que ce qui en sort est exempt des fautes typographiques dont fourmillent les deux autres, comme j'ai eu, plus qu'aucun autre, occasion de le vérifier dans ce que j'ai recueilli d'imprimés coloniaux depuis quatorze ans.

Mais je voudrais, pour que cet art rendît des services encore plus importants, que chaque imprimeur fût tenu de remettre à l'officier d'administration du lieu de sa résidence trois exemplaires de ce qu'il imprime à titre d'ouvrage, et qui seraient envoyés au ministre de la marine; un serait mis au dépôt des archives des colonies, un autre à la bibliothèque du roi, et le troisième conservé dans les bureaux des colonies pour y recourir habituellement. Avec cette précaution, que j'ai fait adopter pour les gazettes seulement, en 1786, le ministre ne serait pas privé d'utiles renseignements, consignés principalement dans les ouvrages périodiques, et l'on ne serait pas exposé à regarder toujours comme nouvelles des demandes reproduites à plusieurs époques successives, ainsi que le prouve, entre mille autres exemples, ce que j'ai rapporté sur l'imprimerie elle-même.

Au-dessus de la rue Royale est celle Saint-Louis. Elle est fermée à son bout nord, près de la ravine, parce que dans ce point le côté nord de la rue Traversière va s'unir au côté ouest de

la rue Saint-Louis. Elle est une de celles qui conservent le même nom dans toute leur longueur.

La rue des Marmousets, qui lui est parallèle, n'a ce nom que depuis la ravine, au nord, jusqu'à la rue Sainte-Marie. Cette rue des Marmousets n'a que 24 pieds de large, au lieu que celle Espagnole, où elle ouvre, en a 48. Leur côté est n'est même pas parfaitement aligné l'un sur l'autre, car le côté de la rue Espagnole avance de plus de 46 pieds dans l'ouest par rapport à celle des Marmousets.

C'est entre les rues Saint-Louis et Espagnole, et celles de Notre-Dame et Saint-François-Xavier, qu'est l'îlot formant la place Montarcher, qui a conséquemment 120 pieds en carré. Mais avant de la décrire, il faut considérer l'état antérieur de cette partie de la ville.

En 1739, les jésuites avaient dans leur enclos l'îlot de la place Montarcher, celui qui est au nord et où est la Comédie actuelle, et en outre les deux îlots qui correspondent à ceux-là dans l'est. Cet enclos descendait donc jusqu'à la rue Royale, qui était alors la rue Saint-Félix. La rue Saint-Louis, qui s'appelait la rue du Cimetière, était interrompue par cet enclos, ainsi que la rue Espagnole qui, dans la partie nord de l'enclos, s'appelait *la rue Traverse*.

Les quatre îlots pris par les jésuites avaient été concédés, savoir : les deux plus à l'ouest, le 8 mars 1710, au supérieur général des missions de la compagnie de Jésus, pour servir à y édifier la maison principale destinée aux missionnaires; et les deux inférieurement placés, le 40 du même mois, à la paroisse du Cap, qui les destinait à devenir le presbytère des prêtres attachés à sa desserte. Quoique les concessions parlent des rues, elles n'étaient en quelque sorte qu'indiquées, et il est bien certain que les deux îlots les plus occidentaux se trouvaient alors au delà de toutes les maisons bâties dans cette partie de la ville. On n'y construisit ni chef-lieu de mission ni presbytère; les jésuites, comme je l'ai dit, les englobèrent dans leur enceinte, au moyen d'une haie vive. Le public réclama vainement, en 1713, l'ouver-

ture des rues, comme l'exigeaient expressément les concessions; le crédit jésuitique l'emporta pendant vingt ans, et la paroisse réclama aussi infructueusement pour ravoir son terrain.

Enfin, le ministre recommanda aux administrateurs de faire, avec ces moines orgueilleux, un arrangement qui mît fin aux réclamations. On en fit un, en effet, mais qui marque bien leur caractère et leur crédit. Dans cet acte, reçu par un notaire le 3 juillet 1746, on stipula, entre la paroisse et eux, qu'ils lui *cédaient* deux îlots concédés à la mission, à condition qu'elle leur en *donnerait* deux à perpétuité, dans le haut et à l'ouest de leur terrain, et qu'ils jouiraient des deux donnés à la fabrique pour un presbytère, tant qu'ils desserviraient la paroisse; de cette manière, on eut l'usage des rues. Lors de l'expulsion des jésuites, la paroisse a pris les deux îlots dont ils s'étaient réservé la jouissance et qui étaient, non pas précisément ceux donnés à la paroisse, mais à la mission, parce qu'ils étaient les plus voisins de leur enclos. La paroisse a disposé de tous les quatre à son profit.

La concession du 10 mars 1710 obligeait la paroisse à payer ou à faire transporter dans un autre lieu deux magasins qui se trouvaient sur le terrain qu'on lui donnait. Ils étaient l'un et l'autre à l'extrémité de la ville, bornée dans ce point, à la date de la concession, par ces magasins eux-mêmes, l'un appartenant à M. Bertaud, l'autre à M. Dupavier. Leur face était sur la rue du Canal, aujourd'hui la rue Sainte-Marie, en face de M. Fildier et de M^{me} veuve Brossart; c'est l'îlot que renferment à présent les rues Sainte-Marie, Saint-Louis, Notre-Dame et Royale. Quant au second îlot, formant le sud de celui-là, il avait été le premier cimetière de la ville, et il était devenu vacant depuis qu'on en avait ouvert un autre derrière l'église, que j'ai déjà décrit. On avait même toujours refusé d'y donner des concessions, et ce ne fut que parce qu'il s'agissait d'un presbytère que l'opinion, qui se trouvait blessée par l'idée de l'occupation de ce terrain, fut apaisée. C'était à cause de la situation

de ce cimetière que la rue Saint-Louis portait le nom de rue du Cimetière.

C'est donc en face et au-dessus de ce cimetière qu'est la place Montarcher. On ne devine pas trop quel motif on a eu de former cette place. Si c'était à cause de la Comédie, on devait donc acquérir l'emplacement de celle-ci, puisque le propriétaire de cet emplacement peut lui donner une autre destination; si c'était seulement pour y mettre une fontaine, on aurait pu la placer à l'un des angles du bas de l'enclos du gouvernement.

Cette place, qui porte le nom de l'intendant sous l'administration duquel elle a été faite, est fermée de traverses comme la place d'Armes. Elle a quatre tourniquets à ses angles, un rang d'arbres sur les quatre faces et une fontaine au milieu qui a le même nom que la place. La fontaine (V. l'Atlas) est composée d'un piédestal en forme d'abaque, sur lequel s'élèvent quatre colonnes ioniques, liées entre elles, au tiers de leur fût, par une bande qui les enveloppe. Sur cette bande sont sculptées les armes de France, et celles de MM. le chevalier de Vallière et de Montarcher, qui étaient administrateurs en 1772, lorsque la place et la fontaine furent faites. On lit sur la face nord et sur celle du sud cette inscription répétée :

Anno Domini MDCCLXXII.

Regnanté LUDOVICO Decimo Quinto, optimè dilecto.

Lud. Floren. DE VALLIERE et Joan. Fran. DE MONTARCHER

Præfectis Regis.

Cette fontaine a peu de grâce et une sorte de prétention que la petitesse de la place rend très-sensible.

MM. de Reynaud et le Brasseur avaient l'intention de faire construire sur cette place un palais de justice, ce qui aurait laissé la maison du gouvernement aux administrateurs.

C'est sur l'îlot qui borde la rue au nord de la place Montarcher qu'est la salle de spectacle. Elle règne dans toute la longueur nord et sud de cet îlot, et a son grand côté sur la rue Espagnole, avec laquelle elle finit à la rue Sainte-Marie. L'en-

trée est vers la place Montarcher; c'est celle d'une maison ordinaire, et il faut savoir qu'elle conduit à un spectacle pour le soupçonner, à moins que ce ne fût à cause des grands balcons extérieurs qu'on y a mis en 1784.

Le spectacle du Cap, le plus ancien de la colonie, était encore dans la rue Vaudreuil en 1764, lorsqu'il devint un théâtre public. Il s'ouvrit, *en payant*, le 13 octobre 1764, par une représentation du *Misanthrope* et des *Trois Gascons*. Peu après, M. Chinon en prit la direction, et les administrateurs lui en accordèrent le privilège exclusif pour vingt ans, à condition qu'il compterait une somme de 20,000 livres au gouvernement. M. Chinon loua alors la maison où se trouve le spectacle en ce moment. On y joua, pour la première fois, le 20 avril 1766. La direction ruinait le directeur, et le spectacle allait disparaître, lorsque cinquante colons, parmi lesquels on remarquait même des habitants dont la résidence était trop éloignée du Cap pour qu'ils eussent d'autre motif que le désir de conserver une récréation nécessaire à une grande ville, se réunirent et formèrent une association dont les clauses furent rédigées par M. Grimperel, notaire, le 25 mars 1771. Ils reçurent la renonciation de M. Chinon à son privilège et s'associèrent pour les quatorze ans qu'il devait durer encore, et on fit 50 actions de 3,000 livres chacune. Cette association a duré jusqu'au 9 mars 1783, que M. Fontaine s'est chargé du spectacle qu'il dirige encore aujourd'hui pour son propre compte¹.

1. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le résultat des comptes des douze années gérées par les actionnaires.

La recette totale du spectacle fut de . . .	2,494,993 liv.	4 sol.	10 ders.
La dépense totale de.	2,829,024 »	42 »	
Déficit	334,034 »	42	2 »
Sur quoi déduisant le montant des dons			
faits par le gouvernement.	462,300 »	»	»
Ce déficit n'est plus que de	471,734	42	2 »

Mais cette perte, qui donne pour celle de chacune des 50 actions 3,434 liv. 42 sol. 2 d^{rs} 13/25, n'était pas absolue pour tous les actionnaires, car ceux

La salle a 120 pieds de long sur 40 de large. Elle est divisée en trois parties égales : la première comprend le théâtre et l'orchestre ; la seconde, le parterre ; la troisième, l'amphithéâtre et ses dégagements. On a tâché de rendre la salle ovale sur ses derrières, en les arrondissant par des cloisons ; mais dans l'intérieur, elle n'est qu'un carré long. Au moyen d'une avant-scène, l'acteur se trouve plus près des auditeurs et sa voix ne se perd pas dans les coulisses. Au mois d'avril 1784, on a ajouté un troisième rang de loges aux deux formés en 1766. Il y a vingt loges au premier rang et vingt et une aux autres, à cause de celle qui répond à l'entrée de l'amphithéâtre. Ces loges contiennent à l'aise six personnes, trois sur le devant et trois sur le derrière, mais on en entasse huit.

Les deux premières loges du premier rang, vers le théâtre, n'en forment qu'une de chaque côté : celle de la droite est pour le gouverneur général, ceux qu'il invite, ou les officiers de la garnison ; celle de la gauche appartient à l'intendant, et les officiers d'administration s'y placent. Un factionnaire garde l'une, et quelquefois un hoqueton de l'intendance l'autre.

En avant de ces deux loges honorifiques, sont deux balcons qui se trouvent sur l'avant-scène et qui ont six places sur le devant. Après ces balcons, se trouve une demi-loge de chaque côté ; elles sont suivies des coulisses.

qui, à ce titre, étaient entrés gratuitement au spectacle pendant douze ans, avaient réellement gagné, puisque chaque abonnement annuel pour un homme est de 360 liv.

Il restait encore aux actionnaires le fond du magasin du spectacle, qui fut abandonné à M. Fontaine pour qu'il se chargeât de l'entreprise.

En prenant un terme moyen, on voit que le spectacle donnait alors, par an, 207,946 l. 2 s.,

Et qu'il dépensait 235,752 l. 4 s. 3 d.

J'observerai encore sur ces comptes, que j'ai bien connus, étant devenu actionnaire, que la recette des cinq dernières années a été infiniment plus considérable que dans les sept autres, à cause des escadres et des troupes nombreuses, françaises et espagnoles, qui se trouvèrent au Cap à différentes époques, et l'on ne hasarderait rien de dire que, sans ces circonstances particulières, le déficit aurait plus que doublé.

Des dix loges qui sont le plus au fond du troisième rang, sept reçoivent les mulâtresses et trois les négresses. Il y a, le long du parterre, trois loges grillées de chaque côté. En arrière de l'orchestre, on a pris sur le parterre de quoi former un banc de toute la largeur ; c'est là que se met l'état-major de la place et des corps militaires. Le spectacle peut contenir quinze cents personnes. La salle, qui était peinte en mosaïque jaune de Naples sur un fond bleu de roi, a été mise, en 1784, en blanc cendré avec des panneaux et des filets bleus, et l'on a ôté de deux en deux loges les piliers de bois et de forme carrée qui gênaient la vue.

Deux satyres gigantesques en buste, placés à l'avant-scène, semblent soutenir l'édifice. Au frontispice, sont les armes de France. Le rideau, peint en bleu, a quatre génies, dont deux sont les symboles de la tragédie et de la comédie, et les deux autres, planant dans les airs, soutiennent la légende avec ces mots en lettres d'or : CASTIGAT RIDENDO MORES. La salle est éclairée par les lampions du théâtre ; mais, comme le fond était dans l'obscurité, on a placé, entre chaque rang, des bras portant des bougies, dont la nuance blanchâtre de la salle augmente l'effet. Les deux loges des administrateurs ont sur le devant un tapis peint, avec des attributs militaires ou de marine.

En entrant dans le spectacle, où on arrive par quatre marches, on a devant soi un intervalle au fond duquel est le corps de garde ; c'est le dessous de l'amphithéâtre. Des deux côtés est un escalier qui mène aux loges. A côté de celui de la gauche est un passage qui conduit au parterre, et en face de ce passage, un escalier séparé par lequel les gens de couleur se rendent à leurs loges.

Jusqu'au 15 du mois d'août 1775, on n'avait donné de spectacle que le dimanche et le jeudi ; mais depuis lors on y a ajouté le mardi. Quand il y a des pièces au bénéfice des acteurs, c'est d'ordinaire le samedi. On joue les trois jours gras. Il n'y a d'autre vacance que celle de la quinzaine de Pâques.

Les places des premières loges coûtent deux gourdes, celles

des secondes une gourde et demie, celles des troisièmes et du parterre une gourde. L'abonnement d'un homme, pour l'année, est de 360 livres; celui d'une femme, 240 livres, du mari et de sa femme, 550. Un abonnement par mois, depuis la rentrée de Pâques jusqu'au mois de décembre, vaut 45 livres, et du 1^{er} janvier à la fin du carnaval, 66. Si l'on ne veut s'abonner qu'aux six derniers mois théâtraux, c'est 200 livres pour un homme et 150 pour une femme. Quant aux troupes, chaque bataillon paye 600 livres par mois. Il n'y a d'entrées gratuites que celles de l'état-major, des sergents-majors des régiments, des officiers de police et des ouvriers de l'imprimerie qu'emploie la Comédie.

Il y a aussi des loges louées à l'année aux premières et aux secondes. Pour cela, il faut que quatre dames se réunissent et la demandent si c'est aux premières loges, et ces quatre dames donnent chacune 100 livres, outre leur abonnement annuel. Trois dames suffisent pour en avoir une aux secondes, et elles donnent 100 livres chacune. Ces loges restent fermées et ne peuvent être données qu'à celles qui les ont louées, excepté au moment où le rideau est levé. Les locataires ont la préférence pour leurs loges, les jours d'abonnement suspendu, jusqu'à deux heures de l'après-midi. Les loges grillées et les loges appelées baignoires, qui, aux secondes et aux troisièmes, répondent aux balcons des premières, sont louées aussi à l'année, d'après des conventions particulières avec le directeur.

Parmi les loges louées à l'année, est le balcon du côté droit, qui était toujours occupé par les membres du Conseil du Cap lorsque cette cour y existait, et dont ils prétendaient jouir très-exclusivement; on le nommait même loge du Conseil. L'origine de l'usage particulier de cette loge venait de ce que M. Fournier de la Chapelle, procureur général, se tenait dans une loge voisine du théâtre où des amateurs chantaient et jouaient gratuitement. De là, le procureur général se mêlait aux chœurs, que sa forte voix soutenait. Par un sentiment qui prenait sa source dans l'estime et la reconnaissance qu'il inspirait, il conserva

cette loge quand le spectacle devint public ; des conseillers s'y placèrent successivement jusqu'à ce qu'on ait imaginé de changer en titre une simple tolérance.

La police du spectacle appartient à l'état-major ; c'est ce qu'une ordonnance du roi, du 11 mars 1785, a encore confirmé. Il y a quinze grenadiers ou chasseurs avec un officier de garde. Cette garde est payée 4 gourdes par représentation. Si l'on prend des figurants, et ce sont encore les régiments qui les fournissent, on les paye 4 livres 10 sols par homme.

La Comédie du Cap a ordinairement vingt acteurs, huit femmes et douze hommes. Il y en a un ou deux (et communément ce sont des femmes) qui sont payés 12,000 livres ; les autres ont depuis 3 jusqu'à 8,000 livres d'appointements.

Le spectacle est très-couru, malgré l'extrême chaleur qu'on y ressent, et qui est produite d'abord par le climat, et encore parce que la salle est entourée de bâtiments qui la couvrent, excepté dans l'ouest, qui n'est pas le côté de la brise. Dans les représentations où il y a affluence, les étroits corridors qui tournent autour des loges sont pleins, et on assiège les portes de celles-ci. On pourrait bien laisser ouvertes les croisées qui donnent dans ces corridors ; mais le vent, s'il en fait, peut enrhummer, il éteint ou fait vaciller les lumières et empêche d'entendre l'acteur. On a cependant compté jusqu'à *cent trente dames*, un jour de carnaval, dans cette salle.

Ainsi que dans les villes de province, la tragédie et la comédie ont, au Cap, un temple et des disciples communs, et il n'est que trop ordinaire de voir Melpomène prendre le ton de la muse comique. Ce qui est plus singulier, c'est l'empressement, j'ai presque dit la fureur des créoles, pour aller voir ces tragédies, dont le caractère grotesque rebute les personnes de goût. Une chose qui ne choque pas moins celles-ci, c'est la violation du costume, l'une des plus séduisantes illusions du théâtre. On déplore encore l'affectation que certains acteurs mettent à glisser dans leurs rôles des *lazzis* qui offensent même la décence ; mais les bruyants applaudissements du parterre leur semblent préférer

rables à la délicatesse qui proscriit ces ressources de la médiocrité.

On a cependant vu, à ce théâtre, des acteurs auxquels il n'a manqué que des modèles et de l'émulation pour être remarqués par leurs talents. On se souvient encore de la voix mélodieuse, des grâces et de la vérité de M^{me} Mentel, dans les rôles d'amoureuses; du ton vrai et naturel de Dubuisson, dans les pères nobles; du jeu comique, de l'étonnante mémoire et de la pureté de langage de Dubourg; on est frappé du port majestueux et de l'entente de M^{me} Marsan, qui charme dans *la Belle Arsène*, attache dans *la Gouvernante*, et séduit dans *M^{me} de Clainville*; on applaudit avec transport au gosier flexible et aux gazouillements de M^{me} Clerville.

Mais jamais, peut-être, ce théâtre, ni aucun autre de la colonie, ne possédera un talent aussi marqué que celui de Chevalier, que la mort a enlevé au public en 1780. Jamais la nature ne fut plus prodigue des qualités qu'exige la scène comique. Elle lui avait donné le masque, l'assurance, l'intelligence, ce je ne sais quoi qui fait que l'acteur disparaît pour n'offrir que le personnage qu'il représente. Il était excellent dans le rôle du médecin *Tue*, de l'opéra *On ne s'avise jamais de tout*; dans celui du cocher La Briffe, du *Maréchal ferrant*; de Guillot, des *Chasseurs et la Laitière*; mais son triomphe, c'était le rôle de Figaro, du *Barbier de Séville*. Ce n'était pas un rôle qu'il eût appris, c'était lui que Beaumarchais avait étudié; et j'ose prononcer hardiment que Prévile eût voulu le jouer comme lui. Il avait, d'ailleurs, les mœurs très-comédiennes : un aimable enjouement, de nombreux créanciers, les goûts d'un homme riche, celui des femmes, pourvu que ce ne fût pas la sienne, et une paresse qui avait quelque chose d'original.

Lorsque le spectacle était aux actionnaires, les directeurs le firent venir un jour pour lui reprocher de ne pas étudier ses rôles et d'avoir très-souvent besoin du souffleur. « *Eh ! messieurs, vous ne seriez pas en état de me payer, si je savais mes rôles* » Chevalier mourut lorsqu'on ne le croyait qu'incommodé. « *Ferme*

le rideau, dit-il à une mulâtresse pour laquelle son penchant n'était pas l'ouvrage de la beauté; *la farce est jouée.* » Il expira en terminant ce comique adieu.

Le spectacle attire encore parce qu'il est un rendez-vous où l'on va parler d'affaires, aussi les corridors y sont-ils bruyants. L'amphithéâtre l'est presque autant, mais par un autre motif. Asile des jeunes gens de la ville et de la garnison, à cause des filles de couleur, dont les loges sont au-dessus, la conversation quelquefois s'établit de bas en haut et de haut en bas, et elle est d'un genre qui pourrait offenser des oreilles même difficiles à blesser. A chaque entr'acte il y a grande rumeur, et elle augmente entre les deux pièces, parce que les filles de couleur en profitent pour aller dans les rues adjacentes, ou dans la promenade du gouvernement, prendre l'air; c'est du moins le prétexte qu'on avoue.

Ce n'est que depuis le mois de juin 1775 que les négresses libres ont obtenu l'entrée du spectacle, où l'on avait admis, depuis 1776, les nuances supérieures des deux sexes, au fond du passage de l'amphithéâtre. Elles me choisirent pour rédiger leur demande, et je ne dis qu'un mot; ce fut pour demander, *qu'elles pussent aller s'asseoir auprès de leurs filles.* Mais ces filles menacèrent de leur céder toute la place, si cette *confusion* avait lieu, et il fallut les mettre dans des loges séparées. Ainsi, quand une négresse et sa fille mulâtresse viennent à la comédie, elles se séparent; l'ébène est pour la gauche, le cuivre pour la droite.

On aura peine à croire qu'il n'y a pas six ans que les femmes se sont affranchies de l'étiquette gênante d'aller, avec une grande toilette, à la comédie. L'élégant déshabillé embellit donc nos séduisantes créoles, et le luxe, devenu plus commode, n'a rien perdu de son empire. Elles vont au spectacle faire parade de leurs attraits et de leurs adorateurs; elles s'y épient, et la médisance y prend quelquefois de l'aliment. Il est même des observations qu'on peut faire à l'entrée. On y remarque, par exemple, que presque toutes les femmes sont mises avec la

même élégance, ce qui apprend que dans la colonie ce sexe charmant n'est distingué qu'en deux classes, les jolies et celles qui ne le sont pas. Comme chaque femme y va toujours avec un cavalier (autre que le mari, qui en est dispensé par l'usage), des yeux, peut-être prévenus, croient avoir remarqué que le hasard permet bien souvent que ce soient les deux mêmes personnes. Qu'on se garde cependant d'adopter comme d'infailibles jugements les sarcasmes malins qu'on lâche d'ordinaire au passage des belles; mais on doit croire sans hésiter que celles qu'ils épargnent sont, par cela même, bien dignes de la plus avantageuse opinion.

Le théâtre du Cap a aussi ses anecdotes. J'en dois dire une qui fera juger qu'il ne s'y trouve pas toujours des spectateurs familiarisés avec la littérature comique. Le 13 janvier 1781, on donnait le *Mauvais ménage*; on interrompit la pièce pour demander l'auteur : Dubourg, qui jouait un rôle, vint dire que la pièce était de Dominique en société avec Legrand. *Que l'auteur paraisse*, s'écria-t-on encore : *C'est*, dit Dubourg, *le célèbre Dominique, mort depuis près de cinquante ans*. On applaudit beaucoup, en bafouant les chronologistes. Comme cette pièce ennuyait, dans un moment où M^{me} Dubuisson était seule sur la scène, une voix cria : *Finissez!* — *Je le veux bien*, dit l'actrice, elle fit une profonde révérence, et la toile fut baissée.

Ce théâtre s'honore d'avoir reçu, entre autres personnes dignes d'être citées : 1° en 1776, don Joseph Solano, alors président de la partie espagnole, qui y a reparu en 1782 lorsqu'il commandait l'armée navale d'Espagne au Cap; 2° le vainqueur de la Grenade, le 31 juillet 1779, lui qui y était venu si souvent quinze ans auparavant durant son généralat; 3° Don Bernard de Galvez, commandant des armées combinées de France et d'Espagne en 1782; 4° et enfin, le prince Guillaume-Henri, fils du roi d'Angleterre, le 5 avril 1783.

Un acteur de ce spectacle, et qui est le doyen de tous ceux de la colonie, est en possession depuis trente ans de faire les compliments dans ces cas extraordinaires, et dans tous les autres.

Clôture, rentrée, pièces à bénéfices, tout est de son domaine, et son inépuisable verve conserve toujours un caractère d'originalité, que ne secondent pas mal une petite stature et une grosseur peu commune. C'est à sa muse féconde qu'on doit l'heureux à-propos de la chanson : *Quand Biron voulut danser, à d'Estaing vint s'adresser*, chantée en présence de ce vice-amiral.

Voici le compliment qu'il débita une fois en annonçant une pièce à son bénéfice :

Hier au soir, messieurs, tout prêt à me coucher,
Par conséquent ma porte étant fermée,
On frappe. — Eh bien ! qui frappe ? Et que vient-on chercher ?
Ouvrez, répond quelqu'un d'une voix enrouée.

J'ouvre et je vois une vieille enfumée,
Béquille en main, haute de quatre pieds,
Le dos voûté, méchants atours, et telle
Qu'on nous dépeint la fée Orgèlè ;

Digne d'être, en un mot, la reine des sorciers.

Surpris en cette circonstance,
Je lui dis, d'un air agité :

Eh ! Qui donc êtes-vous ? — Moi ? Je suis l'Espérance.

Eh quoi ! cette divinité

A tous les malheureux propice,

Et qui leur rend tant de service,

En ne s'offrant qu'en beau, les mains pleines de biens !

Non, c'est ma sœur aînée et je suis sa cadette,

L'Espérance des comédiens. —

Ah ! je le vois sur l'étiquette.

Pour moi, votre visite est un coup de poignard.

Que voulez-vous ? — Comme il est tard,

Je viens vous demander retraite ;

A votre tour, vous me devez cela :

Ce doit être pour vous une grande allégresse,

Que de loger votre Déesse. —

Déesse tant qu'il vous plaira,

Je ne puis vous loger, la veille de ma pièce ;

C'est m'imposer une trop dure loi ;

Je ne suis pas en assez bonnes chances,

Pour retirer encor chez moi,

La plus pauvre des Espérances.

Vaines raisons ; j'eus beau la supplier,

D'aller ailleurs s'initier ;

Dans mon manoir, elle a pris son étape,

Et la cruelle en rit sous cape.
Mais je ferai si bien, qu'elle délogera;
Voici, messieurs, le plan de mon affaire :
Ici mardi se trouvera
Ma fatale pensionnaire :
Venez en foule alors; dès qu'elle se verra
Vis-à-vis d'un nombreux parterre,
Amphithéâtre, et cætera,
La honte s'en emparera,
Car on aime toujours à cacher sa misère,
Et pour jamais elle disparaîtra.

On doit encore à M. Clément quelques petites pièces à qui les circonstances et les singularités ont donné le succès du moment, le seul qu'il eût en vue. Il en a fait une qui est une pièce à caractère, mais qui ne peut produire d'effet que dans la colonie, parce qu'elle représente les localités : c'est le *Lundi du Cap*, ou les *Recouvrements*. Comme c'est le jour de la semaine où, capitaines de navire, marchands, négociants, tout le monde paye et envoie recevoir, il a imaginé de mettre cette scène hebdomadaire sur le théâtre. Un capitaine provençal est le principal personnage de la pièce; son adresse à faire passer chez un confrère de Bordeaux des barriques de vin, à qui celui-ci donne des lettres de naturalité d'un cru gascon; ses vues sur une jeune marchande de modes qui en fait sa dupe; le patois et les tours originaux du langage des anciens troubadours, tout donne à ce canevas une gaieté locale qui ne manque pas de sel comique.

Quelquefois des auteurs ont fait essayer des pièces sur ce théâtre; comme elles ne sont pas nombreuses, l'aréopage comique ne fait pas soupirer longtemps le génie; la troupe s'assemble; si la pièce a la pluralité des suffrages, l'auteur la fait censurer par le juge de police et elle est jouée. Un auteur qui a fait applaudir depuis la tragédie de *Mirza*, sur le Théâtre-Français, à Paris, n'a pas pu sauver de l'épreuve coloniale un drame qui échoua le 24 mars 1778. Il cria à la cabale, fit une fable pour se venger des sifflets et manifesta, en un mot, tous les effets de la prévention d'auteur.

Il est fâcheux d'avoir à citer aussi des traits qui prouvent que l'on a trouvé quelquefois de la jouissance à marquer de l'autorité jusque dans ce lieu consacré au plaisir. Le parterre ayant crié *bis*, le 28 octobre 1781, à la tirade de Gros-René contre le sexe, dans le *Dépit Amoureux* de Molière, le lieutenant de roi défendit à l'acteur d'accéder à cette demande. Une autre fois, au mois de juin 1784, on avait jeté sur le théâtre des couplets flatteurs pour une actrice que le public affectionnait, et il mit la même violence à en empêcher la lecture.

Le 6 février 1785 (dimanche gras), le directeur annonçant un bal de nuit dans la salle de la comédie pour le lendemain, quelqu'un demanda une redoute au lieu d'un bal. Le parterre s'éleva, par ses cris, contre ce changement; le lendemain il y eut redoute. A la comédie suivante, on exigea des excuses du directeur. Il en fit; une actrice les lui ayant reprochées, l'on voulait qu'elle en fit à son tour. Des militaires prirent son parti, des duels hardis succédèrent. On crut qu'en emprisonnant quelques jeunes gens, le calme renaîtrait; mais ce parti alluma encore plus la querelle. Le gouverneur général fit embarquer pour France un de ces jeunes gens, qui ne se trouva plus à bord quand le vaisseau mit à la voile.

Ces démêlés échauffèrent les esprits, et le 26 mai suivant, un grenadier du régiment du Cap, qui était de service, ayant voulu faire taire un jeune homme, il y eut entre eux une vive dispute. On veut faire sortir le bourgeois, un second s'y oppose; le lieutenant de roi veut qu'ils sortent l'un et l'autre, fait prendre le premier par quatre soldats et le second par trois. Le jour était mal choisi, c'était la Fête-Dieu, où tout le monde prend les armes le matin, où des déjeuners copieux montent encore les têtes que le bruit des tambours et des canons a agitées. Il ne restait plus que huit hommes de garde; on s'ameute contre eux, on désarme les trois qui menaient l'un des jeunes gens et on le délivre. La fermentation devient générale. On donne une requête au gouverneur, pour que la police du spectacle soit ôtée aux troupes; on veut que le directeur rende les abonnements; les

jeunes gens arrêtés sont poursuivis comme perturbateurs, par le procureur du roi; on lance des décrets, que le conseil annule sur leur appel. A leur tour, ils attaquent en justice le fils du lieutenant de roi qui faisait les fonctions d'aide-major de place; enfin l'on arrête que personne n'ira au spectacle. Cette résolution cessa le 16 juillet, parce que le général par intérim venait de faire des changements à la consigne de la comédie, aussitôt après le départ du titulaire pour la France; et encore les femmes ne consentirent-elles à y retourner que quinze jours après.

On devait imaginer que tout était terminé à cet égard; mais on crut que l'autorité devait tirer une éclatante vengeance de la témérité de ceux qui avaient pensé qu'un aide-major de place était attaquable dans les tribunaux. M. de Bellecombe, en arrivant à Versailles, fit de cette circonstance un délit monstrueux, et par un ordre ministériel du 10 décembre 1785, timbré arrêt du *conseil d'État*, le procureur qui avait signé la plainte et le sénéchal qui le lui avait enjoint, furent interdits, le premier jusqu'à nouvel ordre, le second pour un an. On les a relevés l'un et l'autre au mois de novembre 1786, et le regret tardif de cet acte arbitraire a fait accorder une gratification au juge. L'histoire révélera le reste.

Quelquefois la salle du spectacle a servi à des amateurs, à des acteurs forains, à des danseurs de corde. On y a vu Ribier, acteur des Variétés, donnant des pièces de théâtre que leur gaieté faisait rechercher. Le directeur exige dans ces cas un quart du produit net des représentations; c'est-à-dire, après avoir déduit les frais, qui vont à environ 200 livres chaque fois.

Volange, des Variétés, a joué au Cap en 1773, sous le nom de Plainville. Jullien et Suin, acteurs de la comédie Italienne, ont été attachés à ce spectacle, le premier en 1773, l'autre en 1786.

On avait tenté aussi les concerts, mais ce genre n'a jamais eu de succès dans la colonie.

Il est des circonstances où l'on donne un spectacle gratuit. C'est quand la joie publique se manifeste à cause de quelque

événement. Dans les jours de consternation générale, il est fermé, et il a été décidé que c'était au gouvernement de le prescrire. Jusqu'en 1772, les affiches du spectacle portaient : *par permission de M. le général*. M. de Vallière, à qui M. de Vaivre fit remarquer cette attribution au chef militaire, fit mettre : Par permission de MM. les général et intendant, ce qu'on a continué depuis.

Une ordonnance des chefs, du 29 janvier 1766, pour empêcher les inconvénients qui pouvaient résulter des calculs des divers théâtres de la colonie, a défendu de recevoir un acteur engagé dans un autre. Il n'y a qu'un seul exemple, que je citerai ailleurs, d'un refus de sépulture à une comédienne. Quelquefois cependant, le préfet Colomban en a refusé au Cap pour parrains ou marraines.

C'est un grand vice que de n'avoir point un semainier qui dirigerait plus immédiatement la police intérieure des acteurs et préviendrait le changement continuel des pièces mises au répertoire.

En diminution des dépenses du directeur, qu'on ne peut évaluer à moins de 280,000 livres par an, il faut compter les bals et les redoutes. Depuis l'établissement d'un théâtre, on avait été constamment dans l'usage d'y donner, depuis les Rois jusqu'aux jours gras, un bal de nuit chaque dimanche. Il commençait à dix heures et allait aussi loin que les danseurs voulaient le conduire. Ces bals étaient fatigants dans un pays où la veille d'une seule nuit est un vrai dommage pour la santé. Les pères et les mères ne manquaient pas d'invoquer cette excuse pour n'y aller que rarement, et les jeunes personnes la goûtaient peu. M. de Reynaud, alors gouverneur général par intérim, donna l'idée de substituer des redoutes ou bals parés à ces bals de nuit, où le masque autorisait souvent des propos déplacés. La première redoute eut lieu le 6 décembre 1780. Depuis elles commencent toujours au premier mercredi de ce mois et vont jusqu'au vendredi gras, parce qu'il y en a deux par semaine. A cinq heures précises le bal s'ouvre, et à neuf heures on le fait

cesser. Ce choix des heures est heureux : quand la redoute commence, les affaires sont finies ; quand on en sort, c'est l'instant du souper ; on a toute la nuit pour se reposer, et les vieux parents ont d'autant moins d'excuse que la redoute ne coûte qu'une demi-gourde, tandis que les bals de nuit sont payés le double. On va à la redoute pour danser, pour voir danser, pour y causer, pour y parler d'affaires, ou pour y faire une partie de cartes dans un retranchement qu'on forme dans le fond du théâtre. Aussi n'y a-t-il plus de bals de nuit que les trois jours gras, et il faut convenir que les amateurs de mascarade s'en dédommagent bien alors.

J'ai parlé assez de la passion des créoles pour ce voluptueux exercice ; c'est avoir dit que les redoutes forment le plus délicieux spectacle. La salle y est consacrée tout entière, en unissant, comme au bal de l'Opéra, le parterre au théâtre et à l'amphithéâtre. Les plus jolies figures, les grâces les plus séduisantes, les ajustements les plus élégants, tout y ravit, et au sortir de ces fêtes charmantes, l'âme est dans une espèce de délire. Aux bals de nuit et aux redoutes, les gens de couleur peuvent aller dans leurs loges pour voir danser.

Il serait impossible de se passer d'un spectacle au Cap, surtout depuis qu'on en a contracté l'habitude. On a peu de société dans cette ville, et l'on est du moins rassemblé, si l'on n'est pas réuni. Le désir de plaire, celui de montrer sa parure, contraignent plusieurs femmes à faire diversion à leur vie sédentaire. Les étrangers, les marins surtout, trouvent à la comédie un délassement qui les garantit de l'ennui et de fantaisies plus coûteuses. On peut aussi y prendre des leçons de langue, et dans une ville où les promenades sont peu fréquentées, où l'on craint le soleil et après lui le serein, le spectacle doit paraître agréable. Il assure d'ailleurs la jouissance des redoutes, qui ne peuvent se passer de son local.

En face de la comédie, et sur l'autre côté de la place Montarcher, est un îlot qui a eu autrefois une destination très-pieuse. Lorsque les malheureux colons de Saint-Christophe furent trans-

portés à Saint-Domingue par les Anglais, après la prise de leur île, en 1690, ils éprouvèrent tous les besoins, et ils en auraient péri victimes si les colons du pays où ils avaient été comme jetés ne les avaient accueillis avec cette sensibilité touchante et cet empressement qui les honorera pour jamais. On croira aisément qu'à la suite de tant de malheurs, il dut y avoir beaucoup de malades, et pour les soulager il se forma au Cap une confrérie sous le titre de Miséricorde, à laquelle les dames les plus distinguées voulurent être associées. M. Auger, gouverneur général, permit à cette confrérie, le 27 décembre 1703, de prendre l'îlot dont je parle *pour y bâtir une infirmerie destinée aux femmes malades de la colonie de Saint-Christophe, et autres pauvres familles, qui dans la suite pourront tomber dans la même disgrâce.* Cet îlot était encore alors à l'extrémité du bourg, et ce canton avait pris déjà le nom de quartier des gens de Saint-Christophe.

Le père Girard, premier supérieur des jésuites, qui arriva au Cap en 1704, s'attacha particulièrement à la confrérie de la Miséricorde, qui eut alors une supérieure et une trésorière annuelle, et dont chaque associée visitait les malades à son tour pendant un mois. Ce fut à la charité de cette même confrérie qu'on dut l'achat de deux maisons vers la place d'Armes, dont on fit un hôpital pour tous ceux qui étaient malades ou pauvres; mais ce dernier établissement se trouva détruit, lorsqu'en 1707 M. de Charrite, gouverneur par intérim, fit comprendre ce terrain dans l'alignement de la place. Touché de l'abandon où se trouvaient ces malheureux, le père Boutin, curé du Cap, imagina, quelques années après, de se servir de l'asile de la Miséricorde, qui était devenu moins utile, pour en faire un hôpital. Les aumônes qu'il recueillait secondaient ce pieux dessein, qui fut encore traversé.

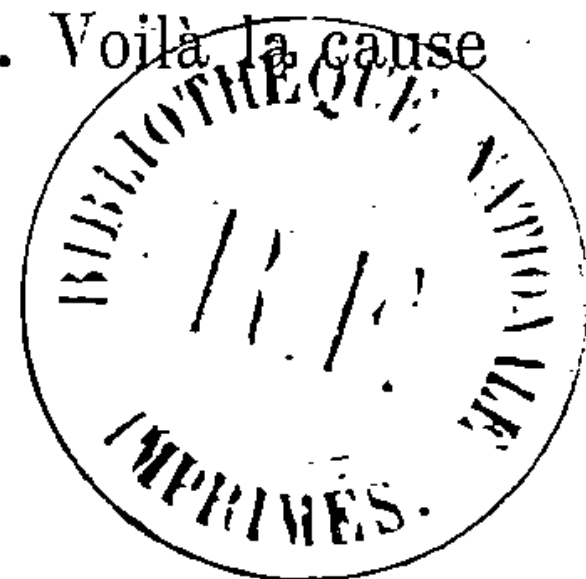
M. Cabot, entrepreneur de la construction de la nouvelle église, étant mort dans cet hôpital le 8 juillet 1717, le père Boutin crut pouvoir suivre relativement à lui l'usage où il était de distribuer les effets laissés par les morts dans l'hôpital, aux

personnes les plus nécessiteuses qui y restaient; mais le curateur aux successions vacantes réclama ceux de M. Cabot, et le juge du Cap décida, le 13 août, que pour cette fois la probité connue du père Boutin le dispenserait du compte des effets qu'il avait distribués, mais que ce ne serait plus la même chose à l'avenir, l'hôpital Boutin (car il portait ce nom) n'ayant aucun privilège. Ce fait et la promesse souscrite peu après par les religieux de la Charité, devenus un peu jaloux du père Boutin, de recevoir les pauvres malades dans leur hôpital, furent cause que le curé abandonna son projet.

La Miséricorde n'étant pour ainsi dire plus utile, le père Boutin prit, vers 1719, la résolution de convertir son local en un refuge pour les orphelines. Il le disposa en conséquence; il fit des acquisitions pour le soutenir. Les deux demoiselles de Guimont, nouvelles converties que le père Boutin avait fait venir du Poitou, se consacrèrent à sa direction, et l'on y vit bientôt quinze petites orphelines. Les directrices formèrent aussi une école où l'on enseignait gratuitement à lire et à écrire aux petites filles de la ville. Les orphelines apprenaient en outre ceux des travaux de leur sexe qui pouvaient leur assurer des ressources, et l'on vit sortir de cet intéressant asile des mères de famille laborieuses, qui donnèrent l'exemple des vertus. Les religieux de la Charité censurèrent cet établissement, et le supérieur des jésuites fit signifier, par un acte judiciaire, au père Boutin qu'il désapprouvait l'emploi que faisait ce religieux de son pécule, qu'on regardait comme une propriété de l'ordre. Alors le père Boutin eut le désir de former un établissement de religieuses qui remplirait le même but que le refuge des orphelines. Il s'occupa absolument de ce plan, et pour l'appuyer il fit une vente à M^{lle} de Guimont l'aînée de tout ce qui appartenait à la maison des orphelines, avec la condition secrète qu'elle en ferait la remise aux religieuses. Lorsque celles-ci arrivèrent en 1732, il y avait sur l'îlot une maison de charpente à deux étages, couverte d'ardoises, vitrée, et tous les appartements convenables. On acquit aussi l'îlot qui était dans le sud de celui-ci, et on les

réunit en murant la rue. C'est là que les religieuses sont demeurées jusqu'en 1746, que leur local actuel étant assez avancé pour les recevoir, elles y passèrent. Je les y retrouverai.

Il y a une petite défectuosité dans l'alignement de deux des rues de la troisième section, celle Saint-Michel et celle de la Providence. Lorsque le morne des Capucins existait entre elles et les rues Saint-Jean et Saint-Laurent, quoique les concessions imposassent toujours l'obligation de s'aligner sur les rues adjacentes, les arpenteurs du temps prirent du bord de la mer une direction qui, après l'aplanissement du morne, se trouva aboutir sur la droite des deux rues supérieures. Voilà la cause du défaut de parallélisme qu'on y remarque.



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.	I
NOTICE SUR MOREAU DE SAINT-MÉRY.	III
DISCOURS PRÉLIMINAIRE.	XIII
Explication de plusieurs expressions employées à Saint-Domingue et dans cet ouvrage	XXVII
Description topographique et politique de la partie française de l'île Saint- Domingue	4
Étendue de la partie française.	3
Des montagnes et des plaines	4
Royaume dont dépendait, sous les Caciques, ce qui forme la partie française.	6
Population de la partie française de Saint-Domingue.	5
Des Blancs	7
Des Européens qui habitent Saint-Domingue.	10
Des Créoles blancs.	14
Des Créoles blanches	20
Des Esclaves.	27
Des Esclaves venus d'Afrique	28
Des Esclaves créoles	46
Des Affranchis.	79
Combinaisons du Blanc	83
— Nègre	83
— Mulâtre	84
— Quarteron	84
— Metis.. . . .	84
— Mamelouc.	85
— Quarteronné	85
— Sang-mêlé	85
— Sacatra	86
— Griffe	86
Combinaisons du Marabou.	86
— des Sauvages et Caraïbes de l'Amérique ou Indiens occi- dentaux.	87

Combinaisons des Indiens orientaux	87
Sacatra	96
Griffe.	96
Marabou	96
Mulâtre.	97
Quarteron	97
Métis.	98
Mamelouc.	98
Quarteronné.	99
Sang-mêlé.	99
Nombre et nature des établissements de la partie française de Saint-Domingue	416
Division de la colonie française en trois parties	416
PARTIE DU NORD.	417
Quartier du Fort-Dauphin	425
I. Paroisse du Fort-Dauphin.	425
II. — d'Ouanaminthe.	463
III. — de Vallière	472
IV. — du Terrier-Rouge	483
V. — du Trou.	495
Quartier de Limonade	242
VI. Paroisse de Limonade.	242
VII. — Sainte-Rose, improprement appelée paroisse de la Grande Rivière	260
VIII. — Saint-Louis-du-Morin, du quartier Morin, ou du Trou de Charles-Morin	272
IX. Paroisse du Dondon	293
X. — de la Marmelade.	320
Quartier du Cap	327
XI. Paroisse de la Petite-Anse.	327
XII. — du Cap-Français	348
Ville du Cap.	354
Première section	359
Deuxième section	380
Troisième section	409

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





